



LE

JUIF ERRANT.

GRAVURES DE :

MM. H et W. Brown, Lacoste, Vermorcken, Pannemaker, Bocquet, Duverger, King, Ligny, Van Canberghe, Van Hove, Verveer, etc.



LE

JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SÜE

ÉDITION

ILLUSTRÉE PAR M. LOUIS HUARD,

Et par MM. Eugène Verboeckhoven, Lauters, Hendrickx, Le Hon, T' Scbaggeny, Stroobant, Kreins, Van Marcke, Van der Hecht, etc.

TOME PREMIER.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.
1846


NAZIONALE
NAPOLI

A Monsieur C. P.

Veuillez accepter la dédicace de ce livre, mon cher Camille ; c'est un souvenir d'amitié bien sincère, c'est aussi un témoignage de vive reconnaissance. Je n'oublierai jamais combien vos excellents travaux, fruit d'une longue et habile expérience, m'ont servi pour mettre çà et là en relief et en mouvement (dans ma modeste sphère de conteur) quelques faits consolants ou terribles se rattachant de près ou de loin à la question de *l'organisation du travail,* question brûlante, qui dominera toutes les autres, parce que, pour les masses, c'est une question de vie ou de mort.

Si, dans plusieurs épisodes de cet ouvrage, j'ai donc tenté de montrer l'action admirablement bienfaisante et pratique qu'un homme de cœur noble et d'esprit éclairé pourrait avoir sur la classe ouvrière, grâces vous soient rendues !

Si, par opposition, j'ai peint ailleurs les effrayantes conséquences de l'oubli de toute justice, de toute charité, de toute sympathie envers ceux qui, depuis longtemps voués à toutes les privations, à toutes les misères, à toutes les douleurs, souffrent en silence, ne réclamant que

le droit au travail, c'est-à-dire, un salaire certain, proportionné à leurs rudes labeurs et à leurs modiques besoins, grâces vous soient encore rendues!

Oui, mon ami, car la touchante et respectueuse affection que vous a vouée cette multitude d'ouvriers que vous employez et dont vous améliorez chaque jour la condition morale et matérielle, est une de ces rares, de ces glorieuses exceptions, qui rendent plus déplorable encore l'égoïsme inintelligent auquel un peuple de travailleurs honnêtes et laborieux est souvent impunément sacrifié.

Adieu, mon ami; vous dédier ce livre, à vous, artiste si éminent, à vous, l'un des meilleurs cœurs et des meilleurs esprits que je connaisse, c'est dire qu'à défaut de talent, on trouvera du moins dans mon œuvre de salutaires tendances et de généreuses convictions.

Tout à vous,

EUGÈNE SUE.

Paris, 25 juin 1844.





PROLOGUE.

L'océan polaire entoure d'une ceinture de glace éternelle les bords déserts de la Sibérie et de l'Amérique du Nord!... ces dernières limites des deux mondes, que sépare l'étroit canal de Behring.



Le mois de septembre touche à sa fin.

L'équinoxe a ramené les ténèbres et les tourmentes boréales ; la nuit va bientôt remplacer un de ces jours polaires si courts, si lugubres...

Le ciel, d'un bleu sombre violacé, est faiblement éclairé par un soleil sans chaleur, dont le disque blafard, à peine élevé au-dessus de l'horizon, pâlit devant l'éblouissant éclat de la neige qui couvre à perte de vue l'immensité des steppes...

Au nord, ce désert est borné par une côte hérissée de roches noires, gigantesques : au pied de leur entassement titanique, est enchaîné cet océan pétrifié, qui a pour vagues immobiles de grandes chaînes de montagnes de glace, dont les cimes bleuâtres disparaissent au loin dans une brume neigeuse...

A l'est, entre les deux pointes du cap Onlikine, confin oriental de la Sibérie, on aperçoit une ligne d'un vert obscur, où se charrient lentement d'énormes glaçons blancs...

C'est le détroit de Behring.

Enfin, au delà du détroit, et le dominant, se dressent les masses granitiques du cap de Galles, pointe extrême de l'Amérique du Nord.

Ces latitudes désolées n'appartiennent plus au monde habitable ; par leur froid terrible, les pierres éclatent, les arbres se fendent, le sol se crevasse en lançant des gerbes de paillettes glacées.

Nul être humain ne semble pouvoir affronter la solitude de ces régions de frimas et de tempêtes, de famine et de mort...

Pourtant... chose étrange, on voit des traces de pas sur la neige qui couvre ces déserts, dernières limites des deux continents, divisés par le canal de Behring...

Du côté de la terre américaine, l'empreinte des pas, petite et légère, annonce le passage d'une femme...

Elle s'est dirigée vers les roches d'où l'on aperçoit au delà du détroit les steppes neigeux de la Sibérie.

Du côté de la Sibérie, l'empreinte plus grande, plus profonde, annonce le passage d'un homme.

Il s'est aussi dirigé vers le détroit.

On dirait que cet homme et que cette femme, arrivant ainsi en sens contraire aux extrémités du globe, ont espéré s'entrevoir à travers l'étroit bras de mer qui sépare les deux mondes !

Chose plus étrange encore ! cet homme et cette femme ont traversé ces solitudes pendant une horrible tempête...

Quelques noirs mélèzes centenaires, pointant naguère çà et là dans ces déserts, comme des croix dans un champ de repos, ont été arrachés, brisés, emportés au loin par la tourmente.

A cet ouragan furieux, qui déracine les grands arbres, qui ébranle les montagnes de glace, qui les heurte masse contre masse, avec le fracas de la foudre... à cet ouragan furieux ces deux voyageurs ont fait face.

Ils lui ont fait face sans dévier un moment de la ligne invariable qu'ils suivaient... on le devine à la trace de leur marche égale, droite et ferme.

Quels sont donc ces deux êtres qui cheminent toujours calmes au milieu des convulsions, des bouleversements de la nature ?

Hasard, vouloir ou fatalité, sous la semelle ferrée de l'homme sept clous saillants forment une croix.



Partout il laisse cette trace de son passage.

A voir sur la neige dure et polie ces empreintes profondes, on dirait un sol de marbre creusé par un pied d'airain.

Mais bientôt une nuit sans crépuscule a succédé au jour...

Nuit sinistre...

A la faveur de l'éclatante réfraction de la neige, on voit le steppe dérouler sa blancheur infinie sous une lourde coupole d'un azur si sombre, qu'il semble noir; de pâles étoiles se perdent dans les profondeurs de cette voûte obscure et glacée...

Le silence est solennel.

Mais voilà que vers le détroit de Behring une faible lueur apparaît à l'horizon.

C'est d'abord une clarté douce, bleuâtre, comme celle qui précède l'ascension de la lune... puis, cette clarté augmente, rayonne et se colore d'un rose léger.

Sur tous les autres points du ciel, les ténèbres redoublent; c'est à peine si la blanche étendue du désert, tout à l'heure si visible, se distingue de la noire voussure du firmament.

Au milieu de cette obscurité, on entend des bruits confus, étranges.

On dirait le vol tour à tour crépitant ou appesanti de grands oiseaux de nuit qui, éperdus, rasent le steppe et s'y abattent.

Mais on n'entend pas un cri.

Cette muette épouvante annonce l'approche d'un de ces imposants phénomènes qui frappent de terreur tous les êtres animés, des plus féroces jusqu'aux plus inoffensifs... Une aurore boréale, spectacle si magnifique et si fréquent dans les régions polaires, resplendit tout à coup...

A l'horizon se dessine un demi-globe d'éclatante clarté. Du centre de ce foyer éblouissant jaillissent d'immenses colonnes de lumière qui, s'élevant à des hauteurs incommensurables, illuminent le ciel, la terre, la mer... Alors des reflets ardents comme ceux d'un incendie glissent sur la neige du désert, empourprent la cime bleuâtre des montagnes de glace, et colorent d'un rouge sombre les hautes roches noires des deux continents.

Après avoir atteint ce rayonnement magnifique, l'aurore boréale pâlit peu à peu, ses vives clartés s'éteignirent dans un brouillard lumineux.

A ce moment, grâce à un singulier effet de mirage, fréquent dans ces

latitudes, quoique séparée de la Sibérie par la largeur d'un bras de mer, la côte américaine sembla tout à coup si rapprochée, qu'on aurait cru pouvoir jeter un pont de l'un à l'autre monde.

Alors au milieu de la vapeur transparente et azurée qui s'étendait sur les deux terres, deux figures humaines apparurent.

Sur le cap sibérien... un homme à genoux étendait les bras vers l'Amérique avec une expression de désespoir incommensurable.

Sur le promontoire américain, une femme jeune et belle répondait au geste désolé de cet homme en lui montrant le ciel...

Pendant quelques secondes, ces deux grandes figures se dessinèrent ainsi pâles et vaporeuses aux dernières lueurs de l'aurore boréale.

Mais le brouillard s'épaississant peu à peu, tout disparut dans les ténèbres.

D'où venaient ces deux êtres qui se rencontraient ainsi sous les glaces polaires, à l'extrémité des mondes?

Quelles étaient ces deux créatures, un instant rapprochées par un mirage trompeur, mais qui semblaient séparées pour l'éternité?





Le mois d'octobre 1831 touche à sa fin.

Quoiqu'il soit encore jour, une lampe de cuivre à quatre becs éclaire les murailles lézardées d'un vaste grenier dont l'unique fenêtre est fermée à la lumière ; une échelle dont les montants dépassent la baie d'une trappe ouverte, sert d'escalier.

Çà et là, jetés sans ordre sur le plancher, sont des chaînes de fer, des carcans à pointes aiguës, des caveçons à dents de scie, des muselières hérissées de clous, de longues tiges d'acier emmanchées de poignées de bois. Dans un coin, est posé un petit réchaud portatif, semblable à ceux dont se servent les plombiers pour mettre l'étain en fusion ; le charbon y est empilé sur des copeaux secs ; une étincelle suffit pour allumer en une seconde cet ardent brasier.

Non loin de ce fouillis d'instruments sinistres, qui ressemblent à l'attirail d'un bourreau, sont quelques armes appartenant à un âge reculé. Une cotte de mailles, aux anneaux à la fois si flexibles, si fins, si serrés, qu'elle ressemble à un souple tissu d'acier, est étendue sur un coffre, à côté de

jambards et de brassards de fer, en bon état, garnis de leurs courroies; une masse d'armes, deux longues piques triangulaires à hampes de frêne, à la fois solides et légères, sur lesquelles on remarque de récentes taches de sang, complètent cette panoplie, un peu rajeunie par deux carabines tyroliennes armées et amorcées.

A cet arsenal d'armes meurtrières, d'instruments barbares, se trouve étrangement mêlée une collection d'objets très-différents : ce sont de petites caisses vitrées, renfermant des rosaires, des chapelets, des médailles, des *Agnus Dei*, des bénitiers, des images de saints encadrées; enfin bon nombre de ces livrets imprimés à Fribourg sur gros papier bleuâtre, livrets où l'on raconte divers miracles modernes, où l'on cite une lettre autographe de J. C. adressée à un fidèle, où l'on fait enfin pour les années 1831 et 1832 les prédictions les plus effrayantes contre la France impie et révolutionnaire.

Une de ces peintures sur toile, dont les bateleurs ornent la devanture de leurs théâtres forains, est suspendue à l'une des poutres transversales de la toiture, sans doute pour que ce tableau ne se gâte pas en restant trop longtemps roulé.

Cette toile porte cette inscription :

LA VÉRIDIQUE ET MÉMORABLE CONVERSION D'IGNACE MOROK, SURNOMMÉ *le Prophète*, ARRIVÉE EN L'ANNÉE 1828 A FRIBOURG.

Ce tableau, de proportions plus grandes que nature, d'une couleur violente, d'un caractère barbare, est divisé en trois compartiments, qui offrent en action trois phases importantes de la vie de ce converti surnommé le Prophète.

Dans le premier, on voit un homme à longue barbe d'un blond presque blanc, à figure farouche, et vêtu de peaux de rennes, comme le sont les sauvages peuplades du nord de la Sibérie; il porte un bonnet de renard noir, terminé par une tête de corbeau; ses traits expriment la terreur; courbé sur son traîneau qui, attelé de six grands chiens fauves, glisse sur la neige, il fuit la poursuite d'une bande de renards, de loups, d'ours monstrueux, qui tous, la gueule béante et armée de dents formidables, semblent capables de dévorer cent fois l'homme, les chiens et le traîneau.

Au-dessous de ce premier tableau on lit :

EN 1810, MOROK EST IDOLATRE, IL FUIT DEVANT LES BÊTES FÉROCES.

Dans le second compartiment, Morok, candidement revêtu de la robe blanche du catéchumène, est agenouillé, les mains jointes, devant un homme portant une longue robe noire et un rabat blanc; dans un coin du tableau, un grand ange à mine rébarbative tient d'une main une trompette et de l'autre une épée flamboyante; les paroles suivantes lui sortent de la bouche en caractères rouges sur un fond noir :

MOROK L'IDOLATRE FUYAIT LES BÊTES FÉROCES; LES BÊTES FÉROCES FUIRONT DEVANT IGNACE MOROK, CONVERTI ET BAPTISÉ A FRIBOURG.

En effet, dans le troisième compartiment, le nouveau converti se cambre, fier, superbe, triomphant, sous sa longue robe bleue à plis flottants; la tête altière, le poing gauche sur la hanche, la main droite étendue, il semble terrifier une foule de tigres, d'hyènes, d'ours, de lions, qui, rentrant leurs griffes, cachant leurs dents, rampent à ses pieds, soumis et craintifs.

Au-dessous de ce dernier compartiment, on lit en forme de conclusion morale :

IGNACE MOROK EST CONVERTI; LES BÊTES FÉROCES RAMPENT A SES PIEDS.

Non loin de ces tableaux se trouvent plusieurs ballots de petits livres, aussi imprimés à Fribourg, dans lesquels on raconte par quel étonnant miracle l'idolâtre Morok, une fois converti, avait tout à coup acquis un pouvoir surnaturel, presque divin, auquel les animaux les plus féroces ne pouvaient échapper, ainsi que le témoignaient chaque jour les exercices auxquels se livrait le dompteur de bêtes, moins pour faire montre de son courage et de son audace que pour glorifier le Seigneur.

. . . .

A travers la trappe ouverte dans le grenier, s'exhale, comme par bouffées, une odeur sauvage, âcre, forte, pénétrante.

De temps à autre, on entend quelques râlements sonores et puissants, quelques aspirations profondes, suivies d'un bruit sourd, comme celui de grands corps qui s'étalent et s'allongent pesamment sur un plancher.

Un homme est seul dans ce grenier.

Cet homme est Morok, le dompteur de bêtes féroces, surnommé le Prophète.

Il a quarante ans, sa taille est moyenne, ses membres grêles, sa maigreur extrême; une longue pelisse d'un rouge de sang, fourrée de noir, l'enveloppe entièrement; son teint naturellement blanc est bronzé par l'existence voyageuse qu'il mène depuis son enfance; ses cheveux, de ce blond jaune et mat particulier à certaines peuplades des contrées polaires, tombent droits et roides sur ses épaules; son nez est mince, tranchant, recourbé; autour de ses pommettes saillantes se dessine une longue barbe presque blanche à force d'être blonde.

Ce qui rend étrange la physionomie de cet homme, ce sont ses paupières très-ouvertes et très-relevées qui laissent voir sa prunelle fauve, toujours entourée d'un cercle blanc... Ce regard fixe, extraordinaire, exerçait une véritable fascination sur les animaux, ce qui d'ailleurs n'empêchait pas *le Prophète* d'employer aussi pour les dompter le terrible arsenal épars autour de lui.

Assis devant une table, il vient d'ouvrir le double fond d'une petite caisse remplie de chapelets et autres bimbeloteries semblables, à l'usage des dévotieux; dans ce double fond, fermé par une serrure à secret, se trouvent plusieurs enveloppes cachetées, ayant seulement pour adresses un numéro combiné avec une lettre de l'alphabet. Le Prophète prend un de ces paquets, le met dans la poche de sa pelisse; puis fermant le secret du double fond, il replace la caisse sur une tablette.

Cette scéne se passe sur les quatre heures de l'après-dinée, à l'auberge du *Faucon blanc*, unique hôtellerie du petit village de Mockern, situé près de Leipzig, en venant du Nord vers la France.

Au bout de quelques moments un rugissement rauque et souterrain fait trembler le grenier. « *Judas!* tais-toi! » dit le Prophète d'un ton menaçant en tournant la tète vers la trappe.

Un autre grondement sourd, mais aussi formidable qu'un tonnerre lointain, se fait alors entendre. « *Caïn!* tais-toi! » crie Morok en se levant.

Un troisième rugissement d'une férocité inexprimable éclate tout à coup. « *La Mort!* te tairas-tu! » s'écrie le Prophète.

Et il se précipite vers la trappe, s'adressant à un troisième animal invisible qui porte ce nom lugubre de la Mort.

Malgré l'habituelle autorité de sa voix, malgré ses menaces réitérées, le dompteur de bêtes ne peut obtenir de silence; bientôt, au contraire, les aboiements de plusieurs dogues se joignent aux rugissements des bêtes féroces.

Morok saisit une pique, s'approche de l'échelle, il va descendre, lorsqu'il voit quelqu'un sortir de la trappe.

Ce nouveau venu a une figure brune et hâlée; il porte un chapeau gris à forme ronde et à larges bords, une veste courte et un large pantalon de drap vert; ses guêtres de cuir poudreuses annoncent qu'il vient de parcourir une longue route; une gibecière est attachée sur son dos par une courroie. « Au diable les animaux! » s'écria-t-il en mettant le pied sur le plancher, « depuis trois jours on dirait qu'ils m'ont oublié... Judas a passé sa patte à travers les barreaux de sa cage... et la Mort a bondi comme une furie;... ils ne me reconnaissent donc plus? »

Ceci fut dit en allemand.

Morok répondit en s'exprimant dans la même langue avec un léger accent étranger. « Bonnes ou mauvaises nouvelles, Karl? » demanda-t-il avec inquiétude. « — Bonnes nouvelles... — Tu les as rencontrés? — Hier, à deux lieues de Wittemberg... — Dieu soit loué! » s'écria Morok en joignant les mains avec une expression de satisfaction profonde. « — C'est tout simple... de Russie en France, c'est la route obligée; il y avait mille à parier contre un qu'on les rencontrerait entre Wittemberg et Leipzig. — Et le signalement? — Très-fidèle; les deux jeunes filles sont en deuil, le cheval est blanc, le vieillard a une longue moustache, un bonnet de police bleu, une houppelande grise... et un chien de Sibérie sur les talons. — Et tu les as quittés...? — A une lieue... avant une demi-heure ils arriveront ici. — Et dans cette auberge... puisqu'elle est la seule de ce village, » dit Morok d'un air pensif. « — Et que la nuit vient...,» ajouta Karl. « — As-tu fait causer le vieillard? — Lui... Vous n'y pensez pas! — Comment? — Allez donc vous y frotter. — Et quelle raison...? — Impossible. — Impossible? pourquoi? — Vous allez le savoir... Je les ai d'abord suivis jusqu'à la couchée d'hier, ayant l'air de les rencontrer par hasard; j'ai parlé en allemand au grand vieillard, en lui disant ce qu'on se dit entre piétons voyageurs : *Bonjour et bonne route, camarade!* Pour toute réponse il m'a regardé de travers, et du bout de son bâton m'a montré l'autre côté de la route. — Il est Fran-

çais, il ne comprend peut-être pas l'allemand? — Il le parle au moins aussi bien que vous, puisqu'à la couchée je l'ai entendu demander à l'hôte ce qu'il lui fallait pour lui et pour les jeunes filles. — Et à la couchée... tu n'as pas essayé encore d'engager la conversation...? — Une seule fois... mais il m'a si brutalement reçu, que pour ne rien compromettre je n'ai pas recommencé. Aussi, entre nous, je dois vous en prévenir, cet homme a l'air méchant en diable; croyez-moi, malgré sa moustache grise, il paraît encore si vigoureux et si résolu, quoique décharné comme une carcasse, que je ne sais qui de lui ou de mon camarade le géant Goliath aurait l'avantage dans une lutte... Je ne sais pas vos projets... mais prenez garde, maître... prenez garde... — Ma panthère noire de Java était aussi bien vigoureuse et bien méchante...,» dit Morok avec un sourire dédaigneux et sinistre. «— La Mort?... Certes, et elle est encore aussi vigoureuse et aussi méchante que jamais... Seulement, pour vous, elle est presque douce... — C'est ainsi que j'assouplirai ce grand vieillard, malgré sa force et sa brutalité. — Hum! hum! défiez vous, maître, vous êtes babile, vous êtes aussi brave que personne; mais, croyez-moi, vous ne ferez jamais un agneau du vieux loup qui va arriver ici tout à l'heure. — Est-ce que mon lion Caïn, est-ce que mon tigre Judas ne rampent pas devant moi avec épouvante? — Je le crois bien, parce que vous avez de ces moyens qui... — Parce que j'ai *la foi*.. Voilà tout... Et c'est tout...,» dit impérieusement Morok en interrompant Karl, et en accompagnant ces mots d'un tel regard, que l'autre baissa la tête et resta muet. « Pourquoi celui que le Seigneur soutient dans sa lutte contre les bêtes ne serait-il pas aussi soutenu par lui dans ses luttes contre les hommes... quand ces hommes sont pervers et impies? » ajouta le Prophète d'un air triomphant et inspiré.

Soit par créance à la conviction de son maître, soit qu'il ne fût pas capable d'engager avec lui une controverse sur un sujet si délicat. Karl répondit humblement au Prophète : « Vous êtes plus savant que moi, maître; ce que vous faites doit être bien fait. — As-tu suivi ce vieillard et ces deux jeunes filles toute la journée? » reprit le Prophète après un moment de silence. « — Oui, mais de loin; comme je connais bien le pays, j'ai tantôt coupé au court à travers la vallée, tantôt dans la montagne, en suivant de l'œil la route où je les apercevais toujours; la dernière fois que je les ai vus, je m'étais tapi derrière le moulin à eau de la tuilerie...Comme ils étaient en plein grand chemin, et que la nuit approchait, j'ai hâté le pas pour prendre les devants et vous annoncer ce que vous appelez une bonne nouvelle. — Très-bonne... oui... très-bonne... et tu seras récompensé... car si ces gens m'avaient échappé... » Le Prophète tressaillit, et n'acheva pas. A l'expression de sa figure, à l'accent de sa voix, on devinait de quelle importance était pour lui la nouvelle qu'on lui apportait. « Au fait, » reprit Karl, « il faut que ça mérite attention, car ce courrier russe tout galonné qui est venu sans débrider de Saint-Pétersbourg à Leipzig pour vous trouver... c'était peut-être pour... »

Morok interrompit brusquement Karl et reprit : « Qui t'a dit que l'arrivée de ce courrier ait eu rapport à ces voyageurs? Tu te trompes, tu ne dois savoir que ce que je te dis... — A la bonne heure, maître, excusez-moi, et

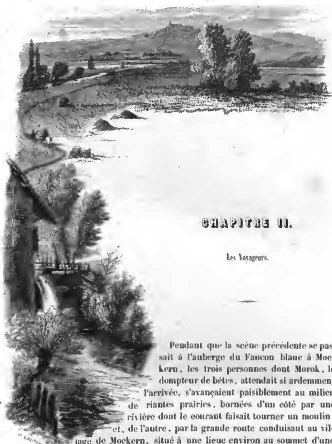
n'en parlons plus... Ah çà, maintenant, je vais quitter mon carnier et aller aider Goliath à donner à manger aux bêtes, car l'heure de leur souper approche, si elle n'est pas passée. Est-ce qu'il se négligerait, maître, mon gros géant? — Goliath est sorti, il ne doit pas savoir que tu es rentré, il ne faut pas surtout que le grand vieillard et les jeunes filles te voient ici, cela leur donnerait des soupçons. — Où voulez-vous donc que j'aille? — Tu vas te retirer dans la petite soupente au fond de l'écurie; là tu attendras mes ordres, car il est possible que tu partes cette nuit pour Leipzig. — Comme vous voudrez; j'ai dans mon carnier quelques provisions de reste, je souperai dans la soupente en me reposant. — Va... — Maître, rappelez-vous ce que je vous ai dit, défiez-vous du vieux à moustaches grises, je le crois diablement résolu; je m'y connais, c'est un rude compagnon, défiez-vous... — Sois tranquille... je me défie toujours, » dit Morok. « — Alors donc, bonne chance, maître! »

Et Karl, regagnant l'échelle, disparut peu à peu.

Après avoir fait à son serviteur un signe d'adieu amical, le Prophète se promena pendant quelque temps d'un air profondément méditatif; puis s'approchant de la cassette à double fond qui contenait quelques papiers, il y prit une assez longue lettre qu'il relut plusieurs fois avec une extrême attention.

De temps à autre il se levait pour aller jusqu'au volet fermé qui donnait sur la cour intérieure de l'auberge, et prêtait l'oreille avec anxiété; car il attendait impatiemment la venue des trois personnes dont on venait de lui annoncer l'approche.





CHAPITRE II.

Les Voyageurs.

Pendant que la scène précédente se passait à l'auberge du Faucon blanc à Moeckern, les trois personnes dont Morok, le dompteur de bêtes, attendait si ardemment l'arrivée, s'avançaient paisiblement au milieu de riantes prairies, bornées d'un côté par une rivière dont le courant faisait tourner un moulin, et, de l'autre, par la grande route conduisant au village de Moekern, situé à une lieue environ au sommet d'une colline assez élevée.

Le ciel était d'une sérénité superbe; le bouillonnement de la rivière, battue par la roue du moulin et ruisselante d'écume, interrompait seul le silence de cette soirée d'un calme profond; des saules touffus, penchés sur les eaux, y jetaient leurs ombres vertes et transparentes, tandis que plus loin la rivière réfléchissait si splendidement le bleu du zénith et les teintes enflammées du couchant, que, sans les collines qui la séparaient du ciel, l'or et l'azur de l'onde se fussent confondus dans une nappe éblouissante avec l'or et l'azur du firmament. Les grands roseaux du rivage courbaient leurs aigrettes de velours noir sous le léger souffle de la brise qui s'élève

souvent à la fin du jour; car le soleil disparaissait lentement derrière une large bande de nuages pourpres, frangés de feu... L'air vif et sonore apportait le tintement lointain des clochettes d'un troupeau.

A travers un sentier frayé dans l'herbe de la prairie, deux jeunes filles, presque deux enfants, car elles venaient d'avoir quinze ans, chevauchaient sur un cheval blanc de taille moyenne, assises dans une large selle à dossier où elles tenaient aisément toutes deux, car elles étaient de taille mignonne et délicate.

Un homme de grande taille, à figure basanée, à longues moustaches grises, conduisait le cheval par la bride, et se retournait de temps à autre vers les jeunes filles, avec un air de sollicitude à la fois respectueuse et paternelle; il s'appuyait sur un long bâton; ses épaules encore robustes portaient un sac de soldat; sa chaussure poudreuse, ses pas un peu traînants, annonçaient qu'il marchait depuis longtemps.

Un de ces chiens que les peuplades du nord de la Sibérie attellent aux traîneaux, vigoureux animal, à peu près de la taille, de la forme et du pelage d'un loup, suivait scrupuleusement les pas du conducteur de la petite caravane, ne quittant pas, comme on dit vulgairement, *les talons* de son maître.

Rien de plus charmant que le groupe des deux jeunes filles.

L'une d'elles tenait de sa main gauche les rênes flottantes, et de son bras droit entourait la taille de sa sœur endormie, dont la tête reposait sur son épaule. Chaque pas du cheval imprimait à ces deux corps souples une ondulation pleine de grâce, et balançait leurs petits pieds appuyés sur une palette de bois servant d'étrier.

Ces deux sœurs jumelles s'appelaient *Rose* et *Blanche*, par un doux caprice maternel; alors elles étaient orphelines, ainsi que le témoignaient leurs tristes vêtements de deuil à demi usés.

D'une ressemblance extrême, d'une taille égale, il fallait une constante habitude de les voir pour les distinguer l'une de l'autre. Le portrait de celle qui ne dormait pas pourrait donc servir pour toutes deux; la seule différence qu'il y eût entre elles à ce moment, c'était que Rose veillait, et remplissait ce jour-là les fonctions d'*aînée*, fonctions ainsi partagées, grâce à une imagination de leur guide; vieux soldat de l'empire, fanatique de la discipline, il avait jugé à propos d'alterner ainsi entre les deux orphelines la subordination et le commandement.

Greuse se fût inspiré à la vue de ces deux jolis visages, coiffés de béguins de velours noir, d'où s'échappait une profusion de grosses boucles de cheveux châtain clair, ondoyant sur leur cou, sur leurs épaules, et encadrant leurs joues rondes, fermes, vermeilles et satinées; un œillet rouge, humide de rosée, n'était pas d'un incarnat plus velouté que leurs lèvres fleuries; le tendre bleu de la pervenche eût semblé sombre, auprès du limpide azur de leurs grands yeux où se peignaient la douceur de leur caractère et l'innocence de leur âge; un front pur et blanc, un petit nez rose, une fossette au menton, achevaient de donner à ces gracieuses figures un adorable ensemble de candeur et de bonté charmante.

Il fallait encore les voir, lorsqu'à l'approche de la pluie ou de l'orage le



Dagobert


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

vieux soldat les enveloppait soigneusement toutes deux dans une grande pelisse de peau de renne, et rabattait sur leurs têtes le vaste capuchon de ce vêtement imperméable; alors... rien de plus ravissant que ces deux petites figures fraîches et souriantes, abritées sous ce camail de couleur sombre.

Mais la soirée était belle et calme; le lourd manteau se drapait autour des genoux des deux sœurs, et son capuchon retombait sur le dossier de leur selle.

Rose, entourant toujours de son bras droit la taille de sa sœur endormie, la contemplait avec une expression de tendresse ineffable, presque maternelle... car *ce jour-là*, Rose était l'aînée, et une sœur aînée est déjà presque une mère...

Non-seulement les orphelines s'idolâtraient, mais par un phénomène psychologique fréquent chez les êtres jumeaux, elles étaient presque toujours simultanément affectées; l'émotion de l'une se réfléchissait à l'instant sur la physionomie de l'autre; une même cause les faisait tressaillir et rougir, tant leurs jeunes cœurs battaient à l'unisson; enfin, joies ingénues, chagrins amers, tout entre elles était mutuellement ressenti et aussitôt partagé.

Dans leur enfance, atteintes à la fois d'une maladie cruelle, comme deux fleurs sur une même tige, elles avaient plié, pâli, langui ensemble, mais ensemble aussi elles avaient retrouvé leurs pures et fraîches couleurs.

Est-il besoin de dire que ces liens mystérieux, indissolubles, qui unissaient les deux jumelles, n'eussent pas été brisés sans porter une mortelle atteinte à l'existence de ces pauvres enfants?

Ainsi, ces charmants couples d'oiseaux nommés *inséparables*, ne pouvant vivre que d'une vie commune, s'attristent, souffrent, se désespèrent et meurent, lorsqu'une main barbare les éloigne l'un de l'autre.

Le conducteur des orphelines, homme de cinquante-cinq ans environ, d'une tournure militaire, offrait le type immortel des soldats de la république et de l'empire, héroïques enfants du peuple, devenus en une campagne les premiers soldats du monde, pour prouver au monde ce que peut, ce que vaut, ce que fait le peuple, lorsque ses vrais élus mettent en lui leur confiance, leur force et leur espoir.

Ce soldat, guide des deux sœurs, ancien grenadier à cheval de la garde impériale, avait été surnommé *Dagobert;* sa physionomie, grave et sévère, était durement accentuée; sa moustache grise, longue et fournie, cachait complétement sa lèvre inférieure, et se confondait avec une large impériale lui couvrant presque le menton; ses joues maigres, couleur de brique, et tannées comme du parchemin, étaient soigneusement rasées; d'épais sourcils, encore noirs, couvraient presque ses yeux d'un bleu clair; ses boucles d'oreilles d'or descendaient jusque sur son col militaire à liséré blanc; une ceinture de cuir serrait autour de ses reins sa houppelande de gros drap gris, et un bonnet de police bleu à flamme rouge, tombant sur l'épaule gauche, couvrait sa tête chauve.

Autrefois doué d'une force d'Hercule, mais ayant toujours un cœur de lion, bon et patient, parce qu'il était courageux et fort, Dagobert, malgré

la rudesse de sa physionomie, se montrait, pour les orphelines, d'une sollicitude exquise, d'une prévenance inouïe, d'une tendresse adorable, presque maternelle... Oui, maternelle! car pour l'héroïsme de l'affection: cœur de mère, cœur de soldat.

D'un calme stoïque, comprimant toute émotion, l'inaltérable sang-froid de Dagobert ne se démentait jamais; aussi quoique rien ne fût moins plaisant que lui, il devenait quelquefois d'un comique achevé, en raison même de l'imperturbable sérieux qu'il apportait à toute chose.

De temps à autre, et tout en cheminant, Dagobert se retournait pour donner une caresse ou dire un mot amical au bon cheval blanc qui servait de monture aux orphelines, et dont les salières, les longues dents trahissaient l'âge respectable; deux profondes cicatrices, l'une au flanc, l'autre au poitrail, prouvaient que ce cheval avait assisté à de chaudes batailles; aussi, n'était-ce pas sans une apparence de fierté qu'il secouait parfois sa vieille bride militaire, dont la bossette de cuivre offrait encore une aigle en relief; son allure était régulière, prudente et ferme; son poil vif, son embonpoint médiocre; l'abondante écume qui couvrait son mors témoignait de cette santé que les chevaux acquièrent par le travail continu, mais modéré, d'un long voyage à petites journées; quoiqu'il fût en route depuis plus de six mois, ce brave animal portait aussi allègrement qu'au départ les deux orphelines et une assez lourde valise attachée derrière leur selle.

Si nous avons parlé de la longueur démesurée des dents de ce cheval (signe irrécusable de grande vieillesse), c'est qu'il les montrait souvent dans l'unique but de rester fidèle à son nom (il se nommait Jovial) et de faire une assez mauvaise plaisanterie, dont le chien était victime.

Ce dernier, sans doute par contraste, nommé *Rabat-Joie*, ne quittant pas les talons de son maître, se trouvait à la portée de *Jovial*, qui de temps à autre le prenait délicatement par la peau du dos, l'enlevait, et le portait ainsi pendant un instant; le chien, protégé par son épaisse toison, et sans doute habitué depuis longtemps aux facéties de son compagnon, s'y soumettait avec une complaisance stoïque; seulement, quand la plaisanterie lui avait paru d'une suffisante durée, Rabat-Joie tournait sa tête en grondant. Jovial l'entendait à demi-mot, et s'empressait de le remettre à terre; d'autres fois, sans doute pour éviter la monotonie, Jovial mordillait légèrement le havre-sac du soldat, qui semblait, ainsi que son chien, parfaitement habitué à ces joyeusetés.

Ces détails feront juger de l'excellent accord qui régnait entre les deux sœurs jumelles, le vieux soldat, le cheval et le chien.

La petite caravane s'avançait assez impatiente d'atteindre avant la nuit le village de Mockern, que l'on voyait au sommet de la côte.

Dagobert regardait de temps à autre autour de lui, et semblait rassembler ses souvenirs; peu à peu ses traits s'assombrirent; lorsqu'il fut à peu de distance du moulin dont le bruit avait attiré son attention, il s'arrêta et passa à plusieurs reprises ses longues moustaches entre son pouce et son index, seul signe qui révélât chez lui une émotion forte et concentrée.

Jovial ayant fait un brusque temps d'arrêt derrière son maître, Blanche, éveillée en sursaut par ce mouvement, redressa la tête; son premier re-

gard chercha sa sœur à qui elle sourit doucement, puis toutes deux échangèrent un signe de surprise à la vue de Dagobert immobile, les mains jointes sur son long bâton, et paraissant en proie à une émotion pénible et recueillie...

Les orphelines se trouvaient alors au pied d'un tertre peu élevé, dont le faîte disparaissait sous le feuillage épais d'un chêne immense planté à mi-côte de ce petit escarpement.

Rose, voyant Dagobert toujours immobile et pensif, se pencha sur sa selle, et appuyant sa petite main blanche sur l'épaule du soldat qui lui tournait le dos, elle lui dit doucement : « Qu'as-tu donc, Dagobert ? »

Le vétéran se retourna; au grand étonnement des deux sœurs, elles virent une grosse larme qui, après avoir tracé son humide sillon sur sa joue tannée, se perdait dans son épaisse moustache. « — Tu pleures... toi ! » s'écrièrent Rose et Blanche profondément émues. « Nous t'en supplions... dis-nous ce que tu as... »

Après un moment d'hésitation, le soldat passa sur ses yeux sa main calleuse, et dit aux orphelines d'une voix émue, en leur montrant le chêne centenaire auprès duquel elles se trouvaient : « Je vais vous attrister, mes pauvres enfants... mais pourtant c'est comme sacré... ce que je vais vous dire... Eh bien ! il y a dix-huit ans... la veille de la grande bataille de Leipzig, j'ai porté votre père auprès de cet arbre... il avait deux coups de sabre sur la tête... un coup de feu à l'épaule... c'est ici que lui et moi, qui avais deux coups de lance pour ma part, nous avons été faits prisonniers... et par qui encore? par un renégat... oui, par un Français, un marquis émigré, colonel au service des Russes... et qui plus tard... Enfin un jour... vous saurez tout cela... »

Puis après un silence, le vétéran, montrant du bout de son bâton le village de Mockern, ajouta : « Oui... oui, je m'y reconnais, voilà les hauteurs où votre brave père, qui nous commandait, nous et les Polonais de la garde, a culbuté les cuirassiers russes après avoir enlevé une batterie... Ah ! mes enfants, » ajouta naïvement le soldat, « j'aurais voulu que vous le voyiez, votre brave père, à la tête de notre brigade de grenadiers à cheval, lancer une charge à fond au milieu d'une grêle d'obus! il n'y avait rien de beau comme lui. »

Pendant que Dagobert exprimait à sa manière ses regrets et ses souvenirs, les deux orphelines, par un mouvement spontané, se laissèrent légèrement glisser de cheval, et, se tenant par la main, allèrent s'agenouiller au pied du vieux chêne. Puis là, pressées l'une contre l'autre, elles se mirent à pleurer, pendant que, debout derrière elles, le soldat, croisant ses mains sur son long bâton, y appuyait son front chauve.

« Allons... allons, il ne faut pas vous chagriner, » dit-il doucement au bout de quelques minutes, en voyant des larmes couler sur les joues vermeilles de Rose et de Blanche toujours à genoux, « peut-être retrouverons-nous le général Simon à Paris, » ajouta-t-il; « je vous expliquerai cela ce soir à la couchée... J'ai voulu exprès attendre à aujourd'hui pour vous dire bien des choses sur votre père; c'était une idée à moi... parce que ce jour est comme un anniversaire. — Nous pleurons, parce que nous pen-

sons aussi à notre mère, » dit Rose. « — A notre mère que nous ne reverrons plus que dans le ciel, » ajouta Blanche.

Le soldat releva les orphelines, les prit par la main, et les regardant tour à tour avec une expression d'ineffable attachement, rendue plus touchante encore par le contraste de sa rude figure : « Il ne faut pas vous chagriner ainsi, mes enfants. Votre mère était la meilleure des femmes, c'est vrai... Quand elle habitait la Pologne, on l'appelait *la Perle de Varsovie;* c'est la perle du monde entier qu'on aurait dû dire... car dans le monde entier, on n'aurait pas trouvé sa pareille... Non... non... » La voix de Dagobert s'altérait, il se tut et passa ses longues moustaches grises entre son pouce et son index, selon son habitude. « Écoutez, mes enfants, » reprit-il après avoir surmonté son attendrissement, « votre mère ne pouvait vous donner que les meilleurs conseils, n'est-ce pas? — Oui, Dagobert. — Eh bien! qu'est-ce qu'elle vous a recommandé avant de mourir? De penser souvent à elle, mais sans vous attrister. — C'est vrai; elle nous a dit que Dieu, toujours bon pour les pauvres mères dont les enfants restent sur terre, lui permettrait de nous entendre du haut du ciel, » dit Blanche. « — Et qu'elle aurait les yeux toujours ouverts sur nous, » ajouta Rose.

Puis les deux sœurs, par un mouvement spontané, rempli d'une grâce touchante, se prirent par la main, tournèrent vers le ciel leurs regards ingénus, et dirent avec l'adorable foi de leur âge : « N'est-ce pas, mère... tu nous vois?... tu nous entends?... — Puisque votre mère vous voit et vous entend, » dit Dagobert ému, « ne lui faites donc plus de chagrin en étant tristes... Elle vous l'a défendu... — Tu as raison, Dagobert. — Nous n'aurons plus de chagrin. » Et les orphelines essuyèrent leurs yeux.

Dagobert, au point de vue dévot, était un vrai païen : en Espagne il avait sabré avec une extrême sensualité ces moines de toutes robes et de toutes couleurs, qui, portant le crucifix d'une main et le poignard de l'autre, défendaient non la liberté (l'inquisition la bâillonnait depuis des siècles), mais leurs monstrueux privilèges. Pourtant, Dagobert avait depuis quarante ans assisté à des spectacles d'une si terrible grandeur, il avait tant de fois vu la mort de près, que l'instinct de *religion naturelle,* commun à tous les cœurs simples et honnêtes, avait toujours surnagé dans son âme. Aussi quoiqu'il ne partageât pas la consolante illusion des deux sœurs, il eût regardé comme un crime d'y porter la moindre atteinte.

Les voyant moins tristes, il reprit : « A la bonne heure, mes enfants, j'aime mieux vous entendre babiller comme vous babilliez ce matin et hier... en riant sous cape, de temps à autre, et en ne me répondant pas à ce que je vous disais... tant vous étiez occupées de votre entretien... Oui, oui, mesdemoiselles..., Voilà deux jours que vous paraissez avoir de fameuses affaires ensemble... Tant mieux, surtout si cela vous amuse. »

Les deux sœurs rougirent, échangèrent un demi-sourire qui contrasta avec les larmes qui remplissaient encore leurs yeux, et Rose dit au soldat avec un peu d'embarras : « Mais non, je t'assure, Dagobert, nous parlons de choses et d'autres. — Bien, bien, je ne veux rien savoir... Ah çà! reposez-vous quelques moments encore, et puis en route, car il se fait tard, et il faut que nous soyons à Mockern avant la nuit... pour nous

remettre en route demain matin de bonne heure. — Nous avons encore bien, bien du chemin? » demanda Rose. « — Pour aller jusqu'à Paris? Oui, mes enfants, une centaine d'étapes... Nous n'allons pas vite, mais nous avançons... et nous voyageons à bon marché, car notre bourse est petite; un cabinet pour vous, une paillasse et une couverture pour moi à votre porte, avec Rabat-Joie sur mes pieds, une litière de paille fraîche pour le vieux Jovial, voilà nos frais de route; je ne parle pas de la nourriture, parce que vous mangez à vous deux comme une souris, et que j'ai appris en Égypte et en Espagne à n'avoir faim que quand ça se pouvait... — Et tu ne dis pas que, pour économiser davantage encore, tu veux faire toi-même notre petit ménage en route et que tu ne nous laisses jamais t'aider. — Enfin, bon Dagobert, quand on pense que tu savonnes presque chaque soir à la couchée... comme si ce n'était pas nous... qui... — Vous?... » dit le soldat en interrompant Blanche, « je vais vous laisser gercer vos jolies petites mains dans l'eau de savon, n'est-ce pas? D'ailleurs, est-ce qu'en campagne un soldat ne savonne pas son linge?... Tel que vous me voyez, j'étais la meilleure blanchisseuse de mon escadron... et comme je repasse, hein? sans me vanter! — Le fait est que tu repasses très-bien, très-bien... — Seulement... tu roussis quelquefois..., » dit Rose en souriant. « — Quand le fer est trop chaud, c'est vrai... Dame... j'ai beau l'approcher de ma joue... ma peau est si dure que je ne sens pas le trop de chaleur..., » dit Dagobert avec un sérieux imperturbable. « — Tu ne vois pas que nous plaisantons, bon Dagobert? — Alors, mes enfants, si vous trouvez que je fais bien mon métier de blanchisseuse, continuez-moi votre pratique, c'est moins cher, et en route, il n'y a pas de petites économies, surtout pour de pauvres gens comme nous, car il faut au moins que nous ayons de quoi arriver à Paris... Nos papiers et la médaille que vous portez feront le reste, il faut l'espérer du moins... — Cette médaille est sacrée pour nous... notre mère nous l'a donnée en mourant... — Aussi prenez bien garde de la perdre, assurez-vous de temps en temps que vous l'avez. — La voilà, » dit Blanche.

Et elle tira de son corsage une petite médaille de bronze qu'elle portait au cou, suspendue par une chaînette de même métal.

Cette médaille offrait sur ses deux faces les inscriptions suivantes :





« Qu'est-ce que cela signifie, Dagobert? » reprit Blanche en considérant ces lugubres inscriptions. « Notre mère n'a pu nous le dire. — Nous parle-

rons de tout cela ce soir à la couchée, » répondit Dagobert, « il se fait tard, partons; serrez bien cette médaille... et en route; nous avons près d'une heure de marche avant d'arriver à l'étape... Allons, mes pauvres enfants, encore un coup d'œil à ce tertre où votre brave père est tombé... et à cheval! à cheval! »

Les deux orphelines jetèrent un dernier et pieux regard sur l'endroit qui avait rappelé de si pénibles souvenirs à leur guide, et avec son aide remontèrent sur Jovial.

Ce vénérable animal n'avait pas songé un moment à s'éloigner; mais en vétéran d'une prévoyance consommée, il avait provisoirement mis les moments à profit, en prélevant sur *le sol étranger* une large dîme d'herbe verte et tendre, le tout aux regards quelque peu envieux de Rabat-Joie, commodément établi sur le pré, son museau allongé entre ses deux pattes de devant; au signal du départ, le chien reprit son poste derrière son maître; Dagobert, sondant le terrain du bout de son long bâton, conduisait le cheval par la bride avec précaution, car la prairie devenait de plus en plus marécageuse; au bout de quelques pas, il fut même obligé d'obliquer vers la gauche, afin de rejoindre la grande route.

Dagobert ayant demandé, en arrivant à Moekern, la plus modeste auberge du village, on lui répondit qu'il n'y en avait qu'une : l'auberge du *Faucon blanc*. « Allons donc à l'auberge du *Faucon blanc*, » avait répondu le soldat.





— Les voilà! s'écria-t-il

Chap. III, premier vol.


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI



CHAPITRE III.

L'arrivée.

Déjà plusieurs fois, Morok, le dompteur de bêtes, avait impatiemment ouvert le volet de la lucarne du grenier qui donnait sur la cour de l'auberge du Faucon blanc, afin de guetter l'arrivée des deux orphelines et du soldat; ne les voyant pas venir, il se remit à marcher lentement, les bras croisés sur sa poitrine, la tête baissée, cherchant le moyen d'exécuter le plan qu'il avait conçu; ses idées le préoccupaient sans doute d'une manière pénible, car ses traits semblaient plus sinistres encore que d'habitude.

Malgré son apparence farouche, cet homme ne manquait pas d'intelligence; l'intrépidité dont il faisait preuve dans ses exercices, et que, par un adroit charlatanisme, il attribuait à son récent état de grâce, un langage quelquefois mystique et solennel, une hypocrisie austère lui avaient donné une sorte d'influence sur les populations qu'il visitait souvent dans ses pérégrinations.

On se doute bien que, dès longtemps avant sa conversion, Morok s'était familiarisé avec les mœurs des bêtes sauvages... En effet, né dans le nord de la Sibérie, il avait été, jeune encore, l'un des plus hardis chasseurs

d'ours et de rennes; plus tard, en 1810, abandonnant cette profession, pour servir de guide à un ingénieur russe chargé d'explorations dans les régions polaires, il l'avait ensuite suivi à Saint-Pétersbourg; là Morok, après quelques vicissitudes de fortune, fut employé parmi les courriers impériaux, automates de fer, que le moindre caprice du despote lance sur un frêle traîneau, dans l'immensité de l'empire, depuis la Perse jusqu'à la mer Glaciale. Pour ces gens, qui voyagent jour et nuit avec la rapidité de la foudre, il n'y a ni saisons, ni obstacles, ni fatigues, ni dangers; projectiles humains, il faut qu'ils soient brisés ou qu'ils arrivent au but; on conçoit dès lors l'audace, la vigueur et la résignation d'hommes habitués à une vie pareille.

Il est inutile de dire maintenant par suite de quelles singulières circonstances Morok avait abandonné ce rude métier pour une autre profession, et était enfin entré, comme catéchumène, dans une maison religieuse de Fribourg; après quoi, bien et dûment converti, il avait commencé ses excursions nomades avec une ménagerie dont on ignorait l'origine.

. . . .

Morok se promenait toujours dans son grenier. La nuit était venue. Les trois personnes dont il attendait si impatiemment l'arrivée ne paraissaient pas. Sa marche devenait de plus en plus nerveuse et saccadée. Tout à coup il s'arrêta brusquement, pencha la tête du côté de la fenêtre et écouta. Cet homme avait l'oreille fine comme un sauvage. « Les voilà !.. » s'écria-t-il. Et sa prunelle fauve brilla d'une joie diabolique. Il venait de reconnaître le pas d'un homme et d'un cheval.

Allant au volet de son grenier, il l'entr'ouvrit prudemment, et vit entrer dans la cour de l'auberge les deux jeunes filles à cheval, et le vieux soldat qui leur servait de guide.

La nuit était venue, sombre, nuageuse; un grand vent faisait vaciller la lumière des lanternes à la clarté desquelles on recevait ces nouveaux hôtes; le signalement donné à Morok était si exact, qu'il ne pouvait s'y tromper. Sûr de sa proie, il ferma la fenêtre.

Après avoir encore réfléchi un quart d'heure, sans doute pour bien coordonner ses projets, il se pencha au-dessus de la trappe où était placée l'échelle qui servait d'escalier, et appela : « Goliath ! — Maître? » répondit une voix rauque. « — Viens ici... — Me voilà... Je viens de la boucherie, j'apporte la viande. »

Les montants de l'échelle tremblèrent, et bientôt une tête énorme apparut au niveau du plancher.

Goliath, le bien nommé (il avait plus de six pieds, et une carrure d'Hercule), était hideux; ses yeux louches se renfonçaient sous un front bas et saillant; sa chevelure et sa barbe fauve, épaisse et drue comme du crin, donnaient à ses traits un caractère bestialement sauvage; entre ses larges mâchoires, armées de dents ressemblant à des crocs, il tenait par un coin un morceau de bœuf cru pesant dix ou douze livres, trouvant sans doute plus commode de porter ainsi cette viande, afin de se servir de ses mains pour gravir l'échelle, qui vacillait sous son poids.

Enfin ce gros et grand corps sortit tout entier de la trappe : à son cou de

taureau, à l'étonnante largeur de sa poitrine et de ses épaules, à la grosseur de ses bras et de ses jambes, on devinait que ce géant pouvait sans crainte lutter corps à corps avec un ours.

Il portait un vieux pantalon bleu à bandes rouges, garni de basane, et une sorte de casaque ou plutôt de cuirasse de cuir très-épais, çà et là éraillé par les ongles tranchants des animaux.

Lorsqu'il fut debout, Goliath desserra ses crocs, ouvrit la bouche, laissa tomber à terre le quartier de bœuf, en léchant ses moustaches sanglantes avec gourmandise.

Cette espèce de monstre avait, comme tant d'autres saltimbanques, commencé par manger de la viande crue dans les foires, moyennant rétribution du public. Puis ayant pris l'habitude de cette nourriture de sauvage et alliant son goût à son intérêt, il préludait aux exercices de Morok en dévorant devant la foule quelques livres de chair crue.

« La part de la Mort et la mienne sont en bas, voilà celle de Caïn et de Judas, » dit Goliath en montrant le morceau de bœuf. « Où est le couperet?... que je la sépare en deux... pas de préférence... bête ou homme, à chaque gueule... sa viande... » Retroussant alors une des manches de sa casaque, il fit voir un avant-bras velu comme la peau d'un loup, et sillonné de veines grosses comme le pouce. « Ah çà, voyons, maître! où est le couperet? » reprit-il en cherchant des yeux cet instrument.

Au lieu de répondre à cette demande, le Prophète fit plusieurs questions à son acolyte.

« Étais-tu en bas quand tout à l'heure de nouveaux voyageurs sont arrivés dans l'auberge? — Oui, maître, je revenais de la boucherie. — Quels sont ces voyageurs? — Il y a deux petites filles montées sur un cheval blanc; un vieux bonhomme à grandes moustaches les accompagne... Mais le couperet... les bêtes ont grand'faim... moi aussi... le couperet... — Sais-tu... où l'on a logé ces voyageurs? — L'hôte a conduit les petites filles et le vieux au fond de la cour. — Dans le bâtiment qui donne sur les champs? — Oui, maître... mais le... » Un concert d'horribles rugissements ébranla le grenier et interrompit Goliath. « Entendez-vous? » s'écria-t-il, « la faim rend ces bêtes furieuses. Si je pouvais rugir... je ferais comme elles. Je n'ai jamais vu Judas et Caïn comme ce soir; ils font des bonds dans leur cage à tout briser... Quant à la Mort, ses yeux brillent encore plus qu'à l'ordinaire... on dirait deux chandelles... Pauvre Mort! »

Morok reprit sans avoir égard aux observations de Goliath : « Ainsi les jeunes filles sont logées dans le bâtiment du fond de la cour? — Oui, oui, mais pour l'amour du diable, le couperet. Depuis le départ de Karl, il faut que je fasse tout l'ouvrage, et ça met du retard à notre manger. — Le vieux bonhomme est-il resté avec les jeunes filles? » demanda Morok.

Goliath, stupéfait de ce que, malgré ses instances, son maître ne songeait pas au souper des animaux, contemplait le Prophète avec une surprise croissante.

« Réponds donc, brute... — Si je suis brute, j'ai la force des brutes, » dit Goliath d'un ton bourru. « et brute contre brute, je n'ai pas toujours

le dessous. — Je te demande si le vieux est resté avec les jeunes filles? » répéta Morok. « — Eh bien! non, » répondit le géant; « le vieux, après avoir conduit son cheval à l'écurie, a demandé un baquet, de l'eau; il s'est établi sous le porche, et, à la clarté de la lanterne... il savonne... Un homme à moustaches grises... savonner comme une lavandière, c'est comme si je donnais du millet à des serins, » ajouta Goliath en haussant les épaules avec mépris. «Maintenant que j'ai répondu, maître, laissez-moi m'occuper du souper des bêtes. »

Puis cherchant quelque chose des yeux, il ajouta : « Mais où est donc ce couperet? »

Après un moment de silence méditatif, le Prophète dit à Goliath : « Tu ne donneras pas à manger aux bêtes ce soir. »

D'abord Goliath ne comprit pas, tant cette idée était en effet incompréhensible pour lui. « Plait-il, maître? » dit-il. « — Je te défends de donner à manger aux bêtes ce soir. »

Goliath ne répondit rien, ouvrit ses yeux louches d'une grandeur démesurée, joignit les mains, et recula de deux pas. « Ah çà! m'entends-tu? » dit Morok avec impatience. « Est-ce clair? — Ne pas manger? quand notre viande est là, quand notre souper est déjà en retard de trois heures!... » s'écria Goliath avec une stupeur croissante. « — Obéis... et tais-toi! — Mais vous voulez donc qu'il arrive un malheur ce soir?... la faim va rendre les bêtes furieuses! et moi aussi... — Tant mieux! — Enragées!... — Tant mieux! — Comment, tant mieux?... Mais... — Assez. — Mais par la peau du diable, j'ai aussi faim qu'elles, moi... — Mange... qui t'empêche? ton souper est prêt, puisque tu le manges cru. — Je ne mange jamais sans mes bêtes... ni elles sans moi... — Je te répète que si tu as le malheur de donner à manger aux bêtes... je te chasse... »

Goliath fit entendre un grognement sourd, aussi rauque que celui d'un ours, en regardant le Prophète d'un air à la fois stupéfait et courroucé.

Morok, ces ordres donnés, marchait en long et en large dans le grenier, paraissant réfléchir. Puis, s'adressant à Goliath, toujours plongé dans un ébahissement profond : « Tu te rappelles où est la maison du bourgmestre, où j'ai été ce soir faire viser mon permis, et dont la femme a acheté de petits livres et un chapelet? — Oui, » répondit brutalement le géant. « — Tu vas aller demander à sa servante si je peux être sûr de trouver demain le bourgmestre de bon matin. — Pourquoi faire? — J'aurai peut-être quelque chose d'important à lui apprendre; en tous cas, dis-lui que je le prie de ne pas sortir avant de m'avoir vu. — Bon... mais les bêtes... je ne peux pas leur donner à manger avant d'aller chez le bourgmestre?... Seulement à la panthère de Java... c'est la plus affamée... Voyons, maître, seulement à la Mort. Je ne prendrai qu'une bouchée pour lui faire manger. Caïn, moi et Judas, nous attendrons. — C'est surtout à la panthère que je te défends de donner à manger. Oui, à elle... encore moins qu'à toute autre. — Par les cornes du diable! » s'écria Goliath, « qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui? je ne comprends rien à rien; c'est dommage que Karl ne soit pas ici; lui qui est malin, il m'aiderait à comprendre pourquoi vous empêchez des bêtes qui ont faim... de manger. — Tu n'as pas besoin de com-

prendre. — Est-ce qu'il ne reviendra pas bientôt, Karl? — Il est revenu... — Où est-il donc?... — Il est reparti... — Qu'est-ce qui se passe donc ici? Il y a quelque chose; Karl part, revient, repart, et... — Il ne s'agit pas de Karl, mais de toi; quoique affamé comme un loup, tu es malin comme un renard, et quand tu veux... aussi malin que Karl... » Et Morok frappa cordialement sur l'épaule du géant, changeant tout à coup de physionomie et de langage. « — Moi, malin? — La preuve, c'est qu'il y aura dix florins à gagner cette nuit... et que tu seras assez malin pour les gagner... j'en suis sûr. — A ce compte-là, oui, je suis malin, » dit le géant en souriant d'un air stupide et satisfait. « Qu'est-ce qu'il faudra faire pour gagner ces dix florins? — Tu le verras... — Est-ce difficile? — Tu le verras... Tu vas commencer par aller chez le bourgmestre, mais avant de partir tu allumeras ce réchaud. » Il le montra du geste à Goliath. « — Oui, maître..., » dit le géant un peu consolé du retard de son souper par l'espérance de gagner dix florins. « — Dans ce réchaud tu mettras rougir cette tige d'acier, » ajouta le Prophète. « — Oui, maître. — Tu l'y laisseras, tu iras chez le bourgmestre et tu reviendras m'attendre ici. — Oui, maître. — Tu entretiendras toujours le feu du fourneau. — Oui, maître. »

Morok fit un pas pour sortir; puis se ravisant : « Tu dis que le vieux bonhomme est occupé à savonner sous le porche? — Oui, maître. — N'oublie rien, la tige d'acier au feu, le bourgmestre, et reviens ici attendre mes ordres. »

Ce disant, le Prophète descendit du grenier par la trappe et disparut.





CHAPITRE IV.

Morok et Dagobert.



Goliath ne s'était pas trompé... Dagobert savonnait avec le sérieux imperturbable qu'il mettait à toutes choses.

Si l'on songe aux habitudes du soldat en campagne, on ne s'étonnera pas de cette apparente excentricité; d'ailleurs Dagobert ne pensait qu'à économiser la petite bourse des orphelines et à leur épargner tout soin, toute peine; aussi le soir, après chaque étape, se livrait-il à une foule d'occupations féminines. Du reste, il n'était pas à son apprentissage : bien des fois, durant ses campagnes, il avait très-industrieusement réparé le dommage et le désordre

qu'une journée de bataille apporte toujours dans les vêtements d'un soldat, car ce n'est pas tout que de recevoir des coups de sabre, il faut encore raccommoder son uniforme, puisqu'en entamant la peau, la lame fait aussi à l'habit une entaille incongrue.

Aussi, le soir ou le lendemain d'un rude combat, voit-on les meilleurs soldats (toujours distingués par leur belle tenue militaire) tirer de leur sac ou de leur portemanteau une petite trousse garnie d'aiguilles, de fil, de ciseaux, boutons et autres merceries, afin de se livrer à toutes sortes de raccommodages et de reprises perdues, dont la plus soigneuse ménagère serait jalouse.

On ne peut trouver une transition meilleure, pour expliquer le surnom de Dagobert donné à François Baudoin (conducteur des deux orphelines), lorsqu'il était cité comme l'un des plus beaux et des plus braves grenadiers à cheval de la garde impériale.

On s'était rudement battu tout le jour, sans avantage décisif... Le soir, la compagnie dont notre homme faisait partie avait été envoyée en grand'garde pour occuper les ruines d'un village abandonné; les vedettes posées, une moitié des cavaliers resta à cheval, et l'autre put prendre quelque repos en mettant ses chevaux au piquet. Notre homme avait vaillamment chargé sans être blessé cette fois, car il ne comptait que *pour mémoire* une profonde égratignure qu'un kaiserlitz lui avait faite à la cuisse, d'un coup de baïonnette maladroitement porté de bas en haut. « Brigand ! ma culotte neuve !... » s'était écrié le grenadier, en voyant bâiller sur sa cuisse une énorme déchirure qu'il vengea en ripostant par un coup de *latte* savamment porté de haut en bas, et qui transperça l'Autrichien.

Si notre homme se montrait d'une stoïque indifférence au sujet de ce léger accroc fait à sa peau, il n'en était pas de même pour l'accroc désastreux fait à sa culotte de grande tenue.

Il entreprit donc le soir même, au bivac, de remédier à cet accident : tirant de sa poche sa trousse, y choisissant son meilleur fil, sa meilleure aiguille, armant son doigt de son dé, il se mit en devoir de faire le tailleur, à la lueur du feu du bivac, après avoir préalablement ôté ses grandes bottes à l'écuyère, puis, il faut bien l'avouer, sa culotte, et l'avoir retournée, afin de travailler sur l'envers, pour que la reprise fût mieux dissimulée.

Ce déshabillement partiel péchait quelque peu contre la discipline; mais le capitaine qui faisait sa ronde ne put s'empêcher de rire à la vue du vieux soldat qui, gravement assis sur ses talons, son bonnet à poil sur la tête, son grand uniforme sur le dos, ses bottes à côté de lui, sa culotte sur ses genoux, cousait et recousait avec le sang-froid d'un tailleur installé sur son établi.

Tout à coup une mousquetade retentit, et les vedettes se replièrent sur le détachement, en criant : « Aux armes ! — A cheval ! » s'écrie le capitaine d'une voix de tonnerre.

En un instant les cavaliers sont en selle, le malencontreux faiseur de reprises était guide du premier rang; n'ayant pas le temps de retourner

sa culotte à l'endroit, hélas! il la passe, tant bien que mal, à l'envers, et sans prendre le temps de mettre ses bottes il saute à cheval.

Un parti de Cosaques, profitant du voisinage d'un bois, avait tenté de surprendre le détachement; la mêlée fut sanglante, notre homme écumait de colère, il tenait beaucoup à *ses effets*, et la journée lui était fatale : sa culotte déchirée, ses bottes perdues! aussi ne sabra-t-il jamais avec plus d'acharnement; un clair de lune superbe éclairait l'action; la compagnie put admirer la brillante valeur du grenadier qui tua deux Cosaques et fit de sa main un officier prisonnier.

Après cette escarmouche, dans laquelle le détachement conserva sa position, le capitaine mit ses hommes en bataille pour les complimenter, et ordonna au faiseur de reprises de sortir des rangs, voulant le féliciter publiquement de sa belle conduite. Notre homme se fût passé de cette ovation, mais il fallut obéir.

Que l'on juge de la surprise du capitaine et de ses cavaliers, lorsqu'ils virent cette grande et sévère figure s'avancer au pas de son cheval, en appuyant ses pieds nus sur ses étriers et pressant sa monture entre ses jambes également nues.

Le capitaine stupéfait s'approcha, et se rappelant l'occupation de son soldat au moment où l'on avait crié : Aux armes! il comprit tout. « Ah! ah! vieux lapin! lui dit-il, tu fais donc comme le roi Dagobert, toi? tu mets ta culotte à l'envers!... »

Malgré la discipline, des éclats de rire mal contenus accueillirent ce lazzi du capitaine. Mais notre homme, droit sur sa selle, le pouce gauche sur le bouton de ses rênes parfaitement ajustées, la poignée de son sabre appuyée à sa cuisse droite, garda son imperturbable sang-froid, fit demi-tour, et regagna son rang sans sourciller, après avoir reçu les félicitations de son capitaine. De ce jour, François Baudoin reçut et garda le surnom de Dagobert.

Dagobert était donc sous le porche de l'auberge, occupé à savonner, au grand ébahissement de quelques buveurs de bière, qui, de la grande salle commune où ils s'assemblaient, le contemplaient d'un œil curieux.

De fait, c'était un spectacle assez bizarre. Dagobert avait mis bas sa houppelande grise et relevé les manches de sa chemise; d'une main vigoureuse il frottait, à grand renfort de savon, un petit mouchoir mouillé, étendu sur une planche, dont l'extrémité inférieure plongeait inclinée dans un baquet rempli d'eau; sur son bras droit, tatoué d'emblèmes guerriers rouges et bleus, on voyait deux cicatrices profondes à y mettre le doigt.

Tout en fumant leur pipe et en vidant leur pot de bière, les Allemands pouvaient donc à bon droit s'étonner de la singulière occupation de ce grand vieillard à longues moustaches, au crâne chauve et à la figure rébarbative, car les traits de Dagobert reprenaient une expression dure et refrognée lorsqu'il n'était plus en présence des petites filles.

L'attention soutenue dont il se voyait l'objet commençait à l'impatienter, car il trouvait fort simple de faire ce qu'il faisait.

A ce moment, le Prophète entra sous le porche; avisant le soldat, il le regarda très-attentivement pendant quelques secondes; puis s'approchant,

il lui dit en français d'un ton assez narquois : « Il paraît, camarade, que vous n'avez pas confiance dans les blanchisseuses de Mockern? »

Dagobert, sans discontinuer son savonnage, fronça les sourcils, tourna la tête à demi, jeta sur le Prophète un regard de travers et ne répondit rien. Étonné de ce silence, Morok reprit : « Je ne me trompe pas... vous êtes Français, mon brave; ces mots que je vois tatoués sur votre bras le prouvent de reste; et puis, à votre figure militaire, on devine que vous êtes un vieux soldat de l'empire. Aussi, je trouve que pour un héros... vous finissez un peu en quenouille. »

Dagobert resta muet, mais il mordilla sa moustache du bout des dents, et imprima au morceau de savon dont il frottait le linge un mouvement de va-et-vient des plus précipités, pour ne pas dire des plus irrités; car la figure et les paroles du dompteur de bêtes lui déplaisaient plus qu'il ne voulait le laisser paraître. Loin de se rebuter, le Prophète continua : « Je suis sûr, mon brave, que vous n'êtes ni sourd ni muet; pourquoi donc ne voulez-vous pas me répondre? »

Dagobert, perdant patience, retourna brusquement la tête, regarda Morok entre les deux yeux et lui dit d'une voix brutale : « Je ne vous connais pas; je ne veux pas vous connaître; *donnez*-moi la paix... » Et il se remit à sa besogne. « — Mais on fait connaissance... en buvant un verre de vin du Rhin, nous parlerons de nos campagnes... car j'ai aussi vu la guerre, moi... je vous en avertis : cela vous rendra peut-être plus poli... » Les veines du front chauve de Dagobert se gonflaient fortement; il trouvait dans le regard et dans l'accent de son interlocuteur obstiné quelque chose de sournoisement provoquant; pourtant il se contint.

« Je vous demande pourquoi vous ne voudriez pas boire un verre de vin avec moi;... nous causerions de la France... J'y suis longtemps resté; c'est un beau pays. Aussi, quand je rencontre des Français quelque part, je suis flatté... surtout lorsqu'ils manient le savon aussi bien que vous; si j'avais une ménagère... je l'enverrais à votre école. »

Le sarcasme ne se dissimulait plus; l'audace et la bravade se lisaient dans l'insolent regard du Prophète. Pensant qu'avec un pareil adversaire, la querelle pouvait devenir sérieuse, Dagobert, voulant à tout prix l'éviter, emporta son baquet dans ses bras et alla s'établir à l'autre bout du porche, espérant ainsi mettre un terme à une scène qui éprouvait rudement sa patience.

Un éclair de joie brilla dans les yeux fauves du dompteur de bêtes. Le cercle blanc qui entourait sa prunelle sembla se dilater; il plongea deux ou trois fois ses doigts crochus dans sa longue barbe jaunâtre, en signe de satisfaction; puis il se rapprocha lentement du soldat, accompagné de quelques curieux sortis de la grande salle.

Malgré son flegme, Dagobert, stupéfait et outré de l'impudente obsession du Prophète, eut d'abord la pensée de lui casser sur la tête sa planche à savonner; mais, songeant aux orphelines, il se résigna.

Croisant ses bras sur sa poitrine, Morok lui dit d'une voix sèche et insolente : « Décidément, vous n'êtes pas poli... l'homme au savon! »

Puis, se tournant vers les spectateurs, il continua en allemand : « Je

dis à ce Français à longues moustaches qu'il n'est pas poli... Nous allons voir ce qu'il va répondre; il faudra peut-être lui donner une leçon; me préserve le ciel d'être querelleur! » ajouta-t-il avec componction, « mais le Seigneur m'a éclairé, je suis son œuvre, et, par respect pour lui, je dois faire respecter son œuvre... »

Cette péroraison mystique et effrontée fut fort goûtée des curieux : la réputation du Prophète était venue jusqu'à Mockern; ils comptaient sur une représentation le lendemain, et ce prélude les amusait beaucoup.

En entendant la provocation de son adversaire, Dagobert ne put s'empêcher de lui dire en allemand : « Je comprends l'allemand... parlez en allemand, on entendra... »

De nouveaux spectateurs arrivèrent et se joignirent aux premiers; l'aventure devenait piquante, on fit cercle autour des deux interlocuteurs.

Le Prophète reprit en allemand : « Je disais que vous n'étiez pas poli, et je dirai maintenant que vous êtes impudemment grossier; que répondrez-vous à cela? — Rien..., » dit froidement Dagobert en passant au savonnage d'une autre pièce de linge. « — Rien, » reprit Morok, « c'est peu de chose; je serai moins bref, moi, et je vous dirai que lorsqu'un honnête homme offre poliment un verre de vin à un étranger, cet étranger n'a pas le droit de répondre insolemment... et il mérite qu'on lui apprenne à vivre. »

De grosses gouttes de sueur coulaient du front et des joues de Dagobert; sa large impériale était incessamment agitée par un tressaillement nerveux, mais il se contenait; prenant par les deux coins le mouchoir qu'il venait de tremper dans l'eau, il le secoua, le tordit pour en exprimer l'eau et se mit à fredonner entre ses dents ce vieux refrain de caserne :

« De Tirlemont, taudion du diable,
Nous partirons demain matin
Le sabre en main,
Disant adieu à.., etc. etc »

(Nous supprimons la fin du couplet un peu trop librement accentuée.) Le silence auquel se condamnait Dagobert l'étouffait; cette chanson le soulagea.

Morok, se tournant du côté des spectateurs, leur dit d'un air de contrainte hypocrite : « Nous savions bien que les soldats de Napoléon étaient des païens qui mettaient leurs chevaux coucher dans des églises, qui offensaient le Seigneur cent fois par jour, et qui pour récompense ont été justement noyés et foudroyés à la Bérésina comme des Pharaons; mais nous ne savions pas que le Seigneur, pour punir ces mécréants, leur avait ôté le courage, leur seule qualité!... Voilà un homme qui a insulté en moi une créature touchée de la grâce de Dieu, et il a l'air de ne pas comprendre que je veux qu'il me fasse des excuses... ou sinon... — Ou sinon? » reprit Dagobert sans regarder le Prophète. « — Sinon, vous me ferez réparation... Je vous l'ai dit, j'ai vu aussi la guerre; nous trouverons bien ici, quelque part, deux sabres, et demain matin, au point du jour, derrière un pan de mur, nous pourrons voir de quelle couleur nous avons le sang... si vous en avez dans les veines!... »

Cette provocation commença d'effrayer un peu les spectateurs, qui ne s'attendaient pas à un dénoûment si tragique. « Vous battre? voilà une belle idée! » s'écria l'un, « pour vous faire coffrer tous deux... les lois sur le duel sont sévères. — Surtout quand il s'agit de petites gens ou d'étrangers, » reprit un autre. « S'il vous surprenait les armes à la main, le bourgmestre vous mettrait provisoirement en cage, et vous en auriez pour deux ou trois mois de prison avant d'être jugés. — Seriez-vous donc capables de nous aller dénoncer? » demanda Morok. « — Non, certes! » dirent les bourgeois. « Arrangez-vous... c'est un conseil d'amis que nous vous donnons... Faites-en votre profit, si vous voulez... — Que m'importe la prison, à moi! » s'écria le Prophète. « Que je trouve seulement deux sabres... et on verra si demain matin je songe à ce que peut dire ou faire le bourgmestre! — Qu'est-ce que vous feriez de deux sabres? » demanda flegmatiquement Dagobert au Prophète. « — Quand vous en aurez un à la main, et moi un autre, vous le verrez... Le Seigneur ordonne de soigner son honneur!... »

Dagobert haussa les épaules, fit un paquet de son linge dans son mouchoir, essuya son savon, l'enveloppa soigneusement dans un petit sac de toile cirée, puis, sifflant entre ses dents son air favori de Tirlemont, il fit un pas en avant.

Le Prophète fronça les sourcils; il commençait à craindre que sa provocation ne fût vaine. Il fit deux pas à l'encontre de Dagobert, se plaça debout devant lui, comme pour lui barrer le passage; puis, croisant ses bras sur sa poitrine, et le toisant avec la plus amère insolence, il lui dit : « Ainsi, un ancien soldat de ce brigand de Napoléon n'est bon qu'à faire le métier d'une lavandière, et il refuse de se battre... — Oui, il refuse de se battre..., » répondit Dagobert d'une voix ferme, mais en devenant d'une pâleur effrayante.

Jamais, peut-être, le soldat n'avait donné aux orphelines confiées à ses soins une marque plus éclatante de tendresse et de dévouement. Pour un homme de sa trempe, se laisser ainsi impunément insulter, et refuser de se battre, le sacrifice était immense.

« Ainsi, vous êtes un lâche... vous avez peur... vous l'avouez?... »

A ces mots Dagobert fit, si cela se peut dire, un soubresaut sur lui-même, comme si, au moment de s'élancer sur le Prophète, une pensée soudaine l'avait retenu... En effet, il venait de penser aux deux jeunes filles et aux funestes entraves qu'un duel, heureux ou malheureux, pouvait mettre à leur voyage. Mais ce mouvement de colère du soldat, quoique rapide, fut tellement significatif, l'expression de sa rude figure pâle et baignée de sueur fut si terrible, que le Prophète et les curieux reculèrent d'un pas.

Un profond silence régna pendant quelques secondes, et, par un revirement soudain, l'intérêt général fut acquis à Dagobert. L'un des spectateurs dit à ceux qui l'entouraient : « Au fait, cet homme n'est pas un lâche... — Non, certes. — Il faut quelquefois plus de courage pour refuser de se battre que pour accepter... — Après tout, le Prophète a eu tort de lui chercher une mauvaise querelle; c'est un étranger... — Et comme étranger, s'il se battait et qu'il fût pris, il en aurait pour un bon temps de prison... — Et puis enfin..., » ajouta un autre, « il voyage avec deux jeunes filles.

Est-ce que dans cette position-là il peut se battre pour une misère? S'il était tué ou prisonnier, qu'est-ce qu'elles deviendraient, ces pauvres enfants?... »

Dagobert se tourna vers celui des spectateurs qui venait de prononcer ces mots. Il vit un gros homme à figure franche et naïve; le soldat lui tendit la main et lui dit d'une voix émue : « Merci, monsieur! » L'Allemand serra cordialement la main que Dagobert lui offrait. « — Monsieur, » ajouta-t-il en tenant toujours dans ses mains les mains du soldat, « faites une chose... acceptez un bol de punch avec nous; nous forcerons bien ce diable de Prophète à convenir qu'il a été trop susceptible et à trinquer avec vous... »

Jusqu'alors le dompteur de bêtes, désespéré de l'issue de cette scène, car il espérait que le soldat accepterait sa provocation, avait regardé avec un dédain farouche ceux qui abandonnaient son parti; peu à peu ses traits s'adoucirent; croyant utile à ses projets de cacher sa déconvenue, il fit un pas vers le soldat et lui dit d'assez bonne grâce : « Allons, j'obéis à ces messieurs, j'avoue que j'ai eu tort, votre mauvais accueil m'avait blessé, je n'ai pas été maître de moi... je répète que j'ai eu tort..., » ajouta-t-il avec un dépit concentré, « le Seigneur commande de l'humilité... Je vous demande excuse... »

Cette preuve de modération et de repentir fut vivement applaudie et appréciée par les spectateurs. « Il vous demande pardon, vous n'avez rien à dire à cela, mon brave, » reprit l'un d'eux en s'adressant à Dagobert; « allons trinquer ensemble, nous vous faisons cette offre de tout cœur, acceptez-la de même. — Oui, acceptez, nous vous en prions, au nom de vos jolies petites filles, » dit le gros homme afin de décider Dagobert.

Celui-ci, touché des avances cordiales des Allemands, leur répondit : « Merci, messieurs... vous êtes de dignes gens. Mais quand on a accepté à boire, il faut offrir à boire à son tour... — Eh bien! nous acceptons... c'est entendu... chacun son tour... c'est trop juste... Nous payerons le premier bol et vous le second. — Pauvreté n'est pas vice, » reprit Dagobert. « Aussi je vous dirai franchement que je n'ai pas le moyen de vous offrir à boire à mon tour : nous avons encore une longue route à faire, et je ne dois pas faire d'inutile dépense. »

Le soldat dit ces mots avec une dignité si simple, mais si ferme, que les Allemands n'osèrent pas renouveler leur offre, comprenant qu'un homme du caractère de Dagobert ne pouvait l'accepter sans humiliation.

« Allons, tant pis, » dit le gros homme. « J'aurais bien aimé à trinquer avec vous. Bonsoir, mon brave soldat!... bonsoir... Il se fait tard, l'hôtelier du *Faucon blanc* va nous mettre à la porte. — Bonsoir, messieurs, » dit Dagobert en se dirigeant vers l'écurie pour donner à son cheval la seconde moitié de sa provende.

Morok s'approcha et lui dit d'une voix de plus en plus humble : « J'ai avoué mes torts, je vous ai demandé excuse et pardon... Vous ne m'avez rien répondu... m'en voudriez-vous encore? — Si je te retrouve jamais... lorsque mes enfants n'auront plus besoin de moi, » dit le vétéran d'une

voix sourde et contenue, « je te dirai deux mots, et ils ne seront pas longs. » Puis il tourna brusquement le dos au Prophète, qui sortit lentement de la cour.

L'auberge du Faucon blanc formait un parallélogramme. A l'une de ses extrémités s'élevait le bâtiment principal; à l'autre, des communs où se trouvaient quelques chambres louées à bas prix aux voyageurs pauvres; un passage voûté, pratiqué dans l'épaisseur de ce corps de logis, donnait sur la campagne; enfin, de chaque côté de la cour s'étendaient des remises et des hangars surmontés de greniers et de mansardes.

Dagobert, entrant dans une des écuries, alla prendre sur un coffre une ration d'avoine préparée pour son cheval; il la versa dans une vannette et l'agita en s'approchant de Jovial. A son grand étonnement, son vieux compagnon de route ne répondit pas par un hennissement joyeux au bruissement de l'avoine sur l'osier; inquiet, il appela Jovial d'une voix amie; mais celui-ci, au lieu de tourner aussitôt vers son maître son œil intelligent et de frapper des pieds de devant avec impatience, resta immobile.

De plus en plus surpris, le soldat s'approcha. A la lueur douteuse d'une lanterne d'écurie, il vit le pauvre animal dans une attitude qui annonçait l'épouvante, les jarrets à demi fléchis, la tête au vent, les oreilles couchées, les naseaux frissonnants; il roidissait sa longe comme s'il eût voulu la rompre afin de s'éloigner de la cloison où s'appuyaient sa mangeoire et le râtelier; une sueur abondante et froide marbrait sa robe de tons bleuâtres, et au lieu de se détacher lisse et argenté sur le fond sombre de l'écurie, son poil était partout *piqué*, c'est-à-dire terne et hérissé; enfin, de temps à autre, des tressaillements convulsifs agitaient son corps.

« Eh bien!... eh bien! vieux Jovial..., » dit le soldat en posant la vannette par terre afin de pouvoir caresser son cheval, « tu es donc comme ton maître... tu as peur? » ajouta-t-il avec amertume en songeant à l'offense qu'il avait dû supporter. « Tu as peur... toi qui n'es pourtant pas poltron d'habitude... »

Malgré les caresses et la voix de son maître, le cheval continua de donner des signes de terreur; pourtant il roidit moins sa longe, approcha ses naseaux de la main de Dagobert avec hésitation et en flairant bruyamment comme s'il eût douté que ce fût lui. « Tu ne me reconnais plus! » s'écria Dagobert, « il se passe donc ici quelque chose d'extraordinaire? »

Et le soldat regarda autour de lui avec inquiétude. L'écurie était spacieuse, sombre et à peine éclairée par la lanterne suspendue au plafond que tapissaient d'innombrables toiles d'araignées; à l'autre extrémité, et séparés de Jovial par quelques places marquées par des barres, on voyait les trois vigoureux chevaux noirs du dompteur de bêtes... aussi tranquilles que Jovial était tremblant et effarouché. Dagobert, frappé de ce singulier contraste, dont il devait bientôt avoir l'explication, caressa de nouveau son cheval qui, peu à peu rassuré par la présence de son maître, lui lécha les mains, frotta sa tête contre lui, hennit doucement et lui donna enfin comme d'habitude mille témoignages d'affection.

« A la bonne heure... Voilà comme j'aime à te voir, mon vieux Jovial, » dit Dagobert en reprenant la vannette et en versant son contenu dans la

mangeoire. « Allons, mange... bon appétit, nous avons une longue étape à faire demain. Et surtout n'aie plus de ces folles peurs à propos de rien... Si ton camarade Rabat-Joie était ici... cela te rassurerait... mais il est là-haut avec les enfants; c'est leur gardien en mon absence... Voyons, mange donc... au lieu de me regarder. » Mais le cheval, après avoir remué son avoine du bout des lèvres comme pour obéir à son maître, n'y toucha plus et se mit à mordiller la manche de la houppelande de Dagobert. « Ah! mon pauvre Jovial... tu as quelque chose; toi qui manges ordinairement de si bon cœur... tu laisses ton avoine... C'est la première fois que cela lui arrive depuis notre départ, » dit le soldat, sérieusement inquiet, car l'issue de son voyage dépendait en grande partie de la vigueur et de la santé de son cheval.

Un rugissement effroyable et tellement proche qu'il semblait sortir de l'écurie même, surprit si violemment Jovial, que, d'un coup il brisa sa longe, franchit la barre qui marquait sa place, courut à la porte ouverte et s'échappa dans la cour. Dagobert n'avait pu s'empêcher de tressaillir à ce grondement soudain, puissant, sauvage, qui lui expliqua la terreur de son cheval. L'écurie voisine, occupée par la ménagerie ambulante du dompteur de bêtes, n'était séparée que par la cloison où s'appuyaient les mangeoires; les trois chevaux du Prophète, habitués à ces hurlements, étaient restés parfaitement tranquilles.

« Bon, bon, » dit le soldat rassuré, « je comprends maintenant;... sans doute, Jovial avait déjà entendu un rugissement pareil; il sentait là les animaux de cet insolent coquin; il n'en fallait pas plus pour l'effrayer, » ajouta le soldat en ramassant soigneusement l'avoine dans la mangeoire; « une fois dans une autre écurie, et il doit y en avoir ici, il ne laissera pas son picotin, et nous pourrons nous mettre en route demain matin de bonne heure. »

Le cheval effaré, après avoir couru et bondi dans la cour, revint à la voix du soldat, qui le prit facilement par son licou; un palefrenier, à qui Dagobert demanda s'il n'y avait pas une autre écurie vacante, lui en indiqua une qui ne pouvait contenir qu'un seul cheval; Jovial y fut convenablement établi.

Une fois délivré de son farouche voisinage, le cheval redevint tranquille, s'égaya même beaucoup aux dépens de la houppelande de Dagobert qui, grâce à ces joyeusetés, aurait pu, le soir même, exercer son talent de tailleur; mais il ne songea qu'à admirer la prestesse avec laquelle Jovial dévorait sa provende.

Complétement rassuré, le soldat ferma la porte de l'écurie, et se dépêcha d'aller souper, afin de rejoindre ensuite les orphelines, qu'il se reprochait de laisser seules depuis si longtemps.





CHAPITRE V.

Rose et Blanche.



Les orphelines occupaient, dans l'un des bâtiments les plus reculés de l'auberge, une petite chambre délabrée, dont l'unique fenêtre s'ouvrait sur la campagne; un lit sans rideaux, une table et deux chaises, composaient l'ameublement plus que modeste de ce réduit, éclairé par une lampe; sur la table, placée près de la croisée, était déposé le sac de Dagobert.

Rabat-Joie, le grand chien fauve de Sibérie, couché auprès de la porte, avait déjà deux fois sourdement grondé en tournant la tête vers la fenêtre, sans pourtant donner suite à cette manifestation hostile.

Les deux sœurs, à demi couchées dans leur lit, étaient enveloppées de longs peignoirs blancs, boutonnés au cou et aux manches. Elles ne portaient pas de bonnet; un large ruban de fil ceignait à la hauteur des tempes leurs beaux cheveux châtains, afin qu'ils ne s'emmêlassent pas pendant la nuit. Ces vêtements blancs, cette espèce de blanche auréole

qui entourait leur front, donnaient un caractère plus candide encore à leurs fraîches et charmantes figures.

Les orphelines riaient et causaient, car malgré bien des chagrins précoces, elles conservaient la gaieté ingénue de leur âge; le souvenir de leur mère les attristait parfois, mais cette tristesse n'avait rien d'amer, c'était plutôt une douce mélancolie, qu'elles recherchaient au lieu de la fuir; pour elles, cette mère toujours adorée n'était pas morte... elle était absente.

Presque aussi ignorantes que Dagobert en fait de pratiques dévotieuses, car dans le désert où elles avaient vécu il ne se trouvait ni église ni prêtre, elles croyaient seulement, on l'a dit, que Dieu, juste et bon, avait tant de pitié pour les pauvres mères dont les enfants restaient sur la terre, que, grâce à lui, du haut du ciel, elles pouvaient les voir toujours, les entendre toujours, et qu'elles leur envoyaient quelquefois de beaux anges gardiens pour les protéger. Grâce à cette illusion naïve, les orphelines, persuadées que leur mère veillait incessamment sur elles, sentaient que mal faire serait l'affliger et démériter la protection des bons anges. A cela se bornait la théologie de Rose et de Blanche, théologie suffisante pour ces âmes aimantes et pures.

Ce soir-là les deux sœurs causaient en attendant Dagobert. Leur entretien les intéressait beaucoup, car depuis quelques jours elles avaient un secret, un grand secret, qui souvent faisait battre leur cœur virginal, agitait leur sein naissant, changeait en incarnat le rose de leurs joues, et voilait quelquefois en langueur inquiète et rêveuse leurs grands yeux d'un bleu si doux.

Rose, ce soir-là, occupait le bord du lit, ses deux bras arrondis se croisaient derrière sa tête, qu'elle tournait à demi vers sa sœur; celle-ci, accoudée sur le traversin, la regardait en souriant, et lui disait : « Crois-tu qu'il vienne encore cette nuit? — Oui, car hier... il nous l'a promis. — Il est si bon... il ne manquera pas à sa promesse. — Et puis si joli, avec ses longs cheveux blonds bouclés. — Et son nom... quel nom charmant!... comme il va bien à sa figure! — Et quel doux sourire, et quelle douce voix quand il nous dit en nous prenant par la main : « Mes enfants, bénissez Dieu de ce qu'il vous a donné la même âme... Ce que l'on cherche ailleurs, vous le trouverez en vous-mêmes... — « Puisque vos deux cœurs n'en font qu'un... » a-t-il ajouté. — Quel bonheur pour nous de nous souvenir de toutes ses paroles, ma sœur! — Nous sommes si attentives... tiens... te voir l'écouter, c'est comme si je me voyais l'écouter moi-même, mon cher petit miroir, » dit Rose en riant et baisant sa sœur au front. « Eh bien! quand il parle, tes yeux... ou plutôt nos yeux... sont grands, grands ouverts, nos lèvres s'agitent comme si nous répétions en nous-mêmes chaque mot après lui... Il n'est pas étonnant que nous n'oubliions rien de ce qu'il dit. — Et ce qu'il dit est si beau, si noble, si généreux! — Puis, n'est-ce pas, ma sœur, à mesure qu'il parle, que de bonnes pensées on sent naître en soi! Pourvu que nous nous les rappelions toujours... — Sois tranquille, elles resteront dans notre cœur, comme de petits oiseaux dans le nid de leur mère. — Sais-tu, Rose, que c'est un grand bonheur qu'il nous aime toutes deux à la fois? — Il ne pouvait faire autrement, puisque nous n'avons

qu'un cœur à nous deux. — Comment aimer Rose sans aimer Blanche? — Que serait devenue la pauvre délaissée? — Et puis il aurait été si embarrassé de choisir! — Nous nous ressemblons tant. — Aussi, pour s'épargner cet embarras, » dit Rose en riant, « il nous a choisies toutes deux... — Cela ne vaut-il pas mieux? Il est seul à nous aimer... nous sommes deux à le chérir... — Pourvu qu'il ne nous quitte pas jusqu'à Paris. — Et qu'à Paris... nous le voyions aussi... — C'est surtout à Paris... qu'il sera bon de l'avoir avec nous... et avec Dagobert... dans cette grande ville... Mon Dieu, Blanche, que cela doit être beau!... — Paris?... ça doit être comme une ville d'or... — Une ville où tout le monde doit être heureux... puisque c'est si beau... — Mais nous, pauvres orphelines, oserons-nous y entrer seulement?... Comme on nous regardera! — Oui... mais puisque tout le monde y est heureux, tout le monde doit y être bon. — Et l'on nous aimera... — Et puis nous serons avec notre ami... aux cheveux blonds et aux yeux bleus. — Il ne nous a encore rien dit de Paris... — Il n'y aura pas songé... Il faudra lui en parler cette nuit. — S'il est en train de causer... car souvent, tu sais, il a l'air d'aimer à nous contempler en silence, ses yeux sur nos yeux... — Oui, et dans ces moments-là son regard me rappelle quelquefois le regard de notre mère chérie. — Et elle... combien elle doit être heureuse de ce qui nous arrive... puisqu'elle nous voit! — Car si l'on nous aime autant, c'est que sans doute nous le méritons... — Voyez-vous, la vaniteuse!... » dit Blanche en se plaisant à lisser, du bout de ses doigts déliés, les cheveux de sa sœur séparés sur son front.

Après un moment de réflexion, Rose lui dit : « Ne trouves-tu pas que nous devrions tout raconter à Dagobert? — Si tu le crois... faisons-le... — Nous lui disons tout, comme nous disions tout à notre mère; pourquoi lui cacher quelque chose?... — Et surtout quelque chose qui pour nous est un si grand bonheur. — Ne trouves-tu pas que, depuis que nous connaissons notre ami, notre cœur bat plus vite et plus fort? — Oui, on dirait qu'il est plus plein. — C'est tout simple, notre ami y tient une si bonne petite place. — Aussi nous ferons bien d'apprendre à Dagobert quelle a été notre bonne étoile. — Tu as raison. »

A ce moment, le chien grogna de nouveau sourdement.

« Ma sœur, » dit Rose en se pressant contre Blanche, « voilà encore le chien qui gronde, qu'est-ce qu'il a donc? — Rabat-Joie... ne gronde pas, viens ici, » reprit Blanche en frappant de sa petite main sur le bord de son lit. Le chien se leva, fit encore entendre un grognement sourd, et vint poser sur la couverture sa grosse tête intelligente, en jetant obstinément un regard de côté vers la croisée; les deux sœurs se penchèrent vers lui pour caresser son large front, bossué vers le milieu par une protubérance remarquable, signe évident d'une grande pureté de race.

« Qu'est-ce que vous avez à gronder ainsi, Rabat-Joie, » dit Blanche en lui tirant légèrement les oreilles, « hein?... mon bon chien? — Pauvre bête, il est toujours si inquiet quand Dagobert n'est pas là! — C'est vrai, on dirait qu'il sait alors qu'il faut qu'il veille encore plus sur nous. — Ma sœur, il me semble que Dagobert tarde bien à nous dire bonsoir. — Sans doute il panse Jovial. — Cela me fait songer que nous ne lui avons pas dit

bonsoir à notre vieux Jovial. — J'en suis fâchée. — Pauvre bête... il a l'air si content de nous lécher les mains... On croirait qu'il nous remercie de notre visite. — Heureusement Dagobert lui aura dit bonsoir pour nous. — Bon Dagobert! il s'occupe toujours de nous; comme il nous gâte!... Nous faisons les paresseuses, et il se donne tout le mal... — Pour l'en empêcher... comment faire? — Quel malheur de n'être pas riches pour lui assurer un peu de repos. — Riches... nous... hélas! ma sœur... nous ne serons jamais que de pauvres orphelines. — Mais cette médaille, enfin? — Sans doute quelque espérance s'y rattache; sans cela nous n'aurions pas fait ce grand voyage. — Dagobert nous a promis de nous tout dire ce soir. »

La jeune fille ne put continuer. Deux carreaux de la croisée volèrent en éclats avec un grand bruit. Les orphelines, poussant un cri d'effroi, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, pendant que le chien se précipitait vers la croisée en aboyant avec furie.

Pâles, tremblantes, immobiles de frayeur, étroitement enlacées, les deux sœurs suspendaient leur respiration; dans leur épouvante, elles n'osaient pas jeter les yeux du côté de la fenêtre. Rabat-Joie, les pattes de devant appuyées sur la plinthe, ne cessait pas ses aboiements irrités.

« Hélas!... qu'est-ce donc? » murmurèrent les orphelines. « et Dagobert qui n'est pas là... » Puis tout à coup Rose s'écria en saisissant le bras de Blanche : « Écoute... écoute... on monte l'escalier. — Mon Dieu!... il me semble que ce n'est pas la marche de Dagobert; entends-tu comme ces pas sont lourds? — Rabat-Joie! ici tout de suite... viens nous défendre! » s'écrièrent les deux sœurs au comble de l'épouvante.

En effet, des pas d'une pesanteur extraordinaire retentissaient sur les marches sonores de l'escalier de bois, et une espèce de frôlement singulier s'entendait le long de la mince cloison qui séparait la chambre du palier. Enfin un corps lourd, tombant derrière la porte, l'ébranla violemment. Les jeunes filles, au comble de la terreur, se regardèrent sans prononcer une parole. La porte s'ouvrit, c'était Dagobert.

A sa vue, Rose et Blanche s'embrassèrent avec joie, comme si elles venaient d'échapper à un grand danger.

« Qu'avez-vous? pourquoi cette peur? » leur demanda le soldat surpris. « — Oh! si tu savais! » dit Rose d'une voix palpitante, car son cœur et celui de sa sœur battaient avec violence. « Si tu savais ce qui vient d'arriver... Ensuite, nous n'avions pas reconnu ton pas... Il nous avait semblé si lourd... et puis ce bruit... derrière la cloison... — Mais, petites peureuses, je ne pouvais pas monter l'escalier avec des jambes de quinze ans, vu que j'apportais mon lit sur mon dos, c'est-à-dire une paillasse que je viens de jeter derrière votre porte pour m'y coucher comme d'habitude. — Mon Dieu! que nous sommes folles, ma sœur, de n'avoir pas songé à cela! » dit Rose en regardant Blanche. Et ces deux jolis visages, pâlis ensemble, reprirent ensemble leurs fraîches couleurs.

Pendant cette scène, le chien, toujours dressé contre la fenêtre, ne cessait d'aboyer. « Qu'est-ce que Rabat-Joie a donc à aboyer de ce côté-là, mes enfants? » dit le soldat. « — Nous ne savons pas... on vient de casser des carreaux à la croisée, c'est ce qui avait commencé à nous effrayer si fort. »

Sans répondre un mot, Dagobert courut à la fenêtre, l'ouvrit vivement, poussa la persienne et se pencha en dehors... Il ne vit rien... que la nuit noire... Il écouta... il n'entendit rien, que les mugissements du vent.

« Rabat-Joie, » dit-il à son chien en lui montrant la fenêtre ouverte... « saute là, mon vieux, et cherche.

Le brave animal fit un bond énorme et disparut par la croisée, élevée seulement de huit pieds environ au-dessus du sol. Dagobert, penché, excitait son chien de la voix et du geste. « Cherche, mon vieux, cherche... S'il y a quelqu'un, saute dessus, tes crocs sont bons... et ne lâche pas avant que je sois descendu. »

Rabat-Joie ne trouva personne. On l'entendait aller et venir, en cherchant une trace de côté et d'autre, jetant parfois un cri étouffé, comme un chien courant qui quête.

« Il n'y a donc personne, mon brave chien! car s'il y avait quelqu'un tu le tiendrais déjà à la gorge. »

Puis, se tournant vers les jeunes filles qui écoutaient ses paroles et suivaient ses mouvements avec inquiétude : « Comment ces carreaux ont-ils été cassés? Mes enfants, l'avez-vous remarqué? — Non, Dagobert, nous causions ensemble, nous avons entendu un grand bruit, et puis les carreaux sont tombés dans la chambre. — Il m'a semblé, » ajouta Rose, « avoir entendu comme un volet qui aurait tout à coup battu contre la fenêtre. »

Dagobert examina la persienne et remarqua un assez long crochet mobile destiné à la fermer en dedans. « Il vente beaucoup, dit-il, le vent aura poussé cette persienne... et ce crochet aura brisé les carreaux... Oui, oui, c'est cela... Quel intérêt d'ailleurs pouvait-on avoir à faire ce mauvais coup? » Puis s'adressant à Rabat-Joie : « Eh bien... mon vieux, il n'y a donc personne? » Le chien répondit par un aboiement dont le soldat comprit sans doute le sens négatif, car il lui dit : « Eh bien! alors, reviens... fais le grand tour... tu trouveras toujours une porte ouverte... tu n'es pas embarrassé... »

Rabat-Joie suivit ce conseil : après avoir hogné quelques instants au pied de la fenêtre, il partit au galop pour faire le tour des bâtiments et rentrer dans la cour.

« Allons, rassurez-vous, mes enfants..., » dit le soldat en revenant auprès des orphelines. « Ce n'était rien que le vent... — Nous avons eu bien peur, » dit Rose. « — Je le crois... mais j'y songe, il peut venir par là un courant d'air, et vous aurez froid, » dit le soldat en retournant vers la fenêtre dégarnie de rideaux.

Après avoir cherché le moyen de remédier à cet inconvénient, il prit sur une chaise la pelisse de peau de renne, la suspendit à l'espagnolette, et avec les pans boucha aussi hermétiquement que possible les deux ouvertures faites par le brisement des carreaux. « Merci, Dagobert... Comme tu es bon! nous étions inquiètes de ne pas te voir... — C'est vrai... tu es resté plus longtemps que d'habitude. »

Puis s'apercevant alors seulement de la pâleur et de l'altération des traits du soldat, qui était encore sous la pénible impression de sa scène avec Morok, Rose ajouta : « Mais qu'est-ce que tu as?... Comme tu es pâle!...

— Moi, non, mes enfants... Je n'ai rien... — Mais si, je t'assure... Tu as la figure toute changée... Rose a raison. — Je vous assure... que je n'ai rien, » répondit le soldat avec assez d'embarras, car il savait peu mentir.

Puis trouvant une excellente excuse à son émotion, il ajouta : « Si j'ai l'air d'avoir quelque chose, c'est votre frayeur qui m'aura inquiété, car après tout c'est ma faute... — Ta faute? — Oui, si j'avais perdu moins de temps à souper, j'aurais été là quand les carreaux ont été cassés... et je vous aurais épargné un vilain moment de peur. — Te voilà... nous n'y pensons plus... — Eh bien! tu ne t'assieds pas? — Si, mes enfants, car nous avons à causer, » dit Dagobert en approchant une chaise et se plaçant au chevet des deux sœurs. « Ah çà! êtes-vous bien éveillées? » ajouta-t-il en tâchant de sourire pour les rassurer. « Voyons, ces grands yeux sont-ils bien ouverts? — Regarde, Dagobert, » dirent les petites filles en souriant à leur tour, et ouvrant leurs yeux bleus de toute leur force. « — Allons, allons, dit le soldat, ils ont de la marge pour se fermer; d'ailleurs il n'est que neuf heures. — Nous avons aussi quelque chose à te dire, Dagobert, » reprit Rose après avoir consulté sa sœur du regard. « — Vraiment? — Une confidence à te faire. — Une confidence? — Mon Dieu, oui. — Mais, vois-tu, une confidence très... très-importante..., » ajouta Rose avec un grand sérieux. « — Une confidence qui nous regarde toutes les deux, » reprit Blanche. « — Pardieu... je le crois bien... ce qui regarde l'une regarde toujours l'autre. Est-ce que vous n'êtes pas toujours, comme on dit, deux têtes dans un bonnet? — Dame! il le faut bien, quand tu mets nos deux têtes sous le grand capuchon de ta pelisse..., » dit Rose en riant. « — Voyez-vous, les moqueuses, on n'a jamais le dernier avec elles; allons, mesdemoiselles, cette confidence, puisque confidence il y a. — Parle, ma sœur, » dit Blanche. « — Non, mademoiselle, c'est à vous de parler, vous êtes aujourd'hui *de planton* comme aînée, et une chose aussi importante qu'une confidence, comme vous dites, revient de droit à l'aînée... Voyons, je vous écoute, » dit le soldat qui s'efforçait de sourire pour mieux cacher aux enfants ce qu'il ressentait encore des outrages impunis du dompteur de bêtes.

Ce fut donc Rose, *l'aînée de planton*, comme disait Dagobert, qui parla pour elle et pour sa sœur.





CHAPITRE VI.

Les confidences.



D'abord, mon bon Dagobert, » dit Rose avec une câlinerie gracieuse, « puisque nous allons te faire nos confidences, il faut nous promettre de ne pas nous gronder. — N'est-ce pas... tu ne gronderas pas tes enfants? » ajouta Blanche d'une voix non moins caressante. « — Accordé, » répondit gravement Dagobert, « vu que je ne saurais trop comment m'y prendre ;... mais pourquoi vous gronder? — Parce « que nous aurions peut-être dû te dire plus tôt ce que nous allons t'apprendre... — Écoutez, mes enfants, » répondit sentencieusement Dagobert après avoir un instant réfléchi sur ce cas de conscience, « de deux choses l'une : ou vous avez eu raison, ou vous avez eu tort de me cacher quelque chose... Si vous avez eu raison, c'est très-bien ; si vous avez eu tort, c'est fait; ainsi maintenant n'en parlons plus. Allez, je suis tout oreilles. »

6

Complétement rassurée par cette lumineuse décision, Rose reprit, en échangeant un sourire avec sa sœur : « Figure-toi, Dagobert, que voilà deux nuits de suite que nous avons une visite… — Une visite ! » Et le soldat se redressa brusquement sur sa chaise. « — Oui, une visite charmante… car il est blond. — Comment diable, il est blond ! » s'écria Dagobert avec un soubresaut. « — Blond… avec des yeux bleus, « ajouta Blanche. « — Comment diable, des yeux bleus ! » Et Dagobert fit un nouveau bond sur son siége. « — Oui, des yeux bleus… longs comme ça…, » reprit Rose en posant le bout de son index droit vers le milieu de son index gauche. « — Mais, morbleu ! ils seraient longs comme ça… » (et faisant grandement les choses, le vétéran indiqua toute la longueur de son avant-bras) « Ils seraient longs comme ça, que ça ne ferait rien… Un blond et des yeux bleus!… Ah çà ! mesdemoiselles, qu'est-ce que cela signifie ? »

Dagobert se leva, cette fois, l'air sévère et péniblement inquiet. « Ah ! vois-tu, Dagobert, tu grondes tout de suite. — Rien qu'au commencement encore ? « ajouta Blanche. « — Au commencement?… Il y a donc une suite? une fin ? — Une fin ? nous espérons bien que non… » Et Rose se prit à rire comme une folle. « — Tout ce que nous demandons, c'est qne cela dure toujours, » ajouta Blanche en partageant l'hilarité de sa sœur.

Dagobert regardait tour à tour très-sérieusement les deux jeunes filles, afin de tâcher de deviner cette énigme ; mais lorsqu'il vit leurs ravissantes figures gracieusement animées par un rire franc et ingénu, il réfléchit qu'elles n'auraient pas tant de gaicté si elles avaient quelque grave reproche à se faire, et il ne pensa plus qu'à se réjouir de voir les orphelines si gaies au milieu de leur position précaire, et dit : « Riez… riez, mes enfants… j'aime tant à vous voir rire. »

Puis, songeant qne pourtant ce n'était pas précisément de la sorte qu'il devait répondre au singulier aveu des petites filles, il ajouta d'une grosse voix : « J'aime à vous voir rire, oui, mais non quand vous recevez des visites blondes avec des yeux bleus, mesdemoiselles. Allons, avouez-moi que jo suis fou d'écouter ce que vous me contez là… Vous voulez vous moquer de moi… n'est-ce pas? — Non, ce qne nous te disons est vrai… bien vrai… — Tu le sais… nous n'avons jamais menti, » ajouta Rose. « — Elles ont raison, cependant… elles ne mentent jamais, » dit le soldat dont les perplexités recommencérent. « Mais comment diable cette visite est-elle possible? Je couche dehors en travers de votre porte, Rabat-Joie couche au pied de votre fenêtre ; or, tous les yeux bleus et tous les cheveux blonds du monde ne peuvent entrer que par la porte ou par la fenêtre, et s'ils avaient essayé, nous deux Rabat-Joie, qui avons l'oreille fine, nous aurions reçu les visites… à notre manière… Mais voyons, enfants, je vous en prie, parlons sans plaisanter… expliquez-vous. »

Les deux sœurs, voyant à l'expression des traits de Dagobert qu'il ressentait une inquiétude réelle, ne voulurent pas abuser plus longtemps de sa bonté. Elles échangérent un regard, et Rose dit en prenant dans ses petites mains la rude et large main du vétéran : « Allons… ne te tourmente pas; nous allons te raconter les visites de notre ami… Gabriel. — Vous recommencez?… Il a un nom? — Certainement il a un nom, nous te le

disons... *Gabriel*... — Quel joli nom ! n'est-ce pas, Dagobert ? Oh ! tu verras, tu l'aimeras comme nous, notre beau Gabriel. — J'aimerai votre beau Gabriel ! » dit le vétéran en hochant la tête, « j'aimerai votre beau Gabriel !... c'est selon, car avant il faut que je sache... » Puis, s'interrompant : « C'est singulier... ça me rappelle une chose... — Quoi donc, Dagobert ? — Il y a quinze ans, dans la dernière lettre que votre père, en revenant de France, m'a apportée de ma femme, elle me disait que toute pauvre qu'elle était, et quoiqu'elle eût déjà sur les bras notre petit Agricol, qui grandissait, elle venait de recueillir un pauvre enfant abandonné qui avait une figure de chérubin, et qui s'appelait Gabriel... Et il n'y a pas longtemps, j'en ai eu encore des nouvelles. — Et par qui donc ? — Vous saurez cela tout à l'heure. — Alors, tu vois bien, puisque tu as aussi ton Gabriel, raison de plus pour aimer le nôtre. — Le vôtre... le vôtre !... voyons le vôtre... je suis sur des charbons ardents... — Tu sais, Dagobert, » reprit Rose, « que moi et Blanche nous avons l'habitude de nous endormir en nous tenant par la main. — Oui, oui, je vous ai vues bien des fois ainsi toutes deux dans votre berceau... Je ne pouvais pas me lasser de vous regarder, tant vous étiez gentilles. — Eh bien ! il y a deux nuits, nous venions de nous endormir, lorsque nous avons vu... — C'était donc en rêve ?... » s'écria Dagobert, « puisque vous étiez endormies ! en rêve ! — Mais oui, en rêve... Comment veux-tu que ce soit ?... — Laisse donc parler ma sœur. — A la bonne heure ! » dit le soldat avec un soupir de satisfaction, « à la bonne heure... Certainement, de toutes façons, j'étais bien tranquille... parce que.. mais enfin c'est égal... Un rêve ! j'aime mieux cela... Continuez, petite Rose. — Une fois endormies, nous avons eu un songe pareil. — Toutes deux ? le même ? — Oui, Dagobert, car le lendemain, matin en nous éveillant, nous nous sommes raconté ce que nous venions de rêver. — Et c'était tout semblable... — C'est extraordinaire, mes enfants, et ce songe, qu'est-ce qu'il disait ? — Dans ce rêve, Blanche et moi nous étions assises à côté l'une de l'autre ; nous avons vu entrer un bel ange, il avait une longue robe blanche, des cheveux blonds, des yeux bleus, et une figure si belle, si bonne, que nous avons joint nos mains comme pour le prier... Alors il nous a dit d'une voix douce qu'il se nommait Gabriel, que notre mère l'envoyait vers nous pour être notre ange gardien, et qu'il ne nous abandonnerait jamais. — Et puis, » ajouta Blanche, « nous prenant une main à chacune et inclinant son beau visage vers nous, il nous a ainsi longtemps regardées en silence avec tant de bonté... tant de bonté, que nous ne pouvions détacher nos yeux des siens. — Oui, » reprit Rose, « et il nous semblait que, tour à tour, son regard nous attirait ou nous allait au cœur... A notre grand chagrin, Gabriel nous a quittées en nous disant que la nuit d'ensuite, nous le verrions encore. — Et il a reparu ? — Sans doute, mais tu juges avec quelle impatience nous attendions le moment d'être endormies, pour voir si notre ami reviendrait nous trouver pendant notre sommeil. — Hum !... ceci me rappelle, mesdemoiselles, que vous vous frottiez joliment les yeux avant-hier soir, » dit Dagobert en se grattant le front, « vous prétendiez tomber de sommeil... je parie que c'était pour me renvoyer plus tôt, et courir plus vite à votre rêve ? — Oui, Dagobert. — Le

fait est que vous ne pouviez pas me dire comme à Rabat-joie : « Va te coucher, Dagobert. » Et l'ami Gabriel est revenu? — Certainement, mais cette fois, il nous a beaucoup parlé, et au nom de notre mère il nous a donné des conseils si touchants, si généreux, que le lendemain, Rose et moi, nous avons passé tout notre temps à nous rappeler les moindres paroles de notre ange gardien... ainsi que sa figure et son regard... — Ceci me fait souvenir, mesdemoiselles, qu'hier vous avez chuchoté tout le long de l'étape... et que quand je vous disais blanc, vous me répondiez noir. — Oui, Dagobert, nous pensions à Gabriel. — Et depuis, nous l'aimons toutes deux autant qu'il nous aime... — Mais il est seul pour vous deux? — Et notre mère, n'était-elle pas seule pour nous deux? — Et toi, Dagobert, n'es-tu pas seul aussi pour nous deux? — C'est juste!... Ah çà! mais, savez-vous que je finirai par en être jaloux, de ce gaillard-là, moi?... — Tu es notre ami du jour, il est notre ami de nuit. — Entendons-nous : si vous en parlez le jour, et si vous en rêvez la nuit, qu'est-ce qui me restera donc à moi? — Il te restera... tes deux orphelines que tu aimes tant! » dit Rose. « — Et qui n'ont plus que toi au monde, » ajouta Blanche d'une voix caressante. « — Hum! hum! c'est ça, câlinez-moi... Allez, mes enfants, » ajouta tendrement le soldat, « je suis content de mon lot, je vous passe votre Gabriel, j'étais bien sûr que moi et Rabat-Joie nous pouvions dormir tranquillement sur nos oreilles... Du reste il n'y a rien d'étonnant à ceci : votre premier songe vous a frappées, et à force d'en jaser, vous l'avez eu de nouveau; aussi je ne m'étonnerais pas que vous le voyiez une troisième fois, ce bel oiseau de nuit... — Oh! Dagobert, ne plaisante pas, ce sont seulement des rêves.., mais il nous semble que notre mère nous les envoie. Ne nous disait-elle pas que les jeunes filles orphelines avaient des anges gardiens?... Eh bien! Gabriel est notre ange gardien; il nous protégera et te protégera aussi. — C'est sans doute bien honnête de sa part, de penser à moi; mais voyez, mes chers enfants, pour m'aider à vous défendre, j'aime mieux Rabat-Joie; il est moins blond que l'ange, mais il a de meilleures dents, et c'est plus sûr. — Que tu es impatientant, Dagobert, avec tes plaisanteries! — C'est vrai, tu ris de tout. — Oui, c'est étonnant, comme je suis gai... je ris à la manière du vieux Jovial, sans desserrer les dents. Voyons, enfants, ne me grondez pas; au fait, j'ai tort, la pensée de votre digne mère est mêlée à ce rêve; vous faites bien d'en parler sérieusement. Et puis, » ajouta-t-il d'un air grave, « il y a quelquefois du vrai dans les rêves... En Espagne, deux dragons de l'impératrice, des camarades à moi, avaient rêvé, la veille de leur mort, qu'ils seraient empoisonnés par les moines... ils l'ont été... Si vous rêvez obstinément de ce bel ange Gabriel... c'est... que... c'est que... enfin, c'est que ça vous amuse... vous n'avez pas déjà tant d'agrément, le jour... ayez au moins un sommeil... divertissant; maintenant, mes enfants, j'ai aussi bien des choses à vous dire, il s'agira de votre mère, promettez-moi de ne pas être tristes. — Sois tranquille, en pensant à elle nous ne sommes pas tristes, mais sérieuses. — A la bonne heure! par peur de vous chagriner je reculais toujours le moment de vous dire ce que votre pauvre mère vous aurait confié quand vous n'auriez plus été des enfants; mais elle est morte

si vite qu'elle n'a pas eu le temps ; et puis, ce qu'elle avait à vous apprendre lui brisait le cœur, et à moi aussi ; je retardais ces confidences tant que je pouvais, et j'avais pris le prétexte de ne vous parler de rien, avant le jour où nous traverserions le champ de bataille où votre père avait été fait prisonnier... ça me donnait du temps... mais le moment est venu... il n'y a plus à tergiverser. — Nous t'écoutons, Dagobert, » répondirent les jeunes filles d'un air attentif et mélancolique.

Après un moment de silence, pendant lequel il s'était recueilli, le vétéran dit aux jeunes filles : « Votre père, le général Simon, fils d'un ouvrier, qui est resté ouvrier ; car, malgré tout ce que le général avait pu faire et dire, le bonhomme s'est entêté à ne pas quitter son état ; tête de fer et cœur d'or, tout comme son fils ; vous pensez, mes enfants, que si votre père, après s'être engagé simple soldat, est devenu général... et comte de l'empire... ça n'a pas été sans peine et sans gloire. — Comte de l'empire ? qu'est-ce que c'est, Dagobert ? — Une bêtise... un titre que l'empereur donnait par-dessus le marché, avec le grade ; histoire de dire au peuple qu'il aimait, parce qu'il en était : « Enfants ! vous voulez jouer à la noblesse, comme les vieux nobles ? vous v'là nobles ; vous voulez jouer au roi ? vous v'là rois... Goûtez de tout... enfants, rien de trop bon pour vous... Régalez-vous. » — Rois ! » dirent les petites filles en joignant les mains avec admiration. « — Tout ce qu'il y a de plus roi... Oh ! il n'en était pas chiche de couronnes, l'empereur. J'ai eu un camarade de lit, brave soldat, du reste, qui a passé roi ; ça nous flattait, parce qu'enfin quand c'était pas l'un, c'était l'autre ; tant il y a qu'à ce jeu-là votre père a été comte ; mais comte ou non, c'était le plus beau, le plus brave général de l'armée. — Il était beau, n'est-ce pas, Dagobert ? notre mère le disait toujours. — Oh ! oui, allez ; mais par exemple, il était tout le contraire de votre blondin d'ange gardien. Figurez-vous un brun superbe ; en grand uniforme, c'était à vous éblouir, et à vous mettre le feu au cœur... Avec lui on aurait chargé jusque sur le bon Dieu !... si le bon Dieu l'avait demandé, bien entendu, » se hâta d'ajouter Dagobert, en manière de correctif, ne voulant blesser en rien la foi naïve des orphelines. « — Et notre père était aussi bon que brave, n'est-ce pas, Dagobert ? — Bon ! mes enfants ! lui ? je crois bien ! il aurait plié un fer à cheval entre ses mains, comme vous plieriez une carte, et le jour où il a été fait prisonnier, il avait sabré des canonniers prussiens jusque sur leurs canons. Avec ce courage et cette force-là, comment voulez-vous qu'on ne soit pas bon ?... Il y a donc environ dix-neuf ans, qu'ici près... à l'endroit que je vous ai montré, avant d'arriver dans ce village, le général, dangereusement blessé, est tombé de cheval... je le suivais comme son ordonnance, j'ai couru à son secours. Cinq minutes après nous étions faits prisonniers, par qui ?... par un Français. — Un Français ? — Oui, un marquis émigré, colonel au service de Russie, » répondit Dagobert avec amertume. « Aussi, quand ce marquis a dit au général en s'avançant vers lui : « Rendez-vous, monsieur, à un compatriote... — Un Français qui se bat contre la France n'est plus mon compatriote, c'est un traître, et je ne me rends pas à un traître, » a répondu le général, et, tout blessé qu'il était, il s'est traîné auprès d'un grenadier russe, lui a remis son sabre en

disant : « Je me rends à vous, mon brave. » Le marquis en est devenu pâle de rage... »

Les orphelines se regardèrent avec orgueil, un vif incarnat colora leurs joues, et elles s'écrièrent : « Oh ! brave père, brave père !... — Hum ! ces enfants, » dit Dagobert en caressant sa moustache avec fierté, « comme on voit qu'elles ont du sang de soldat dans les veines ! » Puis il reprit : « Nous voilà donc prisonniers. Le dernier cheval du général avait été tué sous lui ; pour faire la route il monte Jovial, qui n'avait pas été blessé ce jour-là ; nous arrivons à Varsovie, c'est là que le général a connu votre mère; elle était surnommée *la Perle de Varsovie*, c'est tout dire. Aussi, lui qui aimait ce qui était bon et beau, en devient amoureux tout de suite ; elle l'aime à son tour ; mais ses parents l'avaient promise à un autre... et cet autre... c'était encore... »

Dagobert ne put continuer.

Rose jeta un cri perçant en montrant la fenêtre avec effroi.





CHAPITRE VII.

Le Voyageur.

Au cri de la jeune fille, Dagobert se leva brusquement. « Qu'avez-vous, Rose? — Là... là...,» dit-elle en montrant la croisée. «Il me semble avoir vu une main déranger la pelisse. »

Rose n'avait pas achevé ces paroles, que Dagobert courait à la fenêtre. Il l'ouvrit violemment après avoir ôté le manteau suspendu à l'espagnolette. Il faisait toujours nuit noire et grand vent... Le soldat prêta l'oreille, il n'entendit rien... Revenant prendre la lumière sur la table, il tâcha d'éclairer au dehors en abritant la flamme avec sa main. Il ne vit rien... Fermant de nouveau la fenêtre, il se persuada qu'une bouffée de vent ayant dérangé et agité la pelisse, Rose avait été dupe d'une fausse peur.

« Rassurez-vous, mes enfants... Il vente très-fort, c'est ce qui aura fait remuer le coin du manteau. — Il me semblait pourtant bien avoir vu des doigts qui l'écartaient, » dit Rose encore tremblante. « — Moi je regardais

Dagobert, je n'ai rien vu, » reprit Blanche. « — Et il n'y avait rien à voir, mes enfants; c'est tout simple, la fenêtre est au moins à huit pieds au-dessus du sol, il faudrait être un géant pour y atteindre, ou avoir une échelle pour y monter. Cette échelle, on n'aurait pas eu le temps de l'ôter, puisque dès que Rose a crié j'ai couru à la fenêtre, et qu'en avançant la lumière au dehors je n'ai rien vu. — Je me serai trompée, » dit Rose. « — Vois-tu, ma sœur... c'est le vent, » ajouta Blanche. « — Alors pardon de t'avoir dérangé, mon bon Dagobert. — C'est égal, » reprit le soldat en réfléchissant, « je suis fâché que Rabat-Joie ne soit pas revenu, il aurait veillé la fenêtre, cela vous aurait rassurées; mais il aura flairé l'écurie de son camarade Jovial, et il aura été lui dire bonsoir en passant;... j'ai envie d'aller le chercher. — Oh! non, Dagobert, ne nous laisse pas seules, » s'écrièrent les petites filles, « nous aurions trop peur. — Au fait, Rabat-Joie ne peut maintenant tarder à revenir, et tout à l'heure nous l'entendrons gratter à la porte, j'en suis sûr... Ah çà! continuons notre récit, » dit Dagobert. Et il s'assit au chevet des deux sœurs, cette fois bien en face de la fenêtre.

« Voilà donc le général prisonnier à Varsovie, et amoureux de votre mère, que l'on voulait marier à un autre, » reprit-il. « En 1814, nous apprenons la fin de la guerre, l'exil de l'empereur à l'île d'Elbe et le retour des Bourbons; d'accord avec les Prussiens et les Russes, qui les avaient ramenés, ils avaient exilé l'empereur à l'île d'Elbe; apprenant cela, votre mère dit au général : *La guerre est terminée, vous êtes libre, l'empereur est malheureux, vous lui devez tout, allez le retrouver... je ne sais quand nous nous reverrons, mais je n'épouserai que vous, vous me trouverez jusqu'à la mort...* Avant de partir, le général m'appelle : « Dagobert, reste ici, mademoiselle Éva aura peut-être besoin de toi pour fuir sa famille, si on la tourmente trop; notre correspondance passera par tes mains; à Paris, je verrai ta femme, ton fils, je les rassurerai... je leur dirai que tu es pour moi... un ami. » — Toujours le même, » dit Rose attendrie, en regardant Dagobert. « — Bon pour le père et pour la mère comme pour les enfants..., » ajouta Blanche. « — Aimer les uns, c'est aimer les autres, » répondit le soldat. « Voilà donc le général à l'île d'Elbe avec l'empereur; moi, à Varsovie, caché dans les environs de la maison de votre mère, je recevais les lettres et les lui portais en cachette;... dans une de ces lettres, je vous le dis fièrement, mes enfants, le général m'apprenait que l'empereur s'était souvenu de moi. — De toi!... il te connaissait? — Un peu, je m'en flatte. « Ah! Dagobert, » a-t-il dit à votre père qui lui parlait de moi, « un grenadier à cheval de ma vieille garde... soldat d'Égypte et d'Italie, criblé de blessures, *un vieux pince sans rire*... que j'ai décoré de ma main à Wagram, je ne l'ai pas oublié... » Dame! mes enfants, quand votre mère m'a lu cela... j'en ai pleuré comme une bête... — L'empereur... quel beau visage d'or il avait sur ta croix d'argent à ruban rouge que tu nous montrais, quand nous étions sages! — C'est qu'aussi cette croix-là, donnée par lui, c'est ma relique à moi, et elle est là dans mon sac avec ce que j'ai de plus précieux, notre boursicot et nos papiers... Mais pour en revenir à votre mère, de lui porter les lettres du général, d'en parler avec

elle, ça la consolait, car elle souffrait; oh! oui, et beaucoup; ses parents avaient beau la tourmenter, s'acharner après elle, elle répondait toujours : *Je n'épouserai jamais que le général Simon.* Fière femme, allez... Résignée, mais courageuse; il fallait voir! Un jour elle reçoit une lettre du général; il avait quitté l'île d'Elbe avec l'empereur; voilà la guerre qui recommence; dans cette campagne de France, surtout à Ligny, mes enfants, votre père se bat comme un lion, et son corps d'armée fait comme lui; ce n'était plus de la bravoure... c'était de la rage; il m'a dit qu'en Champagne les paysans en avaient tant tué, tant tué de ces Prussiens, que leurs champs en ont eu de l'engrais pour des années! hommes, femmes, enfants, tout courait dessus! Fourches, pierres, pioches, tout était bon pour la tuerie... vrai battue de loups!... »

Et les veines du front du soldat se gonflaient, ses joues s'enflammaient, cet héroïsme populaire lui rappelait le sublime élan des guerres de la république, ces levées en masse dont il avait fait partie, premier pas de sa vie militaire. Les orphelines, filles d'un soldat et d'une mère courageuse, se sentaient émues à ces paroles énergiques, au lieu d'être effrayées de leur rudesse; leur cœur battait plus fort, leurs joues s'animaient aussi.

« Quel bonheur pour nous d'être filles d'un père si brave!... » s'écria Blanche. « — Quel bonheur... et quel honneur, mes enfants, car le soir du combat de Ligny, l'empereur, à la joie de toute l'armée, nomma votre père sur le champ de bataille, *duc de Ligny et maréchal de France*... — Maréchal de France! » dit Rose étonnée, sans trop comprendre la valeur de ces mots. « — Duc de Ligny! » reprit Blanche aussi surprise. — Oui, Pierre Simon, fils d'un ouvrier, *duc et maréchal;* il faut être roi pour être davantage, » reprit Dagobert avec orgueil. « Voilà comment l'empereur traitait les enfants du peuple, aussi le peuple était à lui; on avait beau lui dire : « Mais ton empereur fait de toi *de la chair à canon*. — Bah! un autre ferait de moi *de la chair à misère,* répondait le peuple qui n'est pas bête; j'aime mieux le canon et risquer de devenir capitaine, colonel, maréchal, roi... ou invalide; ça vaut encore mieux que de crever de faim, de froid et de vieillesse sur la paille d'un grenier, après avoir travaillé quarante ans pour les autres. » — Même en France... même à Paris, dans cette belle ville... il y a des malheureux qui meurent de faim et de misère... Dagobert? — Même à Paris... Oui, mes enfants; aussi j'en reviens là... le canon vaut mieux, car on risque, comme votre père, d'être duc et maréchal; quand je dis duc et maréchal, j'ai raison et j'ai tort, car plus tard on ne lui a pas reconnu ce titre et ce grade, parce que, après Ligny... il y a eu un jour de deuil... de grand deuil, où de vieux soldats comme moi, m'a dit le général, ont pleuré, oui, pleuré... le soir de la bataille; ce jour-là, mes enfants... s'appelle *Waterloo.* » Il y eut dans ces simples mots de Dagobert un accent de tristesse si profonde, que les orphelines tressaillirent.

« Enfin, » reprit le soldat en soupirant, « il y a comme ça des jours maudits... Ce jour-là, à Waterloo, le général est tombé couvert de blessures, à la tête d'une division de la garde. A peu près guéri, ce qui a été long, il demande à aller à Sainte-Hélène... une autre île au bout du monde où les

Anglais avaient emmené l'empereur pour le torturer tranquillement; car s'il a été heureux d'abord, il a eu bien de la misère, voyez-vous, mes pauvres enfants... — Comme tu dis cela... Dagobert... tu nous donnes envie de pleurer. — C'est qu'il y a de quoi... l'empereur a enduré tant de choses, tant de choses... Il a cruellement saigné au cœur, allez... Malheureusement le général n'était pas avec lui à Sainte-Hélène, il aurait été un de plus pour le consoler; mais on n'a pas voulu. Alors, exaspéré comme tant d'autres contre les Bourbons, le général organise une conspiration pour rappeler le fils de l'empereur. Il voulait enlever un régiment presque tout composé d'anciens soldats à lui. Il se rend dans une ville de Picardie où était cette garnison; mais déjà la conspiration était éventée. Au moment où le général arrive, on l'arrête, on le conduit devant le colonel du régiment... Et ce colonel..., » dit le soldat après un nouveau silence, « savez-vous qui c'était encore?... Mais, bah!... ce serait trop long à vous expliquer, et ça vous attristerait davantage... Enfin c'était un homme que votre père avait depuis longtemps bien des raisons de haïr. Aussi se trouvant face à face avec lui, il lui dit : « Si vous n'êtes pas un lâche, vous me ferez mettre en liberté pour une heure, et nous nous battrons à mort; car je vous hais pour ci, je vous méprise pour ça, et encore pour ça. » Le colonel accepte, met votre père en liberté jusqu'au lendemain. Le lendemain, duel acharné, dans lequel le colonel reste pour mort sur la place. — Ah! mon Dieu! — Le général essuyait son épée, lorsqu'un ami dévoué vient lui dire qu'il n'avait que le temps de se sauver; en effet, il parvient heureusement à quitter la France... oui... heureusement, car quinze jours après il était condamné à mort comme conspirateur. — Que de malheurs! mon Dieu! — Il y a eu un bonheur dans ce malheur-là, votre mère tenait bravement sa promesse et l'attendait toujours; elle lui avait écrit : « *L'empereur d'abord, moi ensuite.* » Ne pouvant plus rien ni pour l'empereur ni pour son fils, le général, exilé de France, arrive à Varsovie. Votre mère venait de perdre ses parents; elle était libre, ils s'épousent, et je suis un des témoins du mariage. — Tu as raison, Dagobert... que de bonheur au milieu de si grands malheurs! — Les voilà donc bien heureux; mais, comme tous les bons cœurs, plus ils étaient heureux, plus le malheur des autres les chagrinait, et il y avait de quoi être chagriné à Varsovie; les Russes recommençaient à traiter les Polonais en esclaves; votre brave mère, quoique d'origine française, était Polonaise de cœur et d'âme : elle disait hardiment tout haut ce que d'autres n'osaient seulement pas dire tout bas; avec cela les malheureux l'appelaient leur bon ange, en voilà assez pour mettre le gouverneur russe sur l'œil. Un jour un des amis du général, ancien colonel des lanciers, brave et digne homme, est condamné à être exilé en Sibérie pour une conspiration militaire contre les Russes; il échappe, votre père le cache chez lui, cela se découvre; pendant la nuit du lendemain, un peloton de Cosaques, commandé par un officier et suivi d'une voiture de poste, arrive à notre porte; on surprend le général pendant son sommeil, et on l'enlève. — Mon Dieu! que voulait-on lui faire? — Le conduire hors de Russie, avec défense d'y jamais rentrer, et menacé d'une prison éternelle s'il y revenait; voilà son dernier mot : « *Dagobert, je te confie ma femme et mon enfant;* » car votre

mère devait dans quelques mois vous mettre au monde; eh bien! malgré cela, on l'exila en Sibérie; c'était une occasion de s'en défaire : elle faisait trop de bien à Varsovie; on la craignait. Non content de l'exiler, on confisque tous ses biens; pour seule grâce, elle avait obtenu que je l'accompagnerais, et sans Jovial, que le général m'avait fait garder, elle aurait été forcée de faire la route à pied. C'est ainsi, elle à cheval, et moi la conduisant comme je vous conduis, mes enfants, que nous sommes arrivés dans un misérable village, où trois mois après vous êtes nées, pauvres petites! — Et notre père? — Impossible à lui de rentrer en Russie... impossible à votre mère de songer à fuir avec deux enfants... impossible au général de lui écrire, puisqu'il ignorait où elle était. — Ainsi, depuis, aucune nouvelle de lui? — Si, mes enfants... une seule fois nous en avons eu... — Et par qui? »

Après un moment de silence, Dagobert reprit avec une expression de physionomie singulière : « Par qui? par quelqu'un qui ne ressemble guère aux autres hommes... oui... et pour que vous compreniez ces paroles, il faut que je vous raconte, en deux mots, une aventure extraordinaire arrivée à votre père pendant la campagne de France. Il avait reçu de l'empereur l'ordre d'emporter une batterie qui écrasait notre armée; après plusieurs tentatives malheureuses, le général se met à la tête d'un régiment de cuirassiers, charge sur la batterie, et va, selon son habitude, sabrer jusque sur les canons; il se trouvait à cheval juste devant la bouche d'une pièce, dont tous les servants venaient d'être tués ou blessés; pourtant, l'un d'eux a encore la force de se soulever, de se mettre sur un genou, d'approcher de la lumière la mèche qu'il tenait toujours à la main... et cela... juste au moment où le général était à dix pas et en face du canon chargé... — Grand Dieu! quel danger pour notre père! — Jamais, m'a-t-il dit, il n'en avait couru un plus grand... car lorsqu'il vit l'artilleur mettre le feu à la pièce, le coup partait... mais au même instant, un homme de haute taille, vêtu en paysan, et que votre père jusqu'alors n'avait pas remarqué, se jette au-devant du canon... — Ah! le malheureux... quelle mort horrible! — Oui, » reprit Dagobert d'un air pensif. « Cela devait arriver... Il devait être broyé en mille morceaux... Et pourtant il n'en a rien été. — Que dis-tu! — Ce que m'a dit le général. « Au moment où le coup partit, m'a-t-il répété souvent, par un mouvement d'horreur involontaire, je fermai les yeux pour ne pas voir le cadavre mutilé de ce malheureux qui s'était sacrifié à ma place... Quand je les rouvre, qu'est-ce que j'aperçois au milieu de la fumée? toujours cet homme de grande taille, debout et calme au même endroit, jetant un regard triste et doux sur l'artilleur qui, un genou en terre, le corps renversé en arrière, le regardait aussi épouvanté que s'il eût vu le démon en personne; puis le mouvement de la bataille ayant continué, il m'a été impossible de retrouver cet homme... » a ajouté votre père. — Mon Dieu, Dagobert, comment cela est-il possible? — C'est ce que j'ai dit au général. Il m'a répondu que jamais il n'avait pu s'expliquer cet événement aussi incroyable que réel... Il fallait d'ailleurs que votre père eût été bien vivement frappé de la figure de cet homme, qui paraissait, disait-il, âgé d'environ trente ans, car il avait remarqué que ses sourcils, très-noirs et joints

entre eux, n'en faisaient pour ainsi dire qu'un seul d'une tempe à l'autre, de sorte qu'il paraissait avoir le front rayé d'une marque noire... Retenez bien ceci, mes enfants, vous saurez tout à l'heure pourquoi... — Oui, Dagobert, nous ne l'oublions pas..., » dirent les orphelines de plus en plus étonnées. « — Comme c'est étrange, cet homme au front rayé de noir! — Écoutez encore... le général avait été, je vous ai dit, laissé pour mort à Waterloo... Pendant la nuit qu'il a passée sur le champ de bataille, dans une espèce de délire causé par la fièvre de ses blessures, il lui a paru voir, à la clarté de la lune, ce même homme penché sur lui, le regardant avec une grande douceur et une grande tristesse, étanchant le sang de ses plaies et tâchant de le ranimer... Mais comme votre père, qui avait à peine la tête à lui, repoussait ses soins, disant qu'après une telle défaite il n'avait plus qu'à mourir... il lui a semblé entendre cet homme lui dire : « *Il faut vivre pour Éva!...* » C'était le nom de votre mère, que le général avait laissée à Varsovie pour aller rejoindre l'empereur et faire avec lui la campagne de France. — Comme cela est singulier, Dagobert... Et depuis, notre père a-t-il revu cet homme? — Il l'a revu... puisque c'est lui qui a apporté des nouvelles du général à votre pauvre mère! — Et quand donc cela?... Nous ne l'avons jamais su? — Vous vous rappelez que le matin de la mort de votre mère, vous étiez allées avec la vieille Fedora dans la forêt de pins? — Oui, » répondit Rose tristement, « pour y chercher de la bruyère, que notre mère aimait tant. — Pauvre mère! Elle se portait si bien, que nous ne pouvions, hélas! pas nous douter du malheur qui nous arriverait le soir, » reprit Blanche. « — Sans doute, mes enfants; moi-même, ce matin-là, je chantais en travaillant au jardin, car, pas plus que vous, je n'avais de raison d'être triste; je travaillais donc, tout en chantant, quand tout à coup j'entends une voix me demander en français : « *Est-ce ici le village de Milosk?* » Je me retourne, et je vois debout devant moi un étranger... Au lieu de lui répondre, je le regarde fixement, je recule de deux pas, tout stupéfait. — Pourquoi donc? — Il était de haute taille, très-pâle, et avait le front haut, découvert... Ses deux sourcils, noirs, n'en faisaient qu'un... et semblaient lui rayer le front d'une marque noire. — C'était donc l'homme qui, deux fois, s'était trouvé auprès de notre père pendant des batailles? — Oui... c'était lui. — Mais, Dagobert, » dit Rose pensive, « il y a longtemps de ces batailles? — Environ seize ans. — Et l'étranger que tu croyais reconnaître, quel âge avait-il? — Guère plus de trente ans. — Alors, comment veux-tu que ce soit le même homme qui se soit trouvé à la guerre, il y a seize ans, avec notre père? — Vous avez raison, » dit Dagobert après un moment de silence et en haussant les épaules, « j'aurai sans doute été trompé par le hasard d'une ressemblance... Et pourtant... — Ou alors, si c'était le même, il faudrait qu'il n'ait pas vieilli... — Mais ne lui as-tu pas demandé s'il n'avait pas autrefois secouru notre père? — D'abord j'étais si saisi que je n'y ai pas songé, et puis il est resté si peu de temps que je n'ai pu m'en informer ensuite; il me demande donc le village de Milosk. « Vous y êtes, monsieur; mais comment savez-vous que je suis Français? — Tout à l'heure je vous ai entendu chanter quand j'ai passé, me répondit-il; pourriez-vous me dire

où demeure madame Simon, la femme du général? — Elle demeure ici, monsieur. » Il me regarda quelques instants en silence, voyant bien que cette visite me surprenait, puis il me tendit la main et me dit : « Vous êtes l'ami du général Simon, son meilleur ami? » Jugez de mon étonnement, mes enfants. « — Mais, monsieur, comment savez-vous? — Souvent il m'a parlé de vous avec reconnaissance. — Vous avez vu le général? — Oui... il y a quelque temps, dans l'Inde; je suis aussi son ami; j'apporte de ses nouvelles à sa femme, je la savais exilée en Sibérie; à Tobolsk, d'où je viens, j'ai appris qu'elle habitait ce village. Conduisez-moi près d'elle. » — Bon voyageur... je l'aime déjà, » dit Rose. « — Il était l'ami de notre père. — Je le prie d'attendre, je voulais prévenir votre mère pour que le saisissement ne lui fasse pas de mal; cinq minutes après il entrait chez elle... — Et comment était-il ce voyageur, Dagobert? — Il était très-grand, il portait une pelisse foncée et un bonnet de fourrure avec de longs cheveux noirs. — Et sa figure était belle? — Oui, mes enfants, très-belle, mais il avait l'air si triste et si doux que j'en ai eu le cœur serré. — Pauvre homme! un grand chagrin, sans doute? — Votre mère était enfermée avec lui depuis quelques instants, lorsqu'elle m'a appelé pour me dire qu'elle venait de recevoir de bonnes nouvelles du général; elle fondait en larmes et avait devant elle un gros paquet de papiers; c'était une espèce de journal que votre père lui écrivait presque chaque soir, pour se consoler; ne pouvant lui parler, il disait au papier ce qu'il lui aurait dit à elle... — Et ces papiers, où sont-ils, Dagobert? — Là, dans mon sac, avec ma croix et notre bourse; un jour je vous les donnerai : seulement j'en ai pris quelques feuillets que j'ai là, et que vous lirez tout à l'heure; vous verrez pourquoi. — Est-ce qu'il y avait longtemps que notre père était dans l'Inde? — D'après le peu de mots que m'a dits votre mère, le général était allé dans ce pays-là, après s'être battu avec les Grecs contre les Turcs; car il aime surtout à se mettre du parti des faibles contre les forts; arrivé dans l'Inde, il s'est acharné après les Anglais... ils avaient assassiné nos prisonniers dans les pontons et torturé l'empereur à Sainte-Hélène, c'était bonne guerre et doublement bonne guerre, car en leur faisant du mal il servait une brave cause. — Et quelle cause servait-il? — Celle d'un de ces pauvres princes indiens dont les Anglais ravagent le territoire jusqu'au jour où ils s'en emparent sans foi ni droit. Vous voyez, mes enfants, c'était encore se battre pour un faible contre des forts; votre père n'y a pas manqué. En quelques mois il a si bien discipliné et aguerri les douze ou quinze mille hommes de troupes de ce prince, que, dans deux rencontres, elles ont exterminé les Anglais qui avaient compté sans votre brave père, mes enfants... mais teuez... quelques pages de son journal vous en diront plus et mieux que moi; de plus, vous y lirez un nom dont vous devez toujours vous souvenir, c'est pour cela que j'ai choisi ce passage.

Oh! quel bonheur!... lire ces pages écrites par notre père, c'est presque l'entendre, » dit Rose. « — C'est comme s'il était là auprès de nous, » ajouta Blanche.

Et les deux jeunes filles étendirent vivement les mains pour prendre les feuillets que Dagobert venait de tirer de sa poche. Puis, par un mouve-

ment simultané, rempli d'une grâce touchante, elles baisèrent, tour à tour et en silence, l'écriture de leur père.

« Vous verrez aussi, mes enfants, à la fin de cette lettre, pourquoi je m'étonnais de ce que votre ange gardien, comme vous dites, s'appelait Gabriel... Lisez... lisez..., » ajouta le soldat en voyant l'air surpris des orphelines. « Seulement, je dois vous dire que lorsqu'il écrivait cela, le général n'avait pas encore rencontré le voyageur qui a apporté ces papiers. »

Rose, assise dans son lit, prit les feuillets et commença de lire d'une voix douce et émue. Blanche, la tête appuyée sur l'épaule de sa sœur, suivait avec attention. On voyait même, au léger mouvement de ses lèvres, qu'elle lisait aussi, mais mentalement.





Il devait être broyé en mille morceaux





CHAPITRE VIII.

Fragment du journal du général Simon

« Bivac des montagnes d'Ava, 20 février 1830.

« ... Chaque fois que j'ajoute quelques feuilles à ce journal, écrit maintenant au fond de l'Inde où m'a jeté ma vie errante et proscrite, journal que, hélas! tu ne liras peut-être jamais, mon Éva bien-aimée, j'éprouve une sensation à la fois douce et cruelle, car cela me console de causer ainsi avec toi, et pourtant mes regrets ne sont jamais plus amers que lorsque je te parle ainsi sans te voir. Enfin, si ces pages tombent sous tes yeux, ton généreux cœur battra au nom de l'être intrépide à qui aujourd'hui j'ai dû la vie, à qui je devrai peut-être ainsi le bonheur de te revoir un jour... toi et mon enfant, car il vit, n'est-ce pas, notre enfant? Il faut que je le croie; sans cela, pauvre femme, quelle serait ton existence, au fond de ton affreux exil?... Cher ange, il doit avoir maintenant quatorze ans... Comment est-il? Il te ressemble, n'est-ce pas? il a tes grands et beaux yeux bleus... Insensé que je suis!... Combien de fois, dans ce long journal, je t'ai déjà fait involontairement cette folle question à laquelle tu ne dois pas répondre!... Combien de fois... je dois te la faire encore!... Tu apprendras donc à notre enfant à prononcer et à aimer le nom un peu barbare de

Djalma. » — Djalma, » dit Rose, les yeux humides, en interrompant sa lecture. « — Djalma, » reprit Blanche, partageant l'émotion de sa sœur. « Oh! nous ne l'oublierons jamais, ce nom. — Et vous aurez raison, mes enfants, car il paraît que c'est celui d'un fameux soldat, quoique bien jeune. Continuez, ma petite Rose. — « Je t'ai raconté dans les feuilles précédentes, ma chère» Éva, reprit Rose, « les deux bonnes journées que nous avions eues ce mois-ci; les troupes de mon vieil ami le prince indien, de mieux en mieux disciplinées à l'européenne, ont fait merveille. Nous avons culbuté les Anglais, et ils ont été forcés d'abandonner une partie de ce malheureux pays, envahi par eux au mépris de tout droit, de toute justice, et qu'ils continuent de ravager sans pitié; car ici, guerre anglaise, c'est dire trahison, pillage et massacre. Ce matin, après une marche pénible, au milieu des rochers et des montagnes, nous apprenons par nos éclaireurs que des renforts arrivent à l'ennemi, et qu'il s'apprête à reprendre l'offensive; il n'était plus qu'à quelques lieues, un engagement devenait inévitable; mon vieil ami, le prince indien, père de mon sauveur, ne demandait qu'à marcher au feu. L'affaire a commencé sur les trois heures; elle a été sanglante, acharnée. Voyant chez les nôtres un moment d'indécision, car ils étaient bien inférieurs en nombre, et les renforts des Anglais se composaient de troupes fraîches, j'ai chargé à la tête de notre petite réserve de cavalerie. Le vieux prince était au centre, se battant comme il se bat, intrépidement; son fils Djalma, âgé de dix-huit ans à peine, brave comme son père, ne me quittait pas; au moment le plus chaud de l'engagement, mon cheval est tué, roule avec moi dans une ravine que je côtoyais, et je me trouve si sottement engagé sous lui qu'un moment je me suis cru la cuisse cassée... » — Pauvre père, » dit Blanche. « — Heureusement, cette fois, il ne lui sera rien arrivé de plus dangereux, grâce à Djalma... Vois-tu, Dagobert, » reprit Rose, « que je retiens bien le nom! » Et elle continua. « Les Anglais croyaient qu'après m'avoir tué (opinion très-flatteuse pour moi), ils auraient facilement raison de l'armée du prince; aussi un officier de cipayes et cinq ou six soldats irréguliers, lâches et féroces brigands, me voyant rouler dans le ravin, s'y précipitent pour m'achever... Au milieu du feu et de la fumée, nos montagnards, emportés par l'ardeur, n'avaient pas vu ma chute; mais Djalma ne me quittait pas, il sauta dans le ravin pour me secourir, et sa froide intrépidité m'a sauvé la vie; il avait gardé les deux coups de sa carabine : de l'un, il étend l'officier roide mort; de l'autre, il casse le bras à un irrégulier qui m'avait déjà percé la main gauche d'un coup de baïonnette; mais rassure-toi, ma bonne Éva, ce n'est rien, une égratignure... » — Blessé... encore blessé, mon Dieu! » s'écria Blanche en joignant les mains et en interrompant sa sœur. « — Rassurez-vous, » dit Dagobert, « ça n'aura été, comme dit le général, qu'une égratignure; car autrefois, les blessures qui n'empêchaient pas de se battre, il les appelait des *blessures blanches*... Il n'y a que lui pour trouver des mots pareils. — « Djalma, me voyant blessé, » reprit Rose en essuyant ses yeux, « se sert de sa lourde carabine comme d'une massue, et fait reculer les soldats; mais à ce moment je vois un nouvel assaillant abrité derrière un massif de bambous dominant le ravin, abaisser lentement son long fusil,



Mort de Rose et Blanche

poser le canon entre deux branches, souffler sur la mèche, ajuster Djalma, et le courageux enfant reçoit une balle dans la poitrine, sans que mes cris aient pu l'avertir... Se sentant frappé, il recule malgré lui de deux pas, tombe sur un genou, mais tenant toujours ferme et tâchant de me faire un rempart de son corps... Tu conçois ma rage, mon désespoir; malheureusement mes efforts pour me dégager étaient paralysés par une douleur atroce que je ressentais à la cuisse. Impuissant et désarmé, j'assistai donc pendant quelques secondes à cette lutte inégale. Djalma perdait beaucoup de sang, son bras faiblissait; déjà un des irréguliers, excitant les autres de la voix, décrochait de sa ceinture une sorte d'énorme et lourde serpe qui tranche la tête d'un seul coup, lorsque arrivent une douzaine de nos montagnards, ramenés par le mouvement du combat. Djalma est délivré à son tour; un me dégage : au bout d'un quart d'heure, j'ai pu remonter à cheval. L'avantage nous est encore resté aujourd'hui, malgré bien des pertes. Demain, l'affaire sera décisive, car les feux du bivac anglais se voient d'ici... Voilà, ma tendre Éva, comment j'ai dû la vie à cet enfant. Heureusement sa blessure ne donne aucune inquiétude; la balle a dévié et glissé le long des côtes. » — Ce brave garçon aura dit comme le général : *Blessure blanche,* » dit Dagobert. — « Maintenant, ma chère Éva, » reprit Rose, « il faut que tu connaisses au moins, par ce récit, cet intrépide Djalma; il a dix-huit ans à peine. D'un mot je te peindrai cette noble et vaillante nature; dans son pays, on donne quelquefois des surnoms; dès quinze ans, on l'appelait *le Généreux*, généreux de cœur et d'âme, s'entend; par une coutume du pays, coutume bizarre et touchante, ce surnom a remonté à son père, que l'on appelle *le père du Généreux*, et qui pourrait à bon droit s'appeler *le Juste,* car ce vieil Indien est un type rare de loyauté chevaleresque, de fière indépendance; il aurait pu, comme tant d'autres pauvres princes de ce pays, se courber humblement sous l'exécrable despotisme anglais, marchander l'abandon de sa souveraineté et se résigner devant la force. Lui, non. *Mon droit tout entier, ou une fosse dans les montagnes où je suis né;* telle est sa devise. Ce n'est pas forfanterie; c'est conscience de ce qui est droit et juste. « Mais vous serez brisé dans la lutte, lui ai-je dit. — *Mon ami, si, pour vous forcer à une action honteuse, on vous disait : Cède ou meurs?* » me demanda-t-il. De ce jour, je l'ai compris, et je me suis voué corps et âme à cette cause toujours sacrée du faible contre le fort. Tu vois, mon Éva, que Djalma se montre digne d'un tel père. Ce jeune Indien est d'une bravoure si héroïque, si superbe, qu'il combat comme un jeune Grec du temps de Léonidas, la poitrine nue, tandis que les autres soldats de son pays, qui en effet restent habituellement les épaules, les bras et la poitrine découverts, endossent pour la guerre une casaque assez épaisse; la folle intrépidité de cet enfant m'a rappelé le roi de Naples dont je t'ai si souvent parlé et que j'ai vu cent fois à notre tête dans les charges les plus périlleuses, ayant pour toute arme une cravache à la main. » — Celui-là est encore un de ceux dont je vous parlais, et que l'empereur s'amusait à faire jouer au monarque, » dit Dagobert. « J'ai vu un officier prussien prisonnier, à qui cet enragé roi de Naples avait sanglé la figure d'un coup de cravache; la marque y était bleue et rouge. Le Prussien disait en jurant

qu'il était déshonoré ; qu'il aurait mieux aimé un coup de sabre... Je le crois bien... Diable de monarque! il ne connaissait qu'une chose, *marcher droit au canon;* dès qu'on canonnait quelque part, on aurait dit que ça l'appelait par tous ses noms, et il accourait en disant : « Présent... » Si je vous parle de lui, mes enfants, c'est qu'il répétait à qui voulait l'entendre : « Personne n'entamera un carré que le général Simon ou moi nous n'entamerions pas. »

Rose continua : « J'ai remarqué avec peine que, malgré son âge, Djalma avait souvent des accès de mélancolie profonde. Parfois, j'ai surpris entre son père et lui des regards singuliers... malgré notre attachement mutuel, je crois que tous deux me cachent quelque triste secret de famille, autant que j'en ai pu juger par plusieurs mots échappés à l'un et à l'autre ; il s'agit d'un événement bizarre, auquel leur imagination naturellement rêveuse et exaltée aura donné un caractère surnaturel. Du reste, tu sais, mon amie, que nous avons perdu le droit de sourire de la crédulité d'autrui... Moi, depuis la campagne de France, où il m'est arrivé cette aventure si étrange que je ne puis encore m'expliquer... » — C'est celle de cet homme qui s'est jeté devant la bouche d'un canon..., » dit Dagobert. — « Toi, reprit la jeune fille en reprenant la lecture, toi ma chère Éva, depuis les visites de cette femme jeune et belle, que ta mère... prétendait avoir aussi vue chez sa mère... quarante ans auparavant. » Les orphelines regardèrent le soldat avec étonnement. « — Votre mère... ne m'avait jamais parlé de cela... ni le général non plus... mes enfants ; ça me semble aussi singulier qu'à vous. ».

Rose reprit avec une émotion et une curiosité croissante : « Après tout, ma chère Éva, souvent les choses en apparence très-extraordinaires s'expliquent par un hasard, une ressemblance ou un jeu de la nature. Le merveilleux n'étant toujours qu'une illusion d'optique, ou le résultat d'une imagination déjà frappée, il arrive un moment où ce qui semblait surhumain ou surnaturel se trouve l'événement le plus humain et le plus naturel du monde ; aussi je ne doute pas que ce que nous appelions nos *prodiges* n'ait tôt ou tard ce dénoûment terre à terre. » — Vous voyez, mes enfants, cela paraît d'abord merveilleux... et au fond... c'est tout simple... ce qui n'empêche pas que pendant longtemps on n'y comprend rien... — Puisque notre père le dit, il faut le croire, et ne pas nous étonner ; n'est-ce pas, ma sœur? — Non, puisqu'un jour cela s'explique. — Au fait, » dit Dagobert après un moment de réflexion, « une supposition? Vous vous ressemblez tellement, n'est-ce pas, mes enfants, que quelqu'un qui n'aurait pas l'habitude de vous voir chaque jour vous prendrait facilement l'une pour l'autre... Eh bien! s'il ne savait pas que vous êtes, pour ainsi dire, doubles, voyez dans quels étonnements il pourrait se trouver... Bien sûr, il croirait au diable, à propos de bons petits anges comme vous. — Tu as raison, Dagobert ; comme cela bien des choses s'expliquent, ainsi que le dit notre père. »

Et Rose continua de lire. « Du reste, ma tendre Éva, c'est avec quelque fierté que je songe que Djalma a du sang français dans les veines ; son père a épousé, il y a plusieurs années, une jeune fille dont la famille, d'origine française, était depuis très-longtemps établie à Batavia, dans l'île de Java ;

cette parité de position entre mon vieil ami et moi a encore augmenté ma sympathie pour lui, car ta famille aussi, mon Éva, est d'origine française, et depuis bien longtemps établie à l'étranger; malheureusement, le pauvre prince a perdu depuis plusieurs années cette femme qu'il adorait. Tiens, mon Éva bien-aimée, ma main tremble en écrivant ces mots, je suis faible, je suis fou... mais, hélas! mon cœur se serre, se brise... si un pareil malheur m'arrivait!... Oh mon Dieu! et notre enfant... que deviendrait-il sans toi... sans moi... dans ce pays barbare?... Non! non! cette crainte est insensée... Mais quelle horrible torture que l'incertitude!... Car enfin, où es-tu? que fais-tu? que deviens-tu?... Pardon... de ces noires pensées... souvent elles me dominent malgré moi... Moments funestes... affreux... car, lorsqu'ils ne m'obsèdent pas, je me dis : Je suis proscrit, malheureux; mais au moins, à l'autre bout du monde, deux cœurs battent pour moi, le tien, mon Éva, et celui de notre enfant... »

Rose put à peine achever ces derniers mots; depuis quelques instants sa voix était entrecoupée de sanglots. Il y avait en effet un douloureux accord entre les craintes du général Simon et la triste réalité; et puis, quoi de plus touchant que ces confidences écrites le soir d'une bataille, au feu du bivac, par le soldat qui tâchait de tromper ainsi le chagrin d'une séparation si pénible, mais qu'il ne savait pas alors devoir être éternelle?

« Pauvre général... il ignore notre malheur, » dit Dagobert après un moment de silence; « mais il ignore aussi qu'au lieu d'un enfant, il en a deux... Ce sera du moins une consolation... Mais tenez, Blanche, continuez de lire, je crains que cela ne fatigue votre sœur... Elle est trop émue... Et puis, après tout, il est juste que vous partagiez le plaisir et le chagrin de cette lecture. »

Blanche prit la lettre, et Rose, essuyant ses yeux pleins de larmes, appuya à son tour sa jolie tête sur l'épaule de sa sœur, qui continua de la sorte : « Je suis plus calme, maintenant, ma tendre Éva; un moment j'ai cessé d'écrire, et j'ai chassé ces noires idées; reprenons notre entretien. Après avoir ainsi longuement causé de l'Inde avec toi, je te parlerai un peu de l'Europe; hier soir, un de nos gens, homme très-sûr, a rejoint nos avant-postes; il m'apportait une lettre arrivée de France à Calcutta; enfin, j'ai des nouvelles de mon père, mon inquiétude a cessé. Cette lettre est datée du mois d'août de l'an passé. J'ai vu par son contenu que plusieurs autres lettres auxquelles il fait allusion, ont été retardées ou égarées, car depuis près de deux ans, je n'en avais pas reçu; aussi étais-je dans une inquiétude mortelle à son sujet. Excellent père! toujours le même; l'âge ne l'a pas affaibli, son caractère est aussi énergique, sa santé aussi robuste que par le passé, me dit-il; toujours ouvrier, et s'en glorifiant, toujours fidèle à ses austères idées républicaines, et espérant beaucoup... Car, dit-il, *les temps sont proches*, et il souligne ces mots... Il me donne aussi, comme tu vas le voir, de bonnes nouvelles de la famille de notre vieux Dagobert... de notre ami... Vrai, ma chère Éva, mon chagrin est moins amer... quand je pense que cet excellent homme est auprès de toi, car, je le connais, il t'aura accompagnée dans ton exil...

Quel cœur d'or... sous sa rude écorce de soldat!... Comme il doit aimer notre enfant!... »

Ici Dagobert toussa deux ou trois fois, se baissa et eut l'air de chercher par terre son petit mouchoir à carreaux rouges et bleus qui était sur son genou. Il resta ainsi quelques instants courbé. Quand il se releva, il essuyait sa moustache. « Comme notre père te connaît bien!... — Comme il a deviné que tu nous aimes! — Bien, bien, mes enfants, passons cela... Arrivez tout de suite à ce que dit le général, de mon petit Agricol et de Gabriel, le fils adoptif de ma femme... Pauvre femme, quand je pense que, dans trois mois peut-être... Allons, enfants, lisez, lisez, ajouta le soldat, voulant contenir son émotion. — « J'espère toujours malgré moi, ma chère Éva, que peut-être un jour ces feuilles te parviendront, et dans ce cas je veux y écrire ce qui peut aussi intéresser Dagobert. Ce sera pour lui une consolation d'avoir quelques nouvelles de sa famille. Mon père, toujours chef d'atelier chez l'excellent M. Hardy, m'apprend que celui-ci a aussi pris dans sa maison le fils de notre vieux Dagobert; Agricol travaille dans l'atelier de mon père, qui en est enchanté; c'est, me dit-il, un grand et vigoureux garçon qui manie comme une plume son lourd marteau de forgeron; aussi gai qu'intelligent et laborieux, c'est le meilleur ouvrier de l'établissement, ce qui ne l'empêche pas le soir, après sa rude journée de travail, lorsqu'il revient auprès de sa mère qu'il adore, de faire des chansons et des vers patriotiques des plus remarquables. Sa poésie est remplie d'énergie et d'élévation; on ne chante pas autre chose à l'atelier, et ces refrains échauffent les cœurs les plus froids et les plus timides. »

— Comme tu dois être fier de ton fils, Dagobert! » lui dit Rose avec admiration, « il fait des chansons. — Certainement, c'est superbe... mais ce qui me flatte surtout, c'est qu'il est bon pour sa mère, et qu'il manie vigoureusement le marteau... Quant aux chansons, avant qu'il ait fait *le Reveil du peuple* et *la Marseillaise*... il aura joliment battu du fer; mais c'est égal, où ce diable d'Agricol aura-t-il appris cela?... sans doute à l'école, où, comme vous allez voir, il allait avec Gabriel, son frère adoptif... »

Au nom de Gabriel qui leur rappelait l'être idéal qu'elles nommaient leur ange gardien, la curiosité des jeunes filles fut vivement excitée; Blanche redoubla d'attention en continuant ainsi : « Le frère adoptif d'Agricol, ce pauvre enfant abandonné que la femme de notre bon Dagobert a si généreusement recueilli, offre, me dit mon père, un grand contraste avec Agricol, non pour le cœur, car ils ont tous deux le cœur excellent; mais autant Agricol est vif, joyeux, actif, autant Gabriel est mélancolique et rêveur; du reste, ajoute mon père, chacun d'eux a, pour ainsi dire, la figure de son caractère; Agricol est brun, grand et fort... il a l'air joyeux et hardi; Gabriel, au contraire, est frêle, blond, timide comme une jeune fille, et sa figure a une expression de douceur angélique... »

Les orphelines se regardèrent toutes surprises, puis tournant vers Dagobert leurs figures ingénues, Rose lui dit : « As-tu entendu, Dagobert? Notre père dit que ton Gabriel est blond et qu'il a une figure d'ange?... Mais c'est tout comme le nôtre... — Oui, oui, j'ai bien entendu, c'est pour cela que votre rêve me surprenait. — Je voudrais bien savoir s'il a aussi des yeux

bleus, » dit Rose. « — Pour ça, mes enfants, quoique le général n'en dise rien, j'en répondrais; ces blondins, ça a toujours les yeux bleus; mais, bleus ou noirs, il ne s'en servira guère pour regarder les jeunes filles en face; continuez, vous allez voir pourquoi... »

Blanche reprit : « La figure de Gabriel a une expression d'une douceur angélique; un des frères des écoles chrétiennes, où il allait ainsi qu'Agricol et d'autres enfants du quartier, frappé de son intelligence et de sa bonté, a parlé de lui à un protecteur haut placé, qui s'est intéressé à lui, l'a placé dans un séminaire, et depuis deux ans Gabriel est prêtre; il se destine aux missions étrangères, et il doit bientôt partir pour l'Amérique. » — Ton Gabriel est prêtre!... » dit Rose en regardant Dagobert. « — Et le nôtre est un ange, » ajouta Blanche. « — Ce qui prouve que le vôtre a un grade de plus que le mien; c'est égal, chacun son goût; il y a de braves gens partout; mais j'aime mieux que ce soit Gabriel qui ait choisi la robe noire. Je préfère voir mon garçon, à moi, les bras nus, un marteau à la main et un tablier de cuir autour du corps, ni plus ni moins que votre vieux grand-père, mes enfants, autrement dit le père du maréchal Simon, duc de Ligny; car, après tout, le général est duc et maréchal par la grâce de l'empereur; maintenant, terminez votre lecture. — Hélas! oui, » dit Blanche, « il n'y a plus que quelques lignes, et elle reprit : « Ainsi donc, ma chère et tendre Éva, si ce journal te parvient, tu pourras rassurer Dagobert sur le sort de sa femme et de son fils, qu'il a quittés pour nous. Comment jamais reconnaître un pareil sacrifice? Mais je suis tranquille, ton bon et généreux cœur aura su le dédommager... Adieu... et encore adieu pour aujourd'hui, mon Éva bien-aimée; pendant un instant je viens d'interrompre ce journal pour aller jusqu'à la tente de Djalma; il dormait paisiblement; son père le veillait; d'un signe il m'a rassuré. L'intrépide jeune homme ne court plus aucun danger. Puisse le combat de demain l'épargner encore!... Adieu, ma tendre Éva, la nuit est silencieuse et calme, les feux du bivac s'éteignent peu à peu, nos pauvres montagnards reposent, après cette sanglante journée; je n'entends d'heure en heure que le cri lointain de nos sentinelles... Ces mots étrangers m'attristent encore, ils me rappellent ce que j'oublie parfois en t'écrivant... que je suis au bout du monde et séparé de toi... de mon enfant! Pauvres êtres chéris! quel est... quel sera votre sort?... Ah! si du moins je pouvais vous renvoyer à temps cette médaille qu'un hasard funeste m'a fait emporter de Varsovie, peut-être obtiendrais-tu d'aller en France, ou du moins d'y envoyer ton enfant avec Dagobert; car tu sais de quelle importance... Mais à quoi bon ajouter ce chagrin à tous les autres?... Malheureusement les années se passent... le jour fatal arrivera, et ce dernier espoir, dans lequel je vis pour vous, me sera enlevé; mais je ne veux pas finir ce jour par une pensée triste. Adieu! mon Éva bien-aimée, presse notre enfant sur ton cœur, couvre-le de tous les baisers que je vous envoie à tous deux du fond de l'exil. A demain, après le combat. »

A cette touchante lecture succéda un assez long silence. Les larmes de Rose et de Blanche coulèrent lentement. Dagobert, le front appuyé sur sa main, était aussi douloureusement absorbé. Au dehors, le vent augmentait

de violence; une pluie épaisse commençait à fouetter les vitres sonores; le plus profond silence régnait dans l'auberge.

. . . .

Pendant que les filles du général Simon lisaient avec une si touchante émotion quelques fragments du journal de leur père, une scène mystérieuse, étrange, se passait dans l'intérieur de la ménagerie du dompteur de bêtes.





CHAPITRE IX.

Les Cages.

Morok venait de s'armer : par-dessus sa veste de peau de daim, il avait revêtu sa cotte de mailles, tissu d'acier, souple comme la toile, dur comme le diamant ; recouvrant ensuite ses bras de brassards, ses jambes de jambards, ses pieds de bottines ferrées, et, dissimulant cet attirail défensif sous un large pantalon et sous une ample pelisse soigneusement boutonnée, il avait pris à la main une longue tige de fer chauffée à blanc, emmanchée dans une poignée de bois.

Quoique depuis longtemps domptés par l'adresse et par l'énergie du Prophète, son tigre Caïn, son lion Judas et sa panthère noire la Mort, avaient voulu, dans quelques accès de révolte, essayer sur lui leurs dents et leurs ongles ; mais, grâce à l'armure cachée par sa pelisse, ils avaient émoussé

leurs ongles sur un épiderme d'acier, ébréché leurs dents sur des bras ou sur des jambes de fer, tandis qu'un léger coup de la badine métallique de leur maître faisait fumer et grésiller leur peau, en la sillonnant d'une brûlure profonde. Reconnaissant l'inutilité de leurs morsures, ces animaux, doués d'une grande mémoire, comprirent que désormais ils essayeraient en vain leurs griffes et leurs mâchoires sur un être invulnérable. Leur soumission craintive s'augmenta tellement que, dans ses exercices publics, leur maître, au moindre mouvement d'une petite baguette recouverte de papier couleur de feu, les faisait ramper et se coucher épouvantés.

Le Prophète, armé avec soin, tenant à la main le fer chauffé à blanc par Goliath, était donc descendu par la trappe du grenier qui s'étendait au-dessus du vaste hangar où l'on avait déposé les cages de ses animaux; une simple cloison de planches séparait ce hangar de l'écurie où étaient les chevaux du dompteur de bêtes. Un fanal à réflecteur jetait sur les cages une vive lumière. Elles étaient au nombre de quatre. Un grillage de fer, largement espacé, garnissait leurs faces latérales. D'un côté, ce grillage tournait sur des gonds comme une porte, afin de donner passage aux animaux que l'on y renfermait; le parquet des loges reposait sur deux essieux et quatre petites roulettes de fer; on les traînait ainsi facilement jusqu'au grand chariot couvert où on les plaçait pendant les voyages. L'une d'elles était vide; les trois autres renfermaient, comme on sait, une panthère, un tigre et un lion.

La panthère, originaire de Java, semblait mériter ce nom lugubre : LA MORT, par son aspect sinistre et féroce. Complétement noire, elle se tenait tapie et ramassée sur elle-même au fond de sa cage; la couleur de sa robe se confondant avec l'obscurité qui l'entourait, on ne distinguait pas son corps, on voyait seulement dans l'ombre deux lueurs ardentes et fixes... deux larges prunelles d'un jaune phosphorescent, qui ne s'allumaient pour ainsi dire qu'à la nuit, car tous ces animaux de la race féline n'ont l'entière lucidité de leur vue qu'au milieu des ténèbres.

Le Prophète était entré silencieusement dans l'écurie; le rouge sombre de sa longue pelisse contrastait avec le blond mat et jaunâtre de sa chevelure roide et de sa longue barbe; le fanal, placé assez haut, éclairait complétement cet homme, et la crudité de la lumière, opposée à la dureté des ombres, accentuait davantage encore les plans heurtés de sa figure osseuse et farouche. Il s'approcha lentement de la cage. Le cercle blanc qui entourait sa fauve prunelle semblait s'agrandir; son œil luttait d'éclat et d'immobilité avec l'œil étincelant et fixe de la panthère... Toujours accroupie dans l'ombre, elle subissait déjà l'influence du regard fascinateur de son maître; deux ou trois fois elle ferma brusquement ses paupières, en faisant entendre un sourd râlement de colère; puis bientôt, ses yeux rouverts comme malgré elle s'attachèrent invinciblement sur ceux du Prophète. Alors les oreilles rondes de la Mort se collèrent à son crâne, aplati comme celui d'une vipère; la peau de son front se rida convulsivement; elle contracta son mufle hérissé de longues soies, et par deux fois ouvrit silencieusement sa gueule, armée de crocs formidables. De ce moment, une sorte

de rapport magnétique sembla s'établir entre les regards de l'homme et de la bête.

Le Prophéte étendit vers la cage sa tige d'acier chauffée à blanc, et dit d'une voix brève et impérieuse : « La Mort... ici ! » La panthère se leva, mais s'écrasa tellement, que son ventre et ses coudes rasaient le plancher. Elle avait trois pieds de haut et près de cinq pieds de longueur ; son échine élastique et charnue, ses jarrets aussi descendus, aussi larges que ceux d'un cheval de course, sa poitrine profonde, ses épaules énormes et saillantes, ses pattes nerveuses et trapues, tout annonçait que ce terrible animal joignait la vigueur à la souplesse, la force à l'agilité.

Morok, sa baguette de fer toujours étendue vers la cage, fit un pas vers la panthère... La panthère fit un pas vers le Prophète... Il s'arrêta... La Mort s'arrêta... A ce moment, le tigre Judas, auquel Morok tournait le dos, fit un bond violent dans sa cage, comme s'il eût été jaloux de l'attention que son maître portait à la panthère ; il poussa un grondement rauque, et, levant sa tête, montra le dessous de sa redoutable mâchoire triangulaire et son puissant poitrail d'un blanc sale, où venaient se fondre les tons cuivrés de sa robe fauve rayée de noir ; sa queue, pareille à un gros serpent rougeâtre annelé d'ébène, tantôt se collait à ses flancs, tantôt les battait par un mouvement lent et continu ; ses yeux, d'un vert transparent et lumineux, s'arrêtèrent sur le Prophète.

Telle était l'influence de cet homme sur ces animaux, que Judas cessa presque aussitôt son grondement, comme s'il eût été effrayé de sa témérité ; cependant sa respiration resta haute et bruyante. Morok se tourna vers lui pendant quelques secondes ; il l'examina très-attentivement. La panthère, n'étant plus soumise à l'influence du regard de son maître, retourna se tapir dans l'ombre.

Un craquement à la fois strident et saccadé, pareil à celui que font les grands animaux en rongeant un corps dur, s'étant fait entendre dans la cage du lion, Caïn attira l'attention du Prophéte ; laissant le tigre, il fit un pas vers l'autre loge. De ce lion on ne voyait que la croupe monstrueuse d'un roux jaunâtre ; ses cuisses étaient repliées sous lui, son épaisse crinière cachait entièrement sa tête ; à la tension et aux tressaillements des muscles de ses reins, à la saillie de ses vertèbres, on devinait facilement qu'il faisait de violents efforts avec sa gueule et ses pattes de devant. Le Prophète, inquiet, s'approcha de la cage, craignant que malgré ses ordres Goliath n'eût donné au lion quelques os à ronger... Pour s'en assurer, il dit d'une voix brève et ferme : « Caïn ! » Caïn ne changea pas de position. « Caïn... ici ! » reprit Morok d'une voix plus haute. Inutile appel, le lion ne bougea pas et le craquement continua. « Caïn, ici ! » dit une troisième fois le Prophète ; mais, en prononçant ces mots, il appuya le bout de sa tige d'acier brûlante sur la hanche du lion.

A peine un léger sillon de fumée courut-il sur le pelage roux de Caïn, que, par une volte d'une prestesse incroyable, il se retourna et se précipita sur le grillage, non pas en rampant, mais d'un bond, et pour ainsi dire debout, superbe... effrayant à voir. Le Prophète se trouvant à l'angle de la cage, Caïn, dans sa fureur, s'était dressé de profil, afin de faire face à son

maître, appuyant ainsi son large flanc aux barreaux, à travers lesquels il passa jusqu'au coude son bras énorme, aux muscles renflés, et au moins aussi gros que la cuisse de Goliath. « Caïn ! à bas ! » dit le Prophète en se rapprochant vivement. Le lion n'obéissait pas encore... ses lèvres, retroussées par la colère, laissaient voir des crocs aussi larges, aussi longs, aussi aigus que des défenses de sanglier. Du bout de son fer brûlant, Morok effleura les lèvres de Caïn... A cette cuisante brûlure, suivie d'un appel imprévu de son maître, le lion, n'osant rugir, gronda sourdement, et ce grand corps retomba, affaissé sur lui-même, dans une attitude pleine de soumission et de crainte. Le Prophète décrocha le fanal, afin de regarder ce que Caïn rongeait; c'était une des planches du parquet de sa cage, qu'il était parvenu à soulever, et qu'il broyait entre ses dents pour tromper sa faim.

Pendant quelques instants le plus profond silence régna dans la ménagerie. Le Prophète, les mains derrière le dos, passait d'une cage à l'autre, observant ses animaux d'un regard inquiet et sagace, comme s'il eût hésité à faire parmi eux un choix important et difficile. De temps à autre il prêtait l'oreille en s'arrêtant devant la grande porte du hangar qui donnait sur la cour de l'auberge. Cette porte s'ouvrit. Goliath parut; ses habits ruisselaient d'eau. « Eh bien!... » lui dit le Prophète. « — Ça n'a pas été sans peine... Heureusement la nuit est noire, il fait grand vent et il pleut à verse. — Aucun soupçon? — Aucun, maître, vos renseignements étaient bons; la porte du cellier s'ouvrait sur les champs, juste au-dessous de la fenêtre des fillettes. Quand vous avez sifflé pour me dire qu'il était temps, je suis sorti avec un tréteau que j'avais apporté; je l'ai appuyé au mur, j'ai monté dessus; avec mes six pieds, ça m'en faisait neuf, je pouvais m'accouder sur la fenêtre; j'ai pris la persienne d'une main, le manche de mon couteau de l'autre, et, en même temps que je cassais deux carreaux, j'ai poussé la persienne de toutes mes forces... — Et l'on a cru que c'était le vent? — On a cru que c'était le vent. Vous voyez que la brute n'est pas si brute... Le coup fait, j'ai vite rentré dans le cellier en emportant mon tréteau... Au bout d'un peu de temps, j'ai entendu la voix du vieux... j'avais bien fait de me dépêcher... — Oui, quand je t'ai sifflé, il venait d'entrer dans la salle où l'on soupe; je l'y croyais pour plus de temps. — Cet homme-là n'est pas fait pour rester longtemps à souper, » dit le géant avec mépris. « Quelques moments après que les carreaux ont été cassés... le vieux a ouvert la fenêtre, et a appelé son chien en lui disant : « Saute! » j'ai tout de suite couru à l'autre bout du cellier; sans cela le maudit chien m'aurait éventé derrière la porte. — Le chien est maintenant renfermé dans l'écurie où est le cheval du vieillard... Continue. — Quand j'ai entendu refermer la persienne et la fenêtre, je suis ressorti du cellier, j'ai replacé mon tréteau et je suis remonté; tirant doucement le loquet de la persienne, je l'ai ouverte, mais les deux carreaux étaient bouchés avec les pans d'une pelisse. j'entendais parler et je ne voyais rien; j'ai écarté un peu le manteau et j'ai vu... les fillettes dans leur lit me faisaient face... le vieux assis à leur chevet me tournait le dos. — Et son sac... son sac? ceci est l'important. — Son sac était près de la fenêtre, sur une table à côté de la lampe; j'au-

rais pu y toucher en allongeant le bras. — Qu'as-tu entendu? — Comme vous m'aviez dit de ne penser qu'au sac, je ne me souviens que de ce qui regarde le sac; le vieux a dit que dedans il avait ses papiers, des lettres d'un général, son argent et sa croix. — Bon... Ensuite. — Comme ça m'était difficile de tenir la pelisse écartée du trou du carreau, elle m'a échappé... j'ai voulu la reprendre, j'ai trop avancé la main et une des fillettes... l'aura vue... car elle a crié en montrant la fenêtre. — Misérable!... tout est manqué..., » s'écria le Prophète en devenant pâle de colère. « — Attendez donc... non, tout n'est pas manqué. En entendant crier, j'ai sauté à bas de mon tréteau, j'ai regagné le cellier; comme le chien n'était plus là, j'ai laissé la porte entr'ouverte, j'ai entendu ouvrir la fenêtre, et j'ai vu à la lueur que le vieux avançait la lampe en dehors; il a regardé, il n'y avait pas d'échelle; la fenêtre était trop haute pour qu'un homme de taille ordinaire y puisse atteindre... — Il aura cru que c'était le vent... comme la première fois... Tu es moins maladroit que je ne le croyais. — Le loup s'est fait renard, vous l'avez dit... Quand j'ai su où était le sac, l'argent et les papiers, ne pouvant faire mieux pour le moment, je suis revenu... et me voilà. — Monte me chercher la pique de frêne, la plus longue... — Oui, maître. — Et la couverture de drap rouge... — Oui, maître. — Va. »

Goliath monta l'échelle; arrivé au milieu, il s'arrêta. « Maître, vous ne voulez pas que je descende... un morceau de viande pour la Mort?... vous verrez qu'elle me gardera rancune... Elle mettra tout sur mon compte... Elle n'oublie rien... et à la première occasion... — La pique et la couverture! » répéta le Prophète d'une voix impérieuse.

Pendant que Goliath, jurant entre ses dents, exécutait ses ordres, Morok alla entr'ouvrir la grande porte du hangar, regarda dans la cour, et écouta de nouveau.

« Voici la pique de frêne et la couverture, » dit le géant en redescendant de l'échelle avec ces objets. « Maintenant, que faut-il faire? — Retourne au cellier, remonte près de la fenêtre, et quand le vieillard sortira précipitamment de la chambre... — Qui le fera sortir? — Il sortira... que t'importe? — Après? — Tu m'as dit que la lampe était près de la croisée? — Tout près... sur la table, à côté du sac. — Dès que le vieux quittera la chambre, pousse la fenêtre, fais tomber la lampe, et si tu accomplis prestement et adroitement ce qui te reste à exécuter... les dix florins sont à toi... tu te rappelles bien tout?... — Oui, oui. — Les petites filles seront si épouvantées du bruit et de l'obscurité, qu'elles resteront muettes de terreur. — Soyez tranquille, le loup s'est fait renard, il se fera serpent. — Ce n'est pas tout. — Quoi encore? — Le toit de ce hangar n'est pas élevé, la lucarne du grenier est d'un abord facile... la nuit est noire... au lieu de rentrer par la porte... — Je rentrerai par la lucarne. — Et sans bruit. — En vrai serpent. » Et le géant sortit. « — Oui! » se dit le Prophète après un assez long silence, « ces moyens sont sûrs... Je n'ai pas dû hésiter... Aveugle et obscur instrument... j'ignore les motifs des ordres que j'ai reçus; mais d'après les recommandations qui les accompagnent... mais d'après la position de celui qui me les a transmis, il s'agit, je n'en doute pas, d'intérêts immenses... d'intérêts, » reprit-il après un nouveau silence, « qui touchent à ce

qu'il y a de plus grand... de plus élevé dans le monde! Mais comment ces deux jeunes filles, presque mendiantes, comment ce misérable soldat, peuvent-ils représenter de tels intérêts?... Il n'importe, » ajouta-t-il avec humilité, «je suis le bras qui agit... c'est à la tête qui pense et qui ordonne... de répondre de ses œuvres...

Bientôt le Prophète sortit du hangar en emportant la couverture rouge, et se dirigea vers la petite écurie de Jovial; la porte disjointe était à peine fermée par un loquet.

A la vue d'un étranger, Rabat-Joie se jeta sur lui; mais ses dents rencontrèrent les jambards de fer, et le Prophète, malgré les morsures du chien, prit Jovial par son licou, lui enveloppa la tête de la couverture afin de l'empêcher de voir et de sentir, l'emmena hors de l'écurie, et le fit entrer dans l'intérieur de sa ménagerie, dont il ferma la porte.





CHAPITRE X.

La surprise.

Les orphelines, après avoir lu le jonrnal de leur père, étaient restées pendant quelque temps muettes, tristes et pensives, contemplant ces feuillets jaunis par le temps. Dagobert, aussi absorbé, songeait à son fils, à sa femme, dont il était séparé depuis si longtemps, et qu'il espérait bientôt revoir.

Le soldat, rompant le silence qui durait depuis qnelques minutes, prit les feuillets des mains de Blanehe, les plia soigneusement, les mit dans sa poche et dit aux orphelines : « Allons, courage, mes enfants... vous voyez quel brave père vous avez; ne pensez qu'au plaisir de l'embrasser, et souvenez-vous toujours du nom du digne garçon à qui vous devrez ce plaisir ; car sans lui votre père était tué dans l'Inde. — Il s'appelle Djalma... Nous ne l'oublierons jamais, » dit Rose. « — Et si notre ange gardien Gabriel revient encore, » ajouta Blanehe, « nous lui demanderons de veiller sur Djalma comme sur nous... — Bien, mes enfants, je suis sûr que pour ce qui est du cœnr, vous n'oublierez rien... Mais pour revenir an voyageur qui était venu trouver votre pauvre mère en Sibérie, il avait vu le général un mois après les faits que vous venez de lire, et au moment où il allait de

nouveau entrer en campagne contre les Anglais ; c'est alors que votre père lui a confié ces papiers et la médaille. — Mais cette médaille, à quoi nous servira-t-elle, Dagobert ? — Et ces mots gravés dessus, que signifient-ils ? » reprit Rose en la tirant de son sein.





« — Dame ! mes enfants... cela signifie qu'il faut que le 13 février 1832 nous soyons à Paris, rue Saint-François, n° 3. — Mais pourquoi faire ? — Votre pauvre mère a été si vite saisie par la maladie, qu'elle n'a pu me le dire ; tout ce que je sais, c'est que cette médaille lui venait de ses parents ; c'était une relique gardée dans sa famille depuis cent ans et plus. — Et comment notre père la possédait-il ? — Parmi les objets que l'on avait mis à la hâte dans sa voiture lorsqu'il avait été violemment emmené de Varsovie, se trouvait un nécessaire appartenant à votre mère, où était cette médaille ; depuis, le général n'avait pu la renvoyer, n'ayant aucun moyen de communication et ignorant où nous étions. — Cette médaille est donc bien importante pour nous ? — Sans doute, car depuis quinze ans, jamais je n'avais vu votre mère plus heureuse que ce jour où le voyageur la lui a rapportée... « Maintenant le sort de mes enfants sera peut-être aussi beau qu'il a été jusqu'ici misérable, me disait-elle devant l'étranger, avec des larmes de joie dans les yeux : je vais demander au gouverneur de Sibérie la permission d'aller en France avec mes filles... On trouvera peut-être que j'ai été assez punie par quinze ans d'exil et par la confiscation de mes biens... Si l'on me refuse... je resterai, mais on m'accordera du moins d'envoyer mes enfants en France, où vous les conduirez, Dagobert ; vous partirez tout de suite, car il y a déjà malheureusement bien du temps perdu... et si vous n'arriviez pas avant le 13 février prochain, cette cruelle séparation, ce voyage si pénible auraient été inutiles. » — Comment ! un seul jour de retard... — Si nous arrivions le 14 au lieu du 13, il ne serait plus temps, disait votre mère ; elle m'a aussi donné une grosse lettre que je devais mettre à la poste pour la France, dans la première ville que nous traverserions, c'est ce que j'ai fait. — Et crois-tu que nous serons à Paris à temps ? — Je l'espère ; cependant, si vous en aviez la force, il faudrait doubler quelques étapes, car en ne faisant que nos cinq lieues par jour, et encore sans accident, nous n'arriverions à Paris au plus tôt que vers le commencement de février, et il vaudrait mieux avoir plus d'avance. — Mais puisque notre père est dans l'Inde, et que condamné à mort il ne peut pas rentrer en France, quand le reverrons-nous donc ? — Et où cela,



Goliath



le reverrons-nous? — Pauvres enfants, c'est vrai... il y a tant de choses que vous ne savez pas; quand le voyageur l'a quitté, le général ne pouvait pas revenir en France, c'est vrai, mais maintenant il le peut. — Et pourquoi le peut-il? — Parce que, l'an passé, les Bourbons, qui l'avaient exilé, ont été chassés à leur tour... la nouvelle en sera arrivée dans l'Inde, et votre père viendra certainement vous attendre à Paris, puisqu'il espère que vous et votre mère y serez le 13 février de l'an prochain. — Ah! maintenant, je comprends, nous pouvons espérer de le revoir, » dit Rose en soupirant. « — Sais-tu comment il s'appelle ce voyageur, Dagobert? — Non, mes enfants... mais qu'il s'appelle Pierre ou Jacques, c'est un vaillant homme. Quand il a quitté votre mère, elle l'a remercié en pleurant d'avoir été si dévoué, si bon pour le général, pour elle, pour ses enfants. Alors il a serré ses mains dans les siennes, et lui a dit avec une voix douce qui m'a remué malgré moi : « *Pourquoi me remercier? n'a-t-il pas dit :* AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES! » — Qui ça, Dagobert? — Oui, de qui voulait parler le voyageur? — Je n'en sais rien; seulement la manière dont il a prononcé ces mots m'a frappé, et ce sont les derniers qu'il ait dits. — *Aimez-vous les uns les autres...,* » répéta Rose toute pensive. « — Comme elle est belle, cette parole! » ajouta Blanche. « — Et où allait-il, ce voyageur? — Bien loin... bien loin dans le Nord, a-t-il répondu à votre mère; en le voyant s'en aller, elle me disait en parlant de lui : « Son langage doux et triste m'a attendrie jusqu'aux larmes; pendant le temps qu'il m'a parlé, je me sentais meilleure, j'aimais davantage encore mon mari, mes enfants; et pourtant, à voir l'expression de la figure de cet étranger, on dirait QU'IL N'A JAMAIS NI SOURI NI PLEURÉ, » ajoutait votre mère. Quand il s'en est allé, elle et moi, debout à la porte, nous l'avons suivi des yeux tant que nous avons pu, il marchait la tête baissée. Sa marche était lente... calme... ferme... on aurait dit qu'il comptait ses pas... et à propos de son pas, j'ai encore remarqué une chose. — Quoi donc, Dagobert? — Vous savez que le chemin qui menait à la maison était toujours humide à cause de la petite source qui débordait... — Oui. — Eh bien! la marque de ses pas était restée sur la glaise, et j'ai vu que sous sa semelle il avait des clous arrangés en croix... — Comment donc, en croix? — Tenez, » dit Dagobert en posant sept fois son doigt sur la couverture du lit, « tenez, ils étaient arrangés ainsi sous son talon.



Vous voyez, ça forme une croix. — Qu'est-ce que cela peut signifier, Dagobert? — Le hasard, peut-être... oui... le hasard... et pourtant, malgré moi, cette diable de croix qu'il laissait après lui m'a fait l'effet d'un mauvais présage, car à peine il a été parti, que nous avons été accablés coup sur

coup. — Hélas! la mort de notre mère? — Oui, mais avant... autre chagrin!... Vous n'étiez pas encore revenues, elle écrivait sa supplique, pour demander la permission d'aller en France ou de vous y envoyer, lorsque j'entends le galop d'un cheval; c'était un courrier du gouverneur général de la Sibérie. Il nous apportait l'ordre de changer de résidence; sous trois jours, nous devions nous joindre à d'autres condamnés pour être conduits avec eux à quatre cents lieues plus au nord. Ainsi, après quinze ans d'exil, on redoublait de cruauté, de persécution envers votre mère... — Et pourquoi la tourmenter ainsi? — On aurait dit qu'un mauvais génie s'acharnait contre elle, car quelques jours plus tard, le voyageur ne nous trouvait plus à Milosk, ou, s'il nous avait retrouvés plus tard, c'était si loin, que cette médaille et les papiers qu'il apportait, ne servaient plus à rien... puisque, ayant pu partir tout de suite, c'est à peine si nous arriverons à temps à Paris. « On aurait intérêt à empêcher moi ou mes enfants d'aller en France, qu'on n'agirait pas autrement, disait votre mère, car nous exiler maintenant quatre cents lieues plus loin, c'est rendre impossible ce voyage en France dont le terme est fixé. » Et elle se désespérait à cette idée. — Peut-être ce chagrin imprévu a-t-il causé sa maladie subite? — Hélas! non, mes enfants, ça a été cet infernal choléra, qui arrive sans qu'on sache d'où il vient, car il voyage aussi, lui... et il vous frappe comme le tonnerre; trois heures après le départ du voyageur, quand vous êtes revenues de la forêt toutes gaies, toutes contentes, avec vos gros bouquets de fleurs pour votre mère... elle était déjà presque à l'agonie... et méconnaissable; le choléra s'était déclaré dans le village... Le soir, cinq personnes en étaient mortes... Votre mère n'a eu que le temps de vous passer la médaille au cou, ma chère petite Rose... de vous recommander toutes deux à moi... de me supplier de nous mettre tout de suite en route; elle morte, le nouvel ordre d'exil qui la frappait ne pouvait plus vous atteindre; le gouverneur m'a permis de partir avec vous pour la France, selon les dernières volontés de votre... » Le soldat ne put achever; il mit sa main sur ses yeux pendant que les orphelines s'embrassaient en sanglotant.

« Oh! mais..., » reprit Dagobert avec orgueil après un moment de douloureux silence, « c'est là que vous vous êtes montrées les braves filles du général... Malgré le danger, on n'a pas pu vous arracher du lit de votre mère; vous êtes restées auprès d'elle jusqu'à la fin... Vous lui avez fermé les yeux, vous l'avez veillée toute la nuit... et vous n'avez voulu partir qu'après m'avoir vu planter la petite croix de bois sur la fosse que j'avais creusée. »

Dagobert s'interrompit brusquement. Un hennissement étrange, désespéré, auquel se mêlaient des rugissements féroces, fit bondir le soldat sur sa chaise; il pâlit et s'écria : « C'est Jovial! mon cheval! Que fait-on à mon cheval? » Puis, ouvrant la porte, il descendit précipitamment l'escalier.

Les deux sœurs se serrèrent l'une contre l'autre si épouvantées du brusque départ du soldat, qu'elles ne virent pas une main énorme passer à travers les carreaux cassés, ouvrir l'espagnolette de la fenêtre, en pousser violemment les vantaux et renverser la lampe placée sur une petite table où était le sac du soldat. Les orphelines se trouvèrent ainsi plongées dans une obscurité profonde.



La mort de Jovial


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI



CHAPITRE XI.

Jovial et la Mort.

Morok, ayant conduit Jovial au milieu de sa ménagerie, l'avait ensuite débarrassé de la couverture qui l'empêchait de voir et de sentir. A peine le tigre, le lion et la panthère l'eurent-ils aperçu, que ces animaux affamés se précipitèrent aux barreaux de leurs loges. Le cheval, frappé de stupeur, le cou tendu, l'œil fixe, tremblait de tous ses membres, et semblait cloué sur le sol; une sueur abondante et glacée ruissela tout à coup de ses flancs. Le lion et le tigre poussaient des rugissements effroyables, en s'agitant violemment dans leurs loges. La panthère ne rugissait pas... mais sa rage muette était effrayante. D'un bond furieux, au risque de se briser le crâne, elle s'élançait du fond de sa cage jusqu'aux barreaux; puis, toujours muette, toujours acharnée, elle retournait en rampant à l'extrémité de sa loge, et d'un nouvel élan, aussi impétueux qu'aveugle, elle tentait encore d'ébranler le grillage. Trois fois elle avait ainsi bondi... terrible, silencieuse... lorsque le cheval, passant de l'immobilité de la stupeur à l'égarement de l'épou-

10

vante, poussa de longs hennissements, et courut, effaré, vers la porte par laquelle on l'avait amené. La trouvant fermée, il baissa la tête, fléchit un peu les jambes, frôla de ses naseaux l'ouverture laissée entre le sol et les ais, comme s'il eût voulu respirer l'air extérieur, puis, de plus en plus éperdu, il redoubla de hennissements en frappant avec force de ses pieds de devant. Le Prophète s'approcha de la cage de LA MORT au moment où elle allait reprendre son élan. Le lourd verrou qui retenait la grille, poussé par la pique du dompteur de bêtes, glissa, sortit de sa gâche... et en une seconde le Prophète eut gravi la moitié de l'échelle qui conduisait à son grenier...

Les rugissements du tigre et du lion, joints aux hennissements de Jovial, retentirent alors dans toutes les parties de l'auberge. La panthère s'était de nouveau précipitée sur le grillage avec un acharnement si furieux, que, ce grillage cédant, elle tomba d'un saut au milieu du hangar. La lumière du fanal miroitait sur l'ébène lustré de sa robe, semée de mouchetures d'un noir mat... Un instant elle resta sans mouvement, ramassée sur ses membres trapus... la tête allongée sur le sol, comme pour calculer la portée du bond qu'elle allait faire pour atteindre le cheval, puis elle s'élança brusquement sur lui.

En la voyant sortir de sa cage, Jovial, d'un violent écart, se jeta sur la porte qui s'ouvrait de dehors en dedans... y pesa de toutes ses forces, comme s'il eût voulu l'enfoncer, et au moment où la Mort bondit, il se cabra presque droit; mais celle-ci, rapide comme l'éclair, se suspendit à sa gorge en lui enfonçant en même temps les ongles aigus de ses pattes de devant dans le poitrail. La veine jugulaire du cheval s'ouvrit; des jets de sang vermeil jaillirent sous la dent de la panthère de Java, qui, s'arc-boutant alors sur ses pattes de derrière, serra puissamment sa victime contre la porte, et de ses griffes tranchantes lui laboura et lui ouvrit le flanc... La chair du cheval était vive et pantelante, ses hennissements strangulés devenaient épouvantables...

Tout à coup ces mots retentirent : « Jovial... courage!... me voilà... courage!... » C'était la voix de Dagobert qui s'épuisait en tentatives désespérées pour forcer la porte derrière laquelle se passait cette lutte sanglante. «Jovial,» reprit le soldat, «me voilà... au secours!...» A cet accent ami et bien connu, le pauvre animal, déjà presque à ses fins, essaya de tourner la tête vers l'endroit d'où venait la voix de son maître, lui répondit par un hennissement plaintif, et s'abattant sous les efforts de la panthère, tomba... d'abord sur les genoux, puis sur le flanc... de sorte que son échine et son garrot, longeant la porte, l'empêchaient de s'ouvrir. Alors tout fut fini. La panthère s'accroupit sur le cheval, l'étreignit de ses pattes de devant et de derrière, malgré quelques ruades défaillantes, et lui fouilla le flanc de son mufle ensanglanté. « Au secours... du secours à mon cheval! » criait Dagobert en ébranlant vainement la serrure. Puis il ajoutait avec rage: « Et pas d'armes... pas d'armes... — Prenez garde!» cria le dompteur de bêtes. Et il parut à la mansarde du grenier qui s'ouvrait sur la cour. « N'essayez pas d'entrer, il y va de la vie... ma panthère est furieuse... — Mais mon cheval... mon cheval!» s'écria Dagobert d'une voix déchirante. «—Il est sorti

de son écurie pendant la nuit; il est entré dans le hangar en poussant la porte; à sa vue, la panthère a brisé sa cage et s'est jetée sur lui... Vous répondrez des malheurs qui peuvent arriver, » ajouta le dompteur de bêtes d'un air menaçant, «car je vais courir les plus grands dangers pour faire rentrer la Mort dans sa loge. — Mais mon cheval... Sauvez mon cheval! » s'écria Dagobert, suppliant, désespéré. Le Prophète disparut de sa lucarne.

Les rugissements des animaux, les cris de Dagobert réveillèrent tous les gens de l'hôtellerie du Faucon blanc. Çà et là les fenêtres s'éclairaient et s'ouvraient précipitamment. Bientôt les garçons d'auberge accoururent dans la cour avec des lanternes, entourèrent Dagobert, et s'informèrent de ce qui venait d'arriver. « Mon cheval est là... et un des animaux de ce misérable s'est échappé de sa cage! » s'écria le soldat en continuant d'ébranler la porte. A ces mots, les gens de l'auberge, déjà effrayés de ces épouvantables rugissements, se sauvèrent et coururent prévenir l'hôte.

On conçoit les angoisses du soldat en attendant que la porte du hangar s'ouvrît. Pâle, haletant, l'oreille collée à la serrure, il écoutait... Peu à peu les rugissements avaient cessé, il n'entendait plus qu'un grondement sourd et ces appels sinistres répétés par la voix dure et brève du Prophète : « La Mort!... ici... la Mort! »

La nuit était profondément obscure, Dagobert n'aperçut pas Goliath qui, rampant avec précaution le long du toit recouvert en tuiles, rentrait dans le grenier par la fenêtre de la mansarde. Bientôt la porte de la cour s'ouvrit de nouveau; le maître de l'auberge parut, suivi de plusieurs hommes; armé d'une carabine, il s'avançait avec précaution, ses gens portaient des fourches et des bâtons. « Que se passe-t-il donc? » dit-il en s'approchant de Dagobert, « quel trouble dans mon auberge!... Au diable les montreurs de bêtes et les négligents qui ne savent pas attacher le licou d'un cheval à la mangeoire... Si votre bête est blessée... tant pis pour vous, il fallait avoir plus de soin. »

Au lieu de répondre à ces reproches, le soldat, écoutant toujours ce qui se passait en dedans du hangar, fit un geste de la main pour réclamer le silence. Tout à coup on entendit un éclat de rugissement féroce, suivi d'un grand cri du Prophète, et presque aussitôt la panthère hurla d'une façon lamentable. « Vous êtes sans doute la cause d'un malheur, » dit au soldat l'hôte effrayé; « avez-vous entendu quel cri!... Morok est peut-être dangereusement blessé. » Dagobert allait répondre à l'hôte lorsque la porte s'ouvrit; Goliath parut sur le seuil et dit: «On peut entrer, il n'y a plus de danger. »

L'intérieur de la ménagerie offrait un spectacle sinistre. Le Prophète, pâle, pouvant à peine dissimuler son émotion sous son calme apparent, était agenouillé à quelques pas de la cage de la panthère, dans une attitude recueillie : au mouvement de ses lèvres on devinait qu'il priait.

A la vue de l'hôte et des gens de l'auberge, Morok se releva en disant d'une voix solennelle : « Merci, mon Dieu... d'avoir pu vaincre encore une fois par la force que vous m'avez donnée. » Alors, croisant ses bras sur sa poitrine, le front altier, le regard impérieux, il sembla jouir du triomphe qu'il venait de remporter sur la Mort, qui, étendue au fond de sa loge, poussait encore des hurlements plaintifs.

Les spectateurs de cette scène, ignorant que la pelisse du dompteur de bêtes cachât une armure complète, et attribuant les cris de la panthère à la crainte, restèrent frappés d'étonnement et d'admiration devant l'intrépidité et le pouvoir presque surnaturel de cet homme. A quelques pas derrière lui, Goliath se tenait debout, appuyé sur la pique de frêne... Enfin, non loin de la cage, au milieu d'une mare de sang, était étendu le cadavre de Jovial.

A la vue de ces restes sanglants... déchirés, Dagobert resta immobile, et sa rude figure prit une expression de douleur profonde... Puis, se jetant à genoux, il souleva la tête de Jovial. En retrouvant ternes, vitreux et à demi fermés ces yeux naguère encore si intelligents et si gais, lorsqu'ils se tournaient vers un maître aimé, le soldat ne put retenir une exclamation déchirante... Dagobert oubliait sa colère, les suites déplorables de cet accident si fatal aux intérêts des deux jeunes filles qui ne pouvaient ainsi continuer leur route; il ne songeait qu'à la mort horrible de ce pauvre vieux cheval, son ancien compagnon de fatigue et de guerre, fidèle animal deux fois blessé comme lui... et que depuis tant d'années il n'avait pas quitté... Cette émotion poignante se lisait d'une manière si cruelle, si touchante, sur le visage du soldat, que le maître de l'hôtellerie et ses gens se sentirent un instant apitoyés à la vue de ce grand vieillard agenouillé devant ce cheval mort.

Mais lorsque, suivant le cours de ses regrets, Dagobert songea que Jovial avait aussi été son compagnon d'exil, que la mère des orphelines avait autrefois, comme ses filles, entrepris un pénible voyage avec ce malheureux animal, les funestes conséquences de la perte qu'il venait de faire se présentèrent tout à coup à l'esprit du soldat; la fureur succédant à l'attendrissement, il se releva les yeux étincelants, courroucés, se précipita sur le Prophète, d'une main le saisit à la gorge, et de l'autre lui administra militairement dans la poitrine cinq à six coups de poing qui s'amortirent sur la cotte de mailles de Morok. « Brigand... tu me répondras de la mort de mon cheval! » disait le soldat en continuant la correction. Morok, svelte et nerveux, ne pouvait lutter avantageusement contre Dagobert qui, servi par sa grande taille, montrait encore une vigueur peu commune. Il fallut l'intervention de Goliath et du maître de l'auberge pour arracher le Prophète des mains de l'ancien grenadier. Au bout de quelques instants on sépara les deux champions. Morok était blême de rage. Il fallut de nouveaux efforts pour l'empêcher de se saisir de la pique dont il voulait frapper Dagobert. « Mais c'est abominable! » s'écria l'hôte en s'adressant au soldat qui appuyait avec désespoir ses deux poings crispés sur son front chauve. « Vous exposez ce digne homme à être dévoré par ses bêtes, et vous voulez encore l'assommer... Est-ce ainsi qu'une barbe grise se conduit? Faut-il aller chercher main forte? Vous vous étiez montré plus raisonnable dans la soirée. »

Ces mots rappelèrent le soldat à lui-même; il regretta d'autant plus sa vivacité, que sa qualité d'étranger pouvait augmenter les embarras de sa position; il fallait à tout prix se faire indemniser de son cheval, afin d'être en état de continuer son voyage, dont le succès pouvait être compromis par

un seul jour de retard. Faisant un violent effort sur lui-même, il parvint à se contraindre. « Vous avez raison... j'ai été trop vif, » dit-il à l'hôte d'une voix altérée qu'il tâchait de rendre calme. « Je n'ai pas eu la patience de tantôt. Mais enfin cet homme ne doit-il pas être responsable de la perte de mon cheval? Je vous en fais juge. — Eh bien! comme juge, je ne suis pas de votre avis. Tout cela est de votre faute. Vous aurez mal attaché votre cheval, et il sera entré sous ce hangar dont la porte était sans doute entr'ouverte, » dit l'hôte, prenant évidemment le parti du dompteur de bêtes. — « C'est vrai, » reprit Goliath, « je m'en souviens : j'avais laissé la porte entre-bâillée la nuit, afin de donner de l'air aux animaux; les cages étaient bien fermées, il n'y avait pas de danger... — C'est juste! » dit un des assistants. « — Il aura fallu la vue du cheval pour rendre la panthère furieuse, et lui faire briser sa cage, reprit un autre. — C'est plutôt le Prophète qui doit se plaindre, » dit un troisième. « — Peu importe l'avis des uns et des autres, » reprit Dagobert, dont la patience commençait à se lasser, « je dis, moi, qu'il me faut à l'instant de l'argent ou un cheval, oui, à l'instant, car je veux quitter cette auberge de malheur. — Et je dis, moi, que c'est vous qui allez m'indemniser! » s'écria Morok, qui sans doute ménageait ce coup de théâtre pour la fin, car il montra sa main gauche ensanglantée, jusqu'alors cachée dans la manche de sa pelisse. « Je serai peut-être estropié pour ma vie, » ajouta-t-il. « Voyez quelle blessure la panthère m'a faite! »

Sans avoir la gravité que lui attribuait le Prophète, cette blessure était assez profonde. Ce dernier argument lui concilia la sympathie générale. Comptant sans doute sur cet incident pour décider du gain d'une cause qu'il regardait comme sienne, l'hôtelier dit au garçon d'écurie : « Il n'y a qu'un moyen d'en finir... c'est d'aller tout de suite éveiller M. le bourgmestre, et de le prier de venir ici; il décidera qui a tort ou raison. — J'allais vous le proposer, » dit le soldat, « car, après tout, je ne peux pas me faire justice moi-même. — Fritz, cours chez M. le bourgmestre, » dit l'hôte.

Le garçon partit précipitamment. Son maître, craignant d'être compromis par l'interrogatoire du soldat, auquel il avait, la surveille, négligé de demander ses papiers, lui dit : « Le bourgmestre sera de très-mauvaise humeur... d'être dérangé si tard. Je n'ai pas envie d'en souffrir, aussi je vous engage à aller me chercher vos papiers s'ils sont en règle... car j'ai eu le tort de ne pas me les faire présenter hier soir à votre arrivée. — Ils sont en haut dans mon sac, vous allez les avoir, » répondit le soldat. Puis, détournant la vue et mettant sa main sur ses yeux lorsqu'il passa devant le corps de Jovial, il sortit pour aller retrouver les deux sœurs.

Le Prophète le suivit d'un regard triomphant, et se dit : « Le voilà sans cheval, sans argent, sans papiers... Je ne pouvais faire plus... puisqu'il m'était interdit de faire plus... et que je devais autant que possible agir de ruse, et ménager les apparences... Tout le monde donnera tort à ce soldat. Je puis du moins répondre que, d'ici à quelques jours, il ne continuera pas sa route, puisque de si grands intérêts semblent se rattacher à son arrestation et à celle de ces deux jeunes filles. »

Un quart d'heure après cette réflexion du dompteur de bêtes, Karl, le camarade de Goliath, sortait de la cachette où son maître l'avait confiné

pendant la soirée, et partait pour Leipzig porteur d'une lettre que Morok venait d'écrire à la hâte et que Karl devait, aussitôt son arrivée, mettre à la poste. L'adresse de cette lettre était ainsi conçue :

A Monsieur

Monsieur Rodin,

Rue du Milieu-des-Ursins, n° 11,

A Paris,

France.





CHAPITRE XII.

Le Bourgmestre.

L'inquiétude de Dagobert augmentait de plus en plus ; certain que son cheval n'était pas venu volontairement dans le hangar, il attribuait ce malheureux événement à la méchanceté du dompteur de bêtes ; mais il se demandait en vain la cause de l'acharnement de ce misérable contre lui, et il songeait avec effroi que sa cause, si juste qu'elle fût, allait dépendre de la bonne ou mauvaise humeur d'un juge arraché au sommeil et qui pouvait condamner sur des apparences trompeuses.

Bien décidé à cacher aussi longtemps que possible aux orphelines le nouveau coup qui les frappait, il ouvrait la porte de leur chambre lorsqu'il se heurta contre Rabat-Joie, car le chien était accouru à son poste après avoir en vain essayé d'empêcher le Prophète d'emmener Jovial. « Heureusement le chien est revenu là, les pauvres petites étaient gardées, » dit le soldat en ouvrant la porte. A sa grande surprise, une profonde obscurité régnait dans la chambre. « Mes enfants..., » s'écria-t-il, « pourquoi êtes vous donc sans lumière? » On ne lui répondit pas. Effrayé, il courut au lit à tâtons, prit la main d'une des deux sœurs : cette main était glacée. « Rose !... mes

enfants ! » s'écria-t-il, « Blanche ! mais répondez-moi donc... Vous me faites peur... » Même silence, la main qu'il tenait se laissait aller à ses mouvements, froide et inerte.

La lune, alors dégagée des nuages noirs qui l'entouraient, jeta dans cette petite chambre et sur le lit placé en face de la fenêtre une assez vive clarté pour que le soldat vît les deux sœurs évanouies. La lueur bleuâtre de la lune augmentait encore la pâleur des orphelines ; elles se tenaient à demi embrassées, Rose avait caché sa tête dans le sein de Blanche. « Elles se seront trouvées mal de frayeur, » s'écria Dagobert en courant à sa gourde. « Pauvres petites ! après une journée où elles ont eu tant d'émotions, ce n'est pas étonnant ! » Et le soldat, imbibant le coin d'un mouchoir de quelques gouttes d'eau-de-vie, se mit à genoux devant le lit, frotta légèrement les tempes des deux sœurs, et passa sous leurs petites narines roses le linge imprégné de spiritueux... Toujours agenouillé, penchant vers les orphelines sa brune figure inquiète, ému, il attendit quelques secondes avant de renouveler l'emploi du seul moyen de secours qu'il eût en son pouvoir. Un léger mouvement de Rose donna quelque espoir au soldat ; la jeune fille tourna sa tête sur l'oreiller en soupirant ; puis bientôt elle tressaillit, ouvrit des yeux à la fois étonnés et effrayés ; mais, ne reconnaissant pas d'abord Dagobert, elle s'écria : « Ma sœur ! » et se jeta entre les bras de Blanche. Celle-ci commençait à ressentir aussi les effets des soins du soldat. Le cri de Rose la tira complétement de sa léthargie ; partageant de nouveau sa frayeur sans en savoir la cause, elle se pressa contre elle.

« Les voilà revenues... c'est l'important, » dit Dagobert. « Maintenant la folle peur passera bien vite. » Puis il ajouta en adoucissant sa voix : « Eh bien ! mes enfants... courage... vous allez mieux... c'est moi... qui suis là... moi... Dagobert. »

Les orphelines firent un brusque mouvement, tournèrent vers le soldat leurs charmants visages encore pleins de trouble, d'émotion, et, par un élan plein de grâce, toutes deux lui tendirent les bras en s'écriant : « C'est toi... Dagobert... nous sommes sauvées... — Oui, mes enfants... c'est moi, » dit le vétéran en prenant leurs mains dans les siennes, et les serrant avec bonheur. « Vous avez donc eu grand'peur pendant mon absence ? — Oh ! peur... à en mourir... — Si tu savais... mon Dieu... si tu savais... — Mais la lampe est éteinte ! Pourquoi ? — Ce n'est pas nous... — Voyons, remettez-vous, pauvres petites, et racontez-moi cela... Cette auberge ne me paraît pas sûre... Heureusement, nous la quitterons bientôt... Maudit sort qui m'y a conduit... Après cela, il n'y avait pas d'autre hôtellerie dans le village... Que s'est-il donc passé ? — A peine as-tu été parti... que la fenêtre s'est ouverte bien fort, la lampe est tombée avec la table avec un bruit terrible. — Alors le cœur nous a manqué, nous nous sommes embrassées en poussant un cri, car nous avions cru aussi entendre marcher dans la chambre. — Et nous nous sommes trouvées mal, tant nous avions peur... »

Malheureusement, persuadé que la violence du vent avait déjà cassé les carreaux et ébranlé la fenêtre, Dagobert crut avoir mal fermé l'espagnolette, attribua à ce second accident la même cause qu'au premier, et crut que l'effroi des orphelines les abusait. « Enfin, c'est passé, n'y pensons plus,

calmez-vous, » leur dit-il. « — Mais toi, pourquoi nous as-tu quittées si vite... Dagobert? — Oui, maintenant je m'en souviens; n'est-ce pas, ma sœur, nous avons entendu un grand bruit, et Dagobert a couru vers l'escalier en disant : « Mon cheval... que fait-on à mon cheval? » — C'était donc Jovial qui hennissait? » Ces questions renouvelaient les angoisses du soldat; il craignait d'y répondre, et dit d'un air embarrassé : « Oui... Jovial hennissait... mais ce n'était rien !... Ah çà, il nous faut de la lumière. Savez-vous où j'ai mis mon briquet hier soir? Allons, je perds la tête, il est dans ma poche. Il y a là heureusement une chandelle; je vais l'allumer pour chercher dans mon sac des papiers dont j'ai besoin. »

Dagobert fit jaillir quelques étincelles, se procura de la lumière et vit en effet la croisée encore entr'ouverte, la table renversée, et auprès de la lampe son havre-sac; il ferma la fenêtre, releva la petite table, y plaça son sac, et le déboucla afin d'y prendre son portefeuille placé, ainsi que sa croix et sa bourse, dans un espèce de poche pratiquée entre la doublure et la peau du sac, qui ne paraissait pas avoir été fouillée, grâce au soin avec lequel les courroies étaient rajustées. Le soldat plongea sa main dans la poche qui s'offrait à l'entrée du havre-sac, et ne trouva rien. Foudroyé de surprise, il pâlit et s'écria, en reculant d'un pas : « Comment! rien! — Dagobert, qu'as-tu donc? » dit Blanche. Il ne répondit pas. Immobile, penché sur la table, il restait la main toujours plongée dans la poche du sac... Puis bientôt, cédant à un vague espoir... car une si cruelle réalité ne lui paraissait pas possible, il vida précipitamment le contenu du sac sur la table : c'étaient de pauvres hardes à moitié usées, son vieil habit d'uniforme des grenadiers à cheval de la garde impériale, sainte relique pour le soldat. Mais Dagobert eut beau développer chaque objet d'habillement, il n'y trouva ni sa bourse ni son portefeuille où étaient ses papiers, les lettres du général Simon et sa croix. En vain, avec cette puérilité terrible qui accompagne toujours les recherches désespérées, le soldat prit le havre-sac par les deux coins et le secoua vigoureusement; rien n'en sortit.

Les orphelines se regardaient avec inquiétude, ne comprenant rien au silence et à l'action de Dagobert qui leur tournait le dos. Blanche se hasarda de lui dire d'une voix timide : « Qu'as-tu donc?... Tu ne nous réponds pas... Qu'est-ce que tu cherches dans ton sac? » Toujours muet, Dagobert se fouilla précipitamment, retourna toutes ses poches; rien... Peut-être pour la première fois de sa vie, ses deux enfants, comme il les appelait, lui avaient adressé la parole sans qu'il leur répondît. Blanche et Rose sentirent de grosses larmes mouiller leurs yeux; croyant le soldat fâché, elles n'osèrent plus lui parler.

« Non... non... ça ne se peut pas... non! » disait le vétéran en appuyant sa main sur son front et en cherchant encore dans sa mémoire où il aurait pu placer des objets si précieux pour lui, ne voulant pas encore se résoudre à croire à leur perte. Un éclair de joie brilla dans ses yeux... il courut prendre sur une chaise la valise des orphelines, elle contenait un peu de linge, deux robes noires et une petite boîte de bois blanc renfermant un mouchoir de soie qui avait appartenu à leur mère, deux boucles de ses cheveux, et un ruban noir qu'elle portait au cou. Le peu qu'elle possédait avait été

saisi par le gouvernement russe par suite de la confiscation. Dagobert fouilla et refouilla tout... visita jusqu'aux derniers recoins de la valise, rien... rien... Cette fois, complétement anéanti, il s'appuya sur la table. Cet homme si robuste, si énergique, se sentait faiblir... Son visage était à la fois brûlant et baigné d'une sueur froide... ses genoux tremblaient sous lui.

On dit vulgairement qu'un noyé s'accrocherait à une paille; il en est ainsi du *désespoir* qui ne veut pas absolument *désespérer;* Dagobert se laissa entraîner à une dernière espérance absurde, folle, impossible... il se retourna brusquement vers les deux orphelines et leur dit... sans songer à l'altération de ses traits et de sa voix : « Je ne vous les ai pas donnés... à garder... dites? » Au lieu de lui répondre, Rose et Blanche, épouvantées de sa pâleur, de l'expression de son visage, jetèrent un cri. « Mon Dieu... mon Dieu... qu'as-tu donc? » murmura Rose. « — Les avez-vous... oui ou non? » s'écria d'une voix tonnante le malheureux égaré par la douleur. « Si c'est non... je prends le premier couteau venu et je me le... *plante* à travers le corps! — Hélas! toi si bon... pardonne-nous si nous t'avons causé quelque peine... — Tu nous aimes tant... tu ne voudrais pas nous faire de mal... » Et les orphelines se prirent à pleurer en tendant leurs mains suppliantes vers le soldat.

Celui-ci, sans les voir, les regardait d'un œil hagard; puis, cette espèce de vertige dissipé, la réalité se présenta bientôt à sa pensée avec toutes ses terribles conséquences; il joignit les mains, tomba à genoux devant le lit des orphelines, y appuya son front, ot à travers ses sanglots déchirants, car cet homme de fer sanglotait, on n'entendait que ces mots entrecoupés : « Pardon... pardon... je ne sais pas... Ah! quel malheur!... quel malheur! pardon... »

A cette explosion de douleur dont elles ne comprenaient pas la cause, mais qui chez un tel homme était navrante, les deux sœurs interdites entourèrent de leurs bras cette vieille tête grise et s'écrièrent en pleurant : « Mais regarde-nous donc! dis-nous ce qui t'afflige... Ce n'est pas nous?... »

Un bruit de pas résonna dans l'escalier. Au même instant retentirent les aboiements de Rabat-Joie resté en dehors de la porte. Plus les pas s'approchaient, plus les grondements du chien devenaient furieux; ils étaient sans doute accompagnés de démonstrations hostiles, car on entendit l'aubergiste s'écrier d'un ton courroucé : « Dites donc, eh!... appelez donc votre chien... ou parlez-lui, c'est M. le bourgmestre qui monte... — Dagobert... entends-tu?... c'est le bourgmestre, » dit Rose. « — On monte... voilà du monde..., » reprit Blanche. Ces mots, *le bourgmestre*, rappelèrent tout à Dagobert, et complétèrent pour ainsi dire le tableau de sa terrible position. Son cheval était mort, il se trouvait sans papiers, sans argent, et un jour, un seul jour de retard, ruinait la dernière espérance des deux sœurs et rendait inutile ce long et pénible voyage.

Les gens fortement trempés, et le vétéran était de ce nombre, préfèrent les grands périls, les positions menaçantes, mais nettement tranchées, à ces angoisses vagues qui précèdent un malheur définitif. Dagobert, servi par son bon sens, par son admirable dévouement, comprit qu'il n'avait de ressource que dans la justice du bourgmestre et que tous ses efforts devaient

tendre à se rendre ce magistrat favorable; il essuya donc ses yeux aux draps du lit, se releva, droit, calme, résolu, et dit aux orphelines : « Ne craignez rien... mes enfants; il faudra bien que ce soit notre sauveur qui arrive. — Allez-vous appeler votre chien?... » cria l'hôtelier, toujours retenu sur l'escalier par Rabat-Joie, sentinelle vigilante, qui continuait de lui disputer le passage. « Il est donc enragé, cet animal-là? Attachez-le donc! N'avez-vous pas déjà assez causé de malheurs dans ma maison?... Je vous dis que M. le bourgmestre veut vous interroger à votre tour, puisqu'il vient d'entendre Morok. »

Dagobert passa la main dans ses cheveux gris et sur sa moustache, agrafa le col de sa houppelande, brossa ses manches avec ses mains, afin de se donner le meilleur air possible, sentant que le sort des orphelines allait dépendre de son entretien avec ce magistrat. Ce ne fut pas sans un violent battement de cœur qu'il mit la main sur la serrure, après avoir dit aux petites filles de plus en plus effrayées de tant d'événements : « Enfoncez-vous bien dans votre lit, mes enfants... S'il faut absolument que quelqu'un entre ici, le bourgmestre y entrera seul... » Puis ouvrant la porte, le soldat s'avança sur le palier et dit : « A bas!... Rabat-Joie... ici. »

Le chien obéit avec une répugnance marquée. Il fallut que son maître lui ordonnât deux fois de s'abstenir de toute manifestation malfaisante à l'encontre de l'hôtelier; ce dernier, une lanterne d'une main et son bonnet de l'autre, précédait respectueusement le bourgmestre, dont la figure magistrale se perdait dans la pénombre de l'escalier. Derrière le juge et quelques marches plus bas que lui, on voyait vaguement, éclairés par une autre lanterne, les visages curieux des gens de l'hôtellerie. Dagobert, après avoir fait rentrer Rabat-Joie dans sa chambre, ferma la porte et s'avança de deux pas sur le palier assez spacieux pour contenir plusieurs personnes, et à l'angle duquel se trouvait un banc de bois à dossier.

Le bourgmestre, arrivant à la dernière marche de l'escalier, parut surpris de voir Dagobert fermer la porte de la chambre dont il semblait vouloir lui interdire l'entrée. « Pourquoi fermez-vous cette porte? » demanda-t-il d'un ton brusque. « — D'abord parce que deux jeunes filles, qui m'ont été confiées, sont couchées dans cette pièce, et ensuite, parce que votre interrogatoire inquiéterait ces enfants, » répondit Dagobert... « Asseyez-vous sur ce banc, et interrogez-moi ici, M. le bourgmestre, cela vous est égal, je pense? — Et de quel droit prétendez-vous m'imposer le lieu de votre interrogatoire? » demanda le juge d'un air mécontent. « — Oh! je ne prétends rien, M. le bourgmestre, » se hâta de dire le soldat, craignant avant tout d'indisposer son juge. « Seulement, comme ces jeunes filles sont couchées, et déjà toutes tremblantes, vous feriez preuve de bon cœur si vous vouliez bien m'interroger ici. — Hum!... ici, » dit le magistrat avec humeur. « Belle corvée! c'était bien la peine de me déranger au milieu de la nuit... Allons, soit, je vous interrogerai ici. » Puis, se tournant vers l'aubergiste : « Posez votre lanterne sur ce banc, et laissez-nous... »

L'aubergiste obéit, et descendit, suivi des gens de sa maison, aussi contrarié que ceux-ci de ne pouvoir assister à l'interrogatoire. Le vétéran resta seul avec le magistrat.



CHAPITRE XIII.

Le Jugement.

Le digne bourgmestre de Moekern était coiffé d'un bonnet de drap, et enveloppé d'un manteau; il s'assit pesamment sur le banc : c'était un gros homme de soixante ans environ, d'une figure rogue et renfrognée; de son poing rouge et gras, il frottait fréquemment ses yeux gonflés et rougis par un brusque réveil.

Dagobert debout, tête nue, l'air soumis et respectueux, tenait son vieux bonnet de police entre ses deux mains, et tâchait de lire sur la maussade physionomie de son juge quelles chances il pouvait avoir de l'intéresser à son sort, c'est-à-dire à celui des orphelines.

Dans ce moment critique, le pauvre soldat appelait à son aide tout son

sang-froid, toute sa raison, toute son éloquence, toute sa résolution; lui qui vingt fois avait bravé la mort avec un froid dédain, lui qui, calme et assuré, parce qu'il était sincère et éprouvé, n'avait jamais baissé les yeux devant le regard d'aigle de l'empereur, son héros, son dieu... se sentait interdit, tremblant, devant ce bourgmestre de village à figure malveillante. De même aussi, quelques heures auparavant, il avait dû subir, impassible et résigné, les provocations du Prophète, pour ne pas compromettre la mission sacrée dont une mère mourante l'avait chargé, montrant ainsi à quel héroïsme d'abnégation peut atteindre une âme honnête et simple.

« Qu'avez-vous à dire... pour votre justification? voyons, dépêchons... » demanda brutalement le juge avec un bâillement d'impatience. « — Je n'ai pas à me justifier... j'ai à me plaindre, M. le bourgmestre, » dit Dagobert d'une voix ferme. « — Croyez-vous m'apprendre dans quels termes je dois vous poser mes questions? » s'écria le magistrat d'un ton si aigre, que le soldat se reprocha d'avoir déjà si mal engagé l'entretien; voulant apaiser son juge, il s'empressa de répondre avec soumission : « — Pardon, M. le bourgmestre, je me serai mal expliqué; je voulais seulement dire que dans cette affaire je n'avais aucun tort. — Le Prophète dit le contraire. — Le Prophète..., » répondit le soldat d'un air de doute. « — Le Prophète est un pieux et honnête homme, incapable de mensonge, » reprit le juge. « — Je ne peux rien dire à ce sujet, mais vous êtes trop juste, et vous avez trop bon cœur, M. le bourgmestre, pour me donner tort sans m'écouter... Ce n'est pas un homme comme vous qui ferait une injustice... oh! cela se voit tout de suite. » En se résignant ainsi, malgré lui, au rôle de *courtisan*, Dagobert adoucissait le plus possible sa grosse voix, et tâchait de donner à son austère figure une expression souriante, avenante et flatteuse. « Un homme comme vous, » ajouta-t-il en redoublant d'aménité, « un juge si respectable... n'entend pas que d'une oreille. — Il ne s'agit pas d'oreilles... mais d'yeux, et quoique les miens me cuisent comme si je les avais frottés avec des orties... j'ai vu la main du dompteur de bêtes horriblement blessée. — Oui, M. le bourgmestre, c'est bien vrai; mais songez que s'il avait fermé ses cages et sa porte... tout cela ne serait pas arrivé... — Pas du tout, c'est votre faute, il fallait solidement attacher votre cheval à sa mangeoire. — Vous avez raison, M. le bourgmestre; certainement, vous avez raison, » dit le soldat d'une voix de plus en plus affable et conciliante. « Ce n'est pas un pauvre diable comme moi qui vous contredira; cependant, si l'on avait par méchanceté détaché mon cheval... pour le faire aller dans la ménagerie... vous avouerez, n'est-ce pas? que ce n'est plus ma faute; ou du moins, vous l'avouerez si cela vous fait plaisir, » se hâta de dire le soldat, « je n'ai pas le droit de vous rien commander. — Et pourquoi, diable! voulez-vous qu'on vous ait joué ce mauvais tour? — Je ne le sais pas, M. le bourgmestre, mais... — Vous ne le savez pas... Eh bien! ni moi non plus, » dit impatiemment le bourgmestre. « Ah! mon Dieu! que de sottes paroles pour une carcasse de cheval mort! »

Le visage du soldat, perdant tout à coup son expression d'aménité forcée, redevint sévère; il répondit d'une voix grave et émue : « Mon cheval est mort... ce n'est plus qu'une carcasse, c'est vrai, et il y a une heure, quoi-

que bien vieux, il était plein de courage et d'intelligence... Il hennissait joyeusement à ma voix... et chaque soir il léchait les mains des deux pauvres enfants qu'il avait portées tout le jour... comme autrefois il avait porté leur mère... Maintenant il ne portera plus personne, on le jettera à la voirie, les chiens le mangeront, et tout sera dit... Ce n'était pas la peine de me rappeler cela durement, M. le bourgmestre, car je l'aimais, moi, mon cheval! »

A ces mots, prononcés avec une simplicité digne et touchante, le bourgmestre, ému malgré lui, se reprocha ses paroles. « Je comprends que vous regrettiez votre cheval, » dit-il d'une voix moins impatientée. « Mais enfin, que voulez-vous? c'est un malheur. — Un malheur... oui, M. le bourgmestre, un bien grand malheur; les jeunes filles que j'accompagne étaient trop faibles pour entreprendre une longue route à pied, trop pauvres pour voyager en voiture... Pourtant il fallait que nous arrivassions à Paris avant le mois de février... Quand leur mère est morte, je lui ai promis de les conduire en France, car ces enfants n'ont plus que moi. — Vous êtes donc leur...? — Je suis leur fidèle serviteur, M. le bourgmestre, et maintenant que mon cheval a été tué, qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Voyons, vous êtes bon, vous avez peut-être des enfants? Si un jour ils se trouvaient dans la position de mes deux petites orphelines, ayant pour tout bien, pour toutes ressources au monde... un vieux soldat qui les aime et un vieux cheval qui les porte... si après avoir été bien malheureuses depuis leur naissance, oui, allez! bien malheureuses, car mes orphelines sont filles d'exilés... leur bonheur se trouvait au bout de ce voyage, et que par la mort d'un cheval ce voyage devînt impossible? dites, M. le bourgmestre, est-ce que ça ne vous remuerait pas le fond du cœur? est-ce que vous ne trouveriez pas comme moi que la perte de mon cheval est irréparable? — Certainement, » répondit le bourgmestre, assez bon homme au fond, et partageant involontairement l'émotion de Dagobert. « Je comprends maintenant toute la gravité de la perte que vous avez faite, et puis ces orphelines m'intéressent; quel âge ont-elles? — Quinze ans et deux mois... elles sont jumelles... — Quinze ans et deux mois... à peu près l'âge de ma Frédérique. — Vous avez une jeune demoiselle de cet âge, » reprit Dagobert renaissant à l'espoir, « eh bien! M. le bourgmestre, franchement, le sort de mes pauvres petites ne m'inquiète plus... Vous nous ferez justice... — Faire justice... c'est mon devoir; après tout... dans cette affaire-là, les torts sont à peu près égaux; d'un côté vous avez mal attaché votre cheval, de l'autre le dompteur de bêtes a laissé sa porte ouverte. Il dit à cela : « J'ai été blessé à la main; » mais vous répondez : « Mon cheval a été tué... et pour mille raisons la mort de mon cheval est un dommage irréparable. » — Vous me faites parler mieux que je ne parlerai jamais, M. le bourgmestre, » dit le soldat avec un sourire humblement câlin, « mais c'est le sens de ce que j'aurais dit, car, ainsi que vous le prétendez vous-même, M. le bourgmestre, ce cheval, c'était toute ma fortune, et il est bien juste que... — Sans doute, » reprit le bourgmestre en interrompant le soldat, « vos raisons sont excellentes... le Prophète... honnête et saint homme d'ailleurs, avait à sa manière très-habile-

ment présenté les faits, et puis, c'est une ancienne connaissance; ici, voyez-vous, nous sommes presque tous fervents catholiques; il donne à nos femmes à très-bon marché de petits livres très-édifiants et il leur vend vraiment à perte des chapelets et des *agnus Dei* très-bien confectionnés... Cela ne fait rien à l'affaire, me direz-vous, et vous aurez raison; pourtant, ma foi, je vous l'avoue, j'étais venu ici dans l'intention... — De me donner tort... n'est-ce pas, M. le bourgmestre? » dit Dagobert de plus en plus rassuré. « C'est que vous n'étiez pas tout à fait réveillé... votre justice n'avait encore qu'un œil d'ouvert. — Vraiment, M. le soldat, » répondit le juge avec bonhomie, « ça se pourrait bien, car je n'ai pas caché d'abord à Morok que je lui donnais raison; alors il m'a dit, très-généreusement du reste : « Puisque vous condamnez mon adversaire, je ne veux pas aggraver sa position, et vous dire certaines choses... » — Contre moi?... — Apparemment; mais en généreux ennemi il s'est tu lorsque je lui ai dit que selon toute apparence je vous condamnerais provisoirement à une forte amende envers lui; car, je ne vous le cache pas, avant d'avoir entendu vos raisons, j'étais décidé à exiger de vous une indemnité pour la blessure du Prophète... — Voyez pourtant, M. le bourgmestre, comme les gens les plus justes et les plus capables peuvent être trompés, » dit Dagobert en redevenant courtisan; bien plus, il ajouta en tâchant de prendre un air prodigieusement malicieux : « Mais ils reconnaissent la vérité, et ce n'est pas eux que l'on met dedans, tout *Prophète* que l'on est ! »

Par ce pitoyable jeu de mots, le premier, le seul que Dagobert eût jamais commis, l'on juge de la gravité de la situation, et des efforts, des tentatives de toutes sortes que faisait le malheureux pour captiver la bienveillance de son juge. Le bourgmestre ne comprit pas tout d'abord la plaisanterie; il ne fut mis sur la voie que par l'air satisfait de Dagobert et par son coup d'œil interrogatif, qui semblait dire : « Hein! c'est charmant, j'en suis étonné moi-même. » Le magistrat se prit donc à sourire d'un air paterne, en hochant la tête; puis il répondit en aggravant encore le jeu de mots : « Eh... eh... eh ! vous avez raison, le Prophète aura mal prophétisé... Vous ne lui payerez aucune indemnité; je regarde les torts comme égaux, et les dommages comme compensés... Il a été blessé, votre cheval a été tué, partant vous êtes quittes. — Et alors combien croyez-vous qu'il me redoive? » demanda le soldat avec une étrange naïveté. « — Comment? — Oui, M. le bourgmestre... quelle somme est-ce qu'il me payera? — Quelle somme? — Oui, mais avant de la fixer je dois vous prévenir d'une chose, M. le bourgmestre; je crois être dans mon droit en n'employant pas tout l'argent à l'acquisition d'un cheval... Je suis sûr qu'aux environs de Leipzig je trouverai une bête à bon marché chez les paysans... Je vous avouerai même, entre nous, qu'à la rigueur, si je trouvais un bon petit âne... je n'y mettrais pas d'amour-propre... J'aimerais même mieux cela; car, voyez-vous, après ce pauvre Jovial, la compagnie d'un autre cheval me serait pénible... Aussi je dois vous... — Ah çà! » s'écria le bourgmestre en interrompant Dagobert, « de quelle somme, de quel âne et de quel autre cheval venez-vous me parler?... Je vous dis que vous ne devez rien au Prophète et qu'il ne vous doit rien. — Il ne me doit rien? — Vous avez la tête

joliment dure, mon brave homme; je vous répète que si les animaux du Prophète ont tué votre cheval, le Prophète a été blessé grièvement... Ainsi donc, vous êtes quittes... ou si vous l'aimez mieux, vous ne lui devez aucune indemnité et il ne vous en doit aucune... Comprenez-vous, enfin? » Dagobert, stupéfait, resta quelques moments sans répondre, en regardant le bourgmestre avec une angoisse profonde; il voyait de nouveau ses espérances détruites par ce jugement.

« Pourtant, M. le bourgmestre, reprit-il d'une voix altérée, vous êtes trop juste pour ne pas faire attention à une chose : la blessure du dompteur de bêtes ne l'empêche pas de continuer son état... et la mort de mon cheval m'empêche de continuer mon voyage; il faut donc qu'il m'indemnise... »

Le juge croyait avoir déjà beaucoup fait pour Dagobert en ne le rendant pas responsable de la blessure du Prophète, car Morok, nous l'avons dit, exerçait une certaine influence sur les catholiques du pays et surtout sur leurs femmes, par son débit de bimbeloterie dévote; l'on savait, de plus, qu'il était appuyé par quelques personnes éminentes. L'insistance du soldat blessa donc le magistrat, qui, reprenant sa physionomie rogue, répondit sévèrement : « Vous me feriez repentir de mon impartialité. Comment! au lieu de me remercier, vous demandez encore? — Mais, M. le bourgmestre... je demande une chose juste... je voudrais être blessé à la main comme le Prophète, et pouvoir continuer ma route. — Il ne s'agit pas de ce que vous voudriez ou non... j'ai prononcé... c'est fini. — Mais... — Assez... assez... Passons à autre chose... Vos papiers. — Oui, nous allons parler de mes papiers... mais je vous en supplie, M. le bourgmestre, ayez pitié de ces deux enfants qui sont là... Faites que nous puissions continuer notre voyage... et... — J'ai fait tout ce que je peux faire... plus même peut-être que je n'aurais dû... Encore une fois, vos papiers. — D'abord, il faut que je vous explique... — Pas d'explications... Vos papiers... Préférez-vous que je vous fasse arrêter comme vagabond? — Moi!... m'arrêter!... — Je veux dire que si vous refusez de me donner vos papiers, ce serait comme si vous n'en aviez pas... Or, les gens qui n'en ont pas, on les arrête jusqu'à ce que l'autorité ait décidé d'eux... Voyons vos papiers. Finissons, j'ai hâte de retourner chez moi... »

La position de Dagobert devenait d'autant plus accablante, qu'un moment il s'était laissé entraîner à un vif espoir. Ce fut un dernier coup à ajouter à ce que le vétéran souffrait depuis le commencement de cette scène; épreuve aussi cruelle que dangereuse, pour un homme de cette trempe, d'un caractère droit, mais entier; loyal, mais rude et absolu; pour un homme, enfin, qui, longtemps soldat, et soldat victorieux, s'était malgré lui habitué envers le *bourgeois* à de certaines formules singulièrement despotiques.

A ces mots, *vos papiers*, Dagobert devint très-pâle; mais il tâcha de cacher ses angoisses sous une apparence d'assurance qu'il croyait propre à donner au magistrat une bonne opinion de lui. « En deux mots, M. le bourgmestre, je vais vous dire la chose... Rien n'est plus simple... Ça peut arriver à tout le monde... je n'ai pas l'air d'un mendiant ou d'un vagabond, n'est-ce pas? Et puis enfin... vous comprenez qu'un honnête homme qui voyage avec deux jeunes filles... — Que de paroles! Vos papiers? »

Deux puissants auxiliaires vinrent par un bonheur inespéré au secours du soldat. Les orphelines, de plus en plus inquiètes, et entendant toujours Dagobert parler sur le palier, s'étaient levées et habillées; de sorte qu'au moment où le magistrat disait d'une voix brusque : *Que de paroles! vos papiers?* Rose et Blanche, se tenant par la main, sortirent de la chambre. A la vue de ces deux ravissantes figures, que leurs pauvres vêtements de deuil rendaient encore plus intéressantes, le bourgmestre se leva frappé de surprise et d'admiration. Par un mouvement spontané, chaque sœur prit une main de Dagobert et se serra contre lui en regardant le magistrat d'un air à la fois inquiet et candide. C'était un tableau si touchant, que ce vieux soldat présentant pour ainsi dire à son juge ces deux gracieux enfants aux traits remplis d'innocence et de charme, que le bourgmestre, par un nouveau retour à des sentiments pitoyables, se sentit vivement ému; Dagobert s'en aperçut; aussi avançant, en tenant toujours les orphelines par la main, il lui dit d'une voix pénétrée : « Les voilà, ces pauvres petites, M. le bourgmestre, les voilà. Est-ce que je peux vous montrer un meilleur passe-port? » Et, vaincu par tant de sensations pénibles, contenues, précipitées, Dagobert sentit malgré lui ses yeux devenir humides.

Quoique naturellement brusque et rendu plus maussade encore par l'interruption de son sommeil, le bourgmestre ne manquait ni de bon sens ni de sensibilité. Il comprit donc qu'un homme ainsi accompagné devait difficilement inspirer de la défiance. « Pauvres chers enfants!... » dit-il en les examinant avec un intérêt croissant, « orphelines si jeunes... et elles viennent de bien loin?... — Du fond de la Sibérie, M. le bourgmestre, où leur mère était exilée avant leur naissance... Voilà plus de cinq mois que nous voyageons à petites journées... N'est-ce pas déjà assez dur pour des enfants de cet âge?... C'est pour elles que je vous demande grâce et appui... pour elles, que tout accable aujourd'hui, car tout à l'heure, en venant chercher mes papiers... dans mon sac, je n'ai plus retrouvé le portefeuille où ils étaient avec ma bourse et ma croix... car enfin, M. le bourgmestre, pardon... si je vous dis cela... ce n'est pas par gloriole... mais j'ai été décoré de la main de l'empereur, et un homme qu'il a décoré de sa main, voyez-vous, ne peut pas être un mauvais homme, quoiqu'il ait malheureusement perdu ses papiers... et sa bourse... Car voilà où nous en sommes, et c'est ce qui me rendait si exigeant pour l'indemnité... — Et comment... et où... avez-vous fait cette perte? — Je n'en sais rien, M. le bourgmestre; je suis sûr avant-hier à la couchée d'avoir pris un peu d'argent dans la bourse et d'avoir vu le portefeuille; hier la monnaie de la pièce changée m'a suffi et je n'ai pas défait mon sac... — Et hier et aujourd'hui, où votre sac est-il resté? — Dans la chambre occupée par les enfants; mais cette nuit... »

Dagobert fut interrompu par les pas de quelqu'un qui montait. C'était le Prophète. Caché dans l'ombre au pied de l'escalier, il avait entendu cette conversation, et il redoutait que la faiblesse du bourgmestre ne nuisit à la complète réussite de ses projets déjà presque entièrement réalisés.



CHAPITRE XIV.

La décision.

Morok portait son bras gauche en écharpe; après avoir lentement gravi l'escalier, il salua respectueusement le bourgmestre.

A l'aspect de la sinistre figure du dompteur de bêtes, Rose et Blanche, effrayées, reculèrent d'un pas et se rapprochèrent du soldat. Le front de celui-ci se rembrunit; il sentit de nouveau sourdement bouillonner sa colère contre Morok, cause de ses cruels embarras (il ignorait pourtant que Goliath eût, à l'instigation du Prophète, volé le portefeuille et les papiers).

« Que voulez-vous, Morok? » lui dit le bourgmestre d'un air moitié bienveillant, moitié fâché. « Je voulais être seul, je l'avais dit à l'aubergiste. — Je viens vous rendre un service, M. le bourgmestre. — Un service? — Un grand service; sans cela je ne me serais pas permis de vous déranger; il m'est venu un scrupule. — Un scrupule? — Oui, M. le bourgmestre, je me suis reproché de ne pas vous avoir dit ce que j'avais à vous dire sur cet homme; déjà une fausse pitié m'avait égaré. — Mais enfin, qu'avez-vous à dire? »

Morok s'approcha du juge et lui parla tout bas pendant assez longtemps. D'abord très-étonnée, peu à peu la physionomie du bourgmestre devint profondément attentive et soucieuse; de temps en temps, il laissait échapper une exclamation de surprise et de doute, en jetant des regards de côté sur le groupe formé par Dagobert et les deux jeunes filles. A l'expression de ces regards, de plus en plus inquiets, scrutateurs et sévères, on voyait facilement que les paroles secrètes du Prophète changeaient progressivement l'intérêt que le magistrat avait ressenti pour les orphelines et pour le soldat, en un sentiment rempli de défiance et d'hostilité. Dagobert s'aperçut de ce revirement soudain; ses craintes, un instant calmées, revinrent plus vives que jamais. Rose et Blanche, interdites, et ne comprenant rien à cette scène muette, regardaient le soldat avec une anxiété croissante...

« Diable!... » dit le bourgmestre en se levant brusquement, « je n'avais pas songé à tout cela; où avais-je donc la tête? Mais que voulez-vous, Morok, lorsqu'on vient, au milieu de la nuit, vous éveiller, on n'a pas toute sa liberté d'esprit; c'est un grand service que vous me rendez là, vous me le disiez bien. — Je n'affirme rien, cependant... — C'est égal; il y a mille à parier contre un que vous avez raison. — Ce n'est qu'un soupçon basé sur quelques circonstances; mais enfin un soupçon... — Peut mettre sur la voie de la vérité... Et moi qui allais comme un oison donner dans le piége... Encore une fois, où avais-je donc la tête?... — Il est si difficile de se défendre de certaines apparences... — A qui le dites-vous, mon cher Morok, à qui le dites-vous? » Pendant cette conversation mystérieuse, Dagobert était au supplice; il pressentait vaguement qu'un violent orage allait éclater; il ne songeait qu'à une chose, à maîtriser encore sa colère.

Morok s'approcha du juge en lui désignant du regard les orphelines; il recommença de lui parler bas. « Ah!... » s'écria le bourgmestre avec indignation. « Vous allez trop loin. — Je n'affirme rien..., » se hâta de dire Morok. « C'est une simple présomption basée sur... » Et de nouveau il approcha ses lèvres de l'oreille du juge. « — Après tout, pourquoi non? » reprit le juge en levant les mains au ciel, « ces gens-là sont capables de tout; il dit aussi qu'il vient du fond de la Sibérie avec elles; qui prouve que cela n'est pas un amas d'impudents mensonges? Mais on ne me prend pas deux fois pour dupe! » s'écria le bourgmestre d'un ton courroucé; car, ainsi que tous les gens d'un caractère versatile et faible, il était sans pitié pour ceux qu'il croyait capables d'avoir surpris son intérêt. « — Ne vous hâtez pourtant pas de juger... ne donnez pas surtout à mes paroles plus de poids qu'elles n'en ont. » reprit Morok avec une componction et une humilité hypocrites; « ma position envers cet homme » (et il désigna Dagobert) « est malheureusement si fausse, que l'on pourrait croire que j'agis par ressentiment du mal qu'il m'a fait; peut-être même est-ce que j'agis ainsi à mon insu... tandis que je crois au contraire n'être guidé que par l'amour de la justice, l'horreur du mensonge, et le respect de notre sainte religion. Enfin... qui vivra... verra... que le Seigneur me pardonne si je me suis trompé; en tous cas la justice prononcera; au bout d'un mois ou deux, ils

seront libres, s'ils sont innocents. — C'est pour cela qu'il n'y a pas à hésiter; c'est une simple mesure de prudence, et ils n'en mourront pas. D'ailleurs, plus j'y songe, plus cela me paraît vraisemblable; oui, cet homme doit être un espion ou un agitateur français, surtout en rapprochant ces soupçons de cette manifestation des étudiants de Francfort. — Et dans cette hypothèse, pour monter, pour exalter la tête de ces jeunes fous, il n'est rien de tel que... » Et d'un regard rapide Morok désigna les deux sœurs; puis, après un instant de silence significatif, il ajouta avec un soupir : « Pour le démon tout moyen est bon... — Certainement, ce serait odieux, mais parfaitement imaginé. — Et puis enfin, M. le bourgmestre, examinez-le attentivement, et vous verrez que cet homme a une figure dangereuse... Voyez... » En parlant ainsi toujours à voix basse, Morok venait de désigner évidemment Dagobert.

Malgré l'empire que celui-ci exerçait sur lui-même, la contrainte où il se tenait depuis son arrivée dans cette auberge maudite, et surtout depuis le commencement de la conversation de Morok et du bourgmestre, finissait par être au-dessus de ses forces; d'ailleurs, il voyait clairement que ses efforts pour se concilier l'intérêt du juge venaient d'être complétement ruinés par la fatale influence du dompteur de bêtes; aussi, perdant patience, il s'approcha de celui-ci les bras croisés sur la poitrine, et lui dit d'une voix encore contenue : « C'est de moi que vous venez de parler tout bas à M. le bourgmestre? — Oui, » dit Morok en le regardant fixement. « — Pourquoi n'avez-vous pas parlé tout haut? »

L'agitation presque convulsive de l'épaisse moustache de Dagobert qui, après avoir dit ces paroles, regarda à son tour Morok entre les deux yeux, annonçait qu'un violent combat se livrait en lui. Voyant son adversaire garder un silence moqueur, il lui dit d'une voix plus haute : « Je vous demande pourquoi vous parlez bas à M. le bourgmestre quand il s'agit de moi? — Parce qu'il y a des choses honteuses que l'on rougirait de dire tout haut, » répondit Morok avec insolence.

Dagobert avait tenu jusqu'alors ses bras croisés. Tout à coup il les étendit violemment en serrant les poings... Ce brusque mouvement fut si expressif, que les deux sœurs jetèrent un cri d'effroi en se rapprochant de lui. « Tenez, M. le bourgmestre, » dit le soldat, les dents serrées par la colère, « que cet homme s'en aille... ou je ne réponds plus de moi... — Comment! » dit le bourgmestre avec hauteur, « des ordres à moi... vous osez...? — Je vous dis de faire descendre cet homme, » reprit Dagobert hors de lui, « ou il arrivera quelque malheur! — Dagobert... mon Dieu... calme-toi! » s'écrièrent les enfants en lui prenant les mains. « — Il vous sied bien, misérable vagabond, pour ne pas dire plus, de commander ici, » reprit enfin le bourgmestre furieux. » Ah! vous croyez que pour m'abuser il suffit de dire que vous avez perdu vos papiers! Vous avez beau traîner avec vous ces deux jeunes filles qui, malgré leur air innocent... pourraient bien n'être que... — Malheureux! » s'écria Dagobert en interrompant le bourgmestre d'un regard si terrible, que le juge n'osa pas achever.

Le soldat prit les enfants par le bras, et, sans qu'elles eussent pu dire un mot, il les fit, en une seconde, entrer dans la chambre; puis fermant la porte et mettant la clef dans sa poche, il revint précipitamment vers le



Le bourgmestre de Mockern.


NAPOLI

bourgmestre qui, effrayé de l'attitude et de la physionomie menaçante du vétéran, recula de deux pas en arrière et se tint d'une main à la rampe de l'escalier. « Écoutez-moi bien, vous! » dit le soldat en saisissant le juge par le bras. « Tantôt ce misérable m'a insulté... » (Et il montra Morok.) « J'ai tout supporté... il s'agissait de moi... Tout à l'heure j'ai écouté patiemment vos sornettes, parce que vous avez eu l'air un moment de vous intéresser à ces malheureux enfants; mais puisque vous n'avez ni cœur, ni pitié, ni justice... je vous préviens, moi, que tout bourgmestre que vous êtes... je vous crosserai comme j'ai crossé ce chien « (et il montra de nouveau le Prophète), « si vous avez le malheur de ne pas parler de ces deux jeunes filles comme vous parleriez de votre propre enfant... entendez-vous? — Comment!... vous osez dire...,» s'écria le bourgmestre balbutiant de colère, « que si... je parle de ces deux aventurières... — Chapeau bas... quand on parle des filles du maréchal duc de Ligny! « s'écria le soldat en arrachant le bonnet du bourgmestre et le jetant à ses pieds.

A cette agression, Morok tressaillit de joie. En effet, Dagobert, exaspéré, renonçant à tout espoir, se laissait malheureusement aller à la violence de sa colère si péniblement contenue depuis quelques heures.

Lorsque le bourgmestre vit son bonnet à ses pieds, il regarda le dompteur de bêtes avec stupeur, comme s'il hésitait à croire à une pareille énormité.

Dagobert, regrettant son emportement, sachant qu'il ne lui restait aucun moyen de conciliation, jeta un coup d'œil rapide autour de lui, et, reculant de quelques pas, gagna ainsi les premières marches de l'escalier. Le bourgmestre se tenait debout, à côté du banc, dans un angle du palier; Morok, le bras en écharpe, afin de donner une plus sérieuse apparence à sa blessure, était auprès du magistrat. Celui-ci, trompé par le mouvement de retraite de Dagobert, s'écria : « Ah! tu crois échapper après avoir osé porter la main sur moi... vieux misérable! — M. le bourgmestre... pardonnez-moi... C'est un moment de vivacité que je n'ai pu maîtriser; je me reproche cette violence,» dit Dagobert d'une voix repentante, en baissant humblement la tête. « — Pas de pitié pour toi... malheureux! Tu veux recommencer à m'attendrir avec ton air câlin! mais j'ai pénétré tes secrets desseins... Tu n'es pas ce que tu parais être, et il pourrait bien y avoir une affaire d'État au fond de tout ceci,« ajouta le magistrat d'un ton extrêmement diplomatique. «Tous moyens sont bons pour les gens qui voudraient mettre l'Europe en feu. — Je ne suis qu'un pauvre diable... M. le bourgmestre... Vous qui avez si bon cœur, ne soyez pas impitoyable!... — Ah! tu m'arraches mon bonnet! — Mais vous, » ajouta le soldat en se tournant vers Morok, « vous qui êtes cause de tout... ayez pitié de moi... ne montrez pas de rancune... Vous qui êtes un saint homme, dites au moins un mot en ma faveur à M. le bourgmestre. — Je lui ai dit... ce que je devais lui dire, » répondit ironiquement le Prophète. « — Ah! ah! te voilà bien penaud à cette heure, vieux vagabond... Tu croyais m'abuser par tes jérémiades,» reprit le bourgmestre en s'avançant vers Dagobert; «Dieu merci! je ne suis plus ta dupe... Tu verras qu'il y a à Leipzig de bons cachots pour les agitateurs français et pour les coureuses d'aventures, car tes donzelles ne valent pas mieux que toi... Allons, «ajouta-t-il d'un ton important en gonflant ses

joues, » allons, descends devant moi... Quant à toi, Morok, tu vas... » Le bourgmestre ne put achever. Depuis quelques minutes, Dagobert ne cherchait qu'à gagner du temps; il étudiait du coin de l'œil une porte entr'ouverte, faisant face, sur le palier, à la chambre occupée par les orphelines; trouvant le moment favorable, il s'élança, rapide comme la foudre, sur le bourgmestre, le prit à la gorge et le jeta si rudement contre la porte entrebâillée, que le magistrat, stupéfait de cette brusque attaque, ne pouvant dire une parole ni pousser un cri, alla rouler au fond de la chambre complétement obscure. Puis se retournant vers Morok, qui, le bras en écharpe, et voyant l'escalier libre, s'y précipitait, le soldat le rattrapa par sa longue chevelure flottante, l'attira à lui, l'enlaça dans ses bras de fer, lui mit la main sur la bouche pour étouffer ses cris, et, malgré sa résistance désespérée, le poussa, le traîna dans la chambre au fond de laquelle le bourgmestre gisait déjà confus et étourdi.

Après avoir fermé la porte à double tour et mis la clef dans sa poche, Dagobert, en deux bonds, descendit l'escalier qui aboutissait à un couloir donnant sur la cour. La porte de l'auberge était fermée, impossible de sortir de ce côté. La pluie tombait à torrents; il vit à travers les carreaux d'une salle basse, éclairée par la lueur du feu, l'hôte et ses gens, attendant la décision du bourgmestre. Verrouiller la porte du couloir, et intercepter ainsi toute communication avec la cour, ce fut pour le soldat l'affaire d'une seconde, et il remonta rapidement rejoindre les orphelines.

Morok, revenu à lui, appelait à l'aide de toutes ses forces; mais lors même que ses cris auraient pu être entendus malgré la distance, le bruit du vent et de la pluie les eût étouffés. Dagobert avait donc environ une heure à lui, car il fallait assez de temps pour que l'on s'étonnât de la longueur de son entretien avec le magistrat, et une fois les soupçons ou les craintes éveillés, il fallait encore briser les deux portes, celle qui fermait le couloir de l'escalier et celle de la chambre où étaient renfermés le bourgmestre et le Prophète. « Mes enfants, il s'agit de prouver que vous avez du sang de soldat dans les veines, » dit Dagobert en entrant brusquement chez les jeunes filles, épouvantées du bruit qu'elles entendaient depuis quelques moments. « — Mon Dieu! Dagobert, qu'arrive-t-il? » s'écria Blanche. « — Que veux-tu que nous fassions? » reprit Rose.

Sans répondre, le soldat courut au lit, en retira les draps, les noua solidement ensemble, fit un gros nœud à l'un des bouts, qu'il plaça sur la partie supérieure du vantail gauche de la fenêtre, préalablement entr'ouvert, et ensuite refermé. Intérieurement retenu par la grosseur du nœud, qui ne pouvait passer entre le vantail et l'encadrement de la croisée, le drap se trouvait ainsi solidement fixé; son autre extrémité flottant en dehors atteignait le sol; le second battant de la fenêtre, restant ouvert, laissait aux fugitifs un passage suffisant.

Le vétéran prit alors son sac, la valise des enfants, la pelisse de peau de renne, jeta le tout par la croisée, fit un signe à Rabat-Joie, et l'envoya, pour ainsi dire, garder ces objets. Le chien n'hésita pas; d'un bond il disparut. Rose et Blanche, stupéfaites, regardaient Dagobert sans prononcer une parole.

« Maintenant, mes enfants, » leur dit-il, « les portes de l'auberge sont fermées... du courage!...» Et leur montrant la fenêtre : « Il faut passer par là, ou nous sommes arrêtés, mis en prison... vous d'un côté... moi de l'autre, et notre voyage est flambé. — Arrêtés!... mis en prison! » s'écria Rose. « — Séparées de toi! » s'écria Blanche. « — Oui, mes pauvres petites! On a tué Jovial... Il faut nous sauver à pied et tâcher de gagner Leipzig... Lorsque vous serez fatiguées, je vous porterai tour à tour, et quand je devrais mendier sur la route, nous arriverons... Mais, un quart d'heure de retard, et tout est perdu... Allons, enfants, ayez confiance en moi... Montrez que les filles du général Simon ne sont pas poltronnes... et il nous reste encore de l'espoir... »

Par un mouvement sympathique, les deux sœurs se prirent par la main comme si elles eussent voulu s'unir contre le danger; leurs charmantes figures, pâlies par tant d'émotions pénibles, exprimèrent alors une résolution naïve qui prenait sa source dans leur foi aveugle au dévouement du soldat. « Sois tranquille, Dagobert... nous n'aurons pas peur, » dit Rose d'une voix ferme. « — Ce qu'il faut faire... nous le ferons, » ajouta Blanche d'une voix non moins assurée. « — J'en étais sûr..., » s'écria Dagobert, « bon sang ne peut mentir... En route! vous ne pesez pas plus que des plumes, le drap est solide, il y a huit pieds à peine de la fenêtre en bas... et Rabat-Joie vous y attend... — C'est à moi de passer la première, je suis l'aînée aujourd'hui, » s'écria Rose après avoir tendrement embrassé Blanche. » Et elle courut vers la fenêtre, voulant, s'il y avait quelque péril à descendre d'abord, s'y exposer à la place de sa sœur. Dagobert devina facilement la cause de cet empressement. « Chers enfants, » dit-il, « je vous comprends, mais ne craignez rien l'une pour l'autre, il n'y a aucun danger... j'ai attaché moi-même le drap... allons, vite, ma petite Rose. »

Légère comme un oiseau, la jeune fille monta sur l'appui de la fenêtre, puis, bien soutenue par Dagobert, elle saisit le drap, et se laissa glisser doucement d'après les recommandations du soldat, qui, le corps penché en dehors, l'encourageait de la voix. « Ma sœur... n'aie pas peur..., » dit la jeune fille à voix basse dès qu'elle eut touché le sol, « c'est très-facile de descendre comme cela; Rabat-Joie est là qui me lèche les mains... » Blanche ne se fit pas attendre; aussi courageuse que sa sœur, elle descendit avec le même bonheur.

« Chères petites créatures, qu'ont-elles fait pour être si malheureuses?... Mille tonnerres! il y a donc un sort maudit sur cette famille-là! » s'écria Dagobert le cœur brisé, en voyant disparaître la pâle et douce figure de la jeune fille au milieu des ténèbres de cette nuit profonde, que de violentes rafales de vent et des torrents de pluie rendaient plus sinistre encore.

« Dagobert, nous t'attendons; viens vite..., » dirent à voix basse les orphelines réunies au pied de la fenêtre. Grâce à sa grande taille, le soldat sauta, plutôt qu'il ne se laissa glisser à terre.

Dagobert et les deux jeunes filles avaient, depuis un quart d'heure à peine, quitté en fugitifs l'auberge du Faucon blanc, lorsqu'un violent craquement retentit dans la maison. La porte avait cédé aux efforts du bourgmestre et de Morok, qui s'étaient servis d'une lourde table pour bélier.

Guidés par la lumière, ils accoururent dans la chambre des orphelines, alors déserte. Morok vit les draps flotter au dehors, et s'écria : « M. le bourgmestre... c'est par la fenêtre qu'ils se sont sauvés; ils sont à pied... par cette nuit orageuse et noire, ils ne peuvent être loin. — Sans doute... nous les rattraperons... Misérables vagabonds!... Oh!... je me vengerai... Vite, Morok... il y va de ton honneur et du mien... — De mon honneur?... Il y va de plus que cela pour moi, M. le bourgmestre, » répondit le Prophète d'un ton courroucé.

Puis descendant rapidement l'escalier, il ouvrit la porte de la cour et s'écria d'une voix retentissante : « Goliath... déchaîne les chiens!... et vous, l'hôte, des lanternes, des torches... armez vos gens .. Faites ouvrir les portes. Courons après les fugitifs; ils ne peuvent nous échapper... il nous les faut... morts ou vifs. »





CHAPITRE XV.

Les Messages.

En lisant dans les règles de l'ordre des jésuites, sous le titre *de Formulâ scribendi* (Institut., 2. 11, p. 125-129), le développement de la 8e partie des constitutions, on est effrayé du nombre de lettres, de relations, de registres, d'écrits de tous genres, conservés dans les archives de la société.

C'est une police infiniment plus exacte et mieux informée que ne l'a jamais été celle d'aucun État. Le gouvernement de Venise lui-même se trouvait surpassé par les jésuites : lorsqu'il les chassa en 1606, il saisit tous leurs papiers, et leur reprocha LEUR GRANDE ET PÉNIBLE CURIOSITÉ. Cette police, cette inquisition secrète, portée à un tel degré de perfection, font comprendre toute la puissance d'un gouvernement si bien instruit, si persévérant dans ses projets, si puissant par l'unité, et, comme le disent les constitutions, par *l'union de ses membres*. On comprend sans peine quelle force immense acquiert le gouvernement de cette société, et comment le général des jésuites pouvait dire au *duc de Brissac* : « DE CETTE CHAMBRE, MONSIEUR, JE GOUVERNE NON-SEULEMENT PARIS, MAIS LA CHINE, NON-SEULEMENT LA CHINE, MAIS LE MONDE ENTIER, SANS QUE PERSONNE SACHE COMMENT CELA SE FAIT. »

(*Les Constitutions des Jésuites, avec les déclarations, texte latin*, d'après l'édition de Prague, *p.* 476 *à* 478. Paulin. Paris, 1843.)

Morok, le dompteur de bêtes, voyant Dagobert privé de son cheval, dépouillé de ses papiers, de son argent, et le croyant ainsi hors d'état de conti-

nuer sa route, avait, avant l'arrivée du bourgmestre, envoyé Karl à Leipzig porteur d'une lettre que celui-ci devait immédiatement mettre à la poste.

L'adresse de cette lettre était ainsi conçue :

A M. RODIN, RUE DU MILIEU DES URSINS, A PARIS.

Vers le milieu de cette rue solitaire, assez ignorée, située au-dessous du niveau du quai Napoléon, où elle débouche, non loin de la rue Saint-Landry, il existait alors une maison de modeste apparence, élevée au fond d'une cour sombre, étroite et isolée de la rue par un petit bâtiment de façade, percé d'une porte cintrée et de deux croisées garnies d'épais barreaux de fer.

Rien de plus simple que l'intérieur de cette silencieuse demeure, ainsi que le démontrait l'ameublement d'une assez grande salle située au rez-de-chaussée du corps de logis principal. De vieilles boiseries grises couvraient les murs; le sol carrelé était peint en rouge et soigneusement ciré; des rideaux de calicot blanc se drapaient aux croisées.

Une sphère, de quatre pieds de diamètre environ, placée sur un piédestal de chêne massif, à l'autre extrémité de la chambre, faisait face à la cheminée. Sur ce globe d'une grande échelle, on remarquait une foule de petites croix rouges disséminées sur toutes les parties du monde; du nord au sud, du levant au couchant, depuis les pays les plus barbares, les îles les plus lointaines, jusqu'aux nations les plus civilisées, jusqu'à la France, il n'y avait pas une contrée qui n'offrît plusieurs endroits marqués de ces petites croix rouges, servant évidemment de signes indicateurs ou de points de repère.

Devant une table de bois noir, chargée de papiers et adossée au mur, à proximité de la cheminée, une chaise était vide; plus loin entre les deux fenêtres on voyait un grand bureau de noyer, surmonté d'étagères remplies de cartons.

A la fin du mois d'octobre 1831, vers les huit heures du matin, assis à ce bureau, un homme écrivait. Cet homme était M. Rodin, le correspondant de Morok le dompteur de bêtes.

Agé de cinquante ans, il portait une vieille redingote olive râpée, au collet graisseux, un mouchoir à tabac pour cravate, un gilet et un pantalon de drap noir qui montraient la corde; ses pieds, chaussés de gros souliers huilés, reposaient sur un petit carré de tapis vert, placé sur le carreau rouge et brillant. Ses cheveux gris s'aplatissaient sur ses tempes et couronnaient son front chauve; ses sourcils étaient à peine indiqués; sa paupière supérieure, flasque et retombante, comme la membrane qui voile à demi les yeux des reptiles, cachait à moitié son petit œil vif et noir; ses lèvres, minces, absolument incolores, se confondaient avec la teinte blafarde de son visage maigre, au nez pointu, au menton pointu; ce masque livide, et pour ainsi dire sans lèvres, semblait d'autant plus étrange, qu'il était d'une immobilité sépulcrale; sans le mouvement rapide des doigts de M. Rodin, qui, courbé sur son bureau, faisait grincer sa plume, on l'eût pris pour un cadavre.

A l'aide d'un *chiffre* (alphabet secret) placé devant lui, il transcrivait

d'une manière inintelligible pour qui n'eût pas possédé la clef de ces signes, certains passages d'une longue feuille d'écriture.

Au milieu de ce silence profond, par un jour bas et sombre, qui faisait paraître plus triste encore cette grande pièce froide et nue, il y avait quelque chose de sinistre à voir cet homme à figure glacée écrire en caractères mystérieux.

Huit heures sonnèrent. Le marteau de la porte cochère retentit sourdement, puis un timbre frappa deux coups; plusieurs portes s'ouvrirent, se fermèrent, et un nouveau personnage entra dans cette chambre. A sa vue, M. Rodin se leva, mit sa plume entre ses dents, salua d'un air profondément soumis, et se remit à sa besogne sans prononcer une parole.

Ces deux personnages offraient un contraste frappant. Le nouveau venu, plus âgé qu'il ne paraissait, semblait avoir au plus trente-six ou trente-huit ans; il était d'une taille élégante et élevée; on aurait difficilement soutenu l'éclat de sa large prunelle grise, brillante comme de l'acier; son nez, large à sa racine, se terminait par un méplat carrément accusé; son menton prononcé étant partout rasé, les tons bleuâtres de sa barbe fraîchement coupée contrastaient avec le vif incarnat de ses lèvres et la blancheur de ses dents, qu'il avait très-belles. Lorsqu'il ôta son chapeau, pour prendre sur la petite table un bonnet de velours noir, il laissa voir une chevelure châtain clair que les années n'avaient pas encore argentée. Il était vêtu d'une longue redingote militairement boutonnée jusqu'au cou. Le regard profond de cet homme, son front largement coupé, révélaient une puissante intelligence, tandis que le développement de sa poitrine et de ses épaules annonçait une vigoureuse organisation physique; enfin, la distinction de sa tournure, le soin avec lequel il était ganté et chaussé, le léger parfum qui s'exhalait de sa chevelure et de sa personne, la grâce et l'aisance de ses moindres mouvements trahissaient ce que l'on appelle l'homme du monde, et donnaient à penser qu'il avait pu ou qu'il pouvait encore prétendre à tous les genres de succès, depuis les plus frivoles jusqu'aux plus sérieux. De cet accord si rare à rencontrer, force d'esprit, force de corps et extrême élégance de manières, il résultait un ensemble d'autant plus remarquable, que ce qu'il y aurait eu de trop dominateur dans la partie supérieure de cette figure énergique, était, pour ainsi dire, adouci, tempéré par l'affabilité d'un sourire constant, mais non pas uniforme; car, selon l'occasion, ce sourire, tour à tour affectueux ou malin, cordial ou gai, discret ou prévenant, augmentait encore le charme insinuant de cet homme que l'on n'oubliait jamais dès qu'une seule fois on l'avait vu. Néanmoins, malgré tant d'avantages réunis, et quoiqu'il vous laissât presque toujours sous l'influence de son irrésistible séduction, ce ressentiment était mélangé d'une vague inquiétude, comme si la grâce et l'exquise urbanité des manières de ce personnage, l'enchantement de sa parole, ses flatteries délicates, l'aménité caressante de son sourire, eussent caché quelque piége insidieux. L'on se demandait enfin, tout en cédant à une sympathie involontaire, si l'on était attiré vers le bien... ou vers le mal.

. . . .

M. Rodin, secrétaire du nouveau venu, continuait d'écrire. « Y a-t-il des

lettres de Dunkerque, Rodin? » lui demanda son maître. « — Le facteur n'est pas encore arrivé. — Sans être positivement inquiet de la santé de ma mère, puisqu'elle est en pleine convalescence, » reprit l'autre, « je ne serai tout à fait rassuré que par une lettre de madame la princesse de Saint-Dizier... mon excellente amie... Enfin, ce matin, j'aurai de bonnes nouvelles, je l'espère... — C'est à désirer, » dit le secrétaire, aussi humble, aussi soumis que laconique et impassible. « — Certes, c'est à désirer, » reprit son maître, « car un des meilleurs jours de ma vie a été celui où la princesse de Saint-Dizier m'a appris que cette maladie, aussi brusque que dangereuse, avait heureusement cédé aux bons soins dont ma mère est entourée... par elle... Sans cela je partais à l'instant pour la terre de la princesse, quoique ma présence soit ici bien nécessaire... » Puis s'approchant du bureau de son secrétaire, il ajouta : « Le dépouillement de la correspondance étrangère est-il fait? — En voici l'analyse... — Les lettres sont toujours venues sous enveloppes aux demeures indiquées... et apportées ici selon mes ordres? — Toujours... — Lisez-moi l'analyse de cette correspondance : s'il y a des lettres auxquelles je doive répondre moi-même, je vous le dirai. » Et le maître de Rodin commença de se promener de long en large dans la chambre, les mains croisées derrière le dos, dictant à mesure des observations que Rodin notait soigneusement.

Le secrétaire prit un dossier assez volumineux, et commença ainsi : « Don Ramon Olivarès accuse de Cadix réception de la lettre n° 19; il s'y conformera et niera toute participation à l'enlèvement. — Bien, à classer... — Le comte Romanof de Riga se trouve dans une position embarrassée... — Dire à Duplessis d'envoyer un secours de cinquante louis; j'ai autrefois servi comme capitaine dans le régiment du comte, et depuis il a donné d'excellents avis. — On a reçu à Philadelphie la dernière cargaison d'Histoires de France *expurgées* à l'usage des fidèles; on en redemande, la première étant épuisée. — Prendre note, en écrire à Duplessis... Poursuivez. — M. Spindler envoie de Namur le rapport secret demandé sur M. Ardouin. — A analyser... — M. Ardouin envoie de la même ville le rapport secret demandé sur M. Spindler. — A analyser... — Le docteur Van Ostadt, de la même ville, envoie une note confidentielle sur MM. Spindler et Ardouin. — A comparer... Poursuivez. — Le comte Malipieri de Turin annonce que la donation des trois cent mille francs est signée. — En prévenir Duplessis... Ensuite? — Don Stanislas vient de partir des eaux de Baden avec la reine Marie-Ernestine. Il donne avis que Sa Majesté recevra avec gratitude les avis qu'on lui annonce, et y répondra de sa main. — Prenez note... J'écrirai moi-même à la reine. » Pendant que Rodin inscrivait quelques notes en marge du papier qu'il tenait, son maître, continuant de se promener de long en large dans la chambre, se trouva en face de la grande mappemonde marquée de petites croix rouges; un instant il la contempla d'un air pensif.

Rodin continua : « D'après l'état des esprits dans certaines parties de l'Italie, où quelques agitateurs ont les yeux tournés vers la France, le père Orsini écrit de Milan qu'il serait très-important de répandre à profusion dans ce pays un petit livre dans lequel les Français, nos compatriotes,

seraient présentés comme impies et débauchés... pillards et sanguinaires... — L'idée est excellente, on pourra exploiter habilement les excès commis par les nôtres en Italie pendant les guerres de la république... Il faudra charger Jacques Dumoulin d'écrire ce petit livre. Cet homme est pétri de bile, de fiel et de venin; le pamphlet sera terrible;... d'ailleurs je donnerai quelques notes; mais qu'on ne paye Jacques Dumoulin... qu'après la remise du manuscrit... — Bien entendu... Si on le soldait d'avance, il serait ivre-mort pendant huit jours dans quelque mauvais lieu. C'est ainsi qu'il a fallu lui payer deux fois son virulent factum contre les tendances panthéistes de la doctrine philosophique du professeur Martin. — Notez... et continuez. — Le *négociant* annonce que le *commis* est sur le point d'envoyer le *banquier rendre ses comptes* devant qui de droit... » Après avoir accentué ces mots d'une façon particulière, Rodin dit à son maître : « Vous comprenez?... — Parfaitement.... » dit l'autre en tressaillant. « Ce sont les expressions convenues... Ensuite? — Mais le *commis*, » reprit le secrétaire, « est retenu par un dernier scrupule. » Après un moment de silence, pendant lequel ses traits se contractèrent péniblement, le maître de Rodin reprit : « Continuer d'agir sur l'imagination du *commis* par le silence et par la solitude, puis lui faire relire la liste des cas où le régicide est autorisé et absous... Continuez. -- La femme Sidney écrit de Dresde qu'elle attend des instructions. De violentes scènes de jalousie ont encore éclaté entre le père et le fils à son sujet; mais dans ces nouveaux épanchements de haine mutuelle, dans ces confidences que chacun lui faisait contre son rival, la femme Sidney n'a encore rien trouvé qui ait trait aux renseignements qu'on lui demande. Elle a pu jusqu'ici éviter de se décider pour l'un ou pour l'autre;... mais si cette situation se prolonge... elle craint d'éveiller leurs soupçons. Qui doit-elle préférer, du père ou du fils? — Le fils... Les ressentiments de la jalousie seront bien plus violents, bien plus cruels chez ce vieillard, et pour se venger de la préférence accordée à son fils, il dira peut-être ce que tous deux ont tant d'intérêt à cacher... Ensuite? — Depuis trois ans, deux servantes d'Ambrosius, que l'on a placé dans cette petite paroisse des montagnes du Valais, ont disparu... sans qu'on sache ce qu'elles sont devenues. Une troisième vient d'avoir le même sort... Les protestants du pays s'émeuvent, parlent de meurtre... de circonstances épouvantables. — Jusqu'à preuve évidente, complète du fait, que l'on défende Ambrosius contre ces infâmes calomnies d'un parti qui ne recule jamais devant les inventions les plus monstrueuses... Continuez. — Thompson de Liverpool est enfin parvenu à faire entrer Justin comme homme de confiance chez lord Stewart, riche catholique irlandais dont la tête s'affaiblit de plus en plus. — Une fois le fait vérifié, cinquante louis de gratification à Thompson. Prenez note pour Duplessis... Poursuivez. — Frank Dichestein de Vienne, « reprit Rodin, » annonce que son père vient de mourir du choléra... dans un petit village à quelques lieues de cette ville... Car l'épidémie continue d'avancer lentement, venant du nord de la Russie par la Pologne.... — C'est vrai, » dit le maître de Rodin en interrompant, « puisse le terrible fléau ne pas continuer sa marche effrayante et épargner la France!... — Frank Dichestein, » reprit Rodin, « annonce que ses deux frères sont décidés à atta-

quer la donation faite par son père... mais que lui est d'un avis opposé... — Consulter les deux personnes chargées du contentieux... Ensuite? — Le cardinal prince d'Amalfi se conformera aux trois premiers points du mémoire. Il demande à faire ses réserves pour le quatrième point. — Pas de réserves... acceptation pleine et absolue. Sinon la guerre, et notez-le bien, entendez-vous? une guerre acharnée, sans pitié ni pour lui, ni pour ses créatures... Ensuite? — Fra Paolo annonce que le patriote Boccari, chef d'une société secrète très-redoutable, désespéré de voir ses amis l'accuser de trahison, par suite des soupçons que lui, Fra Paolo, avait adroitement jetés dans leur esprit, s'est donné la mort. — Boccari!... est-ce possible?... Boccari!... le patriote Boccari!... cet ennemi si dangereux!» s'écria le maître de Rodin. «— Le patriote Boccari...,» répéta le secrétaire toujours impassible. «— Dire à Duplessis d'envoyer un mandat de vingt-cinq louis à Fra Paolo... Prenez note. — Hausman annonce que la danseuse française Albertine Ducornet est la maîtresse du prince régnant; elle a sur lui la plus complète influence; on pourrait donc par elle arriver sûrement au but qu'on se propose; mais cette Albertine est dominée par son amant, condamné en France comme faussaire, et elle ne fait rien sans le consulter... — Ordonner à Hausman de s'aboucher avec cet homme; si ses prétentions sont raisonnables, y accéder; s'informer si cette fille n'a pas quelques parents à Paris? — Le duc d'Orbano annonce que le roi son maître autorisera le nouvel établissement proposé, mais aux conditions précédemment notifiées. — Pas de conditions, une franche adhésion ou un refus positif; .. on reconnaît ainsi ses amis et ses ennemis. Plus les circonstances semblent défavorables... plus il faut montrer de fermeté, et imposer par sa confiance en soi. — Le même annonce que le corps diplomatique tout entier continue d'appuyer les réclamations du père de cette jeune fille protestante qui ne veut quitter le couvent, où elle a trouvé asile et protection, que pour épouser son amant contre la volonté de son père. — Ah! le corps diplomatique continue de réclamer au nom de ce père? — Il continue... — Alors, continuer de lui répondre que le pouvoir spirituel n'a rien à démêler avec le pouvoir temporel. »

A ce moment le timbre de la porte d'entrée frappa deux coups. « Voyez ce que c'est, » dit le maître de Rodin. Celui-ci se leva et sortit.

Son maître continua de se promener pensif d'un bout à l'autre de la chambre. Ses pas l'ayant encore amené auprès de l'énorme sphère, il s'y arrêta. Pendant quelque temps, il contempla, dans un profond silence, les innombrables petites croix rouges qui semblaient couvrir d'un immense réseau toutes les contrées de la terre. Songeant sans doute à l'invisible action de son pouvoir, qui paraissait s'étendre sur le monde entier, les traits de cet homme s'animèrent, sa large prunelle grise étincela, ses narines se gonflèrent, sa mâle figure prit une incroyable expression d'énergie, d'audace et de superbe. Le front altier, la lèvre dédaigneuse, il s'approcha de la sphère et appuya sa vigoureuse main sur le pôle. A cette puissante étreinte, à ce mouvement impérieux, possessif, on aurait dit que cet homme se croyait sûr de dominer ce globe qu'il contemplait de toute la hauteur de sa grande taille, et sur lequel il posait sa main d'un air si fier, si audacieux,

si souverain. Alors il ne souriait pas. Son large front se plissait d'une manière formidable, son regard menaçait; l'artiste qui aurait voulu peindre le démon de l'astuce et de l'orgueil, l'infernal génie d'une domination insatiable, n'aurait pu choisir un plus effrayant modèle. Lorsque Rodin rentra, la figure de son maître avait repris son expression habituelle.

« C'est le facteur, » dit Rodin en montrant les lettres qu'il tenait à la main, « il n'y a rien de Dunkerque. — Rien!... » s'écria son maître. Et sa douloureuse émotion contrastait singulièrement avec l'expression hautaine et implacable que son visage avait naguère. « Rien! aucune nouvelle de ma mère! » reprit-il; « encore trente-six heures d'inquiétude. — Il me semble que si madame la princesse avait eu de mauvaises nouvelles à donner, elle eût écrit; probablement le mieux continue... — Vous avez sans doute raison, » Rodin, « mais il n'importe... je ne suis pas tranquille... Si demain je n'ai pas des nouvelles complétement rassurantes, je partirai pour la terre de la princesse... Pourquoi faut-il que ma mère ait voulu aller passer l'automne dans ce pays!... Je crains que les environs de Dunkerque ne soient pas sains pour elle... »

Après un moment de silence, il ajouta en continuant de se promener. « Enfin... voyez ces lettres... d'où sont-elles?... » Rodin, après avoir examiné leur timbre, répondit : « Sur les quatre, il y en a trois relatives à la grande et importante affaire des médailles... — Dieu soit loué... pourvu que les nouvelles soient favorables! » s'écria le maître de Rodin avec une expression d'inquiétude qui témoignait de l'extrême importance qu'il attachait à cette affaire. « — L'une est de Charlestown, et sans doute relative à Gabriel le missionnaire, » répondit Rodin; « l'autre, de Batavia, a sans doute rapport à l'Indien Djalma... Celle-ci est de Leipzig... Sans doute elle confirme celle d'hier, où ce dompteur de bêtes féroces nommé Morok annonçait que, selon les ordres qu'il avait reçus, et sans qu'on pût l'accuser en rien, les filles du général Simon ne pourraient continuer leur voyage. » Au nom du général Simon, un nuage passa sur les traits du maître de Rodin.





CHAPITRE XVI.

Les Ordres.

> Les maisons de province correspondent avec celle de Paris; elles sont aussi en relation directe avec le général qui réside à Rome. La correspondance des jésuites, si active, si variée, et organisée d'une manière si merveilleuse, a pour objet de fournir aux chefs tous les renseignements dont ils peuvent avoir besoin : chaque jour le général reçoit une foule de rapports qui se contrôlent mutuellement. Il existe dans la maison centrale, à Rome, d'immenses registres où sont inscrits les noms de tous les jésuites, de leurs affiliés et de tous les gens considérables, amis ou ennemis, à qui ils ont affaire. Dans ces registres sont rapportés, sans altération, sans haine, sans passion, les faits relatifs à la vie de chaque individu. C'est là le plus gigantesque recueil biographique qui ait été jamais formé. La conduite d'une femme légère, les fautes cachées d'un homme d'État, sont racontées dans ce livre avec une froide impartialité. Rédigées dans un but d'utilité, ces biographies sont nécessairement exactes. Quand on a besoin d'agir sur un individu, on ouvre le livre, et l'on connaît immédiatement sa vie, son caractère, ses qualités, ses défauts, ses projets, sa famille, ses amis, ses liaisons les plus secrètes. Concevez-vous, monsieur, toute la supériorité d'action que donne à une compagnie cet immense livre de police qui embrasse le monde entier? Je ne vous parle pas légèrement de ces registres : c'est de quelqu'un qui *a vu* ce répertoire, et qui connaît parfaitement les jésuites, que je tiens ce fait. Il y là matière à réflexions pour les familles qui admettent facilement dans leur intérieur des membres d'une communauté où l'étude de la biographie est si habilement exploitée.
>
> (LIBRI, membre de l'Institut, *Lettres sur le Clergé*.)

Après avoir surmonté l'émotion involontaire que lui avait causée le nom ou le souvenir du général Simon, le maître de Rodin lui dit : « N'ouvrez pas encore ces lettres de Leipzig, de Charlestown et de Batavia; les renseignements qu'elles donnent sans doute se classeront tout à l'heure d'eux-mêmes. Cela nous épargnera un double emploi de temps. » Le secrétaire regarda son maître d'un air interrogatif. L'autre reprit : « Avez-vous ter-

miné la note relative à l'affaire des médailles? — La voici... Je finissais de la traduire en chiffres. — Lisez-la-moi, et selon l'ordre des faits, vous ajouterez les nouvelles informations que doivent renfermer ces trois lettres. — En effet, » dit Rodin, « ces informations se trouveront ainsi à leur place. — Je veux voir, » reprit l'autre, « si cette note est claire et suffisamment explicative, car vous n'avez pas oublié que la personne à qui elle est destinée ne doit pas tout savoir? — Je me le suis rappelé, et c'est dans ce sens que je l'ai rédigée... — Lisez.

M. Rodin lut ce qui suit, très-posément et très-lentement :

« Il y a cent cinquante ans, une famille française, protestante, s'est expatriée volontairement dans la prévision de la prochaine révocation de l'édit de Nantes et dans le dessein de se soustraire aux rigoureux et justes arrêts déjà rendus contre les réformés, ces ennemis indomptables de notre sainte religion. Parmi les membres de cette famille, les uns se sont réfugiés d'abord en Hollande, puis dans les colonies hollandaises, d'autres en Pologne, d'autres en Allemagne, d'autres en Angleterre, d'autres en Amérique. On croit savoir qu'il ne reste aujourd'hui que sept descendants de cette famille qui a passé par d'étranges vicissitudes de fortune, puisque ses représentants sont aujourd'hui à peu près placés sur tous les échelons de l'échelle sociale, depuis le souverain jusqu'à l'artisan. Ces descendants directs ou indirects sont :

« FILIATION MATERNELLE :

« Les demoiselles *Rose* et *Blanche Simon*, mineures. (Le général Simon a épousé à Varsovie une descendante de ladite famille.)

« Le sieur *François Hardy*, manufacturier au Plessis, près Paris.

« *Le prince Djalma*, fils de *Kadja-Sing, roi de Mondi*. (*Kadja-Sing* a épousé en 1802 une descendante de ladite famille alors établie à Batavia (île de Java), possession hollandaise.)

« FILIATION PATERNELLE :

« *Le sieur Jacques Rennepont*, dit *Couche-tout-nu*, artisan.

« La demoiselle *Adrienne de Cardoville*, fille du comte de Rennepont, duc de Cardoville.

« Le sieur *Gabriel Rennepont*, prêtre des missions étrangères.

« Chacun des membres de cette famille possède ou doit posséder une médaille de bronze sur laquelle se trouvent gravées les inscriptions suivantes :





« Ces mots et cette date indiquent qu'il est d'un puissant intérêt pour chacun d'eux de se trouver à Paris le 13 février 1832, et cela non par représentants ou fondés de pouvoir, mais EN PERSONNE, qu'ils soient majeurs ou mineurs, mariés ou célibataires. Mais d'autres personnes ont un intérêt *immense* à ce qu'aucun des descendants de cette famille ne se trouve à Paris le 13 février... à l'exception de Gabriel Rennepont, prêtre des missions étrangères. *Il faut donc* QU'A TOUT PRIX, *Gabriel soit le seul qui assiste à ce rendez-vous donné aux représentants de cette famille il y a un siècle et demi.* Pour empêcher les six autres personnes d'être ou de se rendre à Paris le jour dit, ou pour paralyser leur présence, on a déjà beaucoup tenté; mais il reste beaucoup à tenter pour assurer le bon succès de cette affaire, que l'on regarde comme la plus importante, comme la plus vitale de l'époque, à cause de ses résultats probables... » — Cela n'est que trop vrai, » dit le maître de Rodin en l'interrompant et en secouant la tête d'un air pensif; « ajoutez en outre : que les conséquences du succès sont incalculables, et que l'on n'ose prévoir celles de l'insuccès... en un mot, qu'il s'agit presque d'être... ou de ne pas être pendant plusieurs années. Aussi faut-il, pour réussir, *employer tous les moyens possibles, ne reculer devant rien*, toujours en.sauvant habilement les apparences. — C'est écrit, » dit Rodin, après avoir ajouté les mots que son maître venait de lui dicter. « — Continuez... »

Rodin continua.

« Pour faciliter ou assurer la réussite de l'affaire en question, il est nécessaire de donner quelques détails particuliers et secrets sur les sept personnes qui représentent cette famille. On répond de la vérité de ces détails; au besoin on les compléterait de la façon la plus minutieuse, car des informations contradictoires ayant eu lieu, on possède des dossiers très-étendus. On procédera par ordre de personnes, et l'on parlera seulement des faits accomplis jusqu'à ce jour.

(Note N° 1.)

« Les demoiselles Rose et Blanche Simon, sœurs jumelles, âgées de quinze ans environ. Figures charmantes, se ressemblant tellement qu'on pourrait les confondre; caractère doux et timide, mais susceptible d'exaltation; élevées en Sibérie par une mère esprit fort et déiste. Elles sont complétement ignorantes des choses de notre sainte religion. Le général Simon, séparé de sa femme avant leur naissance, ignore encore à cette heure qu'il a deux filles. On avait cru les empêcher de se trouver à Paris le 13 février en faisant envoyer leur mère dans un lieu d'exil beaucoup plus reculé que celui qui lui avait d'abord été assigné, mais leur mère étant morte, le gouverneur général de la Sibérie, qui nous est tout dévoué d'ailleurs, croyant, par une erreur déplorable, la mesure seulement personnelle à la femme du général Simon, a malheureusement permis à ces jeunes filles de revenir en France sous la conduite d'un ancien soldat. Cet homme entreprenant, fidèle, résolu, est noté comme *dangereux*. Les demoiselles Simon sont inoffensives. On a tout lieu d'espérer qu'à cette heure elles sont retenues dans les environs de Leipzig. »

Le maître de Rodin, l'interrompant, lui dit : « Lisez maintenant la lettre de Leipzig reçue tout à l'heure, vous pourrez compléter l'information. » Rodin lut, et s'écria : « Excellente nouvelle ! les deux jeunes filles et leur guide étaient parvenus à s'échapper pendant la nuit de l'auberge du Faucon blanc, mais tous trois ont été rejoints et saisis à une lieue de Mockern ; on les a transférés à Leipzig, où ils sont emprisonnés comme vagabonds ; de plus, le soldat qui leur servait de guide est accusé et convaincu de rébellion, voies de fait et séquestration envers un magistrat. — Il est donc à peu près certain, vu la longueur des procédures allemandes (et d'ailleurs on y pourvoira), que les jeunes filles ne pourront être ici le 13 février, » dit le maître de Rodin. « Joignez ce dernier fait à la note par un renvoi... » Le secrétaire obéit, écrivit en note le résumé de la lettre de Morok, et dit : « C'est écrit. — Poursuivez, » reprit son maître. Rodin continua de lire.

(Note N° 2.)

M. FRANÇOIS HARDY, MANUFACTURIER AU PLESSIS, PRÈS PARIS.

« Quarante ans. Homme ferme, riche, intelligent, actif, probe, instruit, idolâtré de ses ouvriers, grâce à des innovations sans nombre touchant leur bien-être ; ne remplissant jamais les devoirs de notre sainte religion ; noté comme homme *très-dangereux;* mais la haine et l'envie qu'il inspire aux autres industriels, surtout à M. le baron Tripeaud, son concurrent, peuvent être aisément tournées contre lui. S'il est besoin d'autres moyens d'action sur lui et contre lui, on consultera son dossier ; il est très-volumineux ; cet homme est depuis longtemps signalé et surveillé. On l'a fait si habilement circonvenir, quant à l'affaire de la médaille, que jusqu'à présent il est complétement abusé sur l'importance des intérêts qu'elle représente ; du reste il est incessamment épié, entouré, dominé, même à son insu ; un de ses meilleurs amis le trahit, et l'on sait par lui ses plus secrètes pensées. »

(Note N° 3.)

LE PRINCE DJALMA.

« Dix-huit ans ; caractère énergique et généreux, esprit fier, indépendant et sauvage ; favori du général Simon qui a pris le commandement des troupes de son père *Kadja-Sing* dans la lutte que celui-ci soutient dans l'Inde contre les Anglais. On ne parle de Djalma que pour mémoire, car sa mère est morte jeune encore, du vivant de ses parents à elle qui étaient restés à Batavia. Or, ceux-ci étant morts à leur tour, leur modeste héritage n'ayant été réclamé ni par Djalma, ni par le roi son père, l'on a la certitude qu'ils ignorent tous deux les graves intérêts qui se rattachent à la possession de la médaille en question qui fait partie de l'héritage de la mère de Djalma. »

Le maître de Rodin l'interrompit et lui dit : « Lisez maintenant la lettre de Batavia, afin de compléter l'information sur Djalma. » Rodin lut et dit : « Encore une bonne nouvelle... M. Josué Van Dael, négociant de Batavia (il a fait son éducation dans notre maison de Pondichéry), a appris par

son correspondant de Calcutta que le vieux roi indien a été tué dans la dernière bataille qu'il a livrée aux Anglais. Son fils Djalma, dépossédé du trône paternel, a été provisoirement envoyé dans une forteresse de l'Inde comme prisonnier d'État. — Nous sommes à la fin d'octobre, » dit le maître de Rodin. « En admettant que le prince Djalma fût mis en liberté et qu'il pût quitter l'Inde maintenant, c'est à peine s'il arriverait à Paris pour le mois de février... — M. Josué, » reprit Rodin, « regrette de n'avoir pu prouver son zèle en cette circonstance ; si, contre toute probabilité, le prince Djalma était relâché ou s'il parvenait à s'évader, il est certain qu'alors il viendrait à Batavia pour réclamer l'héritage maternel, puisqu'il ne lui reste plus rien au monde. On pourrait, dans ce cas, compter sur le dévouement de M. Josué Van Dael... Il demande, en retour, par le prochain courrier, des renseignements très-précis sur la fortune de M. le baron Tripeaud, manufacturier et banquier avec lequel il est en relations d'affaires. — A ce sujet, vous répondrez d'une manière évasive, M. Josué n'ayant encore témoigné que du zèle... Complétez l'information de Djalma... avec ces nouveaux renseignements... » Rodin écrivit.

Au bout de quelques secondes, son maître lui dit avec une expression singulière : « M. Josué ne vous parle pas du général Simon, à propos de la mort du père de Djalma et de l'emprisonnement de celui-ci? — M. Josué n'en dit pas un mot, » répondit le secrétaire en continuant son travail. Le maître de Rodin garda le silence, et se promena pensif dans la chambre. Au bout de quelques instants, Rodin lui dit : « C'est écrit... — Poursuivez... »

(**Note N° 4.**)

LE SIEUR JACQUES RENNEPONT, DIT *Couche-tout-Nu*.

« Ouvrier de la fabrique de M. le baron Tripeaud, le concurrent industriel de M. François Hardy. Cet artisan est ivrogne, fainéant, tapageur et dépensier ; il ne manque pas d'intelligence, mais la paresse et la débauche l'ont absolument perverti. Un agent d'affaires très-adroit, sur lequel on compte, s'est mis en rapport avec une fille Céphise Soliveau, dite *la reine Bacchanal*, qui est la maîtresse de cet ouvrier. Grâce à elle, l'agent d'affaires a noué quelques relations avec lui, et on peut le regarder dès à présent comme à peu près en dehors des intérêts qui devraient nécessiter sa présence à Paris, le 13 février. »

(**Note N° 5.**)

GABRIEL RENNEPONT, PRÊTRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

« Parent éloigné du précédent, mais il ignore l'existence de ce parent et de cette parenté. Orphelin abandonné, il a été recueilli par Françoise Baudoin, femme d'un soldat surnommé Dagobert. Si, contre toute attente, ce soldat venait à Paris, on aurait sur lui un puissant moyen d'action par sa femme. Celle-ci est une excellente créature, ignorante et crédule, d'une piété exemplaire, et sur laquelle on a depuis longtemps une influence et une autorité sans bornes. C'est par elle que l'on a décidé Gabriel à entrer dans les ordres, malgré la répugnance qu'il éprouvait. Gabriel a vingt-cinq

ans, caractère angélique comme sa figure; rares et solides vertus; malheureusement il a été élevé avec son frère adoptif, Agricol, fils de Dagobert. Cet Agricol est poëte et ouvrier, excellent ouvrier d'ailleurs; il travaille chez M. François Hardy, il est imbu des plus détestables doctrines, idolâtre sa mère; probe, laborieux, mais sans aucun sentiment religieux. Noté comme *très-dangereux*, c'est ce qui rendait sa fréquentation si à craindre pour Gabriel. Celui-ci, malgré toutes ses parfaites qualités, donne toujours quelques inquiétudes. On a même dû retarder de s'ouvrir complétement à lui; une fausse démarche pourrait en faire aussi un homme des plus *dangereux;* il est donc extrêmement à ménager, du moins jusqu'au 13 février; puisque, on le répète, *sur lui, sur sa présence à Paris à cette époque* reposent d'immenses espérances et de non moins immenses intérêts. Par suite de ces ménagements auxquels on est tenu envers lui, on a dû consentir à ce qu'il fit partie de la mission d'Amérique, car il joint à une douceur angélique une intrépidité calme, un esprit aventureux, que l'on n'a pu satisfaire qu'en lui permettant de partager la vie périlleuse des missionnaires. Heureusement, on a donné les plus sévères instructions à ses supérieurs à Charlestown, afin qu'ils n'exposent jamais une vie si précieuse. Ils doivent le renvoyer à Paris au moins un mois ou deux avant le 13 février... »

Le maître de Rodin, l'interrompant de nouveau, lui dit : « Lisez la lettre de Charlestown; voyez ce que l'on vous mande, afin de compléter aussi cette information. » Après avoir lu, Rodin répondit : « Gabriel est attendu, d'un jour à l'autre, des montagnes Rocheuses, où il avait absolument voulu aller seul en mission... — Quelle imprudence! — Sans doute il n'a couru aucun danger, puisqu'il a annoncé lui-même son retour à Charlestown... Dès son arrivée, qui ne peut dépasser le milieu de ce mois, écrit-on, on le fera partir immédiatement pour la France. — Ajoutez ceci à la note qui le concerne, » dit le maître de Rodin. « — C'est écrit, » répondit celui-ci, au bout de quelques instants. « — Poursuivez, » lui dit son maître. Rodin continua.

(Note N° 6.)

MADEMOISELLE ADRIENNE RENNEPONT DE CARDOVILLE.

« Parente éloignée (et ignorant cette parenté) de Jacques Rennepont, dit *Couche-tout-nu*, et de Gabriel Rennepont, prêtre missionnaire. Elle a bientôt vingt et un ans, la plus piquante physionomie du monde, la beauté la plus rare, quoique rousse; un esprit des plus remarquables par son originalité; une fortune immense; tous les instincts sensuels. On est épouvanté de l'avenir de cette jeune personne, quand on songe à l'audace incroyable de son caractère. Heureusement son subrogé-tuteur, le baron Tripeaud (baron de 1829 et ancien homme d'affaires du feu comte de Rennepont, duc de Cardoville), est tout à fait dans les intérêts et presque dans la dépendance de la tante de mademoiselle de Cardoville. L'on compte, à bon droit, sur cette digne et respectable parente, et sur M. Tripeaud, pour combattre et vaincre les desseins étranges, inouïs, que cette jeune personne, aussi résolue qu'indépendante, ne craint pas d'annoncer... et que

malheureusement l'on ne peut fructueusement exploiter... dans l'intérêt de l'affaire en question, car... »

Rodin ne put continuer; deux coups discrètement frappés à la porte l'interrompirent. Le secrétaire se leva, alla voir qui heurtait, resta un moment dehors, puis revint tenant deux lettres à la main, en disant : « Madame la princesse a profité du départ d'une estafette pour envoyer... — Donnez la lettre de la princesse ! » s'écria le maître de Rodin sans le laisser achever. » Enfin je vais avoir des nouvelles de ma mère ! » ajouta-t-il.

A peine avait-il lu quelques lignes de cette lettre, qu'il pâlit; ses traits exprimèrent aussitôt un étonnement profond et douloureux, une douleur poignante. « Ma mère ! » s'écria-t-il. « Oh ! mon Dieu ! ma mère ! — Quelque malheur serait-il arrivé ? » demanda Rodin d'un air alarmé, en se levant à l'exclamation de son maître. « — Sa convalescence était trompeuse, » lui répondit celui-ci avec abattement, « elle est maintenant retombée dans un état presque désespéré; pourtant le médecin pense que ma présence pourrait peut-être la sauver, car elle m'appelle sans cesse; elle veut me revoir une dernière fois pour mourir en paix... Oh ! ce désir est sacré... Ne pas m'y rendre serait un parricide... Pourvu, mon Dieu ! que j'arrive à temps... D'ici à la terre de la princesse il faut presque deux jours en voyageant jour et nuit. — Ah ! mon Dieu !... quel malheur ! » fit Rodin en joignant les mains et levant les yeux au ciel... » Son maître sonna vivement et dit à un domestique âgé qui ouvrit la porte : « Jetez à l'instant dans une malle de ma voiture de voyage ce qui m'est indispensable. Que le portier prenne un cabriolet et aille en toute hâte me chercher des chevaux de poste... Il faut que dans une heure je sois parti. » Le domestique sortit précipitamment. « — Ma mère... ma mère... ne plus la revoir !... Oh ! ce serait affreux ! » s'écria-t-il en tombant sur une chaise avec accablement et cachant sa figure dans ses mains. Cette grande douleur était sincère; cet homme aimait tendrement sa mère; ce divin sentiment avait jusqu'alors traversé, inaltérable et pur, toutes les phases de sa vie... souvent bien coupable...

Au bout de quelques minutes, Rodin se hasarda de dire à son maître en lui montrant la seconde lettre : « On vient aussi d'apporter celle-ci de la part de M. Duplessis : c'est très-important... et très-pressé... — Voyez ce que c'est, et répondez... je n'ai pas la tête à moi... — Cette lettre est confidentielle... » dit Rodin en la présentant à son maître... « je ne puis l'ouvrir... ainsi que vous le voyez à la marque de l'enveloppe... » A l'aspect de cette marque, les traits du maître de Rodin prirent une indéfinissable expression de crainte et de respect; d'une main tremblante, il rompit le cachet. Ce billet contenait ces seuls mots :

« *Toute affaire cessante... sans perdre une minute... partez... et venez...*
« *M. Duplessis vous remplacera; il a les ordres.* »

« Grand Dieu ! » s'écria cet homme avec désespoir. « Partir sans revoir ma mère... Mais c'est affreux... c'est impossible... c'est la tuer peut-être... oui... ce serait un parricide... » En disant ces mots, ses yeux s'arrêtèrent par hasard sur l'énorme sphère, marquée de petites croix rouges... A cette vue, une brusque révolution s'opéra en lui; il sembla se repentir de la

vivacité de ses regrets; peu à peu sa figure, quoique toujours triste, redevint calme et grave... Il donna la lettre fatale à son secrétaire, et lui dit en étouffant un soupir : « A classer à son numéro d'ordre. » Rodin prit la lettre, y inscrivit un numéro, et la plaça dans un carton particulier.

Après un moment de silence, son maître reprit : « Vous recevrez les ordres de M. Duplessis, vous travaillerez avec lui. Vous lui remettrez la note sur l'affaire des médailles; il sait à qui l'adresser; vous répondrez à Batavia, à Leipzig et à Charlestown dans le sens que j'ai dit : Empêcher à tout prix les filles du général Simon de quitter Leipzig; hâter l'arrivée de Gabriel à Paris, et dans le cas peu probable où le prince Djalma viendrait à Batavia, dire à M. Josué Van Dael que l'on compte sur son zèle et sur son obéissance pour l'y retenir. » Et cet homme qui, au moment où sa mère mourante l'appelait en vain, pouvait conserver un tel sang-froid, rentra dans son appartement.

Rodin s'occupa des réponses qu'on venait de lui ordonner de faire et les transcrivit en chiffres. Au bout de trois quarts d'heure, on entendit bruire les grelots des chevaux de poste. Le vieux serviteur rentra après avoir discrètement frappé. « La voiture est attelée, » dit-il. Rodin fit un signe de tête, le domestique sortit.

Le secrétaire alla heurter à son tour à la porte de l'appartement de son maître. Celui-ci sortit, toujours grave et froid, mais d'une pâleur effrayante; il tenait une lettre à la main. « Pour ma mère... » dit-il à Rodin, « vous enverrez un courrier à l'instant... — A l'instant... » répondit le secrétaire. « — Que les trois lettres pour *Leipzig*, *Batavia* et *Charlestown*, partent aujourd'hui même par la voie accoutumée; c'est de la dernière importance. Vous le savez. » Tels furent les derniers mots de cet homme... Exécutant avec une obéissance impitoyable des ordres impitoyables, il partait en effet sans tenter de revoir sa mère. Son secrétaire l'accompagna respectueusement jusqu'à sa voiture. « Quelle route..., monsieur? » demanda le postillon en se retournant sur sa selle. « — Route d'ITALIE!... » répondit le maître de Rodin, sans pouvoir retenir un soupir si déchirant, qu'il ressemblait à un sanglot.

. . . .

Lorsque la voiture partit au galop des chevaux, Rodin salua profondément, puis il rentra dans la grande pièce froide et nue. L'attitude, la physionomie, la démarche de ce personnage semblèrent changer subitement. Il paraissait grandi, ce n'était plus un automate qu'une humble obéissance faisait machinalement agir; ses traits jusqu'alors impassibles, son regard jusqu'alors continuellement voilé, s'animèrent tout à coup et révélèrent une astuce diabolique; un sourire sardonique contracta ses lèvres minces et blafardes, une satisfaction sinistre dérida ce visage cadavéreux. A son tour, il s'arrêta devant l'énorme sphère; à son tour il la contempla silencieusement comme l'avait contemplée son maître... Puis se courbant sur ce globe, l'enlaçant pour ainsi dire de ses bras... après l'avoir quelques instants couvé de son œil de reptile, il traîna sur la surface polie de la mappemonde son doigt noueux, frappa tour à tour de son ongle plat et sale trois des endroits où l'on voyait de petites croix rouges. A mesure qu'il désignait ainsi une de ces villes situées dans des contrées si diverses, il la nommait tout

haut avec un ricanement sinistre : « *Leipzig... Charlestown... Batavia...* » Puis il ajouta : « Dans chacune de ces trois villes, si éloignées les unes des autres, il existe des personnes qui ne se doutent guère que d'ici, de cette petite rue obscure, du fond de cette chambre, on a les yeux ouverts sur elles... que l'on suit tous leurs mouvements... que l'on sait toutes leurs actions... et que d'ici vont partir de nouvelles instructions qui les regardent et qui seront inexorablement exécutées... car il s'agit d'un intérêt qui peut avoir une puissante action sur l'Europe... sur le monde... Mais heureusement, nous avons des amis à Leipzig, à Charlestown et à Batavia. »

Ce petit homme vieux, sordide, mal vêtu, au masque livide et mort, qui venait pour ainsi dire de ramper sur ce globe, semblait plus effrayant encore que ne l'avait été son maître... lorsque celui-ci, debout et hautain, avait impérieusement jeté sa main sur ce monde, qu'il semblait vouloir dominer à force d'orgueil et d'audace. L'un ressemblait à l'aigle qui plane au-dessus de sa proie... l'autre au reptile qui enserre sa victime de ses plis inextricables...

Au bout de quelques instants, Rodin s'approcha de son bureau en se frottant vivement les mains, et écrivit la lettre suivante, à l'aide d'un chiffre particulier, inconnu de son maître.

Paris, 9 heures 3/4 du matin.

« *Il est parti... mais il a* HÉSITÉ !

« *Quand il a reçu l'ordre, sa mère mourante l'appelait auprès d'elle ; il pouvait peut-être, lui disait-on, la sauver par sa présence... Aussi s'est-il écrié : Ne pas me rendre auprès de ma mère... ce serait être parricide.*

« *Pourtant...* IL *est parti !... mais il a* HÉSITÉ.

« *Je le surveille toujours...*

« *Ces lignes arriveront à* ROME *en même temps que lui...*

« *P. S. Dites au cardinal-prince qu'il peut compter sur moi, mais qu'à son tour il me serve activement.* »

Après avoir plié et cacheté cette lettre, Rodin la mit dans sa poche. Dix heures sonnèrent. C'était l'heure du déjeuner de M. Rodin. Il rangea et serra ses papiers dans un tiroir dont il emporta la clef, brossa du coude son vieux chapeau graisseux, prit à la main un parapluie tout rapiécé, et sortit [1].

. . . .

Pendant que ces deux hommes, du fond de cette retraite obscure, ourdissaient cette trame où devaient être enveloppés les sept descendants d'une famille autrefois proscrite... un défenseur étrange, mystérieux, songeait à protéger cette famille, qui était aussi la sienne.

[1] Après avoir cité les excellentes et courageuses *Lettres* de M. Libri, et le curieux ouvrage édité par M. Paulin, il est de notre devoir de mentionner aussi tant de hardis et consciencieux travaux sur la compagnie de Jésus, récemment publiés par MM. Dupin l'aîné, Michelet, Ed. Quinet, Génin, le comte de Saint-Priest : œuvres de haute et impartiale intelligence, où se trouvent si admirablement dévoilées et châtiées les funestes théories de cet ordre. Nous nous estimerons heureux d'avoir pu apporter notre pierre à la digue puissante et, espérons-le, durable, que ces généreux cœurs, que ces nobles esprits, ont élevée contre un flot impur et toujours menaçant.



CHAPITRE XVII.

Epilogue. — Le juif errant.

Le site est agreste et sauvage... C'est une haute colline couverte d'énormes blocs de grès du milieu desquels pointent çà et là des bouleaux et des chênes au feuillage déjà jauni par l'automne; ces grands arbres se dessinent sur la lueur rouge que le soleil a laissée au couchant; on dirait la réverbération d'un incendie. De cette hauteur, l'œil plonge dans une vallée profonde, ombreuse, fertile, à demi voilée d'une légère vapeur par la brume du soir... Les grasses prairies, les massifs d'arbres touffus, les champs dépouillés de leurs épis mûrs, se confondent dans une teinte sombre, uniforme, qui contraste avec la limpidité bleuâtre du ciel. Des clochers de pierre grise ou d'ardoise élancent çà et là leurs flèches aiguës du fond

15

de cette vallée... car plusieurs villages y sont épars, bordant une longue route qui va du nord au couchant.

C'est l'heure du repos, c'est l'heure où d'ordinaire la vitre de chaque chaumière s'illumine au joyeux petillement du foyer rustique, et scintille au loin à travers l'ombre et la feuillée, pendant que des tourbillons de fumée, sortant des cheminées, s'élèvent lentement vers le ciel. Et pourtant, chose étrange, on dirait que dans ce pays tous les foyers sont éteints et déserts. Chose plus étrange, plus sinistre encore, tous les clochers sonnent le funèbre glas des morts... L'activité, le mouvement, la vie semblent concentrés dans ce branle lugubre qui retentit au loin.

Mais voilà que, dans ces villages, naguère obscurs, des lumières commencent à poindre... Ces clartés ne sont pas produites par le vif et joyeux petillement du foyer rustique... Elles sont rougeâtres comme ces feux de pâtre, aperçus le soir à travers le brouillard... Et puis ces lumières ne restent pas immobiles. Elles marchent lentement vers le cimetière de chaque église. Alors le glas des morts redouble; l'air frémit sous les coups précipités des cloches, et, à de rares intervalles, des chants mortuaires arrivent, affaiblis, jusqu'au faîte de la colline. Pourquoi tant de funérailles? Quelle est donc cette vallée de désolation... où les chants paisibles qui succèdent au dur travail quotidien... sont remplacés par des chants de mort?... où le repos du soir est remplacé par le repos éternel? Quelle est cette vallée de désolation dont chaque village pleure tant de morts à la fois, et les enterre à la même heure, la même nuit? Hélas! c'est que la mortalité est si prompte, si nombreuse, si effrayante, que c'est à peine si l'on suffit à enterrer les morts... Pendant le jour, un rude et impérieux labeur attache les survivants à la terre, et le soir seulement, au retour des champs, ils peuvent, brisés de fatigue, creuser ces autres sillons où leurs frères vont reposer pressés comme les grains de blé dans le semis. Et cette vallée n'a pas, seule, vu tant de désolation. Pendant des années maudites, bien des villages, bien des bourgs, bien des villes, bien des contrées immenses ont vu comme cette vallée leurs foyers éteints et déserts; ont vu, comme cette vallée, le deuil remplacer la joie... le glas des morts remplacer le bruit des fêtes...; ont, comme cette vallée, pleuré beaucoup de morts le même jour, et les ont enterrés la nuit à la sinistre lueur des torches... Car pendant ces années maudites, un terrible voyageur a lentement parcouru la terre d'un pôle à l'autre... du fond de l'Inde et de l'Asie... aux glaces de la Sibérie... des glaces de la Sibérie jusqu'aux grèves de l'Océan français. Ce voyageur, mystérieux comme la mort, lent comme l'éternité, implacable comme le destin, terrible comme la main de Dieu... c'était... LE CHOLÉRA!...

. . . .

Le bruit des cloches et des chants funèbres montait toujours des profondeurs de la vallée au sommet de la colline comme une grande voix plaintive... La lueur des torches funéraires s'apercevait toujours au loin à travers la brume du soir... Le crépuscule durait encore. Heure étrange, qui donne aux formes les plus arrêtées une apparence vague, insaisissable, fantastique...

Mais le sol pierreux et sonore de la montagne a résonné sous un pas lent, égal et ferme... A travers les grands troncs noirs des arbres... un homme a passé. Sa taille était haute; il tenait sa tête baissée sur sa poitrine; sa figure était noble, douce et triste...Ses sourcils, unis entre eux, s'étendaient d'une tempe à l'autre et semblaient rayer son front d'une marque sinistre... Cet homme ne semblait pas entendre les tintements lointains de tant de cloches funèbres... et pourtant, deux jours auparavant, le calme, le bonheur, la santé, la joie, régnaient dans ces villages, qu'il avait lentement traversés et qu'il laissait alors derrière lui mornes et désolés. Mais ce voyageur continuait sa route absorbé dans ses pensées.

« Le 13 février approche, » pensait-il; « ils approchent... ces jours où les descendants de ma sœur bien-aimée, ces derniers rejetons de notre race doivent être réunis à Paris... Hélas! pour la troisième fois il y a cent cinquante ans, la persécution l'a disséminée par toute la terre, cette famille qu'avec tendresse j'ai suivie d'âge en âge, pendant dix-huit siècles... au milieu de ses migrations, de ses exils, de ses changements de religion, de fortune et de nom! Oh! pour cette famille issue de ma sœur, à moi, pauvre artisan [1], que de grandeurs, que d'abaissements, que d'obscurité, que d'éclat, que de misères, que de gloire! De combien de crimes elle s'est souillée... de combien de vertus elle s'est honorée! L'histoire de cette seule famille... c'est l'histoire de l'humanité tout entière! Passant à travers tant de générations, par les veines du pauvre et du riche, du souverain et du bandit, du sage et du fou, du lâche et du brave, du saint et de l'athée, le sang de ma sœur s'est perpétué jusqu'à cette heure. De cette famille... que reste-t-il aujourd'hui : sept rejetons : deux orphelines filles d'une mère proscrite et d'un père proscrit, un prince détrôné, un pauvre prêtre missionnaire, un homme de condition moyenne, une jeune fille de grand nom et de grande fortune, un artisan. A eux tous, ils résument les vertus, le courage, les dégradations, les splendeurs, les misères de notre race! La Sibérie... l'Inde... l'Amérique... la France... voilà où le sort les a jetés! L'instinct m'avertit, lorsqu'un des miens est en péril :... alors du Nord au Midi... de l'Orient à l'Occident, je vais à eux... je vais à eux; hier sous les glaces du pôle, aujourd'hui sous une zone tempérée...demain sous le feu des tropiques, mais souvent, hélas, au moment où ma présence pourrait les sauver, la main invisible me pousse, le tourbillon m'emporte, et... « — MARCHE!... MARCHE!... — Qu'au moins je finisse ma tâche!... — MARCHE!... — Une heure seulement!... une heure de repos!... — MARCHE!... — Hélas! je laisse ceux que j'aime au bord de l'abîme!... — MARCHE!... MARCHE! » Tel est mon châtiment... S'il est grand... mon crime a été plus grand encore!... Artisan voué aux privations, à la misère... le malheur m'avait rendu méchant... Oh! maudit... maudit soit le jour où pendant que je travaillais, sombre, haineux,

[1] On sait que, selon la légende, le Juif errant était un pauvre cordonnier de Jérusalem. Le Christ portant sa croix passa devant la maison de l'artisan et lui demanda de se reposer un instant sur un banc de pierre situé près de la porte. — *Marche .. marche...* lui dit durement le Juif en le repoussant. — *C'est toi qui marcheras jusqu'à la fin des siècles*, lui répondit le Christ d'un ton sévère et triste. Voir, pour plus de détails, l'éloquente et savante notice de M. Charles Magnin, placée en tête de la magnifique épopée d'Ahasverus par M. Ed. Quinet.

désespéré, parce que, malgré mon labeur acharné, les miens manquaient de tout... le Christ a passé devant ma porte! Poursuivi d'injures, accablé de coups, portant à grand'peine sa lourde croix, il m'a demandé de se reposer un moment sur mon banc de pierre... Son front ruisselait, ses pieds saignaient, la fatigue le brisait... et avec une douceur navrante, il me disait : « — Je souffre ! — Et moi aussi, je souffre... » lui ai-je répondu en le repoussant avec colère, avec dureté, « je souffre, mais personne ne me vient en aide... Les impitoyables... font les impitoyables!... Marche!... marche! » Alors, lui, poussant un soupir douloureux, m'a dit : « — *Et toi, tu marcheras sans cesse jusqu'à ta rédemption, ainsi le veut le Seigneur qui est aux cieux.* » Et mon châtiment a commencé... Trop tard, j'ai ouvert les yeux à la lumière... trop tard j'ai connu le repentir, trop tard j'ai connu la charité, trop tard enfin j'ai compris ces paroles divines de celui que j'ai outragé, ces paroles qui devraient être la loi de l'humanité tout entière :

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES.

« En vain, depuis des siècles, pour mériter mon pardon, puisant ma force et mon éloquence dans ces mots célestes, j'ai rempli de commisération et d'amour bien des cœurs remplis de courroux et d'envie; en vain j'ai enflammé bien des âmes de la sainte horreur de l'oppression et de l'injustice. Le jour de la clémence n'est pas encore venu!... Et ainsi que le premier homme a par sa chute voué sa postérité au malheur, on dirait que moi, artisan, j'ai voué les artisans à d'éternelles douleurs, et qu'ils expient mon crime; car eux seuls, depuis dix-huit siècles, n'ont pas encore été affranchis. Depuis dix-huit siècles, les puissants et les heureux disent à ce peuple de travailleurs... ce que j'ai dit au Christ implorant et souffrant : — *Marche... marche...* » Et ce peuple, comme lui brisé de fatigue, comme lui portant une lourde croix... dit comme lui avec une tristesse amère : « — Oh! par pitié... quelques instants de trêve... nous sommes épuisés... — *Marche!* — Mais si nous mourons à la peine, que deviendront et nos petits enfants, et nos vieilles mères? — *Marche... marche!...* » Et depuis des siècles, eux et moi nous marchons et nous souffrons, sans qu'une voix charitable nous ait dit *assez!*

« Hélas... tel est mon châtiment, il est immense... il est double... Je souffre au nom de l'humanité en voyant des populations misérables, vouées sans relâche à d'ingrats et rudes travaux. Je souffre au nom de la famille, en ne pouvant, moi, pauvre et errant, venir toujours en aide aux miens, à ces descendants d'une sœur chérie. Mais quand la douleur est au-dessus de mes forces... quand je pressens pour les miens un danger dont je ne peux les sauver, alors traversant les mondes, ma pensée va trouver cette femme, comme moi maudite... cette fille de reine [1] qui, comme moi fils d'artisan, marche... marche, et marchera jusqu'au jour de sa rédemption... Une seule

[1] Selon une légende très-peu connue, que nous devons à la précieuse bienveillance de M. Maury, le savant sous-bibliothécaire de l'Institut, Hérodiade fut condamnée à errer jusqu'au jour du jugement dernier, pour avoir demandé la mort de saint Jean-Baptiste.



L'Ouragan


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

fois par siècle, ainsi que deux planètes se rapprochent dans leur évolution séculaire... je puis rencontrer cette femme... pendant la fatale semaine de la Passion. Et après cette entrevue remplie de souvenirs terribles et de douleurs immenses, astres errants de l'éternité, nous poursuivons notre course infinie. Et cette femme, la seule qui, comme moi, sur la terre, assiste à la fin de chaque siècle, en disant : Encore! cette femme, d'un bout du monde à l'autre, répond à ma pensée... Elle qui seule au monde partage mon terrible sort, a voulu partager l'unique intérêt qui m'ait consolé à travers les siècles... Ces descendants de ma sœur chérie, elle les aime aussi... elle les protége aussi. Pour eux aussi, de l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi... elle va... elle arrive. Mais, hélas!, la main invisible la pousse aussi... le tourbillon l'emporte aussi. Et : « — MARCHE!... — Qu'au moins je finisse ma tâche, » dit-elle aussi. « — MARCHE! — Une heure... rien qu'une heure de repos! — MARCHE! — Je laisse ceux que j'aime au bord de l'abîme. — MARCHE... MARCHE! »

. . . .

Pendant que cet homme allait ainsi sur la montagne absorbé dans ses pensées, la brise du soir jusqu'alors légère avait augmenté, le vent devenait de plus en plus violent, déjà l'éclair sillonnait la nue... déjà de sourds et longs sifflements annonçaient l'approche d'un orage. Tout à coup, cet homme maudit, qui ne peut plus ni pleurer ni sourire... tressaillit. Aucune douleur physique ne pouvait l'atteindre... et pourtant il porta vivement la main à son cœur comme s'il eût éprouvé un contre-coup cruel... « Oh! s'écria-t-il, je le sens... A cette heure... plusieurs des miens... les descendants de ma sœur bien-aimée souffrent et courent de grands périls... Les uns au fond de l'Inde... d'autres en Amérique... d'autres ici, en Allemagne... la lutte recommence, de détestables passions se sont ranimées... O toi qui m'entends, toi comme moi errante et maudite, Hérodiade, aide-moi à les protéger... Que ma prière t'arrive au milieu des solitudes de l'Amérique où tu es à cette heure... Puissions-nous arriver à temps! »

Alors il se passa une chose extraordinaire. La nuit était venue. Cet homme fit un mouvement pour retourner précipitamment sur ses pas... mais une force invisible l'en empêcha et le poussa en sens contraire... A ce moment, la tempête éclata dans toute sa sombre majesté. Un de ces tourbillons qui déracinent les arbres... qui ébranlent les rochers, passa sur la montagne, rapide et tonnant comme la foudre. Au milieu des mugissements de l'ouragan, à la lueur des éclairs, on vit alors, sur les flancs de la montagne, l'homme au front marqué de noir descendre à grands pas à travers les roches et les arbres courbés sous les efforts de la tempête. La marche de cet homme n'était plus lente, ferme et calme... mais péniblement saccadée comme celle d'un être qu'une puissance irrésistible entraînerait malgré lui... ou qu'un effrayant ouragan emporterait dans son tourbillon. En vain cet homme étendait vers le ciel des mains suppliantes. Il disparut bientôt au milieu des ombres de la nuit et du fracas de la tempête.



CHAPITRE XVIII.

L'ajoupa



Pendant que M. Rodin expédiait sa correspondance cosmopolite, du fond de la rue du Milieu des Ursins à Paris; pendant que les filles du général Simon, après avoir quitté en fugitives l'auberge du Faucon blanc, étaient retenues prisonnières à Leipzig avec Dagobert, d'autres scènes intéressant vivement ces différents personnages se passaient, pour ainsi dire, parallèlement et à la même époque... à l'extrémité du monde, au fond de l'Asie, à l'île de Java, non loin de la ville de Batavia, résidence de

[1] *Phanségars*, ou étrangleurs (du mot indou *phansna*, *étrangler*). Nous donnerons plus loin des détails sur cette singulière communauté, dite de *la Bonne œuvre*.

M. Josué Van Dael, l'un des correspondants de M. Rodin. Java!... contrée magnifique et sinistre, où les plus admirables fleurs cachent de hideux reptiles, où les fruits les plus éclatants renferment des poisons subtils, où croissent des arbres splendides dont l'ombrage tue; où le vampire, chauve-souris gigantesque, pompe le sang des victimes dont elle prolonge le sommeil en les entourant d'un air frais et parfumé, car l'éventail le plus agile n'est pas plus rapide que le battement des grandes ailes musquées de ce monstre.

Le mois d'octobre 1831 touche à sa fin. Il est midi, heure presque mortelle pour qui affronte ce soleil torréfiant, qui répand sur le ciel d'un bleu d'émail foncé des nappes de lumière ardente. Un *ajoupa*, sorte de pavillon de repos fait de nattes de jonc étendues sur de gros bambous profondément enfoncés dans le sol, s'élève au milieu de l'ombre bleuâtre projetée par un massif d'arbres d'une verdure aussi étincelante que de la porcelaine verte; ces arbres, de formes bizarres, sont, ici, arrondis en arcades, là, élancés en flèches, plus loin ombellés en parasols, mais si feuillus, si épais, si enchevêtrés les uns dans les autres, que leur dôme est impénétrable à la pluie. Le sol, toujours marécageux, malgré cette chaleur infernale, disparaît sous un inextricable amas de lianes, de fougères, de joncs touffus, d'une fraîcheur, d'une vigueur de végétation incroyables, et qui atteignent presque au toit de l'ajoupa caché là, ainsi qu'un nid dans l'herbe. Rien de plus suffocant que cette atmosphère pesamment chargée d'exhalaisons humides comme la vapeur de l'eau chaude, et imprégnée des parfums les plus violents, les plus âcres, car le cannellier, le gingembre, le stephanotis, le gardenia, mêlés à ces arbres et à ces lianes, répandent par bouffées leur arome pénétrant. Un toit de larges feuilles de bananiers recouvre cette cabane; à l'une des extrémités est une ouverture carrée servant de fenêtre et grillagée très-finement avec des fibres végétales, afin d'empêcher les reptiles et les insectes venimeux de se glisser dans l'ajoupa. Un énorme tronc d'arbre mort, encore debout, mais très-incliné, et dont le faîte touche le toit de l'ajoupa, sort du milieu du taillis; de chaque gerçure de son écorce, noire, rugueuse, moussue, jaillit une fleur étrange, presque fantastique; l'aile d'un papillon n'est pas d'un tissu plus léger, d'un pourpre plus éclatant, d'un noir plus velouté; ces oiseaux inconnus que l'on voit en rêve n'ont pas des formes aussi bizarres que ces orchis, fleurs ailées qui semblent toujours prêtes à s'envoler de leurs tiges frêles et sans feuilles; de longs cactus flexibles et arrondis, que l'on prendrait pour des reptiles, enroulent aussi ce tronc d'arbre, et y suspendent leurs sarments verts chargés de larges corymbes d'un blanc d'argent nuancé à l'intérieur d'un vif orange : ces fleurs répandent une violente odeur de vanille. Un petit serpent d'un rouge brique, gros comme une forte plume et long de cinq à six pouces, sort à demi sa tête plate de l'un de ces énormes calices parfumés, où il est blotti et lové...

Au fond de l'ajoupa, un jeune homme, étendu sur une natte, est profondément endormi. A voir son teint d'un jaune diaphane et doré, on dirait une statue de cuivre pâle sur laquelle se joue un rayon de soleil; sa pose est simple et gracieuse; son bras droit replié soutient sa tête, un peu élevée

et tournée de profil ; sa large robe de mousseline blanche à manches flottantes laisse voir sa poitrine et ses bras, dignes de l'Antinoüs ; le marbre n'est ni plus ferme ni plus poli que sa peau, dont la nuance dorée contraste vivement avec la blancheur de ses vêtements. Sur sa poitrine large et saillante, on voit une profonde cicatrice... Il a reçu ce coup de feu en défendant la vie du général Simon, du père de Rose et de Blanche. Il porte au cou une petite médaille, pareille à celle que portent les deux sœurs. Cet Indien est Djalma. Ses traits sont à la fois d'une grande noblesse et d'une beauté charmante ; ses cheveux, d'un noir bleu, séparés sur son front, tombent souples, mais non bouclés, sur ses épaules ; ses sourcils, hardiment et finement dessinés, sont d'un noir aussi foncé que ses longs cils dont l'ombre se projette sur ses joues imberbes ; ses lèvres d'un rouge vif, légèrement entr'ouvertes, exhalent un souffle oppressé ; son sommeil est lourd, pénible, car la chaleur devient de plus en plus suffocante.

Au dehors, le silence est profond. Il n'y a pas le plus léger souffle de brise. Cependant, au bout de quelques minutes, les fougères énormes qui couvrent le sol commencent à s'agiter presque imperceptiblement, comme si un corps rampant avec lenteur ébranlait la base de leurs tiges. De temps à autre, cette faible oscillation cessait brusquement ; tout redevenait immobile. Après plusieurs de ces alternatives de bruissement et de profond silence, une tête humaine apparut au milieu des joncs, à peu de distance du tronc de l'arbre mort. Cet homme, d'une figure sinistre, avait le teint couleur de bronze verdâtre, de longs cheveux noirs tressés autour de sa tête, des yeux brillants d'un éclat sauvage, et une physionomie remarquablement intelligente et féroce. Suspendant son souffle, il demeura un moment immobile, puis, s'avançant sur les mains et sur les genoux, en écartant si doucement les feuilles, qu'on n'entendait pas le plus petit bruit, il atteignit ainsi avec prudence et lenteur le tronc incliné de l'arbre mort dont le faîte touchait presque au toit de l'ajoupa.

Cet homme, Malais d'origine et appartenant à la secte des *étrangleurs*, après avoir écouté de nouveau, sortit presque entièrement des broussailles ; sauf une espèce de caleçon de coton blanc serré à sa taille par une ceinture bariolée de couleurs tranchantes, il était entièrement nu ; une épaisse couche d'huile enduisait ses membres bronzés, souples et nerveux. S'allongeant sur l'énorme tronc du côté opposé à la cabane, et ainsi masqué par le volume de cet arbre entouré de lianes, il commença d'y grimper, d'y ramper silencieusement, avec autant de patience que de précaution. Dans l'ondulation de son échine, dans la flexibilité de ses mouvements, dans sa vigueur contenue, dont la détente devait être terrible, il y avait quelque chose de la sourde et perfide allure du tigre guettant sa proie. Atteignant ainsi, complétement inaperçu, la partie déclive de l'arbre, qui touchait presque au toit de la cabane, il ne fut plus séparé que par une distance d'un pied environ de la petite fenêtre. Alors il avança prudemment la tête, et plongea son regard dans l'intérieur de la cabane, afin de trouver le moyen de s'y introduire. A la vue de Djalma profondément endormi, les yeux brillants de l'étrangleur redoublèrent d'éclat ; une contraction nerveuse, ou plutôt un rire muet et farouche, bridant les deux



L'Ajoupa


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

coins de sa bouche, les attira vers les pommettes et découvrit deux rangées de dents limées triangulairement comme une lame de scie, et teintes d'un noir luisant.

Djalma était couché de telle sorte, et si près de la porte de l'ajoupa (elle s'ouvrait de dehors en dedans), que si l'on eût tenté de l'entre-bâiller, il aurait été réveillé à l'instant même. L'étrangleur, le corps toujours caché par l'arbre, voulant examiner plus attentivement l'intérieur de la cabane, se pencha davantage, et, pour se donner un point d'appui, posa légèrement sa main sur le rebord de l'ouverture qui servait de fenêtre; ce mouvement ébranla la grande fleur du cactus, au fond de laquelle était lové le petit serpent; il s'élança et s'enroula rapidement autour du poignet de l'étrangleur. Soit douleur, soit surprise, celui-ci jeta un cri... mais en se retirant brusquement en arrière, toujours cramponné au tronc d'arbre, il s'aperçut que Djalma avait fait un mouvement... En effet, le jeune Indien, conservant sa pose nonchalante, ouvrit à demi les yeux, tourna la tête du côté de la petite fenêtre, et une aspiration profonde souleva sa poitrine, car la chaleur concentrée sous cette épaisse voûte de verdure humide était intolérable.

A peine Djalma eut-il remué, qu'à l'instant retentit derrière l'arbre ce glapissement bref, sonore, aigu, que jette l'oiseau de paradis lorsqu'il prend son vol, cri à peu près semblable à celui du faisan... Ce cri se répéta bientôt, mais en s'affaiblissant, comme si le brillant oiseau se fût éloigné. Djalma, croyant savoir la cause du bruit qui l'avait un instant éveillé, étendit légèrement le bras sur lequel reposait sa tête, et se rendormit sans presque changer de position. Pendant quelques minutes, le plus profond silence régna de nouveau dans cette solitude; tout resta immobile. L'étrangleur, par son habile imitation du cri d'un oiseau, venait de réparer l'imprudente exclamation de surprise et de douleur que lui avait arrachée la piqûre du reptile. Lorsqu'il supposa Djalma rendormi, il avança la tête, et vit en effet le jeune Indien replongé dans le sommeil. Descendant alors de l'arbre, avec les mêmes précautions, quoique sa main gauche fût assez gonflée par suite de la morsure du serpent, il disparut dans les joncs.

A ce moment, un chant lointain, d'une cadence monotone et mélancolique, se fit entendre. L'étrangleur se redressa, écouta attentivement, et sa figure prit une expression de surprise et de courroux sinistre. Le chant se rapprocha de plus en plus de la cabane. Au bout de quelques secondes, un Indien, traversant une clairière, se dirigea vers l'endroit où se tenait caché l'étrangleur. Celui-ci prit alors une corde longue et mince qui ceignait ses reins; l'une de ses extrémités était armée d'une balle de plomb, de la forme et du volume d'un œuf; après avoir attaché l'autre bout de ce lacet à son poignet droit, l'étrangleur prêta de nouveau l'oreille et disparut en rampant au milieu des grandes herbes dans la direction de l'Indien, qui s'avançait lentement sans interrompre son chant plaintif et doux. C'était un jeune garçon de vingt ans à peine, esclave de Djalma; il avait le teint bronzé; une ceinture bariolée serrait sa robe de coton bleu; il portait un petit turban rouge et des anneaux d'argent aux oreilles et aux poignets... Il apportait un message à son maître qui, durant la grande chaleur du jour, se reposait dans cet ajoupa, situé à une assez grande distance de la maison

qu'il habitait. Arrivant à un endroit où l'allée se bifurquait, l'esclave prit sans hésiter le sentier qui conduisait à la cabane... dont il se trouvait alors à peine éloigné de quarante pas. Un de ces énormes papillons de Java, dont les ailes étendues ont six à huit pouces de long et offrent deux raies d'or verticales sur un fond d'outre-mer, voltigea de feuille en feuille et vint s'abattre et se fixer sur un buisson de gardenias odorants à portée du jeune Indien. Celui-ci suspendit son chant, s'arrêta, avança prudemment le pied, puis la main... et saisit le papillon. Tout à coup l'esclave voit la sinistre figure de l'étrangleur se dresser devant lui... il entend un sifflement pareil à celui d'une fronde, il sent une corde lancée avec autant de rapidité que de force entourer son cou d'un triple nœud, et presque aussitôt le plomb dont elle est armée le frappe violemment derrière le crâne.

Cette attaque fut si brusque, si imprévue, que le serviteur de Djalma ne put pousser un seul cri, un seul gémissement. Il chancela... L'étrangleur donna une vigoureuse secousse au lacet... La figure bronzée de l'esclave devint d'un noir pourpré, et il tomba sur ses genoux, en agitant les bras... L'étrangleur le renversa tout à fait... serra si violemment la corde, que le sang jaillit de la peau... La victime fit quelques derniers mouvements convulsifs, et puis ce fut tout... Pendant cette rapide mais terrible agonie, le meurtrier, agenouillé devant sa victime, épiant ses moindres convulsions, attachant sur elle des yeux fixes, ardents, semblait plongé dans l'extase d'une jouissance féroce... ses narines se dilataient, les veines de ses tempes, de son cou se gonflaient, et ce même rictus sinistre, qui avait retroussé ses lèvres à l'aspect de Djalma endormi, montrait ses dents noires et aiguës, qu'un tremblement nerveux des mâchoires heurtait l'une contre l'autre. Mais bientôt il croisa ses bras sur sa poitrine haletante, courba le front, en murmurant des paroles mystérieuses, ressemblant à une invocation ou à une prière... Et il retomba dans la contemplation farouche que lui inspirait l'aspect du cadavre... L'hyène et le chat-tigre, qui, avant de la dévorer, s'accroupissent auprès de la proie qu'ils ont surprise ou chassée, n'ont pas un regard plus fauve, plus sanglant, que ne l'était celui de cet homme...

Mais se souvenant que sa tâche n'était pas accomplie, s'arrachant à regret de ce funèbre spectacle, il détacha son lacet du cou de la victime, enroula cette corde autour de lui, traîna le cadavre hors du sentier, et, sans chercher à le dépouiller de ses anneaux d'argent, cacha le corps sous une épaisse touffe de joncs. Puis l'étrangleur, se remettant à ramper sur le ventre et sur les genoux, arriva jusqu'à la cabane de Djalma, cabane construite en nattes attachées sur des bambous. Après avoir attentivement prêté l'oreille, il tira de sa ceinture un couteau dont la lame, tranchante et aiguë, était enveloppée d'une feuille de bananier, et pratiqua dans la natte une incision de trois pieds de longueur; ceci fut fait avec tant de prestesse, et avec une lame si parfaitement affilée, que le léger grincement du diamant sur la vitre eût été plus bruyant... Voyant par cette ouverture, qui devait lui servir de passage, Djalma toujours profondément endormi, l'étrangleur se glissa dans la cabane avec une incroyable témérité.



L'esclave de Djalma





CHAPITRE XIX.

Le Tatouage.



Le ciel, jusqu'alors d'un bleu transparent, devint peu à peu d'un ton glauque, et le soleil se voila d'une vapeur rougeâtre et sinistre. Cette lumière étrange donnait à tous les objets des reflets bizarres; on pourrait en avoir une idée en s'imaginant l'aspect d'un paysage que l'on regarderait au travers d'un vitrail couleur de cuivre. Dans ces climats, ce phénomène, joint au redoublement d'une chaleur torride, annonce toujours l'approche d'un orage. On sentait de temps à autre une fugitive odeur sulfureuse... Alors les feuilles, légèrement agitées par des courants électriques, frissonnaient sur leurs tiges... puis tout retombait dans un silence, dans une immobilité morne. La pesanteur de cette atmosphère brûlante, saturée d'âcres parfums, devenait presque intolérable; de grosses gouttes de sueur perlaient le front

de Djalma, toujours plongé dans un sommeil énervant... Pour lui, ce n'était plus du repos, c'était un accablement pénible. L'étrangleur se glissa comme un reptile le long des parois de l'ajoupa, et en rampant à plat ventre arriva jusqu'à la natte de Djalma, auprès duquel il se blottit d'abord en s'aplatissant, afin d'occuper le moins de place possible.

Alors commença une scène effrayante, en raison du mystère et du profond silence qui l'entouraient. La vie de Djalma était à la merci de l'étrangleur... Celui-ci, ramassé sur lui-même, appuyé sur ses mains et sur ses genoux, le cou tendu, la prunelle fixe, dilatée, restait immobile comme une bête féroce en arrêt... Un léger tremblement convulsif des mâchoires agitait seul son masque de bronze. Mais bientôt ses traits hideux révélèrent la lutte violente qui se passait dans son âme, entre la soif... la jouissance du meurtre que le récent assassinat de l'esclave venait encore de surexciter... et l'ordre qu'il avait reçu de ne pas attenter aux jours de Djalma, quoique le motif qui l'amenait dans l'ajoupa fût peut-être pour le jeune Indien plus redoutable que la mort même... Par deux fois l'étrangleur, dont le regard s'enflammait de férocité, ne s'appuyant plus que sur sa main gauche, porta vivement la droite à l'extrémité de son lacet... Mais par deux fois, sa main l'abandonna... l'instinct du meurtre céda devant une volonté toute-puissante dont le Malais subissait l'irrésistible empire. Il fallait que sa rage homicide fût poussée jusqu'à la folie, car dans ces hésitations il perdait un temps précieux;... d'un moment à l'autre, Djalma, dont la vigueur, l'adresse et le courage étaient connus et redoutés, pouvait se réveiller... Et quoiqu'il fût sans armes, il eût été pour l'étrangleur un terrible adversaire. Enfin celui-ci se résigna... il comprima un profond soupir de regret, et se mit en devoir d'accomplir sa tâche...

Cette tâche eût paru impossible à tout autre... Qu'on en juge... Djalma, le visage tourné vers la gauche, appuyait sa tête sur son bras plié; il fallait d'abord, sans le réveiller, le forcer de tourner sa figure vers la droite, c'est-à-dire vers la porte, afin que, dans le cas où il s'éveillerait à demi, son premier regard ne tombât pas sur l'étrangleur. Celui-ci, pour accomplir ses projets, devait rester plusieurs minutes dans la cabane. Le ciel se cachait de plus en plus... La chaleur arrivait à son dernier degré d'intensité; tout concourait à jeter Djalma dans la torpeur et à favoriser les desseins de l'étrangleur... S'agenouillant alors près de Djalma, il commença, du bout de ses doigts souples et frottés d'huile, d'effleurer le front, les tempes et les paupières du jeune Indien, mais avec une si extrême délicatesse, que le contact des deux épidermes était à peine sensible... Après quelques secondes de cette espèce d'incantation magnétique, la sueur qui baignait le front de Djalma devint plus abondante; il poussa un soupir étouffé, puis deux ou trois fois les muscles de son visage tressaillirent, car ces attouchements, trop légers pour l'éveiller, lui causaient pourtant un sentiment de malaise indéfinissable... Le couvant d'un œil inquiet, ardent, l'étrangleur continua sa manœuvre avec tant de patience, tant de dextérité, que Djalma, toujours endormi, mais ne pouvant supporter davantage cette sensation vague et cependant agaçante, dont il ne se rendait pas compte, porta machinalement sa main droite à sa figure, comme s'il eût voulu se

débarrasser du frôlement importun d'un insecte... Mais la force lui manqua; presque aussitôt, sa main inerte et appesantie retomba sur sa poitrine... Voyant, à ce symptôme, qu'il touchait au but désiré, l'étrangleur réitéra ses attouchements sur les paupières, sur le front, sur les tempes avec la même adresse... Alors Djalma, de plus en plus accablé, anéanti sous une lourde somnolence, n'ayant pas sans doute la force ou la volonté de porter sa main à son visage, détourna machinalement sa tête, qui retomba languissante sur son épaule droite, cherchant, par ce changement d'attitude, à se soustraire à l'impression désagréable qui le poursuivait... Ce premier résultat obtenu, l'étrangleur put agir librement.

Voulant rendre alors aussi profond que possible le sommeil qu'il venait d'interrompre à demi, il tâcha d'imiter le vampire, et, simulant le jeu d'un éventail, il agita rapidement ses deux mains étendues autour du visage brûlant du jeune Indien... A cette sensation de fraîcheur inattendue et si délicieuse au milieu d'une chaleur suffocante, les traits de Djalma s'épanouirent machinalement; sa poitrine se dilata, ses lèvres entr'ouvertes aspirèrent cette brise bienfaisante, et il tomba dans un sommeil d'autant plus invincible, qu'il avait été contrarié, et qu'il s'y livrait alors sous l'influence d'une sensation de bien-être. Un rapide éclair illumina de sa lueur flamboyante la voûte ombreuse qui abritait l'ajoupa; craignant qu'au premier coup de tonnerre le jeune Indien ne s'éveillât brusquement, l'étrangleur se hâta d'accomplir son projet. Djalma, couché sur le dos, avait la tête penchée sur son épaule droite et son bras gauche étendu; l'étrangleur, blotti à sa gauche, cessa peu à peu de l'éventer; puis il parvint à relever, avec une incroyable dextérité, jusqu'à la saignée, la large et longue manche de mousseline blanche qui cachait le bras gauche de Djalma. Tirant alors de la poche de son caleçon une petite boîte de cuivre, il y prit une aiguille d'une finesse, d'une acuité extraordinaires, et un tronçon de racine noirâtre. Il piqua plusieurs fois cette racine avec l'aiguille. A chaque piqûre, il en sortait une liqueur blanche et visqueuse. Lorsque l'étrangleur crut l'aiguille suffisamment imprégnée de ce suc, il se courba et souffla doucement sur la partie interne du bras de Djalma, afin d'y causer une nouvelle sensation de fraîcheur; alors, à l'aide de son aiguille, il traça presque imperceptiblement, sur la peau du jeune homme endormi, quelques signes mystérieux et symboliques. Ceci fut exécuté avec tant de prestesse, la pointe de l'aiguille était si fine, si acérée, que Djalma ne ressentit pas la légère érosion qui effleura son épiderme. Bientôt les signes que l'étrangleur venait de tracer apparurent d'abord en traits d'un rose pâle à peine sensible, et aussi déliés qu'un cheveu; mais telle était la puissance corrosive et lente du suc dont l'aiguille était imprégnée, qu'en s'infiltrant et s'extravasant peu à peu sous la peau, il devait au bout de quelques heures devenir d'un rouge violet, et rendre ainsi très-apparents ces caractères alors presque invisibles. L'étrangleur, après avoir si heureusement accompli son projet, jeta un dernier regard de féroce convoitise sur l'Indien endormi... Puis, s'éloignant de la natte en rampant, il regagna l'ouverture par laquelle il s'était introduit dans la cabane, rejoignit hermétiquement les deux lèvres de cette incision, afin d'ôter tout soupçon, et

disparut au moment où le tonnerre commençait à gronder sourdement dans le lointain [1].

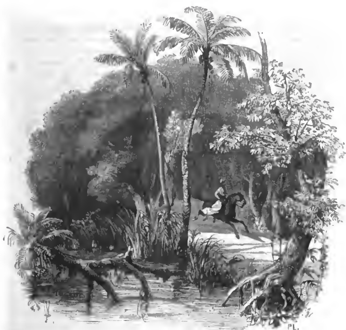
[1] On lit dans les lettres de feu Victor Jacquemont sur l'Inde, à propos de l'incroyable dextérité de ces hommes :

« Ils rampent à terre dans les fossés, dans les sillons des champs, imitent cent voix diverses, réparent, en jetant le cri d'un chacal ou d'un oiseau, un mouvement maladroit qui aura causé quelque bruit, puis se taisent, et un autre à quelque distance imite le glapissement de l'animal dans le lointain. Ils tourmentent le sommeil par des bruits, des attouchements, et font prendre au corps et à tous les membres la position qui convient à leur dessein. »

M. le comte Édouard de Warren, dans son excellent ouvrage sur l'Inde anglaise, que nous aurons encore l'occasion de citer, s'exprime de la même manière sur l'inconcevable adresse des Indiens.

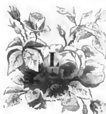
« Ils vont, dit-il, jusqu'à vous dépouiller, sans interrompre votre sommeil, du drap même dont vous dormez enveloppé; ceci n'est point une plaisanterie, mais un fait. Les mouvements du *bheel* sont ceux d'un serpent : dormez-vous dans votre tente avec un domestique couché en travers de chaque porte, le bheel viendra s'accroupir en dehors, à l'ombre et dans un coin, où il pourra entendre la respiration de chacun. Dès que l'Européen s'endort, il est sûr de son fait; l'Asiatique ne résistera pas longtemps à l'attrait du sommeil. Le moment venu, il fait, à l'endroit même où il se trouve, une coupure verticale dans la toile de la tente; elle lui suffit pour s'introduire. Il passe comme un fantôme sans faire crier le moindre grain de sable. Il est parfaitement nu, et tout son corps est huilé; un couteau-poignard est suspendu à son cou. Il se blottira près de votre couche, et, avec un sang-froid et une dextérité incroyables, pliera le drap en très-petits plis tout près du corps, de manière à occuper la moindre surface possible; cela fait, il passe de l'autre côté et chatouille légèrement le dormeur, qu'il semble magnétiser, de manière qu'il se retire instinctivement et finit par se retourner en laissant le drap plié derrière lui; s'il se réveille et qu'il veuille saisir le voleur, il trouve un corps glissant qui lui échappe comme une anguille; si pourtant il parvient à le saisir, malheur à lui, le poignard le frappe au cœur; il tombe baigné dans son sang, et l'assassin disparaît. »





CHAPITRE XX.

Le Contrebandier.



L'orage du matin a depuis longtemps cessé. Le soleil est à son déclin; quelques heures se sont écoulées depuis que l'étrangleur s'est introduit dans la cabane de Djalma et l'a tatoué d'un signe mystérieux pendant son sommeil.

Un cavalier s'avance rapidement au milieu d'une longue avenue bordée d'arbres touffus.

Abrités sous cette épaisse voûte de verdure, mille oiseaux saluaient par leurs gazouillements et par leurs jeux cette resplendissante soirée;

des perroquets verts et rouges grimpaient à l'aide de leur bec crochu à la cime des acacias roses; des maïna-maïnou, gros oiseaux d'un bleu lapis, dont la gorge et la longue queue ont des reflets d'or bruni, poursuivaient les loriots-princes d'un noir de velours, nuancé d'orange; les colombes de Kolo, d'un violet irisé, faisaient entendre leur doux roucoulement à côté des oiseaux de paradis dont le plumage étincelant réunissait l'éclat prismatique de l'émeraude et du rubis, de la topaze et du saphir. Cette allée, un peu exhaussée, dominait un petit étang où se projetait çà et là l'ombre verte des tamarins et des nopals; l'eau, calme, limpide, laissait voir, comme incrustés dans une masse de cristal bleuâtre, tant ils sont immobiles, des poissons d'argent aux nageoires de pourpre, d'autres d'azur aux nageoires vermeilles; tous, sans mouvement à la surface de l'eau, où miroitait un éblouissant rayon de soleil, se plaisaient à se sentir inondés de lumière et de chaleur; mille insectes, pierreries vivantes, aux ailes de feu, glissaient, voletaient, bourdonnaient, sur cette onde transparente où se reflétaient à une profondeur extraordinaire les nuances diaprées des feuilles et des fleurs aquatiques du rivage. Il est impossible de rendre l'aspect de cette nature exubérante, luxuriante de couleurs, de parfums, de soleil, et servant pour ainsi dire de cadre au jeune et brillant cavalier qui arrivait du fond de l'avenue.

C'est Djalma. Il ne s'est pas aperçu que l'étrangleur lui a tracé sur le bras gauche certains signes ineffaçables. Sa cavale javanaise, de taille moyenne, remplie de vigueur et de feu, est noire comme la nuit; un étroit tapis rouge remplace la selle. Pour modérer les bonds impétueux de sa jument, Djalma se sert d'un petit mors d'acier dont la bride et les rênes tressées de soie écarlate sont légères comme un fil. Nul de ces admirables cavaliers si magistralement sculptés sur la frise du Parthénon n'est à la fois plus gracieusement et plus fièrement à cheval que ce jeune Indien, dont le beau visage, éclairé par le soleil couchant, rayonne de bonheur et de sérénité; ses yeux brillent de joie; les narines dilatées, les lèvres entr'ouvertes, il aspire avec délices la brise embaumée du parfum des fleurs et de la senteur de la feuillée, car les arbres sont encore humides de l'abondante pluie qui a succédé à l'orage. Un bonnet incarnat assez semblable à la coiffure grecque, posé sur les cheveux noirs de Djalma, fait encore ressortir la nuance dorée de son teint; son cou est nu; il est vêtu de sa robe de mousseline blanche à larges manches, serrée à la taille par une ceinture écarlate; un caleçon très-ample, en tissu blanc, laisse voir la moitié de ses jambes, nues, fauves et polies; leur galbe, d'une pureté antique, se dessine sur les flancs noirs de sa cavale, que Djalma presse légèrement de son mollet nerveux; il n'a pas d'étriers; son pied, petit et étroit, est chaussé d'une sandale de maroquin rouge. La fougue de ses pensées, tour à tour impétueuses et contenues, s'exprimait pour ainsi dire par l'allure qu'il imposait à sa cavale; allure tantôt hardie, précipitée, comme l'imagination qui s'emporte sans frein; tantôt calme, mesurée, comme la réflexion qui succède à une folle vision. Dans cette course bizarre, ses moindres mouvements étaient remplis d'une grâce fière, indépendante et un peu sauvage.

Djalma, dépossédé du territoire paternel par les Anglais, et d'abord incarcéré par eux comme prisonnier d'État après la mort de son père tué les armes à la main (ainsi que M. Josué Van Dael l'avait écrit de Batavia à M. Rodin), a été ensuite mis en liberté. Abandonnant alors l'Inde continentale, accompagné du général Simon, qui n'avait pas quitté les abords de la prison du fils de son ancien ami, le roi Kadja-Sing, le jeune Indien est venu à Batavia, lieu de naissance de sa mère, pour y recueillir le modeste héritage de ses aïeux maternels. Dans cet héritage, si longtemps dédaigné ou oublié par son père, se sont trouvés des papiers importants et la médaille, en tout semblable à celle que portent Rose et Blanche. Le général Simon, aussi surpris que charmé de cette découverte, qui non-seulement établissait un lien de parenté entre sa femme et la mère de Djalma, mais qui semblait promettre à ce dernier de grands avantages à venir; le général Simon, laissant Djalma à Batavia pour y terminer quelques affaires, est parti pour Sumatra, île voisine; on lui a fait espérer d'y trouver un bâtiment qui allât directement et rapidement en Europe; car, dès lors, il fallait qu'à tout prix le jeune Indien fût aussi à Paris le 13 février 1832. Si, en effet, le général Simon trouvait un vaisseau prêt à partir pour l'Europe, il devait revenir aussitôt chercher Djalma; ce dernier, attendant donc d'un jour à l'autre ce retour, se rendait sur la jetée de Batavia, dans l'espérance de voir arriver le père de Rose et de Blanche par le paquebot de Sumatra.

Quelques mots de l'enfance et de la jeunesse du fils de Kadja-Sing sont nécessaires. Ayant perdu sa mère de très-bonne heure, simplement et rudement élevé, enfant, il avait accompagné son père à ces grandes chasses aux tigres, aussi dangereuses que des batailles; à peine adolescent, il l'avait suivi à la guerre pour défendre son territoire... dure et sanglante guerre. Ayant ainsi vécu, depuis la mort de sa mère, au milieu des forêts et des montagnes paternelles, où, au milieu de combats incessants, cette nature vigoureuse et ingénue s'était conservée pure et vierge, jamais le surnom de *généreux* qu'on lui avait donné ne fut mieux mérité. Prince, il était véritablement prince, chose rare... et durant le temps de sa captivité, il avait souverainement imposé à ses geôliers anglais par sa dignité silencieuse. Jamais un reproche, jamais une plainte; un calme fier et mélancolique... c'est tout ce qu'il avait opposé à un traitement aussi injuste que barbare, jusqu'à ce qu'il fût mis en liberté. Habitué jusqu'alors à l'existence patriarcale ou guerrière des montagnards de son pays, qu'il avait quittés pour passer quelques mois en prison, Djalma ne connaissait pour ainsi dire rien de la vie civilisée. Mais sans avoir positivement les défauts de ses qualités, Djalma en poussait du moins les conséquences à l'extrême : d'une opiniâtreté inflexible dans la foi jurée, dévoué jusqu'à la mort, confiant jusqu'à l'aveuglement, bon jusqu'au plus complet oubli de soi, il eût été inflexible pour qui se fût montré envers lui ingrat, menteur ou perfide. Enfin, il eût fait bon marché de la vie d'un traître ou d'un parjure, parce qu'il aurait trouvé juste, s'il avait commis une trahison ou un parjure, de les payer de sa vie. C'était, en un mot, l'homme des sentiments entiers, absolus. Et un tel homme aux prises avec les tempéraments, les calculs,

les faussetés, les déceptions, les ruses, les restrictions, les faux semblants d'une société très-raffinée, celle de Paris, par exemple, serait sans doute un très-curieux sujet d'étude.

Nous soulevons cette hypothèse, parce que, depuis que son voyage de France était résolu, Djalma n'avait qu'une pensée fixe, ardente... *être à Paris. A Paris...* cette ville féerique dont, en Asie même, ce pays féerique, on faisait tant de merveilleux récits. Ce qui surtout enflammait l'imagination vierge et brûlante du jeune Indien, c'étaient les femmes françaises... ces Parisiennes si belles, si séduisantes, ces merveilles d'élégance, de grâce et de charme, qui éclipsaient, disait-on, les magnificences de la capitale du monde civilisé. A ce moment même, par cette soirée splendide et chaude, entouré de fleurs et de parfums enivrants qui accéléraient encore les battements de ce cœur ardent et jeune, Djalma songeait à ces créatures enchanteresses qu'il se plaisait à revêtir des formes les plus idéales. Il lui semblait voir à l'extrémité de l'allée, au milieu de la nappe de lumière dorée que les arbres entouraient de leur plein cintre de verdure; il lui semblait voir passer et repasser, blancs et sveltes sur ce fond vermeil, d'adorables et voluptueux fantômes qui, souriant, lui jetaient des baisers du bout de leurs doigts roses. Alors, ne pouvant plus contenir les brûlantes émotions qui l'agitaient depuis quelques minutes, emporté par une exaltation étrange, Djalma, poussant tout à coup quelques cris de joie mâle, profonde, d'une sonorité sauvage, fit en même temps bondir sous lui sa vigoureuse jument avec une folle ivresse...

Un vif rayon du soleil, perçant la sombre voûte de l'allée, l'éclairait alors tout entier. Depuis quelques instants, un homme s'avançait rapidement dans un sentier qui, à son extrémité, coupait diagonalement l'avenue où se trouvait Djalma. Cet homme s'arrêta un moment dans l'ombre, contemplant Djalma avec étonnement. C'était en effet quelque chose de charmant à voir, au milieu d'une éblouissante auréole de lumière, que ce jeune homme, si beau, si enivré, si ardent... aux vêtements blancs et flottants, si allégrement campé sur sa fière cavale noire qui couvrait d'écume sa bride rouge et dont la longue queue et la crinière épaisse ondoyaient au vent du soir.

Mais par un contraste qui succède à tous les désirs humains, Djalma se sentit bientôt atteint d'un ressentiment de mélancolie indéfinissable et douce; il porta la main à ses yeux humides et voilés, laissant tomber ses rênes sur le cou de sa docile monture. Aussitôt celle-ci s'arrêta, allongea son encolure de cygne, et tourna la tête à demi vers le personnage qu'elle apercevait à travers le taillis. Cet homme, nommé Mahal le contrebandier, était vêtu à peu près comme les matelots européens. Il portait une veste et un pantalon de toile blanche, une large ceinture rouge et un chapeau de paille très-plat de forme; sa figure était brune, caractérisée, et, quoiqu'il eût quarante ans, complétement imberbe.

En un instant Mahal fut auprès du jeune Indien. « Vous êtes le prince Djalma? » lui dit-il en assez mauvais français, en portant respectueusement la main à son chapeau. « — Que veux-tu?... » dit l'Indien. « — Vous êtes... le fils de Kadja-Sing? — Encore une fois, que veux-tu? — L'ami du général



Mahal

Simon... — Le général Simon!... » s'écria Djalma. « — Vous allez au-devant de lui... comme vous y allez chaque soir depuis que vous attendez son retour de Sumatra? — Oui... mais comment sais-tu?... » dit l'Indien en regardant le contrebandier avec autant de surprise que de curiosité. « — Il doit débarquer à Batavia aujourd'hui ou demain. — Viendrais-tu de sa part?... — Peut-être, » dit Mahal d'un air défiant. « Mais êtes-vous bien le fils de Kadja-Sing? — C'est moi... te dis-je... mais où as-tu vu le général Simon? — Puisque vous êtes le fils de Kadja-Sing, » reprit Mahal en regardant toujours Djalma d'un œil soupçonneux, « quel est votre surnom? « — On appelait mon père *le Père du généreux*, » répondit le jeune Indien. Et un nuage de tristesse passa sur ses beaux traits.

Ces mots parurent commencer à convaincre Mahal de l'identité de Djalma; pourtant, voulant sans doute s'éclairer davantage, il reprit : « Vous avez dû recevoir, il y a deux jours, une lettre du général Simon... écrite de Sumatra. — Oui... mais pourquoi ces questions? — Pour m'assurer que vous êtes bien le fils de Kadja-Sing... et exécuter les ordres que j'ai reçus... — De qui? — Du général Simon... — Mais où est-il? — Lorsque j'aurai la preuve que vous êtes le prince Djalma, je vous le dirai; on m'a bien prévenu que vous étiez monté sur une cavale noire bridée de rouge... mais. — Par ma mère!... parleras-tu?... — Je vous dirai tout... si vous pouvez me dire quel était le papier imprimé renfermé dans la dernière lettre que le général Simon vous a écrite de Sumatra. — C'était un fragment de journal français. — Et ce journal annonçait-il une bonne ou une mauvaise nouvelle touchant le général? — Une bonne nouvelle, puisqu'on y lisait qu'en son absence on avait reconnu le dernier titre et le dernier grade qu'il devait à l'empereur, ainsi qu'on a fait aussi pour d'autres de ses frères d'armes exilés comme lui. — Vous êtes bien le prince Djalma, » dit le contrebandier après un moment de réflexion. « Je peux parler... Le général Simon est débarqué cette nuit à Java... mais dans un endroit désert de la côte... — Dans un endroit désert?... — Parce qu'il faut qu'il se cache. — Lui!... » s'écria Djalma stupéfait. « Se cacher... et pourquoi? — Je n'en sais rien... — Mais où est-il? » demanda Djalma en pâlissant d'inquiétude. « — Il est à trois lieues d'ici... près du bord de la mer... dans les ruines de Tchandi... — Lui... forcé de se cacher!... » répéta Djalma. Et sa figure exprimait une surprise et une angoisse croissantes. « — Sans en être certain, je crois qu'il s'agit d'un duel qu'il a eu à Sumatra..., » dit mystérieusement le contrebandier. « — Un duel... et avec qui? — Je ne sais, je n'en suis pas sûr; mais connaissez-vous les ruines de Tchandi?... — Oui. — Le général vous y attend; voilà ce qu'il m'a ordonné de vous dire... — Tu es donc venu avec lui de Sumatra? — J'étais le pilote du petit bâtiment côtier contrebandier qui l'a débarqué cette nuit sur une plage déserte. Il savait que vous veniez chaque jour l'attendre sur la route du môle; j'étais à peu près sûr de vous y rencontrer... Il m'a donné, sur la lettre que vous avez reçue de lui, les détails que je viens de vous dire, afin de bien vous prouver que je venais de sa part; s'il avait pu vous écrire, il l'aurait fait. — Et il ne t'a pas dit pourquoi il était obligé de se cacher?... — Il ne m'a rien dit... D'après quelques mots, j'ai soupçonné ce que je vous ai dit... un duel... »

Connaissant la bravoure et la vivacité du général Simon, Djalma crut les soupçons du contrebandier assez fondés. Après un moment de silence, il lui dit : « Peux-tu te charger de reconduire mon cheval ?... Ma maison est en dehors de la ville, là-bas, cachée dans les arbres à côté de la mosquée neuve... Et pour gravir la montagne de Tchandi, mon cheval m'embarrasserait : j'irai bien plus vite à pied... — Je sais où vous demeurez : le général Simon me l'avait dit... j'y serais allé si je ne vous avais pas rencontré ici... donnez-moi donc votre cheval... »

Djalma sauta légèrement à terre, jeta la bride à Mahal, déroula un bout de sa ceinture, y prit une petite bourse de soie et la donna au contrebandier, en lui disant : « Tu as été fidèle et obéissant... Tiens. C'est peu... mais je n'ai pas davantage. — Kadja-Sing était bien nommé *le Père du généreux*, » dit le contrebandier en s'inclinant avec respect et reconnaissance. Et il prit la route qui conduisait à Batavia, en conduisant en main la cavale de Djalma.

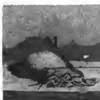
Le jeune Indien s'enfonça dans le taillis, et, marchant à grands pas, il se dirigea vers la montagne où étaient les ruines de Tchandi, et où il ne pouvait arriver qu'à la nuit.





CHAPITRE XXI.

M. Josué Van Dael.



Josué Van Dael, négociant hollandais, correspondant de M. Rodin, était né à Batavia (capitale de l'île de Java); ses parents l'avaient envoyé faire son éducation à Pondichéry, dans une célébre maison religieuse, établie depuis longtemps dans cette ville et appartenant à la compagnie de Jésus. C'est là qu'il s'était affilié à la congrégation comme *profès des trois vœux* ou membre laïque, appelé vulgairement *coadjuteur temporel*.

M. Josué était un homme d'une probité qui passait pour intacte, d'une exactitude rigoureuse dans les affaires, froid, discret, réservé, d'une habileté, d'une sagacité remarquables; ses opérations financières étaient presque toujours heureuses, car une puissance protectrice lui donnait toujours à temps la connaissance des événements qui pouvaient avantageusement

influer sur ses transactions commerciales. La maison religieuse de Pondichéry était intéressée dans ses affaires; elle le chargeait de l'exportation et de l'échange des produits de quelques grandes propriétés qu'elle possédait dans cette colonie.

Parlant peu, écoutant beaucoup, ne discutant jamais, d'une politesse extrême, donnant peu, mais avec choix et à propos, M. Josué inspirait généralement, à défaut de sympathie, ce froid respect qu'inspirent toujours les gens rigoristes; car, au lieu de subir l'influence des mœurs coloniales souvent libres et dissolues, il paraissait vivre avec une grande régularité, et son extérieur avait quelque chose d'austèrement composé qui imposait beaucoup.

La scène suivante se passait à Batavia pendant que Djalma se rendait aux ruines de Tchandi, dans l'espoir d'y rencontrer le général Simon.

M. Josué venait de se retirer dans son cabinet où l'on voyait plusieurs casiers garnis de leurs cartons et de grands livres de caisse ouverts sur des pupitres. L'unique fenêtre de ce cabinet, situé au rez-de-chaussée, donnant sur une petite cour déserte, était à l'extérieur solidement grillagée de fer; une persienne mobile remplaçait les carreaux des croisées, à cause de la grande chaleur du climat de Java.

M. Josué, après avoir posé sur son bureau une bougie renfermée dans une verrine, regarda la pendule. « Neuf heures et demie..., » dit-il. « Mahal doit bientôt venir. » Ce disant, il sortit, traversa une antichambre, ouvrit une seconde porte épaisse, ferrée de grosses têtes de clous à la hollandaise, gagna la cour avec précaution, afin de n'être pas entendu par les gens de sa maison, et tira le verrou à secret qui fermait le battant d'une grande barrière de six pieds environ, formidablement armée de pointes de fer. Puis laissant cette issue ouverte, il regagna son cabinet après avoir successivement et soigneusement refermé derrière lui les autres portes.

M. Josué se mit à son bureau, prit dans le double fond d'un tiroir une longue lettre ou plutôt un mémoire commencé depuis quelque temps et écrit jour par jour. (Il est inutile de dire que la lettre adressée à M. Rodin, à Paris, rue du Milieu des Ursins, était antérieure à la libération de Djalma et à son arrivée à Batavia.) Le mémoire en question était aussi adressé à M. Rodin; M. Josué le continua de la sorte :

« Craignant le retour du général Simon, dont j'avais été instruit en interceptant ses lettres (je vous ai dit que j'étais parvenu à me faire choisir par lui comme son correspondant), lettres que je lisais et que je faisais ensuite remettre *intactes* à Djalma, j'ai dû, forcé par le temps et par les circonstances, recourir aux moyens extrêmes, tout en sauvant complétement les apparences, et en rendant un signalé service à l'humanité; cette dernière raison m'a surtout décidé. Un nouveau danger d'ailleurs commandait impérieusement ma conduite. Le bateau à vapeur *le Ruyter* a mouillé ici hier, et il repart demain dans la journée. Ce bâtiment fait la traversée pour l'Europe, par le golfe Arabique; ses passagers débarquent à l'isthme de Suez, le traversent et vont reprendre à Alexandrie un autre bâtiment qui les conduit en France. Ce voyage, aussi rapide que direct, ne demande que sept ou huit semaines; nous sommes à la fin d'octobre; le prince



M. Josué Van Deel


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

Djalma pourrait donc être en France vers le commencement du mois de janvier, et d'après vos ordres, dont j'ignore la cause, mais que j'exécute avec zèle et soumission, il fallait à tout prix mettre obstacle à ce départ, puisque, me dites-vous, un des plus graves intérêts de la *Société* serait compromis par l'arrivée de ce jeune Indien à Paris avant le 13 février. Or, si je réussis, comme je l'espère, à lui faire manquer l'occasion du *Ruyter*, il lui sera matériellement impossible d'arriver en France avant le mois d'avril, car *le Ruyter* est le seul bâtiment qui fasse le trajet directement; les autres navires mettent au moins quatre ou cinq mois à se rendre en Europe. Avant de vous parler du moyen que j'ai dû employer pour retenir ici le prince Djalma, moyen dont à cette heure encore j'ignore le bon ou le mauvais succès, il est bon que vous connaissiez certains faits. L'on vient de découvrir dans l'Inde anglaise une communauté dont les membres s'appelaient entre eux *frères de la bonne œuvre*, ou *phansegars*, ce qui signifie simplement *étrangleurs*; ces meurtriers ne répandent pas le sang, ils étranglent leurs victimes moins pour les voler que pour obéir à une vocation homicide et aux lois d'une infernale divinité nommée par eux *Bhowanie*. Je ne puis mieux vous donner une idée de cette horrible secte qu'en transcrivant ici quelques lignes de l'avant-propos du rapport du colonel Sleeman, qui a poursuivi cette association ténébreuse avec un zèle infatigable; ce rapport a été publié il y a deux mois. En voici un extrait; c'est le colonel qui parle...

« Durant 1822 à 1824, quand j'étais chargé de la magistrature et de « l'administration civile du district de Nersingpour, il ne se commettait pas « un meurtre, pas le plus petit vol, par un bandit ordinaire, dont je « n'eusse immédiatement connaissance; mais si quelqu'un était venu me « dire à cette époque qu'une bande d'assassins de profession héréditaire « demeurait dans le village de Kundelie, à quatre cents mètres tout au « plus de ma cour de justice, que les admirables bosquets du village de « Mundesoor, à une journée de marche de ma résidence, étaient un des « plus effroyables entrepôts d'assassinats de toute l'Inde; que des bandes « nombreuses de frères de la bonne œuvre, venant de l'Indoustan et du « Dékan, se donnaient annuellement rendez-vous sous ces ombrages, « comme à des fêtes solennelles, pour exercer leur effroyable vocation « sur toutes les routes qui viennent se croiser dans cette localité, j'aurais « pris cet Indien pour un fou qui s'était laissé effrayer par des contes; et « cependant rien n'était plus vrai : des voyageurs, par centaines, étaient « enterrés chaque année sous les bosquets de Mundesoor; toute une tribu « d'assassins vivait à ma porte pendant que j'étais magistrat suprême de « la province, et étendait ses dévastations jusqu'aux cités de Poonah et « d'Hyderabad; je n'oublierai jamais que, pour me convaincre, l'un des « chefs de ces étrangleurs, devenu leur dénonciateur, fit exhumer, de « l'emplacement même que couvrait ma tente, treize cadavres, et s'offrit « d'en faire sortir du sol tout autour de lui un nombre illimité [1]. »

[1] Ce rapport est extrait de l'excellent ouvrage de M. le comte Édouard de Warren, sur l'Inde anglaise en 1843.

« Ce peu de mots du colonel Sleeman vous donneront une idée de cette société terrible qui a ses lois, ses devoirs, ses habitudes en dehors de toutes les lois divines et humaines. Dévoués les uns aux autres jusqu'à l'héroïsme, obéissant aveuglément à leurs chefs, qui se disent les représentants immédiats de leur sombre divinité, regardant comme ennemis tous ceux qui n'étaient pas des leurs, se recrutant partout par un effrayant prosélytisme, ces apôtres d'une religion de meurtre allaient prêchant dans l'ombre leurs abominables doctrines, et couvraient l'Inde d'un immense réseau. Trois de leurs principaux chefs et un de leurs adeptes, fuyant la poursuite opiniâtre du gouverneur anglais, et étant parvenus à s'y soustraire, sont arrivés à la pointe septentrionale de l'Inde jusqu'au détroit de Malacca, situé à très-peu de distance de notre île ; un contrebandier, quelque peu pirate, affilié à leur association, et nommé *Mahal*, les a pris à bord de son bateau côtier, et les a transportés ici, où ils se croient pour quelque temps en sûreté, car, suivant les conseils du contrebandier, ils se sont réfugiés dans une épaisse forêt, où se trouvent plusieurs temples en ruine dont les nombreux souterrains leur offrent une retraite. Parmi ces chefs, tous trois d'une remarquable intelligence, il en est un surtout, nommé Faringhea, doué d'une énergie extraordinaire, de qualités éminentes qui en font un homme des plus redoutables ; celui-là est métis, c'est-à-dire fils d'un blanc et d'une Indienne ; il a habité longtemps des villes où se tiennent des comptoirs européens, et parle très-bien l'anglais et le français ; les deux autres chefs sont un nègre et un Indien ; l'adepte est un Malais. Le contrebandier Mahal, réfléchissant qu'il pouvait obtenir une bonne récompense en livrant ces trois chefs et leur adepte, est venu à moi, sachant, comme tout le monde le sait, ma liaison intime avec une personne on ne peut plus influente sur notre gouverneur ; il m'a donc offert, il y a deux jours, à certaines conditions, de livrer le nègre, le métis, l'Indien et le Malais... Ces conditions sont : une somme assez considérable, et l'assurance d'un passage sur un bâtiment partant pour l'Europe ou l'Amérique, afin d'échapper à l'implacable vengeance des étrangleurs. J'ai saisi avec empressement cette occasion de livrer à la justice humaine ces trois meurtriers, et j'ai promis à Mabal d'être son intermédiaire auprès du gouverneur, mais aussi à certaines conditions, fort innocentes en elles-mêmes, et qui regardaient Djalma... Je m'expliquerai plus au long si mon projet réussit, ce que je vais savoir, car Mahal sera ici tout à l'heure. En attendant que je ferme les dépêches, qui partiront demain pour l'Europe par *le Ruyter*, où j'ai retenu le passage de Mahal le contrebandier, en cas de réussite, j'ouvre une parenthèse au sujet d'une affaire assez importante. Dans ma dernière lettre, où je vous annonçais la mort du père de Djalma et l'incarcération de celui-ci par les Anglais, je demandais des renseignements sur la solvabilité de M. le baron Tripeaud, banquier et manufacturier à Paris, qui a une succursale de sa maison à Calcutta. Maintenant ces renseignements deviennent inutiles si ce que l'on vient de m'apprendre est malheureusement vrai, ce sera à vous d'agir selon les circonstances. Sa maison de Calcutta nous doit, à moi et à notre collége de Pondichéry, des sommes assez considérables, et l'on dit M. Tripeaud dans des affaires fort dangereusement embarrassées, ayant voulu monter

une fabrique pour ruiner, par une concurrence implacable, un établissement immense, depuis longtemps fondé par M. François Hardy, très-grand industriel. On m'assure que M. Tripeaud a déjà enfoui et perdu dans cette entreprise de grands capitaux; il a sans doute fait beaucoup de mal à M. François Hardy; mais il a, dit-on, gravement compromis sa fortune à lui, Tripeaud; or, s'il fait faillite, le contre-coup de son désastre nous serait très-funeste, puisqu'il nous doit beaucoup d'argent à moi et aux nôtres. Dans cet état de choses, il serait bien à désirer que, par les moyens tout-puissants et de toute nature dont on dispose, on parvînt à discréditer complétement et à faire tomber la maison de M. François Hardy, déjà ébranlée par la concurrence acharnée de M. Tripeaud; cette combinaison réussissant, celui-ci regagnerait en très-peu de temps tout ce qu'il a perdu; la ruine de son rival assurerait sa prospérité, à lui Tripeaud, et nos créances seraient couvertes. Sans doute, il serait pénible, il serait douloureux d'être obligé d'en venir à cette extrémité pour rentrer dans nos fonds; mais de nos jours n'est-on pas quelquefois autorisé à se servir des armes que l'on emploie incessamment contre nous? Si l'on en est réduit là par l'injustice et la méchanceté des hommes, il faut se résigner en songeant que si nous tenons à conserver ces biens terrestres, c'est dans une intention toute à la plus grande gloire de Dieu, tandis qu'entre les mains de nos ennemis ces biens ne sont que de dangereux moyens de perdition et de scandale. C'est d'ailleurs une humble proposition que je vous soumets; j'aurais la possibilité de prendre l'initiative au sujet de ces créances que je ne ferais rien de moi-même; ma volonté n'est pas à moi... Comme tout ce que je possède, elle appartient à ceux à qui j'ai juré obéissance aveugle. »

Un léger bruit venant du dehors interrompit M. Josué et attira son attention. Il se leva brusquement, et alla droit à la croisée. Trois petits coups furent aussitôt extérieurement frappés sur une des feuilles de la persienne. « C'est vous, Mahal? » demanda M. Josué à voix basse. « — C'est moi, » répondit-on du dehors, et aussi à voix basse. « — Et le Malais? — Il a réussi... — Vraiment! » s'écria M. Josué avec une expression de profonde satisfaction... Vous en êtes sûr? — Très-sûr; il n'y a pas de démon plus adroit et plus intrépide. — Et Djalma? — Les passages de la dernière lettre du général Simon, que je lui ai cités, l'ont convaincu que je venais de la part du général, et qu'il le trouverait aux ruines de Tchandi. — Ainsi, à cette heure...? — Djalma est aux ruines, où il trouvera le noir, le métis et l'Indien. C'est là qu'ils ont donné rendez-vous au Malais qui a tatoué le prince pendant son sommeil. — Avez-vous été reconnaître le passage souterrain? — J'y suis allé hier... une des pierres du piédestal de la statue tourne sur elle-même... l'escalier est large... il suffira. — Et les trois chefs n'ont aucun soupçon sur vous? — Aucun... je les ai vus ce matin... et ce soir le Malais est venu tout me raconter, avant d'aller les rejoindre aux ruines de Tchandi, car il était resté caché dans les broussailles, n'osant pas s'y rendre durant le jour. — Mahal... si vous avez dit la vérité, si tout réussit, votre grâce et une large récompense vous sont assurées... Votre place est arrêtée sur *le Ruyter* : vous partirez demain : vous serez ainsi à l'abri de la vengeance des étrangleurs, qui vous poursuivraient jusqu'ici

pour venger la mort de leurs chefs. Puisque la Providence vous a choisi pour livrer ces trois grands criminels à la justice... Dieu vous bénira... Allez de ce pas m'attendre à la porte de M. le gouverneur... je vous introduirai; il s'agit de choses si importantes que je n'hésite pas à aller le réveiller au milieu de la nuit... Allez vite... je vous suis de mon côté. » On entendit au dehors les pas précipités de Mahal qui s'éloignait, et le silence régna de nouveau dans la maison...

M. Josué retourna à son bureau, ajouta ces mots en hâte au mémoire commencé :

« Quoi qu'il arrive, il est maintenant impossible que Djalma quitte Batavia... Soyez rassuré, il ne sera pas à Paris le 13 février de l'an prochain... Ainsi que je l'avais prévu, je vais être sur pied toute la nuit, je cours chez le gouverneur. j'ajouterai demain quelques mots à ce long mémoire que le bateau à vapeur *le Ruyter* portera en Europe. »

Après avoir refermé son secrétaire, M. Josué sonna bruyamment, et, au grand étonnement des gens de sa maison surpris de le voir sortir au milieu de la nuit, il se rendit en hâte à la résidence du gouverneur de l'île.

Nous conduirons le lecteur aux ruines de Tchandi.




BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI



Faringhea



CHAPITRE XXII.

Les ruines de Tchandi.



A l'orage du milieu de ce jour, orage dont les approches avaient si bien servi les desseins de l'étrangleur sur Djalma, a succédé une nuit calme et sereine. Le disque de la lune s'élève lentement derrière une masse de ruines imposantes, situées sur une colline, au milieu d'un bois épais, à trois lieues environ de Batavia. De larges assises de pierre, de hautes murailles de briques rongées par le temps, de vastes portiques chargés d'une végétation parasite, se dessinent vigoureusement sur la nappe de lumière argentée, qui se fond à l'horizon avec le bleu limpide du ciel. Quelques rayons de la lune, glissant à travers l'ouverture de l'un des portiques, éclairent deux statues colossales placées

au pied d'un immense escalier, dont les dalles disjointes disparaissent presque entièrement sous l'herbe, la mousse et les broussailles. Les débris de l'une de ces statues, brisée par le milieu, jonchent le sol; l'autre, restée entière et debout, est effrayante à voir... Elle représente un homme de proportions gigantesques; la tête a trois pieds de hauteur; l'expression de cette figure est féroce; deux prunelles de schiste noir et brillant sont incrustées dans sa face grise; sa bouche, large, profonde, est démesurément ouverte; des reptiles ont fait leur nid entre ses lèvres de pierre; à la clarté de la lune on y distingue vaguement un fourmillement hideux... Une large ceinture chargée d'ornements symboliques entoure le corps de cette statue, et soutient à son côté droit une longue épée; ce géant a quatre bras étendus; dans ses quatre grandes mains, il porte une tête d'éléphant, un serpent roulé, un crâne humain et un oiseau semblable à un héron. La lune, éclairant cette statue de côté, la profile d'une vive lumière, qui augmente encore l'étrangeté farouche de son aspect. Çà et là, enchâssés au milieu des murailles de briques à demi écroulées, on voit quelques fragments de bas-reliefs. aussi de pierre, très-hardiment fouillés; l'un des mieux conservés représente un homme à tête d'éléphant, ailé comme une chauve-souris, et dévorant un enfant. Rien de plus sinistre que ces ruines encadrées de massifs d'arbres d'un vert sombre, couvertes d'emblèmes effrayants, et vues à la clarté de la lune, au milieu du profond silence de la nuit.

A l'une des murailles de cet ancien temple, dédié à quelque mystérieuse et sanglante divinité javanaise, est adossée une hutte grossièrement construite de débris de pierre et de brique; la porte, faite de treillis de jonc, est ouverte; il s'en échappe une lueur rougeâtre qui jette ses reflets ardents sur les hautes herbes dont la terre est couverte. Trois hommes sont réunis dans cette masure, éclairée par une lampe d'argile où brûle une mèche de fil de cocotier, imbibée d'huile de palmier. Le premier de ces trois hommes, âgé de quarante ans environ, est pauvrement vêtu à l'européenne; son teint pâle et presque blanc annonce qu'il appartient à la race métisse; il est issu d'un blanc et d'une Indienne. Le second est un robuste nègre africain, aux lèvres épaisses, aux épaules vigoureuses et aux jambes grêles; ses cheveux crépus commencent à grisonner; il est couvert de haillons, et se tient debout auprès de l'Indien. Un troisième personnage est endormi et étendu sur une natte dans un coin de la masure. Ces trois hommes étaient les trois chefs des *étrangleurs* qui, poursuivis dans l'Inde continentale, avaient cherché un refuge à Java, sous la conduite de Mahal le contrebandier.

« Le Malais ne revient pas, » dit le métis, nommé Faringhea, le chef le plus redoutable de cette secte homicide; « peut-être a-t-il été tué par Djalma en exécutant nos ordres. — L'orage de ce matin a fait sortir de la terre tous les reptiles, » dit le nègre, « peut-être le Malais a-t-il été mordu... et à cette heure son corps n'est-il qu'un nid de serpents. — Pour servir la *bonne œuvre*, » dit Faringhea d'un air sombre, « il faut savoir braver la mort... — Et la donner, » ajouta le nègre.

Un cri étouffé, suivi de quelques mots inarticulés, attira l'attention de ces deux hommes qui tournèrent vivement la tête vers le personnage


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI



Le nègre.

endormi. Ce dernier a trente ans au plus; sa figure imberbe et d'un jaune cuivré, sa robe de grossière étoffe, son petit turban rayé de jaune et de brun, annoncent qu'il appartient à la pure race indoue; son sommeil semble agité par un songe pénible, une sueur abondante couvre ses traits contractés par la terreur; il parle en rêvant; sa voix est brève, entrecoupée, il l'accompagne de quelques mouvements convulsifs.

« Toujours ce songe! » dit Faringhea au nègre; « toujours le souvenir de cet homme! — Quel homme? — Ne te rappelles-tu pas qu'il y a cinq ans, le féroce colonel Kennedy... le bourreau des Indiens, était venu sur les bords du Gange chasser le tigre avec vingt chevaux, quatre éléphants et cinquante serviteurs? — Oui, oui, » dit le nègre, « et à nous trois, chasseurs d'hommes, nous avons fait une chasse meilleure que la sienne; Kennedy, avec ses chevaux, ses éléphants et ses nombreux serviteurs, n'a pas eu son tigre... et nous avons eu le nôtre, » ajouta-t-il avec une ironie sinistre. « Oui, Kennedy, ce tigre à face humaine, est tombé dans notre embuscade, et les frères de la bonne œuvre ont offert cette belle proie à leur déesse Bhowanie. — Si tu t'en souviens, c'est au moment où nous venions de serrer une dernière fois le lacet au cou de Kennedy que nous avons aperçu tout à coup ce voyageur... Il nous avait vus, il fallait s'en défaire... Depuis, » ajouta Faringhea, « le souvenir du meurtre de cet homme le poursuit en songe... » Et il désigna l'Indien endormi. « — Il le poursuit aussi lorsqu'il est éveillé, » dit le nègre en regardant Faringhea d'un air significatif. « — Écoute, » dit celui-ci en montrant l'Indien qui, dans l'agitation de son rêve, recommençait à parler d'une voix saccadée; « écoute, le voilà qui répète les réponses de ce voyageur, lorsque nous lui avons proposé de mourir ou de servir avec nous la bonne œuvre... Son esprit est frappé!... toujours frappé. »

En effet, l'Indien prononçait tout haut dans son rêve une sorte d'interrogatoire mystérieux dont il faisait tour à tour les demandes et les réponses. « Voyageur, » disait-il d'une voix entrecoupée par de brusques silences. « pourquoi cette raie noire sur ton front? Elle s'étend d'une tempe à l'autre... c'est une marque fatale; ton regard est triste comme la mort... As-tu été victime? viens avec nous... Bhowanie venge les victimes. Tu as souffert? — *Oui, beaucoup souffert...* — Depuis longtemps? — *Oui, depuis bien longtemps.* — Tu souffres encore? — *Toujours.* — A qui t'a frappé, que réserves-tu? — *La pitié.* — Veux-tu rendre coup pour coup? — *Je veux rendre l'amour pour la haine.* — Qui es-tu donc, toi qui rends le bien pour le mal? — *Je suis celui qui aime, qui souffre et qui pardonne.* » — Frère... entends-tu? » dit le nègre à Faringhea; « il n'a pas oublié les paroles du voyageur avant sa mort. — La vision le poursuit... Écoute... il parle encore... Comme il est pâle! »

En effet, l'Indien, toujours sous l'obsession de son rêve, continua: « Voyageur... nous sommes trois, nous sommes courageux, nous avons la mort dans nos mains, tu nous as vus sacrifier à la bonne œuvre. Sois des nôtres... ou meurs... meurs... meurs... Oh! quel regard... pas ainsi... Ne me regarde pas ainsi... » En disant ces derniers mots, l'Indien fit un brusque mouvement, comme pour éloigner un objet qui s'approchait de

lui, et il se réveilla en sursaut. Alors, passant la main sur son front baigné de sueur... il regarda autour de lui d'un œil égaré. « — Frère... toujours ce rêve? » lui dit Faringhea. « Pour un hardi chasseur d'hommes... ta tête est faible... Heureusement ton cœur et ton bras sont forts... « L'Indien resta un moment sans répondre, son front caché dans ses mains, puis il reprit : « — Depuis longtemps... je n'avais pas rêvé de ce voyageur. — N'est-il pas mort? » dit Faringhea en haussant les épaules. « N'est-ce pas toi qui lui as lancé le lacet autour du cou? — Oui, « dit l'Indien en tressaillant... « — N'avons-nous pas creusé sa fosse auprès de celle du colonel Kennedy? Ne l'y avons-nous pas enterré comme le bourreau anglais, sous le sable et sous les joncs? » dit le nègre. « — Oui, nous avons creusé la fosse, « dit l'Indien en frémissant, « et pourtant il y a un an, j'étais près de la porte de Bombay, le soir... j'attendais un de nos frères... Le soleil allait se coucher derrière la pagode qui est à l'est de la petite colline; je vois encore tout cela; j'étais assis sous un figuier... j'entends un pas calme, lent et ferme, je détourne la tête... c'était lui... il sortait de la ville. — Vision! » dit le nègre, « toujours cette vision! — Vision, » ajouta Faringhea, « ou vague ressemblance. — A cette marque noire qui lui barre le front, je l'ai reconnu; c'était lui; je restai immobile d'épouvante... les yeux hagards; il s'est arrêté en attachant sur moi son regard calme et triste;... malgré moi, j'ai crié : « C'est lui! — *C'est moi!* a-t-il répondu de sa voix douce, *puisque tous ceux que tu as tués renaissent comme moi* (et il montra le ciel), *pourquoi tuer? Écoute... je viens de Java; je vais à l'autre bout du monde... dans un pays de neige éternelle... là ou ici, sur une terre de feu ou sur une terre glacée, ce sera toujours moi! Ainsi de l'âme de ceux qui tombent sous ton lacet, en ce monde ou là-haut... dans cette enveloppe ou dans une autre... l'âme sera toujours une âme... tu ne peux l'atteindre... Pourquoi tuer...?* « Et secouant tristement la tête... il a passé... marchant toujours lentement... le front incliné;... il a gravi ainsi la colline de la pagode; je le suivais des yeux sans pouvoir bouger; au moment où le soleil se couchait, il s'est arrêté au sommet, sa grande taille s'est dessinée sur le ciel, et il a disparu. Oh! c'était lui!...» ajouta l'Indien en frissonnant après un long silence, « c'était lui!... «

Jamais le récit de l'Indien n'avait varié; car bien souvent il avait entretenu ses compagnons de cette mystérieuse aventure. Cette persistance de sa part finit par ébranler leur incrédulité, ou plutôt par leur faire chercher une cause naturelle à cet événement surhumain en apparence.

« Il se peut, » dit Faringhea après un moment de réflexion, « que le nœud qui serrait le cou du voyageur ait été arrêté, qu'il lui soit resté un souffle de vie; l'air aura pénétré à travers les joncs dont nous avons recouvert sa fosse, et il sera revenu à la vie. — Non, non, » dit l'Indien en secouant la tête, « cet homme n'est pas de notre race... — Explique-toi. — Maintenant je sais... — Tu sais? — Écoutez, « dit l'Indien d'une voix solennelle, « le nombre de victimes que les fils de Bhowanie ont sacrifiées depuis le commencement des siècles, n'est rien auprès de l'immensité de morts et de mourants que ce terrible voyageur laisse derrière lui dans sa marche homicide. — Lui!... « s'écrièrent le nègre et Faringhea. « — Lui, « répéta



L'Indien


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

l'Indien avec un accent de conviction dont ses compagnons furent frappés. « Écoutez encore et tremblez : lorsque j'ai rencontré ce voyageur aux portes de Bombay... il venait de Java, et il allait vers le nord... m'a-t-il dit. Le lendemain Bombay était ravagé par le choléra... et quelque temps après on apprenait que ce fléau avait d'abord éclaté ici... à Java. — C'est vrai, » dit le nègre. « — Écoutez encore, » reprit l'Indien. « Je m'en vais vers le nord... vers un pays de neige éternelle, » m'avait dit le voyageur... Le choléra... s'en est allé lui aussi vers le nord;... il a passé par Mascate, Ispahan, Tauris... Tiflis... et a gagné la Sibérie. — C'est vrai..., » dit Faringhea devenu pensif. « — Et le choléra, » reprit l'Indien, « ne faisait que cinq à six lieues par jour... la marche d'un homme... Il ne paraissait jamais... en deux endroits à la fois;... mais il s'avançait lentement, également... toujours la marche d'un homme... » A cet étrange rapprochement, les deux compagnons de l'Indien se regardèrent avec stupeur...

Après un silence de quelques minutes, le nègre effrayé dit à l'Indien : « Et tu crois que cet homme?... — Je crois que cet homme que nous avons tué, rendu à la vie par quelque divinité infernale... a été chargé par elle de porter sur la terre ce terrible fléau... et de répandre partout sur ses pas la mort... dont il est à l'abri... Souvenez-vous, ajouta l'Indien avec une sombre exaltation, souvenez-vous :... ce terrible voyageur a passé par Java... le choléra a dévasté Java;... ce voyageur a passé par Bombay : le choléra a dévasté Bombay;... ce voyageur est allé vers le Nord... le choléra a dévasté le Nord... » Ce disant, l'Indien retomba dans une rêverie profonde.

Le nègre et Faringhea étaient saisis d'un sombre étonnement. L'Indien disait vrai, quant à la marche mystérieuse (jusqu'ici encore inexpliquée) de cet épouvantable fléau, qui n'a jamais fait, on le sait, que cinq ou six lieues par jour, n'apparaissant jamais simultanément en deux endroits. Rien de plus étrange, en effet, que de suivre sur les cartes dressées à cette époque l'allure lente, progressive de ce fléau voyageur qui offre à l'œil étonné tous les caprices, tous les incidents de la marche d'un homme. Passant ici plutôt que par là... choisissant des provinces dans un pays... des villes dans les provinces... un quartier dans une ville... une rue dans un quartier... une maison dans une rue... ayant même ses lieux de séjour et de repos, puis continuant sa marche lente, mystérieuse, terrible.

Les paroles de l'Indien, en faisant ressortir ces effrayantes bizarreries, devaient donc vivement impressionner le nègre et Faringhea, natures farouches, amenées par d'effroyables doctrines à la monomanie du meurtre. Oui... car (ceci est un fait avéré) il y a eu dans l'Inde des sectaires de cette abominable communauté, des gens qui, presque toujours, tuaient sans motif, sans passion... tuaient pour tuer... pour la volupté du meurtre... pour substituer la mort à la vie... pour *faire d'un vivant un cadavre*... ainsi qu'ils l'ont dit dans un de leurs interrogatoires... La pensée s'abîme à pénétrer la cause de ces monstrueux phénomènes... Par quelle incroyable succession d'événements des hommes se sont-ils voués à ce sacerdoce de la mort? Sans nul doute, une telle religion ne peut *florir* que dans des contrées vouées comme l'Inde au plus atroce esclavage, à la plus impitoyable exploitation de l'homme par l'homme... Une telle religion... n'est-ce

pas la haine de l'humanité exaspérée jusqu'à sa dernière puissance par l'oppression? Peut-être encore cette secte homicide, dont l'origine se perd dans la nuit des âges, s'est-elle perpétuée dans ces régions comme la seule protestation possible de l'esclavage contre le despotisme. Peut-être enfin Dieu, dans ses vues impénétrables, a-t-il créé là des phansegars comme il y a créé des tigres et des serpents... Ce qui est encore remarquable dans cette sinistre congrégation, c'est le lien mystérieux qui, unissant tous ses membres entre eux, les isole des autres hommes; car ils ont des lois à eux, des coutumes à eux; ils se dévouent, se soutiennent, s'aident entre eux;... mais pour eux, il n'y a ni pays, ni famille... ils ne relèvent que d'un sombre et invisible pouvoir, aux arrêts duquel ils obéissent avec une soumission aveugle, et au nom duquel ils se répandent partout, afin de *faire des cadavres*, pour employer une de leurs sauvages expressions [1]...

[1] Voici quelques passages du très-curieux livre de M. le comte de Warren sur l'Inde anglaise.

« Outre les voleurs qui tuent pour le butin qu'ils espèrent réaliser sur les voyageurs, il y a une classe d'assassins organisés en société, avec des chefs, une science, une franc-maçonnerie et même une religion qui a son fanatisme et son dévouement, ses agents, ses émissaires, ses collaborateurs, ses troupes militantes et ses affiliés passifs qui contribuent de leurs deniers à la *bonne œuvre*. C'est la communauté des thugs ou phansegars (trompeurs ou étrangleurs, de *thugaa*, tromper, et *phansna*, étrangler), communauté religieuse et industrielle qui exploite la race humaine en l'exterminant, et dont l'origine se perd dans la nuit des âges.

« Jusqu'en 1810, leur existence était inconnue non-seulement des conquérants européens, mais même des gouvernements indigènes. Entre les années 1816 et 1830, plusieurs de leurs bandes avaient été prises sur le fait et punies; mais, jusqu'à cette dernière époque, toutes les révélations faites à leur sujet par des officiers d'une haute expérience avaient semblé trop monstrueuses pour obtenir l'attention et la croyance du public; on les avait rejetées et dédaignées comme les rêves d'une imagination en délire. Et pourtant, depuis de nombreuses années, au moins depuis un demi-siècle, cette plaie sociale dévorait les populations avec un développement effrayant, du pied de l'Himalaya jusqu'au cap Comorin, du Cutch jusqu'à l'Assam.

« Ce fut en l'année 1830 que les révélations d'un chef célèbre, auquel on accorda la vie sous la condition de dénoncer ses complices, dévoilèrent le système tout entier : la base de la société thugie est une croyance religieuse, le culte de Bhowanie, sombre divinité qui ne se plait que dans le carnage, et déteste surtout la race humaine; ses plus agréables sacrifices sont des victimes humaines; et plus on en aura immolé dans ce monde, plus elle vous récompensera dans l'autre par toutes les joies de l'âme et des sens, par des femmes toujours belles et par des jouissances toujours nouvelles. Si l'assassin rencontre l'échafaud dans sa carrière, il meurt avec l'enthousiasme d'un martyr, parce qu'il en attend la palme. Pour obéir à sa divine maîtresse, il égorge sans colère et sans remords le vieillard, la femme et l'enfant; il sera, envers ses coreligionnaires, charitable, humain, généreux, dévoué, mettra tout en commun, parce qu'ils sont comme lui ministres et enfants adoptifs de Bhowanie. La destruction de ses semblables, dès qu'ils n'appartiennent pas à sa communauté, la diminution de l'espèce humaine, voilà l'objet même qu'il poursuit; ce n'est pas un moyen de fortune; le butin n'est que l'accessoire, un corollaire fort agréable sans doute, mais secondaire dans son estimation. La destruction, voilà son but, sa mission céleste, sa vocation; c'est aussi une passion délicieuse à assouvir; c'est, selon lui, la plus enivrante de toutes les chasses, la chasse à l'homme! « Vous trouvez un grand plaisir, ai-je entendu dire à un des condamnés, à poursuivre la bête féroce dans sa tanière, à attaquer le sanglier, le tigre, parce qu'il y a des dangers à braver, de l'énergie, du courage à déployer. Songez donc combien cet attrait doit redoubler, quand la lutte est avec l'homme, quand c'est l'homme qu'il faut

. . . .

Pendant quelques moments, les trois étrangleurs avaient gardé un profond silence. Au dehors, la lune jetait toujours de grandes lumières blanches et de grandes ombres bleuâtres sur la masse imposante des ruines; les étoiles scintillaient au ciel; de temps à autre, une faible brise faisait bruire les feuilles épaisses et vernissées des bananiers et des palmiers.

Le piédestal de la statue gigantesque qui, entièrement conservée, s'élevait à gauche du portique, reposait sur de larges dalles, à moitié caché sous les broussailles. Tout à coup, une de ces dalles parut s'abîmer. De l'excavation qui se forma sans bruit, un homme, vêtu d'un uniforme, sortit à mi-corps, regarda attentivement autour de lui... et prêta l'oreille. Voyant la lueur de la lampe, qui éclairait l'intérieur de la masure, trembler sur les grandes herbes... il se retourna, fit un signe, et bientôt, lui et deux autres soldats gravirent, avec le plus grand silence et les plus grandes précautions, les dernières marches de cet escalier souterrain, et se glissèrent à travers les ruines. Pendant quelques moments leurs ombres mouvantes se projetèrent sur les parties du sol éclairées par la lune, puis ils disparurent derrière des pans de murs dégradés. Au moment où la dalle épaisse reprit sa place et son niveau, on aurait pu voir la tête de plusieurs autres soldats embusqués dans cette excavation. Le métis, l'Indien et le nègre, toujours pensifs dans la masure, ne s'étaient aperçus de rien.

détruire! Au lieu de l'exercice d'une seule faculté, le courage, c'est tout à la fois courage, finesse, prévoyance, éloquence, diplomatie : que de ressorts à faire mouvoir! que de moyens à développer! Jouer avec toutes les passions, faire vibrer même les cordes de l'amour et de l'amitié pour amener la proie dans vos filets, c'est une chasse sublime, c'est enivrant, c'est un délire, vous dis-je. »

« Quiconque s'est trouvé dans l'Inde dans les années 1831 et 1832 se rappellera la stupeur et l'effroi que la découverte de cette vaste machine infernale répandit dans toute la société. Un grand nombre de magistrats, d'administrateurs de province se refusèrent à y croire, et ne pouvaient comprendre qu'un système aussi vaste eût si longtemps dévoré le corps social sous leurs yeux, silencieusement, sans se trahir. »

(*L'Inde anglaise en* 1843, par M. le comte Édouard de Warren. 3 vol. in-18. Bruxelles, Meline, Cans et Cᵉ. 1844.)





CHAPITRE XXIII.

L'Embuscade.



Le métis Faringhea, voulant sans doute échapper aux sinistres pensées que les paroles de l'Indien sur la marche mystérieuse du choléra avaient éveillées en lui, changea brusquement d'entretien. Son œil brilla d'un feu sombre, sa physionomie prit une expression d'exaltation farouche, et il s'écria : « Bhowanie... veillera toujours sur nous, intrépides chasseurs d'hommes! Frères, courage... courage... le monde est grand... notre proie est partout... Les Anglais nous forcent de quitter l'Inde, nous, les trois chefs de la bonne œuvre; qu'importe? nous y laissons nos frères, aussi cachés, aussi nombreux, aussi terribles que les scorpions noirs qui ne révèlent leur présence que par une piqûre mortelle; l'exil agrandit nos domaines... Frère, à toi l'Amérique, » dit-il à l'Indien d'un air inspiré.

« Frère, à toi l'Afrique, dit-il » au nègre. « Frères, à moi l'Europe !... Partout où il y a des hommes, il y a des bourreaux et des victimes... Partout où il y a des victimes, il y a des cœurs gonflés de haine; c'est à nous d'enflammer cette haine de toutes les ardeurs de la vengeance! C'est à nous, à force de ruses, à force de séductions, d'attirer parmi nous, serviteurs de Bhowanie, tous ceux dont le zèle, le courage et l'audace peuvent nous être utiles. Entre nous et pour nous, rivalisons de dévouement, d'abnégation; prêtons-nous force, aide et appui! Que tous ceux qui ne sont pas avec nous soient notre proie; isolons-nous au milieu de tous, contre tous, malgré tous. Pour nous, qu'il n'y ait ni patrie ni famille. Notre famille, ce sont nos frères; notre pays... c'est le monde. »

Cette sorte d'éloquence sauvage impressionna vivement le nègre et l'Indien, qui subissaient ordinairement l'influence de Faringhea dont l'intelligence était très-supérieure à la leur, quoiqu'ils fussent eux-mêmes deux des chefs les plus éminents de cette sanglante association. « Oui, tu as raison, frère, » s'écria l'Indien partageant l'exaltation de Faringhea. « à nous le monde... Ici même, à Java, laissons une trace de notre passage... Avant notre départ, fondons la bonne œuvre dans cette île;... elle y grandira vite, car ici la misère est grande, les Hollandais sont aussi rapaces que les Anglais... Frère, j'ai vu dans les rizières marécageuses de cette île, toujours mortelles à ceux qui les cultivent, des hommes que le besoin forçait à ce travail homicide; ils étaient livides comme des cadavres; quelques-uns, exténués par la maladie, par la fatigue et par la faim, sont tombés pour ne plus se relever... Frères, la bonne œuvre grandira dans ce pays!... — L'autre soir, » dit le métis, « j'étais sur le bord du lac, derrière un rocher; une jeune femme est venue; quelques lambeaux de couverture entouraient à peine son corps maigre et brûlé par le soleil; dans ses bras elle tenait un petit enfant qu'elle serrait en pleurant contre son sein tari. Elle a embrassé trois fois cet enfant en disant : « Toi, au moins, tu ne seras pas malheureux comme ton père; » et elle l'a jeté à l'eau; il a poussé un cri en disparaissant... A ce cri, les caïmans cachés dans les roseaux ont joyeusement sauté dans le lac... Frères, ici les mères tuent leurs enfants par pitié... la bonne œuvre grandira dans ce pays. — Ce matin, » dit le nègre, « pendant qu'on déchirait un de ses esclaves noirs à coups de fouet, un vieux petit homme, négociant de Batavia, est sorti de sa maison des champs pour regagner la ville. Dans son palanquin, il recevait, avec une indolence blasée, les tristes caresses de deux des jeunes filles dont il peuple son harem en les achetant à leurs familles trop pauvres pour les nourrir. Le palanquin où se tenaient ce petit vieillard et ces jeunes filles était porté par douze hommes jeunes et robustes. Frères, il y a ici des mères qui, par misère, vendent leurs filles, des esclaves que l'on fouaille, des hommes qui portent d'autres hommes comme des bêtes de somme; la bonne œuvre grandira dans ce pays. — Dans ce pays... et dans tout pays d'oppression, de misère, de corruption et d'esclavage. — Puissions-nous donc engager parmi nous Djalma, comme nous l'a conseillé Mahal le contrebandier, » dit l'Indien; « notre voyage à Java aurait un double profit; car, avant de partir, nous compterons parmi

les nôtres ce jeune homme entreprenant et hardi, qui a tant de motifs de haïr les hommes. — Il va venir... Envenimons encore ses ressentiments. — Rappelons-lui la mort de son père. — Le massacre des siens... — Sa captivité. — Que la haine enflamme son cœur, et il est à nous... »

Le nègre, qui était resté quelque temps pensif, dit tout à coup : « Frères... si Mahal le contrebandier nous trompait ? — Lui ? » s'écria l'Indien presque avec indignation, « il nous a donné asile sur son bateau côtier ; il a assuré notre fuite du continent ; il doit nous embarquer ici à bord de la goëlette qu'il va commander, et nous mener à Bombay, où nous trouverons des bâtiments pour l'Amérique, l'Europe et l'Afrique. — Quel intérêt aurait Mahal à nous trahir ? » dit Faringhea. « Rien ne le mettrait à l'abri de la vengeance des fils de Bhowanie, il le sait. — Enfin, » dit le noir, « ne nous a-t-il pas promis que, par ruse, il amènerait Djalma à se rendre ici ce soir parmi nous ? et une fois parmi nous... il faudra qu'il soit des nôtres... — N'est-ce pas encore le contrebandier qui nous a dit : « Ordonnez au Malais de se « rendre dans l'ajoupa de Djalma... de le surprendre pendant son sommeil, « et au lieu de le tuer comme il le pourrait, de lui tracer sur le bras le nom « de Bhowanie ? » Djalma jugera ainsi de la résolution, de l'adresse, de la soumission de nos frères, et il comprendra ce que l'on doit espérer ou craindre de tels hommes... Par admiration ou par terreur, il faudra donc qu'il soit des nôtres. — Et s'il refuse d'être à nous, malgré les raisons qu'il a de haïr les hommes ? — Alors... Bhowanie décidera de son sort, » dit Faringhea d'un air sombre ; « j'ai mon projet... — Mais le Malais réussira-t-il à surprendre Djalma pendant son sommeil ? » dit le nègre. « — Il n'est personne de plus hardi, de plus agile, de plus adroit que le Malais, » dit Faringhea. « Il a eu l'audace d'aller surprendre dans son repaire une panthère noire qui allaitait !... il a tué la mère et enlevé la petite femelle, qu'il a plus tard vendue à un capitaine de navire européen. — Le Malais a réussi ! » s'écria l'Indien en prêtant l'oreille à un cri singulier qui retentit dans le profond silence de la nuit et des bois. « — Oui, c'est le cri du vautour emportant sa proie, » dit le nègre en écoutant à son tour, « c'est le signal par lequel nos frères annoncent aussi qu'ils ont saisi leur proie. »

Peu de temps après, le Malais paraissait à la porte de la hutte. Il était drapé dans une grande pièce de coton rayée de couleurs tranchantes. « Eh bien ? » dit le nègre avec inquiétude, « as-tu réussi ? — Djalma portera toute sa vie le signe de *la bonne œuvre*, » dit le Malais avec orgueil ; « pour parvenir jusqu'à lui... j'ai dû offrir à Bhowanie un homme qui se trouvait sur mon passage ;... j'ai laissé le corps sous des broussailles près de l'ajoupa. Mais Djalma... porte notre signe. Mahal le contrebandier l'a su le premier. — Et Djalma ne s'est pas réveillé !... » dit l'Indien confondu de l'adresse du Malais. « — S'il s'était réveillé, » répondit celui-ci avec calme, « j'étais mort... puisque je devais épargner sa vie... — Parce que sa vie peut nous être plus utile que sa mort, » reprit le métis.

Puis s'adressant au Malais : « Frère, en risquant ta vie pour la bonne œuvre, tu as fait aujourd'hui ce que nous avons fait hier, ce que nous ferons demain... Aujourd'hui, tu obéis, un autre jour tu commanderas. — Nous appartenons tous à Bhowanie, » dit le Malais. « Que faut-il encore

faire?... je suis prêt.» En parlant ainsi, le Malais faisait face à la porte de la masure; tout à coup il dit à voix basse : « Voici Djalma; il approche de la cabane; Mahal ne nous a pas trompés... — Qu'il ne me voie pas encore, » dit Faringhea en se retirant dans un coin obscur de la cabane et se cachant sous une natte, « tâchez de le convaincre;... s'il résiste... j'ai mon projet... » A peine Faringhea avait-il dit ces mots et disparu, que Djalma arrivait à la porte de cette masure.

A la vue de ces trois personnages à la physionomie sinistre, Djalma recula de surprise. Ignorant que ces hommes appartenaient à la secte des phansegars, et sachant que souvent, dans ce pays où il n'y a pas d'auberges, les voyageurs passent les nuits sous la tente ou dans les ruines qu'ils rencontrent, il fit un pas vers eux; lorsque son premier étonnement fut passé, reconnaissant au teint bronzé de l'un de ces hommes et à son costume qu'il était Indien, il lui dit en langue indoue : « Je croyais trouver ici un Européen... un Français... — Ce Français... n'est pas encore venu; » répondit l'Indien, « mais il ne tardera pas. » Devinant à la question de Djalma le moyen dont s'était servi Mahal pour l'attirer dans ce piége, l'Indien espérait gagner du temps en prolongeant cette erreur. « — Tu connais... ce Français? » demanda Djalma au phansegar. « — Il nous a donné rendez-vous ici... comme à toi, » reprit l'Indien. « — Et pourquoi faire? » dit Djalma de plus en plus étonné. « — A son arrivée... tu le sauras... — C'est le général Simon qui vous a dit de vous trouver ici? — C'est le général Simon..., » répondit l'Indien.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Djalma cherchait en vain à s'expliquer cette mystérieuse aventure.

« Et qui êtes-vous? » demanda-t-il à l'Indien d'un air soupçonneux; car le morne silence des deux compagnons du phansegar qui le regardaient fixement, commençait à lui donner quelques soupçons... « — Qui nous sommes? » répondit l'Indien, « nous sommes à toi... si tu veux être à nous. -- Je n'ai pas besoin de vous... vous n'avez pas besoin de moi... — Qui sait? — Moi... je le sais... — Tu te trompes... les Anglais ont tué ton père;... il était roi... on t'a fait captif... on t'a proscrit... tu ne possèdes plus rien... » A ce souvenir cruel, les traits de Djalma s'assombrirent. Il tressaillit; un sourire amer contracta ses lèvres. Le phansegar continua : « Ton père était juste, brave... aimé de ses sujets... on l'appelait le Père du généreux, et il était le bien nommé... Laisseras-tu sa mort sans vengeance? la haine qui te ronge le cœur sera-t-elle stérile? — Mon père est mort les armes à la main... j'ai vengé sa mort sur les Anglais que j'ai tués à la guerre... Celui qui pour moi a remplacé mon père... et a aussi combattu pour lui, m'a dit qu'il serait maintenant insensé à moi de vouloir lutter contre les Anglais pour reconquérir mon territoire. Quand ils m'ont mis en liberté, j'ai juré de ne jamais remettre les pieds dans l'Inde... et je tiens les serments que je fais... -- Ceux qui t'ont dépouillé, ceux qui t'ont fait captif, ceux qui ont tué ton père... sont des hommes... Il est ailleurs des hommes sur qui tu peux te venger... que ta haine retombe sur eux! — Pour parler ainsi des hommes... n'es-tu donc pas un homme? — Moi... et ceux qui me ressemblent, nous sommes plus que des hommes... Nous

sommes au reste de la race humaine ce que sont les hardis chasseurs aux bêtes féroces qu'ils traquent dans les bois... Veux-tu être comme nous... plus qu'un homme? veux-tu assouvir sûrement... largement, impunément la haine qui te dévore le cœur... après le mal que l'on t'a fait? — Tes paroles sont de plus en plus obscures... je n'ai pas de haine dans le cœur, » dit Djalma. « Quand un ennemi est digne de moi... je le combats;... quand il en est indigne... je le méprise... Ainsi je ne hais ni les braves... ni les lâches. — Trahison!... » s'écria tout à coup le nègre en indiquant la porte d'un geste rapide, car Djalma et l'Indien s'en étaient peu à peu éloignés pendant leur entretien, et ils se trouvaient alors dans un des angles de la cabane.

Au cri du nègre, Faringhea, que Djalma n'avait pas aperçu, écarta brusquement la natte qui le cachait, tira son poignard, bondit comme un tigre, et fut d'un saut hors de la cabane. Voyant alors un cordon de soldats s'avancer avec précaution, il frappa l'un d'eux d'un coup mortel, en renversa deux autres, et disparut au milieu des ruines. Ceci s'était passé si précipitamment, qu'au moment où Djalma se retourna pour savoir la cause du cri d'alarme du nègre, Faringhea venait de disparaître.

Djalma et les trois étrangleurs furent aussitôt couchés en joue par plusieurs soldats rassemblés à la porte pendant que d'autres s'élançaient à la poursuite de Faringhea. Le nègre, le Malais et l'Indien, voyant l'impossibilité de résister, échangèrent rapidement quelques paroles et tendirent la main aux cordes dont quelques soldats étaient munis.

Le capitaine hollandais qui commandait le détachement entra dans la cabane à ce moment. « Et celui-ci? » dit-il en montrant Djalma aux soldats qui achevaient de garrotter les trois phansegars. « — Chacun son tour, mon officier! » dit un vieux sergent, « nous allons à lui. »

Djalma restait pétrifié de surprise, ne comprenant rien à ce qui se passait autour de lui; mais lorsqu'il vit le sergent et deux soldats s'avancer avec des cordes pour le lier, il les repoussa avec une violente indignation et se précipita vers la porte où se tenait l'officier. Les soldats, croyant que Djalma subirait son sort avec autant d'impassibilité que ses compagnons, ne s'attendaient pas à cette résistance; ils reculèrent de quelques pas, frappés malgré eux de l'air de noblesse et de dignité du fils de Kadja-Sing.

« Pourquoi voulez-vous me lier... comme ces hommes? » s'écria Djalma en s'adressant en indien à l'officier qui comprenait cette langue, servant depuis longtemps dans les colonies hollandaises. « — Pourquoi on veut te lier, misérable? parce que tu fais partie de cette bande d'assassins. Et vous, » ajouta l'officier en s'adressant aux soldats en hollandais, « avez-vous peur de lui?... Serrez... serrez les nœuds autour de ses poignets en attendant qu'on lui en serre un autre autour du cou. — Vous vous trompez, » dit Djalma avec une dignité calme et un sang-froid qui étonnèrent l'officier, « je suis ici depuis un quart d'heure à peine... je ne connais pas ces hommes... Je croyais trouver ici un Français... — Tu n'es pas un phansegar comme eux?... et à qui prétends-tu faire croire ce mensonge? — Eux! » s'écria Djalma avec un mouvement et une expression d'horreur si naturelle que d'un signe l'officier arrêta les soldats, qui s'avançaient de

nouveau pour garrotter le fils de Kadja-Sing; « ces hommes font partie de cette horrible bande de meurtriers... et vous m'accusez d'être leur complice!... Alors je suis tranquille, monsieur, » dit le jeune homme en haussant les épaules avec un sourire de dédain. « — Il ne suffit pas de dire que vous êtes tranquille, » reprit l'officier; « grâce aux révélations, on sait maintenant à quels signes mystérieux se reconnaissent les phansegars... — Je vous répète, monsieur, que j'ai l'horreur la plus grande pour ces meurtriers;... que j'étais venu ici pour... » Le nègre, interrompant Djalma, dit à l'officier avec une joie farouche : « Tu l'as dit, les fils de *la bonne œuvre* se reconnaissent par des signes qu'ils portent tatoués sur la chair... Notre heure est arrivée, nous donnerons notre cou à la corde... Assez souvent nous avons enroulé le lacet au cou de ceux qui ne servent pas la bonne œuvre... Regarde nos bras et regarde celui de ce jeune homme. »

L'officier, interprétant mal les paroles du nègre, dit à Djalma : « Il est évident que si, comme dit ce nègre, vous ne portez pas au bras ce signe mystérieux... et nous allons nous en assurer; si vous expliquez d'une manière satisfaisante votre présence ici, dans deux heures vous pouvez être mis en liberté. — Tu ne me comprends pas, » dit le nègre à l'officier, « le prince Djalma est des nôtres, car il porte sur le bras gauche le nom de Bhowanie... — Oui, il est comme nous fils de la bonne œuvre, » ajouta le Malais. « — Il est comme nous phansegar, » dit l'Indien. Ces trois hommes, irrités de l'horreur que Djalma avait manifestée en apprenant qu'ils étaient phansegars, mettaient un farouche orgueil à faire croire que le fils de Kadja-Sing appartenait à leur horrible association.

« Qu'avez-vous à répondre? » dit l'officier à Djalma. Celui-ci haussa les épaules avec une dédaigneuse pitié, releva de sa main droite sa longue et large manche gauche, et montra son bras nu. « — Quelle audace! » s'écria l'officier.

En effet, un peu au-dessous de la saignée, sur la partie interne de l'avant-bras, on voyait écrit, d'un rouge vif, le nom de Bhowanie en caractères indous. L'officier courut au Malais, découvrit son bras; il vit le même nom, les mêmes signes... Non encore content, il s'assura que le nègre et que l'Indien les portaient aussi. « Misérable! » s'écria-t-il en revenant furieux vers Djalma, « tu inspires plus d'horreur encore que tes complices. Garrottez-le comme un lâche assassin, » dit-il aux soldats. « comme un lâche assassin qui ment au bord de la fosse, car son supplice ne se fera pas longtemps attendre. »

Stupéfait, épouvanté, Djalma, depuis quelques moments les yeux fixés sur ce tatouage funeste, ne pouvait prononcer une parole ni faire un mouvement; sa pensée s'abîmait devant ce fait incompréhensible.

« Oserais-tu nier ce signe? » lui dit l'officier avec indignation. « — Je ne puis nier... ce que je vois... ce qui est..., » dit Djalma avec accablement. « — Il est heureux... que tu avoues enfin, misérable, » reprit l'officier. « et vous, soldats... veillez sur lui... et sur ses complices... vous en répondez. »

Se croyant le jouet d'un songe étrange, Djalma ne fit aucune résistance, se laissa machinalement garrotter et emmener. L'officier espérait avec une

partie de ses soldats découvrir Faringhea dans les ruines ; mais ses recherches furent vaines, et au bout d'une heure, il partit pour Batavia, où l'escorte des prisonniers l'avait devancé.

. . . .

Quelques heures après ces événements, M. Josué Van Dael terminait ainsi le long mémoire adressé à M. Rodin à Paris :

« ... Les circonstances étaient telles que je ne pouvais agir autrement; somme toute, c'est un petit mal pour un grand bien. Trois meurtriers sont livrés à la justice, et l'arrestation temporaire de Djalma ne servira qu'à faire briller son innocence d'un plus pur éclat. Déjà ce matin je suis allé chez le gouverneur protester en faveur de notre jeune prince : Puisque c'est grâce à moi, ai-je dit, que ces trois grands criminels sont tombés entre les mains de l'autorité, que l'on me prouve du moins quelque gratitude en faisant tout au monde pour rendre plus évidente que le jour la non-culpabilité du prince Djalma, déjà si intéressant par ses malheurs et par ses nobles qualités. Certes, ai-je ajouté, lorsqu'hier je me suis hâté de venir apprendre au gouverneur que l'on trouverait les phansegars rassemblés dans les ruines de Tchandi, j'étais loin de m'attendre à ce qu'on confondrait avec eux le fils adoptif du général Simon, excellent homme, avec qui j'ai eu depuis quelque temps les plus honorables relations. Il faut donc à tout prix découvrir le mystère inconcevable qui a jeté Djalma dans cette dangereuse position, et je suis, ai-je encore dit, tellement sûr qu'il n'est pas coupable, que dans son intérêt je ne demande aucune grâce. Il aura assez de courage et de dignité pour attendre patiemment en prison le jour de la justice. Or, dans tout ceci, vous le voyez, je disais vrai, je n'avais pas à me reprocher le moindre mensonge, car personne au monde n'est plus que moi convaincu de l'innocence de Djalma. Le gouverneur m'a répondu comme je m'y attendais : que moralement il était aussi certain que moi de l'innocence du jeune prince, qu'il aurait pour lui les plus grands égards, mais qu'il fallait que la justice eût son cours, parce que c'était le seul moyen de démontrer la fausseté de l'accusation et de découvrir par quelle incompréhensible fatalité ce signe mystérieux se trouvait tatoué sur le bras de Djalma... Mahal le contrebandier, qui seul pourrait édifier la justice à ce sujet, aura dans une heure quitté Batavia pour se rendre à bord du *Ruyter* qui le conduira en Égypte ; car il doit remettre au capitaine un mot de moi qui certifie que Mahal est bien la personne dont j'ai payé et arrêté le passage. En même temps il portera à bord ce long mémoire, car *le Ruyter* doit partir dans une heure, et la dernière levée des lettres pour l'Europe s'est faite hier soir. Mais j'ai voulu voir ce matin le gouverneur avant de fermer ces dépêches. Voici donc le prince Djalma retenu forcément ici pendant un mois; cette occasion du *Ruyter* perdue, il est maintenant matériellement impossible que le jeune Indien soit en France avant le 13 février de l'an prochain. Vous le voyez... vous avez ordonné, j'ai aveuglément agi selon les moyens dont je pouvais disposer, ne considérant que la *fin* qui les justifiera, car il s'agissait, m'avez-vous dit, d'un intérêt immense pour la société. Entre vos mains j'ai été ce que nous devons être entre les mains de nos supérieurs... un

instrument... puisqu'à la plus grande gloire de Dieu, nos supérieurs *font de nous*, quant à la volonté, *des cadavres*[1]. Laissons donc nier notre accord et notre puissance ; les temps nous semblent contraires, mais les événements changent seuls ; nous, nous ne changeons pas. Obéissance et courage, secret et patience, ruse et audace, union et dévouement entre nous qui avons pour patrie le monde, pour famille nos frères, et pour reine Rome.

« J. V. »

A dix heures du matin environ, Mahal le contrebandier partit avec cette dépêche cachetée, pour se rendre à bord du *Ruyter*. Une heure après, le corps de Mahal le contrebandier, étranglé à la mode des phansegars, était caché dans des joncs, sur le bord d'une grève déserte, où il était allé chercher sa barque, pour rejoindre *le Ruyter*. Lorsque plus tard, après le départ de ce bâtiment, on retrouva le cadavre du contrebandier, M. Josué fit en vain chercher sur lui la volumineuse dépêche dont il l'avait chargé. On ne retrouva pas non plus la lettre que Mahal devait remettre au capitaine du *Ruyter*, afin d'être reçu comme passager. Enfin, les fouilles et les battues ordonnées et exécutées dans le pays pour y découvrir Faringhea furent toujours vaines. Jamais on ne revit à Java le dangereux chef des étrangleurs.

[1] On sait que la doctrine de l'obéissance passive et absolue, principal pivot de la société de Jésus, se résume par ces terribles mots de Loyola mourant : *Tout membre de l'ordre sera, dans les mains de ses supérieurs,* COMME UN CADAVRE, PERINDÈ AC CADAVER.





CHAPITRE XXIV.

M. Rodin.

Trois mois se sont écoulés depuis que Djalma a été jeté en prison à Batavia, accusé d'appartenir à la secte meurtrière des phansegars ou étrangleurs. La scène suivante se passe en France, au commencement du mois de février 1832, au château de *Cardoville*, ancienne habitation féodale, située sur les hautes falaises de la côte de Picardie, non loin de Saint-Valery, dangereux parages où presque chaque année plusieurs navires se perdent corps et biens par les coups de vent de nord-ouest qui rendent la navigation de la Manche si périlleuse.

De l'intérieur du château, on entend gronder une violente tempête qui s'est élevée pendant la nuit; souvent un bruit formidable, pareil à celui d'une décharge d'artillerie, tonne dans le lointain et est répété par les échos du rivage; c'est la mer qui se brise avec fureur sur les hautes falaises que domine l'antique manoir...



M et Mme Dupont



Il est environ sept heures du matin, le jour ne paraît pas encore à travers les fenêtres d'une grande chambre située au rez-de-chaussée du château ; dans cet appartement éclairé par une lampe, une femme de soixante ans environ, d'une figure honnête et naïve, vêtue comme le sont les riches fermières de Picardie, est déjà occupée d'un travail de couture malgré l'heure matinale. Plus loin, le mari de cette femme, à peu près du même âge qu'elle, assis devant une grande table, classe et renferme dans de petits sacs des échantillons de blé et d'avoine. La physionomie de cet homme à cheveux blancs est intelligente, ouverte ; elle annonce le bon sens et la droiture égayés par une pointe de malice rustique ; il porte un habit-veste de drap vert ; de grandes guêtres de chasse en cuir fauve cachent à demi son pantalon de velours noir.

La terrible tempête qui se déchaîne au dehors semble rendre plus doux encore l'aspect de ce paisible tableau d'intérieur. Un excellent feu brille dans une grande cheminée de marbre blanc, et jette ses joyeuses clartés sur le parquet soigneusement ciré ; rien de plus gai que l'aspect de la tenture et des rideaux d'ancienne toile perse, à chinoiseries rouges, sur fond blanc, et rien de plus riant que les dessus de porte représentant des bergerades dans le goût de Watteau. Une pendule de biscuit de Sèvres, des meubles de bois de rose incrustés de marqueterie verte, meubles pansus et ventrus, contournés et chantournés, complètent l'ameublement de cette chambre.

Au dehors, la tempête continuait de gronder, quelquefois le vent s'engouffrait avec bruit dans la cheminée, ou ébranlait la fermeture des fenêtres. L'homme qui s'occupait de classer les échantillons de grains était M. Dupont, régisseur de la terre et du château de Cardoville.

« Sainte Vierge ! mon ami, » lui dit sa femme, « quel temps affreux ! Ce M. Rodin, dont l'intendant de madame la princesse de Saint-Dizier nous annonce l'arrivée pour ce matin, a bien mal choisi son jour. — Le fait est que j'ai rarement entendu un ouragan pareil ;... si M. Rodin n'a jamais vu la mer en colère, il pourra aujourd'hui se régaler de ce spectacle. — Qu'est-ce que ce M. Rodin peut venir faire ici, mon ami ? — Ma foi ! je n'en sais rien ; l'intendant de la princesse me dit, dans sa lettre, d'avoir pour M. Rodin les plus grands égards, de lui obéir comme à mes maîtres. Ce sera à M. Rodin de s'expliquer et à moi d'exécuter ses ordres, puisqu'il vient de la part de madame la princesse. — A la rigueur, c'est de la part de mademoiselle Adrienne qu'il devrait venir... puisque la terre lui appartient depuis la mort de feu M. le comte-duc de Cardoville, son père. — Oui, mais la princesse est sa tante ; son intendant fait les affaires de mademoiselle Adrienne ; que l'on vienne de sa part ou de celle de la princesse, c'est toujours la même chose. — Peut-être M. Rodin a-t-il dessein d'acheter la terre... Pourtant cette grosse dame qui est venue de Paris exprès, il y a huit jours, pour voir le château, paraissait en avoir bien envie. » A ces mots, le régisseur se prit à rire d'un air narquois. « Qu'est-ce que tu as donc à rire, Dupont ? » lui demanda sa femme, très-bonne créature, mais qui ne brillait ni par l'intelligence ni par la pénétration. « — Je ris, » répondit Dupont, « parce que je pense à la figure et à la tournure de cette

grosse... de cette énorme femme; que diable! quand on a cette mine-là on ne s'appelle pas madame de *la Sainte-Colombe*. Dieu de Dieu... quelle sainte et quelle colombe!... elle est grosse comme un muid, elle a une voix de rogomme, des moustaches grises comme un vieux grenadier, et, sans qu'elle s'en doute, je l'ai entendue dire à son domestique : *Allons donc, mon fiston*... Et elle s'appelle Sainte-Colombe! — Que tu es singulier, Dupont! on ne choisit pas son nom... Et puis ce n'est pas sa faute, à cette dame, si elle a de la barbe. — Oui, mais c'est sa faute si elle s'appelle de la Sainte-Colombe; tu t'imagines que c'est son vrai nom, toi... Ah! ma pauvre Catherine, tu es bien de ton village... — Et toi, mon pauvre Dupont, tu ne peux pas t'empêcher d'être toujours, par-ci par-là, un peu mauvaise langue; cette dame a l'air très-respectable... La première chose qu'elle a demandée en arrivant, ça a été la chapelle du château dont on lui avait parlé... Elle a même dit qu'elle y ferait des embellissements... Et quand je lui ai appris qu'il n'y avait pas d'église dans ce petit pays, elle a paru très-fâchée d'être privée de curé dans le village. — Eh! mon Dieu, oui, la première chose que font les parvenus, c'est de jouer à la dame de paroisse, à la grande dame. — Madame de la Sainte-Colombe n'a pas besoin de faire la grande, puisqu'elle l'est. — Elle! une grande dame? — Mais oui. D'abord il n'y avait qu'à voir comme elle était bien mise avec sa robe ponceau et ses beaux gants violets comme ceux d'un évêque; et puis quand elle a ôté son chapeau, elle avait sur son tour de faux cheveux blonds une ferronnière en diamants, des boutons de boucles d'oreilles en diamants gros comme le pouce, des bagues en diamant à tous les doigts. Ce n'est pas certainement une personne du petit monde qui mettrait tant de diamants en plein jour... — Bien, bien, tu t'y connais joliment... — Ce n'est pas tout... — Bon... Quoi encore? — Elle ne m'a parlé que de ducs, de marquis, de comtes, de messieurs très-riches qui fréquentaient chez elle, et qui étaient ses amis, et puis, comme elle me demandait, en voyant le petit pavillon du parc qui a été dans le temps à demi brûlé par les Prussiens, et que feu M. le comte n'a jamais fait rebâtir : « Qu'est-ce que c'est donc que « ces ruines-là? » je lui ai répondu : « Madame, c'est du temps des alliés que « le pavillon a été incendié. — Ah! ma chère!... s'est-elle écriée, les alliés, « ces bons alliés, ces chers alliés... c'est eux et la restauration qui ont com- « mencé ma fortune. » Alors, moi, vois-tu, Dupont, je me suis dit tout de suite : « Bien sûr... c'est une ancienne émigrée. » — Madame de la Sainte-Colombe!... » s'écria le régisseur en éclatant de rire... « ah! ma pauvre femme! ma pauvre femme!... — Oh! toi, parce que tu as été trois ans à Paris, tu te crois un devin... — Catherine, brisons là; tu me ferais dire quelque sottise, et il y a des choses que d'honnêtes et excellentes créatures comme toi doivent toujours ignorer. — Je ne sais pas ce que tu veux dire par là... mais tâche donc de ne pas être si mauvaise langue, car enfin si madame de la Sainte-Colombe achète la terre... tu seras bien content qu'elle te garde pour régisseur... n'est-ce pas? — Ça, c'est vrai... car nous nous faisons vieux, ma bonne Catherine, voilà vingt ans que nous sommes ici, nous sommes trop honnêtes pour avoir songé à grappiller pour nos vieux jours, et ma foi... il serait dur à notre âge de chercher une autre

condition, que nous ne trouverions peut-être pas... Ah! tout ce que je regrette, c'est que mademoiselle Adrienne ne garde pas la terre... car il paraît que c'est elle qui a voulu la vendre... et que madame la princesse n'était pas de cet avis-là. — Mon Dieu, Dupont, tu ne trouves pas bien extraordinaire de voir mademoiselle Adrienne, à son âge, si jeune, disposer elle-même de sa grande fortune? — Dame, c'est tout simple; mademoiselle, n'ayant plus ni père ni mère, est maîtresse de son bien, sans compter qu'elle a une fameuse petite tête; te rappelles-tu, il y a dix ans, quand M. le comte l'a amenée ici, un été, quel démon!... quelle malice! et puis quels yeux! hein? comme ils petillaient déjà! — Le fait est que mademoiselle Adrienne avait alors dans le regard... une expression... enfin une expression bien extraordinaire pour son âge. — Si elle a tenu ce que promettait sa mine lutine et chiffonnée, elle doit être bien jolie à présent, malgré la couleur un peu hasardée de ses cheveux, car, entre nous... si elle était une petite bourgeoise au lieu d'être une demoiselle de grande naissance, on dirait tout bonnement qu'elle est rousse. — Allons, encore des méchancetés! — Contre mademoiselle Adrienne? Le ciel m'en préserve!... car elle avait l'air de devoir être aussi bonne que jolie... Ce n'est pas pour lui faire tort que je dis qu'elle est rousse... Au contraire, car je me rappelle que ses cheveux étaient si fins, si brillants, si dorés; qu'ils allaient si bien à son teint blanc comme la neige et à ses yeux noirs, qu'en vérité on ne les aurait pas voulus autrement; aussi je suis sûr que maintenant cette couleur de cheveux, qui aurait nui à d'autres, rend la figure de mademoiselle Adrienne plus piquante encore; ça doit être une vraie mine de petit diable. — Oh! pour diable, il faut être juste, elle l'était bien... toujours à courir dans le parc, à faire endêver sa gouvernante, à grimper aux arbres... enfin, à faire les cent coups. — Je t'accorde que mademoiselle Adrienne était un diable incarné; mais que d'esprit! que de gentillesse! et surtout quel bon cœur! hein? — Ça, pour bonne, elle l'était. Est-ce qu'une fois elle ne s'est pas avisée de donner son châle et sa robe de mérinos toute neuve à une petite pauvresse, tandis qu'elle revenait au château en jupon... et nu-bras!... — Tu vois, du cœur, toujours du cœur, mais une tête... oh! une tête! — Oui, une bien mauvaise tête, aussi ça devait mal finir, car il paraît qu'elle fait à Paris des choses... mais des choses... — Quoi donc?... — Ah! mon ami, je n'ose pas... — Mais voyons... — Eh bien, » ajouta la digne femme avec une sorte d'embarras et de confusion qui prouvait combien tant d'énormités l'effrayaient, « on dit que mademoiselle Adrienne ne met jamais le pied dans une église... qu'elle s'est logée toute seule dans un temple idolâtre au bout du jardin de l'hôtel de sa tante... qu'elle se fait servir par des femmes masquées qui l'habillent en déesse, et qu'elle les égratigne toute la journée, parce qu'elle se grise... Sans compter que toutes les nuits elle joue d'un cor de chasse en or massif;... ce qui fait, tu le sens bien, le désespoir et la désolation de sa pauvre tante la princesse. » Ici le régisseur partit d'un éclat de rire qui interrompit sa femme. « — Ah çà, » lui dit-il quand son accès d'hilarité fut passé, « qui t'a fait ces beaux contes-là sur mademoiselle Adrienne? — C'est la femme de René qui était allée à Paris pour chercher un nourrisson; elle a été à l'hôtel de Saint-Dizier, pour voir madame Grivois, sa marraine... tu

sais, la première femme de chambre de madame la princesse... Eh bien! c'est elle, madame Grivois, qui lui a dit tout haut cela, et assurément elle doit être bien informée puisqu'elle est de la maison. — Oui, encore une bonne pièce et une fine mouche que cette Grivois. Autrefois c'était la plus fière luronne, et maintenant elle fait comme sa maîtresse... la sainte nitouche... la dévote, car tel maître, tel valet;... la princesse elle-même, qui, à cette heure, est si collet monté, elle allait joliment bien dans le temps... hein?... il y a une quinzaine d'années, quelle gaillarde! Te rappelles-tu ce beau colonel de hussards qui était en garnison à Abbeville?... Tu sais bien, cet émigré qui avait servi en Russie, et à qui les Bourbons avaient donné un régiment à la restauration? — Oui, oui, je m'en souviens, mais tu es trop mauvaise langue. — Ma foi, non, je dis la vérité, le colonel passait sa vie au château, et tout le monde disait qu'il était très-bien avec la sainte princesse d'aujourd'hui... Ah! c'était le bon temps alors. Tous les soirs fête ou spectacle au château. Quel boute-en-train que ce colonel!... comme il jouait bien la comédie!... Je me rappelle... »

Le régisseur ne put continuer. Une grosse servante, portant le costume et le bonnet picards, entra précipitamment, et s'adressant à sa maîtresse : « Madame... il y a là un bourgeois qui demande à parler tout de suite à monsieur; il arrive de Saint-Valery dans la carriole du maître de poste... il dit qu'il s'appelle M. Rodin. — M. Rodin! » dit le régisseur en se levant, « fais entrer tout de suite. »

. . . .

Un instant après, M. Rodin entra; il était, selon sa coutume, plus que modestement vêtu; il salua très-humblement le régisseur et sa femme; celle-ci, sur un signe de son mari, disparut.

La figure cadavéreuse de M. Rodin, ses lèvres presque invisibles, ses petits yeux de reptile à demi voilés par sa flasque paupière supérieure, ses vêtements presque sordides, lui donnaient une physionomie très-peu engageante; pourtant cet homme, lorsqu'il le fallait, savait, avec un art diabolique, affecter tant de bonhomie, tant de sincérité; sa parole devenait si affectueuse, si subtilement pénétrante, que peu à peu l'impression désagréable, répugnante, que son aspect inspirait d'abord, s'effaçait, et presque toujours il finissait par enlacer invinciblement sa dupe ou sa victime dans les replis tortueux de sa faconde aussi souple que mielleuse et perfide, car on dirait que le laid et le mal ont leur fascination comme le beau et le bien... L'honnête régisseur regardait cet homme avec surprise, en songeant aux pressantes recommandations de l'intendant de la princesse de Saint-Dizier; il s'attendait à voir un tout autre personnage; aussi, pouvant à peine dissimuler son étonnement, il lui dit : « C'est bien à M. Rodin que j'ai l'honneur de parler? — Oui, monsieur... et voici une nouvelle lettre de l'intendant de madame la princesse de Saint-Dizier. — Veuillez, je vous en prie, monsieur, pendant que je vais lire cette lettre, vous approcher du feu... Il fait un temps si mauvais! dit le régisseur avec empressement, pourrait-on vous offrir quelque chose? — Mille remercîments, mon cher monsieur... je repars dans une heure... »

Pendant que M. Dupont lisait, M. Rodin jetait un regard interrogateur

sur l'intérieur de cette chambre; car, en homme habile, il tirait souvent des inductions très-justes et très-utiles de certaines apparences, qui, souvent, révèlent un goût, une habitude, et donnent ainsi quelque notion caractéristique; mais cette fois sa curiosité fut en défaut.

« Fort bien, monsieur, » dit le régisseur après avoir lu, « M. l'intendant me renouvelle la recommandation de me mettre absolument à vos ordres. — Ils se bornent à peu de choses, et je ne vous dérangerai pas longtemps... — Monsieur... c'est un honneur pour moi... — Mon Dieu! je sais combien vous devez être occupé, car en entrant dans ce château, on est frappé de l'ordre, de la parfaite tenue qui y règnent; ce qui prouve, mon cher monsieur, toute l'excellence de vos soins. — Monsieur... certainement... vous me flattez. — Vous flatter?... un pauvre vieux bonhomme comme moi ne pense guère à cela;... mais revenons à notre affaire. Il y a ici une chambre appelée la chambre verte? — Oui, monsieur, c'est la chambre qui servait de cabinet de travail à feu M. le comte-duc de Cardoville. — Vous aurez la bonté de m'y conduire... — Monsieur, c'est malheureusement impossible... Après la mort de M. le comte et la levée des scellés, on a serré beaucoup de papiers dans un meuble de cette chambre, et les gens d'affaires ont emporté les clefs à Paris... — Ces clefs... les voici, » dit M. Rodin en montrant au régisseur une grande et une petite clef attachées ensemble. « — Ah! monsieur... c'est différent... vous venez chercher les papiers? — Oui... certains papiers... ainsi qu'une petite cassette de bois des îles, garnie de fermetures en argent... connaissez-vous cela? — Oui, monsieur... je l'ai vue souvent sur la table de travail de M. le comte... elle doit se trouver dans le grand meuble de laque dont vous avez la clef... — Vous voudrez donc bien me conduire dans cette chambre, d'après l'autorisation de madame la princesse de Saint-Dizier. — Oui monsieur... Et madame la princesse se porte bien? — Parfaitement... elle est toujours tout en Dieu... — Et mademoiselle Adrienne? — Hélas! mon cher monsieur!... » dit M. Rodin en poussant un soupir contrit et douloureux. « — Ah! mon Dieu... monsieur... est-ce qu'il serait arrivé malheur à cette bonne mademoiselle Adrienne? — Comment l'entendez-vous? — Est-ce qu'elle serait malade? — Non... non... elle est malheureusement aussi bien portante qu'elle est belle... — Malheureusement? » dit le régisseur surpris. « — Hélas, oui! car, lorsque la beauté, la jeunesse et la santé se joignent à un désolant esprit de révolte et de perversité... à un caractère... qui n'a sûrement pas son pareil sur la terre... il vaudrait mieux être privé de ces dangereux avantages... qui deviennent autant de causes de perdition... Mais je vous en conjure, mon cher monsieur, parlons d'autres choses... Ce sujet m'est trop pénible..., » dit M. Rodin d'une voix profondément émue. Et il porta le bout de son petit doigt gauche au coin de son œil droit, comme pour y sécher une larme naissante. Le régisseur ne vit pas la larme, mais il vit le mouvement, et il fut frappé de l'altération de la voix de M. Rodin. Aussi reprit-il d'un ton pénétré : « Monsieur... pardonnez-moi mon indiscrétion... je ne savais pas... — C'est moi qui vous demande pardon de cet attendrissement involontaire... Les larmes sont rares chez les vieillards... mais si vous aviez vu comme moi le désespoir

de cette excellente princesse... qui n'a eu qu'un tort, celui d'avoir été trop bonne... trop faible pour sa nièce... et d'avoir ainsi encouragé ses... Mais, encore une fois, parlons d'autre chose, mon cher monsieur. »

Après un moment de silence, pendant lequel M. Rodin parut se remettre de son émotion, il dit à Dupont : « Voici, mon cher monsieur, quant à la chambre verte, une partie de ma mission accomplie; il en reste une autre... Avant d'y arriver, je dois vous rappeler une chose que vous avez peut-être oubliée... à savoir qu'il y a quinze ou seize ans, M. le marquis d'Aigrigny, alors colonel de hussards, en garnison à Abbeville... a passé quelque temps ici. — Ah! monsieur, quel bel officier! j'en parlais encore tout à l'heure à ma femme. C'était la joie du château; et comme il jouait bien la comédie, surtout les mauvais sujets; tenez, dans *les Deux Edmond*, il était à mourir de rire, dans le rôle du soldat qui est gris... et avec ça une voix charmante... il a chanté ici *Joconde*, monsieur, comme on ne le chanterait pas à Paris. » Rodin, après avoir complaisamment écouté le régisseur, lui dit : « Vous savez sans doute qu'après un duel terrible qu'il eut avec un forcené bonapartiste, nommé le général Simon, M. le colonel marquis d'Aigrigny (dont à cette heure j'ai l'honneur d'être le secrétaire intime) a quitté le monde pour l'Église... — Ah! monsieur... est-ce possible?... ce beau colonel... — Ce beau colonel, brave, noble, riche, entouré, fêté, a abandonné tant d'avantages pour endosser une pauvre robe noire, et malgré son nom, sa position, ses alliances, sa réputation de grand prédicateur, il est aujourd'hui ce qu'il était il y a quatorze ans... simple abbé... au lieu d'être archevêque ou cardinal comme tant d'autres qui n'avaient ni son mérite ni ses vertus... »

M. Rodin s'exprimait avec tant de bonhomie, tant de conviction; les faits qu'il citait semblaient si incontestables, que M. Dupont ne put s'empêcher de s'écrier : « Mais, monsieur, c'est superbe cela... — Superbe?... mon Dieu, non, » dit M. Rodin avec une inimitable expression de naïveté, « c'est tout simple... quand on a le cœur de M. d'Aigrigny... Mais parmi ses qualités il a surtout celle de ne jamais oublier les braves gens, les gens de probité, d'honneur, de conscience... c'est dire, mon bon M. Dupont, qu'il s'est souvenu de vous. — Comment! M. le marquis a daigné?... — Il y a trois jours, j'ai reçu une lettre de lui où il me parlait de vous. — Il est donc à Paris? — Il y sera d'un moment à l'autre; depuis environ trois mois il est parti pour l'Italie;... il a pendant ce voyage appris une bien cruelle nouvelle... la mort de madame sa mère qui avait été passer l'automne dans une des terres de madame la princesse de Saint-Dizier. — Ah mon Dieu... j'ignorais. — Oui, cela a été un cruel chagrin pour lui, mais il faut savoir se résigner aux volontés de la Providence. — Et à propos de quoi M. le marquis me faisait-il l'honneur de vous parler de moi? — Je vais vous le dire;... d'abord il faut que vous sachiez que ce château est vendu... le contrat a été signé la veille de mon départ de Paris... — Ah! monsieur, vous renouvelez toutes mes inquiétudes... — En quoi? — Je crains que les nouveaux propriétaires ne me gardent pas comme régisseur. — Voyez un peu quel heureux hasard! c'est justement à propos de cette place que je veux vous entretenir... — Il serait possible? — Certainement ; sachant

l'intérêt que M. le marquis vous porte, je désirerais beaucoup, mais beaucoup, que vous pussiez conserver cette place; je ferai tout mon possible pour vous servir si... — Ah! monsieur, » s'écria Dupont en interrompant Rodin, « que de reconnaissance! c'est le ciel qui vous envoie... — A votre tour... vous me flattez, mon cher monsieur; d'abord je dois vous avouer que je suis obligé de mettre une condition... à mon appui. — Oh! qu'à cela ne tienne, monsieur, parlez... parlez... — La personne qui doit venir habiter ce château est une vieille dame digne de vénération à tous égards. madame de la Sainte-Colombe, c'est le nom de cette respectable... — Comment! » dit le régisseur en interrompant Rodin, « monsieur... c'est cette dame-là qui a acheté le château, madame de la Sainte-Colombe?... — Vous la connaissez donc? — Oui, monsieur, elle est venue voir la terre il y a huit jours... Ma femme soutient que c'est une grande dame... mais entre nous... à certains mots que je lui ai entendu dire... — Vous êtes rempli de pénétration, mon bon M. Dupont... madame de la Sainte-Colombe n'est pas une grande dame, tant s'en faut;... je crois qu'elle était simplement marchande de modes sous les galeries du bois du Palais-Royal. Vous voyez que je vous parle à cœur ouvert. — Et elle qui se vantait que des seigneurs français et étrangers fréquentaient sa maison dans ce temps-là! — C'est tout simple, ils venaient sans doute lui commander des chapeaux pour leurs femmes; toujours est-il qu'après avoir amassé une grande fortune... et avoir été dans sa jeunesse et dans son âge mûr... indifférente... hélas! plus qu'indifférente au salut de son âme, madame de la Sainte-Colombe est, à cette heure, dans une voie excellente et méritoire... C'est ce qui la rend, ainsi que je vous le disais, digne de vénération à tous égards, car rien n'est plus respectable qu'un repentir sincère... et durable... Mais pour que son salut se fasse d'une manière efficace, nous avons besoin de vous, mon cher monsieur Dupont. — De moi, monsieur!... et que puis-je?... — Vous pouvez beaucoup, voici comment : Il n'y a pas d'église dans ce hameau, qui se trouve à égale distance de deux paroisses. Madame de la Sainte-Colombe, voulant faire un choix entre leurs deux desservants, s'informera nécessairement auprès de vous et de madame Dupont, qui habite depuis longtemps le pays. — Oh! le renseignement ne sera pas long à donner... le curé de Danicourt est le meilleur des hommes. — C'est justement ce qu'il ne faudrait pas dire à madame de la Sainte-Colombe. — Comment? — Il faudrait, au contraire, lui vanter beaucoup et sans cesse M. le curé de Roiville, l'autre paroisse, afin de décider cette chère dame à lui confier son salut... — Pourquoi à celui-là plutôt qu'à l'autre, monsieur? — Pourquoi? je vais vous le dire; si vous et madame Dupont parvenez à amener madame de la Sainte-Colombe à faire le choix que je désire, vous êtes certain d'être conservé ici comme régisseur... Je vous en donne ma parole d'honneur, et... ce que je promets, je le tiens. — Je ne doute pas, monsieur, que vous ayez ce pouvoir, » dit Dupont convaincu par l'accent et par l'autorité des paroles de Rodin, « mais je voudrais savoir... — Un mot encore, » dit Rodin en l'interrompant; « je dois, je veux jouer cartes sur table et vous dire pourquoi j'insiste sur la préférence que je vous prie d'appuyer. Je serais désolé que vous vissiez dans tout ceci l'ombre d'une intrigue. Il

s'agit simplement d'une bonne action. Le curé de Roiville, pour qui je réclame votre appui, est un homme auquel M. l'abbé d'Aigrigny s'intéresse particulièrement. Quoique très-pauvre, il soutient sa vieille mère. S'il était chargé du salut de madame de la Sainte-Colombe, il y travaillerait plus efficacement que tout autre, car il est plein d'onction et de patience, et puis il est évident que par cette digne dame il aurait quelques petites douceurs dont sa vieille mère profiterait... Voilà le secret de cette grande machination. Lorsque j'ai su que cette dame était disposée à acheter cette terre, voisine de la paroisse de notre protégé, je l'ai écrit à M. le marquis; il s'est souvenu de vous, et il m'a écrit de vous prier de lui rendre ce petit service, qui, vous le voyez, ne sera pas stérile. Car, je vous le répète et je vous le prouverai, j'ai le pouvoir de vous faire conserver comme régisseur. — Tenez, monsieur, » reprit Dupont après un moment de réflexion « vous êtes si franc, si obligeant, que je vais imiter votre franchise. Autant le curé de Danicourt est respectable et aimé dans le pays, autant celui de Roiville, que vous me priez de lui faire préférer..., est redouté pour son intolérance... Et puis... — Et puis?... — Et puis enfin, on dit... — Voyons... que dit-on? — On dit que... c'est un jésuite. »

A ces mots, M. Rodin partit d'un éclat de rire si franc, que le régisseur en resta stupéfait, car la figure de M. Rodin avait une singulière expression lorsqu'il riait... « Un jésuite! » répétait M. Rodin en redoublant d'hilarité, « un jésuite!... Ah çà! mon cher M. Dupont, comment, vous, homme de bon sens, d'expérience et d'intelligence, allez-vous croire à ces sornettes?... Un jésuite!... est-ce qu'il y a des jésuites? dans ce temps-ci surtout... pouvez-vous croire à ces histoires de jacobins, à ces croquemitaines du vieux libéralisme? Allons donc, je parie que vous aurez lu cela... dans *le Constitutionnel!* — Pourtant, monsieur... on dit... — Mon Dieu... on dit tant de choses... Mais des hommes sages, des hommes éclairés comme vous ne s'inquiètent pas des *on dit*, ils s'occupent avant tout de faire leurs petites affaires sans nuire à personne, ils ne sacrifient pas à des niaiseries une bonne place qui assure leur existence jusqu'à la fin de leurs jours; car franchement, si vous ne parveniez pas à faire préférer mon protégé par madame de la Sainte-Colombe, je vous déclare, à regret, que vous ne resteriez pas régisseur ici. — Mais, monsieur, » dit le pauvre Dupont, « ce ne sera pas ma faute si cette dame, entendant vanter l'autre curé, le préfère à votre protégé. — Oui; mais si, au contraire, des personnes habitant depuis longtemps le pays... des personnes dignes de toute confiance... et qu'elle verrait chaque jour... disaient à madame de la Sainte-Colombe beaucoup de bien de mon protégé, et un mal affreux de l'autre desservant, elle préférerait mon protégé, et vous resteriez régisseur. — Mais, monsieur... c'est de la calomnie cela! » s'écria Dupont. « — Ah! mon cher M. Dupont, » dit M. Rodin d'un air affligé et d'un ton d'affectueux reproche, « comment pouvez-vous me croire capable de vous donner un si vilain conseil?... C'est une simple supposition que je fais. Vous désirez rester régisseur de cette terre; je vous en offre le moyen, le moyen certain... C'est à vous de vous consulter et d'aviser. — Mais, monsieur... — Un mot encore... ou plutôt encore une condition. Celle-là est aussi importante que l'autre... On a vu malheureuse-

ment des ministres du Seigneur abuser de l'âge et de la faiblesse d'esprit de leurs pénitentes pour se faire indirectement avantager, eux... ou d'autres personnes; je crois notre protégé incapable d'une telle bassesse... Cependant, pour mettre à couvert ma responsabilité, et surtout... la vôtre... puisque vous auriez contribué à faire agréer ma créature, je désire que deux fois par semaine vous m'écriviez dans les plus grands détails tout ce que vous aurez remarqué dans le caractère, les habitudes, les relations, les lectures même de madame de la Sainte-Colombe; car, voyez-vous, l'influence d'un directeur se révèle dans tout l'ensemble de la vie, et je désire être complétement édifié sur la conduite de mon protégé sans qu'il s'en doute... de sorte que si vous étiez frappé de quelque chose qui vous parût blâmable, j'en serais aussitôt instruit par votre correspondance hebdomadaire très-détaillée. — Mais, monsieur, c'est de l'espionnage..., » s'écria le malheureux régisseur. « — Ah! mon cher M. Dupont... pouvez-vous flétrir ainsi l'un des plus doux, des plus saints penchants de l'homme... *la confiance?*... car je ne vous demande rien autre chose... que de m'écrire en confiance tout ce qui se passera ici dans les moindres détails... A ces deux conditions inséparables l'une de l'autre, vous restez régisseur... sinon j'aurais la douleur... le regret d'être forcé d'en faire donner un autre à madame de la Sainte-Colombe. — Monsieur... je vous en conjure, » dit Dupont avec émotion, « soyez généreux sans condition... Moi et ma femme, nous n'avons que cette place pour vivre, et nous sommes trop vieux pour en trouver une autre... ne mettez pas une probité de quarante ans aux prises avec la peur de la misère, qui est si mauvaise conseillère... — Mon cher M. Dupont, vous êtes un grand enfant, réfléchissez; dans huit jours vous me rendrez réponse... — Ah! monsieur, par pitié!... »

Cet entretien fut interrompu par un bruit retentissant que répétèrent bientôt les échos des falaises. « Qu'est-ce que cela?... » dit M. Rodin.

A peine avait-il parlé que le même bruit se répéta avec encore plus de sonorité. « Le canon!... » s'écria Dupont en se levant, « c'est le canon, c'est sans doute un navire qui demande du secours, ou qui appelle un pilote. — Mon ami, » dit la femme du régisseur en entrant brusquement, « de la terrasse on voit en mer un bateau à vapeur et un bâtiment à voiles presque entièrement démâté; les vagues les poussent à la côte, le trois-mâts tire le canon de détresse... il est perdu. — Ah! c'est terrible!... et ne pouvoir rien... rien qu'assister à un naufrage! » s'écria le régisseur en prenant son chapeau et se préparant à sortir. « — N'y a-t-il donc aucun secours à donner à ces bâtiments? » demanda M. Rodin. « — Du secours... s'ils sont entraînés sur ces récifs... aucune puissance humaine ne pourra les sauver; depuis l'équinoxe, deux navires se sont déjà perdus sur cette côte. — Perdus... corps et biens? Ah! c'est affreux, » dit M. Rodin. « — Par cette tempête, il reste malheureusement aux passagers peu de chances de salut; il n'importe, » dit le régisseur en s'adressant à sa femme, « je cours sur les falaises avec les gens de la ferme essayer de sauver quelques-uns de ces malheureux; fais faire grand feu dans plusieurs chambres... prépare du linge, des vêtements, des cordiaux... Je n'ose espérer un sauvetage... mais enfin il faut tenter... Venez-vous avec moi, M. Rodin? — Je m'en ferais un devoir, si je pouvais vous être bon à quelque

chose ; mais mon âge... ma faiblesse me rendent de bien peu de secours,» dit M. Rodin, qui ne se souciait nullement d'affronter la tempête. «Madame votre femme voudra bien m'enseigner où est la chambre verte, j'y prendrai les objets que je viens chercher et je repartirai à l'instant pour Paris, car je suis très-pressé. — Soit, monsieur, Catherine va vous conduire ; et toi, fais sonner la grosse cloche, »dit le régisseur à sa servante ; « que tous les gens de la ferme viennent me retrouver au pied des falaises avec des cordes et des leviers. — Oui, mon ami, mais ne t'expose pas. — Embrasse-moi, ça me portera bonheur, » dit le régisseur. Puis il sortit en courant et en disant : « Vite... vite ; à cette heure, il ne reste peut-être pas une planche des navires ! »

« Ma chère madame, auriez-vous l'obligeance de me conduire à la chambre verte ? » dit Rodin toujours impassible. « — Veuillez me suivre, monsieur, » répondit Catherine en essuyant ses larmes, car elle tremblait pour le sort de son mari dont elle connaissait le courage.





CHAPITRE XXV.

La Tempête.

La mer est affreuse... Des lames immenses d'un vert sombre, marbré d'écume blanche, dessinent leurs ondulations tour à tour hautes et profondes, sur une large bande de lumière rouge qui s'étend à l'horizon. Au-dessus s'entassent de lourdes masses de nuages d'un noir bitumineux ; chassées par la violence du vent, quelques folles nuées d'un gris rougeâtre courent sur ce ciel lugubre. Le pâle soleil d'hiver, avant de disparaître au milieu des grands nuages derrière lesquels il monte lentement, jetant quelques reflets obliques sur la mer en tourmente, dore çà et là les crêtes transparentes des vagues les plus élevées. Une ceinture d'écume neigeuse bouillonne et tourbillonne à perte de vue sur les récifs dont cette côte âpre et dangereuse est hérissée.

Au loin, à mi-côte d'un promontoire de roches, assez avancé dans la mer, s'élève le château de Cardoville ; un rayon de soleil fait flamboyer ses vitres ; ses murailles de brique et ses toits d'ardoise aigus se dressent au milieu de ce ciel chargé de vapeurs.

Un grand navire désemparé, ne naviguant plus que sous des lambeaux de voiles fixés à des tronçons de mâts, dérive vers la côte. Tantôt il roule sur la croupe monstrueuse des vagues, tantôt il plonge au fond de leurs abîmes.

Un éclair brille... il est suivi d'un bruit sourd à peine perceptible au milieu du fracas de la tempête... Ce coup de canon est le dernier signal de détresse de ce bâtiment qui se perd et court malgré lui sur la côte.

A ce moment, un bateau à vapeur, surmonté de son panache de noire fumée, venait de l'est et allait dans l'ouest, faisant tous ses efforts pour se maintenir éloigné de la côte ; il laissait les récifs à sa gauche. Le navire démâté devait, d'un instant à l'autre, passer à l'avant du bateau à vapeur, en courant sur les roches où le poussaient le vent et la marée. Tout à coup un violent coup de mer coucha le bateau à vapeur sur le flanc ; la vague énorme, furieuse, s'abattit sur le pont ; en une seconde la cheminée fut renversée, le tambour brisé, une des roues de la machine mise hors de service ;... une seconde lame, succédant à la première, prit encore le bâtiment par le travers, et augmenta tellement les avaries, que, ne gouvernant plus, il alla bientôt à la côte... dans la même direction que le trois-mâts. Mais celui-ci, quoique plus éloigné des récifs, offrant au vent et à la mer une plus grande surface que le bateau à vapeur, le gagnait de vitesse dans leur dérive commune, et il s'en rapprocha bientôt assez pour qu'il y eût à craindre un abordage entre les deux bâtiments... nouveau danger ajouté à toutes les horreurs d'un naufrage, alors certain.

Le trois-mâts, navire anglais, nommé *le Black Eagle*, venait d'Alexandrie, d'où il amenait des passagers qui, arrivés de l'Inde et de Java par la mer Rouge, sur le bateau à vapeur *le Ruyter*, avaient quitté ce bâtiment pour traverser l'isthme de Suez. *Le Black Eagle*, en sortant du détroit de Gibraltar, avait été relâcher aux Açores, d'où il arrivait alors... Il faisait voile pour Portsmouth lorsqu'il fut assailli par le coup de vent du nord-ouest qui régnait alors dans la Manche. Le bateau à vapeur, nommé *le Guillaume-Tell*, arrivait d'Allemagne par l'Elbe : après avoir passé à Hambourg, il se dirigeait vers le Havre. Ces deux bâtiments, jouets de lames énormes, poussés par la tempête, entraînés par la marée, couraient sur les récifs avec une effrayante rapidité.

Le pont de chaque navire offrait un spectacle terrible ; la mort de tous les passagers paraissait certaine, car une mer affreuse se brisait sur des roches vives au pied d'une falaise à pic. Le capitaine du *Black-Eagle*, debout à l'arrière, se tenant à un débris de mâture, donnait dans cette extrémité terrible ses derniers ordres avec un courageux sang-froid. Les embarcations avaient été enlevées par les lames. Il ne fallait pas songer à mettre la chaloupe à flot ; la seule chance de salut, dans le cas où le navire ne se briserait pas tout d'abord en touchant le banc de roches, était d'établir, au moyen d'un câble porté sur les roches, un *va-et-vient*, sorte de communication des plus dangereuses entre la terre et les débris d'un navire. Le pont était couvert de passagers dont les cris et l'épouvante augmentaient encore la confusion générale. Les uns, frappés de stupeur, cramponnés aux râteliers des haubans, attendaient la mort avec une insensibilité stupide ; d'autres se tordaient les mains avec désespoir, ou se roulaient sur le pont en poussant des imprécations terribles. Ici, des femmes priaient agenouillées ; d'autres cachaient leurs figures dans leurs mains, comme pour ne pas voir les sinistres approches de la mort ; une jeune mère, pâle comme un



Le Naufrage


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

spectre, tenant son enfant étroitement serré contre son sein, allait, suppliante, d'un matelot à l'autre, offrant, à qui se chargerait de sauver son fils, une bourse pleine d'or et des bijoux qu'elle venait d'aller chercher. Ces cris, ces frayeurs, ces larmes, contrastaient avec la résignation sombre et taciturne des marins. Reconnaissant l'imminence d'un danger aussi effrayant qu'inévitable, les uns se dépouillaient d'une partie de leurs vêtements, attendant le moment de tenter un dernier effort pour disputer leur vie à la fureur des vagues; d'autres, renonçant à tout espoir, bravaient la mort avec une indifférence stoïque.

Çà et là des épisodes touchants ou terribles se dessinaient, si cela peut se dire, sur un fond de sombre et morne désespoir. Un jeune homme de dix-huit à vingt ans environ, aux cheveux noirs et brillants, au teint cuivré, aux traits d'une régularité, d'une beauté parfaite, contemplait cette scène de désolation et de terreur avec ce calme triste, particulier à ceux qui ont souvent bravé de grands périls; enveloppé d'un manteau, le dos appuyé aux bastingages, il arc-boutait ses pieds sur une des pièces de bois de la drome. Tout à coup la malheureuse mère, qui, son enfant dans ses bras, et de l'or dans sa main, s'était déjà en vain adressée à quelques matelots pour les supplier de sauver son fils, avisant le jeune homme au teint cuivré, se jeta à ses genoux et lui tendit son enfant avec un élan de désespoir inexprimable... Le jeune homme le prit, secoua tristement la tête en montrant les vagues furieuses à cette femme éplorée... mais d'un geste expressif, il sembla lui promettre d'essayer de le sauver... Alors la jeune mère, dans une folle ivresse d'espoir, se mit à baigner de larmes les mains du jeune homme au teint cuivré.

Plus loin un autre passager du *Black-Eagle* paraissait animé de la pitié la plus active. On lui eût donné vingt-cinq ans à peine; de longs cheveux blonds et bouclés flottaient autour de sa figure angélique. Il portait une soutane noire et un rabat blanc; s'attachant aux plus désespérés, allant de l'un à l'autre, il leur disait de pieuses paroles d'espérance ou de résignation; à l'entendre consoler ceux-ci, encourager ceux-là, dans un langage rempli d'onction, de tendresse et d'ineffable charité, on l'eût dit étranger ou indifférent aux périls qu'il partageait. Sur cette suave et belle figure on lisait une intrépidité froide et sainte, un religieux détachement de toute pensée terrestre; de temps à autre il levait ses grands yeux bleus rayonnants de reconnaissance, d'amour et de sérénité, comme pour remercier Dieu de l'avoir mis à une de ces épreuves formidables où l'homme rempli de cœur et de bravoure peut se dévouer pour ses frères, et, sinon les sauver tous, du moins mourir avec eux, en leur montrant le ciel... Enfin on eût dit un ange envoyé par le Créateur, pour rendre moins cruels les coups d'une inexorable fatalité.

Opposition bizarre! non loin de ce jeune homme, beau comme un archange, on voyait un être qui ressemblait au démon du mal. Hardiment monté sur le tronçon du mât de beaupré, où il se tenait à l'aide de quelques débris de cordages, cet homme dominait la scène terrible qui se passait sur le pont. Une joie sinistre, sauvage, éclatait sur son front jaune et mat, teinte particulière aux gens issus d'un blanc et d'une créole métisse; il ne

portait qu'une chemise et un caleçon de toile; à son cou était suspendu par un cordon un rouleau de fer-blanc pareil à celui dont se servent les soldats pour serrer leur congé. Plus le danger augmentait, plus le trois-mâts menaçait d'être jeté sur les récifs ou d'aborder le bateau à vapeur, dont il s'approchait rapidement (abordage terrible qui devait faire sombrer les deux bâtiments, avant même qu'ils eussent échoué au milieu des roches), plus la joie infernale de ce passager se révélait par d'effrayants transports. Il semblait hâter avec une féroce impatience l'œuvre de destruction qui allait s'accomplir. A le voir ainsi se repaître avidement de toutes les angoisses, de toutes les terreurs, de tous les désespoirs qui s'agitaient devant lui, on l'eût pris pour l'apôtre de l'une de ces sanglantes divinités qui, dans les pays barbares, président au meurtre et au carnage.

Bientôt *le Black-Eagle,* poussé par le vent et par des vagues énormes, arriva si près du *Guillaume-Tell,* que de ce bâtiment l'on pouvait distinguer les passagers rassemblés sur le pont du bateau à vapeur aussi presque désemparé. Les passagers n'étaient plus qu'en petit nombre. Le coup de mer, en emportant le tambour et en brisant une des roues de la machine, avait aussi emporté presque tout le plat-bord du même côté; les vagues, entrant à chaque instant par cette large brèche, balayaient le pont avec une violence irrésistible, et chaque fois enlevaient quelques victimes.

Parmi les passagers qui semblaient n'avoir échappé à ce danger que pour être broyés contre les rochers ou écrasés sous le choc des deux navires dont la rencontre devenait de plus en plus imminente, un groupe était surtout digne du plus tendre, du plus douloureux intérêt. Réfugié à l'arrière, un grand vieillard au front chauve, à la moustache grise, avait enroulé autour de son corps un bout de cordage, et, ainsi solidement amarré le long de la muraille du navire, il enlaçait de ses bras et serrait avec force contre sa poitrine deux jeunes filles de quinze à seize ans, à demi enveloppées dans une pelisse de peau de renne;... un grand chien fauve, ruisselant d'eau et aboyant avec fureur contre les lames, était à leurs pieds. Ces jeunes filles, entourées du bras du vieillard, se pressaient encore l'une contre l'autre; mais loin de s'égarer autour d'elles avec épouvante, leurs yeux se levaient vers le ciel, comme si, pleines d'une confiance et d'une espérance ingénues, elles se fussent attendues à être sauvées par l'intervention d'une puissance surnaturelle.

Un épouvantable cri d'horreur, de désespoir, poussé à la fois par tous les passagers des deux navires, retentit tout à coup au-dessus du fracas de la tempête. Au moment où, plongeant profondément entre deux lames, le bateau à vapeur offrait son travers à l'avant du trois-mâts, celui-ci, enlevé à une hauteur prodigieuse par une montagne d'eau, se trouva pour ainsi dire suspendu au-dessus du *Guillaume-Tell,* pendant la seconde qui précéda le choc de ces deux bâtiments...

Il est des spectacles d'une horreur sublime... impossibles à rendre. Mais, durant ces catastrophes promptes comme la pensée, on surprend parfois des tableaux si rapides, que l'on croit les avoir aperçus à la lueur d'un éclair. Ainsi, lorsque *le Black-Eagle,* soulevé par les flots, allait s'abattre sur *le Guillaume-Tell,* le jeune homme à figure d'archange, aux cheveux

blonds flottants, se tenait debout à l'avant du trois-mâts, prêt à se précipiter à la mer pour sauver quelque victime... Tout à coup il aperçut à bord du bateau à vapeur, qu'il dominait de toute l'élévation d'une vague immense, les deux jeunes filles étendant vers lui leurs bras suppliants... Elles semblaient le reconnaître et le contemplaient avec une sorte d'extase, d'adoration religieuse! Pendant une seconde, malgré le fracas de la tempête, malgré l'approche du naufrage, les regards de ces trois êtres se rencontrèrent... Les traits du jeune homme exprimèrent alors une commisération subite, profonde; car les deux jeunes filles, les mains jointes, l'imploraient comme un sauveur attendu... Le vieillard, renversé par la chute d'un bordage, gisait sur le pont.

Bientôt tout disparut. Une effrayante masse d'eau lança impétueusement *le Black-Eagle* sur *le Guillaume-Tell*, au milieu d'un nuage d'écume bouillonnante. A l'effroyable écrasement de ces deux masses de bois et de fer qui, broyées l'une contre l'autre, sombrèrent aussitôt, se joignit seulement un grand cri... un cri d'agonie et de mort! un seul cri poussé par cent créatures humaines s'abîmant à la fois dans les flots!... Et puis l'on ne vit plus rien...

Quelques moments après, dans le creux ou sur la cime des vagues... on put apercevoir les débris des deux bâtiments, et, çà et là, les bras crispés, la figure livide et désespérée de quelques malheureux tâchant de gagner les récifs de la côte, au risque d'y être écrasés sous le choc des lames qui s'y brisaient avec fureur.





CHAPITRE XXVI.

Les Naufragés.

Pendant que le régisseur était allé sur le bord de la mer pour porter secours à ceux des passagers qui auraient pu échapper à un naufrage inévitable, M. Rodin, conduit par Catherine à la chambre verte, y avait pris les objets qu'il devait rapporter à Paris.

Après deux heures passées dans cette chambre, fort indifférent au sauvetage qui préoccupait les habitants du château, Rodin revint dans la pièce occupée par le régisseur, pièce qui aboutissait à une longue galerie. Lorsqu'il y entra, il n'y trouva personne; il tenait sous son bras une petite cassette de bois des îles, garnie de fermoirs en argent noircis par les années. Sa redingote, à demi boutonnée, laissait voir la partie supérieure d'un grand portefeuille de maroquin rouge placé dans sa poche de côté.

Si la figure froide et livide du secrétaire de l'abbé d'Aigrigny avait pu exprimer la joie autrement que par un sourire ironique, ses traits eussent été rayonnants; car dans ce moment, il se trouvait sous le charme des plus agréables pensées.

Après avoir posé la cassette sur une table, il se disait avec une satisfaction profonde : « Tout va bien ; il a été plus prudent de laisser ces papiers ici jusqu'à ce moment, car il faut toujours être en défiance de l'esprit diabolique de cette Adrienne de Cardoville, qui semble deviner ce qu'il est impossible qu'elle sache. Heureusement... l'instant approche où nous n'aurons plus à la redouter ; son sort sera cruel, il le faut. Ces natures indépendantes et fières sont déjà nos ennemies-nées... par l'espèce même de leur caractère : qu'est-ce donc, lorsqu'elles nous sont particulièrement nuisibles et dangereuses?... Quant à la Sainte-Colombe, le régisseur est à nous : entre ce que cet imbécile appelle sa conscience, et la peur d'être à son âge privé de ressources, il n'hésitera pas ; j'y tiens, parce qu'il nous servira mieux qu'un autre ; ici depuis vingt ans, il n'inspirera pas la moindre défiance à cette sotte et ignoble Sainte-Colombe... Une fois entre les mains de notre protégé de Roiville... je réponds d'elle ; la marche de ces femmes immondes et stupides est tracée d'avance. Dans leur jeunesse, elles servent le diable ; dans leur âge mûr, elles le font servir par d'autres ; dans leur vieillesse, elles en ont une peur horrible ; et il faudra qu'elle en ait peur jusqu'à nous léguer le château de Cardoville qui, par sa position solitaire, nous ferait un excellent collége... Tout va donc bien... Quant à l'affaire des médailles, nous approchons du 13 février, pas de nouvelles de Josué... Évidemment le prince Djalma est toujours prisonnier des Anglais, au fond de l'Inde ; sans cela, j'aurais reçu des nouvelles de Batavia ; les filles du général Simon seront encore retenues à Leipzig pendant au moins un mois encore... Les relations extérieures sont dans les meilleures conditions possibles. Quant aux relations intérieures... » M. Rodin fut interrompu dans ses réflexions par l'entrée de madame Dupont, qui s'occupait avec zèle de tous les préparatifs de secours.

« Maintenant, » dit-elle à une servante, « faites du feu dans la pièce voisine, mettez là ce vin chaud ; M. Dupont peut rentrer d'un moment à l'autre. — Eh bien! ma chère madame, » lui dit Rodin, « espère-t-on sauver quelqu'un de ces malheureux? — Hélas! monsieur... je l'ignore ; voilà près de deux heures que mon mari est parti... Je suis dans une inquiétude mortelle ; il est si courageux, si imprudent, une fois qu'il s'agit d'être utile!... — Courageux... jusqu'à l'imprudence..., » se dit Rodin avec impatience... « je n'aime pas cela... — Enfin, » reprit Catherine, « je viens de faire mettre ici à côté du linge bien chaud... des cordiaux... Pourvu que cela, mon Dieu! serve à quelque chose! — Il faut toujours l'espérer, ma chère madame... J'ai bien regretté que mon âge, ma faiblesse, ne m'aient pas permis de me joindre à votre excellent mari... Je regrette aussi de ne pouvoir attendre pour savoir l'issue de ses efforts, et l'en féliciter, s'ils sont heureux... car je suis malheureusement forcé de repartir... mes moments sont comptés. Je vous serai très-obligé de faire atteler mon cabriolet. — Oui, monsieur... j'y vais aller. — Un mot... ma chère, ma bonne madame Dupont... Vous êtes une femme de tête et d'excellent conseil... J'ai mis votre mari à même de garder, s'il le veut, la place de régisseur de cette terre... — Il serait possible?... Que de reconnaissance! Sans cette place... vieux comme nous sommes, nous ne saurions que devenir. — J'ai seulement

mis à cette promesse... deux conditions... des misères... Il vous expliquera cela... — Ah! monsieur, vous êtes notre sauveur... — Vous êtes trop bonne... Mais à deux petites conditions... — Il y en aurait cent, monsieur, que nous les accepterions. Jugez donc, monsieur... sans ressources... si nous n'avions pas cette place... sans ressources... — Je compte donc sur vous... dans l'intérêt de votre mari... tâchez de le décider... — Madame... madame, voilà monsieur qui arrive..., » dit une servante en accourant dans la chambre. « — Y a-t-il beaucoup de monde avec lui? — Non, madame... il est seul... — Seul... comment, seul? — Oui, madame. »

Quelques moments après, M. Dupont entrait dans la salle; ses habits ruisselaient d'eau; pour maintenir son chapeau malgré la tourmente, il l'avait fixé sur sa tête au moyen de sa cravate, nouée en forme de mentonnière; ses guêtres étaient couvertes d'une boue crayeuse.

« Enfin, mon ami, te voilà! j'étais si inquiète, » s'écria sa femme en l'embrassant tendrement. « — Jusqu'à présent... trois de sauvés. — Dieu soit loué!... mon cher M. Dupont, » dit Rodin, « au moins vos efforts n'auront pas été vains... — Trois... seulement trois, mon Dieu! » dit Catherine. — « Je ne te parle que de ceux que j'ai vus... près de la petite anse aux Goëlands. Il faut espérer que dans les autres endroits de la côte un peu accessibles, il y a eu d'autres sauvetages. — Tu as raison... car heureusement la côte n'est pas partout également mauvaise. — Et où sont ces intéressants naufragés, mon cher monsieur? » demanda Rodin qui ne pouvait s'empêcher de rester quelques instants de plus. « — Ils montent la falaise... soutenus par nos gens. Comme ils ne marchent guère vite, je suis accouru en avant pour rassurer ma femme et pour prendre quelques mesures nécessaires; d'abord, il faut tout de suite préparer des vêtements de femme... — Il y a donc une femme parmi les personnes sauvées? — Il y a deux jeunes filles... quinze ou seize ans, tout au plus... des enfants... et si jolies!... — Pauvres petites!... » dit M. Rodin avec componction. « — Celui à qui elles doivent la vie est avec elles... Oh! pour celui-là, on peut le dire, c'est un héros!... — Un héros? — Oui. Figure-toi... — Tu me diras cela tout à l'heure... passe donc au moins cette robe de chambre qui est bien sèche, car tu es trempé d'eau... bois un peu de ce vin chaud... tiens. — Ce n'est pas de refus, car je suis gelé. Je te disais donc que celui qui avait sauvé ces jeunes filles était un héros;... le courage qu'il a montré est au-dessus de ce qu'on peut imaginer... Nous partons d'ici avec les hommes de la ferme, nous descendons le petit sentier à pic, et nous arrivons enfin au pied de la falaise... à la petite anse des Goëlands, heureusement un peu abritée des lames par cinq ou six énormes blocs de roches assez avancés dans la mer. Au fond de l'anse... qu'est-ce que nous trouvons? les deux jeunes filles dont je te parle, évanouies, les pieds trempant dans l'eau, mais adossées à une roche, comme si elles eussent été placées là après avoir été retirées de la mer. — Chers enfants!... c'est à fendre le cœur, » dit M. Rodin en portant, selon son habitude, le bout de son petit doigt gauche à l'angle de son œil droit pour y essuyer une larme qui s'y montrait rarement. « — Ce qui m'a frappé, c'est qu'elles se ressemblaient tellement, » dit le régisseur, « qu'il faut certainement l'habitude de les voir pour les reconnaître... — Deux jumelles sans

doute? » dit madame Dupont. « — L'une de ces pauvres jeunes filles, » reprit le régisseur, « tenait entre ses deux mains jointes une petite médaille de bronze, qui était suspendue à son cou par une chaînette de même métal. »

M. Rodin se tenait ordinairement très-voûté. A ces derniers mots du régisseur, il se redressa brusquement, une légère rougeur colora ses joues livides... Pour tout autre, ces symptômes eussent paru assez insignifiants; mais chez M. Rodin, habitué depuis longues années à contraindre, à dissimuler toutes ses émotions, ils annonçaient une profonde stupeur; s'approchant du régisseur, il lui dit d'une voix légèrement altérée, mais de l'air le plus indifférent du monde : « C'était sans doute une pieuse relique... Vous n'avez pas vu ce qu'il y avait sur cette médaille? — Non, monsieur.... je n'y ai pas songé. — Et ces deux jeunes filles se ressemblaient... beaucoup... dites-vous? — Oui, monsieur... à s'y méprendre... Probablement elles sont orphelines, car elles sont vêtues de deuil... — Ah!... elles sont vêtues de deuil?... » dit M. Rodin avec un nouveau mouvement. « — Hélas! si jeunes et orphelines! » reprit madame Dupont en essuyant ses larmes. « — Comme elles étaient évanouies... nous les transportions plus loin, dans un endroit où le sable était bien sec... Pendant que nous nous occupions de ce soin, nous voyons paraître la tête d'un homme au-dessus d'une roche; il essayait de la gravir en s'y cramponnant d'une main; on court à lui, et bien heureusement encore! car ses forces étaient à bout : il est tombé épuisé entre les bras de nos hommes. C'est de lui que je te disais : C'est un héros; car, non content d'avoir sauvé les deux jeunes filles avec un courage admirable, il avait encore voulu tenter de sauver une troisième personne, et il était retourné au milieu des rochers battus par la mer; mais ses forces étaient à bout, et sans nos hommes il aurait été bien certainement enlevé des roches auxquelles il se cramponnait. — Tu as raison, c'est un fier courage... »

M. Rodin, la tête baissée sur sa poitrine, semblait étranger à la conversation; sa consternation, sa stupeur, augmentaient avec la réflexion; les deux jeunes filles qu'on venait de sauver avaient quinze ans; elles étaient vêtues de deuil; elles se ressemblaient à s'y méprendre; l'une portait au cou une médaille de bronze : il n'en pouvait plus douter, il s'agissait des filles du général Simon. Comment les deux sœurs étaient-elles au nombre des naufragés? Comment étaient-elles sorties de la prison de Leipzig? Comment n'en avait-il pas été instruit? S'étaient-elles évadées? avaient-elles été mises en liberté? Comment n'en avait-il pas été averti? Ces pensées secondaires, qui se présentaient en foule à l'esprit de M. Rodin, s'effaçaient devant ce fait : « Les filles du général Simon étaient là. » Sa trame, laborieusement ourdie, était anéantie.

« Quand je te parle du sauveur de ces deux jeunes filles, » reprit le régisseur en s'adressant à sa femme et sans remarquer la préoccupation de M. Rodin, « tu t'attends peut-être, d'après cela, à voir un Hercule? eh bien! tu n'y es pas... c'est presque un enfant, tant il a l'air jeune, avec sa jolie figure douce et ses grands cheveux blonds... Enfin, je lui ai laissé un manteau, car il n'avait que sa chemise et une culotte courte noire avec des bas

de laine noirs aussi... ce qui m'a semblé singulier. — C'est vrai. les marins ne sont guère habillés de la sorte. — Du reste, quoique le navire où il était fût anglais, je crois que mon héros est Français, car il parle notre langue comme toi et moi... Ce qui m'a fait venir les larmes aux yeux, c'est quand les jeunes filles sont revenues à elles... En le voyant, elles se sont jetées à ses genoux; elles avaient l'air de le regarder avec religion et de le remercier comme on prie Dieu... Puis après, elles ont jeté les yeux autour d'elles, comme si elles avaient cherché quelqu'un; elles se sont dit quelques mots, et ont éclaté en sanglots, en se jetant dans les bras l'une de l'autre. — Quel sinistre, mon Dieu! combien de victimes il doit y avoir! — Quand nous avons quitté les falaises, la mer avait déjà rejeté sept cadavres... des débris, des caisses... J'ai fait prévenir les douaniers gardes-côtes... ils resteront là toute la journée pour veiller; et si, comme je l'espère, d'autres naufragés échappent, on les enverrait ici... Mais, écoute donc, on dirait un bruit de voix... Oui, ce sont nos naufragés. »

Et le régisseur et sa femme coururent à la porte de la salle qui s'ouvrait sur une longue galerie, pendant que M. Rodin, rongeant convulsivement ses ongles plats, attendait avec une inquiétude courroucée l'arrivée des naufragés; un tableau touchant s'offrit bientôt à sa vue.

Du fond de cette galerie, assez sombre et seulement percée d'un côté de plusieurs fenêtres en ogive, trois personnes conduites par un paysan s'avançaient lentement. Ce groupe se composait de deux jeunes filles et de l'homme intrépide à qui elles devaient la vie... Rose et Blanche... étaient à droite et à gauche de leur sauveur qui, marchant avec beaucoup de peine, s'appuyait légèrement sur leurs bras. Quoiqu'il eût vingt-cinq ans accomplis, la figure juvénile de cet homme n'annonçait pas cet âge; ses longs cheveux blond cendré, séparés au milieu de son front, tombaient lisses et humides sur le collet d'un ample manteau brun dont on l'avait couvert. Il serait difficile de rendre l'adorable bonté de cette pâle et douce figure, aussi pure que ce que le pinceau de Raphaël a produit de plus idéal... car seul ce divin artiste aurait pu rendre la grâce mélancolique de ce visage enchanteur, la sérénité de son regard céleste, limpide et bleu comme celui d'un archange... ou d'un martyr monté au ciel. Oui, d'un martyr, car une sanglante auréole ceignait déjà cette tête charmante... Chose douloureuse à voir... au-dessus de ses sourcils blonds, et rendue, par le froid, d'un coloris plus vif, une étroite cicatrice qui datait de plusieurs mois semblait entourer son beau front d'un cordon de pourpre; chose plus triste encore, ses mains avaient été cruellement transpercées par un crucifiement; ses pieds avaient subi la même mutilation... et s'il marchait avec tant de peine, c'est que ses blessures venaient de se rouvrir sur les rochers aigus où il avait couru pendant le sauvetage.

Ce jeune homme était Gabriel, prêtre attaché aux missions étrangères et fils adoptif de la femme de Dagobert. Gabriel était prêtre et martyr... car, de nos jours, il y a encore des martyrs... comme du temps où les Césars livraient les premiers chrétiens aux lions et aux tigres du cirque. Car, de nos jours, des enfants du peuple (c'est presque toujours chez lui que se recrutent les dévouements héroïques et désintéressés), des enfants du

peuple, poussés par une vocation respectable, comme ce qui est courageux et sincère, s'en vont dans toutes les parties du monde tenter de propager leur foi, et braver la torture, la mort, avec une vaillance ingénue. Combien d'eux, victimes des barbares, ont péri, obscurs et ignorés, au milieu des solitudes des deux mondes !... et pour ces simples soldats de la croix qui n'ont que leur croyance et que leur intrépidité, jamais au retour... (et ils reviennent rarement), jamais de fructueuses et somptueuses dignités ecclésiastiques; jamais la pourpre ou la mitre ne cachent leur front cicatrisé, leurs membres mutilés; comme le plus grand nombre des soldats du drapeau, ils meurent oubliés [1] ...

. . . .

Dans leur reconnaissance ingénue, les filles du général Simon, une fois revenues à elles après le naufrage, et se trouvant en état de gravir les rochers, n'avaient voulu laisser à personne le soin de soutenir la démarche chancelante de celui qui venait de les arracher à une mort certaine. Les vêtements noirs de Rose et de Blanche ruisselaient d'eau; leur figure, d'une grande pâleur, exprimait une douleur profonde; des larmes récentes sillonnaient leurs joues; les yeux mornes, baissés, tremblant d'émotion et de froid, les orphelines songeaient avec désespoir qu'elles ne reverraient plus Dagobert, leur guide, leur ami... car c'était à lui que Gabriel avait tendu en vain une main secourable, pour l'aider à gravir les rochers; malheureusement les forces leur avaient manqué à tous deux... et le soldat s'était vu emporter par le retrait d'une lame.

La vue de Gabriel fut un nouveau sujet de surprise pour Rodin, qui s'était retiré à l'écart, afin de tout examiner; mais cette surprise était si heureuse... il éprouva tant de joie de voir le missionnaire sauvé d'une mort certaine, que la cruelle impression qu'il avait ressentie à la vue des filles du général Simon s'adoucit un peu. (On n'a pas oublié qu'il fallait, pour les projets de M. Rodin, que Gabriel fût à Paris le 13 février.)

Le régisseur et sa femme, tendrement émus à l'aspect des orphelines, approchèrent d'elles avec empressement.

« Monsieur... monsieur... bonne nouvelle! » s'écria un garçon de ferme en entrant. « Encore deux naufragés de sauvés! — Dieu soit loué! Dieu soit béni! » dit le missionnaire. « — Où sont-ils? » demanda le régisseur en se dirigeant vers la porte. « — Il y en a un qui peut marcher... il me suit avec Justin qui l'amène; l'autre a été blessé contre les rochers; on le transporte ici sur un brancard fait de branches d'arbres... — Je cours le faire placer dans la salle basse, » dit le régisseur en sortant; « toi, ma femme, occupe-toi de ces jeunes demoiselles.. — Et le naufragé qui peut marcher...

[1] Nous nous rappellerons toujours avec émotion la fin d'une lettre écrite, il y a deux ou trois ans, par un de ces jeunes et valeureux missionnaires, fils de malheureux paysans de la Beauce; il écrivait à sa mère, du fond du Japon, et terminait ainsi sa lettre :

« Adieu, ma chère mère, on dit qu'il y a beaucoup de danger là où l'on m'envoie... Priez Dieu pour moi, et dites à tous nos bons voisins que je les aime, et que je pense bien souvent à eux. »

Cette naïve recommandation s'adressant du milieu de l'Asie à de pauvres paysans d'un hameau de France, n'est-elle pas très-touchante dans sa simplicité?

où est-il?... » demanda la femme du régisseur. « — Le voilà, » dit le paysan en montrant quelqu'un qui s'avançait assez rapidement du fond de la galerie. « Dès qu'il a su que les deux jeunes demoiselles que l'on a sauvées étaient ici... quoiqu'il soit vieux et blessé à la tête... il a fait de si grandes enjambées... que c'est tout au plus si j'ai pu le devancer... »

Le paysan avait à peine prononcé ces paroles, que Rose et Blanche, se levant par un mouvement spontané, s'étaient précipitées vers la porte... Elles y arrivèrent en même temps que Dagobert. Le soldat, incapable de prononcer nne parole, tomba à genoux sur le seuil en tendant ses bras aux filles du général Simon... pendant qne Rabat-Joie, courant à elles, leur léchait les mains... Mais l'émotion était trop violente pour Dagobert... lorsqu'il eut serré entre ses bras les orphelines, sa tête se pencha en arrière, et il fût tombé à la renverse sans les soins des paysans. Malgré les observations de la femme du régisseur sur leur faiblesse et sur leur émotion, les deux jeunes filles voulnrent accompagner Dagobert évanoui, que l'on transporta dans une chambre voisine.

A la vue du soldat, la figure de M. Rodin s'était violemment contractée, car jusqu'alors il avait cru à la mort du guide des filles du général Simon. Le missionnaire, accablé de fatigue, s'appuyait sur une chaise et n'avait pas encore aperçu Rodin.

Un nouveau personnage, un homme au teint jaune et mat, entra dans cette chambre, accompagné d'un paysan qui lui indiqua Gabriel. L'homme au teint jaune, à qui on avait prêté une blouse et un pantalon de paysan, s'approcha du missionnaire, et lui dit en français, mais avec un accent étranger : « Le prince Djalma vient d'être transporté tout à l'heure ici... Son premier mot a été pour vous appeler. — Que dit cet homme?... « s'écria Rodin d'une voix foudroyante; car au nom de Djalma, d'un bond il s'était élancé sur Gabriel. « — M. Rodin ! « s'écria le missionnaire en reculant de surprise. « — M. Rodin... » s'écria l'autre naufragé, et, de ce moment, son œil ne quitta plus le correspondant de Josué. « — Vous ici... monsienr!... « dit Gabriel en s'approchant de Rodin avec une déférence mêlée de crainte. « — Que vous a dit cet homme ? » répéta Rodin d'une voix altérée. « N'a-t-il pas prononcé le nom du prince Djalma? — Oui... monsieur, le prince Djalma est un des passagers du vaisseau anglais qui venait d'Alexandrie et snr lequel nous avons naufragé... Ce navire avait relâché aux Açores, où je me trouvais; le bâtiment qui m'amenait de Charlestown ayant été obligé de rester dans cette île à cause de grandes avaries, je me suis embarqué sur *le Black-Eagle* où se trouvait ce prince Djalma. Nons allions à Portsmouth; de là, mon intention était de revenir en France. »

Rodin ne songeait pas à interrompre Gabriel : cette nouvelle secousse paralysait sa pensée. Enfin, comme un homme qui tente un dernier effort, quoiqu'il en sache d'avance la vanité, il dit à Gabriel : « Et savez-vous quel est ce prince Djalma? — Un jeune homme aussi bon que brave... le fils d'un roi indien dépossédé de son territoire par les Anglais. » Puis, se tournant vers l'autre naufragé, le missionnaire lui dit avec intérêt : « Comment va le prince? ses blessures sont-elles dangereuses? — Ce sont des contusions très-violentes, mais qui ne seront pas mortelles, » dit l'autre. « — Dieu soit

loué! » dit le missionnaire en s'adressant à Rodin; « voici, vous le voyez, encore un naufragé de sauvé. — Tant mieux, » répondit Rodin d'un ton impérieux et bref. « — Je vais aller auprès de lui, » dit Gabriel avec soumission. « Vous n'avez aucun ordre à me donner?... — Serez-vous en état de partir... dans deux ou trois heures, malgré vos fatigues? — S'il le faut... oui. — Il le faut... vous partirez avec moi. »

Gabriel s'inclina devant Rodin, qui tomba anéanti sur une chaise pendant que le missionnaire sortait avec le paysan.

L'homme au teint jaune était resté dans un coin de la chambre, inaperçu de Rodin. Cet homme était Faringhea, le métis, un des trois chefs des étrangleurs, qui avait échappé aux poursuites des soldats dans les ruines de Tchandi; après avoir tué Mahal le contrebandier, il lui avait volé les dépêches écrites par M. Josué Van Dael à Rodin, et la lettre grâce à laquelle le contrebandier devait être reçu comme passager à bord du *Ruyter*. Faringhea s'était échappé de la cabane des ruines de Tchandi sans être vu de Djalma; celui-ci le retrouvant à bord après son évasion (que l'on expliquera plus tard), et ignorant qu'il appartînt à la secte des phansegars, l'avait traité pendant la traversée comme un compatriote.

Rodin, l'œil fixe, hagard, le teint livide, de rage muette rongeant ses ongles jusqu'au vif, n'apercevait pas le métis qui, après s'être silencieusement approché de lui, lui mit familièrement la main sur l'épaule et lui dit : « Vous vous appelez Rodin? — Qu'est-ce? » demanda celui-ci en tressaillant et en redressant brusquement la tête. « — Vous vous appelez Rodin?... » répéta Faringhea. « — Oui... que voulez-vous? — Vous demeurez rue du Milieu des Ursins, à Paris? — Oui... mais encore une fois, que voulez-vous? — Rien... maintenant... frère... plus tard... beaucoup. » Et Faringhea, s'éloignant à pas lents, laissa Rodin effrayé; car cet homme, qui ne tremblait devant rien, avait été frappé du sinistre regard et de la sombre physionomie de l'étrangleur.





CHAPITRE XXVII.

Le départ pour Paris.

Le plus grand silence règne dans le château de Cardoville; la tempête s'est peu à peu calmée; l'on n'entend plus au loin que le sourd ressac des vagues qui s'abattent pesamment sur la côte. Dagobert et les orphelines ont été établis dans des chambres chaudes et confortables au premier étage du château. Djalma, trop grièvement blessé pour être transporté à l'étage supérieur, est resté dans une salle basse. Au moment du naufrage, une mère éplorée lui avait remis son enfant entre les bras. En vain il a voulu tenter d'arracher cet infortuné à une mort certaine, ce dévouement a gêné ses mouvements, et le jeune Indien a été jeté presque brisé sur les roches. Faringhea, qui a su le convaincre de son affection, est resté auprès de lui, à le veiller.

Gabriel, après avoir donné quelques consolations à Djalma, est remonté dans la chambre qui lui était destinée; fidèle à la promesse qu'il a faite à Rodin d'être prêt à partir au bout de deux heures, il n'a pas voulu se coucher; ses habits séchés, il s'est endormi dans un grand fauteuil à haut dossier, placé devant une cheminée où brûle un ardent brasier. Cet appar-

tement est situé auprès de ceux qui sont occupés par Dagobert et par les deux sœurs. Rabat-Joie, probablement très en confiance dans un si honnête château, a quitté la porte de Rose et de Blanche, pour venir se réchauffer et s'étendre devant le foyer au coin duquel le missionnaire est endormi. Rabat-Joie, son museau appuyé sur ses pattes allongées, jouit avec délices d'un parfait bien-être, après tant de traverses terrestres et maritimes! Nous ne saurions affirmer qu'il pense habituellement beaucoup au pauvre vieux Jovial, à moins qu'on ne prenne pour une marque de souvenir de sa part son irrésistible besoin de mordre tous les chevaux blancs qu'il avait rencontrés depuis la mort de son vénérable compagnon, lui, jusqu'alors le plus inoffensif des chiens à l'endroit des chevaux de toute robe.

Au bout de quelques instants, une des portes qui donnaient dans cette chambre s'ouvrit, et les deux sœurs entrèrent timidement; depuis quelques instants, éveillées, reposées et habillées, elles ressentaient encore de l'inquiétude au sujet de Dagobert; quoique la femme du régisseur, après les avoir conduites dans leur chambre, fût ensuite revenue leur apprendre que le médecin du village ne trouvait aucune gravité dans l'état et dans la blessure du soldat, néanmoins elles sortaient de chez elles, espérant s'informer de lui auprès de quelqu'un du château. Le haut dossier de l'antique fauteuil où dormait Gabriel le cachait complétement; mais les orphelines, voyant Rabat-Joie tranquillement couché au pied de ce fauteuil, crurent que Dagobert y sommeillait; elles s'avancèrent donc vers ce siége sur la pointe du pied. A leur grand étonnement, elles virent Gabriel endormi. Interdites, elles s'arrêtèrent immobiles, n'osant ni reculer, ni avancer, de peur de l'éveiller. Les longs cheveux blonds du missionnaire, n'étant plus mouillés, frisaient naturellement autour de son cou et de ses épaules; la pâleur de son teint ressortait sur le pourpre foncé du damas qui recouvrait le dossier du fauteuil. Le beau visage de Gabriel exprimait alors une mélancolie amère, soit qu'il fût sous l'impression d'un songe pénible, soit qu'il eût l'habitude de cacher de douloureux ressentiments dont l'expression se révélait à son insu pendant son sommeil; malgré cette apparence de tristesse navrante, ses traits conservaient leur caractère d'angélique douceur, d'un attrait inexprimable... car rien n'est plus touchant que la bonté qui souffre. Les deux jeunes filles baissèrent les yeux, rougirent spontanément, et échangèrent un coup d'œil un peu inquiet, en se montrant du regard le missionnaire endormi.

« Il dort, ma sœur... » dit Rose à voix basse. « — Tant mieux..., » répondit Blanche aussi à voix basse en faisant à Rose un signe d'intelligence, « nous pourrons le bien regarder... — En venant de la mer ici, avec lui, nous n'osions pas... — Vois donc... comme sa figure est douce!... — Il me semble que c'est bien lui que nous avons vu dans nos rêves. — Nous dire qu'il nous protégerait. — Et cette fois encore... il n'y a pas manqué. — Mais du moins, nous le voyons... — Ce n'est pas comme dans la prison de Leipzig... pendant cette nuit si noire... — Il nous a encore sauvées cette fois. — Sans lui... ce matin... nous périssions... — Pourtant, ma sœur, dans nos rêves, il me semble que son visage était comme éclairé par une douce lumière. — Oui... tu sais; il nous éblouissait presque. — Et puis il

n'avait pas l'air si triste. — C'est qu'alors, vois-tu, il venait du ciel, *et* maintenant il est sur terre... — Ma sœur... est-ce qu'il avait alors autour du front cette cicatrice d'un rose vif? — Oh! non... nous nous en serions bien aperçues. — Et à ses mains!... vois donc aussi ces cicatrices... — Mais s'il a été blessé... ce n'est donc pas un archange? — Pourquoi, ma sœur? S'il a reçu ces blessures en voulant empêcher le mal, ou en secourant des personnes qui, comme nous, allaient mourir? — Tu as raison;... s'il ne courait pas de dangers en venant au secours de ceux qu'il protége, ce serait moins beau... — Comme il est dommage qu'il n'ouvre pas les yeux!... — Leur regard est si bon, si tendre! — Pourquoi ne nous a-t-il rien dit de notre mère pendant la route? — Nous n'étions pas seules avec lui... Il n'aura pas voulu... — Maintenant nous sommes seules... — Si nous le priions pour qu'il nous en parle... » Et les orphelines s'interrogèrent du regard avec une naïveté charmante; leurs ravissantes figures se coloraient d'un léger incarnat, et leur sein virginal palpitait doucement sous leur robe noire. « — Tu as raison... prions-le. — Mon Dieu, ma sœur, comme *notre* cœur bat, » dit Blanche, ne doutant pas avec raison que Rose ne ressentît tout ce qu'elle ressentait elle-même, « et comme ce battement fait du bien! On dirait qu'il va nous arriver quelque chose d'heureux. »

Les deux sœurs, après s'être rapprochées du fauteuil sur la pointe du pied, s'agenouillèrent, les mains jointes, l'une à droite, l'autre à gauche du jeune prêtre. Ce fut un tableau charmant. Levant leurs adorables figures vers Gabriel, elles dirent tout bas, bien bas, d'une voix suave et fraîche comme leurs visages de quinze ans : « Gabriel! parlez-nous de notre mère... »

A cet appel, le missionnaire fit un léger mouvement, ouvrit à demi les yeux, et grâce à cet état de vague somnolence qui précède le réveil complet, se rendant à peine compte de ce qu'il voyait, il eut un moment de ravissement à l'apparition de ces deux gracieuses figures qui, tournées vers lui, l'appelaient doucement. « Qui m'appelle? » dit-il en se réveillant tout à fait et en redressant la tête. « — C'est nous! — Nous, Blanche et Rose! »

Ce fut au tour de Gabriel à rougir, car il reconnaissait les jeunes filles qu'il avait sauvées. « Relevez-vous, mes sœurs, » leur dit-il, « on ne s'agenouille que devant Dieu... » Les orphelines obéirent et furent bientôt à ses côtés, se tenant par la main.

« Vous savez donc mon nom?... » leur demanda-t-il en souriant. « — Oh! nous ne l'avons pas oublié. — Qui vous l'a dit? — Vous... — Moi? — Quand vous êtes venu de la part de notre mère... — Nous dire qu'elle vous envoyait vers nous et que vous nous protégeriez toujours... — Moi, mes sœurs!... » dit le missionnaire ne comprenant rien aux paroles des orphelines. « Vous vous trompez... Aujourd'hui seulement je vous ai vues... — Et dans nos rêves? — Oui, rappelez-vous donc, dans nos rêves. — En Allemagne... il y a trois mois pour la première fois... Regardez-nous donc bien. » Gabriel ne put s'empêcher de sourire de la naïveté de Rose et de Blanche, qui lui demandaient de se souvenir d'un rêve qu'elles avaient fait; puis, de plus en plus surpris, il reprit : « — Dans vos rêves! — Mais certainement... quand vous nous donniez de si bons conseils. — Aussi quand nous avons

eu du chagrin depuis... en prison... vos paroles, dont nous nous souvenions, nous ont consolées, nous ont donné du courage. — N'est-ce donc pas vous qui nous avez fait sortir de prison, à Leipzig, pendant cette nuit si noire... que nous ne pouvions vous voir? — Moi!... — Quel autre que vous serait venu à notre secours et à celui de notre vieil ami?... — Nous lui disions bien que vous l'aimeriez parce qu'il nous aimait, lui qui ne voulait pas croire aux anges. — Aussi, ce matin, pendant la tempête, nous n'avions presque pas peur. — Nous vous attendions. — Ce matin, oui, mes sœurs, Dieu m'a accordé la grâce de m'envoyer à votre secours; j'arrivais d'Amérique, mais je ne suis jamais allé à Leipzig... Ce n'est donc pas moi qui vous ai fait sortir de prison... Dites-moi, mes sœurs, ajouta-t-il en souriant avec bonté, pour qui me prenez-vous? — Pour un bon ange que nous avons déjà vu en rêve et que notre mère a envoyé du ciel pour nous protéger. — Mes chères sœurs, je ne suis qu'un pauvre prêtre... Le hasard fait que je ressemble sans doute à l'ange que vous avez vu en songe et que vous ne pouviez voir qu'en rêve... car il n'y a pas d'anges visibles pour nous. — Il n'y a pas d'anges visibles? » dirent les orphelines en se regardant avec tristesse. « — Il n'importe, mes chères sœurs, » dit Gabriel en prenant affectueusement les mains des jeunes filles entre les siennes, « les rêves... comme toute chose... viennent de Dieu;... puisque le souvenir de votre mère était mêlé à ce rêve... bénissez-le doublement. » A ce moment, une porte s'ouvrit, et Dagobert parut.

Jusqu'alors, les orphelines, dans leur ambition naïve d'être protégées par un archange, ne s'étaient pas rappelé que la femme de Dagobert avait adopté un enfant abandonné qui s'appelait Gabriel et qui était prêtre et missionnaire. Le soldat, quoiqu'il se fût opiniâtré à soutenir que sa blessure était *une blessure blanche* (pour se servir des termes du général Simon), avait été soigneusement pansé par le chirurgien du village; un bandeau noir lui cachait à moitié le front et augmentait encore son air naturellement rébarbatif. En entrant dans le salon, il fut très-surpris de voir un inconnu tenir familièrement entre ses mains les mains de Blanche et de Rose. Cet étonnement se conçoit : Dagobert ignorait que le missionnaire eût sauvé les orphelines, et tenté de le secourir lui-même. Le matin, pendant la tempête, tourbillonnant au milieu des vagues, tâchant en vain de se cramponner à un rocher, le soldat n'avait que très-imparfaitement vu Gabriel au moment où celui-ci, après avoir arraché les deux sœurs à une mort certaine, avait en vain tâché de lui venir en aide. Lorsque, après le naufrage, Dagobert avait retrouvé les orphelines dans la salle basse du château, il était tombé, on l'a dit, dans un complet évanouissement, causé par la fatigue, par l'émotion, par les suites de sa blessure; à ce moment non plus, il n'avait pu apercevoir le missionnaire.

Le vétéran commençait à froncer ses épais sourcils gris, sous son bandeau noir, en voyant un inconnu si familier avec Rose et Blanche, lorsque celles-ci coururent se jeter dans ses bras et le couvrirent de caresses filiales; son ressentiment se dissipa bientôt devant ces preuves d'affection, quoiqu'il jetât de temps à autre un regard assez sournois du côté du missionnaire qui s'était levé et dont il ne distinguait pas parfaitement

la figure. « Et ta blessure? » lui dit Rose avec intérêt; « on nous a dit qu'heureusement elle n'était pas dangereuse. — En souffres-tu encore? » ajouta Blanche. « — Non, mes enfants... c'est le *major* du village qui a voulu m'entortiller de ce bandage; j'aurais sur la tête une résille de coups de sabre que je ne serais pas autrement embéguiné; on me prendra pour un vieux délicat; ce n'est qu'une blessure blanche, et j'ai bien envie de... » Le soldat porta une de ses mains à son bandeau. « — Veux-tu laisser cela! » dit Rose en arrêtant le bras de Dagobert. « Es-tu peu raisonnable... à ton âge! — Bien, bien! ne me grondez pas, je ferai ce que vous voulez... je garderai ce bandeau. «

Puis, attirant les orphelines dans un angle du salon, il leur dit à voix basse en leur montrant le jeune prêtre du coin de l'œil : « Quel est ce monsieur... qui vous prenait les mains... quand je suis entré?... Ça m'a l'air d'un curé... Voyez-vous, mes enfants... il faut prendre garde... parce que... — Lui! » s'écrièrent Rose et Blanche en se retournant vers Gabriel. « mais pense donc que, sans lui... nous ne t'embrasserions pas à cette heure... — Comment? » s'écria le soldat en redressant brusquement sa grande taille et regardant le missionnaire. « — C'est notre ange gardien..., » reprit Blanche. « — Sans lui, » dit Rose, « nous mourions ce matin dans le naufrage... — Lui!... C'est lui... qui... » Dagobert n'en put dire davantage. Le cœur gonflé, les yeux humides, il courut au missionnaire, et s'écria avec un accent de reconnaissance impossible à rendre, en lui tendant les deux mains : « Monsieur, je vous dois la vie de ces deux enfants... Je sais à quoi ça m'engage... je ne vous dis rien de plus... parce que ça dit tout... » Mais frappé d'un souvenir soudain, il s'écria : « Mais attendez donc... Est-ce que, lorsque je tâchais de me cramponner à une roche... pour n'être pas entraîné par les vagues, ce n'est pas vous qui... m'avez tendu la main?... Oui... vos cheveux blonds... votre figure jeune... mais certainement... c'est vous... maintenant... je vous reconnais... — Malheureusement... monsieur... les forces m'ont manqué... et j'ai eu la douleur de vous voir retomber dans la mer. — Je n'ai rien de plus à vous dire pour vous remercier... que ce que je vous ai dit tout à l'heure, » reprit Dagobert avec une simplicité touchante. « En me conservant ces enfants, vous aviez déjà plus fait pour moi que si vous m'aviez conservé la vie... Mais quel courage!... quel cœur!... » dit le soldat avec admiration. « Et si jeune!... l'air d'une fille!... — Comment! » s'écria Blanche avec joie. « notre Gabriel est aussi venu à toi? — Gabriel! » dit Dagobert en interrompant Blanche, et s'adressant au prêtre : « Vous vous appelez Gabriel? — Oui, monsieur. — Gabriel! » répéta le soldat de plus en plus surpris. « Et vous êtes prêtre? « ajouta-t-il. « — Prêtre des missions étrangères. — Et... qui vous a élevé? » demanda le soldat avec une surprise croissante. « — Une excellente et généreuse femme, que je vénère comme la meilleure des mères... car elle a eu pitié de moi... enfant abandonné, et m'a traité comme son fils... — Françoise... Baudoin... n'est-ce pas? » dit le soldat profondément ému. « — Oui... monsieur, » répondit Gabriel à son tour très-étonné. « Mais comment savez-vous?... — La femme d'un soldat? » reprit Dagobert. « — Oui, d'un brave soldat... qui, par le plus admirable

dévouement... passe à cette heure sa vie dans l'exil... loin de sa femme... loin de son fils... de mon bon frère... car je suis fier de lui donner ce nom... — Mon... Agricol... ma femme... Quand les... avez-vous... quittés?... — Ce serait vous... le père d'Agricol?... Oh! je ne savais pas encore toute la reconnaissance que je devais à Dieu! » dit Gabriel en joignant les mains. « — Et ma femme... et mon fils! » reprit Dagobert d'une voix tremblante, « comment vont-ils? avez-vous de leurs nouvelles? — Celles que j'ai reçues il y a trois mois étaient excellentes... — Non, c'est trop de joie! » s'écria Dagobert, « c'est trop... » Et le vétéran ne put continuer; le saisissement étouffait ses paroles, il retomba assis sur une chaise.

Rose et Blanche se rappelèrent alors seulement la lettre de leur père relativement à l'enfant trouvé, nommé Gabriel, et adopté par la femme de Dagobert; elles laissèrent alors éclater leurs transports ingénus... « Notre Gabriel est le tien... c'est le même... quel bonheur! » s'écria Rose. « — Oui, mes chères petites, il est à vous comme à moi; nous en avons chacun notre part... » Puis s'adressant à Gabriel, le soldat ajouta avec effusion : « Ta main... encore ta main, mon intrépide enfant... Ma foi, tant pis, je te dis : Toi... puisque mon Agricol est ton frère... — Ah!... monsieur... que de bonté!... — C'est ça... tu vas me remercier... après tout ce que nous te devons. — Et ma mère adoptive, est-elle instruite de votre arrivée? » dit Gabriel pour échapper aux louanges du soldat. « — Je lui ai écrit il y a cinq mois, mais que je venais seul... et pour cause... Je te dirai cela plus tard. Elle demeure toujours rue Brise-Miche? c'est là que mon Agricol est né. — Elle y demeure toujours. — En ce cas, elle aura reçu ma lettre; j'aurais voulu lui écrire de la prison de Leipzig, mais impossible. — De prison, vous sortez de prison? — Oui, j'arrive d'Allemagne, par l'Elbe et par Hambourg, et je serais encore à Leipzig sans un événement qui me ferait croire au diable... mais au bon diable... — Que voulez-vous dire? expliquez-vous... — Ça me serait difficile, car je ne puis pas me l'expliquer à moi-même... Ces petites filles » (et il montra Rose et Blanche en souriant) « se prétendaient plus avancées que moi; elles me répétaient toujours : « Mais c'est l'archange qui est venu à notre secours... Dagobert; c'est « l'archange, vois-tu, toi qui disais que tu aimais autant Rabat-Joie pour « nous défendre... » — Gabriel... je vous attends..., » dit une voix brève qui fit tressaillir le missionnaire.

Lui, Dagobert et les orphelines tournèrent vivement la tête... Rabat-Joie gronda sourdement. C'était M. Rodin; il se tenait debout à l'entrée d'une porte ouvrant sur un corridor. Ses traits étaient calmes, impassibles; il jeta un regard rapide et perçant sur le soldat et sur les deux sœurs.

« Qu'est ce que cet homme-là? » dit Dagobert tout d'abord très-peu prévenu en faveur de M. Rodin, auquel il trouvait, avec raison, une physionomie singulièrement repoussante; « que diable te veut-il? — Je pars avec lui, » dit Gabriel avec une expression de regret, de contrainte. Puis se tournant vers Rodin : « Mille pardons, me voici dans l'instant. — Comment! tu pars, » dit Dagobert stupéfait, « au moment où nous nous retrouvons?... Non, pardieu!... tu ne partiras pas... J'ai trop de choses à te dire... et à te

demander. Nous ferons route ensemble... je m'en fais une fête. — C'est impossible... c'est mon supérieur... je dois obéir. — Ton supérieur?... Il est habillé en bourgeois. — Il n'est pas obligé de porter l'habit ecclésiastique... — Ah bah! puisqu'il n'est pas en uniforme, et que dans ton état il n'y a pas de salle de police, envoie-le... — Croyez-moi, je n'hésiterais pas une seule minute s'il était possible de rester. — J'avais raison de trouver à cet homme-là une mauvaise figure, » dit Dagobert entre ses dents. Puis il ajouta plus bas et avec une impatience chagrine : « — Veux-tu que je lui dise qu'il nous satisferait beaucoup en filant tout seul? — Je vous en prie, n'en faites rien, » dit Gabriel; « ce serait inutile... je connais mes devoirs;... ma volonté est celle de mon supérieur. A votre arrivée à Paris, j'irai vous voir, vous, ainsi que ma mère adoptive et mon bon frère Agricol. — Allons... soit... J'ai été soldat, je sais ce que c'est que la subordination, » dit Dagobert vivement contrarié; « il faut faire contre fortune bon cœur. Ainsi, à après-demain matin... rue Brise-Miche, mon garçon; car je serai à Paris demain soir, m'assure-t-on, et nous partons tout à l'heure. Dis donc, il paraît qu'il y a aussi une crâne discipline chez vous? — Oui... elle est grande, elle est sévère, » répondit Gabriel en tressaillant et en étouffant un soupir. « — Allons... embrasse-moi... et à bientôt... Après tout, vingt-quatre heures sont bientôt passées. — Adieu... adieu..., » répondit le missionnaire d'une voix émue en répondant à l'étreinte du vétéran. « — Adieu, Gabriel..., » ajoutèrent les orphelines en soupirant aussi et les larmes aux yeux. « — Adieu, mes sœurs..., » dit Gabriel. Et il sortit avec Rodin, qui n'avait perdu ni un mot ni un incident de cette scène.

Deux heures après, Dagobert et les orphelines avaient quitté le château pour se rendre à Paris, ignorant que Djalma restait à Cardoville, étant trop blessé pour pouvoir partir encore. Le métis Faringhea demeura auprès du jeune prince, ne voulant pas, disait-il, abandonner son compatriote.

. . . .

Nous conduirons maintenant le lecteur rue *Brise-Miche*, chez la femme de Dagobert.





CHAPITRE XXVIII.

La femme de Dagobert.

Les scènes suivantes se passent à Paris, le lendemain du jour où les naufragés ont été recueillis au château de Cardoville.

Rien de plus sinistre, de plus sombre, que l'aspect de la rue *Brise-Miche*, dont l'une des extrémités donne rue Saint-Merry, l'autre près de la petite place du Cloître, auprès de l'église. De ce côté, cette ruelle, qui n'a pas plus de huit pieds de largeur, est encaissée entre deux immenses murailles noires, boueuses, lézardées, dont l'excessive hauteur prive en tout temps cette voie d'air et de lumière; à peine pendant les plus longs jours de l'année le soleil peut-il y jeter quelques rares rayons; aussi, lors des froids humides de l'hiver, un brouillard glacial, pénétrant, obscurcit constamment cette espèce de puits oblong au pavé fangeux.

Il était environ huit heures du soir; à la pâle clarté du réverbère dont la lumière rougeâtre perçait à peine la brume, deux hommes, arrêtés dans l'angle de l'un de ces murs énormes, échangeaient quelques paroles.

« Ainsi, » disait l'un, « c'est bien entendu... vous resterez dans la rue jusqu'à ce que vous les ayez vus entrer au numéro 5. — C'est entendu... — Et quand vous les aurez vus entrer, pour mieux encore vous assurer de la chose, vous monterez chez Françoise Baudoin... — Sous le prétexte de demander si ce n'est pas là que demeure l'ouvrière bossue, la sœur de cette créature surnommée *la reine Bacchanal*... — Très-bien... Quant à celle-ci, tâchez de savoir exactement son adresse par la bossue, car c'est très-important; les femmes de cette espèce dénichent comme des oiseaux, et on a perdu sa trace... — Soyez tranquille.... je ferai tout mon possible auprès de la bossue pour savoir où demeure sa sœur. — Et pour vous donner courage, je vais vous attendre au cabaret en face du cloître, et nous boirons un verre de vin chaud à votre retour. — Ça ne sera pas de refus, car il fait ce soir un froid diablement noir. — Ne m'en parlez pas, ce matin l'eau gelait sur mon goupillon, et j'étais roide comme une momie sur ma chaise à la porte de l'église. Ah! mon garçon! tout n'est pas rose dans le métier de donneur d'eau bénite... — Heureusement il y a les profits... — Allons, bonne chance... N'oubliez pas, numéro 5... la petite allée à côté de la boutique du teinturier. — C'est dit, c'est dit... » Et les deux hommes se séparèrent. L'un gagna la place du Cloître, l'autre se dirigea au contraire vers l'extrémité de la ruelle qui débouche rue Saint-Merry, et ne fut pas longtemps à trouver le numéro de la maison qu'il cherchait, maison haute et étroite, et, comme toutes celles de cette rue, d'une triste et misérable apparence. De ce moment l'homme commença de se promener de long en large devant la porte de l'allée du numéro 5.

Si l'extérieur de ces demeures était repoussant, rien ne saurait donner une idée de leur intérieur lugubre, nauséabond; la maison du numéro 5 était surtout dans un état de délabrement et de malpropreté affreux à voir... L'eau qui suintait des murailles ruisselait dans l'escalier sombre et boueux; au second étage, on avait mis sur l'étroit palier quelques brassées de paille pour que l'on pût s'y essuyer les pieds; mais cette paille, changée en fumier, augmentait encore cette odeur écœurante, inexprimable, qui résulte du manque d'air, de l'humidité et des putrides exhalaisons des plombs, car quelques rares ouvertures, pratiquées dans la cage de l'escalier, y jetaient à peine quelques lueurs d'une lumière blafarde. Dans ce quartier, l'un des plus populeux de Paris, ces maisons sordides, froides, malsaines, sont généralement habitées par la classe ouvrière qui y vit entassée.

La demeure dont nous parlons était de ce nombre. Un teinturier occupait le rez-de-chaussée; les exhalaisons délétères de son officine augmentaient encore la fétidité de cette masure. De petits ménages d'artisans, quelques ouvriers travaillant en chambrées, étaient logés aux étages supérieurs; dans l'une des pièces du quatrième demeurait Françoise Baudoin, femme de Dagobert. Une chandelle éclairait cet humble logis, composé d'une chambre et d'un cabinet; Agricol occupait une petite mansarde dans les combles. Un vieux papier d'une couleur grisâtre, çà et là fendu par les lézardes du mur, tapissait la muraille où s'appuyait le lit; de petits rideaux fixés à une tringle de fer cachaient les vitres; le carreau non ciré, mais

lavé, conservait sa couleur de brique; à l'une des extrémités de cette pièce était un poêle de fonte rond contenant une marmite où se faisait la cuisine; sur la commode de bois blanc peint en jaune veiné de brun, on voyait une maison de fer en miniature, chef-d'œuvre de patience et d'adresse, dont toutes les pièces avaient été façonnées et ajustées par Agricol Baudoin (fils de Dagobert). Un christ de plâtre, accroché au mur, et entouré de plusieurs rameaux de buis bénit, quelques images de saints grossièrement coloriées, témoignaient des habitudes dévotieuses de la femme du soldat; une de ces grandes armoires de noyer, contournées, rendues presque noires par le temps, était placée entre les deux croisées; un vieux fauteuil garni de velours d'Utrecht vert (premier présent fait à sa mère par Agricol), quelques chaises de paille et une table de travail où l'on voyait plusieurs sacs de grosse toile bise, tel était l'ameublement de cette pièce, mal close par une porte vermoulue; un cabinet y attenant renfermait quelques ustensiles de cuisine et de ménage. Si triste, si pauvre que semble peut-être cet intérieur, il n'est tel pourtant que pour un très-petit nombre d'artisans, relativement *aisés;* car le lit était garni de deux matelas, de draps blancs et d'une chaude couverture; la grande armoire contenait du linge; enfin la femme de Dagobert occupait seule une chambre aussi grande que celles où de nombreuses familles d'artisans honnêtes et laborieux vivent et couchent d'ordinaire en commun, bien heureux lorsqu'ils peuvent donner aux filles et aux garçons un lit séparé, bien heureux lorsque la couverture ou l'un des draps du lit n'a pas été engagé au mont-de-piété!

Françoise Baudoin, assise auprès du petit poêle de fonte, qui par ce temps froid et humide répandait bien peu de chaleur dans cette pièce mal close, s'occupait de préparer le repas du soir de son fils Agricol.

La femme de Dagobert avait cinquante ans environ; elle portait une camisole d'indienne bleue à petits bouquets blancs, et un jupon de futaine; un béguin blanc entourait sa tête, et se nouait sous son menton. Son visage était pâle et maigre, ses traits réguliers; sa physionomie exprimait une résignation, une bonté parfaite. On ne pouvait en effet trouver une meilleure, une plus vaillante mère; sans autre ressource que son travail, elle était parvenue à force d'énergie à élever non-seulement son fils Agricol, mais encore Gabriel, pauvre enfant abandonné, qu'elle avait eu l'admirable courage de prendre à sa charge. Dans sa jeunesse, elle avait, pour ainsi dire, escompté sa santé à venir, pour douze années lucratives, rendues telles par un travail exagéré, écrasant, que de dures privations rendaient presque homicide; car alors (et c'était un temps de salaire splendide comparé au temps présent) à force de veilles, à force de labeur acharné, Françoise avait quelquefois pu gagner jusqu'à cinquante sous par jour, avec lesquels elle était parvenue à élever son fils et son enfant adoptif...

Au bout de ces douze années, sa santé fut ruinée, ses forces presque à bout; mais au moins les deux enfants n'avaient manqué de rien et avaient reçu l'éducation que le peuple peut donner à ses fils; Agricol entrait en apprentissage chez M. François Hardy, et Gabriel se préparait à entrer au séminaire par la protection très-empressée de M. Rodin, dont les rapports étaient devenus, depuis 1820 environ, très-fréquents avec le con-

fesseur de Françoise Baudoin, car elle avait été et était toujours d'une piété peu éclairée, mais excessive. Cette femme était une de ces natures d'une simplicité, d'une bonté adorable, un de ces martyrs de dévouements ignorés qui touchent quelquefois à l'héroïsme... Ames saintes, naïves, chez lesquelles l'instinct du cœur supplée à l'intelligence. Le seul défaut, ou plutôt la seule conséquence de cette candeur aveugle, était une obstination invincible, lorsque Françoise croyait devoir obéir à l'influence de son confesseur, qu'elle était habituée à subir depuis longues années; cette influence lui paraissant des plus vénérables, des plus saintes, aucune puissance, aucune considération humaine, n'aurait pu l'empêcher de s'y soumettre; en cas de discussion à ce sujet, rien au monde ne faisait fléchir cette excellente femme; sa résistance, sans colère, sans emportements, était douce comme son caractère, calme comme sa conscience, mais aussi, comme elle, inébranlable. Françoise Baudoin était, en un mot, un de ces êtres purs, ignorants et crédules, qui peuvent quelquefois à leur insu devenir des instruments terribles entre d'habiles et dangereuses mains. Depuis assez longtemps le mauvais état de sa santé, et surtout le considérable affaiblissement de sa vue, lui imposaient un repos forcé, car à peine pouvait-elle travailler deux ou trois heures par jour; elle passait le reste du temps à l'église.

Au bout de quelques instants, Françoise se leva, débarrassa un des côtés de la table de plusieurs sacs de grosse toile grise, et disposa le couvert de son fils avec un soin, avec une sollicitude maternelle. Elle alla prendre dans l'armoire un petit sac de peau renfermant une vieille timbale d'argent bossuée et un léger couvert d'argent, si mince, si usé, que la cuiller était tranchante. Elle essuya, frotta le tout de son mieux, et plaça près de l'assiette de son fils cette *argenterie*, présent de noces de Dagobert. C'était ce que Françoise possédait de plus précieux, autant par sa mince valeur que par les souvenirs qui s'y rattachaient; aussi avait-elle souvent versé des larmes amères lorsqu'il lui avait fallu, dans des extrémités pressantes, ensuite de maladie ou de chômage, porter au mont-de-piété ce couvert et cette timbale sacrés pour elle. Françoise prit ensuite, sur la planche inférieure de l'armoire, une bouteille d'eau et une bouteille de vin aux trois quarts remplie, et la plaça près de l'assiette de son fils; puis elle retourna surveiller le souper.

Quoique Agricol ne fût pas très en retard, la physionomie de sa mère exprimait autant d'inquiétude que de tristesse; on voyait, à ses yeux rougis, qu'elle avait beaucoup pleuré. La pauvre femme, après de douloureuses et longues incertitudes, venait d'acquérir la conviction que sa vue, depuis longtemps très-affaiblie, ne lui permettrait bientôt plus de travailler même deux ou trois heures par jour, ainsi qu'elle avait coutume de le faire. D'abord excellente ouvrière en lingerie, à mesure que ses yeux s'étaient fatigués, elle avait dû s'occuper de couture de plus en plus grossière, et son gain avait nécessairement diminué en proportion; enfin, elle s'était vue réduite à la confection de sacs de campement qui comportent environ douze pieds de couture; on lui payait ces sacs à raison de deux sous chacun, et elle fournissait le fil. Cet ouvrage étant très-pénible, elle

pouvait au plus parfaire trois de ces sacs en une journée; son salaire était ainsi de *six sous*. On frémit quand on pense au grand nombre de malheureuses femmes dont l'épuisement, les privations, l'âge et la maladie ont tellement diminué les forces, ruiné la santé, que tout le labeur dont elles sont capables leur peut à peine rapporter quotidiennement cette somme si minime... Ainsi leur gain décroît en proportion des nouveaux besoins que la vieillesse et les infirmités leur créent... Heureusement Françoise avait dans son fils un digne soutien : excellent ouvrier, profitant de la juste répartition des salaires et des bénéfices accordés par M. Hardy, son labeur lui rapportait cinq à six francs par jour, c'est-à-dire plus du double que ne gagnaient les ouvriers d'autres établissements; il aurait donc pu, même en admettant que sa mère ne gagnât rien, vivre aisément lui et elle. Mais la pauvre femme, si merveilleusement économe qu'elle se refusait presque le nécessaire, était devenue, depuis qu'elle fréquentait quotidiennement et assidûment sa paroisse, d'une prodigalité ruineuse à l'endroit de la sacristie. Il ne se passait presque pas de jour où elle ne fît dire une ou deux messes et brûler des cierges, soit à l'intention de Dagobert dont elle était séparée depuis si longtemps, soit pour le salut de l'âme de son fils qu'elle croyait en pleine voie de perdition. Agricol avait un si bon, un si généreux cœur; il aimait, il vénérait tant sa mère, et le sentiment qui inspirait celle-ci était d'ailleurs si touchant, que jamais il ne s'était plaint de ce qu'une grande partie de sa paye (qu'il remettait scrupuleusement à sa mère chaque samedi) passât ainsi en œuvres pies. Quelquefois seulement il avait fait observer à Françoise, avec autant de respect que de tendresse, qu'il souffrait de la voir supporter des privations que son âge et sa santé rendaient doublement fâcheuses, et cela parce qu'elle voulait de préférence subvenir à ses petites dépenses dévotieuses. Mais que répondre à cette excellente mère lorsqu'elle lui disait les larmes aux yeux : « Mon enfant, c'est pour le salut de ton père et pour le tien... » Vouloir discuter avec Françoise l'efficacité des messes et l'influence des cierges sur le salut présent ou futur du vieux Dagobert, c'eût été aborder une de ces questions qu'Agricol s'était à jamais interdit de soulever par respect pour sa mère et pour ses croyances; il se résignait donc à ne pas la voir entourée de tout le bien-être dont il eût désiré la voir jouir.

A un petit coup bien discrètement frappé à la porte, Françoise répondit : « Entrez. » On entra.





CHAPITRE XXIX.

La sœur de la reine Bacchanal.

La personne qui venait d'entrer chez la femme de Dagobert était une jeune fille de dix-huit ans environ, de petite taille et cruellement contrefaite; sans être positivement bossue, elle avait la taille très-déviée, le dos voûté, la poitrine creuse et la tête profondément enfoncée entre les épaules; sa figure, assez régulière, longue, maigre, fort pâle, marquée de petite vérole, exprimait une grande douceur et une grande tristesse; ses yeux bleus étaient remplis d'intelligence et de bonté. Par un singulier caprice de la nature, la plus jolie femme du monde eût été fière de la longue et magnifique chevelure brune qui se tordait en une grosse natte derrière la tête de cette jeune fille. Elle tenait un vieux panier à la main. Quoiqu'elle fût misérablement vêtue, le soin et la propreté de son ajustement luttaient autant que possible contre une excessive pauvreté; malgré le froid, elle portait une mauvaise petite robe d'indienne d'une couleur indéfinissable, mouchetée de taches blanchâtres, étoffe si souvent lavée, que sa nuance primitive, ainsi que son dessin, s'étaient complétement effacés. Sur le

visage souffrant et résigné de cette créature infortunée, on lisait l'habitude de toutes les misères, de toutes les douleurs, de tous les dédains; depuis sa triste naissance, la raillerie l'avait toujours poursuivie; elle était, nous l'avons dit, cruellement contrefaite, et par suite d'une locution vulgaire et proverbiale on l'avait baptisée *la Mayeux;* du reste on trouvait si naturel de lui donner ce nom grotesque qui lui rappelait à chaque instant son infirmité, qu'entraînés par l'habitude, Françoise et Agricol, aussi compatissants envers elle que d'autres se montraient méprisants et moqueurs, ne l'appelaient jamais autrement. La Mayeux, nous la nommerons ainsi désormais, était née dans cette maison que la femme de Dagobert occupait depuis plus de vingt ans; la jeune fille avait été pour ainsi dire élevée avec Agricol et Gabriel.

Il y a de pauvres êtres fatalement voués au malheur; la Mayeux avait une très-jolie sœur, à qui Perrine Soliveau, leur mère commune, veuve d'un petit commerçant ruiné, avait réservé son aveugle et absurde tendresse, n'ayant pour sa fille disgraciée que dédain et duretés; celle-ci venait pleurer auprès de Françoise qui la consolait, qui l'encourageait et qui, pour la distraire, le soir à la veillée, lui montrait à lire et à coudre. Habitués par l'exemple de leur mère à la commisération, au lieu d'imiter les autres enfants, assez enclins à railler, à tourmenter et souvent même à battre la petite Mayeux, Agricol et Gabriel l'aimaient, la protégeaient, la défendaient. Elle avait quinze ans, et sa sœur Céphise dix-sept, lorsque leur mère mourut, les laissant toutes deux dans une profonde misère. Céphise était intelligente, active, adroite; mais, au contraire de sa sœur, c'était une de ces natures vivaces, remuantes, alertes, chez qui la vie surabonde, qui ont besoin d'air, de mouvement, de plaisirs, bonne fille, du reste, quoique stupidement gâtée par sa mère.

Céphise écouta d'abord les sages conseils de Françoise, se contraignit, se résigna, apprit à coudre et travailla, comme sa sœur, pendant une année; mais incapable de résister plus longtemps aux atroces privations que lui imposait l'effrayante modicité de son salaire, malgré son labeur assidu, privations qui allaient jusqu'à endurer le froid et surtout la faim, Céphise, jeune, jolie, ardente, entourée de séductions et d'offres brillantes...(brillantes pour elle, car elles se réduisaient à lui donner le moyen de manger à sa faim, de ne pas souffrir du froid, d'être proprement vêtue et de ne pas travailler quinze heures par jour dans un taudis obscur et malsain), Céphise écouta les *vœux* d'un clerc d'avoué qui l'abandonna plus tard; alors elle se lia avec un commis marchand, qu'à son tour, instruite par l'exemple, elle quitta pour un commis voyageur... qu'elle délaissa pour d'autres favoris. Bref, d'abandons en changements, au bout d'une ou deux années, Céphise, devenue l'idole d'un monde de grisettes, d'étudiants et de commis, acquit une telle réputation dans les bals des barrières par son caractère décidé, par son esprit vraiment original, par son ardeur infatigable pour tous les plaisirs, et surtout par sa gaieté folle et tapageuse, qu'elle fut unanimement surnommée *la reine Bacchanal,* et elle se montra de tous points digne de cette étourdissante royauté.

Depuis cette bruyante intronisation, la pauvre Mayeux n'entendit plus

parler de sa sœur aînée qu'à de rares intervalles ; elle la regretta toujours et continua de travailler assidûment, gagnant à grand'peine *quatre francs* par semaine. La jeune fille, ayant appris de Françoise la couture du linge, confectionnait de grosses chemises pour le peuple et pour l'armée ; on les lui payait *trois francs la douzaine;* il fallait les ourler, ajuster les cols, les échancrer, faire les boutonnières et coudre les boutons ; c'est donc tout au plus si elle parvenait, en travaillant douze et quinze heures par jour, à confectionner quatorze ou seize chemises en huit jours... résultat de travail qui lui donnait en moyenne un salaire de *quatre francs* par semaine.

Et cette malheureuse fille ne se trouvait pas dans un cas exceptionnel ou accidentel. Non... des milliers d'ouvrières n'avaient pas alors, n'ont pas de nos jours un gain plus élevé. Et cela parce que la rémunération du travail des femmes est d'une injustice révoltante, d'une barbarie sauvage ; on les paye deux fois moins que les hommes qui s'occupent pareillement de couture, tels que tailleurs, giletiers, gantiers, etc., etc. Cela sans doute parce que les femmes travaillent autant qu'eux. Cela sans doute parce que les femmes sont faibles, délicates, et que souvent encore la maternité vient doubler leurs besoins !

La Mayeux vivait donc avec QUATRE FRANCS PAR SEMAINE... Elle vivait... c'est-à-dire qu'en travaillant avec ardeur douze à quinze heures chaque jour, elle parvenait à ne pas mourir tout de suite de faim, de froid et de misère, tant elle endurait de cruelles privations. Privations... non. *Privation* exprime mal ce dénûment continu, terrible, de tout ce qui est absolument indispensable pour conserver au corps la santé, la vie que Dieu lui a donnée, à savoir : un air et un abri salubres, une nourriture saine et suffisante, un vêtement chaud... *Mortification* exprimerait mieux le manque complet de ces choses essentiellement vitales, qu'une société équitablement organisée devrait, oui, devrait forcément à tout travailleur actif et probe, puisque la civilisation l'a dépossédé de tout droit au sol, et qu'il naît avec ses bras pour seul patrimoine. Le sauvage ne jouit pas des avantages de la civilisation, mais du moins il a pour se nourrir les animaux des forêts, les oiseaux de l'air, le poisson des rivières, les fruits de la terre, et, pour s'abriter et se chauffer, les arbres des grands bois. Le civilisé, déshérité de ces dons de Dieu, le civilisé, qui regarde la propriété comme sainte et sacrée, peut donc, en retour de son rude labeur quotidien qui enrichit le pays, peut donc demander un salaire suffisant pour *vivre sainement*, rien de plus, rien de moins. Car est-ce vivre, que se traîner sans cesse sur cette limite extrême qui sépare la vie de la tombe, et d'y lutter contre le froid, la faim, la maladie ?

Et pour montrer jusqu'où peut aller cette *mortification* que la société impose inexorablement à des milliers d'êtres honnêtes et laborieux, par son impitoyable insouciance de toutes les questions qui touchent à une juste rémunération du travail, nous allons constater de quelle façon une pauvre jeune fille peut exister avec quatre francs par semaine. Peut-être alors saura-t-on du moins gré à tant d'infortunées créatures de supporter avec résignation cette horrible existence qui leur donne juste assez de vie pour ressentir toutes les douleurs de l'humanité. Oui... vivre à ce prix... c'est de



La Mayeux

la vertu ; oui, une société ainsi organisée, qu'elle tolère ou qu'elle impose tant de misères, perd le droit de blâmer les infortunées qui se vendent non par débauche, mais presque toujours parce qu'elles ont froid, parce qu'elles ont faim.

Voici donc comment vivait cette jeune fille avec ses quatre francs par semaine :

Trois kilog. de pain 2e qualité	fr. 0 84 c.
Deux voies d'eau.	0 20
Graisse ou sain-doux (le beurre est trop cher).. .	0 50
Sel gris.	0 7
Un boisseau de charbon.	0 40
Un litre de légumes secs.	0 30
Trois litres de pommes de terre.	0 20
Chandelle.	0 35
Fil et aiguilles.	0 23
Total. . .	fr. 3 09 c.

Enfin, pour économiser le charbon, la Mayeux préparait une espèce de soupe seulement deux ou trois fois au plus par semaine dans un poêlon sur le carré du quatrième étage. Les autres jours elle la mangeait froide.

Il restait donc à la Mayeux, pour se loger, se vêtir et se chauffer, 91 centimes par semaine [1]. Par un rare bonheur, elle se trouvait dans une position *exceptionnelle ;* afin de ne pas blesser sa délicatesse qui était extrême, Agricol s'entendait avec le portier, et celui-ci avait loué à la jeune fille, moyennant douze francs par an, un cabinet dans les combles, où il y avait juste la place d'un petit lit, d'une chaise et d'une table ; Agricol payait dix-huit francs, qui complétaient les trente francs, prix réel de la location du cabinet ; il restait donc à la Mayeux environ un franc soixante et dix centimes par mois pour son entretien.

Quant aux nombreuses ouvrières qui, ne gagnant pas plus que la Mayeux, ne se trouvent pas dans une position aussi *heureuse* que la sienne, lorsqu'elles n'ont ni logis, ni famille, elles achètent un morceau de pain et quelque autre aliment pour leur journée, et moyennant un ou deux sous

[1] Quelques-uns de ces détails statistiques, que nous avons soumis à une épreuve contradictoire, et qui se sont trouvés encore plus affligeants que nous ne les avons montrés, sont empruntés à un excellent travail de M. Janoma, ouvrier mécanicien, publié dans *la Ruche Populaire*, journal rédigé par des ouvriers avec autant de mesure que de sincérité, sous la direction de M. Duquesne, ouvrier imprimeur. M. Janoma ajoute, et il ne dit que trop vrai :

« Nous avons vu des femmes et des enfants vivre des mois entiers de soupe sans beurre ni graisse ; c'était du pain que l'on faisait bouillir dans l'eau avec une poignée de sel. »

M. Janoma fait ensuite remarquer avec raison que l'ouvrière ne peut pas acheter ses provisions en gros, le maître n'ayant pas toujours du travail à lui donner ; ainsi elle est souvent obligée d'acheter une livre de pain, un sou de sel, une chandelle, etc., etc. ; il y a donc encore perte pour elle, les fractions étant toujours au profit du détaillant.

Nous ajouterons, nous, qu'en toutes circonstances le pauvre paye presque doublement plus cher que le riche, parce que le premier est obligé d'acheter en détail et sans crédit. Ainsi la valeur d'une voie de bois prise en détail par falourde revient au pauvre à plus de 75 francs la voie.

par nuit elles partagent la couche d'une compagne dans une misérable chambre garnie, où se trouvent généralement cinq ou six lits, dont plusieurs sont toujours occupés par des hommes, ceux-ci étant les hôtes les plus nombreux. Oui, et malgré l'horrible dégoût qu'une malheureuse fille, honnête et pure, éprouve à cette communauté de demeure, il faut qu'elle s'y soumette; un *logeur* ne peut diviser sa maison en chambres d'hommes et chambres de femmes... Pour qu'une ouvrière puisse se *mettre dans ses meubles*, si misérable que soit son installation, il lui faut dépenser au moins trente ou quarante francs comptant. Or, comment prélever trente ou quarante *francs comptant* sur un salaire de quatre ou cinq francs par semaine, qui suffit, on le répète, à peine à se vêtir et à ne pas absolument mourir de faim? Non, non, il faut que la malheureuse se résigne à cette répugnante cohabitation; aussi peu à peu l'instinct de la pudeur s'émousse forcément; ce sentiment de chasteté naturelle qui a pu jusqu'alors la défendre des obsessions de la débauche... s'affaiblit chez elle; dans le vice, elle ne voit plus qu'un moyen d'améliorer un peu un sort intolérable... elle cède alors... et le premier agioteur qui peut donner une gouvernante à ses filles s'exclame sur la corruption, sur la dégradation des enfants du peuple... Et encore l'existence de ces ouvrières, si pénible qu'elle soit, est relativement *heureuse*... Et si l'ouvrage manque un jour, deux jours? Et si la maladie vient? maladie presque toujours due à l'insuffisance ou à l'insalubrité de la nourriture, au manque d'air, de soins, de repos; maladie souvent assez énervante pour empêcher presque tout travail, et pas assez dangereuse pour *mériter* la faveur d'un lit dans un hôpital... Alors que deviennent ces infortunées? En vérité, la pensée hésite à se reposer sur de si lugubres tableaux. Cette insuffisance des salaires, source unique, effrayante de tant de douleurs, de tant de vices souvent... cette insuffisance des salaires est générale, surtout chez les femmes; encore une fois, il ne s'agit pas ici de misères individuelles, mais d'une misère qui atteint des classes entières. Le type que nous allons tâcher de développer dans la Mayeux résume la condition morale et matérielle de milliers de créatures humaines, obligées de vivre à Paris avec quatre francs par semaine.

. . . .

La pauvre ouvrière, malgré les avantages qu'elle devait, sans le savoir, à la générosité d'Agricol, vivait donc misérablement; sa santé, déjà chétive, s'était profondément altérée à la suite de tant de mortifications; pourtant, par un sentiment de délicatesse extrême, et bien qu'elle ignorât le léger sacrifice fait pour elle par Agricol, la Mayeux prétendait gagner un peu plus qu'elle ne gagnait réellement, afin de s'épargner des offres de service qui lui eussent été doublement pénibles, et parce qu'elle savait la position gênée de Françoise et de son fils, et parce qu'elle se fût sentie blessée dans sa susceptibilité naturelle, encore exaltée par des chagrins et des humiliations sans nombre. Mais, chose rare! ce corps difforme renfermait une âme aimante et généreuse, un esprit cultivé... cultivé jusqu'à la poésie; hâtons-nous d'ajouter que ce phénomène était dû à l'exemple d'Agricol Baudoin, avec qui la Mayeux avait été élevée, et chez lequel l'instinct poétique s'était naturellement révélé. La pauvre fille avait été la première

confidente des essais littéraires du jeune forgeron, et lorsqu'il lui parla du charme, du délassement extrême qu'il trouvait, après une dure journée de travail, dans la rêverie poétique, l'ouvrière, douée d'un esprit naturel remarquable, sentit à son tour de quelle ressource pourrait lui être cette distraction, à elle, toujours si solitaire, si dédaignée. Un jour, au grand étonnement d'Agricol, qui venait de lui lire une pièce de vers, la bonne Mayeux rougit, balbutia, sourit timidement, et enfin lui fit aussi sa confidence poétique. Les vers manquaient peut-être de rhythme, d'harmonie, mais ils étaient simples, touchants comme une plainte sans amertume confiée au cœur d'un ami... Depuis ce jour Agricol et elle se consultèrent, s'encouragèrent mutuellement; mais, sauf lui, personne au monde ne fut instruit des essais poétiques de la Mayeux qui, du reste, grâce à sa timidité sauvage, passait pour sotte.

Il fallait que l'âme de cette infortunée fût grande et belle, car jamais dans ses chants ignorés il n'y eut un seul mot de colère ou de haine contre le sort fatal dont elle était victime; c'était une plainte triste mais douce, désespérée mais résignée; c'étaient surtout des accents d'une tendresse infinie, d'une sympathie douloureuse, d'une angélique charité pour tous les pauvres êtres voués comme elle au double fardeau de la laideur et de la misère. Pourtant elle exprimait souvent une admiration naïve et sincère pour la beauté, et cela toujours sans envie, sans amertume; elle admirait la beauté comme elle admirait le soleil... Mais, hélas! il y eut bien des vers de la Mayeux qu'Agricol ne connaissait pas, et qu'il ne devait jamais connaître; le jeune forgeron, sans être régulièrement beau, avait une figure mâle et loyale, autant de bonté que de courage, un cœur noble, ardent, généreux, un esprit peu commun, une gaieté douce et franche. La jeune fille, élevée avec lui, l'aima comme peut aimer une créature infortunée, qui, dans la crainte d'un ridicule atroce, est obligée de cacher son amour au plus profond de son cœur... Obligée à cette réserve, à cette dissimulation profonde, la Mayeux ne chercha pas à fuir cet amour. A quoi bon? Qui le saurait jamais? Son affection fraternelle bien connue pour Agricol suffisait à expliquer l'intérêt qu'elle lui portait; aussi n'était-on pas surpris des mortelles angoisses de la jeune ouvrière lorsqu'en 1830, après avoir intrépidement combattu, Agricol avait été rapporté sanglant chez sa mère. Enfin, trompé comme tous par l'apparence de ce sentiment, jamais le fils de Dagobert n'avait soupçonné et ne devait soupçonner l'amour de la Mayeux. Telle était donc la jeune fille pauvrement vêtue qui entra dans la chambre où Françoise s'occupait des préparatifs du souper de son fils.

« C'est toi, ma pauvre Mayeux? » lui dit-elle, « je ne t'ai pas vue ce matin; tu n'as pas été malade?... Viens donc m'embrasser. » La jeune fille embrassa la mère d'Agricol, et répondit: « — J'avais un travail très-pressé, madame Françoise;... je n'ai pas voulu perdre un moment, je viens seulement de le terminer... Je vais descendre pour chercher du charbon : n'avez-vous besoin de rien? — Non, mon enfant... merci... mais tu me vois bien inquiète... Voilà huit heures et demie... Agricol n'est pas encore rentré... » Puis elle ajouta avec un soupir : « Il se tue de travail pour moi. Ah! je suis bien malheureuse, ma pauvre Mayeux... mes yeux

sont complétement perdus :... au bout d'un quart d'heure, ma vue se trouble... je n'y vois plus... plus du tout... même à coudre ces sacs... Être à la charge de mon fils... ça me désole. — Ah ! madame Françoise, si Agricol vous entendait !... — Je le sais bien, le cher enfant ne songe qu'à moi... c'est ce qui rend mon chagrin plus grand... Et puis enfin, je songe toujours que, pour ne pas me quitter, il renonce à l'avantage que tous ses camarades trouvent chez M. Hardy, son digne et excellent bourgeois... Au lieu d'habiter ici sa triste mansarde, où il fait à peine clair en plein midi, il aurait comme les autres ouvriers de l'établissement, et à peu de frais, une bonne chambre claire, bien chauffée dans l'hiver, bien aérée dans l'été, avec vue sur des jardins, lui qui aime tant les arbres ; sans compter qu'il y a si loin d'ici à son atelier, qui est situé hors Paris, que c'est pour lui une fatigue de venir ici... — Mais il oublie cette fatigue-là en vous embrassant, madame Baudoin, et puis il sait combien vous tenez à cette maison où il est né... M. Hardy vous avait offert de venir vous établir au Plessy, dans le bâtiment des ouvriers avec Agricol. — Oui, mon enfant, mais il aurait fallu abandonner ma paroisse, et je ne le pouvais pas. — Mais, tenez, madame Françoise, rassurez-vous, le voici... je l'entends, » dit la Mayeux en rougissant. En effet, un chant plein, sonore et joyeux, retentit dans l'escalier. « — Qu'il ne me voie pas pleurer au moins, » dit la bonne mère en essuyant ses yeux remplis de larmes, « il n'a que cette heure de repos et de tranquillité après son travail ;... que je ne la lui rende pas du moins pénible. »





CHAPITRE XXX.

Agricol Baudoin.

Le poëte forgeron était un grand garçon de vingt-quatre ans environ, alerte et robuste, au teint hâlé, aux cheveux et aux yeux noirs, au nez aquilin, à la physionomie hardie, expressive et ouverte; sa ressemblance avec Dagobert était d'autant plus frappante, qu'il portait, selon la mode d'alors, une épaisse moustache brune, et que sa barbe, taillée en pointe, lui couvrait seulement le menton; ses joues étaient d'ailleurs rasées depuis l'angle de la mâchoire jusqu'aux tempes; un pantalon de velours olive, une blouse bleue bronzée à la fumée de la forge, une cravate noire négligemment nouée autour de son cou nerveux, une casquette de drap à courte visière, tel était le costume d'Agricol; la seule chose qui contrastât singulièrement avec ses habits de travail était une magnifique et large fleur d'un pourpre foncé, à pistils d'un blanc d'argent, que le forgeron tenait à la main.

« Bonsoir, bonne mère... » dit-il en entrant et en allant aussitôt embrasser Françoise. Puis faisant un signe de tête amical à la jeune fille, il

ajouta : « Bonsoir, ma petite Mayeux. — Il me semble que tu es bien en retard, mon enfant... » dit Françoise en se dirigeant vers le petit poêle où était le modeste repas de son fils, « je commençais à m'inquiéter... — A t'inquiéter pour moi... ou pour mon souper, chère mère? » dit gaiement Agricol. « Diable... c'est que tu ne me pardonnerais pas de faire attendre le bon petit repas que tu me prépares, et cela dans la crainte qu'il soit moins bon... gourmande... va ! » Et ce disant, le forgeron voulut encore embrasser sa mère. « — Mais finis donc... vilain enfant... tu vas me faire renverser le poêlon. — Ça serait dommage, bonne mère, car ça embaume... Laissez-moi voir ce que c'est... — Mais non... attends donc... — Je parie qu'il s'agit de certaines pommes de terre au lard que j'adore. — Un samedi, n'est-ce pas? » dit Françoise d'un ton de doux reproche. « — C'est vrai, » dit Agricol en échangeant avec la Mayeux un sourire d'innocente malice; « mais à propos de samedi, » ajouta-t-il, « tenez, ma mère, voilà ma paye. — Merci, mon enfant, mets-la dans l'armoire. — Oui, ma mère. — Ah! mon Dieu! » dit tout à coup la jeune ouvrière au moment où Agricol allait mettre son argent dans l'armoire, « quelle belle fleur tu as à la main, Agricol!... je n'en ai jamais vu de pareille... et en plein hiver encore... Regardez donc, madame Françoise. — Hein! ma mère! » dit Agricol en s'approchant de sa mère pour lui montrer la fleur de plus près. « Regardez, admirez, et surtout sentez... car il est impossible de trouver une odeur plus douce, plus agréable;... c'est un mélange de vanille et de fleur d'oranger [1]. — C'est vrai, mon enfant, ça embaume. — Mon Dieu! que c'est donc beau! » dit Françoise en joignant les mains avec admiration. « — Où as-tu trouvé cela? — Trouvé, ma bonne mère? » dit Agricol en riant, « Diable! vous croyez que l'on fait de ces trouvailles-là en venant de la barrière du Maine à la rue Brise-Miche? — Et comment donc l'as-tu, alors? » dit la Mayeux, qui partageait la curiosité de Françoise. « — Ah! voilà... vous voudriez bien le savoir... eh bien! je vais vous satisfaire... cela t'expliquera pourquoi je rentre si tard, ma bonne mère... car autre chose encore m'a attardé : c'est vraiment la soirée aux aventures... Je m'en revenais donc bon pas; j'étais déjà au coin de la rue de Babylone, lorsque j'entends un petit jappement doux et plaintif; il faisait encore un peu jour... je regarde... c'était la plus jolie petite chienne qu'on puisse voir, grosse comme le poing, noire et feu avec des soies et des oreilles traînant jusque sur ses pattes. — C'était un chien perdu, bien sûr, » dit Françoise. « — Justement. Je prends donc la pauvre petite bête qui se met à me lécher les mains; elle avait autour du cou un large ruban de satin rouge, noué avec une grosse bouffette; ça ne me disait pas le nom de son maître; je regarde sous le ruban, et je vois un petit collier fait de chaînettes d'or ou de vermeil, avec une petite plaque;... je prends une allumette chimique dans ma boîte à tabac; je frotte, j'ai assez de clarté pour lire, et je lis : LUTINE *appartient à mademoiselle Adrienne de Cardoville, rue de Babylone, numéro* 7. — Heureusement tu te trouvais dans la rue, » dit la Mayeux. « — Comme tu dis; je prends la petite bête sous mon bras, je m'oriente, j'arrive le long d'un

[1] Fleur magnifique du *crinum amabile*, admirable plante bulbeuse de serre chaude.

grand mur de jardin qui n'en finissait pas, et je trouve enfin la porte d'un petit pavillon qui dépend sans doute d'un grand hôtel situé à l'autre bout du mur du parc, car ce jardin a l'air d'un parc ;... je regarde en l'air et je vois le numéro 7, fraîchement peint au-dessus d'une petite porte à guichet ; je sonne ; au bout de quelques instants, passés sans doute à m'examiner, car il me semble avoir vu deux yeux à travers le grillage du guichet, on m'ouvre... A partir de maintenant... vous n'allez plus me croire. — Pourquoi donc, mon enfant? — Parce que j'aurai l'air de vous faire un conte de fées. — Un conte de fées? » dit la Mayeux. « — Absolument, car je suis encore tout ébloui, tout émerveillé de ce que j'ai vu... c'est comme le vague souvenir d'un rêve. — Voyons donc, voyons donc, » dit la bonne mère, si intéressée qu'elle ne s'apercevait pas que le souper de son fils commençait à répandre une légère odeur de brûlé. « — D'abord, » reprit le forgeron en souriant de l'impatiente curiosité qu'il inspirait, « c'est une jeune demoiselle qui m'ouvre, mais si jolie, mais si coquettement et si gracieusement habillée, qu'on eût dit un charmant portrait des temps passés ; je n'avais pas dit un mot qu'elle s'écrie : « Ah ! mon Dieu, monsieur, c'est Lutine ; vous « l'avez trouvée, vous la rapportez ; combien mademoiselle Adrienne va être « heureuse ! Venez tout de suite, venez ; elle regretterait trop de n'avoir pas « eu le plaisir de vous remercier elle-même. » Et sans me laisser le temps de répondre, cette jeune fille me fait signe de la suivre... Dame ! ma bonne mère, vous raconter ce que j'ai pu voir de magnificence en traversant un petit salon à demi éclairé, qui embaumait, ça me serait impossible ; la jeune fille marchait trop vite ; une porte s'ouvre : ah ! c'était bien autre chose ! C'est alors que j'ai eu un tel éblouissement, que je ne me rappelle rien qu'une espèce de miroitement d'or, de lumière, de cristal et de fleurs, et au milieu de ce scintillement, une jeune demoiselle d'une beauté, oh ! d'une beauté idéale... mais elle avait les cheveux roux ou plutôt brillants comme de l'or... C'était charmant ; je n'ai de ma vie vu de cheveux pareils !... Avec ça, des yeux noirs, des lèvres rouges et une blancheur éclatante, c'est tout ce que je me rappelle... car, je vous le répète, j'étais si surpris, si ébloui, que je voyais comme à travers un voile... « Mademoiselle, » dit la jeune fille que je n'aurais jamais prise pour une femme de chambre, tant elle était élégamment vêtue, « voilà Lutine ; monsieur l'a trouvée, il la rap- « porte. — Ah ! monsieur, » me dit d'une voix douce et argentine la demoiselle aux cheveux dorés, « que de remerciments j'ai à vous faire !... Je suis folle- « ment attachée à Lutine... » Puis, jugeant sans doute à mon costume qu'elle pouvait ou qu'elle devait peut-être me remercier autrement que par des paroles, elle prit une petite bourse de soie à côté d'elle et me dit, je dois l'avouer, avec hésitation : « Sans doute, monsieur, cela vous a beaucoup « dérangé de me rapporter Lutine ; peut-être avez-vous perdu un temps pré- « cieux pour vous... permettez-moi... » Et elle avança la bourse. « — Ah ! Agricol, » dit tristement la Mayeux, « comme on se méprenait ! — Attends la fin... et tu lui pardonneras à cette demoiselle. Voyant sans doute d'un clin d'œil à ma mine que l'offre de la bourse m'avait vivement blessé, elle prend dans un magnifique vase de porcelaine placé à côté d'elle cette superbe fleur, et, s'adressant à moi avec un accent rempli de grâce et de bonté,

qui laissait deviner qu'elle regrettait de m'avoir choqué, elle me dit : « Au « moins, monsieur, vous accepterez cette fleur... » — « Tu as raison, Agricol, » dit la Mayeux en souriant avec mélancolie ; « il est impossible de mieux réparer une erreur involontaire. — Cette digne demoiselle, » dit Françoise en essuyant ses yeux, « comme elle devinait bien mon Agricol! — N'est-ce pas, ma mère? Mais au moment où je prenais la fleur, sans oser lever les yeux, car, quoique je ne sois pas timide, il y avait dans cette demoiselle, malgré sa bonté, quelque chose qui m'imposait, une porte s'ouvre, et une autre belle jeune fille, grande et brune, mise d'une façon bizarre et élégante, dit à la demoiselle rousse : « Mademoiselle, *il est* « *là...* » Aussitôt elle se lève et me dit : « Mille pardons, monsieur, je n'ou-« blierai jamais que je vous ai dû un moment de vif plaisir... Veuillez, je vous « en prie, en toute circonstance, vous rappeler mon adresse et mon nom, « Adrienne de Cardoville. » Là-dessus elle disparaît. Je ne trouve pas un mot à répondre ; la jeune fille me reconduit, me fait une jolie petite révérence à la porte, et me voilà dans la rue de Babylone, aussi ébloui, aussi étonné, je vous le répète, que si je sortais d'un palais enchanté... — C'est vrai, mon enfant, ça a l'air d'un conte de fées ; n'est-ce pas, ma pauvre Mayeux? — Oui, madame Françoise, » dit la jeune fille d'un ton distrait et rêveur qu'Agricol ne remarqua pas. « — Ce qui m'a touché, » reprit-il, « c'est que cette demoiselle, toute ravie qu'elle était de revoir sa petite bête, et loin de m'oublier pour elle, comme tant d'autres l'auraient fait à sa place, ne s'en est pas occupée devant moi ; cela annonce du cœur et de la délicatesse, n'est-ce pas, Mayeux? Enfin, je crois cette demoiselle si bonne, si généreuse, que dans une circonstance importante je n'hésiterais pas à m'adresser à elle... — Oui, tu as raison, » répondit la Mayeux de plus en plus distraite.

La pauvre fille souffrait amèrement... Elle n'éprouvait aucune haine, aucune jalousie contre cette jeune personne inconnue, qui par sa beauté, par son opulence, par la délicatesse de ses procédés, semblait appartenir à une sphère tellement haute et éblouissante, que la vue de la Mayeux ne pouvait pas seulement y atteindre... Mais, faisant involontairement un douloureux retour sur elle-même, jamais peut-être l'infortunée n'avait plus cruellement ressenti le poids de la laideur et de la misère... Et pourtant, telle était l'humble et douce résignation de cette noble créature, que la seule chose qui l'eût un instant indisposée contre Adrienne de Cardoville avait été l'offre d'une bourse à Agricol ; mais la façon charmante dont la jeune fille avait réparé cette erreur touchait profondément la Mayeux... Cependant son cœur se brisait ; cependant elle ne pouvait retenir ses larmes en contemplant cette magnifique fleur, si brillante, si parfumée, qui, donnée par une main charmante, devait être si précieuse à Agricol.

« Maintenant, ma mère, » reprit en riant le jeune forgeron, qui ne s'était pas aperçu de la pénible émotion de la Mayeux, « vous avez mangé votre pain blanc le premier en fait d'histoires... Je viens de vous dire une des causes de mon retard... Voici l'autre :... tout à l'heure... en entrant, j'ai rencontré le teinturier au bas de l'escalier ; il avait les bras d'un vert de lézard superbe ; il m'arrête et il me dit d'un air tout effaré qu'il avait cru

voir un homme assez bien mis rôder autour de la maison comme s'il espionnait... « Eh bien ! qu'est-ce que ça vous fait, père Loriot ? » lui ai-je dit. « Est-« ce que vous avez peur qu'on surprenne votre secret de faire ce beau vert « dont vous êtes ganté jusqu'au coude ? » — Qu'est-ce que ça peut être, en effet, que cet homme, Agricol ? » dit Françoise. « — Ma foi, ma mère, je n'en sais rien, et je ne m'en occupe guère ; j'ai engagé le père Loriot, qui est bavard comme un geai, à retourner à sa cave, vu que d'être espionné devait lui importer aussi peu qu'à moi. » En disant ces mots, Agricol alla déposer le petit sac de cuir qui contenait sa paye dans le tiroir du milieu de l'armoire.

Au moment où Françoise posait son poêlon sur un coin de la table, la Mayeux, sortant de sa rêverie, remplit une cuvette d'eau et vint la porter au jeune forgeron, en lui disant d'une voix douce et timide : « Agricol, pour tes mains. — Merci, ma petite Mayeux... Es-tu gentille !... » Puis avec l'accent et le mouvement le plus naturel du monde, il ajouta : « Tiens, voilà ma belle fleur pour ta peine... — Tu me la donnes !... » s'écria l'ouvrière d'une voix altérée, pendant qu'un vif incarnat colorait son pâle et intéressant visage. « Tu me la donnes... cette superbe fleur... que cette demoiselle si belle, si riche, si bonne, si gracieuse, t'a donnée !... » Et la pauvre Mayeux répéta avec une stupeur croissante : « Tu me la donnes !... — Que diable veux-tu que j'en fasse ?... que je la mette sur mon cœur ?... que je la fasse monter en épingle ? » dit Agricol en riant. « J'ai été très-sensible, il est vrai, à la manière charmante dont cette demoiselle m'a remercié. Je suis ravi de lui avoir retrouvé sa petite chienne, et très-heureux de te donner cette fleur, puisqu'elle te fait plaisir... Tu vois que la journée a été bonne... »

Et ce disant, pendant que la Mayeux recevait la fleur en tremblant de bonheur, d'émotion, de surprise, le jeune forgeron s'occupa de laver ses mains si noircies de limaille de fer et de fumée de charbon, qu'en un instant l'eau limpide devint noire. Agricol, montrant du coin de l'œil cette métamorphose à la Mayeux, lui dit tout bas en riant : « Voilà de l'encre économique pour nous autres barbouilleurs de papier... Hier, j'ai fini des vers dont je ne suis pas trop mécontent ; je te lirai ça. » En parlant ainsi, Agricol essuya naïvement ses mains au devant de sa blouse, pendant que la Mayeux reportait la cuvette sur la commode, et posait religieusement sa belle fleur sur un des côtés de la cuvette. « Tu ne peux pas me demander une serviette ? » dit Françoise à son fils en haussant les épaules. « Essuyer tes mains à ta blouse ! — Elle est incendiée toute la journée par le feu de la forge... ça ne lui fait pas de mal d'être rafraîchie le soir. Hein ? Suis-je désobéissant, ma bonne mère !... Gronde-moi donc... si tu l'oses... Voyons... » Pour toute réponse, Françoise prit entre ses mains la tête de son fils, cette tête si belle de franchise, de résolution et d'intelligence, le regarda un moment avec un orgueil maternel, et le baisa vivement au front à plusieurs reprises.

« Voyons, assieds-toi... tu restes debout toute la journée à ta forge... et il est tard. — Bien... ton fauteuil... notre querelle de tous les soirs va recommencer ; ôte-le de là, je serai aussi bien sur une chaise... — Pas du tout, c'est bien le moins que tu te délasses après un travail si rude. — Ah ! quelle

tyrannie, ma pauvre Mayeux!... » dit gaiement Agricol en s'asseyant; « du reste... je fais le bon apôtre, mais je m'y trouve parfaitement bien, dans ton fauteuil;... depuis que je me suis gobergé sur le trône des Tuileries, je n'ai jamais été mieux assis de ma vie. »

Françoise Baudoin, debout d'un côté de la table, coupait un morceau de pain pour son fils; de l'autre côté, la Mayeux prit la bouteille et lui versa à boire dans le gobelet d'argent : il y avait quelque chose de touchant dans l'empressement attentif de ces deux excellentes créatures pour celui qu'elles aimaient si tendrement.

« Tu ne veux pas souper avec moi? » dit Agricol à la Mayeux. « — Merci, Agricol, » dit la couturière en baissant les yeux, « j'ai dîné tout à l'heure. — Oh! ce que je t'en disais, c'était pour la forme, car tu as tes manies, et pour rien au monde tu ne mangerais avec nous... C'est comme ma mère, elle préfère dîner toute seule;... de cette manière-là elle se prive sans que je le sache... — Mais, mon Dieu, non, mon cher enfant... c'est que cela convient mieux à ma santé... de dîner de très-bonne heure... Eh bien! trouves-tu cela bon? — Bon?... mais dites donc excellent... c'est de la merluche aux navets... et je suis fou de la merluche; j'étais né pour être pêcheur à Terre-Neuve. » Le digne garçon trouvait au contraire assez peu restaurant, après une rude journée de travail, ce fade ragoût qui avait même quelque peu brûlé pendant son récit, mais il savait rendre sa mère si contente *en faisant maigre,* sans trop se plaindre, qu'il eut l'air de savourer ce poisson avec sensualité; aussi la bonne femme ajouta d'un air satisfait : « Oh!... on voit bien que tu t'en régales, mon cher enfant : vendredi et samedi prochain je t'en ferai encore. — Bien, merci, ma mère... seulement, n'en faites pas deux jours de suite, je me blaserais... Ah çà! maintenant, parlons de ce que nous ferons demain pour notre dimanche. Il faut nous amuser beaucoup; depuis quelques jours, je te trouve triste, chère mère... et je n'entends pas cela... Je me figure alors que tu n'es pas contente de moi. — Oh! mon cher enfant... toi... le modèle... des... — Bien! bien! Alors prouve-moi que tu es heureuse en prenant un peu de distraction; peut-être aussi mademoiselle... nous fera-t-elle l'honneur de nous accompagner comme la dernière fois, » dit Agricol en s'inclinant devant la Mayeux. Celle-ci rougit, baissa les yeux; sa figure prit une expression de douloureuse amertume, et elle ne répondit pas. « — Mon enfant, j'ai mes offices toute la journée;... tu sais bien, » dit Françoise à son fils. « — A la bonne heure; eh bien! le soir?... Je ne te proposerai pas d'aller au spectacle; mais on dit qu'il y a un faiseur de tours de gobelets très-amusant. — Merci, mon enfant : c'est toujours une espèce de spectacle... — Ah! ma bonne mère, ceci est de l'exagération. — Mon pauvre enfant, est-ce que j'empêche jamais les autres de faire ce qui leur plaît?... — C'est juste... pardon, ma mère; eh bien! s'il fait beau, nous irons tout bonnement nous promener sur les boulevards avec cette pauvre Mayeux; voilà près de trois mois qu'elle n'est sortie avec nous... car sans nous... elle ne sort pas. — Non, sors seul, mon enfant... fais ton dimanche, c'est bien le moins. — Voyons, ma bonne Mayeux, aide-moi donc à décider ma mère. — Tu sais, Agricol, » dit la couturière en rougissant et en baissant les yeux, « tu sais

que je ne dois plus sortir avec toi... et ta mère... — Et pourquoi, mademoiselle?... Pourrait-on sans indiscrétion vous demander la raison de ce refus?» dit gaiement Agricol. La jeune fille sourit tristement, et lui répondit : « — Parce que je ne veux plus jamais t'exposer à avoir une querelle à cause de moi, Agricol... — Ah!... pardon... pardon, » dit le forgeron d'un air sincèrement peiné. Et il se frappa le front avec impatience.

Voici à quoi la Mayeux faisait allusion. Quelquefois, bien rarement, car elle y mettait la plus excessive discrétion, la pauvre fille avait été se promener avec Agricol et sa mère; pour la couturière, ç'avaient été des fêtes sans pareilles; elle avait veillé bien des nuits, jeûné bien des jours pour pouvoir s'acheter un bonnet passable et un petit châle, afin de ne pas faire honte à Agricol et à sa mère; ces cinq ou six promenades faites au bras de celui qu'elle idolâtrait en secret avaient été les seuls jours de bonheur qu'elle eût jamais connus. Lors de leur dernière promenade, un homme brutal et grossier l'avait coudoyée si rudement que la pauvre fille n'avait pu retenir un léger cri de douleur,.. auquel cri cet homme avait répondu :... « Tant pis pour toi, mauvaise bossue! » Agricol était, comme son père, doué de cette bonté patiente que la force et le courage donnent aux cœurs généreux; mais il était d'une extrême violence lorsqu'il s'agissait de châtier une lâche insulte. Irrité de la méchanceté, de la grossièreté de cet homme, Agricol avait quitté le bras de sa mère pour appliquer à ce brutal, qui était de son âge, de sa taille et de sa force, les deux meilleurs soufflets que jamais large et robuste main de forgeron ait appliqués sur une face humaine; le brutal voulut riposter, Agricol redoubla la correction à la grande satisfaction de la foule; et l'autre disparut au milieu des huées. C'est cette aventure que la pauvre Mayeux venait de rappeler en disant qu'elle ne voulait plus sortir avec Agricol afin de lui épargner toute querelle à son sujet.

On conçoit le regret du forgeron d'avoir involontairement réveillé le souvenir de cette pénible circonstance... hélas! plus pénible encore pour la Mayeux que ne pouvait le supposer Agricol, car elle l'aimait passionnément... et elle avait été cause de cette querelle par une infirmité ridicule. Agricol, malgré sa force et sa résolution, avait une sensibilité d'enfant; en songeant à ce que ce souvenir devait avoir de douloureux pour la jeune fille, une grosse larme lui vint aux yeux, et lui tendant fraternellement les bras, il lui dit : « Pardonne-moi ma sottise, viens m'embrasser... » Et il appuya deux bons baisers sur les joues pâles et amaigries de la Mayeux.

A cette cordiale étreinte, les lèvres de la jeune fille blanchirent et son pauvre cœur battit si violemment qu'elle fut obligée de s'appuyer à l'angle de la table. « Voyons, tu me pardonnes, n'est-ce pas? » lui dit Agricol. « — Oui, oui, » dit-elle en cherchant à vaincre son émotion; « pardon, à mon tour, de ma faiblesse... mais le souvenir de cette querelle me fait mal... j'étais si effrayée pour toi... si la foule avait pris le parti de cet homme... — Hélas! mon Dieu! » dit Françoise en venant en aide à la Mayeux sans le savoir, « de ma vie je n'ai eu si grande peur! — Oh! quant à ça... ma chère mère..., » reprit Agricol afin de changer le sujet de cette conversation désagréable pour lui et pour la couturière, « toi, la femme d'un soldat... d'un ancien grenadier à cheval de la garde impériale... tu

n'es guère crâne... Oh! brave père!... non... tiens... vois-tu... je ne veux pas penser qu'il arrive... ça me met trop... sens dessus dessoûs... — Il arrive..., » dit Françoise en soupirant. « Dieu le veuille!... — Comment! ma mère, Dieu le veuille?... il faudra bien, pardieu! qu'il le veuille... tu as fait dire assez de messes pour ça... — Agricol... mon enfant, » dit Françoise en interrompant son fils et en secouant la tête avec tristesse, « ne parle pas ainsi... et puis, il s'agit de ton père... — Allons... bien... j'ai de la chance ce soir. A ton tour, maintenant. Ah çà! je deviens décidément bête ou fou... Pardon, ma mère... je n'ai que ce mot-là à la bouche, ce soir; pardon... vous savez bien que quand je m'échappe à propos de certaines choses... c'est malgré moi, car je sais la peine que je vous cause. — Ce n'est pas moi... que tu offenses... mon pauvre cher enfant. — Ça revient au même, car je ne sais rien de pis que d'offenser sa mère... Mais quant à ce que je te disais de la prochaine arrivée de mon père... il n'y a pas à en douter... — Mais depuis quatre mois... nous n'avons pas reçu de lettres... — Rappelle-toi, ma mère : dans cette lettre qu'il dictait, parce que, nous disait-il avec sa franchise de soldat, s'il lisait passablement, il n'en allait pas de même de l'écriture; dans cette lettre il nous disait de ne pas nous inquiéter de lui, qu'il serait à Paris à la fin de janvier, et que trois ou quatre jours avant son arrivée, il nous ferait savoir par quelle barrière il arriverait, afin que j'aille l'y chercher. — C'est vrai, mon enfant... et pourtant nous voici au mois de février, et rien encore... — Raison de plus pour que nous ne l'attendions pas longtemps; je vais même plus loin, je ne serais pas étonné que ce bon Gabriel arrivât à peu près à cette époque-ci... Sa dernière lettre d'Amérique me le faisait espérer. Quel bonheur... ma mère, si toute la famille était réunie! — Que Dieu t'entende, mon enfant!... ce serait un beau jour pour moi... — Et ce jour arrivera bientôt, croyez-moi; avec mon père... pas de nouvelles... bonnes nouvelles... — Te rappelles-tu bien ton père, Agricol?» dit la Mayeux. « — Ma foi, pour être juste, ce que je me rappelle surtout, c'est son grand bonnet à poil et ses moustaches qui me faisaient une peur du diable. Il n'y avait que le ruban rouge de sa croix sur les revers blancs de son uniforme, et la brillante poignée de son sabre, qui me raccommodassent un peu avec lui, n'est-ce pas, ma mère?... Mais qu'as-tu donc?... tu pleures. — Hélas! pauvre Baudoin... il a dû tant souffrir... depuis qu'il est séparé de nous, à son âge, soixante ans passés... Ah! mon cher enfant... mon cœur se fend quand je pense qu'il va ne faire peut-être que changer de misère. — Que dites-vous?... — Hélas! je ne gagne plus rien... — Eh bien! et moi donc? Est-ce que ne voilà pas une chambre pour lui et pour toi, une table pour lui et pour toi?... Seulement, ma bonne mère, puisque nous parlons ménage, » ajouta le forgeron en donnant à sa voix une nouvelle expression de tendresse afin de ne pas choquer sa mère, « laisse-moi te dire une chose : lorsque mon père sera revenu, ainsi que Gabriel, tu n'auras plus besoin de faire dire des messes ni de faire brûler des cierges pour eux, n'est-ce pas? Eh bien! grâce à cette économie-là... le brave père pourra avoir sa bouteille de vin tous les jours et du tabac pour fumer sa pipe... Puis, les dimanches, nous lui ferons faire un bon petit dîner chez le traiteur. »

Quelques coups frappés à la porte interrompirent Agricol. « Entrez, » dit-il. Mais au lieu d'entrer, la personne qui venait de frapper ne fit qu'entre-bâiller la porte, et l'on vit un bras et une main d'un vert splendide faire des signes d'intelligence au forgeron. « Tiens, c'est le père Loriot... le modèle des teinturiers, » dit Agricol; « entrez donc, ne faites pas de façons, père Loriot. — Impossible, mon garçon, je ruisselle la teinture de la tête aux pieds... je mettrais au vert tout le carreau de madame Françoise. — Tant mieux, ça aura l'air d'un pré, moi qui adore la campagne. — Sans plaisanterie, Agricol, il faut que je vous parle tout de suite. — Est-ce à propos de l'homme qui espionne? Rassurez-vous donc, qu'est-ce que ça nous fait? — Non, il me semble qu'il est parti, ou plutôt le brouillard est si épais, que je ne vois plus;... mais ce n'est pas ça... venez donc vite... c'est... c'est pour une affaire importante, » ajouta le teinturier d'un air mystérieux, « une affaire qui ne regarde que vous seul. — Que moi seul, » dit Agricol en se levant assez surpris, « qu'est-ce que ça peut être? — Va donc voir, mon enfant, » dit Françoise. « — Oui, ma mère, mais que le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose. »

Et le forgeron sortit, laissant sa mère seule avec la Mayeux.





CHAPITRE XXXI.

Le retour.

Cinq minutes après être sorti, Agricol rentra; ses traits étaient pâles, bouleversés, ses yeux remplis de larmes, ses mains tremblantes; mais sa figure exprimait un bonheur, un attendrissement extraordinaires. Il resta un moment devant la porte, comme si l'émotion l'eût empêché de s'approcher de sa mère...

La vue de Françoise était si affaiblie, qu'elle ne s'aperçut pas d'abord du changement de physionomie de son fils. « Eh bien ! mon enfant, qu'est-ce que c'est ? » lui demanda-t-elle. Avant que le forgeron eût répondu, la Mayeux, plus clairvoyante, s'écria : « Mon Dieu... Agricol... qu'y a-t-il? comme tu es pâle !... — Ma mère ! » dit alors l'artisan d'une voix altérée, en allant précipitamment auprès de Françoise, sans répondre à la Mayeux, « ma mère, il faut vous attendre à quelque chose qui va bien vous étonner... promettez-moi d'être raisonnable. — Que veux-tu dire?... Comme tu trembles !... regarde-moi donc! mais la Mayeux a raison... tu es bien pâle!... — Ma bonne mère !... » (et Agricol, se mettant à genoux devant Françoise, prit ses deux mains dans les siennes) « il faut... vous ne savez pas...

mais... » Le forgeron ne put achever ; des pleurs de joie entrecoupaient sa voix. « — Tu pleures... mon cher enfant... Mais, mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? Tu me fais peur !... — Peur... oh ! non... au contraire ! » dit Agricol en essuyant ses yeux ; « vous allez être bien heureuse... Mais, encore une fois, il faut être raisonnable... parce que la trop grande joie fait autant de mal que le trop grand chagrin... — Comment ? — Je vous le disais bien... moi, qu'il arriverait... — Ton père ! » s'écria Françoise. Elle se leva de son fauteuil ; mais sa surprise, son émotion furent si vives, qu'elle mit une main sur son cœur pour en comprimer les battements... puis elle se sentit faiblir. Son fils la soutint et l'aida à se rasseoir. La Mayeux s'était jusqu'alors discrètement tenue à l'écart pendant cette scène, qui absorbait complétement Agricol et sa mère ; mais elle s'approcha timidement, pensant qu'elle pouvait être utile, car les traits de Françoise s'altéraient de plus en plus.

« Voyons, du courage, ma mère, » reprit le forgeron ; « maintenant le coup est porté... il ne vous reste plus qu'à jouir du bonheur de revoir mon père. — Mon pauvre Baudoin... après dix-huit ans d'absence... je ne peux pas y croire, » dit Françoise en fondant en larmes. « Est-ce bien vrai, mon Dieu, est-ce bien vrai ?... — Cela est si vrai... que si vous me promettiez de ne pas trop vous émouvoir... je vous dirais quand vous le verrez. — Oh ! bientôt... n'est-ce pas ? — Oui... bientôt. — Mais quand arrive-t-il ? — Il peut arriver d'un moment à l'autre... demain... aujourd'hui peut-être... — Aujourd'hui ! — Eh bien ! oui, ma mère... il faut enfin vous le dire... il arrive... il est arrivé... — Il est... il est... » Et Françoise, balbutiant, ne put achever. « — Tout à l'heure il était en bas ; avant de monter, il a prié le teinturier de venir m'avertir, afin que je te prépare à le voir... car ce brave père craignait qu'une surprise trop brusque ne te fit mal... — Oh ! mon Dieu... — Et maintenant, » s'écria le forgeron avec une explosion de bonheur indicible, « il est là... il attend... Ah ! ma mère... je n'y tiens plus ! depuis dix minutes, le cœur me bat à me briser la poitrine. » Et s'élançant vers la porte, il ouvrit.

Dagobert, tenant Rose et Blanche par la main, parut sur le seuil...

Au lieu de se jeter dans les bras de son mari... Françoise tomba à genoux... et pria. Élevant son âme à Dieu, elle le remerciait avec une profonde gratitude d'avoir exaucé ses vœux, ses prières, et ainsi récompensé ses offrandes.

Pendant une seconde, les acteurs de cette scène restèrent silencieux, immobiles.

Agricol, par un sentiment de respect et de délicatesse, qui luttait à grand'peine contre l'impétueux élan de sa tendresse, n'osait pas se jeter au cou de Dagobert ; il attendait avec une impatience à peine contenue que sa mère eût terminé sa prière. Le soldat éprouvait le même sentiment que le forgeron ; tous deux se comprirent ; le premier regard que le père et le fils échangèrent exprima leur tendresse, leur vénération pour cette excellente femme, qui, dans la préoccupation de sa religieuse ferveur, oubliait un peu trop la créature pour le Créateur.

Rose et Blanche, interdites, émues, regardaient avec intérêt cette femme agenouillée, tandis que la Mayeux, versant silencieusement des larmes de joie à la pensée du bonheur d'Agricol, se retirait dans le coin le plus obscur

de la chambre, se sentant étrangère et nécessairement oubliée au milieu de cette réunion de famille.

Françoise se releva et fit un pas vers son mari qui la reçut dans ses bras. Il y eut un moment de silence solennel. Dagobert et Françoise ne se dirent pas un mot; on entendit quelques soupirs entrecoupés de sanglots, d'aspirations de joie... Et lorsque les deux vieillards redressèrent la tête, leur physionomie était calme, radieuse, sereine... car la satisfaction complète des sentiments simples et purs ne laisse jamais après soi une agitation fébrile et violente.

« Mes enfants..., » dit le soldat d'une voix émue en montrant aux orphelines Françoise qui, sa première émotion passée, les regardait avec étonnement, « c'est ma bonne et digne femme... elle sera pour les filles du général Simon ce que j'ai été moi-même. — Alors, madame, vous nous traiterez comme vos enfants, » dit Rose en s'approchant de Françoise avec sa sœur... « — Les filles du général Simon !... » s'écria la femme de Dagobert de plus en plus surprise. « — Oui, ma bonne Françoise, ce sont elles... et je les amène de loin... non sans peine... je te conterai tout cela plus tard. — Pauvres petites... on dirait deux anges tout pareils, » dit Françoise en contemplant les orphelines avec autant d'intérêt que d'admiration. « — Maintenant... à nous deux..., » dit Dagobert en se retournant vers son fils. « — Enfin !... » s'écria celui-ci.

Il faut renoncer à peindre la folle joie de Dagobert et de son fils, la tendre fureur de leurs embrassements que le soldat interrompait pour regarder Agricol bien en face, en appuyant ses mains sur les larges épaules du jeune forgeron pour mieux admirer son mâle et franc visage, sa taille svelte et robuste; après quoi il l'étreignait de nouveau contre sa poitrine en disant : « Est-il beau garçon !... est-il bien bâti ! a-t-il l'air bon !... »

La Mayeux, toujours retirée dans le coin de la chambre, jouissait du bonheur d'Agricol; mais elle craignait que sa présence, jusqu'alors inaperçue, ne fût indiscrète. Elle eût bien désiré s'en aller sans être remarquée; mais elle ne le pouvait pas. Dagobert et son fils cachaient presque entièrement la porte; elle resta donc, ne pouvant détacher ses yeux des deux charmants visages de Rose et de Blanche. Elle n'avait jamais rien vu de plus joli au monde, et la ressemblance extraordinaire des jeunes filles entre elles augmentait encore sa surprise; puis enfin leurs modestes vêtements de deuil semblaient annoncer qu'elles étaient pauvres, et involontairement la Mayeux se sentait encore plus de sympathie pour elles.

« Chères enfants ! elles ont froid, leurs petites mains sont toutes glacées, et malheureusement le poêle est éteint..., » dit Françoise. Et elle cherchait à réchauffer dans les siennes les mains des orphelines, pendant que Dagobert et son fils se livraient à un épanchement de tendresse si longtemps contenu...

Aussitôt que Françoise eut dit que le poêle était éteint, la Mayeux, empressée de se rendre utile pour faire excuser sa présence, peut-être inopportune, courut au petit cabinet où étaient renfermés le charbon et le bois, en prit quelques menus morceaux, revint s'agenouiller près du poêle de fonte, et à l'aide de quelque peu de braise cachée sous la cendre, parvint à

rallumer le feu, qui bientôt *tira* et *gronda*, pour se servir des expressions consacrées; puis, remplissant une cafetière d'eau, elle la plaça dans la cavité du poêle, pensant à la nécessité de quelque breuvage chaud pour les jeunes filles. La Mayeux s'occupa de ces soins avec si peu de bruit, avec tant de célérité; on pensait naturellement si peu à elle au milieu des vives émotions de cette soirée, que Françoise, tout occupée de Rose et de Blanche, ne s'aperçut du flamboiement du poêle qu'à la douce chaleur qu'il rendit, et bientôt après au frémissement de l'eau bouillante dans la cafetière. Ce phénomène d'un feu qui se rallumait de lui-même n'étonna pas en ce moment la femme de Dagobert, complétement absorbée par la pensée de savoir comment elle logerait les deux jeunes filles, car, on le sait, le soldat n'avait pas cru devoir la prévenir de leur arrivée.

Tout à coup, trois ou quatre aboiements sonores retentirent derrière la porte. « Tiens... c'est mon vieux Rabat-Joie, » dit Dagobert en allant ouvrir à son chien; « il demande à entrer pour connaître aussi la famille. » Rabat-Joie entra en bondissant; au bout d'une seconde, il fut, ainsi qu'on le dit vulgairement, *comme chez lui*. Après avoir frotté son long museau sur la main de Dagobert, il alla tour à tour faire fête à Rose et à Blanche, à Françoise, à Agricol; puis, voyant qu'on faisait peu d'attention à lui, il avisa la Mayeux, qui se tenait timidement dans un coin obscur de la chambre; mettant alors en action cet autre dicton populaire : *Les amis de nos amis sont nos amis*, Rabat-Joie vint lécher les mains de la jeune ouvrière, oubliée de tous en ce moment. Par un ressentiment singulier, cette caresse émut la Mayeux jusqu'aux larmes... elle passa plusieurs fois sa main longue, maigre et blanche sur la tête intelligente du chien; puis, ne se voyant plus bonne à rien, car elle avait rendu tous les petits services qu'elle croyait pouvoir rendre, elle prit la belle fleur qu'Agricol lui avait donnée, ouvrit doucement la porte et sortit si discrètement, que personne ne s'aperçut de son départ.

Après ces épanchements d'une affection mutuelle, Dagobert, sa femme et son fils vinrent à penser aux réalités de la vie. « Pauvre Françoise, » dit le soldat en montrant Rose et Blanche d'un regard, « tu ne t'attendais pas à une si jolie surprise? — Je suis seulement fâchée, mon ami, » répondit Françoise, « que les demoiselles du général Simon n'aient pas un meilleur logis que cette pauvre chambre... car avec la mansarde d'Agricol... — Ça compose notre hôtel, et il y en a de plus beaux; mais rassure-toi, les pauvres enfants sont habituées à ne pas être difficiles;... demain matin je partirai avec mon garçon, bras dessus bras dessous, et je te réponds qu'il ne sera pas celui qui marchera le plus droit et le plus fier de nous deux. Nous irons trouver le père du général Simon à la fabrique de M. Hardy pour causer affaires... — Demain, mon père, » dit Agricol à Dagobert, « vous ne trouverez à la fabrique ni M. Hardy, ni le père de M. le maréchal Simon... — Qu'est-ce que tu dis là... mon garçon? » dit vivement Dagobert, « le maréchal? — Sans doute; depuis 1830, des amis du général Simon ont fait reconnaître le titre et le grade que l'empereur lui avait conférés après la bataille de Ligny. — Vraiment! » s'écria Dagobert avec émotion, « ça ne devrait pas m'étonner... parce qu'après tout c'est justice... et quand l'empereur a dit une chose, c'est bien le moins qu'on dise comme lui;... mais c'est

égal... ça me va là... droit au cœur, ça me remue. » Puis s'adressant aux jeunes filles : « Entendez-vous, mes enfants?... vous arrivez à Paris filles d'un duc et d'un maréchal... il est vrai qu'on ne le dirait guère à vous voir dans cette modeste chambre, mes pauvres petites duchesses... mais, patience, tout s'arrangera; le père Simon a dû être bien joyeux d'apprendre que son fils était rentré dans son grade... hein, mon garçon? — Il nous a dit qu'il donnerait tous les grades et tous les titres possibles pour revoir son fils... car c'est pendant l'absence du général que ses amis ont sollicité et obtenu pour lui cette justice;... du reste, on attend incessamment le maréchal, car ses dernières lettres de l'Inde annonçaient son arrivée. » A ces mots, Rose et Blanche se regardèrent; leurs yeux s'étaient remplis de douces larmes. « — Dieu merci! moi et ces enfants nous comptons sur ce retour... Mais pourquoi ne trouverons-nous demain à la fabrique ni M. Hardy ni le père Simon? — Ils sont partis depuis dix jours pour aller examiner et étudier une usine anglaise établie dans le Midi; mais ils seront de retour d'un jour à l'autre.—Diable... cela me contrarie assez... Je comptais sur le père du général pour causer d'affaires importantes; du reste, on doit savoir où lui écrire. Tu lui feras donc, dès demain, savoir, mon garçon, que ses petites-filles sont arrivées ici. En attendant, mes enfants, » ajouta le soldat en se retournant vers Rose et Blanche, « la bonne femme vous donnera son lit, et, à la guerre comme à la guerre, pauvres petites, vous ne serez pas du moins plus mal ici qu'en route. — Tu sais que nous nous trouverons toujours bien auprès de toi et de madame, » dit Rose. « — Et puis, nous ne pensons qu'au bonheur d'être enfin à Paris... puisque c'est ici que nous retrouverons bientôt notre père..., » ajouta Blanche. « — Et avec cet espoir-là, on patiente, je le sais bien, » dit Dagobert; « mais c'est égal, d'après ce que vous attendiez de Paris... vous devez être fièrement étonnées... mes enfants. Dame! jusqu'à présent, vous ne trouvez pas tout à fait la ville d'or que vous aviez rêvée, tant s'en faut; mais patience... patience... vous verrez que ce Paris n'est pas si vilain qu'il en a l'air... — Et puis, » dit gaiement Agricol, « je suis sûr que, pour ces demoiselles, ce sera l'arrivée du maréchal Simon qui changera Paris en une véritable ville d'or. — Vous avez raison, M. Agricol, » dit Rose en souriant; « vous nous avez devinées. — Comment! mademoiselle... vous savez mon nom? — Certainement, M. Agricol, nous parlions souvent de vous avec Dagobert, et dernièrement encore avec Gabriel, » ajouta Blanche. « — Gabriel!... » s'écrièrent en même temps Agricol et sa mère avec surprise. « — Eh! mon Dieu! oui, » reprit Dagobert en faisant un signe d'intelligence aux orphelines, « nous en aurons à vous raconter pour quinze jours; et entre autres, comment nous avons rencontré Gabriel... Tout ce que je peux vous dire... c'est que dans son genre... il vaut mon garçon... (je ne peux pas me lasser de dire *mon garçon*) et qu'ils sont bien dignes de s'aimer comme des frères... Brave... brave femme!... » ajouta Dagobert avec émotion, « c'est beau, va... ce que tu as fait là, toi déjà si pauvre, recueillir ce malheureux enfant, l'élever avec le tien... — Mon ami, ne parle donc pas ainsi, c'est si simple. — Tu as raison, mais je te revaudrai ça plus tard, c'est sur ton compte... En attendant, tu le verras certainement demain dans la matinée... — Bon frère!... aussi

arrivé !... » s'écria le forgeron. « Et que l'on dise après cela qu'il n'y a pas des jours marqués pour le bonheur !... Et comment l'avez-vous rencontré, mon père ? — Comment, vous ?... toujours vous ?... Ah çà... dis donc, mon garçon, est-ce que parce que tu fais des chansons tu te crois trop gros seigneur pour me tutoyer ? — Mon père... — C'est qu'il va falloir que tu m'en dises fièrement des *tu* et des *toi* pour que je rattrape tous ceux que tu m'aurais dits pendant dix-huit ans !... Quant à Gabriel, je te conterai tout à l'heure où et comment nous l'avons rencontré, car si tu crois dormir, tu te trompes ; tu me donneras la moitié de ta chambre... et nous causerons... Rabat-Joie restera en dehors de la porte de cette chambre ; c'est une vieille habitude à lui d'être près de ces enfants. — Mon Dieu, mon ami, je ne pense à rien ; mais dans un tel moment... Enfin, si ces demoiselles et toi vous vouliez souper... Agricol irait chercher quelque chose tout de suite chez le traiteur. — Le cœur vous en dit-il, mes enfants ? — Non, merci, Dagobert, nous n'avons pas faim, nous sommes trop contentes... — Vous prendrez bien toujours de l'eau sucrée bien chaude avec un peu de vin, pour vous réchauffer, mes chères demoiselles, » dit Françoise ; « malheureusement, je n'ai pas autre chose. — C'est ça, tu as raison, Françoise, ces chères enfants sont fatiguées ; tu vas les coucher... Pendant ce temps-là je monterai chez mon garçon avec lui, et demain matin, avant que Rose et Blanche soient réveillées, je descendrai causer avec toi pour laisser un peu de répit à Agricol.

A ce moment on frappa assez fort à la porte. « C'est la bonne Mayeux qui vient demander si l'on a besoin d'elle, » dit Agricol. « — Mais il me semble qu'elle était ici quand mon mari est entré, » répondit Françoise. « — Tu as raison, ma mère ; pauvre fille, elle se sera en allée sans qu'on la voie, de crainte de gêner ; elle est si discrète... Mais ce n'est pas elle qui frappe si fort. — Vois donc ce que c'est alors, Agricol, » dit Françoise.

Avant que le forgeron eût eu le temps d'arriver auprès de la porte, elle s'ouvrit, et un homme convenablement vêtu, d'une figure respectable, avança quelques pas dans la chambre en y jetant un coup d'œil rapide qui s'arrêta un instant sur Rose et sur Blanche.

« Permettez-moi de vous faire observer, monsieur, » lui dit Agricol en allant à sa rencontre, « qu'après avoir frappé... vous eussiez pu attendre qu'on vous dît d'entrer... Enfin... que désirez-vous ? — Je vous demande pardon, monsieur, » dit fort poliment cet homme qui parlait très-lentement, peut-être pour se ménager le droit de rester plus longtemps dans la chambre, « je vous fais un million d'excuses... je suis désolé de mon indiscrétion... je suis confus de... — Soit, monsieur, » dit Agricol impatienté, « que voulez-vous ? — Monsieur... n'est-ce pas ici que demeure mademoiselle Soliveau, une ouvrière bossue ? — Non, monsieur, c'est au-dessus, » dit Agricol. « — Oh ! mon Dieu ! monsieur, » s'écria l'homme poli en recommençant ses profondes salutations, « je suis confus de ma maladresse... je croyais entrer chez cette jeune ouvrière à qui je venais proposer de l'ouvrage de la part d'une personne très-respectable... — Il est bien tard, monsieur, » dit Agricol surpris ; « au reste, cette jeune ouvrière est connue de notre famille ; revenez demain, vous ne pouvez la voir ce soir : elle est couchée. — Alors, monsieur, je vous réitère mes excuses... — Très-bien,

monsieur, » dit Agricol en faisant un pas vers la porte. « — Je prie madame et ces demoiselles, ainsi que monsieur... d'être persuadés... — Si vous continuez ainsi longtemps, monsieur, » dit Agricol, « il faudra que vous excusiez aussi la longueur de vos excuses... et il n'y aura pas de raison pour que cela finisse. »

A ces mots d'Agricol, qui firent sourire Rose et Blanche, Dagobert frotta sa moustache avec orgueil : « Mon garçon a-t-il de l'esprit! » dit-il tout bas à sa femme; « ça ne t'étonne pas, toi, tu es faite à ça. » Pendant ce temps-là, l'homme cérémonieux sortit après avoir jeté un long et dernier regard sur les deux sœurs, sur Agricol et sur Dagobert.

Quelques instants après, pendant que Françoise, après avoir mis pour elle un matelas par terre et garni son lit de draps bien blancs pour les orphelines, présidait à leur coucher avec une sollicitude maternelle, Dagobert et Agricol montaient dans leur mansarde.

Au moment où le forgeron, qui, une lumière à la main, précédait son père, passa devant la porte de la petite chambre de la Mayeux, celle-ci, à demi cachée dans l'ombre, lui dit rapidement et à voix basse : « Agricol, un grand danger te menace... il faut que je te parle... » Ces mots avaient été prononcés si vite, si bas, que Dagobert ne les entendit pas; mais comme Agricol s'était brusquement arrêté en tressaillant, le soldat lui dit : « Eh bien! mon garçon... qu'est-ce qu'il y a? — Rien, mon père..., » dit le forgeron en se retournant. « Je craignais de ne pas t'éclairer assez. — Sois tranquille... j'ai ce soir des yeux et des jambes de quinze ans. » Et le soldat, ne s'apercevant pas de l'étonnement de son fils, entra avec lui dans la petite mansarde où tous deux devaient passer la nuit.

. . . .

Quelques minutes après avoir quitté la maison, l'homme aux formes si polies qui était venu demander la Mayeux chez la femme de Dagobert, se rendit à l'extrémité de la rue Brise-Miche. Il s'approcha d'un fiacre qui stationnait sur la petite place du cloître Saint-Merry. Au fond de ce fiacre était M. Rodin, enveloppé d'un manteau. « Eh bien? » dit-il d'un ton interrogatif. « — Les deux jeunes filles et l'homme à moustaches grises sont entrés chez Françoise Baudoin, » répondit l'autre; « avant de frapper à la porte, j'ai pu écouter et entendre pendant quelques minutes... les jeunes filles partageront cette nuit la chambre de Françoise Baudoin... Le vieillard à moustaches grises partagera la chambre de l'ouvrier forgeron. — Très-bien! » dit Rodin. « — Je n'ai pas osé insister, » reprit l'homme poli, « pour voir ce soir la couturière bossue au sujet de la reine Bacchanal; je reviendrai demain pour savoir l'effet de la lettre qu'elle a dû recevoir dans la soirée par la poste, au sujet du jeune forgeron... — N'y manquez pas; maintenant vous allez vous rendre, de ma part, chez le confesseur de Françoise Baudoin, quoiqu'il soit fort tard; vous lui direz que je l'attends rue du *Milieu des Ursins;* qu'il s'y rende à l'instant même... sans perdre une minute... vous l'accompagnerez; si je n'étais pas rentré, il m'attendrait... car il s'agit, lui direz-vous, de choses de la dernière importance... — Tout ceci sera fidèlement exécuté, » répondit l'homme poli, en saluant profondément Rodin, dont le fiacre s'éloigna rapidement.



CHAPITRE XXXII.

Agricol et la Mayeux.

Une heure après ces différentes scènes, le plus profond silence régnait dans la maison de la rue Brise-Miche.

Une lueur vacillante passant à travers les deux carreaux d'une porte vitrée annonçait que la Mayeux veillait encore, car ce sombre réduit, sans air, sans lumière, ne recevait de jour que par cette porte, ouvrant sur un passage étroit et obscur pratiqué dans les combles. Un méchant lit, une table, une vieille malle et une chaise, remplissaient tellement cette demeure glacée, que deux personnes ne pouvaient s'y asseoir, à moins que l'une ne prît place sur le lit. La magnifique fleur qu'Agricol avait donnée à la Mayeux, précieusement déposée dans un verre d'eau placé sur la table chargée de linge, répandait son suave parfum, épanouissait son calice de pourpre, au milieu de ce misérable cabinet aux murailles de plâtre gris et humide qu'une maigre chandelle éclairait faiblement.

La Mayeux, assise tout habillée sur son lit, la figure bouleversée, les yeux remplis de larmes, s'appuyant d'une main au chevet de sa couche,

penchait sa tête du côté de la porte, prêtant l'oreille avec angoisse, espérant à chaque minute entendre les pas d'Agricol. Le cœur de la jeune fille battait violemment; sa figure, toujours si pâle, était légèrement colorée, tant son émotion était profonde;... quelquefois elle jetait les yeux avec une sorte de frayeur sur une lettre qu'elle tenait à la main; cette lettre, arrivée dans la soirée par la poste, avait été déposée par le portier-teinturier sur la table de la Mayeux, pendant quo celle-ci assistait à l'entrevue de Dagobert et de sa famille.

Au bout de quelques instants la jeune fille entendit ouvrir doucement une porte, très-voisine de la sienne. « Enfin... le voilà! » s'écria-t-elle. En effet, Agricol entra. « — J'attendais que mon père fût endormi, » dit à voix basse le forgeron dont la physionomie révélait plus de curiosité que d'inquiétude; « qu'est-ce qu'il y a donc, ma bonne Mayeux? comme ta figure est altérée!... tu pleures, que se passe-t-il? de quel danger veux-tu me parler? — Tiens... lis..., » lui dit la Mayeux d'uno voix tremblante en lui présentant précipitamment une lettre ouverte.

Agricol s'approcha de la lumière et lut ce qui suit :

Une personne qui ne peut se faire connaître, mais qui sait l'intérêt fraternel que vous portez à Agricol Baudoin, vous prévient que ce jeune et honnête ouvrier sera probablement arrêté dans la journée de demain...

« Moi!... » s'écria Agricol en regardant la jeune fille d'un air stupéfait. « Qu'est-ce que cela veut dire? — Continue..., » dit vivement la couturière en joignant les mains.

Agricol reprit, n'en pouvant croire ses yeux :

Son chant des TRAVAILLEURS AFFRANCHIS *a été incriminé; on en a trouvé plusieurs exemplaires parmi les papiers d'une société secrète, dont les chefs viennent d'être emprisonnés, à la suite du complot de la rue des Prouvaires...*

« Hélas! » dit l'ouvrière en fondant en larmes, « maintenant je comprends tout. Cet homme qui ce soir espionnait en bas, à ce que disait le teinturier... était sans doute un espion qui guettait ton arrivée. — Allons donc! cette accusation est absurde, » s'écria Agricol, « ne te tourmente pas, ma bonne Mayeux. Je ne m'occupe pas de politique... Mes vers ne respirent que l'amour de l'humanité. Est-ce ma faute s'ils ont été trouvés dans les papiers d'une société secrète?... » Et il jeta la lettre sur la table avec dédain. « — Continue... de grâce, » lui dit la Mayeux, « continue. — Si tu le veux... à la bonne heure. » Et Agricol continua :

Un mandat d'arrêt vient d'être lancé contre Agricol Baudoin; sans doute, son innocence sera reconnue tôt ou tard... mais il fera bien de se mettre d'abord le plus tôt possible à l'abri des poursuites... pour échapper à une détention préventive de deux ou trois mois, qui serait un coup terrible pour sa mère dont il est le seul soutien.

UN AMI SINCÈRE QUI EST FORCÉ DE RESTER INCONNU.

Après un moment de silence, le forgeron haussa les épaules; sa figure se rasséréna, et il dit en riant à la couturière: « Rassure-toi, ma bonne Mayeux, ces mauvais plaisants se sont trompés de mois... c'est tout bonnement un poisson d'avril anticipé... — Agricol... pour l'amour du ciel!... » dit la couturière d'une voix suppliante, « ne traite pas ceci légèrement... Crois mes pressentiments... Écoute cet avis... — Encore une fois... ma pauvre enfant, voilà plus de deux mois que mon chant des *Travailleurs* a été imprimé; il n'est nullement politique, et d'ailleurs on n'aurait pas attendu jusqu'ici... pour le poursuivre... — Mais songe donc que les circonstances ne sont plus les mêmes;... il y a à peine deux jours que ce complot a été découvert ici près, rue des *Prouvaires*... Et si tes vers, peut-être inconnus jusqu'ici, ont été saisis chez des personnes arrêtées... pour cette conspiration..., il n'en faut pas davantage pour te compromettre... — Me compromettre, des vers... où je vante l'amour du travail et la charité! c'est pour le coup... que la justice serait une fière avengle; il faudrait alors lui donner un chien et un bâton pour se conduire. — Agricol, » dit la jeune fille désolée de voir le forgeron plaisanter dans un pareil moment, « je t'en conjure... écoute-moi: sans doute tu prêches, dans tes vers, le saint amour du travail; mais tu déplores douloureusement le sort injuste des pauvres travailleurs voués sans espérance à toutes les misères de la vie... tu prêches l'évangélique fraternité... mais ton bon et noble cœur s'indigne contre les égoïstes et les méchants... Enfin tu hâtes de toute l'ardeur de tes vœux l'affranchissement des artisans qui, moins heureux que toi, n'ont pas pour patron le généreux M. Hardy. Eh bien! dis, Agricol, dans ces temps de troubles, en faut-il davantage pour te compromettre, si plusieurs exemplaires de tes chants ont été saisis chez des personnes arrêtées?... » A ces paroles sensées, chaleureuses, de cette excellente créature qui puisait sa raison dans son cœur, Agricol fit un mouvement; il commençait à envisager plus sérieusement l'avis qu'on lui donnait.

Le voyant ébranlé, la Mayeux continua: « Et puis enfin, souviens-toi de Remi... ton camarade d'atelier. — Remi? — Oui, une lettre de lui... lettre pourtant bien insignifiante, a été trouvée chez une personne arrêtée l'an passé pour conspiration;... il est resté un mois en prison. — C'est vrai, ma bonne Mayeux, mais on a bientôt reconnu l'injustice de cette accusation et il a été remis en liberté. — Après avoir passé un mois en prison... et c'est ce qu'on te conseille avec raison d'éviter... Agricol, songes-y, mon Dieu!... un mois en prison... et ta mère... » Ces paroles de la Mayeux firent une profonde impression sur Agricol; il prit la lettre, et la relut attentivement.

« Et cet homme qui a rôdé toute la soirée autour de la maison? » reprit la jeune fille. « J'en reviens toujours là... Ceci n'est pas naturel... Hélas! mon Dieu! quel coup pour ton père, pour ta pauvre mère qui ne gagne plus rien!... N'es-tu pas maintenant leur seule ressource?... Songes-y donc; sans toi, sans ton travail, que deviendraient-ils? — En effet... ce serait terrible, » dit Agricol en jetant la lettre sur la table; « ce que tu me dis de Remi est juste... Il était aussi innocent que moi; une erreur de justice... erreur involontaire, sans doute, n'en est pas moins cruelle... Mais encore une fois... on n'arrête pas un homme sans l'entendre... — On l'arrête d'abord... ensuite on l'en-

tend, » dit la Mayeux avec amertume; « puis, au bout d'un mois ou deux, on lui rend sa liberté... et... s'il a une femme, des enfants qui n'ont pour vivre que son travail quotidien... que font-ils pendant que leur seul soutien est en prison?... ils ont faim, ils ont froid... et ils pleurent... » A ces simples et touchantes paroles de la Mayeux, Agricol tressaillit. « — Un mois sans travail!... » reprit-il d'un air triste et pensif. « Et ma mère... et mon père... et ces deux jeunes filles qui font partie de notre famille jusqu'à ce que le maréchal Simon ou son père soient arrivés à Paris!... Ah! tu as raison, malgré moi cette pensée m'effraye... — Agricol, » s'écria tout à coup la Mayeux, « si tu t'adressais à M. Hardy, il est si bon, son caractère est si estimé... si honoré, qu'en offrant sa caution pour toi, on cesserait peut-être les poursuites? — Malheureusement M. Hardy n'est pas ici, il est en voyage avec le père du maréchal Simon. »

Puis, après un nouveau silence, Agricol ajouta, cherchant à surmonter ses craintes: « Mais non, je ne puis croire à cette lettre;... après tout, j'aime mieux attendre les événements... J'aurai du moins la chance de prouver mon innocence dans un premier interrogatoire... car enfin, ma bonne Mayeux, que je sois en prison ou que je sois obligé de me cacher... mon travail manquera toujours à ma famille... — Hélas! c'est vrai...; » dit la pauvre fille. « que faire?... mon Dieu!... que faire?... — Ah! mon brave père..., » se dit Agricol, « si ce malheur arrivait demain... quel réveil pour lui... qui vient de s'endormir si joyeux! » Et le forgeron cacha son front dans ses mains.

Malheureusement les frayeurs de la Mayeux n'étaient pas exagérées, car on se rappelle qu'à cette époque de l'année 1832, avant et après le complot de la rue des Prouvaires, un très-grand nombre d'arrestations préventives eurent lieu dans la classe ouvrière par suite d'une violente réaction contre les idées démocratiques.

Tout à coup la Mayeux rompit le silence qui durait depuis quelques secondes; une vive rougeur colorait ses traits, empreints d'une indéfinissable expression de contrainte, de douleur et d'espoir. « Agricol, tu es sauvé!... » s'écria-t-elle. « — Que dis-tu? — Cette demoiselle si belle, si bonne, qui, en te donnant cette fleur » (et la Mayeux la montra au forgeron) « a su réparer avec tant de délicatesse une offre blessante... cette demoiselle doit avoir un cœur généreux... il faut t'adresser... à elle... » A ces mots, qu'elle semblait prononcer en faisant un violent effort sur elle-même, deux grosses larmes coulèrent sur les joues de la Mayeux. Pour la première fois de sa vie, elle éprouvait un ressentiment de douloureuse jalousie... une autre femme était assez heureuse pour pouvoir venir en aide à celui qu'elle idolâtrait, elle, pauvre créature, impuissante et misérable.

« Y penses-tu? » dit Agricol avec surprise, « que pourrait faire à cela cette demoiselle? — Ne t'a-t-elle pas dit: « Rappelez-vous mon nom, et en « toute circonstance adressez-vous à moi? » — Sans doute... — Cette demoiselle, dans sa haute position, doit avoir de brillantes connaissances qui pourraient te protéger, te défendre;... dès demain matin va la trouver, avoue-lui franchement ce qui t'arrive... demande-lui son appui. — Mais encore une fois, ma bonne Mayeux, que veux-tu qu'elle fasse?... — Écoute...

je me souviens que, dans le temps, mon père nous disait qu'il avait empêché un de ses amis d'aller en prison en déposant une caution pour lui... Il te sera facile de convaincre cette demoiselle de ton innocence;... qu'elle te rende le service de te cautionner; alors, il me semble que tu n'auras plus rien à craindre... — Ah!... ma pauvre enfant... demander un tel service à quelqu'un... qu'on ne connaît pas... c'est dur... — Crois-moi, Agricol, » dit tristement la Mayeux; « je ne te conseillerai jamais rien qui puisse t'abaisser aux yeux de qui que ce soit... et surtout... entends-tu... surtout aux yeux de cette personne... Il ne s'agit pas de lui demander de l'argent pour toi... mais de fournir une caution qui te donne les moyens de continuer ton travail, afin que ta famille ne soit pas sans ressources... Crois-moi, Agricol, une telle demande n'a rien que de noble et de digne de ta part... le cœur de cette demoiselle est généreux... elle te comprendra; cette caution, pour elle, ne sera rien... pour toi ce sera tout. Ce sera la vie des tiens. — Tu as raison, ma bonne Mayeux, » dit Agricol avec accablement et tristesse; « peut-être vaut-il mieux risquer cette démarche... Si cette demoiselle consent à me rendre ce service, et qu'une caution puisse en effet me préserver de la prison... je serai préparé à tout événement... Mais non, non, » ajouta le forgeron en se levant, « jamais je n'oserai m'adresser à cette demoiselle. De quel droit le ferais-je?... Qu'est-ce que le petit service que je lui ai rendu... auprès de ce que je lui demande? — Crois-tu donc, Agricol, qu'une âme généreuse mesure les services qu'elle peut rendre à ceux qu'elle a reçus?... Aie confiance en moi pour ce qui est du cœur... je ne suis qu'une pauvre créature qui ne doit se comparer à personne; je ne suis rien, je ne peux rien. Eh bien! pourtant, je suis sûre... oui, Agricol... je suis sûre... que cette demoiselle si au-dessus de moi... éprouvera ce que je ressens dans cette circonstance;... oui, comme moi, elle comprendra ce que ta position a de cruel, et elle fera avec joie, avec bonheur, avec reconnaissance, ce que je ferais... si, hélas! je pouvais autre chose que me dévouer sans utilité... »

Malgré elle, la Mayeux prononça ces derniers mots avec une expression si navrante; il y avait quelque chose de si poignant dans la comparaison que cette infortunée, obscure et dédaignée, misérable et infirme, faisait d'elle-même avec Adrienne de Cardoville, ce type resplendissant de jeunesse, de beauté, d'opulence, qu'Agricol fut ému jusqu'aux larmes; tendant une de ses mains à la Mayeux, il lui dit d'une voix attendrie : « Combien tu es bonne!... Qu'il y a en toi de noblesse, de bon sens, de délicatesse!...— Malheureusement je ne peux que cela... conseiller... — Et tes conseils seront suivis... ma bonne Mayeux; ils sont ceux de l'âme la plus élevée que je connaisse... Et puis, tu m'as rassuré sur cette démarche en me persuadant que le cœur de mademoiselle de Cardoville... valait le tien... »

A ce rapprochement naïf et sincère, la Mayeux oublia presque tout ce qu'elle venait de souffrir, tant son émotion fut douce, consolante... Car si, pour certaines créatures fatalement vouées à la souffrance, il est des douleurs inconnues au monde, quelquefois il est pour elles d'humbles et timides joies, inconnues aussi... Le moindre mot de tendre affection qui les relève à leurs propres yeux est si bienfaisant, si ineffable pour ces pauvres

êtres habituellement voués aux dédains, aux duretés et au doute désolant de soi-même!

« Ainsi c'est convenu, tu iras... demain matin chez cette demoiselle... n'est-ce pas?... » s'écria la Mayeux renaissant à l'espoir. « Au point du jour, je descendrai veiller à la porte de la rue, afin de voir s'il n'y a rien de suspect, et de pouvoir t'avertir... — Bonne et excellente fille!... » dit Agricol de plus en plus ému. « — Il faudra tâcher de partir avant le réveil de ton père... Le quartier où demeure cette demoiselle est si désert... que ce sera déjà presque te cacher... que d'y aller... — Il me semble entendre la voix de mon père, » dit tout à coup Agricol. En effet, la chambre de la Mayeux était si voisine de la mansarde du forgeron, que celui-ci et la couturière, prêtant l'oreille, entendirent Dagobert qui disait dans l'obscurité : « Agricol... est-ce que tu dors, mon garçon?... Moi, mon premier somme est fait... la langue me démange en diable... — Va vite, Agricol, » dit la Mayeux, « ton absence pourrait l'inquiéter... En tous cas ne sors pas demain matin avant que je puisse te dire... si j'ai vu quelque chose d'inquiétant. — Agricol... tu n'es donc pas là? » reprit Dagobert d'une voix plus haute. « — Me voici, mon père, » dit le forgeron en sortant du cabinet de la Mayeux et en entrant dans la mansarde de son père, « j'avais été fermer le volet d'un grenier que le vent agitait... de peur que le bruit ne te réveillât. — Merci, mon garçon... mais ce n'est pardieu pas le bruit qui m'a réveillé, » dit gaiement Dagobert, « c'est une *faim* enragée de causer avec toi... Ah! mon pauvre garçon, c'est un fier dévorant qu'un vieux bonhomme de père qui n'a pas vu son fils depuis dix-huit ans!... — Veux-tu de la lumière, mon père? — Non, non, c'est du luxe... causons dans le noir... ça me fera un nouvel effet de te voir demain matin, au point du jour... ce sera comme si je te voyais une seconde fois... pour la première fois. » La porte de la chambre d'Agricol se referma, la Mayeux n'entendit plus rien...

La pauvre créature se jeta tout habillée sur son lit et ne ferma pas l'œil de la nuit, attendant avec angoisse que le jour parût, afin de veiller sur Agricol. Pourtant, malgré ses vives inquiétudes pour le lendemain, elle se laissait quelquefois aller aux rêveries d'une mélancolie amère; elle comparait l'entretien qu'elle venait d'avoir dans le silence de la nuit avec l'homme qu'elle adorait en secret, à ce qu'eût été cet entretien si elle avait eu en partage le charme et la beauté, si elle avait été aimée comme elle aimait... d'un amour chaste et dévoué... Mais songeant bientôt qu'elle ne devait jamais connaître les ravissantes douceurs d'une passion partagée, elle trouva sa consolation dans l'espoir d'avoir été utile à Agricol.

Au point du jour, la Mayeux se leva doucement et descendit l'escalier à petit bruit, afin de voir si au dehors rien ne menaçait Agricol.





CHAPITRE XXXIII.

Le réveil.

Le temps, humide et brumeux pendant une partie de la nuit, était, au matin, devenu clair et froid. A travers le petit châssis vitré qui éclairait la mansarde où Agricol avait couché avec son père, on apercevait un coin du ciel bleu. Le cabinet du jeune forgeron était d'un aspect aussi pauvre que celui de la Mayeux ; pour tout ornement, au-dessus de la petite table de bois blanc où Agricol écrivait ses inspirations poétiques, on voyait, cloué au mur, le portrait de Béranger, du poëte immortel que le peuple chérit et révère... parce que ce rare et excellent génie a aimé, a éclairé le peuple et a chanté ses gloires et ses revers.

Quoique le jour commençât de poindre, Dagobert et Agricol étaient déjà levés. Ce dernier avait eu assez d'empire sur lui-même pour dissimuler ses vives inquiétudes, car la réflexion était encore venue augmenter ses craintes. La récente échauffourée de la rue des Prouvaires avait motivé un grand nombre d'arrestations préventives, et la découverte de plusieurs exemplaires de son chant du *Travailleur affranchi*, faite chez l'un des chefs de ce complot avorté, devait en effet compromettre passagèrement le jeune forgeron ; mais. on l'a dit, son père ne soupçonnait pas ses angoisses.

Assis à côté de son fils sur le bord de leur mince couchette, le soldat qui, dès l'aube du jour, s'était vêtu et rasé avec son exactitude militaire, tenait entre ses mains les deux mains d'Agricol; sa figure rayonnait de joie; il ne pouvait se lasser de le contempler. « Tu vas te moquer de moi, mon garçon, » lui disait-il, « mais je donnais la nuit au diable pour te voir au grand jour... comme je te vois maintenant... A la bonne heure... je ne perds rien... Autre bêtise de ma part, ça me flatte de te voir porter moustaches. Quel beau grenadier à cheval tu aurais fait!... Tu n'as donc jamais eu envie d'être soldat? — Et ma mère?... — C'est juste; et puis, après tout, je crois, vois-tu, que le temps du sabre est passé. Nous autres vieux, nous ne sommes plus bons qu'à mettre au coin de la cheminée, comme une vieille carabine rouillée; nous avons fait notre temps. — Oui, votre temps d'héroïsme et de gloire, » dit Agricol avec exaltation.

Puis il ajouta, d'une voix profondément tendre et émue: « Sais-tu que c'est bon et beau, d'être ton fils!... — Pour beau... je n'en sais rien;... pour bon... ça doit l'être, car je t'aime fièrement... Et quand je pense que ça ne fait que commencer, dis donc, Agricol! Je suis comme ces affamés qui sont restés des jours sans manger... Ce n'est que petit à petit qu'ils se remettent... qu'ils dégustent... Or, tu peux t'attendre à être dégusté... mon garçon... matin et soir... tous les jours... Tiens, je ne veux pas penser à cela: *tous les jours*... ça m'éblouit... ça se brouille; je n'y suis plus... » Ces mots de Dagobert firent éprouver un ressentiment pénible à Agricol; il crut y voir le pressentiment de la séparation dont il était menacé.

« Ah çà! tu es donc heureux? M. Hardy est donc toujours bon pour toi? — Lui?... » dit le forgeron, « c'est ce qu'il y a au monde de meilleur, de plus équitable et de plus généreux; si vous saviez quelles merveilles il a accomplies dans sa fabrique! comparée aux autres, c'est un paradis au milieu de l'enfer. — Vraiment? — Vous verrez... que de bien-être, que de joie, que d'affection sur tous les visages de ceux qu'il emploie! comme on travaille avec plaisir... avec ardeur! — Ah çà! c'est donc un magicien que ton M. Hardy? — Un grand magicien, mon père... il a su rendre le travail attrayant... voilà pour le plaisir... En outre d'un juste salaire, il nous accorde une part dans ses bénéfices, selon notre capacité, voilà pour l'ardeur qu'on met à travailler; et ce n'est pas tout, il a fait construire de grands et beaux bâtiments où tous les ouvriers trouvent, à moins de frais qu'ailleurs, des logements gais et salubres, et où ils jouissent de tous les bienfaits de l'association... Mais vous verrez, vous dis-je... vous verrez! — On a bien raison de dire que Paris est le pays des merveilles. Enfin, m'y voilà... pour ne plus te quitter, ni toi, ni la bonne femme. — Non, mon père, nous ne nous quitterons plus.... » dit Agricol en étouffant un soupir; « nous tâcherons, ma mère et moi, de vous faire oublier tout ce que vous avez souffert. — Souffert! qui diable a souffert?... regarde-moi donc bien en face, est-ce que j'ai une mine de souffrance? Mordieu! depuis que j'ai mis le pied ici je me sens jeune homme... Tu me verras marcher tantôt, je parie que je te lasse. Ah çà! tu te feras beau, hein! garçon? Comme on va nous regarder!... Je parie qu'en voyant ta moustache noire et ma moustache grise on dira tout de suite: Voilà le père et le fils. Ah çà! arrangeons notre

journée :... tu vas écrire au père du maréchal Simon que ses petites-filles sont arrivées, et qu'il faut qu'il se hâte de revenir à Paris, car il s'agit d'affaires très-importantes pour elles... Pendant que tu écriras, je descendrai dire bonjour à ma femme et à ces chères petites; nous mangerons un morceau; ta mère ira à sa messe, car je vois qu'elle y mord toujours, la digne femme; tant mieux, si ça l'amuse; pendant ce temps-là nous ferons une course ensemble. — Mon père, » dit Agricol avec embarras, « ce matin... je ne pourrai pas vous accompagner. — Comment! tu ne pourras pas? mais c'est dimanche! — Oui, mon père, » dit Agricol en hésitant, « mais j'ai promis de revenir toute la matinée à l'atelier pour terminer un ouvrage pressé... Si j'y manquais... je causerais quelque dommage à M. Hardy. Tantôt je serai libre. — C'est différent, » dit le soldat avec un soupir de regret, « je croyais étrenner Paris avec toi... ce matin;... ce sera pour plus tard, car le travail... c'est sacré, puisque c'est lui qui soutient ta mère... C'est égal, c'est vexant, diablement vexant, et encore... non... je suis injuste... vois donc comme on s'habitue vite au bonheur... voilà que je grogne en vrai grognard pour une promenade reculée de quelques heures, moi qui pendant dix-huit ans ai espéré te revoir sans trop y compter... Tiens, je ne suis qu'un vieux fou. Vive la joie et mon Agricol!... » Et pour se consoler, le soldat embrassa gaiement et cordialement son fils. Cette caresse fit mal au forgeron, car il craignait de voir d'un moment à l'autre se réaliser les craintes de la Mayeux.

« Maintenant que je suis remis, » dit Dagobert en riant, « parlons d'affaires : sais-tu où je trouverai l'adresse de tous les notaires de Paris? — Je ne le sais pas,... mais rien n'est plus facile. — Voici pourquoi : j'ai envoyé de Russie par la poste, et par ordre de la mère des deux enfants que j'ai amenées ici, des papiers importants à un notaire de Paris. Comme je devais aller le voir dès mon arrivée... j'avais écrit son nom et son adresse sur un portefeuille; mais on me l'a volé en route... et comme j'ai oublié ce diable de nom, il me semble que si je le revoyais sur cette liste, je me le rappellerais... »

Deux coups frappés à la porte de la mansarde firent tressaillir Agricol. Involontairement il pensa au mandat d'amener lancé contre lui. Son père qui, au bruit, avait tourné la tête, ne s'aperçut pas de son émotion, et dit d'une voix forte : « Entrez! » La porte s'ouvrit; c'était Gabriel. Il portait une soutane noire et un chapeau rond. Reconnaître son frère adoptif, se jeter dans ses bras, ces deux mouvements furent chez Agricol rapides comme la pensée. « Mon frère! — Agricol! — Gabriel! — Après une si longue absence! — Enfin te voilà!... » Tels étaient les mots échangés entre le forgeron et le missionnaire étroitement embrassés.

Dagobert, ému, charmé de ces fraternelles étreintes, sentait ses yeux devenir humides. Il y avait en effet quelque chose de touchant dans l'affection de ces deux jeunes gens, de cœur si pareil et de caractère et d'aspect si différents, car la mâle figure d'Agricol faisait encore ressortir la délicatesse de l'angélique physionomie de Gabriel.

« J'étais prévenu par mon père de ton arrivée..., » dit enfin le forgeron à son frère adoptif. « Je m'attendais à te voir d'un moment à l'autre... et

pourtant... mon bonheur est cent fois plus grand encore que je ne l'espérais. — Et ma bonne mère..., » dit Gabriel en serrant affectueusement les mains de Dagobert, « vous l'avez trouvée en bonne santé? — Oui, mon brave enfant, sa santé deviendra cent fois meilleure encore, puisque nous voilà tous réunis;... rien n'est sain comme la joie... »

Puis s'adressant à Agricol qui, oubliant sa crainte d'être arrêté, regardait le missionnaire avec une expression d'ineffable affection : « Et quand on pense qu'avec cette figure de jeune fille, Gabriel a un courage de lion... car je t'ai dit avec quelle intrépidité il avait sauvé les filles du maréchal Simon, et tenté de me sauver moi-même... — Mais, Gabriel, qu'as-tu donc au front? » s'écria tout à coup le forgeron qui, depuis quelques instants, regardait attentivement le missionnaire.

Gabriel, ayant jeté son chapeau en entrant, se trouvait justement au-dessous du châssis vitré dont la vive lumière éclairait son visage pâle et doux ; la cicatrice circulaire qui s'étendait au-dessus de ses sourcils d'une tempe à l'autre, se voyait alors parfaitement.

Au milieu des émotions si diverses, des événements si précipités qui avaient suivi le naufrage, Dagobert, pendant son court entretien avec Gabriel au château de Cardoville, n'avait pu remarquer la cicatrice qui ceignait le front du jeune missionnaire; mais partageant alors la surprise d'Agricol, il dit : « Mais en effet... quelle est cette cicatrice... que tu as là au front?... — Et aux mains... Vois donc... mon père, » s'écria le forgeron en saisissant une des mains que le jeune prêtre avançait vers lui comme pour le rassurer. « — Gabriel... mon brave enfant, explique-nous cela... Qui t'a blessé ainsi? » ajouta Dagobert.

Et prenant à son tour la main du missionnaire, il examina la blessure pour ainsi dire en connaisseur, et ajouta : « En Espagne, un de mes camarades a été détaché d'une croix de carrefour, où les moines l'avaient crucifié pour l'y laisser mourir de faim et de soif... Depuis il a porté aux mains des cicatrices pareilles à celles-ci. — Mon père a raison... On le voit, tu as eu les mains percées... mon pauvre frère, » dit Agricol douloureusement ému. « — Mon Dieu!... ne vous occupez pas de cela, » dit Gabriel en rougissant avec un embarras modeste. « J'étais allé en mission chez les sauvages des montagnes Rocheuses ; ils m'ont crucifié. Ils commençaient à me scalper, lorsque... la Providence m'a sauvé de leurs mains. — Malheureux enfant, tu étais donc sans armes? tu n'avais donc pas d'escorte suffisante? » dit Dagobert. « — Nous ne pouvons pas porter d'armes, » dit Gabriel en souriant doucement, « et nous n'avons jamais d'escorte. — Et tes camarades, ceux qui étaient avec toi, comment ne t'ont-ils pas défendu? » s'écria impétueusement Agricol. « — J'étais seul... mon frère. — Seul... — Oui, seul, avec un guide. — Comment! tu es allé, seul, désarmé, au milieu de ce pays barbare? » répéta Dagobert ne pouvant croire à ce qu'il entendait. « — C'est sublime..., » dit Agricol. « — La foi ne peut s'imposer par la force, » reprit simplement Gabriel, « la persuasion peut seule répandre l'évangélique charité parmi ces pauvres sauvages. — Mais lorsque la persuasion échoue..., » dit Agricol. « — Que veux-tu, mon frère?... on meurt pour sa croyance... en plaignant ceux qui la repoussent... car elle est bienfaisante à l'humanité. »

Il y eut un moment de profond silence après cette réponse faite avec une simplicité touchante. Dagobert se connaissait trop en courage pour ne pas comprendre cet héroïsme à la fois calme et résigné; ainsi que son fils, il contemplait Gabriel avec une admiration mêlée de respect.

Gabriel, sans affectation de fausse modestie, semblait complétement étranger aux sentiments qu'il faisait naître; aussi, s'adressant au soldat: « Qu'avez-vous donc? — Ce que j'ai! » s'écria le soldat, « j'ai qu'après trente ans de guerre... je me croyais à peu près aussi brave que personne... et je trouve mon maître... et ce maître... c'est toi... — Moi... que voulez-vous dire?... qu'ai-je donc fait? — Mordieu! sais-tu que ces braves blessures-là » (et le vétéran prit avec transport les mains de Gabriel) « sont aussi glorieuses... sont plus glorieuses que les nôtres... à nous autres, batailleurs de profession!... — Oui... mon père dit vrai, » s'écria Agricol. Et il ajouta avec exaltation: « Ah!... voilà les prêtres comme je les aime, comme je les vénère; charité, courage, résignation! — Je vous en prie... ne me vantez pas ainsi..., » dit Gabriel avec embarras. « — Te vanter!... » reprit Dagobert, « ah çà! voyons... quand j'allais au feu, moi, est-ce que j'y allais seul? est-ce que mon capitaine ne me voyait pas? est-ce que mes camarades n'étaient pas là?... est-ce qu'à défaut de vrai courage, je n'aurais pas eu l'amour-propre... pour m'éperonner? sans compter les cris de la bataille, l'odeur de la poudre, les fanfares des trompettes, le bruit du canon, l'ardeur de mon cheval qui me bondissait entre les jambes, le diable et son train, quoi! sans compter enfin que je sentais l'empereur là, qui, pour ma peau hardiment trouée, me donnerait un bout de galon ou de ruban pour compresse... Grâce à tout cela, je passais pour crâne... bon;... mais n'es-tu pas mille fois plus crâne que moi, toi, mon brave enfant, toi qui t'en vas tout seul... désarmé... affronter des ennemis cent fois plus féroces que ceux que nous n'abordions, nous autres, que par escadrons, et à grands coups de latte avec accompagnement d'obus et de mitraille? — Digne père!... » s'écria le forgeron, « comme c'est beau et noble à lui de te rendre cette justice!... — Ah! mon frère... sa bonté pour moi lui exagère ce qui est si naturel... — Naturel... pour des gaillards de ta trempe, oui, » dit le soldat, « et cette trempe-là est rare... — Oh! oui, bien rare, car ce courage-là est le plus admirable des courages, » reprit Agricol. « Comment! tu sais aller à une mort presque certaine, et tu pars seul, un crucifix à la main, pour prêcher la charité, la fraternité chez les sauvages; ils te prennent, ils te torturent, et toi, tu attends la mort sans te plaindre, sans haine, sans colère, sans vengeance... le pardon à la bouche... le sourire aux lèvres... Et cela au fond des bois, seul, sans qu'on le sache, sans qu'on le voie, sans autre espoir, si tu en réchappes, que de cacher tes blessures sous ta modeste robe noire... Mordieu! mon père a raison, viens donc soutenir encore que tu n'es pas aussi brave que lui? — Et encore, » reprit Dagobert, « le pauvre enfant fait tout cela *pour le roi de Prusse*, car, comme tu dis, mon garçon, son courage et ses blessures ne changeront jamais sa robe noire en robe d'évêque. — Je ne suis pas si désintéressé que je le parais, » dit Gabriel à Dagobert en souriant doucement; « si j'en suis digne, une grande récompense peut m'attendre là-haut. — Quant à cela, mon garçon,

je n'y entends rien... et je ne disputerai pas avec toi là-dessus... Ce que je soutiens... c'est que ma vieille croix serait au moins aussi bien placée sur ta soutane que sur mon uniforme. — Mais ces récompenses ne sont jamais pour d'humbles prêtres comme Gabriel, » dit le forgeron, « et pourtant si tu savais, mon père, ce qu'il y a de vertu, de vaillance dans ce que le parti prêtre appelle insolemment *le bas clergé*... que de mérite caché, que de dévouements ignorés chez ces obscurs et dignes curés de campagne si inhumainement traités et tenus sous un joug impitoyable par leurs évêques! Comme nous, ces pauvres prêtres sont des travailleurs dont tous les cœurs généreux doivent aussi demander l'affranchissement! fils du peuple comme nous, utiles comme nous, que justice leur soit rendue comme à nous!... Est-ce vrai, Gabriel?... Tu ne me démentiras pas, mon bon frère, car ton ambition, me disais-tu, eût été d'avoir une petite cure de campagne, parce que tu savais tout le bien qu'on y pouvait faire... — Mon désir est toujours le même, » dit tristement Gabriel, « mais malheureusement... »

Puis, comme s'il eût voulu échapper à une pensée chagrine et changer d'entretien, il reprit en s'adressant à Dagobert: « Croyez-moi, soyez plus juste, ne rabaissez pas votre courage en exaltant trop le nôtre;... votre courage est grand, bien grand, car après le combat la vue du carnage doit être terrible pour un cœur généreux... Nous, au moins, si l'on nous tue... nous ne tuons pas... » A ces mots du missionnaire, le soldat se redressa et le regarda avec surprise. « — Voilà qui est singulier! » dit-il. « — Quoi donc? mon père. — Ce que Gabriel me dit là me rappelle ce que j'éprouvais à la guerre à mesure que je vieillissais... »

Puis, après un moment de silence, Dagobert ajouta d'un ton grave et triste qui ne lui était pas habituel: « Oui, ce que dit Gabriel me rappelle... ce que j'éprouvais à la guerre... à mesure que je vieillissais... Voyez-vous, mes enfants, plus d'une fois, quand le soir d'une grande bataille j'étais en vedette... seul... la nuit... au clair de lune, sur le terrain qui nous restait, mais qui était couvert de sept ou huit mille cadavres, parmi lesquels j'avais de vieux camarades de guerre... alors ce triste tableau, ce grand silence dégrisait de l'envie de sabrer... (griserie comme une autre), et... je me disais: Voilà bien des hommes tués... Pourquoi?... pourquoi?... ce qui ne m'empêchait pas, bien entendu, lorsque le lendemain on sonnait la charge, de me remettre à sabrer comme un sourd... Mais c'est égal, quand, le bras fatigué, j'essuyais après une charge mon sabre tout sanglant sur la crinière de mon cheval... je me disais encore: J'en ai tué... tué... tué... *Pourquoi?* » Le missionnaire et le forgeron se regardèrent en entendant le soldat faire ce singulier retour vers le passé. « — Hélas! » lui dit Gabriel, « tous les cœurs généreux ressentent ce que vous ressentiez à ces heures solennelles où l'ivresse de la gloire a disparu, et où l'homme reste seul avec les bons instincts que Dieu a mis dans son cœur. — C'est ce qui te prouve, mon brave enfant, que tu vaux mieux que moi, car ces nobles instincts, comme tu dis, ne t'ont jamais abandonné. Mais comment diable es-tu sorti des griffes de ces enragés sauvages qui t'avaient déjà crucifié? »

A cette question de Dagobert, Gabriel tressaillit et rougit si visiblement

que le soldat lui dit : « Si tu ne dois ou si tu ne peux pas répondre à ma demande... suppose que je n'ai rien dit... — Je n'ai rien à vous cacher ni à mon frère..., » dit le missionnaire d'une voix altérée. « Seulement, j'aurai de la peine à vous faire comprendre... ce que je ne comprends pas moi-même... — Comment cela? » dit Agricol surpris. « — Sans doute, » dit Gabriel en rougissant, « j'aurai été dupe d'un mensonge de mes sens trompés :... dans ce moment suprême où j'attendais la mort avec résignation... mon esprit, affaibli malgré moi, aura été trompé par une apparence... et ce qui, à cette heure encore, me paraît inexplicable, m'aurait été dévoilé plus tard ;... nécessairement, j'aurais su quelle était cette femme étrange... » Dagobert, en entendant le missionnaire, restait stupéfait, car, lui aussi, cherchait vainement à s'expliquer le secours inattendu qui l'avait fait sortir de la prison de Leipzig, ainsi que les orphelines. « — De quelle femme parles-tu? » demanda le forgeron au missionnaire. « — De celle qui m'a sauvé. — C'est une femme qui t'a sauvé des mains des sauvages? » dit Dagobert. « — Oui, » répondit Gabriel absorbé dans ses souvenirs, « une femme jeune et belle... — Et qui était cette femme? » dit Agricol. « — Je ne sais... quand je le lui ai demandé... elle m'a répondu : *Je suis la sœur des affligés.* — Et d'où venait-elle? où allait-elle? » dit Dagobert singulièrement intéressé. « — *Je vais où l'on souffre...*, m'a-t-elle répondu, » repartit le missionnaire, « et elle a continué son chemin vers le nord de l'Amérique, vers ces pays désolés où la neige est éternelle... et les nuits sans fin... — Comme en Sibérie..., » dit Dagobert devenu pensif. « — Mais, » reprit Agricol en s'adressant à Gabriel qui semblait aussi de plus en plus absorbé, « de quelle manière cette femme est-elle venue à ton secours? » Le missionnaire allait répondre lorsqu'un coup, discrètement frappé à la porte de la chambre, renouvela les craintes qu'Agricol oubliait depuis l'arrivée de son frère adoptif.

« Agricol, » dit une voix douce derrière la porte, « je voudrais te parler à l'instant même... » Le forgeron reconnut la voix de la Mayeux, et alla ouvrir. La jeune fille, au lieu d'entrer, se recula d'un pas dans le sombre corridor, et dit d'une voix inquiète : « Mon Dieu, Agricol, il y a une heure qu'il est grand jour, et tu n'es pas encore parti... quelle imprudence !... J'ai veillé en bas... dans la rue... Jusqu'à présent, je n'ai rien vu d'alarmant ;... mais on peut venir pour t'arrêter d'un moment à l'autre... je t'en conjure... hâte-toi de partir, et d'aller chez mademoiselle de Cardoville... il n'y a pas une minute à perdre... — Sans l'arrivée de Gabriel, je serais parti... Mais pouvais-je résister au bonheur de rester quelques instants avec lui? — Gabriel est ici? » dit la Mayeux avec une douce surprise, car, on l'a dit, elle avait été élevée avec lui et Agricol. « — Oui, » répondit Agricol, « depuis une demi-heure il est avec moi et mon père... — Quel bonheur j'aurai aussi à le revoir! » dit la Mayeux. « Il sera sans doute monté pendant que j'étais allée tout à l'heure chez ta mère lui demander si je pouvais lui être bonne à quelque chose, à cause de ces jeunes demoiselles ;... mais elles sont si fatiguées, qu'elles dorment encore... Madame Françoise m'a priée de te donner cette lettre pour ton père ;... elle vient de la recevoir... — Merci, ma bonne Mayeux... — Maintenant que tu as vu Gabriel... ne reste pas plus long-

29

temps... Juge quel coup pour ton père... si devant lui on venait t'arrêter, mon Dieu! — Tu as raison... il est urgent que je parte... Auprès de lui et de Gabriel, malgré moi, j'avais oublié mes craintes... — Pars vite... et peut-être dans deux heures, si mademoiselle de Cardoville te rend ce grand service... tu pourras revenir bien rassuré pour toi et pour les tiens... — C'est vrai... quelques minutes encore... et je descends. — Je retourne guetter à la porte; si je voyais quelque chose... je remonterais vite t'avertir; mais ne tarde pas. — Sois tranquille... » La Mayeux descendit prestement l'escalier pour aller veiller à la porte de la rue, et Agricol rentra dans la mansarde.

« Mon père, » dit-il à Dagobert, « voici une lettre que ma mère vous prie de lire; elle vient de la recevoir. — Eh bien! lis pour moi, mon garçon. » Agricol lut ce qui suit :

« Madame,

« J'apprends que votre mari est chargé, par M. le général Simon, d'une affaire de la plus grande importance. Veuillez, dès que votre mari arrivera à Paris, le prier de se rendre dans mon étude, à Chartres, sans le moindre délai. Je suis chargé de lui remettre, *à lui-même et non à d'autres*, des pièces indispensables aux intérêts de M. le général Simon.

« Durand, notaire à Chartres. »

Dagobert regarda son fils avec étonnement, et lui dit : « Qui aura pu instruire ce monsieur de ma prochaine arrivée à Paris? — Peut-être ce notaire dont vous avez perdu l'adresse, et à qui vous aviez envoyé des papiers, mon père, » dit Agricol. « — Mais il ne s'appelait pas Durand, et je m'en souviens bien, il était notaire à Paris, non à Chartres... D'un autre côté, » ajouta le soldat en réfléchissant, « s'il a des papiers d'une grande importance, qu'il ne doit remettre qu'à moi... — Vous ne pouvez, il me semble, vous dispenser de partir le plus tôt possible, » dit Agricol, presque heureux de cette circonstance qui éloignait son père pendant environ deux jours, durant lesquels son sort, à lui Agricol, serait décidé d'une façon ou d'une autre. « — Ton conseil est bon, « lui dit Dagobert. « — Cela contrarie vos projets? » demanda Gabriel. « — Un peu, mes enfants, car je comptais passer ma journée avec vous autres... Enfin... le devoir avant tout. Je suis bien venu de Sibérie à Paris... ce n'est pas pour craindre d'aller de Paris à Chartres, lorsqu'il s'agit d'une affaire si importante. En deux fois vingt-quatre heures, je serai de retour. Mais c'est égal, c'est singulier. Que le diable m'emporte si je m'attendais à vous quitter aujourd'hui pour aller à Chartres! Heureusement je laisse Rose et Blanche à ma bonne femme, et leur ange Gabriel, comme elles l'appellent, viendra leur tenir compagnie. — Cela me sera malheureusement impossible, » dit le missionnaire avec tristesse. « Cette visite de retour à ma bonne mère et à Agricol... est aussi une visite d'adieux. — Comment, d'adieux? « dirent à la fois Dagobert et Agricol. « — Hélas! oui. — Tu repars déjà pour une autre mission? » dit Dagobert. « C'est impossible. — Je ne puis rien vous répondre à ce sujet, » dit Gabriel en étouffant un soupir, « mais d'ici à quelque temps... je ne puis, je ne

dois revenir dans cette maison... — Tiens, mon brave enfant, » reprit le soldat avec émotion, « il y a dans ta conduite quelque chose qui sent la contrainte... l'oppression... Je me connais en hommes... celui que tu appelles ton supérieur, et que j'ai vu quelques instants, après le naufrage, au château de Cardoville... a une mauvaise figure, et, mordieu! je suis fâché de te voir enrôlé sous un pareil capitaine. — Au château de Cardoville!... » s'écria le forgeron frappé de cette ressemblance de nom, « c'est au château de Cardoville que l'on vous a recueillis, après votre naufrage? — Oui, mon garçon, qu'est-ce qui t'étonne? — Rien, mon père. . Et les maîtres de ce château y habitaient-ils? — Non, car le régisseur, à qui je l'ai demandé, pour les remercier de la bonne hospitalité que nous avions reçue, m'a dit que la personne à qui il appartenait habitait Paris... — Quel singulier rapprochement! » se dit Agricol. « Si cette demoiselle était la propriétaire du château qui porte son nom! »

Puis, cette réflexion lui rappelant la promesse qu'il avait faite à la Mayeux, il dit à Dagobert : « Mon père, excusez-moi... mais il est déjà tard... et je devais être aux ateliers à huit heures. — C'est trop juste, mon garçon... Allons... c'est partie remise... à mon retour de Chartres... Embrasse-moi encore une fois, et sauve-toi... »

Depuis que Dagobert avait parlé à Gabriel de contrainte, d'oppression, ce dernier était resté pensif... Au moment où Agricol s'approchait pour lui serrer la main et lui dire adieu, le missionnaire lui dit d'une voix grave, solennelle et d'un ton décidé qui étonna le forgeron et le soldat : « Mon bon frère... un mot encore... J'étais aussi venu pour te dire que d'ici à quelques jours... j'aurai besoin de toi... de vous aussi, mon père... Laissez-moi vous donner ce nom, » ajouta Gabriel d'une voix émue en se retournant vers Dagobert. « — Comme tu nous dis cela!... qu'y a-t-il donc? » s'écria le forgeron. « — Oui, » reprit Gabriel, « j'aurai besoin des conseils et de l'aide... de deux hommes d'honneur, de deux hommes de résolution ;... je puis compter sur vous deux, n'est-ce pas? à toute heure... quelque jour que ce soit... sur un mot de moi... vous viendrez? »

Dagobert et son fils se regardèrent en silence, étonnés de l'accent de Gabriel... Agricol sentit son cœur se serrer... S'il était prisonnier pendant que son frère aurait besoin de lui, comment faire?

« A toute heure de nuit et de jour, mon brave enfant, tu peux compter sur nous, » dit Dagobert aussi surpris qu'intéressé, « tu as un père et un frère... sers-t'en... — Merci... merci, » dit Gabriel, « vous me rendez bien heureux... — Sais-tu une chose? » reprit le soldat; « si ce n'était ta robe, je croirais... qu'il s'agit d'un duel... d'un duel à mort... de la façon dont tu nous dis cela. — D'un duel?... » dit le missionnaire en tressaillant, « oui... il s'agira peut-être d'un duel étrange... terrible... pour lequel il me faut deux témoins tels que vous... un PÈRE... et un FRÈRE... »

. . . .

Quelques instants après, Agricol, de plus en plus inquiet, se rendait en hâte chez mademoiselle de Cardoville, où nous allons conduire le lecteur.



CHAPITRE XXXIV.

Le pavillon.

L'hôtel de Saint-Dizier était une des plus vastes et des plus belles habitations de la rue de Babylone, à Paris. Rien de plus sévère, de plus imposant, de plus triste, que l'aspect de cette antique demeure; d'immenses fenêtres à petits carreaux, peintes en gris blanc, faisaient paraître plus sombres encore ses assises de pierre de taille, noircies par le temps. Cet hôtel ressemblait à tous ceux qui avaient été bâtis dans ce quartier vers le milieu du siècle dernier : c'était un grand corps de logis à fronton triangulaire et à

toit coupé, exhaussé d'un premier étage et d'un rez-de-chaussée auquel on montait par un large perron. L'une des façades donnait sur une cour immense, bornée de chaque côté par des arcades communiquant à de vastes communs; l'autre façade regardait le jardin, véritable parc de douze ou quinze arpents; de ce côté, deux ailes en retour, attenant au corps de logis principal, formaient deux galeries latérales.

Comme dans presque toutes les grandes habitations de ce quartier, on voyait, à l'extrémité du jardin, ce qu'on appelait *le petit hôtel* ou la petite maison. C'était un pavillon Pompadour bâti en rotonde, avec le charmant mauvais goût de l'époque; il offrait, dans toutes les parties où la pierre avait pu être fouillée, une incroyable profusion de chicorées, de nœuds de rubans, de guirlandes de fleurs, d'Amours bouffis. Ce pavillon, habité par Adrienne de Cardoville, se composait d'un rez-de-chaussée auquel on arrivait par un péristyle exhaussé de quelques marches; un petit vestibule conduisait à un salon circulaire, éclairé par le haut; quatre autres pièces venaient y aboutir, et quelques chambres d'entre-sol dissimulé dans l'attique servaient de dégagement. Ces dépendances de grandes habitations sont de nos jours inoccupées, ou transformées en orangeries bâtardes; mais, par une rare exception, le pavillon de l'hôtel de Saint-Dizier avait été gratté et restauré; sa pierre blanche étincelait comme du marbre de Paros, et sa tournure coquette et rajeunie contrastait singulièrement avec le sombre bâtiment que l'on apercevait à l'extrémité d'une immense pelouse, semée çà et là de gigantesques bouquets d'arbres verts.

La scène suivante se passait le lendemain du jour où Dagobert était arrivé rue Brise-Miche avec les filles du général Simon. Huit heures du matin venaient de sonner à l'église voisine; un beau soleil d'hiver se levait brillant dans un ciel pur et bleu, derrière les grands arbres effeuillés qui, l'été, formaient un dôme de verdure au-dessus du petit pavillon Louis XV. La porte du vestibule s'ouvrit, et les rayons du soleil éclairèrent une charmante créature, ou plutôt deux charmantes créatures, car l'une d'elles, pour occuper une place modeste dans l'échelle de la création, n'en avait pas moins une beauté relative fort remarquable. En d'autres termes, une jeune fille, une ravissante petite chienne anglaise, de cette espèce nommée *King's-Charles,* apparurent sous le péristyle de la rotonde. La jeune fille s'appelait *Georgette,* la petite chienne *Lutine.*

Georgette a dix-huit ans; jamais Florine ou Martou, jamais soubrette de Marivaux n'a eu figure plus espiègle, œil plus vif, sourire plus malin, dents plus blanches, joues plus roses, taille plus coquette, pied plus mignon, tournure plus agaçante. Quoiqu'il fût encore de très-bonne heure, Georgette était habillée avec soin et recherche; un petit bonnet de valenciennes à barbes plates façon demi-paysanne, garni de rubans roses et posé un peu en arrière sur des bandeaux d'admirables cheveux blonds, encadrait son frais et piquant visage; une robe de lévantine grise, drapée d'un fichu de linon attaché sur sa poitrine par une grosse bouffette de satin rose, dessinait son corsage élégamment arrondi; un tablier de toile de Hollande blanche comme neige, garni par le bas de trois larges ourlets surmontés de points à jours, ceignait sa taille ronde et souple comme un jonc;... ses manches

courtes et plates, bordées d'une petite ruche de dentelle, laissaient voir ses bras dodus, fermes et blancs, que ses longs gants de peau de Suède montant jusqu'au coude défendaient de la rigueur du froid. Lorsque Georgette retroussa le bas de sa robe pour descendre plus prestement les marches du péristyle, elle montra aux yeux indifférents de Lutine le commencement d'un mollet potelé, le bas d'une jambe fine, chaussée d'un bas de soie blanc, et un charmant petit pied dans son brodequin noir de satin turc. Lorsqu'une blonde comme Georgette se mêle d'être piquante, lorsqu'une vive étincelle brille dans ses yeux d'un bleu tendre et gai, lorsqu'une joyeuse animation colore son teint transparent, elle a encore plus de *bouquet*, plus de *montant* qu'une brune. Cette accorte et fringante soubrette, qui la veille avait introduit Agricol dans le pavillon, était la première femme de chambre de mademoiselle Adrienne de Cardoville, nièce de madame la princesse de Saint-Dizier.

Lutine, si heureusement retrouvée par le forgeron, poussait de petits jappements joyeux, et bondissait, courait et folâtrait sur le gazon; elle était un peu plus grosse que le poing; son pelage ondé, d'un noir lustré, brillait comme de l'ébène sous le large ruban de satin rouge qui entourait son cou; ses pattes, frangées de longues soies, étaient d'un feu ardent, ainsi que son museau, démesurément camard; ses grands yeux petillaient d'intelligence, et ses oreilles frisées étaient si longues qu'elles traînaient à terre.

Georgette paraissait aussi vive, aussi pétulante que Lutine, dont elle partageait les ébats, courant après elle, et se faisant poursuivre à son tour sur la verte pelouse.

Tout à coup, à la vue d'une seconde personne qui s'avançait gravement, Lutine et Georgette s'arrêtèrent subitement au milieu de leurs jeux. La petite King's-Charles, qui était quelques pas en avant, hardie comme un diable et fidèle à son nom, se tint ferme sur ses pattes nerveuses, et attendit fièrement *l'ennemi*, en montrant deux rangs de petits crocs qui, pour être d'ivoire, n'en étaient pas moins pointus. L'ennemi consistait en une femme d'un âge mûr, accostée d'un carlin très-gras, couleur café au lait; sa queue se tortillait en gimblette; la panse arrondie, le poil lustré, le cou tourné un peu de travers, il marchait les jambes très-écartées, d'un pas doctoral et beau. Son museau noir, hargneux et renfrogné, que deux dents trop saillantes retroussaient du côté gauche, avait une expression singulièrement sournoise et vindicative. Ce désagréable animal, type parfait de ce que l'on pourrait appeler le *chien de dévote*, répondait au nom de *Monsieur*.

La maîtresse de Monsieur, femme de cinquante ans environ, de taille moyenne et corpulente, était vêtue d'un costume aussi sombre, aussi sévère que celui de Georgette était pimpant et gai. Il se composait d'une robe brune, d'un mantelet de soie noire et d'un chapeau de même couleur; les traits de cette femme avaient dû être agréables dans sa jeunesse, et ses joues fleuries, ses sourcils prononcés, ses yeux noirs encore très-vifs s'accordaient assez peu avec la physionomie revêche et austère qu'elle tâchait de se donner. Cette matrone à la démarche lente et discrète était madame Augustine Grivois, première femme de madame la princesse de Saint-Dizier.

Non-seulement l'âge, la physionomie, le costume de ces deux femmes

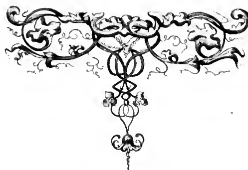
offraient une opposition frappante, mais ce contraste s'étendait encore aux animaux qui les accompagnaient : il y avait la même différence entre Lutine et Monsieur qu'entre Georgette et madame Grivois. Lorsque celle-ci aperçut la petite King's-Charles, elle ne put retenir un mouvement de surprise et de contrariété qui n'échappa pas à la jeune fille. Lutine, qui n'avait pas reculé d'un pouce depuis l'apparition de Monsieur, le regardait vaillamment d'un air de défi, et s'avança même vers lui d'un air si décidément hostile, que le carlin, trois fois plus gros que la petite King's-Charles, poussa un cri de détresse et chercha un refuge derrière madame Grivois. Celle-ci dit à Georgette avec aigreur : « Il me semble, mademoiselle, que vous pourriez vous dispenser d'agacer votre chien, et de le lancer sur le mien. — C'est sans doute pour mettre ce respectable et vilain animal à l'abri de ce désagrément-là, qu'hier soir vous avez essayé de perdre Lutine en la chassant dans la rue par la petite porte du jardin. Mais heureusement, un brave et digne garçon a retrouvé Lutine dans la rue de Babylone, et l'a rapportée à ma maîtresse. Mais à quoi dois-je, madame, le bonheur de vous voir si matin? — Je suis chargée par la princesse, » reprit madame Grivois, ne pouvant cacher un sourire de satisfaction triomphante, « de voir à l'instant même mademoiselle Adrienne... Il s'agit d'une chose très-importante que je dois lui dire à elle-même. »

A ces mots, Georgette devint pourpre et ne put réprimer un léger mouvement d'inquiétude qui échappa heureusement à madame Grivois, occupée de veiller au salut de Monsieur, dont Lutine se rapprochait d'un air très-menaçant ; ayant donc surmonté une émotion passagère, elle répondit avec assurance : « Mademoiselle s'est couchée très-tard hier ;... elle m'a défendu d'entrer chez elle avant midi. — C'est possible ;... mais comme il s'agit d'obéir à un ordre de la princesse sa tante... vous voudrez bien, s'il vous plaît, mademoiselle, éveiller votre maîtresse... à l'instant même. — Ma maîtresse n'a d'ordres à recevoir de personne ;... elle est ici chez elle ; or, je ne l'éveillerai qu'à midi... selon ses ordres. — Alors, je vais y aller moi-même. — Florine et Hébé ne vous ouvriront pas... Voici la clef du salon... et par le salon seul... on peut entrer chez mademoiselle... — Comment ! vous osez vous refuser à me laisser exécuter les ordres de la princesse? — Oui, j'ose commettre le grand crime de ne pas vouloir éveiller ma maîtresse. — Voilà pourtant les résultats de l'aveugle bonté de madame la princesse pour sa nièce, » dit la matrone d'un air contrit. « Mademoiselle Adrienne ne respecte plus les ordres de sa tante, et elle s'entoure de jeunes évaporées qui, dès le matin, sont parées comme des châsses... — Ah, madame ! comment pouvez-vous médire de la parure, vous qui avez été autrefois la plus coquette, la plus sémillante des femmes de la princesse?... Cela s'est répété dans l'hôtel de génération en génération jusqu'à nos jours. — Comment ! de génération... en génération? ne dirait-on pas que je suis centenaire?... Voyez l'impertinente ! — Je parle des générations de femmes de chambre... car excepté vous, c'est au plus si elles peuvent rester deux ou trois ans chez la princesse. Elle a trop de qualités... pour ces pauvres filles... — Je vous défends, mademoiselle, de parler ainsi de ma maîtresse... dont on ne devrait prononcer le nom qu'à genoux... — Pourtant... si l'on voulait

médire... — Vous osez...! — Pas plus tard qu'hier soir... à onze heures et demie. — Hier soir?... — Un fiacre s'est arrêté à quelques pas du grand hôtel;... un personnage mystérieux, enveloppé d'un manteau, en est descendu, a frappé discrètement non pas à la porte, mais aux vitres de la fenêtre du concierge... et à une heure du matin, le fiacre stationnait encore... dans la rue... attendant toujours le mystérieux personnage au manteau... qui pendant tout ce temps-là... prononçait sans doute, comme vous dites, le nom de madame la princesse... à genoux... » Soit que madame Grivois n'eût pas été instruite de la visite faite à madame de Saint-Dizier par Rodin (car il s'agissait de lui) la veille au soir, après qu'il se fut assuré de l'arrivée à Paris des filles du général Simon, soit que madame Grivois dût paraître ignorer cette visite, elle répondit en haussant les épaules avec dédain : « — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mademoiselle, je ne suis pas venue ici pour entendre vos impertinentes sornettes; encore une fois, voulez-vous, oui ou non, m'introduire auprès de mademoiselle Adrienne? — Je vous répète, madame, que ma maîtresse dort et qu'elle m'a défendu d'entrer chez elle avant midi. » Cet entretien avait lieu à quelque distance du pavillon, dont on voyait le péristyle au bout d'une assez grande avenue terminée en quinconce. Tout à coup, madame Grivois s'écria en étendant la main dans cette direction : « — Grand Dieu!... est-ce possible... qu'est-ce que j'ai vu! — Quoi donc? qu'avez-vous vu? » répondit Georgette en se retournant. « — Qui... j'ai vu?... » répéta madame Grivois avec stupeur. « — Mais sans doute. — Mademoiselle Adrienne! — Et où cela? — Monter rapidement le péristyle... Je l'ai bien reconnue à sa démarche, à son chapeau, à son manteau... Rentrer à huit heures du matin! » s'écria madame Grivois, « mais ce n'est pas croyable. — Mademoiselle?... vous venez de voir mademoiselle?... » Et Georgette se prit à rire aux éclats. « Ah! je comprends... vous voulez renchérir sur ma véridique histoire du petit fiacre d'hier soir... C'est très-adroit... — Je vous répète qu'à l'instant même... je viens de voir... — Allons donc, madame Grivois, si vous parlez sérieusement, vous êtes folle... — Je suis folle... parce que j'ai de bons yeux... La petite porte qui ouvre sur la rue donne dans le quinconce près du pavillon, c'est par là sans doute que mademoiselle vient de rentrer... Oh! mon Dieu, c'est à renverser!... que va dire la princesse?... Ah! ses pressentiments ne la trompaient pas... voilà où sa faiblesse pour les caprices de sa nièce devait la conduire! C'est monstrueux... si monstrueux, que quoique je vienne de le voir de mes yeux, je ne puis encore le croire... — Puisqu'il en est ainsi, madame, c'est moi maintenant qui tiens à vous conduire chez mademoiselle, afin que vous vous assuriez par vous-même que vous avez été dupe d'une vision. — Ah! vous êtes fine, ma mie... mais pas plus que moi... Vous me proposez d'entrer maintenant, je le crois bien... vous êtes sûre, à cette heure, que je trouverai mademoiselle Adrienne chez elle... — Mais, madame, je vous assure... — Tout ce que je puis vous dire, c'est que ni vous, ni Florine, ni Hébé, ne resterez vingt-quatre heures ici; la princesse mettra un terme à un aussi horrible scandale; je vais à l'instant l'instruire de ce qui se passe. Sortir la nuit, mon Dieu! rentrer à huit heures du matin... mais j'en suis toute bouleversée... mais si

je ne l'avais pas vu... de mes yeux vu... je ne pourrais le croire. Après tout, cela devait arriver... et cela n'étonnera personne... Non... certainement, et tous ceux à qui je vais raconter cette horreur me diront, j'en suis sûre : « Cela n'est pas étonnant. » Ah ! quelle douleur pour cette respectable princesse ! quel coup affreux pour elle ! » Et madame Grivois retourna précipitamment vers l'hôtel, suivi de *Monsieur*, qui paraissait aussi courroucé qu'elle-même.

Georgette, leste et légère, courut de son côté vers le pavillon, afin de prévenir mademoiselle Adrienne de Cardoville que madame Grivois l'avait vue... ou croyait l'avoir vue rentrer furtivement par la petite porte du jardin.





CHAPITRE XXXV.

La toilette d'Adrienne.

Environ une heure s'était passée depuis que madame Grivois avait vu ou avait cru voir mademoiselle Adrienne de Cardoville rentrer le matin dans le pavillon de l'hôtel de Saint-Dizier.

Pour faire non pas excuser, mais comprendre l'excentricité des tableaux suivants, il faut mettre en lumière quelques côtés saillants du caractère original de mademoiselle de Cardoville. Cette originalité consistait en une excessive indépendance d'esprit, jointe à une horreur naturelle de ce qui était laid et repoussant, et à un besoin insurmontable de s'entourer de tout ce qui était beau et attrayant. Le peintre le plus amoureux du coloris, le statuaire le plus épris de la forme, n'éprouvaient pas plus qu'Adrienne le noble enthousiasme que la vue de la beauté parfaite inspire toujours aux natures d'élite. Et ce n'était pas seulement le plaisir des yeux que cette jeune fille aimait à satisfaire : les modulations harmonieuses du

chant, la mélodie des instruments, la cadence de la poésie, lui causaient des plaisirs infinis, tandis qu'une voix aigre, un bruit discordant, lui faisaient éprouver la même impression pénible, presque douloureuse, qu'elle ressentait involontairement à la vue d'un objet hideux. Aimant aussi passionnément les fleurs, les senteurs suaves, elle jouissait des parfums comme elle jouissait de la musique, comme elle jouissait de la beauté plastique... Faut-il enfin avouer cette énormité? Adrienne était friande et appréciait mieux que personne la pulpe fraîche d'un beau fruit, la saveur délicate d'un faisan doré cuit à point, ou le bouquet odorant d'un vin généreux. Mais Adrienne jouissait de tout avec une réserve exquise; elle mettait sa religion à cultiver, à raffiner les sens que Dieu lui avait donnés; elle eût regardé comme une noire ingratitude d'émousser ces dons divins par des excès, ou de les avilir par des choix indignes dont elle se trouvait d'ailleurs préservée par l'excessive et impérieuse délicatesse de son goût. Le BEAU et le LAID remplaçaient pour elle le BIEN et le MAL. Son culte pour la grâce, pour l'élégance, pour la beauté physique, l'avait conduite au culte de la beauté morale; car si l'expression d'une passion méchante et basse enlaidit les plus beaux visages, les plus laids sont ennoblis par l'expression des sentiments généreux. En un mot, Adrienne était la personnification la plus complète, la plus idéale de la SENSUALITÉ... non de cette sensualité vulgaire, ignare, inintelligente, *malapprise*, toujours faussée, corrompue par l'habitude ou par la nécessité de jouissances grossières et sans recherches, mais de cette sensualité exquise qui est aux sens ce que l'atticisme est à l'esprit. L'indépendance du caractère de cette jeune fille était extrême. Certaines sujétions humiliantes imposées à la femme par sa position sociale la révoltaient surtout; elle avait hardiment résolu de s'y soustraire. Du reste, il n'y avait rien de viril chez Adrienne; c'était la femme la plus *femme* qu'on puisse imaginer : femme par sa grâce, par ses caprices, par son charme, par son éblouissante et *féminine* beauté; femme par sa timidité comme par son audace; femme par sa haine du brutal despotisme de l'homme comme par le besoin de se dévouer follement, aveuglément pour celui qui pouvait mériter ce dévouement; femme aussi par son esprit piquant, un peu paradoxal; femme supérieure enfin par son dédain juste et railleur pour certains hommes très-haut placés ou très-adulés qu'elle avait parfois rencontrés dans le salon de sa tante, la princesse de Saint-Dizier, lorsqu'elle habitait avec elle.

Ces indispensables explications données, nous ferons assister le lecteur au lever d'Adrienne de Cardoville qui sortait du bain.

Il faudrait posséder le coloris éclatant de l'école vénitienne pour rendre cette scène charmante, qui semblait plutôt se passer au XVIe siècle, dans quelque palais de Florence ou de Bologne, qu'à Paris, au fond du faubourg Saint-Germain, dans le mois de février 1832.

La chambre de toilette d'Adrienne était une sorte de petit temple qu'on aurait dit élevé au culte de la beauté... par reconnaissance envers Dieu qui prodigue tant de charmes à la femme, non pour qu'elle les néglige, non pour qu'elle les couvre de cendres, non pour qu'elle les meurtrisse par le contact d'un sordide et rude cilice, mais pour que dans sa fervente

gratitude elle les entoure de tout le prestige de la grâce, de toute la splendeur de la parure, afin de glorifier l'œuvre divine aux yeux de tous. Le jour arrivait dans cette pièce demi-circulaire par une de ces doubles fenêtres formant serre chaude, si heureusement importées d'Allemagne. Les murailles du pavillon, construites en pierres de taille fort épaisses, rendaient très-profonde la baie de la croisée qui se fermait au dehors par un châssis fait d'une seule vitre, et au dedans par une grande glace dépolie; dans l'intervalle de trois pieds environ laissé entre ces deux clôtures transparentes, on avait placé une caisse remplie de terre de bruyère, où étaient plantées des lianes grimpantes qui, dirigées autour de la glace dépolie, formaient une épaisse guirlande de feuilles et de fleurs. Une tenture de damas grenat, nuancé d'arabesques d'un ton plus clair, couvrait les murs; un épais tapis de pareille couleur s'étendait sur le plancher. Ce fond sombre, pour ainsi dire neutre, faisait merveilleusement valoir toutes les nuances des ajustements. Au-dessous de la fenêtre, exposée au midi, se trouvait la toilette d'Adrienne, véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie. Sur une large tablette de lapis-lazuli, on voyait épars des boîtes de vermeil au couvercle précieusement émaillé, des flacons de cristal de roche, et d'autres ustensiles de toilette en nacre, en écaille et en ivoire, incrustés d'ornements en or, d'un goût merveilleux; deux grandes figures d'argent modelées avec une pureté antique supportaient un miroir ovale à pivot, qui avait pour bordure, au lieu d'un cadre curieusement fouillé et ciselé, une fraîche guirlande de fleurs naturelles chaque jour renouvelée comme un bouquet de bal. Deux énormes vases du Japon, bleus, pourpre et or, de trois pieds de diamètre, placés sur le tapis de chaque côté de la toilette, et remplis de camélias, d'ibiscus et de gardénias en pleine floraison, formaient une sorte de buisson diapré des plus vives couleurs. Au fond de la chambre, faisant face à la croisée, on voyait, entourée d'une autre masse de fleurs, une réduction en marbre blanc du groupe enchanteur de Daphnis et Chloé, le plus chaste idéal de la grâce pudique et de la beauté juvénile... Deux lampes d'or, à parfums, brûlaient sur le socle de malachite qui supportait ces deux charmantes figures... Un grand coffre d'argent niellé, rehaussé de figurines de vermeil et de pierreries de couleur, supporté sur quatre pieds de bronze doré, servait de nécessaire de toilette; deux glaces-psychés, décorées de girandoles, quelques excellentes copies de Raphaël et du Titien, peintes par Adrienne, et représentant des portraits d'hommes ou de femmes d'une beauté parfaite; plusieurs consoles de jaspe oriental supportant des aiguières d'argent et de vermeil, couvertes d'ornements repoussés, et remplies d'eaux de senteur; un moelleux divan, quelques siéges et une table de bois doré, complétaient l'ameublement de cette chambre, imprégnée des parfums les plus suaves.

Adrienne, que l'on venait de retirer du bain, était assise devant sa toilette; ses trois femmes l'entouraient. Par un caprice, ou plutôt par une conséquence logique de son esprit amoureux de la beauté, de l'harmonie de toutes choses, Adrienne avait voulu que les jeunes filles qui la servaient fussent fort jolies et habillées avec une coquetterie, avec une originalité charmante. On a déjà vu Georgette, blonde piquante, dans son

costume agaçant de soubrette de Marivaux; ses deux compagnes ne lui cédaient en rien pour la gentillesse et pour la grâce. L'une, nommée Florine, grande et svelte fille, à la tournure de Diane chasseresse, était pâle et brune ; ses épais cheveux noirs se tordaient en tresses derrière sa tête et s'y attachaient par une longue épingle d'or. Elle avait, comme les autres jeunes filles, les bras nus pour la facilité de son service, et portait une robe de ce *vert gai* si familier aux peintres vénitiens ; sa jupe était très-ample, et son corsage étroit s'échancrait carrément sur les plis d'une gorgerette de batiste blanche plissée à petits plis, et fermée par cinq boutons d'or. La troisième des femmes d'Adrienne avait une figure si fraîche, si ingénue, une taille si mignonne, si accomplie, que sa maîtresse la nommait *Hébé;* sa robe d'un rose pâle et faite à la grecque découvrait son cou charmant et ses jolis bras jusqu'à l'épaule. La physionomie de ces jeunes filles était riante, heureuse; on ne lisait pas sur leurs traits cette expression d'aigreur sournoise, d'obéissance envieuse, de familiarité choquante, ou de basse déférence, résultats ordinaires de la servitude. Dans les soins empressés qu'elles donnaient à Adrienne, il semblait y avoir autant d'affection que de respect et d'attrait ; elles paraissaient prendre un plaisir extrême à rendre leur maîtresse charmante. On eût dit que l'embellir et la parer était pour elles une *œuvre d'art*, remplie d'agréments, dont elles s'occupaient avec joie, amour et orgueil.

Le soleil éclairait vivement la toilette placée en face de la fenêtre; Adrienne était assise sur un siége à dossier peu élevé; elle portait une longue robe de chambre d'étoffe de soie d'un bleu pâle, brochée d'un feuillage de même couleur, serrée à sa taille, aussi fine que celle d'une enfant de douze ans, par une cordelière flottante ; son cou, élégant et svelte comme un cou d'oiseau, était nu, ainsi que ses bras et ses épaules, d'une incomparable beauté; malgré la vulgarité de cette comparaison, le plus pur ivoire donnerait seul l'idée de l'éblouissante blancheur de cette peau, satinée, polie, d'un tissu tellement frais et ferme, que quelques gouttes d'eau, restées ensuite du bain à la racine des cheveux d'Adrienne, roulèrent dans la ligne serpentine de ses épaules, comme des perles de cristal sur du marbre blanc. Ce qui doublait encore chez elle l'éclat de cette carnation merveilleuse, particulière aux rousses, c'était le pourpre foncé de ses lèvres humides, le rose transparent de sa petite oreille, de ses narines dilatées et de ses ongles luisants comme s'ils eussent été vernis; partout enfin où son sang pur, vif et chaud, pouvait colorer l'épiderme, il annonçait la santé, la vie et la jeunesse. Les yeux d'Adrienne, très-grands et d'un noir velouté, tantôt petillaient de malice et d'esprit, tantôt s'ouvraient languissants et voilés entre deux franges de longs cils frisés, d'un noir aussi foncé que celui de ses fins sourcils, très-nettement arqués... car, par un charmant caprice de la nature, elle avait des cils et des sourcils noirs avec des cheveux roux; son front, petit comme celui des statues grecques, surmontait son visage d'un ovale parfait; son nez, d'une courbe délicate, était légèrement aquilin; l'émail de ses dents étincelait, et sa bouche vermeille, adorablement sensuelle, semblait appeler les doux baisers, les gais sourires et les délectations d'une friandise

délicate. On ne pouvait enfin voir un port de tête plus libre, plus fier, plus élégant, grâce à la grande distance qui séparait le cou et l'oreille de l'attache de ses larges épaules à fossettes.

Nous l'avons dit, Adrienne était rousse, mais rousse ainsi que le sont plusieurs des admirables portraits de femmes de Titien ou de Léonard de Vinci... C'est dire que l'or fluide n'offrait pas de reflets plus chatoyants, plus lumineux que sa masse de cheveux naturellement ondés, doux et fins comme de la soie, et si longs, si longs... qu'ils touchaient à terre lorsqu'elle était debout, et qu'elle pouvait s'en envelopper comme la Vénus aphrodite. A ce moment surtout ils étaient ravissants à voir. Georgette, les bras nus, debout derrière sa maîtresse, avait réuni à grand'peine dans une de ses petites mains blanches cette splendide chevelure dont le soleil doublait encore l'ardent éclat... Lorsque la jolie camériste plongea le peigne d'ivoire au milieu des flots ondoyants et dorés de cet énorme écheveau de soie, on eût dit que mille étincelles en jaillissaient; la lumière et le soleil jetaient des reflets non moins vermeils sur les grappes de nombreux et légers tire-bouchons qui, bien écartés du front, tombaient le long des joues d'Adrienne, et dans leur souplesse élastique caressaient la naissance de son sein de neige dont ils suivaient l'ondulation charmante.

Tandis que Georgette, debout, peignait les beaux cheveux de sa maîtresse, Hébé, un genou en terre, et ayant sur l'autre le pied mignon de mademoiselle de Cardoville, s'occupait de la chausser d'un tout petit soulier de satin noir, et croisait ses minces cothurnes sur un bas de soie à jour qui laissait deviner la blancheur rosée de la peau et accusait la cheville la plus fine, la plus déliée qu'on pût voir; Florine, un peu plus en arrière, présentait à sa maîtresse, dans une boîte de vermeil, une pâte parfumée dont Adrienne frotta légèrement ses éblouissantes mains aux doigts effilés qui semblaient teintes de carmin à leur extrémité... Enfin n'oublions pas Lutine qui, couchée sur les genoux de sa maîtresse, ouvrait ses grands yeux de toutes ses forces, et semblait suivre les diverses phases de la toilette d'Adrienne avec une sérieuse attention.

Un timbre argentin ayant résonné au dehors, Florine, à un signe de sa maîtresse, sortit et revint bientôt, portant une lettre sur un petit plateau de vermeil. Adrienne, pendant que ses femmes finissaient de la chausser, de la coiffer et de l'habiller, prit cette lettre, que lui écrivait le régisseur de la terre de Cardoville, et qui était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« Connaissant votre bon cœur et votre générosité, je me permets de « m'adresser à vous en toute confiance. Pendant vingt ans, j'ai servi feu M. le « comte-duc de Cardoville, votre père, avec zèle et probité ; je crois pouvoir « le dire... Le château est vendu, de sorte que moi et ma femme nous voici « à la veille d'être renvoyés et de nous trouver sans aucune ressource ; et, « à notre âge, hélas! c'est bien dur, mademoiselle... »

« Pauvres gens..., » dit Adrienne en s'interrompant de lire; « mon père, en effet, me vantait toujours leur dévouement et leur probité. » Elle continua :



Florine



« Il nous resterait bien un moyen de conserver notre place ;... mais il « s'agirait pour nous de faire une bassesse, et quoi qu'il puisse nous arriver, « ni moi ni ma femme ne voulons d'un pain acheté à ce prix-là... »

« Bien, bien... toujours les mêmes..., » dit Adrienne : « la dignité dans la pauvreté... c'est le parfum dans la fleur des prés. »

« Pour vous expliquer, mademoiselle, la chose indigne que l'on exige- « rait de nous, je dois vous dire d'abord qu'il y a deux jours, M. Rodin est « venu de Paris... »

« Ah! M. Rodin, » dit mademoiselle de Cardoville en s'interrompant de nouveau, « le secrétaire de l'abbé d'Aigrigny?... je ne m'étonne plus s'il s'agit d'une perfidie ou de quelque ténébreuse intrigue. Voyons. »

« M. Rodin est venu de Paris pour nous annoncer que la terre était ven- « due, et qu'il était certain de nous conserver notre place, si nous l'aidions « à donner pour confesseur à la nouvelle propriétaire un prêtre décrié, et « si, pour mieux arriver à ce but, nous consentions à calomnier un autre « desservant, excellent homme, très-respecté, très-aimé dans le pays ; ce « n'est pas tout, je devais secrètement écrire à M. Rodin deux fois par « semaine tout ce qui se passerait dans le château. Je dois avouer, made- « moiselle, que ces honteuses propositions ont été autant que possible « déguisées, dissimulées sous des prétextes assez spécieux ; mais malgré la « forme plus ou moins adroite, le fond de la chose est toujours tel que j'ai « eu l'honneur de vous le dire, mademoiselle... »

« Corruption... calomnie et délation ! » se dit Adrienne avec dégoût, « je ne puis songer à ces gens-là sans qu'involontairement s'éveillent en moi des idées de ténèbres, de venin et de vilains reptiles noirs... ce qui est en vérité d'un très-hideux aspect. Aussi j'aime mieux songer aux calmes et douces figures de ce pauvre Dupont et de sa femme. »

Adrienne continua :

« Vous pensez bien, mademoiselle, que nous n'avons pas hésité ; nous « quitterons Cardoville où nous sommes depuis vingt ans ; mais nous le « quitterons en honnêtes gens... Maintenant, mademoiselle, si parmi vos « brillantes connaissances vous pouviez, vous qui êtes si bonne, nous « trouver une place, en nous recommandant, peut-être, grâce à vous, « mademoiselle, sortirions-nous d'un bien cruel embarras... »

« Certainement, ce ne sera pas en vain qu'ils se seront adressés à moi... Arracher de braves gens aux griffes de M. Rodin, c'est un devoir et un plaisir ; car c'est à la fois chose juste et dangereuse... et j'aime tant braver qui est puissant et qui opprime ! »

Adrienne reprit :

« Après vous avoir parlé de nous, mademoiselle, permettez-nous d'im- « plorer votre protection pour d'autres, car il serait mal de ne songer qu'à « soi ; deux bâtiments ont fait naufrage sur nos côtes il y a trois jours ; « quelques passagers ont seulement pu être sauvés et conduits ici, où moi et « ma femme leur avons donné tous les soins nécessaires ; plusieurs de ces « passagers sont partis pour Paris, mais il en est resté un. Jusqu'à présent « ses blessures l'ont empêché de quitter le château et l'y retiendront encore « quelques jours... C'est un jeune prince indien, de vingt ans environ, et

« qui paraît aussi bon qu'il est beau, ce qui n'est pas peu dire, quoiqu'il ait « le teint cuivré comme les gens de son pays, dit-on. »

« Un prince indien! de vingt ans! jeune, bon et beau! » s'écria gaiement Adrienne, « c'est charmant et surtout très-peu vulgaire; ce prince naufragé a déjà toute ma sympathie... Mais que puis-je pour cet Adonis des bords du Gange qui vient échouer sur les côtes de Picardie? »

Les trois femmes d'Adrienne la regardèrent sans trop d'étonnement, habituées qu'elles étaient aux singularités de son caractère. Georgette et Hébé se prirent même à sourire discrètement; Florine, la grande belle fille brune et pâle, Florine sourit ainsi que ses jolies compagnes, mais un peu plus tard et pour ainsi dire par réflexion, comme si elle eût été d'abord et surtout occupée d'écouter et de retenir les moindres paroles de sa maîtresse, qui, fort intéressée à l'endroit de l'Adonis des bords du Gange, comme elle disait, continua la lecture de la lettre du régisseur :

« Un des compatriotes du prince indien, qui a voulu rester auprès de « lui pour le soigner, m'a laissé entendre que le jeune prince avait perdu « dans le naufrage tout ce qu'il possédait... et qu'il ne savait comment « faire pour trouver le moyen d'arriver à Paris, où sa prompte présence « était indispensable pour de grands intérêts... Ce n'est pas du prince que « je tiens ces détails, il paraît trop digne, trop fier pour se plaindre; mais « son compatriote, plus communicatif, m'a fait ces confidences en ajou- « tant que son jeune compatriote avait éprouvé déjà de grands malheurs, « et que son père, roi d'un pays de l'Inde, avait été dernièrement tué et « dépossédé par les Anglais... »

« C'est singulier, » dit Adrienne en réfléchissant, « ces circonstances me rappellent que souvent mon père me parlait d'une de nos parentes qui avait épousé dans l'Inde un roi indien auprès duquel le général Simon, qu'on vient de faire maréchal, avait pris du service... » Puis s'interrompant, elle ajouta en souriant : « Mon Dieu, que ce serait donc bizarre!... il n'y a qu'à moi que ces choses-là arrivent, et l'on dit que je suis originale;... ce n'est pas moi, ce me semble, c'est la Providence qui, en vérité, se montre quelquefois très-excentrique. Mais voyons donc si ce pauvre Dupont me dit le nom de ce beau prince... »

« Vous excuserez sans doute notre indiscrétion, mademoiselle; mais « nous aurions cru être bien égoïstes en ne vous parlant que de nos peines, « lorsqu'il y a auprès de nous un brave et digne prince aussi très à plain- « dre... Enfin, mademoiselle, veuillez me croire; je suis vieux, j'ai assez « d'expérience des hommes; eh bien! rien qu'à voir la noblesse et la dou- « ceur de la figure de ce jeune Indien, je jurerais qu'il est digne de l'intérêt « que je vous demande pour lui; il suffirait de lui envoyer une petite « somme d'argent pour lui acheter quelques vêtements européens, car il a « perdu tous ses vêtements indiens dans le naufrage. »

« Ciel! des vêtements européens!... » s'écria gaiement Adrienne. « Pauvre jeune prince! Dieu l'en préserve, et moi aussi! Le hasard m'envoie du fond de l'Inde un mortel assez favorisé pour n'avoir jamais porté cet abominable costume européen, ces hideux habits, ces affreux chapeaux qui rendent les hommes si ridicules, si laids, qu'en vérité il n'y a aucune vertu à

les trouver on ne peut moins séduisants... Il m'arrive enfin un beau jeune prince de ce pays d'Orient où les hommes sont vêtus de soie, de mousseline et de cachemire ; certes, je ne manquerai pas cette rare et unique occasion d'être très-sérieusement tentée... Ainsi donc, pas d'habits européens, quoi qu'en dise le pauvre Dupont... Mais le nom, le nom de ce cher prince! Encore une fois, quelle singulière rencontre, s'il s'agissait de ce cousin d'au delà du Gange! J'ai entendu dire, dans mon enfance, tant de bien de son royal père, que je serais ravie de faire à son fils bon et digne accueil... Mais voyons, voyons le nom... »

Adrienne continua :

« Si, en outre de cette petite somme, mademoiselle, vous pouviez être « assez bonne pour lui donner le moyen, ainsi qu'à son compatriote, de ga- « gner Paris, ce serait un grand service à rendre à ce pauvre jeune prince, « déjà si malheureux. Enfin, mademoiselle, je connais assez votre délicatesse « pour savoir que peut-être il vous conviendrait d'adresser ce secours au « prince sans être connue; dans ce cas, veuillez, je vous prie, disposer de « moi et compter sur ma discrétion; si, au contraire, vous désirez le lui faire « parvenir directement, voici son nom tel que me l'a écrit son compatriote : « *le prince Djalma, fils de Kadja-Sing, roi de Mandi.* »

« *Djalma!* » dit vivement Adrienne en paraissant rassembler ses souvenirs ; « *Kadja-Sing!*... oui... c'est cela... voici bien les noms que mon père m'a souvent répétés... en me disant qu'il n'y avait rien de plus chevaleresque, de plus héroïque au monde que ce vieux roi indien, notre parent par alliance ;... le fils n'a pas dérogé, à ce qu'il paraît. Oui, *Djalma... Kadja-Sing*... encore une fois, c'est cela ; ces noms ne sont pas si communs, » dit-elle en souriant, « qu'on puisse les oublier ou les confondre avec d'autres... Ainsi Djalma est mon cousin. Il est brave et bon, jeune et charmant... Il n'a surtout jamais porté l'affreux habit européen... et il est dénué de toutes ressources! C'est ravissant... c'est trop de bonheur à la fois... Vite... vite... improvisons un joli conte de fées... dont ce beau *prince Chéri* sera le héros... Pauvre oiseau d'or et d'azur égaré dans nos tristes climats ! qu'il trouve au moins ici quelque chose qui lui rappelle son pays de lumière et de parfums. » Puis s'adressant à une de ses femmes : « Georgette, prends du papier et écris, mon enfant. »

La jeune fille alla vers la table de bois doré où se trouvait un petit nécessaire à écrire, s'assit et dit à sa maîtresse : « J'attends les ordres de mademoiselle... »

Adrienne de Cardoville, dont le charmant visage rayonnait de joie, de bonheur et de gaieté, dicta le billet suivant, adressé à un bon vieux peintre, qui lui avait longtemps enseigné le dessin et la peinture, car elle excellait dans cet art comme dans tous les autres : « Mon cher Titien, mon bon Véronèse, mon digne Raphaël... vous allez me rendre un très-grand service, et vous le ferez, j'en suis sûre, avec cette parfaite obligeance que j'ai toujours trouvée en vous.... Vous allez tout de suite vous entendre avec le savant artiste qui a dessiné mes derniers costumes du quinzième siècle. Il s'agit cette fois de costumes indiens modernes pour un jeune homme... Oui, monsieur, pour un jeune homme... Et d'après ce que j'en imagine,

vous pourrez faire prendre mesure sur l'Antinoüs ou plutôt sur le Bacchus indien. ce sera plus à propos... Il faut que ces vêtements soient à la fois d'une grande exactitude. d'une grande richesse et d'une grande élégance; vous choisirez les plus belles étoffes possible, tâchez surtout qu'elles se rapprochent des tissus de l'Inde; vous y ajouterez pour ceintures et pour turbans six magnifiques châles de cachemire longs, dont deux blancs, deux rouges et deux orange; rien ne sied mieux aux teints bruns que ces couleurs-là. Ceci fait (et je vous donne tout au plus deux ou trois jours) vous partirez en poste dans ma berline pour le château de Cardoville que vous connaissez bien; le régisseur, l'excellent Dupont, un de vos anciens amis, vous conduira auprès d'un jeune prince indien nommé Djalma; vous direz à ce haut et puissant seigneur d'un autre monde que vous venez de la part d'un *ami* inconnu, qui, agissant en frère, lui envoie ce qui lui est nécessaire pour échapper aux affreuses modes d'Europe... Vous ajouterez que cet ami l'attend avec tant d'impatience, qu'il le conjure de venir tout de suite à Paris; si mon protégé objecte qu'il est souffrant, vous lui direz que ma voiture est une excellente dormeuse; vous y ferez établir le lit qu'elle renferme, et il s'y trouvera très-commodément. Il est bien entendu que vous excuserez très-humblement l'ami inconnu de ce qu'il n'envoie au prince ni riches palanquins, ni même, modestement, un éléphant, car, hélas! il n'y a de palanquins qu'à l'Opéra et d'éléphants qu'à la ménagerie: ce qui nous fera paraître étrangement sauvages aux yeux de mon protégé... Dès que vous l'aurez décidé à partir, vous vous remettrez rapidement en route, et vous m'amènerez ici, dans mon pavillon, rue de Babylone (quelle prédestination! de demeurer rue de Babylone... voilà du moins un nom qui a bon air pour un Oriental), vous m'amènerez. dis-je, ici ce cher prince qui a le bonheur d'être né dans le pays des fleurs, des diamants et du soleil. Vous aurez surtout la complaisance, mon bon et vieil ami, de ne pas vous étonner de ce nouveau caprice, et de ne vous livrer surtout à aucune conjecture extravagante... Sérieusement, le choix que je fais de vous dans cette circonstance... de vous que j'aime, que j'honore sincèrement, vous dit assez qu'au fond de tout ceci il y a autre chose qu'une apparente folie... » En dictant ces derniers mots, le ton d'Adrienne fut aussi sérieux, aussi digne, qu'il avait été jusqu'alors plaisant et enjoué. Mais bientôt elle reprit plus gaiement: « Adieu, mon vieil ami; je suis un peu comme ce capitaine des temps anciens dont vous m'avez fait tant de fois dessiner le nez héroïque et le menton conquérant, je plaisante avec une extrême liberté d'esprit au moment de la bataille; oui, car dans une heure, je livre une bataille, une grande bataille, à ma chère dévote de tante. Heureusement l'audace et le courage ne me manquent pas, et je grille d'engager l'action avec cette austère princesse. Adieu, mille bons souvenirs de cœur à votre excellente femme. Si je parle d'elle ici, entendez-vous, d'elle si justement respectée, c'est pour vous rassurer encore sur les suites de cet *enlèvement* à mon profit d'un charmant jeune prince, car il faut bien finir par où j'aurais dû commencer et vous avouer qu'il est charmant. Encore adieu... »

Puis s'adressant à Georgette: « As-tu écrit, petite? — Oui, mademoiselle... — Ah!... ajoute en post-scriptum: « Je vous envoie un crédit à

vue sur mon banquier pour toutes ces dépenses; ne ménagez rien... vous savez que je suis assez *grand seigneur*... (il faut bien me servir de cette expression masculine, puisque vous vous êtes exclusivement approprié, tyrans que vous êtes, ce terme significatif d'une noble générosité.) »

« Maintenant, Georgette, » dit Adrienne, apporte-moi une feuille de papier. et cette lettre, que je la signe. »

Mademoiselle de Cardoville prit la plume que lui présentait Georgette, signa la lettre et y renferma un bon sur son banquier, ainsi conçu :

« On payera à M. Norval, sur son reçu, la somme qu'il demandera pour dépenses faites en mon nom.

« ADRIENNE DE CARDOVILLE. »

Pendant toute cette scène, et durant que Georgette écrivait, Florine et Hébé avaient continué de s'occuper des soins de la toilette de leur maîtresse, qui avait quitté sa robe de chambre et s'était habillée, afin de se rendre auprès de sa tante. A l'attention soutenue, opiniâtre, quoique dissimulée, avec laquelle Florine avait écouté Adrienne dicter sa lettre à M. Norval, on voyait facilement que, selon son habitude, elle tâchait de retenir les moindres paroles de mademoiselle de Cardoville.

« Petite, » dit celle-ci à Hébé, « tu vas à l'instant envoyer cette lettre chez M. Norval. »

Le même timbre argentin sonna au dehors. Hébé se dirigeait vers la porte pour aller savoir ce que c'était, et exécuter les ordres de sa maîtresse; mais Florine se précipita pour ainsi dire au-devant d'elle pour sortir à sa place, et dit à Adrienne : « Mademoiselle veut-elle que je fasse porter cette lettre? J'ai besoin d'aller au grand hôtel. — Alors, vas-y, toi; Hébé, vois ce qu'on veut, et toi, Georgette, cachette cette lettre... »

Au bout d'un instant, pendant lequel Georgette cacheta la lettre, Hébé revint. « Mademoiselle, » dit-elle en rentrant, « cet ouvrier qui a retrouvé Lutine hier vous supplie de le recevoir un instant;... il est très-pâle... et il a l'air bien triste... — Aurait-il déjà besoin de moi?... Ce serait trop heureux, » dit gaiement Adrienne. « Fais entrer ce brave et honnête garçon dans le petit salon... et toi, Florine... envoie cette lettre à l'instant... » Florine sortit. Mademoiselle de Cardoville, suivie de Lutine, entra dans le petit salon, où l'attendait Agricol.





CHAPITRE XXXVI.

L'entretien.

Lorsque Adrienne de Cardoville entra dans le salon où l'attendait Agricol, elle était mise avec une extrême et élégante simplicité : une robe de casimir gros bleu, à corsage juste, brodée sur le devant en lacets de soie noire, selon la mode d'alors, dessinait sa taille de nymphe et sa poitrine arrondie ; un petit col de batiste uni et carré se rabattait sur un large ruban écossais noué en rosette, qui lui servait de cravate ; sa magnifique chevelure dorée encadrait sa blanche figure d'une incroyable profusion de longs et légers tire-bouchons qui atteignaient presque son corsage.

Agricol, afin de donner le change à son père et de lui faire croire qu'il se rendait véritablement aux ateliers de M. Hardy, s'était vu forcé de revêtir ses habits de travail ; seulement, il avait mis une blouse neuve, et le col de sa chemise de grosse toile bien blanche retombait sur une cravate noire négligemment nouée autour de son cou ; son large pantalon gris laissait voir des bottes très-proprement cirées, et il tenait entre ses mains musculeuses une belle casquette de drap toute neuve ; somme toute, cette blouse

bleue, brodée de rouge, qui, dégageant l'encolure brune et nerveuse du jeune forgeron, dessinant ses robustes épaules, retombait en plis gracieux, ne gênant en rien sa libre et franche allure, lui seyait beaucoup mieux que ne l'aurait fait un habit ou une redingote.

En attendant mademoiselle de Cardoville, Agricol examinait machinalement un magnifique vase d'argent admirablement ciselé; une petite plaque de même métal, attachée sur son socle de brèche antique, portait ces mots : *Ciselé par Jean-Marie, ouvrier ciseleur*, 1831.

Adrienne avait marché si légèrement sur le tapis de son salon, seulement séparé d'une autre pièce par des portières, qu'Agricol ne s'aperçut pas de la venue de la jeune fille; il tressaillit et se retourna vivement lorsqu'il entendit une voix argentine et perlée lui dire : « Voici un beau vase, n'est-ce pas, monsieur? — Très-beau, mademoiselle, » répondit Agricol assez embarrassé. « — Vous voyez que j'aime l'équité, » ajouta mademoiselle de Cardoville en lui montrant du doigt la petite plaque d'argent; « un peintre signe son tableau... un écrivain son livre, je tiens à ce qu'un ouvrier signe son œuvre. — Comment! mademoiselle, ce nom?... — Est celui du pauvre ciseleur qui a exécuté ce rare chef-d'œuvre pour un riche orfèvre... Lorsque celui-ci m'a vendu ce vase, il a été stupéfait de ma bizarrerie, il aurait presque dit de mon injustice, lorsque, après m'être fait nommer l'auteur de ce merveilleux ouvrage, j'ai voulu que ce fût son nom au lieu de celui de l'orfèvre qui fût inscrit sur le socle... A défaut de richesse, que l'artisan ait au moins le renom, n'est-ce pas juste, monsieur? »

Il était impossible à Adrienne d'engager plus gracieusement l'entretien; aussi le forgeron, commençant à se rassurer, répondit : « Étant ouvrier moi-même, mademoiselle... je ne puis qu'être doublement touché d'une pareille preuve d'équité. — Puisque vous êtes ouvrier, monsieur, je me félicite de cet à-propos, mais veuillez vous asseoir. » Et d'un geste rempli d'affabilité, elle lui indiqua un fauteuil de soie pourpre, broché d'or, prenant place elle-même sur une causeuse de même étoffe.

Voyant l'hésitation d'Agricol qui baissait de nouveau les yeux avec embarras, Adrienne lui dit gaiement, pour l'encourager, en lui montrant Lutine : « Cette pauvre petite bête, à laquelle je suis très-attachée, me sera toujours un souvenir vivant de votre obligeance, monsieur; aussi votre visite me semble d'un heureux augure; je ne sais quel bon pressentiment me dit que je pourrai peut-être vous être utile à quelque chose... — Mademoiselle..., » dit résolûment Agricol, « je me nomme Baudoin, je suis forgeron chez M. Hardy, au Plessy, près Paris; hier vous m'avez offert votre bourse... j'ai refusé... aujourd'hui je viens vous demander peut-être dix fois, vingt fois la somme que vous m'avez généreusement proposée;... je vous dis cela tout de suite, mademoiselle... parce que c'est ce qui me coûte le plus :... ces mots-là me brûlaient les lèvres, maintenant je serai plus à mon aise... — J'apprécie la délicatesse de vos scrupules, monsieur, » dit Adrienne; « mais si vous me connaissiez, vous vous seriez adressé à moi sans crainte;... combien vous faut-il? — Je ne sais pas, mademoiselle? — Comment! monsieur... vous ignorez quelle somme?... — Oui, mademoi-

selle, et je viens vous demander... non-seulement la somme qu'il me faut... mais encore quelle est la somme qu'il me faut? — Voyons, monsieur, » dit Adrienne en souriant, « expliquez-moi cela... malgré ma bonne volonté, vous sentez que je ne devine pas tout à fait ce dont il s'agit... — Mademoiselle, en deux mots, voici le fait : j'ai une bonne vieille mére qui, dans sa jennesse, s'est ruiné la santé à travailler pour m'élever, moi et un pauvre enfant abandonné qu'elle avait recueilli ; à présent, c'est à mon tour de la soutenir, c'est ce que j'ai le bonheur de faire... Mais pour cela, je n'ai que mon travail. Or, si je suis hors d'état de travailler, ma mère est sans ressources. — Maintenant, monsieur, votre mère ne peut manquer de rien, puisque je m'intéresse à elle... — Vous vous intéressez à elle, mademoiselle? — Sans doute. — Vous la connaissez donc? — A présent, oui... — Ah! mademoiselle, » dit Agricol avec émotion après un moment de silence, « je vous comprends... Tenez... vous avez un noble cœur ; la Mayeux avait raison... — La Mayeux? » dit Adrienne en regardant Agricol d'un air très-surpris ; car ces mots pour elle étaient une énigme.

L'ouvrier, qui ne rougissait pas de ses amis, reprit bravement : « Mademoiselle, je vais vous expliquer cela. La Mayeux est une pauvre jeune ouvrière bien laborieuse avec qui j'ai été élevé ; elle est contrefaite, voilà pourquoi on l'appelle la Mayeux. Vous voyez donc qne d'un côté elle est placée aussi bas que vous êtes placée haut. Mais pour le cœur... ponr la délicatesse... ah! mademoiselle... je suis sûr que vous la valez... Ç'a été tout de suite sa pensée, lorsque je lui ai raconté comment bier vons m'aviez donné cette belle fleur... — Je vous assure, monsieur, » dit Adrienne sincèrement touchée, « que cette comparaison me flatte et m'bonore plus que tout ce que vous pourriez me dire... Un cœur qui reste bon et délicat, malgré de cruelles infortunes, est un si rare trésor!... Il est si facile d'être bon, quand on a la jeunesse et la beauté! d'être délicat et généreux, qnand on a la riebesse! J'accepte donc votre comparaison... mais à condition que vous me mettrez bien vite à même de la mériter. Continuez donc, je vous prie. »

Malgré la gracieuse cordialité de mademoiselle de Cardoville, on devinait chez elle tant de cette dignité naturelle que donnent toujours l'indépendance du caractère, l'élévation de l'esprit et la noblesse des sentiments, qu'Agricol, oubliant l'idéale beauté de sa protectrice, éprouva bientôt pour elle une sorte d'affectueux et profond respect, qui contrastait singulièrement avec l'âge et la gaieté de la jeune fille qui lui inspirait ce sentiment.

« Si je n'avais que ma mère, mademoiselle, à la rigueur je ne m'inquiéterais pas trop d'un chômage forcé ; entre pauvres gens on s'aide, ma mère est adorée dans la maison, nos braves voisins viendraient à son secours ; mais ils ne sont pas beureux, et ils se priveraient pour elle, et leurs petits services lui seraient plus pénibles que la misère même, et puis enfin ce n'est pas seulement pour ma mère que j'ai besoin de travailler, mais pour mon père ; nous ne l'avions pas vu depuis dix-huit ans ; il vient d'arriver de Sibérie... il y était resté par dévouement à son ancien général, aujourd'bui le maréchal Simon. — Le maréchal Simon!... » dit vivement

Adrienne avec une expression de surprise. « — Vous le connaissez, mademoiselle ? — Je ne le connais pas personnellement, mais il a épousé une personne de notre famille... — Quel bonheur!... » s'écria le forgeron, « alors ses deux demoiselles, que mon père a ramenées de Russie... sont vos parentes... — Le maréchal a deux filles ? » demanda Adrienne de plus en plus étonnée et intéressée. « — Ah ! mademoiselle... deux petits anges de quinze ou seize ans... et si jolies, si douces! deux jumelles qui se ressemblent à s'y méprendre... Leur mère est morte en exil; le peu qu'elle possédait ayant été confisqué, elles sont venues ici avec mon père du fond de la Sibérie, voyageant bien pauvrement; mais il tâchait de leur faire oublier tant de privations à force de dévouement... de tendresse... Brave père !... vous ne croiriez pas, mademoiselle, qu'avec un courage de lion il est bon... comme une mère... — Et où sont ces chères enfants, monsieur ?» dit Adrienne. « — Chez nous, mademoiselle... c'est ce qui rendait ma position si difficile, c'est ce qui m'a donné le courage de venir à vous ; ce n'est pas qu'avec mon travail je ne puisse suffire à notre petit ménage ainsi augmenté... mais si l'on m'arrête? — Vous arrêter !... et pourquoi? — Tenez, mademoiselle... ayez la bonté de lire cet avis, que l'on a envoyé à la Mayeux... cette pauvre fille dont je vous ai parlé... une sœur pour moi... » Et Agricol remit à mademoiselle de Cardoville la lettre anonyme écrite à l'ouvrière.

Après l'avoir lue, Adrienne dit au forgeron avec surprise : « Comment ! monsieur, vous êtes poëte?... — Je n'ai ni cette prétention, ni cette ambition, mademoiselle ;... seulement, quand je reviens auprès de ma mère, après ma journée de travail... ou souvent même en forgeant mon fer, pour me distraire ou me délasser, je m'amuse à rimer... tantôt quelques odes, tantôt des chansons. — Et ce *Chant des Travailleurs*, dont on parle dans cette lettre, est donc bien hostile, bien dangereux ? — Mon Dieu! non, mademoiselle, au contraire, car moi j'ai le bonheur d'être employé chez M. Hardy qui rend la position de ses ouvriers aussi heureuse que celle de nos autres camarades l'est peu... et je m'étais borné à faire, en faveur de ceux-ci qui composent la masse, une réclamation chaleureuse, sincère. équitable, rien de plus; mais vous le savez peut-être, mademoiselle, dans ce temps de conspiration et d'émeute souvent on est incriminé, emprisonné légèrement... Qu'un tel malheur m'arrive... que deviendront ma mère... mon père... et les deux orphelines que nous devons regarder comme de notre famille jusqu'au retour du maréchal Simon?... Aussi, mademoiselle, pour échapper à ce malheur, je venais vous demander, dans le cas où je risquerais d'être arrêté, de me fournir une caution; de la sorte je ne serais pas forcé de quitter l'atelier pour la prison, et mon travail suffirait à tout, j'en réponds. — Dieu merci, » dit gaiement Adrienne, « ceci pourra s'arranger parfaitement; désormais, monsieur le poëte, vous puiserez vos inspirations dans le bonheur et non dans le chagrin... triste Muse!... D'abord votre caution sera faite... — Ah! mademoiselle... vous nous sauvez. — Il se trouve ensuite que le médecin de notre famille est fort lié avec un ministre très-important. Entendez-le comme vous voudrez, » dit-elle en souriant, « vous ne vous tromperez guère. Le docteur a sur ce grand homme d'État beaucoup d'influence, car il a toujours eu le bonheur de lui con-

seiller, par raison de santé, les douceurs de la vie privée, la veille du jour où on lui a ôté son portefeuille. Soyez donc parfaitement tranquille ; si la caution était insuffisante, nous aviserions à d'autres moyens. — Mademoiselle, » dit Agricol avec une émotion profonde, « je vous devrai le repos, peut-être la vie de ma mère... croyez-moi, je ne serai jamais ingrat. — C'est tout simple... Maintenant autre chose : il faut bien que ceux qui ont trop aient le droit de venir en aide à ceux qui n'ont pas assez... Les filles du maréchal Simon sont de ma famille ; elles logeront ici, avec moi ; ce sera plus convenable ; vous en préviendrez votre bonne mère, et, ce soir, en allant la remercier de l'hospitalité qu'elle a donnée à mes jeunes parentes, j'irai les chercher. »

Tout à coup Georgette, soulevant la portière qui séparait le salon d'une pièce voisine, entra précipitamment et d'un air effrayé. « Ah ! mademoiselle, » s'écria-t-elle, « il se passe quelque chose d'extraordinaire dans la rue... — Comment cela?... explique-toi. — Je venais de reconduire ma couturière jusqu'à la petite porte, il m'a semblé voir des hommes de mauvaise mine regarder attentivement les murs et les croisées du petit bâtiment attenant au pavillon, comme s'ils voulaient épier quelqu'un. — Mademoiselle, » dit Agricol avec chagrin, « je ne m'étais pas trompé, c'est moi qu'on cherche... — Que dites-vous? — Il m'avait semblé être suivi depuis la rue Saint-Merry... Il n'y a plus à en douter ; on m'aura vu entrer chez vous, et l'on veut m'arrêter... Ah ! maintenant, mademoiselle, que votre intérêt est acquis à ma mère... maintenant que je n'ai plus d'inquiétude pour les filles du maréchal Simon, plutôt que de vous exposer au moindre désagrément, je cours me livrer... — Gardez-vous-en bien, monsieur, » dit vivement Adrienne, « la liberté est une trop bonne chose pour la sacrifier volontairement... D'ailleurs Georgette peut se tromper ;... mais, en tous cas, je vous en prie, ne vous livrez pas... Croyez-moi, évitez d'être arrêté... cela facilitera, je pense, beaucoup mes démarches... car il me semble que la justice se montre d'un attachement exagéré pour ceux qu'elle a une fois saisis... — Mademoiselle, » dit Hébé en entrant aussi d'un air inquiet, « un homme vient de frapper à la petite porte... il a demandé si un jeune homme en blouse bleue n'était pas entré ici... Il a ajouté que la personne qu'il cherchait se nommait Agricol Baudoin... et qu'on avait quelque chose de très-important à lui apprendre... — C'est mon nom, » dit Agricol, « c'est une ruse pour m'engager à sortir... — Évidemment, » dit Adrienne ; « aussi faut-il la déjouer. Qu'as-tu répondu, mon enfant? » ajouta-t-elle en s'adressant à Hébé. « — Mademoiselle... j'ai répondu que je ne savais pas de qui on voulait parler. — A merveille... Et l'homme questionneur?... — Il s'est éloigné, mademoiselle. — Sans doute pour revenir bientôt, » dit Agricol. « — C'est très-probable, » reprit Adrienne. « Aussi, monsieur, faut-il vous résigner à rester ici quelques heures. Je suis malheureusement obligée de me rendre à l'instant chez madame la princesse de Saint-Dizier, ma tante, pour une entrevue très-importante, qui ne pouvait déjà souffrir aucun retard, mais qui est rendue plus pressante encore par ce que vous venez de m'apprendre au sujet des filles du maréchal Simon... Restez donc ici, monsieur, puisqu'en sortant vous seriez certainement arrêté. — Mademoiselle... pardonnez

mon refus... Mais encore une fois, je ne dois pas accepter cette offre généreuse. — Et pourquoi? — On a tenté de m'attirer au dehors afin de ne pas avoir à pénétrer légalement chez vous; mais à cette heure, mademoiselle, si je ne sors pas, on entrera, et jamais je ne vous exposerai à un pareil désagrément. Je ne suis plus inquiet de ma mère, que m'importe la prison? — Et le chagrin que votre mère ressentira? et ses inquiétudes? et ses craintes? n'est-ce donc rien? Et votre père; et cette pauvre ouvrière qui vous aime comme un frère et que je vaux par le cœur, dites-vous, monsieur, l'oubliez-vous aussi?... Croyez-moi, épargnez ces tourments à votre famille... Restez ici; avant ce soir je suis certaine, soit par caution, soit autrement, de vous délivrer de ces ennuis... — Mais, mademoiselle, en admettant que j'accepte votre offre généreuse... on me trouvera ici. — Pas du tout... Il y a dans ce pavillon, qui servait autrefois de petite maison (vous voyez .. monsieur, » dit Adrienne en souriant, « que j'habite un lieu bien profane), il y a dans ce pavillon une cachette si merveilleusement bien imaginée, qu'elle peut défier toutes les recherches; Georgette va vous y conduire; vous y serez très-commodément, vous pourrez même y écrire quelques vers pour moi, si la situation vous inspire... — Ah! mademoiselle, que de bontés!... Comment ai-je mérité?... — Comment, monsieur? je vais vous le dire : admettez que votre caractère, que votre position ne méritent aucun intérêt; admettez que je n'aie pas contracté une dette sacrée envers votre père pour les soins touchants qu'il a eus des filles du maréchal Simon, mes parentes... Mais songez au moins... à Lutine, monsieur, » dit Adrienne en riant, « à Lutine que voilà... et que vous avez rendue à ma tendresse... Sérieusement... si je ris, » reprit cette singulière et folle créature, « c'est qu'il n'y a pas le moindre danger pour vous, et que je me trouve dans un accès de bonheur; ainsi donc, monsieur, écrivez-moi vite votre adresse et celle de votre mère sur ce portefeuille; suivez Georgette et faites-moi de très-jolis vers si vous ne vous ennuyez pas trop dans cette prison où vous fuyez... une prison. »

Pendant que Georgette conduisait le forgeron dans la cachette, Hébé apportait à sa maîtresse un petit chapeau de castor gris à plume grise, car Adrienne devait traverser le parc pour se rendre au grand hôtel occupé par madame la princesse de Saint-Dizier.

. . . .

Un quart d'heure après cette scène, Florine entrait mystérieusement dans la chambre de madame Grivois, première femme de la princesse de Saint-Dizier. « Eh bien! » demanda madame Grivois à la jeune fille. « — Voici les notes que j'ai pu prendre dans la matinée, » dit Florine en remettant un papier à la duègne; « heureusement, j'ai bonne mémoire... — A quelle heure, au juste, est-elle rentrée ce matin? » dit vivement la duègne. « — Qui, madame? — Mademoiselle Adrienne. — Mais elle n'est pas sortie, madame;... nous l'avons mise au bain à neuf heures. — Mais avant neuf heures, elle est rentrée, après avoir passé la nuit dehors? Car voilà où elle en est arrivée pourtant. » Florine regardait madame Grivois avec un profond étonnement. « — Je ne vous comprends pas, madame. — Comment, mademoiselle n'est pas rentrée ce matin, à huit heures, par la petite porte du jardin? Osez donc mentir! — J'avais été souffrante hier, je ne suis

descendue qu'à neuf heures, pour aider Georgette et Hébé à sortir mademoiselle du bain... j'ignore ce qui s'est passé auparavant, je vous le jure, madame... — C'est différent... vous vous informerez de ce que je viens de vous dire là auprès de vos compagnes; elles ne se défient pas de vous, elles vous diront tout... — Oui, madame. — Qu'a fait mademoiselle ce matin, depuis que vous l'avez vue? — Mademoiselle a dicté une lettre à Georgette pour M. Norval; j'ai demandé d'être chargée de l'envoyer afin d'avoir un prétexte pour sortir et pour noter ce que j'avais retenu... — Bon... et cette lettre? — Jérôme vient de sortir; je la lui ai donnée pour qu'il la mît à la poste... — Maladroite! » s'écria madame Grivois, « vous ne pouviez pas me l'apporter? — Mais puisque mademoiselle a dicté tout haut à Georgette, selon son habitude, je savais le contenu de cette lettre et je l'ai écrit dans la note. — Ce n'est pas la même chose... il était possible qu'il fût bon de retarder l'envoi de cette lettre... la princesse va être très-contrariée... — J'avais cru bien faire... madame. — Mon Dieu! je sais que ce n'est pas la bonne volonté qui vous manque; depuis six mois on est satisfait de vous... mais cette fois vous avez commis une grave imprudence... — Ayez de l'indulgence... madame... ce que je fais est assez pénible. » Et la jeune fille étouffa un soupir.

Madame Grivois la regarda fixement et lui dit d'un ton sardonique : « Eh bien! ma chère, ne continuez pas... si vous avez des scrupules... vous êtes libre... allez-vous-en... — Vous savez bien que je ne suis pas libre, madame.... » dit Florine en rougissant. Une larme lui vint aux yeux et elle ajouta : « Je suis dans la dépendance de M. Rodin qui m'a placée ici... — Alors à quoi bon ces soupirs? — Malgré soi, on a des remords... Mademoiselle... est si bonne... si confiante... — Elle est parfaite assurément, mais vous n'êtes pas ici pour me faire son éloge... Qu'y a-t-il ensuite? — L'ouvrier qui a hier retrouvé et rapporté Lutine est venu tout à l'heure demander à parler à mademoiselle. — Et cet homme... est-il encore chez elle? — Je l'ignore... il entrait seulement lorsque je suis sortie avec la lettre...— Vous vous arrangerez pour savoir ce qu'est venu faire cet ouvrier chez mademoiselle;... vous trouverez un prétexte pour revenir dans la journée m'en instruire. — Oui, madame... — Mademoiselle a-t-elle paru préoccupée, inquiète, effrayée de l'entrevue qu'elle doit avoir aujourd'hui avec la princesse? Elle cache si peu ce qu'elle pense que vous devez le savoir. — Mademoiselle a été gaie comme à l'ordinaire, elle a même plaisanté là-dessus. — Ah! elle a plaisanté...., » dit la duègne. Et elle ajouta entre ses dents, sans que Florine pût l'entendre : « Rira bien qui rira le dernier; malgré son audace et son caractère diabolique... elle tremblerait, elle demanderait grâce... si elle savait ce qui l'attend aujourd'hui... » Puis, s'adressant à Florine : « Retournez au pavillon et défendez-vous, je vous le conseille, de ces beaux scrupules qui pourraient vous jouer un mauvais tour, ne l'oubliez pas. — Je ne peux pas oublier que je ne m'appartiens plus, madame... — A la bonne heure, et à tantôt. »

Florine quitta le grand hôtel et traversa le parc pour regagner le pavillon. Madame Grivois se rendit aussitôt auprès de la princesse de Saint-Dizier.



CHAPITRE XXXVII.

Une jésuitesse.

Pendant que les scènes précédentes se passaient dans la rotonde Pompadour, occupée par mademoiselle de Cardoville, d'autres événements avaient lieu dans le grand hôtel occupé par madame la princesse de Saint-Dizier.

L'élégance et la somptuosité du pavillon du jardin contrastaient étrangement avec le sombre intérieur de l'hôtel, dont la princesse habitait le premier étage ; car la disposition du rez-de-chaussée ne le rendait propre qu'à donner des fêtes, et depuis longtemps madame de Saint-Dizier avait renoncé à ces splendeurs mondaines ; la gravité de ses domestiques, tous âgés et vêtus de noir, le profond silence qui régnait dans sa demeure, où l'on ne parlait pour ainsi dire qu'à voix basse, la régularité presque monastique de cette immense maison donnaient à l'entourage de la princesse un caractère triste et sévère.

Un homme du monde, qui joignait un grand courage à une rare indépendance de caractère, parlant de madame la princesse de Saint-Dizier (à qui Adrienne de Cardoville *allait*, selon son expression, *livrer une grande bataille*), disait ceci : « Afin de ne pas avoir madame de Saint-Dizier pour ennemie, moi qui ne suis ni plat ni lâche, j'ai, pour la première fois de ma vie, fait une platitude et une lâcheté. » Et cet homme parlait sincèrement.

Mais madame de Saint-Dizier n'était pas tout d'abord arrivée à ce haut

degré d'*importance*. Quelques mots sont nécessaires pour poser nettement diverses phases de la vie de cette femme dangereuse, implacable, qui, par son affiliation à l'ORDRE, avait acquis une puissance occulte et formidable; car il y a quelque chose de plus menaçant encore qu'un *jésuite*... c'est une *jésuitesse*; et quand on a vu un certain monde, on sait qu'il existe malheureusement beaucoup de ces affiliées, de robe plus ou moins courte[1]. Madame de Saint-Dizier, autrefois fort belle, avait été, pendant les dernières années de l'empire et les premières années de la restauration, une des femmes les plus à la mode de Paris, d'un esprit remuant, actif, aventureux, dominateur, d'un cœur froid et d'une imagination vive; elle s'était extrêmement livrée à la galanterie, non par tendresse de cœur, mais par amour de l'intrigue, qu'elle aimait comme les hommes aiment le jeu... à cause des émotions qu'elle procure. Malheureusement tel avait toujours été l'aveuglement ou l'insouciance de son mari, le prince de Saint-Dizier (frère aîné du comte de Rennepont, duc de Cardoville, père d'Adrienne), que, durant sa vie, il ne dit jamais un mot qui pût faire penser qu'il soupçonnait les aventures de sa femme. Aussi ne trouvant pas sans doute assez de difficultés dans ces liaisons, d'ailleurs si commodes sous l'empire, la princesse, sans renoncer à la galanterie, crut lui donner plus de mordant, plus de verdeur, en la compliquant de quelques intrigues politiques. S'attaquer à Napoléon, creuser une mine sous les pieds du colosse, cela du moins promettait des émotions capables de satisfaire le caractère le plus exigeant. Pendant quelque temps, tout alla pour le mieux; jolie et spirituelle, adroite et fausse, perfide et séduisante, entourée d'adorateurs qu'elle fanatisait, mettant une sorte de coquetterie féroce à leur faire jouer leur tête dans de graves complots, la princesse espéra ressusciter la Fronde, et entama une correspondance secrète très-active avec quelques personnages influents à l'étranger, bien connus pour leur haine contre l'empereur et contre la France; de là datèrent ses premières relations épistolaires avec le marquis d'Aigrigny, alors colonel au service de Russie, et aide de camp de Moreau. Mais un jour, toutes ces belles menées furent découvertes, plusieurs chevaliers de madame de Saint-Dizier furent envoyés à Vincennes, et l'empereur, qui aurait pu sévir terriblement, se contenta d'exiler la princesse dans une de ses terres près de Dunkerque.

A la restauration, les *persécutions* dont madame de Saint-Dizier avait souffert pour la bonne cause lui furent comptées, et elle acquit même alors une assez grande influence, malgré la légèreté de ses mœurs. Le marquis d'Aigrigny, ayant pris du service en France, s'y était fixé; il était charmant, et aussi fort à la mode; il avait correspondu et conspiré avec la princesse sans la connaître; ces *précédents* amenèrent nécessairement entre eux une liaison. L'amour-propre effréné, le goût des plaisirs bruyants, de grands besoins de haine, d'orgueil et de domination, l'espèce de sympathie mauvaise dont l'attrait perfide rapproche les natures perverses sans les confondre, avaient fait de la princesse et du marquis plutôt deux complices que deux amants. Cette liaison, basée sur des sentiments égoïstes, amers, sur l'appui redou-

[1] On sait que les membres laïques de l'ordre se nomment jésuites *de robe courte*.

table que deux caractères de cette trempe dangereuse pouvaient se prêter contre un monde où leur esprit d'intrigue, de galanterie et de dénigrement leur avait fait beaucoup d'ennemis, cette liaison dura jusqu'au moment où, après son duel avec le général Simon, le marquis entra au séminaire, sans que l'on connût la cause de cette résolution subite.

La princesse, ne trouvant pas l'heure de la conversion sonnée pour elle, continua de s'abandonner au tourbillon du monde avec une ardeur âpre, jalouse, haineuse, car elle voyait finir ses dernières belles années.

On jugera, par le fait suivant, du caractère de cette femme. Encore fort agréable, elle voulut terminer sa vie mondaine par un éclatant et dernier triomphe, ainsi qu'une grande comédienne sait se retirer à temps du théâtre, afin de laisser des regrets. Voulant donner cette consolation suprême à sa vanité, la princesse choisit habilement ses victimes; elle avisa dans le monde un jeune couple qui s'idolâtrait, et, à force d'astuce, de manége, elle enleva l'amant à sa maîtresse, ravissante femme de dix-huit ans dont il était adoré. Ce succès bien constaté, madame de Saint-Dizier quitta le monde dans tout l'éclat de son aventure. Après plusieurs longs entretiens avec l'abbé marquis d'Aigrigny, alors prédicateur fort renommé, elle partit brusquement de Paris, et alla passer deux ans dans sa terre près de Dunkerque, où elle n'emmena qu'une de ses femmes, madame Grivois. Lorsque la princesse revint, on ne put reconnaître cette femme autrefois frivole, galante et dissipée; la métamorphose était complète, extraordinaire, presque effrayante. L'hôtel de Saint-Dizier, jadis ouvert aux joies, aux fêtes, aux plaisirs, devint silencieux et austère; au lieu de ce qu'on appelle *le monde élégant*, la princesse ne reçut plus chez elle que des femmes d'une dévotion retentissante, des hommes importants, mais cités pour la sévérité outrée de leurs principes religieux et monarchiques. Elle s'entoura surtout de certains membres considérables du haut clergé; une congrégation de femmes fut placée sous son patronage; elle eut confesseur, chapelle, aumônier, et même directeur, mais ce dernier exerçait *in partibus;* le marquis abbé d'Aigrigny resta véritablement son guide spirituel; il est inutile de dire que depuis longtemps leurs relations de galanterie avaient complètement cessé. Cette conversion soudaine, complète et surtout très-bruyamment prônée, frappa le plus grand nombre d'admiration et de respect; quelques-uns, plus pénétrants, sourirent. Un trait, entre mille, fera connaître l'effrayante puissance que la princesse avait acquise depuis son affiliation. Ce trait montrera aussi le caractère souterrain, vindicatif et impitoyable de cette femme qu'Adrienne de Cardoville s'apprêtait si imprudemment à braver. Parmi les personnes qni sourirent plus ou moins de la conversion de madame de Saint-Dizier, se trouvait le jeune et charmant couple qu'elle avait désuni si cruellement avant de quitter pour toujours la scène galante du monde : tous deux, plus passionnés que jamais, s'étaient réunis dans leur amour, après cet orage passager, bornant leur vengeance à quelques piquantes plaisanteries sur la conversion de la femme qui leur avait fait tant de mal... Quelqne temps après, une terrible fatalité s'appesantissait sur les deux amants. Un mari, jusqu'alors aveugle... était brusquement éclairé par des révélations anonymes; un épouvantable éclat s'ensuivit; la jeune femme

fut perdue. Quant à l'amant, des bruits vagues, peu précisés, mais remplis de réticences perfidement calculées et mille fois plus odieuses qu'une accusation formelle, que l'on peut au moins combattre et détruire, étaient répandus sur lui avec tant de persistance, avec une si diabolique habileté, et par des voies si diverses, que ses meilleurs amis se retirèrent peu à peu de lui, subissant à leur insu l'influence lente et irrésistible de ce bourdonnement incessant et confus, qui pourtant peut se résumer par ceci : « Eh bien ! vous savez ! ***? — Non ! — On dit de bien vilaines choses sur lui ! — Ah ! vraiment ? Et quoi donc ? — Je ne sais, de mauvais bruits... des rumeurs fâcheuses pour son honneur. — Diable... c'est grave... Cela m'explique alors pourquoi il est maintenant reçu plus que froidement. — Quant à moi, désormais je l'éviterai. — Et moi aussi, etc., etc. » Le monde est ainsi fait, qu'il n'en faut souvent pas plus pour flétrir un homme auquel d'assez grands succès ont mérité beaucoup d'envieux. C'est ce qui arriva à l'homme dont nous parlons. Le malheureux, voyant le vide se former autour de lui, sentant, pour ainsi dire, la terre manquer sous ses pieds, ne savait où chercher, où prendre l'insaisissable ennemi dont il sentait les coups ; car jamais il ne lui était venu à la pensée de soupçonner la princesse, qu'il n'avait pas revue depuis son aventure avec elle. Voulant à toute force savoir la cause de cet abandon et de ces mépris, il s'adressa à un de ses anciens amis ; celui-ci lui répondit d'une manière dédaigneusement évasive ; l'autre s'emporta, demanda satisfaction... son adversaire lui dit : « Trouvez deux témoins de votre connaissance et de la mienne... et je me bats avec vous. » Le malheureux n'en trouva pas un... Enfin, délaissé par tous sans avoir jamais pu s'expliquer ce délaissement, souffrant atrocement du sort de la femme qui avait été perdue pour lui, il devint fou de douleur, de rage, de désespoir, et se tua... Le jour de sa mort, madame de Saint-Dizier dit qu'une vie aussi honteuse devait avoir nécessairement une pareille fin ; que celui qui pendant si longtemps s'était fait un jeu des lois divines et humaines ne pouvait terminer sa misérable vie que par un dernier crime... le suicide !... Et les amis de madame de Saint-Dizier répétèrent et colportèrent ces terribles paroles d'un air contrit, béat et convaincu.

Ce n'était pas tout, à côté du châtiment se trouvait la récompense. Les gens qui observent remarquaient que les favoris de la coterie religieuse de madame de Saint-Dizier arrivaient à de hautes positions avec une rapidité singulière. Les jeunes gens *vertueux*, et puis religieusement assidus aux prônes, étaient mariés à de riches orphelines du *Sacré-Cœur* que l'on tenait en réserve ; pauvres jeunes filles qui, apprenant trop tard ce que c'est qu'un mari dévot, choisi et imposé par des dévotes, expiaient souvent par des larmes bien amères la trompeuse faveur d'être ainsi admises parmi ce monde hypocrite et faux où elles se trouvaient étrangères, sans appui, et qui les écrasait si elles osaient se plaindre de l'union à laquelle on les avait condamnées. Dans le salon de madame de Saint-Dizier se faisaient des préfets, des colonels, des receveurs généraux, des députés, des académiciens, des évêques, des pairs de France, auxquels on ne demandait, en retour du tout-puissant appui qu'on leur donnait, que d'affecter des dehors pieux, de communier quelquefois en public, de jurer une guerre acharnée à tout ce qui était

impie ou révolutionnaire, et surtout de correspondre confidentiellement, sur *différents sujets de son choix*, avec l'abbé d'Aigrigny, distraction fort agréable d'ailleurs, car l'abbé était l'homme du monde le plus aimable, le plus spirituel et surtout le plus accommodant.

Voici à ce propos un fait *historique* qui a manqué à l'ironie amère et vengeresse de Molière ou de Pascal. C'était pendant la dernière année de la restauration; un des hauts dignitaires de la cour, homme indépendant et ferme, ne *pratiquait pas*, comme disent les bons pères, c'est-à-dire qu'il ne communiait pas. L'évidence où le mettait sa position pouvait rendre cette indifférence d'un fâcheux exemple; on lui dépêcha l'abbé marquis d'Aigrigny : celui-ci, connaissant le caractère honorable et élevé du récalcitrant, sentit que, s'il pouvait l'amener à *pratiquer*, par quelque moyen que ce fût, l'*effet* serait des meilleurs; en homme d'esprit et sachant à qui il s'adressait, l'abbé fit bon marché du dogme, du fait religieux en lui-même; il ne parla que des convenances, de l'exemple salutaire qu'une pareille résolution produirait sur le public. « M. l'abbé, » dit l'autre, « je respecte plus la religion que vous-même, je regarderais comme une jonglerie infâme de communier sans conviction. — Allons, allons, homme intraitable, *Alceste* renfrogné, » dit le marquis abbé en souriant finement, « on mettra d'accord vos scrupules et le profit que vous aurez, croyez-moi, à m'écouter : *on vous ménagera* UNE COMMUNION BLANCHE; car, après tout, que demandons-nous? l'apparence. » Or, une *communion blanche* se pratique avec une hostie non consacrée. L'abbé marquis en fut pour ses offres rejetées avec indignation; mais l'homme de cour fut destitué. Et cela n'était pas un fait isolé; malheur à ceux qui se trouvaient en opposition de principes et d'intérêts avec madame de Saint Dizier ou ses amis : tôt ou tard, directement ou indirectement, ils se voyaient frappés d'une manière cruelle, presque toujours irréparable, ceux-ci dans leurs relations les plus chères, ceux-là dans leur crédit, d'autres dans leur honneur, d'autres enfin dans les fonctions officielles dont ils vivaient; et cela par l'action sourde, latente, continue, d'un dissolvant terrible et mystérieux, qui minait invisiblement les réputations, les fortunes, les positions les plus solidement établies, jusqu'au moment où elles s'abîmaient à jamais au milieu de la surprise et de l'épouvante générale.

On concevra maintenant que sous la restauration la princesse de Saint-Dizier fût devenue singulièrement influente et redoutable. Lors de la révolution de juillet, elle s'était *ralliée*, et, chose bizarre, tout en conservant des relations de famille et de société avec quelques personnes très-fidèles au culte de la monarchie déchue, on lui attribuait encore beaucoup d'action et de pouvoir. Disons enfin que le prince de Saint-Dizier étant décédé sans enfants depuis plusieurs années, sa fortune personnelle, très-considérable, était retournée à son frère puîné, le père d'Adrienne de Cardoville; ce dernier étant mort depuis dix-huit mois, cette jeune fille se trouvait donc alors la dernière et seule représentante de cette branche de la famille des Rennepont.

La princesse de Saint-Dizier attendait sa nièce dans un assez grand salon tendu de damas vert sombre; les meubles, recouverts de pareille étoffe.

étaient d'ébène sculptée, ainsi que la bibliothèque remplie de livres pieux. Quelques tableaux de sainteté, un grand christ d'ivoire sur un fond de velours noir, achevaient de donner à cette pièce une apparence austère et lugubre. Madame de Saint-Dizier, assise devant un grand bureau, achevait de cacheter plusieurs lettres, car elle avait une correspondance fort étendue et fort variée. Alors âgée de quarante-cinq ans environ, elle était belle encore; les années avaient épaissi sa taille, qui, autrefois d'une élégance remarquable, se dessinait pourtant encore assez avantageusement sous sa robe noire montante. Son bonnet fort simple, orné de rubans gris, laissait voir ses cheveux blonds lissés en épais bandeaux. Au premier abord, on restait frappé de son air à la fois digne et simple; on cherchait en vain sur cette physionomie, alors remplie de componction et de calme, la trace des agitations de sa vie passée; à la voir si naturellement grave et réservée, l'on ne pouvait s'habituer à la croire l'héroïne de tant d'intrigues, de tant d'aventures galantes; bien plus, si par hasard elle entendait un propos quelque peu léger, la figure de cette femme, qui avait fini par se croire environ une mère de l'Église, exprimait aussitôt un étonnement candide et douloureux, qui se changeait bientôt en un air de chasteté révoltée et de commisération dédaigneuse. Du reste, lorsqu'il le fallait, le sourire de la princesse était encore rempli de grâce et même d'une séduisante et irrésistible bonhomie; son grand œil bleu savait, à l'occasion, devenir affectueux et caressant; mais si l'on osait froisser son orgueil, contrarier ses volontés ou nuire à ses intérêts, et qu'elle pût, sans se commettre, laisser éclater ses ressentiments, alors sa figure, habituellement placide et sérieuse, trahissait une froide et implacable méchanceté.

A ce moment, madame Grivois entra dans le cabinet de la princesse, tenant à la main le *rapport* que Florine venait de lui remettre sur la matinée d'Adrienne de Cardoville. Madame Grivois était depuis vingt ans au service de madame de Saint-Dizier; elle savait tout ce qu'une femme de chambre intime peut et doit savoir de sa maîtresse, lorsque celle-ci a été fort galante. Était-ce volontairement que la princesse avait conservé ce témoin si bien instruit des nombreuses erreurs de sa jeunesse? C'est ce que l'on ignorait généralement. Ce qui demeurait évident, c'est que madame Grivois jouissait auprès de la princesse de grands priviléges, et qu'elle était considérée par elle plutôt comme une femme de compagnie que comme une femme de chambre.

« Voici, madame, les notes de Florine, » dit madame Grivois en remettant le papier à la princesse. « — J'examinerai cela *tout à l'heure,* » répondit madame de Saint-Dizier; « mais, dites-moi; ma nièce va se rendre ici. Pendant la conférence à laquelle elle va assister, vous conduirez dans son pavillon une personne qui doit bientôt venir et qui vous demandera de ma part. — Bien, madame. — Cet homme fera un inventaire exact de tout ce que renferme le pavillon qu'Adrienne habite. Vous veillerez à ce que rien ne soit omis : ceci est de la plus grande importance. — Oui, madame... Mais si Georgette ou Hébé veulent s'opposer... — Soyez tranquille, l'homme chargé de cet inventaire a une qualité telle, que lorsqu'elles le connaîtront, ces filles n'oseront s'opposer ni à cet inventaire, ni aux autres mesures qu'il

a encore à prendre... Il ne faudrait pas manquer, tout en l'accompagnant, d'insister sur certaines particularités destinées à confirmer les bruits que vous avez répandus depuis quelque temps... — Soyez tranquille, madame, ces bruits ont maintenant la consistance d'une vérité... — Bientôt enfin cette Adrienne si insolente et si hautaine sera donc brisée et forcée de demander grâce... et à moi encore... »

Un vieux valet de chambre ouvrit les deux battants de la porte et annonça : « M. l'abbé d'Aigrigny ! — Si mademoiselle de Cardoville se présente, » dit la princesse à madame Grivois, « vous la prierez d'attendre un instant. — Oui, madame, » dit la duègne, qui sortit avec le valet de chambre.

Madame de Saint-Dizier et M. d'Aigrigny restèrent seuls.





CHAPITRE XXXVIII.

Le complot

L'abbé marquis d'Aigrigny était, on l'a facilement deviné, le personnage que l'on a déjà vu rue du Milieu des Ursins, d'où il était parti pour Rome, il y avait de cela trois mois environ.

Le marquis était vêtu de grand deuil, avec son élégance accoutumée. Il ne portait pas de soutane; sa redingote noire, assez juste, et son gilet bien serré aux hanches, faisaient valoir l'élégance de sa taille; son pantalon de casimir noir découvrait son pied, parfaitement chaussé de brodequins vernis. Enfin sa tonsure disparaissait au milieu de la légère calvitie qui avait un peu dégarni la partie postérieure de sa tête. Rien dans son costume ne décelait, pour ainsi dire, le prêtre, sauf peut-être le manque absolu de favoris, remarquable sur une figure aussi virile; son menton, fraîchement rasé, s'appuyait sur une haute et ample cravate noire nouée avec une crânerie militaire qui rappelait que cet abbé marquis, que ce prédicateur en renom, alors l'un des chefs les plus actifs et les plus influents de son ordre, avait, sous la restauration, commandé un régiment de hussards, après avoir fait la guerre avec les Russes contre la France. Arrivé seulement le matin, le marquis n'avait pas revu la princesse depuis que sa mère à lui, la mar-

quise douairière d'Aigrigny, était morte auprès de Dunkerque, dans une terre appartenant à madame de Saint-Dizier, en appelant en vain son fils pour adoucir l'amertume de ses derniers moments; mais un ordre auquel M. d'Aigrigny avait dû sacrifier les sentiments les plus sacrés de la nature lui ayant été subitement transmis de Rome, il était aussitôt parti pour cette ville, non sans un mouvement d'hésitation remarqué et dénoncé par Rodin; car l'amour de M. d'Aigrigny pour sa mère avait été le seul sentiment pur qui eût constamment traversé sa vie.

Lorsque le valet de chambre se fut discrètement retiré avec madame Grivois, le marquis s'approcha vivement de la princesse, lui tendit la main et lui dit d'une voix émue : « Herminie... ne m'avez-vous pas caché quelque chose dans vos lettres?... A ses derniers moments, ma mère m'a maudit? — Non, non, Frédéric... rassurez-vous... Elle eût désiré votre présence... Mais bientôt ses idées se sont troublées, et dans son délire... c'était encore vous... qu'elle appelait... — Oui, » dit le marquis avec amertume, « son instinct maternel lui disait sans doute que ma présence aurait peut-être pu la rendre à la vie... — Je vous en prie... oubliez de si tristes souvenirs... Ce malheur est irréparable. — Une dernière fois, répétez-le-moi... vraiment, ma mère n'a pas été cruellement affectée de mon absence?... Elle n'a pas soupçonné qu'un devoir plus impérieux m'appelait ailleurs? — Non, non, vous dis-je... lorsque sa raison s'est troublée, elle savait que vous n'aviez pas encore eu le temps d'être rendu près d'elle... Tous les tristes détails que je vous ai écrits à ce sujet sont de la plus exacte vérité. Ainsi rassurez-vous... — Oui... ma conscience devrait être tranquille... j'ai obéi à mon devoir en sacrifiant ma mère, et pourtant, malgré moi, je n'ai jamais pu parvenir à ce complet détachement qui nous est commandé par ces terribles paroles : *Celui qui ne hait pas son père et sa mère, et jusqu'à son âme, ne peut être mon disciple*[1]. — Sans doute, Frédéric, ces renoncements sont pénibles; mais en échange que d'influence!... que de pouvoir! — Il est vrai, » dit le marquis après un moment de silence, « que ne sacrifierait-on pas pour régner dans l'ombre sur ces tout-puissants de la terre qui règnent au grand jour? Ce voyage à Rome que je viens de faire... m'a donné une nouvelle idée de notre formidable pouvoir. — Oh! oui, ce pouvoir est grand, bien grand, » dit la princesse, « et d'autant plus formidable et plus sûr qu'il s'exerce mystérieusement sur les esprits et sur les consciences. — Tenez, Herminie, » dit le marquis, « j'ai eu sous mes ordres un régiment magnifique; bien souvent, j'ai éprouvé la mâle et profonde jouissance du commandement... à ma voix, mes cavaliers s'ébranlaient, les fanfares sonnaient, mes officiers, étincelants de broderies d'or, couraient au galop répéter mes ordres : tous ces soldats braves, ardents, cicatrisés par la bataille, obéissaient à un signe de moi; je me sentais fier et fort, tenant pour ainsi dire dans ma main tous ces courages que je maîtrisais, comme je maîtrisais la

[1] A propos de cette recommandation, on trouve ce commentaire dans les *Constitutions des Jésuites* : « Pour que le caractère du langage vienne au secours des sentiments, il est sage de s'habituer à dire non pas J'AI des parents, ou J'AI des frères, mais J'AVAIS des parents, J'AVAIS des frères. » (*Examen général*, page 29, *Constitutions*.)

fougne de mon cheval de bataille... Eh bien! aujourd'hui, malgré nos mauvais jours... je me sens mille fois plus d'action, plus d'autorité, plus de force, plus d'audace, à la tête de cette milice noire et muette, qui pense, veut, va et obéit machinalement selon ma volonté! — Combien vous avez raison, Frédéric!... » reprit vivement la princesse, « pour peu qu'on réfléchisse, avec quel mépris on songe au passé!... Comme vous, souvent, je le compare au présent, et alors quelle satisfaction je ressens d'avoir suivi vos conseils! Car enfin, sans vous je jouerais le rôle misérable et ridicule que joue toujours une femme sur le retour lorsqu'elle a été belle et entourée... Que ferais-je à cette heure? Je m'efforcerais en vain de retenir autour de moi ce monde égoïste et ingrat, ces hommes grossiers qui ne s'occupent des femmes que tant qu'elles peuvent servir à leurs passions ou flatter leur vanité; ou bien il me resterait la ressource de tenir ce qu'on appelle une maison agréable... pour les autres... oui... donner des fêtes, c'est-à-dire recevoir une foule d'indifférents, et offrir des occasions de se rencontrer à ces jeunes couples amoureux qui, se suivant chaque soir de salon en salon, ne viennent chez vous que pour se trouver ensemble: stupide plaisir, en vérité, que d'héberger cette jeunesse épanouie, riante, amoureuse, qui regarde le luxe et l'éclat dont on l'entoure comme le cadre obligé de ses joies et de ses amours insolents. »

Il y avait tant de dureté dans les paroles de la princesse, et sa physionomie exprimait une envie si haineuse, que la violente amertume de ses regrets se trahissait malgré elle.

« Non, non, » reprit-elle, « grâce à vous, Frédéric, après un dernier et éclatant triomphe, j'ai rompu sans retour avec ce monde qui bientôt m'aurait abandonnée, moi si longtemps son idole et sa reine; j'ai changé de royaume,... au lieu d'hommes dissipés, que je dominais par une frivolité supérieure à la leur, je me suis vue entourée d'hommes considérables, redoutés, tout-puissants, dont plusieurs gouvernaient l'État; je me suis dévouée à eux comme ils se sont dévoués à moi. Alors seulement j'ai joui du bonheur que j'avais toujours rêvé... j'ai eu une part active, une forte influence dans les plus grands intérêts du monde; j'ai été initiée aux secrets les plus graves; j'ai pu frapper sûrement qui m'avait raillée ou haïe; j'ai pu élever au delà de leurs espérances ceux qui me servaient, me respectaient et m'obéissaient. — Et il y a des fous... des aveugles qui nous croient abattus parce que nous avons à lutter contre quelques mauvais jours, » dit M. d'Aigrigny avec dédain, « comme si nous n'étions pas surtout fondés, organisés pour la lutte... comme si dans la lutte nous ne puisions pas une force, une activité nouvelle!... Sans doute les temps sont mauvais... mais ils deviendront meilleurs... Et vous le savez, il est presque certain que dans quelques jours, le 13 février, nous disposerons d'un moyen d'action assez puissant pour rétablir notre influence un moment ébranlée... — Ah! sans doute! cette affaire des médailles est si importante! — Je n'avais autant de hâte d'être de retour ici que pour assister à ce qui peut être pour nous un si grand événement. — Vous avez su... la fatalité qui encore une fois a failli renverser tant de projets si laborieusement conçus. — Oui, tout à l'heure en arrivant j'ai vu Rodin... — Il vous a dit... — L'inconcevable

arrivée de l'Indien et des filles du général Simon au château de Cardoville après le double naufrage qui les a jetés sur la côte... de Picardie... Et l'on croyait les jeunes filles à Leipzig... l'Indien à Java... Les précautions étaient si bien prises... En vérité, » ajouta le marquis avec dépit, « on dirait qu'une invisible puissance protége cette famille! — Heureusement Rodin est homme de ressources et d'activité, » reprit la princesse; « il est venu hier soir... nous avons longuement causé. — Et le résultat de votre entretien est excellent. Le soldat va être éloigné pendant deux jours... le confesseur de sa femme est prévenu, le reste ira de soi-même... demain ces jeunes filles ne seront plus à craindre... Reste l'Indien... il est demeuré à Cardoville assez dangereusement blessé : on aura donc du temps pour agir... — Mais ce n'est pas tout, » reprit la princesse, « il y a encore, sans compter ma nièce, deux personnes qui, pour nos intérêts, ne doivent pas se trouver à Paris le 13 février. — Oui, M. Hardy; mais son ami le plus cher, le plus intime, le trahit, et, par lui, on a attiré M. Hardy dans le Midi, d'où il est impossible qu'il revienne avant un mois. Quant à ce misérable ouvrier vagabond, surnommé Couche-tout-Nu... — Ah! » fit la princesse avec une exclamation de pudeur révoltée. « — Cet homme n'est plus inquiétant... Enfin Gabriel, sur qui repose notre immense et certaine espérance, ne sera pas abandonné d'une minute jusqu'au grand jour;... tout semble donc promettre le succès... et plus que jamais... il faut à tout prix obtenir ce succès. C'est pour nous une question de vie ou de mort... car en revenant, je me suis arrêté à Forli... J'ai vu le duc d'Orbano; son influence sur l'esprit du roi son maître est toute-puissante... absolue... il a complétement accaparé son esprit, c'est donc avec le duc seul qu'il est possible de traiter... — Eh bien? — D'Orbano se fait fort, et il le peut, je le sais, de nous assurer une existence légale, hautement protégée dans les États de son maître, avec le privilége exclusif de l'éducation de la jeunesse... Grâce à de tels avantages, il ne nous faudrait pas en ce pays plus de deux ou trois ans pour y être tellement enracinés, que ce serait au duc d'Orbano à nous demander soutien et protection à son tour; mais aujourd'hui, il peut tout, et il met une condition absolue à ses services. — Et cette condition? — Cinq millions comptant, et une pension annuelle de cent mille francs. — C'est beaucoup!... — Et c'est peu, si l'on songe qu'une fois le pied dans ce pays, on rentrerait promptement dans cette somme qui, après tout, est à peine la huitième partie de celle que l'affaire des médailles, heureusement conduite, doit assurer à l'ordre. — Oui... près de quarante millions... » dit la princesse d'un air pensif. « — Et encore... ces cinq millions que d'Orbano demande ne seraient qu'une avance... ils nous rentreraient par les dons volontaires, en raison même de l'accroissement d'influence que nous donnerait l'éducation des enfants, car, par eux, nous aurions la famille. Eh! mon Dieu! ceux qui gouvernent ne voient donc pas qu'en faisant nos affaires nous faisons les leurs... qu'en nous abandonnant l'éducation, ce que nous demandons avant toute chose, nous façonnerons le peuple à cette obéissance muette et morne, à cette soumission de serf et de brute, qui assure le repos des États par l'immobilité de l'esprit; ils ne voient donc pas enfin que cette foi aveugle, passive, que

nous demandons à la masse, doit leur servir de frein pour la conduire et la mater... tandis que nous demandons aux heureux du monde seulement des apparences qui devraient, s'ils avaient seulement l'intelligence de leur corruption, donner un stimulant de plus à leurs plaisirs. — Il n'importe, Frédéric, » reprit la princesse, « ainsi que vous le dites, un grand jour approche... avec près de quarante millions que l'ordre peut posséder par l'heureux succès de l'affaire des médailles... on peut tenter sûrement bien des grandes choses... Comme levier, entre vos mains un tel moyen d'action serait d'une portée incalculable, dans ce temps où tout se vend et s'achète. — Et puis, » reprit M. d'Aigrigny d'un air pensif, « il ne faut pas se le dissimuler... ici la réaction continue... l'exemple de la France est tout... C'est à peine si en Autriche et en Hollande nous pouvons nous maintenir ;... les ressources de l'ordre diminuent de jour en jour. C'est un moment de crise; mais il peut se prolonger. Aussi, grâce à cette ressource immense... de l'affaire des médailles, nous pouvons non-seulement braver toutes les éventualités, mais encore nous établir puissamment; grâce à l'offre du duc d'Orbano, que nous acceptons... alors, de ce centre inexpugnable, notre rayonnement serait incalculable... Ah!... le 13 février! » ajouta M. d'Aigrigny, après un moment de silence, en secouant la tête, « le 13 février peut être pour notre puissance une date aussi fameuse que celle du concile qui nous a donné, pour ainsi dire, une nouvelle vie... — Aussi ne faut-il rien épargner, » dit la princesse, « pour réussir à tout prix... Des six personnes que vous avez à craindre, cinq sont ou seront hors d'état de vous nuire... Il reste donc ma nièce... et vous savez que je n'attendais que votre arrivée pour prendre une dernière résolution... Toutes mes dispositions sont prises, et, ce matin même... nous commencerons à agir. — Vos soupçons ont-ils augmenté depuis votre dernière lettre? — Oui... je suis certaine qu'elle est plus instruite qu'elle ne veut le paraître;... et dans ce cas, nous n'aurions pas de plus dangereuse ennemie. — Telle a toujours été mon opinion... Aussi, il y a six mois, vous ai-je engagée à prendre en tous cas les mesures que vous avez prises, à provoquer de sa part cette demande d'émancipation dont les conséquences rendent facile aujourd'hui ce qui sans cela eût été impossible. — Enfin, » dit la princesse avec une expression de joie haineuse et amère, « ce caractère indomptable sera brisé; je vais enfin être vengée de tant d'insolents sarcasmes que j'ai été obligée de dévorer, pour ne pas éveiller ses soupçons; moi... moi avoir tant supporté jusqu'ici!... car cette Adrienne a pris comme à tâche, l'imprudente... de m'irriter contre elle... — Qui vous offense... m'offense... vous le savez, mes haines sont les vôtres... — Et vous-même... combien de fois avez-vous été en butte à sa poignante ironie! — Mes instincts m'ont rarement trompé;... je suis certain que cette jeune fille peut être pour nous un ennemi dangereux... très-dangereux, » dit le marquis d'une voix brève et dure. « — Aussi faut-il qu'elle ne soit plus à craindre, » répondit madame de Saint-Dizier en regardant fixement le marquis. « — Avez-vous vu le docteur Baleinier et le subrogé tuteur, M. Tripeaud? » demanda-t-il. « — Ils seront ici ce matin... je les ai prévenus de tout. — Vous les avez trouvés bien disposés contre elle? — Parfaitement... Ce qui est précieux, c'est qu'Adrienne ne se défie en

rien du docteur, qui a toujours su conserver sa confiance... Du reste, une circonstance qui me semble inexplicable vient encore à notre aide. — Que voulez-vous dire? — Ce matin, madame Grivois est allée, selon mes ordres, rappeler à Adrienne que je l'attendais à midi pour une affaire importante. En approchant du pavillon, madame Grivois a vu ou a cru voir Adrienne rentrer par la petite porte du jardin. — Que dites-vous?... Serait-il possible! En a-t-on la preuve positive? » s'écria le marquis. « — Jusqu'à présent, il n'y a pas d'autre preuve que la déposition spontanée de madame Grivois; mais j'y songe, » dit la princesse en prenant un papier placé auprès d'elle. « voici le rapport que me fait chaque jour une des femmes d'Adrienne. — Celle que Rodin est parvenu à faire placer auprès de votre nièce? — Elle-même, et comme cette créature se trouve dans la plus entière dépendance de Rodin, elle nous a parfaitement servis jusqu'ici... Peut-être dans ce rapport trouvera-t-on la confirmation de ce que madame Grivois affirme avoir vu. »

A peine la princesse eut-elle jeté les yeux sur cette note, qu'elle s'écria presque avec effroi : « Que vois-je?... mais c'est donc le démon que cette Adrienne! — Que dites-vous? — Le régisseur de Cardoville, en écrivant à ma nièce pour lui demander sa protection, l'a instruite du séjour du prince indien au château. Elle sait qu'il est son parent... et elle vient d'écrire à son ancien professeur de peinture Norval de partir en poste, afin de ramener ici ce prince Djalma... lui... qu'il faut, à tout prix, tenir éloigné de Paris... »

Le marquis pâlit et dit à madame de Saint-Dizier : « S'il ne s'agit pas d'un nouveau caprice de votre nièce... l'empressement qu'elle met à mander ici ce parent... prouve qu'elle en sait encore plus que vous n'aviez osé le soupçonner... Il n'y a pas à en douter, elle est instruite de l'affaire des médailles. Elle peut tout perdre... prenez garde. — Alors, » dit résolûment la princesse, « il n'y a plus à hésiter... il faut pousser les choses encore plus loin que nous ne l'avions pensé... et que ce matin même tout soit fini... — C'est presque impossible. — Tout se peut; le docteur et M. Tripeaud sont à nous, » dit vivement la princesse. « — Quoique je sois aussi sûr que vous-même du docteur... et de M. Tripeaud dans cette circonstance, » dit le marquis en réfléchissant, « il ne faudra aborder la question d'agir aujourd'hui... qui les effrayera d'abord... qu'après l'entretien que nous allons avoir avec votre nièce... Il nous sera facile, malgré sa finesse, de savoir à quoi nous en tenir... Et si nos soupçons se réalisent... si elle est instruite de ce qu'il serait si dangereux qu'elle sût... alors aucun ménagement, surtout aucun retard. Il n'y a pas à hésiter... — Avez-vous pu faire prévenir l'homme en question? » dit la princesse après un moment de silence. « — Il doit être ici... à midi... il ne peut tarder. — J'ai pensé que nous serions ici très-commodément pour ce que nous voulons... cette pièce n'est séparée du petit salon que par une portière, on l'abaissera... et votre homme pourra se placer derrière. — A merveille. — C'est un homme sûr?... — Très-sûr... nous l'avons déjà souvent employé dans des circonstances pareilles; il est aussi habile que discret... » A ce moment on frappa légèrement à la porte. « — Entrez, » dit la princesse. « — M. le docteur Balei-

nier fait demander si madame la princesse peut le recevoir, » dit un valet de chambre. » — Certainement, priez-le d'entrer. — Il y a aussi un monsieur à qui M. l'abbé a donné rendez-vous ici à midi, et que selon ses ordres j'ai fait attendre dans l'oratoire. — C'est l'homme en question, » dit le marquis à la princesse, « il faudrait d'abord l'introduire ; il est inutile, quant à présent, que le docteur Baleinier le voie. — Faites venir d'abord cette personne, » dit la princesse; « puis, lorsque je sonnerai, vous prierez M. le docteur Baleinier d'entrer : dans le cas où M. le baron Tripeaud se présenterait, vous le conduiriez de même ici; ensuite ma porte sera absolument fermée, excepté pour mademoiselle Adrienne. » Le valet de chambre sortit.





CHAPITRE XXXIX.

Les ennemis d'Adrienne.

Le valet de chambre de la princesse de Saint-Dizier rentra bientôt avec un petit homme pâle, vêtu de noir et portant des lunettes ; il avait sous son bras gauche un assez long étui de maroquin noir.

La princesse dit à cet homme : « M. l'abbé vous a prévenu de ce qu'il y avait à faire? — Oui, madame, » dit l'homme d'une petite voix grêle et flûtée, en faisant un profond salut. « — Serez-vous convenablement dans cette pièce? » lui dit la princesse. Et ce disant, elle le conduisit à une chambre voisine, seulement séparée de son cabinet par une portière. « — Je serai là très-convenablement, madame la princesse, » répondit l'homme aux lunettes avec un nouveau et profond salut. « — En ce cas, monsieur, veuillez entrer dans cette chambre, j'irai vous prévenir lorsqu'il sera temps... — J'attendrai vos ordres, madame la princesse. — Et rappelez-vous surtout mes recommandations, » ajouta le marquis en détachant les embrasses de la portière. « — M. l'abbé peut être tranquille... » La portière de lourde étoffe retomba et cacha ainsi complétement l'homme aux lunettes.

La princesse sonna ; quelques moments après, la porte s'ouvrit, et on annonça le docteur Baleinier, l'un des personnages importants de cette histoire.

Le docteur Baleinier avait cinquante ans environ, une taille moyenne, replète, la figure pleine, luisante et colorée. Ses cheveux gris, très-lisses et assez longs, séparés par une raie au milieu du front, s'aplatissaient sur les tempes ; il avait conservé l'usage de la culotte courte en drap de soie noir, peut-être parce qu'il avait la jambe belle ; des boucles d'or attachaient ses jarretières et ses souliers de maroquin bien luisants ; il portait un gilet, un habit et une cravate noirs, ce qui lui donnait l'air quelque peu clérical ; sa main blanche et potelée disparaissait à demi cachée sous une manchette de batiste à petits plis, et la gravité de son costume n'en excluait pas la recherche. Sa physionomie était souriante et fine, son petit œil gris annonçait une pénétration et une sagacité rares ; homme du monde et de plaisir, gourmet très-délicat, spirituel causeur, prévenant jusqu'à l'obséquiosité, souple, adroit, insinuant, le docteur Baleinier était l'une des plus anciennes créatures de la coterie congréganiste de la princesse de Saint-Dizier.

Grâce à cet appui tout-puissant dont on ignorait la cause, le docteur, longtemps ignoré malgré un savoir réel et un mérite incontestable, s'était trouvé nanti, sous la restauration, de deux sinécures médicales très-lucratives, et peu à peu d'une nombreuse clientèle ; mais il faut dire qu'une fois sous le patronage de la princesse, le docteur se prit tout à coup à observer scrupuleusement ses devoirs religieux ; il communia une fois la semaine et très-évidemment, à la grand'messe de Saint-Thomas d'Aquin. Au bout d'un an, une certaine classe de malades, entraînée par l'exemple et par l'enthousiasme de la coterie de madame de Saint-Dizier, ne voulut plus d'autre médecin que le docteur Baleinier, et sa clientèle prit bientôt un accroissement extraordinaire. On juge facilement de quelle importance il était pour l'ordre d'avoir parmi ses *membres externes* l'un des praticiens les plus répandus de Paris. Un médecin a aussi son sacerdoce. Admis à toute heure dans la plus secrète intimité de la famille, un médecin sait, devine, peut aussi bien des choses... Enfin, comme le prêtre, il a l'oreille des malades et des mourants. Or, lorsque celui qui est chargé du salut du corps, et celui qui est chargé du salut de l'âme, s'entendent et s'entr'aident dans un intérêt commun, il n'est rien... (certains cas échéants) qu'ils ne puissent obtenir de la faiblesse ou de l'épouvante d'un agonisant, non pour eux-mêmes, les lois s'y opposent, mais pour des tiers appartenant plus ou moins à la classe si commode des *hommes de paille*. Le docteur Baleinier était donc l'un des membres externes les plus actifs et les plus précieux de la congrégation de Paris.

Lorsqu'il entra, il alla baiser la main de la princesse avec une galanterie parfaite. « Toujours exact, mon cher M. Baleinier. — Toujours heureux, toujours empressé de me rendre à vos ordres, madame. » Puis se retournant vers le marquis auquel il serra cordialement la main, il ajouta : « Enfin, vous voilà... savez-vous que trois mois, c'est bien long pour vos amis?... — Le temps est aussi long pour ceux qui partent que pour ceux qui restent, mon

cher docteur... Eh bien! voilà le grand jour... Mademoiselle de Cardoville va venir... — Je ne suis pas sans inquiétude, » dit la princesse; « si elle avait quelque soupçon?—C'est impossible, » dit M. Baleinier, « nous sommes les meilleurs amis du monde... Vous savez que mademoiselle Adrienne a toujours été en confiance avec moi... Avant-hier encore nous avons ri beaucoup... Et comme je lui faisais, selon mon habitude, des observations sur son genre de vie au moins excentrique... et sur la singulière exaltation d'idées où je la trouvais parfois... — M. Baleinier ne manque jamais d'insister sur ces circonstances en apparence fort insignifiantes, » dit madame de Saint-Dizier au marquis d'un air significatif. « — Et c'est en effet très-essentiel, » reprit celui-ci. « — Mademoiselle Adrienne a répondu à mes observations, » reprit le docteur, « en se moquant de moi, le plus gaiement, le plus spirituellement du monde; car, il faut l'avouer, cette jeune fille a bien l'un des esprits les plus distingués que je connaisse. — Docteur!... docteur!... » dit madame de Saint-Dizier, « pas de faiblesse au moins! » Au lieu de lui répondre tout d'abord, M. Baleinier prit sa boîte d'or dans la poche de son gilet, l'ouvrit et y puisa une prise de tabac qu'il aspira lentement en regardant la princesse d'un air tellement significatif qu'elle parut complétement rassurée. « — De la faiblesse!... moi, madame? » dit enfin M. Baleinier en secouant de sa main blanche et potelée quelques grains de tabac épars sur les plis de sa chemise, « n'ai-je pas eu l'honneur de m'offrir volontairement à vous afin de vous sortir de l'embarras où je vous voyais? — Et vous seul au monde pouviez nous rendre cet important service, » dit M. d'Aigrigny. « — Vous voyez donc bien, madame, » reprit le docteur, « que je ne suis pas un homme à *faiblesse*... car j'ai parfaitement compris la portée de mon action... mais il s'agit... m'a-t-on dit, d'intérêts si immenses... — Immenses... en effet, » dit M. d'Aigrigny, « un intérêt capital. — Alors je n'ai pas dû hésiter, » reprit M. Baleinier, « soyez donc sans inquiétude! laissez-moi, en homme de goût et de bonne compagnie, rendre justice et hommage à l'esprit charmant et distingué de mademoiselle Adrienne, et quand viendra le moment d'agir, vous me verrez à l'œuvre... — Peut-être... ce moment sera-t-il plus rapproché que nous ne le pensions..., » dit madame de Saint-Dizier en échangeant un regard avec M. d'Aigrigny. « — Je suis et serai toujours prêt..., » dit le médecin; « à ce sujet, je réponds de tout ce qui me concerne... Je voudrais bien être aussi tranquille sur toutes choses. — Est-ce que votre maison de santé n'est pas toujours aussi à la mode... que peut l'être une maison de santé? » dit madame de Saint-Dizier en souriant à demi. « — Au contraire... je me plaindrais presque d'avoir trop de pensionnaires... Ce n'est pas de cela qu'il s'agit; mais en attendant mademoiselle Adrienne, je puis vous dire deux mots d'une affaire qui ne la touche qu'indirectement, car il s'agit de la personne qui a acheté la terre de Cardoville, une certaine madame de la Sainte-Colombe qui m'a pris pour médecin, grâce aux manœuvres habiles de Rodin. — En effet, » dit M. d'Aigrigny, « Rodin m'a écrit à ce sujet... sans entrer dans de grands détails. — Voici le fait, » reprit le docteur. « Cette madame de la Sainte-Colombe, qu'on avait crue d'abord assez facile à conduire, s'est montrée très-récalcitrante à l'endroit de sa couver-

sion... Déjà deux directeurs ont renoncé à faire son salut. En désespoir de cause, Rodin lui avait détaché le petit Philippon. Il est adroit, tenace, et surtout d'une patience... impitoyable ;... c'était l'homme qu'il fallait. Lorsque j'ai eu madame de la Sainte-Colombe pour cliente, Philippon m'a demandé mon aide, qui lui était naturellement acquise ; nous sommes convenus de nos faits... Je ne devais pas avoir l'air de le connaître le moins du monde... il devait me tenir au courant des variations de l'état moral de sa pénitente... afin que, par une médication très-inoffensive, du reste, car l'état de la malade est peu grave, il me fût possible de faire éprouver à celle-ci des alternatives de bien-être ou de mal-être assez sensibles, selon que son directeur serait content ou mécontent d'elle... afin qu'il pût lui dire : « Vous le voyez, madame ; êtes-vous dans la bonne voie, la grâce « réagit sur votre santé et vous vous trouvez mieux... Retombez-vous au « contraire dans la voie mauvaise, vous éprouvez certain malaise physique, « preuve évidente de l'influence toute-puissante de la foi, non-seulement sur « l'âme, mais sur le corps. » — Il est sans doute pénible, » dit M. d'Aigrigny avec un sang-froid parfait, « d'être obligé d'en arriver à de tels moyens pour arracher les opiniâtres à la perdition ; mais il faut pourtant bien proportionner les modes d'action à l'intelligence ou au caractère des individus. — Du reste, » reprit le docteur, « madame la princesse a pu observer, au couvent de Sainte-Marie, que j'ai mainte fois employé très-fructueusement, pour le repos et pour le salut de l'âme de quelques-unes de nos malades, ce moyen, je le répète, extrêmement innocent. Ces alternatives varient, tout au plus, entre le mieux et le moins bien ; mais si faibles que soient ces différences... elles réagissent souvent très-efficacement sur certains esprits... Il en avait été ainsi à l'égard de madame de la Sainte-Colombe. Elle était dans une si bonne voie de guérison morale et physique, que Rodin avait cru pouvoir engager Philippon à conseiller la campagne à sa pénitente... craignant à Paris l'occasion des rechutes... Ce conseil, joint au désir qu'avait cette femme de jouer à la dame de paroisse, l'avait déterminée à acheter la terre de Cardoville, bon placement du reste ; mais ne voilà-t-il pas qu'hier ce malheureux Philippon est venu m'apprendre que madame de la Sainte-Colombe était sur le point de faire une énorme rechute, morale... bien entendu, car le physique est maintenant dans un état de prospérité désespérant. Or, cette rechute paraissait causée par un entretien qu'aurait eu cette dame avec un certain Jacques Dumoulin, que vous connaissez, m'a-t-on dit, mon cher abbé, et qui s'est, on ne sait comment, introduit auprès d'elle. — Ce Jacques Dumoulin, » dit le marquis avec dégoût, « est un de ces hommes que l'on emploie et que l'on méprise ;... c'est un écrivain rempli de fiel, d'envie et de haine... ce qui lui donne une certaine éloquence brutale et incisive... Nous le payons assez grassement pour attaquer nos ennemis, quoiqu'il soit quelquefois douloureux de voir défendre par une telle plume les principes que nous respectons... Car ce misérable vit comme un bohémien, ne quitte pas les tavernes, et est presque toujours ivre... Mais, il faut l'avouer, sa verve injurieuse est inépuisable... et il est versé dans les connaissances théologiques les plus ardues, ce qui nous le rend parfois très-utile... — Eh bien !... quoique madame de



Le baron Tripeaud.


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

la Sainte-Colombe ait soixante ans... il paraît que ce Dumoulin aurait des visées matrimoniales sur la fortune considérable de cette femme... Vous ferez bien, je crois, de prévenir Rodin, afin qu'il se défie des ténébreux manéges de ce drôle... Mille pardons de vous avoir si longtemps entretenu de ces misères ;... mais à propos du couvent de Sainte-Marie, dont j'avais tout à l'heure l'honneur de vous parler, madame, » ajouta le docteur en s'adressant à la princesse, « y a-t-il longtemps que vous y êtes allée? » La princesse échangea un vif regard avec M. d'Aigrigny et répondit : « — Mais... il y a huit jours... environ. — Vous y trouverez alors bien du changement : le mur, qui était mitoyen avec ma maison de santé, a été abattu, car l'on va construire là un nouveau corps de bâtiment et une chapelle... l'ancienne étant trop petite. Du reste, je dois dire à la louange de mademoiselle Adrienne, » ajouta le docteur avec un singulier demi-sourire, « qu'elle m'avait promis pour cette chapelle la copie d'une Vierge de Raphaël. — Vraiment... c'était plein d'à-propos, » dit la princesse ; « mais voici bientôt midi, et M. Tripeaud ne vient pas. — Il est le subrogé tuteur de mademoiselle de Cardoville, dont il a géré les biens comme ancien agent d'affaires du comte-duc, » dit le marquis visiblement préoccupé, « et sa présence nous est absolument indispensable ; il serait bien à désirer qu'il fût ici avant l'arrivée de mademoiselle de Cardoville, qui peut entrer d'un moment à l'autre. — Il est dommage que son portrait ne puisse pas le remplacer ici, » dit le docteur en souriant avec malice, et tirant de sa poche une petite brochure. « — Qu'est-ce que cela, docteur? » lui demanda la princesse. « — Un de ces pamphlets anonymes qui paraissent de temps à autre... Il est intitulé : *le Fléau*, et le portrait du baron Tripeaud y est tracé avec tant de sincérité, que ce n'est plus de la satire... Cela tombe dans la réalité ; tenez, écoutez plutôt. Cette esquisse est intitulée : Type du Loup-Cervier.

« *M. le baron Tripeaud.* — Cet homme, qui se montre aussi bassement « humble envers certaines supériorités sociales qu'il se montre insolent et « grossier envers ceux qui dépendent de lui ; cet homme est l'incarnation « vivante et effrayante de la partie mauvaise de l'aristocratie bourgeoise et « industrielle. de *l'homme d'argent,* du spéculateur cynique, sans cœur, sans « foi, sans âme, qui jouerait à la hausse ou à la baisse sur la mort de sa « mère, si la mort de sa mère avait action sur le cours de la rente. Ces « gens-là ont tous les vices odieux des nouveaux affranchis, non pas de « ceux qu'un travail honnête, patient et digne a noblement enrichis, mais « de ceux qui ont été soudainement favorisés par un aveugle caprice du « hasard, ou par un heureux coup de filet dans les eaux fangeuses de « l'agiotage. Une fois parvenus, ces gens-là haïssent le peuple, parce que « le peuple leur rappelle l'origine dont ils rougissent ; impitoyables pour « l'affreuse misère des masses, ils l'attribuent à la paresse, à la débauche, « parce que cette calomnie met à l'aise leur barbare égoïsme. Et ce n'est « pas tout. Du haut de son coffre-fort et du haut de son double droit « d'électeur éligible, M. le baron Tripeaud insulte comme tant d'autres à « la pauvreté, à l'incapacité politique de l'officier de fortune qui, après « quarante ans de guerre et de service, peut à peine vivre d'une retraite

« insuffisante; du magistrat qui a consumé sa vie à remplir de tristes et « austères devoirs, et qui n'est pas mieux rétribué à la fin de ses jours; « du savant qui a illustré son pays par d'utiles travaux, ou du professeur « qui a initié des générations entières à toutes les connaissances humaines; « du modeste et vertueux prêtre de campagne, le plus pur représentant de « l'Évangile dans son sens charitable, fraternel et démocratique, etc., etc. « Dans cet état de choses, comment M. le baron de l'industrie n'aurait-il « pas le plus insolent mépris pour cette foule imbécile d'honnêtes gens, « qui, après avoir donné au pays leur jeunesse, leur âge mûr, leur sang, « leur intelligence, leur savoir, se voient dénier les droits dont il jouit, « lui, parce qu'il a gagné un million à un jeu défendu par la loi ou à une « industrie déloyale? Il est vrai que les optimistes disent à ces parias de « la civilisation, dont on ne saurait trop vénérer, trop honorer la pau- « vreté digne et fière : — *Achetez des propriétés*, vous serez éligibles et « électeurs. Arrivons à la biographie de M. le baron : André Tripeaud, fils « d'un palefrenier d'auberge... »

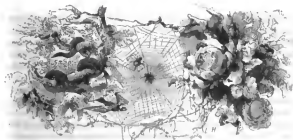
A ce moment, les deux battants de la porte s'ouvrirent, et le valet de chambre annonça : « M. le baron Tripeaud! » Le docteur Baleinier remit sa brochure dans sa poche, fit le salut le plus cordial au financier, et se leva même pour lui serrer la main.

M. le baron entra en se confondant en salutations depuis la porte. « J'ai l'honneur de me rendre aux ordres de madame la princesse... elle sait qu'elle peut toujours compter sur moi. — En effet, j'y compte, M. Tripeaud, et surtout dans cette circonstance. — Si les intentions de madame la princesse sont toujours les mêmes au sujet de mademoiselle de Cardoville... — Toujours, monsieur, et c'est pour cela que nous nous réunissons aujourd'hui. — Madame la princesse peut être assurée de mon concours, ainsi que je le lui ai déjà promis... Je crois aussi que la plus grande sévérité doit être enfin employée... et que même s'il était nécessaire de... — C'est aussi notre opinion, » se hâta de dire le marquis en faisant un signe à la princesse et lui montrant d'un regard l'endroit où était caché l'homme aux lunettes; « nous sommes tous parfaitement d'accord, » reprit-il; « seulement, convenons encore bien de ne laisser aucun point douteux dans l'intérêt de cette jeune personne, car son intérêt seul nous guide; provoquons sa sincérité par tous les moyens possibles... — Mademoiselle vient d'arriver du pavillon du jardin, elle demande si elle peut voir madame, » dit le valet de chambre en se présentant de nouveau après avoir frappé. « — Dites à mademoiselle que je l'attends, » dit la princesse; « et maintenant je n'y suis pour personne... sans exception... vous l'entendez... pour personne absolument. »

Puis, soulevant la portière derrière laquelle l'homme était caché, madame de Saint-Dizier lui fit un dernier signe d'intelligence. Et la princesse rentra dans le salon.

Chose étrange, pendant le peu de temps qui précéda l'arrivée d'Adrienne, les différents acteurs de cette scène semblèrent inquiets, embarrassés, comme s'ils eussent vaguement redouté sa présence.

Au bout d'une minute, mademoiselle de Cardoville entra chez sa tante.



CHAPITRE XL.

L'escarmouche.

En entrant, mademoiselle de Cardoville jeta sur un fauteuil son chapeau de castor gris, qu'elle avait mis pour traverser le jardin ; on vit alors sa belle chevelure d'or qui tombait de chaque côté de son visage en longs et légers tire-bouchons, et se tordait en grosse natte derrière sa tête. Adrienne se présentait sans hardiesse, mais avec une aisance parfaite ; sa physionomie était gaie, souriante ; ses grands yeux noirs semblaient encore plus brillants que de coutume. Lorsqu'elle aperçut l'abbé d'Aigrigny, elle fit un mouvement de surprise, et un sourire quelque peu moqueur effleura ses lèvres vermeilles ; après avoir fait un gracieux signe de tête au docteur et passé devant le baron Tripeaud sans le regarder, elle salua la princesse d'une demi-révérence du meilleur et du plns grand air.

Quoique la démarche et la tournure de mademoiselle de Cardoville fussent d'une extrême distinction, d'une convenance parfaite et surtout empreintes d'une grâce toute féminine, on y sentait pourtant un *je ne sais quoi* de résolu, d'indépendant et de fier, très-rare chez les femmes, surtout chez les jeunes filles de son âge ; enfin ses mouvements, sans être brusques, n'avaient rien de contraint, de roide ou d'apprêté ; ils étaient, si cela se peut dire, francs et dégagés comme son caractère ; on y sentait circuler la vie, la séve, la jeunesse, et l'on devinait que cette organisa-

tion, complétement expansive, loyale et décidée, n'avait pu jusqu'alors se soumettre à la compression d'un rigorisme affecté.

Chose assez bizarre! quoiqu'il fût homme du monde, homme de grand esprit, homme d'Église des plus remarquables par son éloquence, et surtout homme de domination et d'autorité, le marquis d'Aigrigny éprouvait un malaise involontaire, une gêne inconcevable, presque pénible... en présence d'Adrienne de Cardoville; lui toujours si maître de soi, lui habitué à exercer une influence toute-puissante, lui qui avait souvent, au nom de son ordre, traité au moins d'égal à égal avec des têtes couronnées, se sentait embarrassé, au-dessous de lui-même, en présence de cette jeune fille, aussi remarquable par sa franchise que par son esprit et sa mordante ironie... Or, comme généralement les hommes habitués à imposer beaucoup aux autres sont très-prês de haïr les personnes qui, loin de subir leur influence, les embarrassent et les raillent, ce n'était pas précisément de l'affection que le marquis portait à la nièce de la princesse de Saint-Dizier.

Depuis longtemps même et contre son ordinaire, il n'essayait plus sur Adrienne cette séduction, cette fascination de la parole, auxquelles il devait habituellement un charme presque irrésistible; il se montrait avec elle sec, tranchant, sérieux, et se réfugiait dans une sphère glacée de dignité hautaine et de rigidité austère qui paralysaient les qualités aimables dont il était doué et dont il tirait d'ordinaire un si excellent et si fécond parti... De tout ceci Adrienne s'amusait fort, mais très-imprudemment, car les motifs les plus vulgaires engendrent souvent des haines implacables.

Ces antécédents posés, on comprendra les divers sentiments et les intérêts variés qui animaient les différents acteurs de cette scène.

Madame de Saint-Dizier était assise dans un grand fauteuil au coin du foyer; le marquis d'Aigrigny se tenait debout devant le feu; le docteur Baleinier, assis près d'un bureau, s'était remis à feuilleter la biographie du baron Tripeaud, et le baron semblait examiner très-attentivement un tableau de sainteté suspendu à la muraille.

« Vous m'avez fait demander, ma tante, pour causer d'affaires importantes? » dit Adrienne, rompant le silence embarrassé qui régnait dans le salon depuis son entrée. « — Oui, mademoiselle, » répondit la princesse d'un air froid et sévère, « il s'agit d'un entretien des plus graves. — Je suis à vos ordres, ma tante... Voulez-vous que nous passions dans votre bibliothèque? — C'est inutile... nous causerons ici. » Puis s'adressant au marquis, au docteur et au baron, elle leur dit: « Messieurs, veuillez vous asseoir. » Ceux-ci prirent place autour de la table du cabinet de la princesse. « — Et en quoi l'entretien que nous devons avoir peut-il regarder ces messieurs, ma tante? » demanda mademoiselle de Cardoville avec surprise. « — Ces messieurs sont d'anciens amis de notre famille; tout ce qui vous peut intéresser les touche, et leurs conseils doivent être écoutés et acceptés par vous avec respect... — Je ne doute pas, ma tante, de l'amitié toute particulière de M. d'Aigrigny pour notre famille;... je doute encore moins du dévouement profond et désintéressé de M. Tripeaud; M. Baleinier est un de mes vieux amis; mais avant d'accepter ces messieurs pour spectateurs... ou si vous l'aimez mieux, ma tante, pour confidents de notre entretien, je

désire savoir de quoi nous devons nous entretenir devant eux. — Je croyais, mademoiselle, que parmi vos singulières prétentions vous aviez du moins... celle de la franchise et du courage. — Mon Dieu, ma tante, » répondit Adrienne souriant avec une humilité moqueuse, « je n'ai pas plus de prétentions à la franchise et au courage que vous n'en avez à la sincérité et à la bonté; convenons donc bien, une fois pour toutes, que nous sommes ce que nous sommes... sans prétention... — Soit, » dit madame de Saint-Dizier d'un ton sec, « depuis longtemps je suis habituée aux boutades de votre esprit indépendant; je crois donc que courageuse et franche comme vous dites l'être, vous ne devez pas craindre de dire devant des personnes aussi graves et aussi respectables que ces messieurs ce que vous me diriez à moi seule... — C'est donc un interrogatoire en forme que je vais subir? et sur quoi? — Ce n'est pas un interrogatoire; mais comme j'ai le droit de veiller sur vous, mais comme vous abusez de plus en plus de ma folle condescendance à vos caprices... je veux mettre un terme à ce qui n'a que trop duré, je veux devant des amis de notre famille vous signifier mon irrévocable résolution quant à l'avenir... Et d'abord jusqu'ici vous vous êtes fait une idée très-fausse et très-incomplète de mon pouvoir sur vous. — Je vous assure, ma tante, que je ne m'en suis fait aucune idée juste ou fausse, car je n'y ai jamais songé. — C'est ma faute; j'aurais dû, au lieu de condescendre à vos fantaisies, vous faire sentir plus rudement mon autorité; mais le moment est venu de vous soumettre; le blâme sévère de mes amis m'a éclairée à temps... votre caractère est entier, indépendant, résolu; il faut qu'il change, entendez-vous? et il changera de gré ou de force, c'est moi qui vous le dis. »

A ces mots, prononcés aigrement devant des étrangers, et dont rien ne semblait autoriser la dureté, Adrienne redressa fièrement la tête; mais, se contenant, elle reprit en souriant: « Vous dites, ma tante, que je changerai; cela ne m'étonnerait pas... On a vu des conversions... si bizarres. » La princesse se mordit les lèvres. « — Une conversion sincère... n'est jamais bizarre, ainsi que vous l'appelez, mademoiselle, » dit froidement l'abbé d'Aigrigny, « mais au contraire très-méritoire et d'un excellent exemple. — Excellent? » reprit Adrienne; « c'est selon;... car enfin, si l'on convertit ses défauts... en vices... — Que voulez-vous dire, mademoiselle? » s'écria la princesse. « — Je parle de moi, ma tante: vous me reprochez d'être indépendante et résolue... Si j'allais, par hasard... devenir hypocrite et méchante, tenez... vrai... je préfère garder mes chers petits défauts, que j'aime comme des enfants gâtés... Je sais ce que j'ai... je ne sais pas ce que j'aurais. — Pourtant, mademoiselle Adrienne, » dit M. le baron Tripeaud d'un air suffisant et sentencieux, « vous ne pouvez nier qu'une conversion... — Je crois M. Tripeaud extrêmement fort sur la conversion de toute espèce de choses en toute espèce de bénéfice, par toute espèce de moyens, » dit Adrienne d'un ton sec et dédaigneux; « mais il doit rester étranger à cette question. — Mais, mademoiselle, » reprit le financier en puisant du courage dans un regard de la princesse, « vous oubliez que j'ai l'honneur d'être votre subrogé tuteur... et que... — Il est de fait que M. Tripeaud a cet honneur-là, et je n'ai jamais trop su pourquoi, » dit

35

Adrienne avec un redoublement de hauteur, sans même regarder le baron; « mais il ne s'agit pas de deviner des énigmes; je désire donc, ma tante, savoir le motif et le but de cette réunion. — Vous allez être satisfaite, mademoiselle; je vais m'expliquer d'une façon très-nette, très-précise; vous allez connaître le plan de la conduite que vous aurez à tenir désormais, et si vous refusiez de vous y soumettre avec l'obéissance et le respect que vous devez à mes ordres, je verrais ce qu'il me resterait à faire... »

Il est impossible de rendre le ton impérieux, l'air dur de la princesse en prononçant ces mots qui devaient faire bondir une jeune fille jusqu'alors habituée à vivre, jusqu'à un certain point, à sa guise; pourtant, peut-être contre l'attente de madame de Saint-Dizier, au lieu de répondre avec vivacité, Adrienne la regarda fixement et dit en riant : « Mais c'est une véritable déclaration de guerre; cela devient très-amusant... — Il ne s'agit pas de déclaration de guerre, » dit durement l'abbé d'Aigrigny, blessé des expressions de mademoiselle de Cardoville. « — Ah! M. l'abbé, » reprit celle-ci, « vous, un ancien colonel, vous êtes bien sévère pour une plaisanterie... Vous qui devez tant à la guerre... vous qui, grâce à elle, avez commandé un régiment français après vous être battu si longtemps contre la France... pour connaître le fort et le faible de ses ennemis, bien entendu. » A ces mots, qui lui rappelaient des souvenirs pénibles, le marquis rougit; il allait répondre lorsque la princesse s'écria : « — En vérité, mademoiselle, ceci est d'une inconvenance intolérable. — Soit, ma tante, j'avoue mes torts, je ne devais pas dire que ceci est amusant, car en vérité, ça ne l'est pas du tout... mais c'est du moins très-curieux... et peut-être même, » ajouta la jeune fille après un moment de silence, « peut-être même assez audacieux... et l'audace me plaît... Puisque nous voici sur ce terrain, puisqu'il s'agit d'un plan de conduite auquel je dois obéir sous peine... de... » Puis s'interrompant et s'adressant à sa tante : « Sous quelle peine, ma tante?... — Vous le saurez... Poursuivez... — Je vais donc aussi moi, devant ces messieurs, vous déclarer d'une façon très-nette, très-précise, la détermination que j'ai prise; comme il me fallait quelque temps pour qu'elle fût exécutable, je ne vous en avais pas parlé plus tôt, car, vous le savez... je n'ai pas l'habitude de dire « Je ferai cela... » mais « Je fais ou « j'ai fait cela. » — Certainement, et c'est cette habitude de coupable indépendance qu'il faut briser. — Je ne comptais donc vous avertir de ma détermination que plus tard, mais je ne puis résister au plaisir de vous en faire part aujourd'hui, tant vous me paraissez disposée à l'entendre et à l'accueillir... Mais... je vous en prie, ma tante, parlez d'abord... Il se peut, après tout, que nous nous soyons complétement rencontrées dans nos vues. — Je vous aime mieux ainsi, » dit la princesse, « je retrouve au moins en vous le courage de votre orgueil et votre mépris de toute autorité : vous parlez d'audace... la vôtre est grande. — Je suis du moins fort décidée à faire ce que d'autres par faiblesse n'oseraient malheureusement pas... moi j'oserai... Ceci est net et précis, je pense. — Très-net... et très-précis, » dit la princesse en échangeant un signe d'intelligence et de satisfaction avec les autres acteurs de cette scène. « Les positions, ainsi établies, sim-

plifient beaucoup les choses... Je dois seulement vous prévenir dans votre intérêt que ceci est très-grave, plus grave que vous ne le pensez, et que vous n'auriez qu'un moyen de me disposer à l'indulgence, ce serait de substituer à l'arrogance et à l'ironie habituelle de votre langage la modestie et le respect qui conviennent à une jeune fille. »

Adrienne sourit, mais ne répondit rien.

Quelques secondes de silence et quelques regards échangés de nouveau entre la princesse et ses trois amis, annoncèrent qu'à ces escarmouches plus ou moins brillantes allait succéder un combat sérieux.

Mademoiselle de Cardoville avait trop de pénétration, trop de sagacité pour ne pas remarquer que la princesse de Saint-Dizier attachait une grave importance à cet entretien décisif; mais la jeune fille ne comprenait pas comment sa tante pouvait espérer de lui imposer sa volonté absolue; les menaces de recourir à des moyens de coercition lui semblaient avec raison une menace ridicule. Néanmoins, connaissant le caractère vindicatif de sa tante, la puissance ténébreuse dont elle disposait, les terribles vengeances qu'elle avait quelquefois exercées; réfléchissant enfin que des hommes dans la position du marquis et du médecin ne seraient pas venus assister à cet entretien sans de graves motifs, un moment la jeune fille réfléchit avant d'engager la lutte. Mais bientôt, par cela même qu'elle pressentait, vaguement, il est vrai, un danger quelconque, loin de faiblir, elle prit à cœur de le braver et d'exagérer, si cela était possible, l'indépendance de ses idées, et de maintenir, en tout et pour tout, la détermination qu'elle allait de son côté notifier à la princesse de Saint-Dizier.





CHAPITRE XLI.

La révolte.

« Mademoiselle..., » dit la princesse à Adrienne de Cardoville d'un ton froid et sévère, « je me dois à moi-même, je dois à ces messieurs de rappeler en peu de mots les événements qui se sont passés depuis quelque temps. Il y a six mois, à la fin du deuil de votre père, vous aviez alors dix-huit ans... vous m'avez demandé à jouir de votre fortune et à être émancipée... j'ai eu la malheureuse faiblesse d'y consentir... Vous avez voulu quitter le grand hôtel et vous établir dans le pavillon du jardin, loin de toute surveillance... Alors a commencé une suite de dépenses plus extravagantes les unes que les autres. Au lieu de vous contenter d'une ou deux femmes de chambre prises dans la classe où on les prend ordinairement, vous avez été choisir des femmes de compagnie que vous avez costumées d'une façon aussi bizarre que coûteuse; vous-même, dans la solitude de votre pavillon, il est vrai, vous avez revêtu tour à tour des vêtements de siècles passés... Vos folles fantaisies, vos caprices déraisonnables ont été sans bornes, sans frein; non-seulement vous n'avez jamais rempli vos devoirs religieux, mais vous avez eu l'audace de profaner un de vos salons en y élevant je ne sais quelle espèce

d'autel païen où l'on voit un groupe de marbre représentant un jeune homme et une jeune fille…» (la princesse prononça ces mots comme s'ils lui eussent brûlé les lèvres), « objet d'art, soit, mais objet d'art on ne peut plus malséant chez une personne de votre âge. Vous avez passé des jours entiers absolument renfermée chez vous, sans vouloir recevoir personne, et M. le docteur Baleinier, le seul de mes amis en qui vous ayez conservé quelque confiance, étant parvenu à force d'instances à pénétrer chez vous, vous a trouvée plusieurs fois dans un état d'exaltation si grande, qu'il en a conçu de graves inquiétudes pour votre santé… Vous avez toujours voulu sortir seule sans rendre compte de vos actions à personne; vous vous êtes plu sans cesse à mettre enfin votre volonté au-dessus de mon autorité… tout ceci est-il vrai? — Ce portrait du passé… est peu flatté, » dit Adrienne en souriant; « mais enfin il n'est pas absolument méconnaissable. — Ainsi, mademoiselle, » dit l'abbé d'Aigrigny en comptant et accentuant lentement sa parole, « vous convenez positivement que tous les faits que vient de rapporter madame votre tante sont d'une scrupuleuse vérité? » Et tous les regards s'attachèrent sur Adrienne comme si sa réponse devait avoir une extrême importance. « — Sans doute, monsieur, et j'ai l'habitude de vivre assez ouvertement pour que cette question soit inutile… — Ces faits sont donc avoués, « dit l'abbé d'Aigrigny, se retournant vers le docteur et le baron. « — Ces faits nous demeurent complétement acquis, » dit M. Tripeaud d'un ton suffisant. « — Mais pourrai-je savoir, ma tante, « dit Adrienne, « à quoi bon ce long préambule? — Ce long préambule, mademoiselle, » reprit la princesse avec dignité, « sert à exposer le passé afin de motiver l'avenir. — Voici quelque chose, ma chère tante, un peu dans le goût des mystérieux arrêts de la sibylle de Cumes… Cela doit cacher quelque chose de redoutable. — Peut-être, mademoiselle… car rien n'est plus redoutable pour certains caractères que l'obéissance, que le devoir, et votre caractère est du nombre de ces esprits enclins à la révolte… — Je l'avoue naïvement… ma tante, et il en sera ainsi jusqu'au jour où je pourrai chérir l'obéissance et respecter le devoir. — Que vous chérissiez, que vous respectiez ou non mes ordres, peu m'importe, mademoiselle. » dit la princesse d'une voix brève et dure; « vous allez pourtant, dès aujourd'hui, dès à présent, commencer par vous soumettre, absolument, aveuglément, à ma volonté; en un mot, vous ne ferez rien sans ma permission; il le faut, je le veux, ce sera… »

Adrienne regarda d'abord fixement sa tante, puis elle partit d'un éclat de rire frais et sonore qui retentit longtemps dans cette vaste pièce… M. d'Aigrigny et le baron Tripeaud firent un mouvement d'indignation. La princesse regarda sa nièce d'un air courroucé. Le docteur leva les yeux au ciel et joignit les mains sur son abdomen en soupirant avec componction.

« Mademoiselle…, de tels éclats de rire sont peu convenables, » dit l'abbé d'Aigrigny; « les paroles de madame votre tante sont graves, très-graves, et méritent un autre accueil. — Mon Dieu! monsieur, » dit Adrienne en calmant son hilarité, « à qui la faute si je ris si fort? Comment rester de sang-froid quand j'entends ma tante me parler d'aveugle soumission à ses ordres?… Est-ce qu'une hirondelle habituée à voler à plein ciel… à s'ébattre en plein soleil… est faite pour vivre dans le trou d'une taupe?… »

A cette réponse, M. d'Aigrigny affecta de regarder les autres membres de cette espèce de conseil de famille avec un profond étonnement. « Une hirondelle? que veut-elle dire?... » demanda l'abbé au baron en lui faisant un signe que celui-ci comprit. « — Je ne sais..., » répondit Tripeaud en regardant à son tour le docteur, « elle a parlé de taupe... c'est inouï... incompréhensible... — Ainsi, mademoiselle, » dit la princesse, semblant partager la surprise des autres personnes, « voici la réponse que vous me faites... — Mais sans doute, » répondit Adrienne, étonnée à son tour que l'on feignit de ne pas comprendre l'image dont elle s'était servie, ainsi que cela lui arrivait assez souvent dans son langage souvent poétique et coloré. « — Allons, madame, allons, » dit le docteur Baleinier en souriant avec bonhomie, « il faut être indulgente... ma chère mademoiselle Adrienne a l'esprit naturellement si original, si exalté!... c'est bien en vérité la plus charmante folle que je connaisse... je le lui ai dit cent fois en ma qualité de vieil ami... qui se permet tout... — Je conçois que votre attachement à mademoiselle vous rende indulgent... Il n'en est pas moins vrai, M. le docteur, » dit M. d'Aigrigny en paraissant reprocher au médecin de prendre le parti de mademoiselle de Cardoville, « que ce sont des réponses extravagantes lorsqu'il s'agit de questions aussi sérieuses. — Le malheur est que mademoiselle ne comprend pas la gravité de cette conférence, » dit la princesse d'un air dur. « Elle la comprendra peut-être maintenant que je vais lui signifier mes ordres... — Voyons ces ordres... ma tante... » Et Adrienne, qui était assise de l'autre côté de la table, en face de sa tante, posa son petit menton rose dans le creux de sa jolie main, avec un geste de grâce moqueuse charmant à voir.

« A dater de demain, » reprit la princesse, « vous quitterez le pavillon que vous habitez... vous renverrez vos femmes... vous reviendrez occuper ici deux chambres, où l'on ne pourra entrer qu'en passant dans mon appartement... vous ne sortirez jamais seule... vous m'accompagnerez aux offices... votre émancipation cessera pour cause de prodigalité bien et dûment constatée... je me chargerai de toutes vos dépenses.. je me chargerai même de commander vos robes, afin que vous soyez modestement vêtue, comme il convient... enfin. jusqu'à votre majorité, qui sera du reste indéfiniment reculée, grâce à l'intervention d'un conseil de famille... vous n'aurez aucune somme d'argent à votre disposition... Telle est ma volonté... — Et certainement on ne peut qu'applaudir à votre résolution, madame la princesse, » dit le baron Tripeaud, « on ne peut que vous encourager à montrer la plus grande fermeté, car il faut que tant de désordres aient un terme... — Il est plus que temps de mettre fin à de pareils scandales, » ajouta l'abbé. « — La bizarrerie, l'exaltation du caractère... peuvent pourtant faire excuser bien des choses, » se hasarda de dire le docteur d'un air patelin. « — Sans doute, M. le docteur, » dit sèchement la princesse à M. Baleinier, qui jouait parfaitement son rôle; « mais alors on agit avec ces caractères-là comme il convient. »

Madame de Saint-Dizier s'était exprimée d'une manière ferme et précise; elle paraissait convaincue de la possibilité d'exécuter ce dont elle menaçait sa nièce. M. Tripeaud et M. d'Aigrigny venaient de donner un assentiment

complet aux paroles de la princesse; Adrienne commença de voir qu'il s'agissait de quelque chose de fort grave ; alors sa gaieté fit place à une ironie amère, à une expression d'indépendance révoltée. Elle se leva brusquement et rougit un peu, ses narines roses se dilatèrent, son œil brilla, elle redressa la tête en secouant légèrement sa belle chevelure ondoyante et dorée, par un mouvement rempli d'une fierté qui lui était naturelle, et elle dit à sa tante d'une voix incisive, après un moment de silence : « Vous avez parlé du passé, madame, j'en dirai donc aussi quelques mots, mais vous m'y forcez... oui, je le regrette... J'ai quitté votre demeure, parce qu'il m'était impossible de vivre davantage dans cette atmosphère de sombre hypocrisie et de noires perfidies... — Mademoiselle..., » dit M. d'Aigrigny, « de telles paroles sont aussi violentes que déraisonnables. — Monsieur! puisque vous m'interrompez, deux mots, » dit vivement Adrienne en regardant fixement l'abbé; « quels sont les exemples que je trouvais chez ma tante? — Des exemples excellents, mademoiselle. — Excellents, monsieur? Est-ce parce que j'y voyais chaque jour sa conversion complice de la vôtre? — Mademoiselle... vous vous oubliez..., » dit la princesse en devenant pâle de rage. « — Madame... je n'oublie pas... je me souviens... comme tout le monde... voilà tout... Je n'avais aucune parente à qui demander asile... j'ai voulu vivre seule... j'ai désiré jouir de mes revenus, parce que j'aime mieux les dépenser que de les voir dilapider par M. Tripeaud. — Mademoiselle! » s'écria le baron, « je ne comprends pas que vous vous permettiez de... — Assez, monsieur! » dit Adrienne en lui imposant silence par un geste d'une hauteur écrasante, « je parle de vous... mais je ne vous parle pas... » Et Adrienne continua : « J'ai donc voulu dépenser mon revenu selon mes goûts; j'ai embelli la retraite que j'ai choisie. A des servantes laides, mal apprises, j'ai préféré des jeunes filles jolies, bien élevées, mais pauvres; leur éducation ne me permettant pas de les soumettre à une humiliante domesticité, j'ai rendu leur condition aimable et douce; elles ne me servent pas, elles me rendent service; je les paye, mais je leur suis reconnaissante... Subtilités, du reste, que vous ne comprendrez pas, madame, je le sais... Au lieu de les voir mal ou peu gracieusement vêtues, je leur ai donné des habits qui vont bien à leurs charmants visages, parce que j'aime ce qui est jeune, ce qui est beau; que je m'habille d'une façon ou d'une autre, cela ne regarde que mon miroir. Je sors seule parce qu'il me plaît d'aller où me guide ma fantaisie; je ne vais pas à la messe, soit; si j'avais encore ma mère, je lui dirais quelles sont mes dévotions, et elle m'embrasserait tendrement... J'ai élevé un autel païen à la jeunesse et à la beauté, c'est vrai; parce que j'adore Dieu dans tout ce qu'il fait de beau, de bon, de noble, de grand, et mon cœur, du matin au soir, répète cette prière fervente et sincère : « Merci, mon » Dieu! merci... » M. Baleinier, dites-vous, madame, m'a souvent trouvée, dans ma solitude, en proie à une exaltation étrange;... oui... cela est vrai... c'est qu'alors, échappant par la pensée à tout ce qui me rend le présent si odieux, si pénible, si laid, je me réfugiais dans l'avenir; c'est qu'alors j'entrevoyais des horizons magiques... c'est qu'alors m'apparaissaient des visions si splendides que je me sentais ravie dans je ne sais quelle sublime et divine extase... et que je n'appartenais plus à la terre... »

En prononçant ces dernières paroles avec enthousiasme, la physionomie d'Adrienne sembla se transfigurer, tant elle devint resplendissante. A ce moment, ce qui l'entourait n'existait plus pour elle. « C'est qu'alors, » reprit-elle avec une exaltation croissante, « je respirais un air pur, vivifiant et libre... oh! libre... surtout... libre... et si salubre... si généreux à l'âme... Oui, au lieu de voir mes sœurs péniblement soumises à une domination égoïste, humiliante, brutale... à qui elles doivent les vices séduisants de l'esclavage : la fourberie gracieuse, la perfidie enchanteresse, la fausseté caressante, la résignation méprisante, l'obéissance haineuse... je les voyais, ces nobles sœurs, dignes et sincères parce qu'elles étaient libres; fidèles et dévouées, parce qu'elles pouvaient choisir ; ni impérieuses ni basses, parce qu'elles n'avaient pas de maître à dominer ou à flatter; chéries et respectées, enfin, parce qu'elles pouvaient retirer d'une main déloyale une main loyalement donnée. Oh! mes sœurs... mes sœurs... je le sens... ce ne sont pas là seulement de consolantes visions, ce sont encore de saintes espérances! »

Entraînée malgré elle par l'exaltation de ses pensées, Adrienne garda un moment le silence afin de *reprendre terre*, pour ainsi dire, et ne s'aperçut pas que les acteurs de cette scène se regardaient d'un air radieux.

« Mais... ce qu'elle dit là... est excellent..., » murmura le docteur à l'oreille de la princesse, auprès de qui il était assis; « elle serait d'accord avec nous, qu'elle ne parlerait pas autrement. — Ce n'est qu'en la mettant hors d'elle-même par une excessive dureté qu'elle arrivera *au point où il nous la faut*, » ajouta M. d'Aigrigny.

Mais on eût dit que le mouvement d'irritation d'Adrienne s'était pour ainsi dire dissipé au contact des sentiments généreux qu'elle venait d'éprouver. S'adressant en souriant à M. Baleinier, elle lui dit : « Avouez, docteur, qu'il n'y a rien de plus ridicule que de céder à l'enivrement de certaines pensées en présence de personnes incapables de les comprendre. Voici une belle occasion de vous moquer de l'exaltation d'esprit que vous me reprochez quelquefois... m'y laisser entraîner dans un moment si grave!... car il paraît décidément que ceci est grave. Mais que voulez-vous, mon bon M. Baleinier, quand une idée me vient à l'esprit, il m'est aussi impossible de ne pas suivre sa fantaisie qu'il m'était impossible de ne pas courir après les papillons quand j'étais petite fille... — Et Dieu sait où vous conduisent les papillons brillants de toutes couleurs qui vous traversent l'esprit... Ah! la tête folle!... la tête folle! » dit M. Baleinier en souriant d'un air indulgent et paternel, « Quand donc sera-t-elle aussi raisonnable qu'elle est charmante? — A l'instant même, mon bon docteur, » reprit Adrienne; « je vais abandonner mes rêveries pour des réalités, et parler un langage parfaitement positif, comme vous allez le voir. »

Puis s'adressant à sa tante, elle ajouta : « Vous m'avez fait part, madame, de vos volontés ; voici les miennes. Avant huit jours je quitterai le pavillon que j'habite pour une maison que j'ai fait arranger à mon goût, et j'y vivrai à ma guise... Je n'ai ni père ni mère, je ne dois compte qu'à moi de mes actions. — En vérité, mademoiselle, » dit la princesse en haussant les épaules, « vous déraisonnez... vous oubliez que la société

a des droits de moralité imprescriptibles et que nous sommes chargés de faire valoir ; or, nous n'y manquerons pas... comptez-y. — Ainsi, madame... c'est vous, c'est M. d'Aigrigny, c'est M. Tripeaud qui représentez la moralité de la société... Cela me semble bien ingénieux... Est-ce parce que M. Tripeaud a considéré, je dois l'avouer, ma fortune comme la sienne? Est-ce parce que...? — Mais enfin, mademoiselle..., » s'écria Tripeaud. « — Tout à l'heure, madame, » dit Adrienne à sa tante sans répondre au baron, « puisque l'occasion se présente, j'aurai à vous demander des explications sur certains intérêts que l'on m'a, je crois, cachés... jusqu'ici...»

A ces mots d'Adrienne, M. d'Aigrigny et la princesse tressaillirent. Tous deux échangèrent rapidement un regard d'inquiétude et d'angoisse. Adrienne ne s'en aperçut pas et continua : « Mais pour en finir avec vos exigences, madame, voici mon dernier mot : Je veux vivre comme bon me semblera... Je ne pense pas que, si j'étais homme, on m'imposerait, à mon âge, l'espèce de dure et humiliante tutelle que vous voulez m'imposer, pour avoir vécu comme j'ai véeu jusqu'ici, c'est-à-dire honnêtement, librement et généreusement, à la vue de tous. — Cette idée est absurde ! est insensée ! » s'écria la princesse ; « c'est pousser la démoralisation, l'oubli de toute pudeur jusqu'à ses dernières limites que de vouloir vivre ainsi ! — Alors, madame, » dit Adrienne, « quelle opinion avez-vous donc de tant de pauvres filles du peuple, orphelines comme moi, et qui vivent seules et libres, ainsi que je veux vivre? Elles n'ont pas reçu comme moi une éducation raffinée qui élève l'âme et épure le cœur. Elles n'ont pas comme moi la richesse qui défend de toutes les mauvaises tentations de la misère... et pourtant elles vivent honnêtes et fières dans leur détresse. — Le vice et la vertu n'existent pas pour ces canailles-là...,» s'écria M. le baron Tripeaud avec une expression de courroux et de mépris hideux. » — Madame, vous chasseriez un de vos laquais qui oserait parler ainsi devant vous, » dit Adrienne à sa tante sans pouvoir cacher son dégoût, « et vous m'obligez d'entendre de telles choses !... »

Le marquis d'Aigrigny donna sous la table un coup de genou à M. Tripeaud, qui s'émancipait jusqu'à parler dans le salon de la princesse comme il parlait dans la coulisse de la bourse, et il reprit vivement pour réparer la grossièreté du baron : « Il n'y a, mademoiselle, aucune comparaison à établir entre ces gens-là... et une jeune personne de votre condition... — Pour un catholique... M. l'abbé, cette distinction est peu chrétienne, » répondit Adrienne. « — Je sais la portée de mes paroles, mademoiselle, » reprit sèchement l'abbé ; « d'ailleurs, cette vie indépendante que vous voulez mener, contre toute raison, aurait pour avenir les suites les plus fâcheuses ; car votre famille peut vouloir vous marier un jour, et... — J'épargnerai ce souci à ma famille, monsieur ; si je veux me marier... je me marierai moi-même... ce qui est assez raisonnable, je pense, quoiqu'à vrai dire, je sois peu tentée de cette lourde chaîne que l'égoïsme et la brutalité nous rivent à jamais au cou. — Il est indécent, mademoiselle, » dit la princesse, « de parler aussi légèrement de cette institution. — Devant vous surtout, madame... il est vrai, pardon de vous avoir choquée... Vous craignez que ma manière de vivre indépendante n'éloigne les prétendants...

ce m'est une raison de plus pour persister dans mon indépendance, car j'ai horreur des prétendants. Tout ce que je désire, c'est les épouvanter, c'est leur donner la plus mauvaise opinion de moi; et pour cela il n'y a pas de meilleur moyen que de paraître vivre absolument comme ils vivent eux-mêmes... Aussi je compte sur mes caprices, mes folies, sur mes chers défauts, pour me préserver de toute ennuyeuse et conjugale poursuite. — Vous serez à ce sujet complétement satisfaite, mademoiselle, » reprit madame de Saint-Dizier, « si malheureusement (et cela est à craindre) le bruit se répand que vous poussez l'oubli de tout devoir, de toute retenue, jusqu'à rentrer chez vous à huit heures du matin, ainsi qu'on me l'a dit... Mais je ne veux ni n'ose croire à une telle énormité... — Vous avez tort, madame... car cela est... — Ainsi... vous l'avouez? » s'écria la princesse. « —J'avoue tout ce que je fais, madame... Je suis rentrée ce matin à huit heures... — Messieurs, vous l'entendez! » s'écria la princesse. « — Ah!...» fit M. d'Aigrigny d'une voix de basse-taille. « — Ah! » fit le baron d'une voix de fausset. « — Ah! » murmura le docteur avec un profond soupir.

En entendant ces exclamations lamentables, Adrienne fut sur le point de parler, de se justifier peut-être; mais à une petite moue dédaigneuse qu'elle fit, on vit qu'elle dédaignait de descendre à une explication.

« Ainsi... cela était vrai?...» reprit la princesse. « Ah! mademoiselle... vous m'aviez habituée à ne m'étonner de rien... mais je doutais encore d'une pareille conduite... Il faut votre audacieuse réponse pour m'en convaincre... — Mentir... m'a toujours paru, madame, beaucoup plus audacieux que de dire la vérité. — Et d'où veniez-vous, mademoiselle? et pourquoi... — Madame, » dit Adrienne en interrompant sa tante, « jamais je ne mens... mais jamais je ne dis ce que je ne veux pas dire; puis, c'est une lâcheté de se justifier d'une accusation révoltante. Ne parlons donc plus de ceci... vos insistances à cet égard seraient vaines; résumons-nous. Vous voulez m'imposer une dure et humiliante tutelle; moi je veux quitter le pavillon que j'habite ici pour aller vivre où bon me semble, à ma fantaisie... De vous ou de moi, qui cédera? nous verrons. Maintenant... autre chose... Cet hôtel m'appartient... il m'est indifférent de vous y voir demeurer, puisque je le quitte; mais le rez-de-chaussée est inhabité... il contient, sans compter les pièces de réception, deux appartements complets; j'en ai disposé pour quelque temps. — Vraiment, mademoiselle? » dit la princesse en regardant M. d'Aigrigny avec une grande surprise; et elle ajouta ironiquement: « Et pour qui, mademoiselle, en avez-vous disposé? — Pour trois personnes de ma famille. — Qu'est-ce que cela signifie? » dit madame de Saint-Dizier de plus en plus étonnée. « — Cela signifie, madame, que je veux offrir ici une généreuse hospitalité à un jeune prince indien, mon parent par ma mère; il arrivera dans deux ou trois jours, et je tiens à ce qu'il trouve ses appartements prêts à le recevoir. — Entendez-vous, messieurs?» dit M. d'Aigrigny au docteur et à M. Tripeaud en affectant une stupeur profonde. « — Cela passe tout ce qu'on peut imaginer,» dit le baron. « — Hélas!» dit le docteur avec componction, « le sentiment est généreux en soi, mais toujours cette folle petite tête... — A merveille! » dit la princesse, « je ne puis du moins vous empêcher, mademoiselle, d'énoncer les vœux les plus

extravagants... Mais il est présumable que vous ne vous arrêterez pas en si beau chemin. Est-ce tout? — Pas encore... madame ; j'ai appris ce matin même que deux de mes parentes aussi par ma mère... deux pauvres enfants de quinze ans... deux orphelines... les filles du maréchal Simon, étaient hier arrivées d'un long voyage et se trouvaient chez la femme du brave soldat qui les amène en France du fond de la Sibérie... » A ces mots d'Adrienne, M. d'Aigrigny et la princesse ne purent s'empêcher de tressaillir brusquement et de se regarder avec effroi, tant ils étaient éloignés de s'attendre à ce que mademoiselle de Cardoville fût instruite du retour des filles du maréchal Simon ; cette révélation était pour eux foudroyante. « Vous êtes sans doute étonnés de me voir si bien instruite, » dit Adrienne ; « heureusement, j'espère vous étonner tout à l'heure davantage encore ;... mais pour en revenir aux filles du maréchal Simon, vous comprenez, madame, qu'il m'est impossible de les laisser à la charge des dignes personnes chez qui elles ont momentanément trouvé un asile ; quoique cette famille soit aussi honnête que laborieuse, leur place n'est pas là... Je vais donc aller les chercher pour les établir ici dans l'autre appartement du rez-de-chaussée... avec la femme du soldat qui fera une excellente gouvernante. »

A ces mots, M. d'Aigrigny et le baron se regardèrent, et le baron s'écria : « Décidément, la tête n'y est plus. » Adrienne ajouta, sans répondre à M. Tripeaud : « — Le maréchal Simon ne peut manquer d'arriver d'un moment à l'autre à Paris. Vous concevez, madame, combien il me sera doux de pouvoir lui présenter ses filles et de lui prouver qu'elles ont été traitées comme elles devaient l'être. Dès demain matin, je ferai venir des modistes, des couturières, afin que rien ne leur manque... Je veux qu'à son retour leur père les trouve belles... belles à éblouir... Elles sont jolies comme des anges, dit-on... Moi, pauvre profane... j'en ferai simplement des amours... — Voyons, mademoiselle, est-ce bien tout cette fois? » dit la princesse d'un ton sardonique et sourdement courroucé pendant que M. d'Aigrigny, calme et froid en apparence, dissimulait à peine de mortelles angoisses. « Cherchez bien encore, » continua la princesse en s'adressant à Adrienne. « N'avez-vous pas encore à augmenter de quelques parents cette intéressante colonie de famille? Une reine, en vérité, n'agirait pas plus magnifiquement que vous. — En effet, madame, je veux faire à ma famille une réception royale... telle qu'elle est due à un fils de roi, et aux filles du maréchal duc de Ligny. Il est si bon de joindre tous les luxes au luxe de l'hospitalité du cœur. — La maxime est généreuse assurément, » dit la princesse de plus en plus agitée ; « il est seulement dommage que pour la mettre en action vous ne possédiez pas les mines du Potose. — C'est justement à propos d'une mine... et que l'on prétend des plus riches, que je désirais vous entretenir, madame ; je ne pouvais trouver une occasion meilleure. Si considérable que soit ma fortune, elle serait peu de chose auprès de celle qui d'un moment à l'autre pourrait revenir à notre famille... et ceci arrivant, vous excuseriez peut-être alors, madame, ce que vous appelez mes prodigalités royales... »

M. d'Aigrigny se trouvait sous le coup d'une position de plus en plus

terrible... L'affaire des médailles était si importante, qu'il l'avait cachée même au docteur Baleinier, tout en lui demandant ses services pour un intérêt immense; M. Tripeaud n'en avait pas non plus été instruit, car la princesse croyait avoir fait disparaître des papiers du père d'Adrienne tous les indices qui auraient pu mettre celle-ci sur la voie de cette découverte. Aussi non-seulement l'abbé voyait avec épouvante mademoiselle de Cardoville instruite de ce secret, mais il tremblait qu'elle ne le divulguât.

La princesse partageait l'effroi de M. d'Aigrigny, aussi s'écria-t-elle en interrompant sa nièce : « Mademoiselle... il est certaines choses de famille qui doivent se tenir secrètes, et, sans comprendre positivement à quoi vous faites allusion, je vous engage à quitter ce sujet d'entretien... — Comment donc, madame?... ne sommes-nous pas ici en famille... ainsi que l'attestent les choses peu gracieuses que nous venons d'échanger? — Mademoiselle... il n'importe :... lorsqu'il s'agit d'affaires d'intérêt plus ou moins contestables, il est parfaitement inutile d'en parler, à moins d'avoir les pièces sous les yeux. — Et de quoi parlons-nous donc depuis une heure, madame, si ce n'est d'affaires d'intérêt? En vérité, je ne comprends pas votre étonnement... votre embarras... — Je ne suis ni étonnée ni embarrassée... mademoiselle;... mais depuis deux heures, vous me forcez d'entendre des choses si nouvelles, si extravagantes, qu'en vérité un peu de stupeur est bien permis. — Je vous demande pardon, madame, vous êtes très-embarrassée, » dit Adrienne en regardant fixement sa tante, « M. d'Aigrigny aussi... ce qui, joint à certains soupçons que je n'ai pas eu le temps d'éclaircir... » Puis, après une pause, Adrienne reprit : « Aurais-je donc deviné juste?... Nous allons le voir... — Mademoiselle, je vous ordonne de vous taire! » s'écria la princesse, perdant complétement la tête. « — Ah! madame, » dit Adrienne, « pour une personne ordinairement si maîtresse d'elle-même... vous vous compromettez beaucoup. »

La *Providence*, comme on dit, vint heureusement au secours de la princesse et de l'abbé d'Aigrigny, à ce moment si dangereux. Un valet de chambre entra; sa figure était si effarée, si altérée, que la princesse lui dit vivement : « Eh bien! Dubois, qu'y a-t-il? — Je demande pardon à madame la princesse de venir l'interrompre malgré ses ordres formels; mais M. le commissaire de police demande à lui parler à l'instant même; il est en bas... plusieurs agents sont dans la cour avec des soldats. »

Malgré la profonde surprise que lui causait ce nouvel incident, la princesse, voulant profiter de cette occasion pour se concerter promptement avec M. d'Aigrigny au sujet des menaçantes révélations d'Adrienne, dit à l'abbé en se levant : « M. d'Aigrigny, auriez-vous l'obligeance de m'accompagner? car je ne sais pas ce que peut signifier la présence du commissaire de police chez moi. » M. d'Aigrigny suivit madame de Saint-Dizier dans la pièce voisine.



CHAPITRE XLII.

La trahison.

La princesse de Saint-Dizier, accompagnée de M. d'Aigrigny et suivie du valet de chambre, s'arrêta dans une pièce voisine de son cabinet où étaient restés Adrienne, M. Tripeaud et le médecin.

« Où est le commissaire de police? » demanda la princesse à celui de ses gens qui était venu lui annoncer l'arrivée de ce magistrat. « — Madame, il est là dans le salon bleu. — Priez-le de ma part de vouloir bien m'attendre quelques instants. »

Le valet de chambre s'inclina et sortit. Dès qu'il fut dehors, madame de Saint-Dizier s'approcha vivement de M. d'Aigrigny dont la physionomie, ordinairement ferme et hautaine, était pâle et sombre. « Vous le voyez, « s'écria-t-elle d'une voix précipitée, « Adrienne sait tout maintenant; que faire?... que faire?... — Je ne sais..., » dit l'abbé, le regard fixe et absorbé, « cette révélation est un coup terrible. — Tout est-il donc perdu? — Il n'y aurait qu'un moyen de salut, » dit M. d'Aigrigny, « ce serait... le docteur... — Mais comment? » s'écria la princesse, « si vite? aujourd'hui même? — Dans deux heures il sera trop tard; cette fille diabolique aura vu les filles du maréchal Simon... — Mais... mon Dieu... Frédéric... c'est impossible... M. Baleinier ne pourra jamais;... il aurait fallu préparer

cela de longue main, comme nous devions le faire après l'interrogatoire d'aujourd'hui. — Il n'importe, » reprit vivement l'abbé, « il faut que le docteur essaye à tout prix. — Mais, sous quel prétexte? — Je vais tâcher d'en trouver un... — En admettant que vous trouviez ce prétexte, Frédéric, s'il faut agir aujourd'hui, rien ne sera préparé... *là-bas.* — Rassurez-vous; par prévision habituelle, on est toujours prêt. — Et comment prévenir le docteur à l'instant même? » reprit la princesse. « — Le faire demander... cela éveillerait les soupçons de votre nièce, » dit M. d'Aigrigny pensif, « et c'est, avant tout, ce qu'il faut éviter. — Sans doute, » reprit la princesse, « cette confiance est l'une de nos plus grandes ressources. — Un moyen! » dit vivement l'abbé; « je vais écrire quelques mots à la hâte à Baleinier; un de vos gens les lui portera, comme si cette lettre venait du dehors... d'un malade pressant... — Excellente idée! » s'écria la princesse, « vous avez raison... tenez... là sur cette table... il y a tout ce qui est nécessaire pour écrire... Vite, vite!... mais le docteur réussira-t-il? — A vrai dire, je n'ose l'espérer, » dit le marquis en s'asseyant près de la table avec un courroux contenu. « Grâce à cet interrogatoire, qui, du reste, a été au delà de nos espérances, et que notre homme, caché par nos soins derrière la portière de la chambre voisine, a fidèlement sténographié; grâce aux scènes violentes qui doivent avoir nécessairement lieu demain et après, le docteur, en s'entourant d'habiles précautions, aurait pu agir avec la plus entière certitude... Mais lui demander cela aujourd'hui... tout à l'heure... Tenez... Herminie... c'est folie que d'y penser! » Et le marquis jeta brusquement la plume qu'il avait à la main, puis il ajouta avec un accent d'irritation amère et profonde: « Au moment de réussir, voir toutes nos espérances anéanties... Ah! les conséquences de tout ceci... seront incalculables... Votre nièce... nous fait bien du mal... oh! bien du mal... » Il est impossible de rendre l'expression de sourde colère, de haine implacable, avec laquelle M. d'Aigrigny prononça ces derniers mots.

« Frédéric! » s'écria la princesse avec anxiété, en appuyant vivement sa main sur la main de l'abbé, « je vous en conjure, ne désespérez pas encore... l'esprit du docteur est si fécond en ressources, il nous est si dévoué... essayons toujours... — Enfin, c'est du moins une chance..., » dit l'abbé en reprenant la plume. « — Mettons la chose au pis..., » dit la princesse, « qu'Adrienne aille ce soir... chercher les filles du maréchal Simon... Peut-être ne les trouvera-t-elle plus... — Il ne faut pas espérer cela, il est impossible que les ordres de Rodin aient été si promptement exécutés... nous en aurions été prévenus. — Il est vrai... écrivez alors au docteur... je vais vous envoyer Dubois; il lui portera votre lettre. Courage, Frédéric, nous aurons raison de cette fille intraitable... »

Puis, madame de Saint-Dizier ajouta avec une rage concentrée: « Oh! Adrienne, Adrienne... vous payerez bien cher... vos insolents sarcasmes et les angoisses que vous nous causez. »

Au moment de sortir, la princesse se retourna et dit à M. d'Aigrigny: « Attendez-moi ici; je vous dirai ce que signifie la visite de ce commissaire, et nous rentrerons ensemble. » La princesse disparut. M. d'Aigrigny écrivit quelques mots à la hâte d'une main convulsive.



CHAPITRE XLIII.

Le piége.

Après la sortie de madame de Saint-Dizier et du marquis, Adrienne était restée dans le cabinet de sa tante avec M. Baleinier et le baron Tripeaud. En entendant annoncer l'arrivée du commissaire, mademoiselle de Cardoville avait ressenti une vive inquiétude, car sans doute, ainsi que l'avait craint Agricol, le magistrat venait demander l'autorisation de faire des recherches dans l'intérieur de l'hôtel et du pavillon, afin de retrouver le forgeron, que l'on y croyait caché. Quoiqu'elle regardât comme très-secrète la retraite d'Agricol, Adrienne n'était pas complétement rassurée; aussi, dans la prévision d'une éventualité fâcheuse, elle trouvait une occasion très-opportune de recommander instamment son protégé au docteur, ami fort intime, nous l'avons dit, de l'un des ministres les plus influents de l'époque.

La jeune fille s'approcha donc du médecin, qui causait à voix basse avec le baron, et de sa voix la plus douce, la plus câline : « Mon bon M. Baleinier... je désirerais vous dire deux mots... » Et du regard, la jeune fille lui montra la profonde embrasure d'une croisée. « — A vos ordres.., mademoiselle..., » répondit le médecin en se levant pour suivre Adrienne auprès de la fenêtre. M. Tripeaud, qui, ne se sentant plus soutenu par la présence de l'abbé, craignait la jeune fille comme le feu, fut très-satisfait de cette

diversion ; pour se donner une contenance, il alla se remettre en contemplation devant un tableau de sainteté qu'il semblait ne pas se lasser d'admirer...

Lorsque mademoiselle de Cardoville fut assez éloignée du baron pour n'être pas entendue de lui, elle dit au médecin qui, toujours souriant, toujours bienveillant, attendait qu'elle s'expliquât : « Mon bon docteur, vous êtes mon ami, vous avez été celui de mon père... Tout à l'heure, malgré la difficulté de votre position, vous vous êtes courageusement montré mon seul partisan... — Mais pas du tout, mademoiselle, n'allez pas dire de pareilles choses, » dit le docteur en affectant un courroux plaisant : « peste! vous me feriez de belles affaires... Voulez-vous bien vous taire... *Vade retro, Satanas!* ce qui veut dire : Laissez-moi tranquille, charmant petit démon que vous êtes! — Rassurez-vous, » dit Adrienne en souriant, « je ne vous compromettrai pas ; mais permettez-moi seulement de vous rappeler que bien souvent vous m'avez fait des offres de services... vous m'avez parlé de votre dévouement. — Mettez-moi à l'épreuve... et vous verrez si je m'en tiens à des paroles. — Eh bien! donnez-moi une preuve sur-le-champ? » dit vivement Adrienne. » — A la bonne heure, voilà comme j'aime à être pris au mot... Que faut-il faire pour vous? — Vous êtes toujours fort lié avec votre ami le ministre? — Sans doute ; je le soigne justement d'une extinction de voix ; il en a toujours la veille du jour où on doit l'interpeller ; il aime mieux ça... — Il faut que vous obteniez de votre ministre quelque chose de très-important pour moi. — Pour vous?... Et quel rapport...? » Le valet de chambre de la princesse entra, remit une lettre à M. Baleinier, et lui dit : « — Un domestique étranger vient d'apporter à l'instant cette lettre pour M. le docteur : c'est très-pressé... » Le médecin prit la lettre, le valet de chambre sortit. » — Voici les désagréments du mérite, » lui dit en souriant Adrienne ; « on ne vous laisse pas un moment de repos, mon pauvre docteur. — Ne m'en parlez pas, mademoiselle, » dit le médecin, qui ne put cacher un mouvement de surprise en reconnaissant l'écriture de M. d'Aigrigny ; « ces diables de malades croient en vérité que nous sommes de fer et que nous accaparons toute la santé qui leur manque ;... ils sont impitoyables... Mais vous permettez, mademoiselle? » dit M. Baleinier en interrogeant Adrienne du regard avant de décacheter la lettre. Mademoiselle de Cardoville répondit par un gracieux signe de tête.

La lettre du marquis d'Aigrigny n'était pas longue ; le médecin la lut d'un trait ; et malgré sa prudence habituelle, il haussa les épaules, et dit vivement : » Aujourd'hui... mais c'est impossible... il est fou... — Il s'agit sans doute de quelque pauvre malade qui a mis en vous tout son espoir... qui vous attend, qui vous appelle... Allons, mon cher M. Baleinier, soyez bon... ne repoussez pas sa prière... il est si doux de justifier la confiance qu'on inspire!... »

Il y avait à la fois un rapprochement et une contradiction si extraordinaires entre l'objet de cette lettre écrite à l'instant même au médecin par le plus implacable ennemi d'Adrienne, et les paroles de commisération que celle-ci venait de prononcer d'une voix touchante, que le docteur Baleinier

en fut frappé. Il regarda mademoiselle de Cardoville d'un air presque embarrassé, et répondit : « Il s'agit, en effet... de l'un de mes clients qui compte beaucoup sur moi... beaucoup trop même... car il me demande une chose impossible... Mais pourquoi vous intéresser à un inconnu? — S'il est malheureux... je le connais... Mon protégé, pour qui je vous demande l'appui de votre ministre, m'était aussi à peu près inconnu... et maintenant, je m'y intéresse on ne peut plus vivement; car, puisqu'il faut vous le dire, mon protégé est le fils de ce digne soldat qui a ramené ici, du fond de la Sibérie, les filles du maréchal Simon. — Comment... votre protégé est... — Un brave artisan... le soutien de sa famille;... mais je dois tout vous dire... voici comme les choses se sont passées... »

La confidence qu'Adrienne allait faire au docteur fut interrompue par madame de Saint-Dizier, qui, suivie de M. d'Aigrigny, ouvrit violemment la porte de son cabinet. On lisait sur la physionomie de la princesse une expression de joie infernale à peine dissimulée par un faux semblant d'indignation courroucée. M. d'Aigrigny, en entrant dans le cabinet, avait jeté rapidement un regard interrogatif et inquiet au docteur Baleinier. Celui-ci répondit par un mouvement de tête négatif. L'abbé se mordit les lèvres de rage muette; ayant mis ses dernières espérances dans le docteur, il dut considérer ses projets comme à jamais ruinés, malgré le nouveau coup que la princesse allait porter à Adrienne.

« Messieurs, » dit madame de Saint-Dizier d'une voix brève, précipitée, car elle suffoquait de satisfaction méchante, « messieurs, veuillez prendre place... j'ai de nouvelles et curieuses choses à vous apprendre au sujet de cette... demoiselle. » Et elle désigna sa nièce d'un regard de haine et de mépris impossible à rendre.

« Allons... ma pauvre enfant, qu'y a-t-il? que vous veut-on encore? » dit M. Baleinier d'un ton patelin, avant de quitter la fenêtre où il se tenait à côté d'Adrienne; « quoi qu'il arrive, comptez toujours sur moi. » Et ce disant, le médecin alla prendre place à côté de M. d'Aigrigny et de M. Tripeaud.

A l'insolente apostrophe de sa tante, mademoiselle de Cardoville avait fièrement redressé la tête. La rougeur lui monta au front; impatientée, irritée des nouvelles attaques dont on la menaçait, elle s'avança vers la table où la princesse était assise et dit d'une voix émue à M. Baleinier : « Je vous attends chez moi le plus tôt possible... mon cher docteur; vous le savez, j'ai absolument besoin de vous parler. » Et Adrienne fit un pas vers la bergère où était son chapeau.

La princesse se leva brusquement et s'écria : « Que faites-vous, mademoiselle? — Je me retire, madame... Vous m'avez signifié vos volontés, je vous ai signifié les miennes; cela suffit; quant aux affaires d'intérêt, je chargerai quelqu'un de mes réclamations. »

Mademoiselle de Cardoville prit son chapeau. Madame de Saint-Dizier, voyant sa proie lui échapper, courut précipitamment à sa nièce, et, au mépris de toute convenance, lui saisit violemment le bras d'une main convulsive en lui disant : « Restez! — Ah!... madame..., » fit Adrienne avec un accent de douloureux dédain; « où sommes-nous donc ici?... — Vous voulez

vous échapper... vous avez peur? » lui dit madame de Saint-Dizier en la toisant d'un air de dédain.

Avec ces mots : *Vous avez peur*... on aurait fait marcher Adrienne de Cardoville dans la fournaise. Dégageant son bras de l'étreinte de sa tante par un geste rempli de noblesse et de fierté, elle jeta sur le fauteuil le chapeau qu'elle tenait à la main, et, revenant auprès de la table, elle dit impérieusement à la princesse : « Il y a quelque chose de plus fort que le profond dégoût que tout ceci m'inspire... c'est la crainte d'être accusée de lâcheté. Parlez, madame... je vous écoute. » Et la tête haute, le teint légèrement coloré, le regard à demi voilé par une larme d'indignation, les bras croisés sur son sein, qui, malgré elle, palpitait d'une vive émotion, frappant convulsivement le tapis du bout de son joli pied, Adrienne attacha sur sa tante un coup d'œil assuré. La princesse voulut alors distiller goutte à goutte le venin dont elle était gonflée, et faire souffrir sa victime le plus longtemps possible, certaine qu'elle ne lui échapperait pas.

« Messieurs, » dit madame de Saint-Dizier d'une voix contenue, « voici ce qui vient de se passer... On m'a avertie que le commissaire de police désirait me parler; je me suis rendue auprès de ce magistrat; il s'est excusé d'un air peiné du devoir qu'il avait à remplir. Un homme, sous le coup d'un mandat d'amener, avait été vu entrant dans le pavillon du jardin... » Adrienne tressaillit; plus de doute, il s'agissait d'Agricol. Mais elle redevint impassible, en songeant à la sûreté de la cachette où elle l'avait fait conduire. « Le magistrat, » continua la princesse, « me demanda de procéder à la recherche de cet homme, soit dans l'hôtel, soit dans le pavillon. C'était son droit. Je le priai de commencer par le pavillon et je l'accompagnai... Malgré la conduite inqualifiable de mademoiselle, il ne me vint pas un moment à la pensée. je l'avoue, de croire qu'elle fût mêlée en quelque chose à cette déplorable affaire de police... Je me trompais. — Que voulez-vous dire, madame? » s'écria Adrienne. « — Vous allez le savoir, mademoiselle, » dit la princesse d'un air triomphant. « Chacun son tour... Vous vous êtes, tout à l'heure, un peu trop hâtée de vous montrer si railleuse et si altière... J'accompagne donc le commissaire dans ses recherches... Nous arrivons au pavillon... Je vous laisse à penser l'étonnement, la stupeur de ce magistrat à la vue de ces trois créatures costumées comme des filles de théâtre... Le fait a été d'ailleurs, à ma demande, consigné dans le procès-verbal; car on ne saurait trop certifier aux yeux de tous... de pareilles extravagances. — Madame la princesse a fort sagement agi, » dit le Tripeaud en s'inclinant. « Il était bon d'édifier aussi la justice à ce sujet. » Adrienne, trop vivement préoccupée du sort de l'artisan pour songer à répondre vertement à Tripeaud ou à madame de Saint-Dizier, écoutait en silence, cachant son inquiétude. « — Le magistrat, » reprit madame de Saint-Dizier, « a commencé par interroger sévèrement ces jeunes filles, et leur a demandé si aucun homme ne s'était, à leur connaissance, introduit dans le pavillon occupé par mademoiselle;... elles ont répondu avec une incroyable audace qu'elles n'avaient vu personne entrer... — Les braves et honnêtes filles! » pensa mademoiselle de Cardoville avec joie; « ce pauvre ouvrier est sauvé;... la protection du docteur Baleinier fera le reste... — Heureusement, » reprit

la princesse, « une de mes femmes, madame Grivois, m'avait accompagnée; cette excellente personne, se rappelant avoir vu mademoiselle rentrer chez elle, ce matin, à huit heures, dit *naïvement* au magistrat qu'il se pourrait fort bien que l'homme que l'on cherchait se fût introduit par la petite porte du jardin, laissée involontairement ouverte... par mademoiselle... en revenant.—Il eût été bon, madame la princesse, » dit Tripeaud, « de faire aussi consigner au procès-verbal que mademoiselle était rentrée chez elle à huit heures du matin... — Je n'en vois pas la nécessité, » dit le docteur, fidèle à son rôle, « ceci était complétement en dehors des recherches auxquelles se livrait le commissaire. — Mais, docteur..., » dit Tripeaud. « — Mais, M. le baron, » reprit M. Baleinier d'un ton ferme, « c'est mon opinion. — Et ce n'est pas la mienne, docteur, » dit la princesse; « ainsi que M. Tripeaud, j'ai pensé qu'il était important que la chose fût établie au procès-verbal, et j'ai vu, au regard confus et douloureux du magistrat, combien il lui était pénible d'avoir à enregistrer la scandaleuse conduite d'une jeune personne placée dans une si haute position sociale... — Sans doute, madame, » dit Adrienne impatientée, « je crois votre pudeur à peu près égale à celle de ce candide commissaire de police; mais il me semble que votre commune innocence s'alarmait un peu trop promptement; vous et lui auriez pu réfléchir qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'étant sortie, je suppose, à six heures du matin, je fusse rentrée à huit.—L'excuse, quoique tardive... est du moins adroite, » dit la princesse avec dépit. « — Je ne m'excuse pas, madame, » répondit fièrement Adrienne; « mais comme M. Baleinier a bien voulu dire un mot en ma faveur, par amitié pour moi, je donne l'interprétation possible d'un fait qu'il ne me convient pas d'expliquer devant vous... — Alors le fait demeure acquis au procès-verbal... jusqu'à ce que mademoiselle en donne l'explication, » dit le Tripeaud.

L'abbé d'Aigrigny, le front appuyé sur sa main, restait pour ainsi dire étranger à cette scène, effrayé qu'il était des suites qu'allait avoir l'entrevue de mademoiselle de Cardoville avec les filles du maréchal Simon, car il ne fallait pas songer à empêcher matériellement Adrienne de sortir ce soir-là.

Madame de Saint-Dizier reprit: « Le fait qui avait si cruellement scandalisé le commissaire n'est rien encore... auprès de ce qui me reste à vous apprendre, messieurs... Nous avons donc parcouru le pavillon dans tous les sens sans trouver personne... nous allions quitter la chambre à coucher de mademoiselle, car nous avions visité cette pièce en dernier lieu, lorsque madame Grivois me fit remarquer que l'une des moulures dorées d'une fausse porte ne rejoignait pas hermétiquement;... nous attirons l'attention du magistrat sur cette singularité; ses agents examinent... cherchent;... un panneau glisse sur lui-même... et alors... savez-vous ce que l'on découvre?... non... non, cela est tellement odieux, tellement révoltant... que je n'oserai jamais... — Eh bien! j'oserai, moi, madame, » dit résolûment Adrienne, qui vit avec un profond chagrin la retraite d'Agricol découverte; « j'épargnerai, madame, à votre candeur le récit de ce nouveau scandale... et ce que je vais dire n'est d'ailleurs nullement pour me justifier.—La chose en vaudrait pourtant la peine... mademoiselle, » dit madame de Saint-Dizier avec un

sourire méprisant, « un homme caché par vous dans votre chambre à coucher! — Un homme caché dans sa chambre à coucher!... » s'écria le marquis d'Aigrigny en redressant la tête avec une indignation qui cachait à peine une joie cruelle. « — Un homme dans la chambre à coucher de mademoiselle! » ajouta le baron Tripeaud. « Et cela a été, je l'espère, aussi consigné au procès-verbal? — Oui, oui, monsieur, » dit la princesse d'un air triomphant. « — Mais cet homme, » dit le docteur d'un air hypocrite, « était sans doute un voleur? Cela s'explique ainsi de soi-même, tout autre soupçon... n'est pas vraisemblable...—Votre indulgence pour mademoiselle vous égare, M. Baleinier, » dit sèchement la princesse. « — On connait cette espèce de voleurs-là, » dit Tripeaud, « ce sont ordinairement de beaux jeunes gens très-riches...—Vous vous trompez, monsieur, » reprit madame de Saint-Dizier, « mademoiselle n'élève pas ses vues si haut... elle prouve qu'une erreur peut être non-seulement criminelle, mais encore ignoble... Aussi, je ne m'étonne plus des sympathies que mademoiselle affichait tout à l'heure pour le populaire... C'est d'autant plus touchant et plus attendrissant, que cet homme, caché par mademoiselle chez elle, portait une blouse. — Une blouse!... » s'écria le baron avec l'air du plus profond dégoût, « mais alors... c'était donc un homme du peuple? C'est à faire dresser les cheveux sur la tête.... — Cet homme est un ouvrier forgeron; il l'a avoué, » dit la princesse; « mais il faut être juste, c'est un assez beau garçon, et sans doute mademoiselle, dans la singulière religion qu'elle professe pour le beau... — Assez, madame... assez, » dit tout à coup Adrienne qui, dédaignant de répondre, avait jusqu'alors écouté sa tante avec une indignation croissante et douloureuse; « j'ai été tout à l'heure sur le point de me justifier à propos d'une de vos odieuses insinuations... je ne m'exposerai pas une seconde fois à une pareille faiblesse... Un mot seulement, madame... cet honnête et loyal artisan est arrêté sans doute?—Certes, il a été arrêté et conduit en prison sous bonne escorte... cela vous fend le cœur, n'est-ce pas, mademoiselle?... » dit la princesse d'un air triomphant; « il faut, en effet, que votre tendre pitié pour cet intéressant forgeron soit bien grande, car vous perdez votre assurance ironique. — Oui, madame, car j'ai mieux à faire que de railler ce qui est odieux et ridicule, » dit Adrienne, dont les yeux se voilaient de larmes en songeant aux inquiétudes cruelles de la famille d'Agricol prisonnier.

Et, prenant son chapeau, elle le mit sur sa tête, en noua les rubans, et s'adressant au docteur : « M. Baleinier, je vous ai tout à l'heure demandé votre protection auprès du ministre...—Oui, mademoiselle... et je me ferai un plaisir d'être votre intermédiaire auprès de lui. — Votre voiture est en bas? — Oui, mademoiselle..., » dit le docteur singulièrement surpris. «—Vous allez être assez bon pour me conduire à l'instant chez le ministre... Présentée par vous, il ne me refusera pas la grâce ou plutôt la justice que j'ai à solliciter de lui. — Comment, mademoiselle..., » dit la princesse, « vous osez prendre une telle détermination sans mes ordres, après ce qui vient de se passer?... mais c'est inouï.—Cela fait pitié, » ajouta M. Tripeaud, « mais il faut s'attendre à tout. »

Au moment où Adrienne avait demandé au docteur si sa voiture était en

bas, l'abbé d'Aigrigny avait tressailli. Un éclair de satisfaction radieuse, inespérée, avait brillé dans son regard, et c'est à peine s'il put contenir sa violente émotion lorsque, adressant un coup d'œil aussi rapide que significatif au médecin, celui-ci lui répondit en baissant par deux fois les paupières en signe d'intelligence et de consentement. Aussi, lorsque la princesse reprit, d'un ton courroucé, en s'adressant à Adrienne : « Mademoiselle, je vous défends de sortir! » M. d'Aigrigny dit à madame de Saint-Dizier avec une inflexion de voix particulière : « — Il me semble, madame, que l'on peut confier mademoiselle *aux soins de M. le docteur*. » Le marquis prononça ces mots *aux soins de M. le docteur* d'une manière si significative, que la princesse, ayant regardé tour à tour le médecin et M. d'Aigrigny, comprit tout, et sa figure rayonna. Non-seulement ceci s'était passé très-rapidement, mais la nuit était déjà presque venue : aussi Adrienne, plongée dans la préoccupation pénible que lui causait le sort d'Agricol, ne put s'apercevoir de ces différents signes échangés entre la princesse, le docteur et l'abbé, signes qui d'ailleurs eussent été pour elle incompréhensibles.

Madame de Saint-Dizier, ne voulant pas cependant paraître céder trop facilement à l'observation du marquis, reprit : « Quoique M. le docteur me semble avoir été d'une grande indulgence pour mademoiselle, je ne verrais peut-être pas d'inconvénient à la lui confier... Pourtant... je ne voudrais pas laisser établir un pareil précédent, car d'aujourd'hui mademoiselle ne doit avoir d'autre volonté que la mienne. — Madame la princesse, » dit gravement le médecin, feignant d'être un peu choqué des paroles de madame de Saint-Dizier. « je ne crois pas avoir été indulgent pour mademoiselle, mais juste... je suis à ses ordres pour la conduire chez le ministre, si elle le désire ; j'ignore ce qu'elle veut solliciter, mais je la crois incapable d'abuser de la confiance que j'ai en elle, et de me faire appuyer une recommandation imméritée. »

Adrienne, émue, tendit cordialement sa main au docteur, et lui dit : « Soyez tranquille, mon digne ami... vous me saurez gré de la démarche que je vous fais faire, car vous serez de moitié dans une noble action. »

Le Tripeaud, qui n'était pas dans le secret des nouveaux desseins du docteur et de l'abbé, dit tout bas à celui-ci d'un air stupéfait : « Comment! on la laisse partir? — Oui, oui, » répondit brusquement M. d'Aigrigny en lui faisant signe d'écouter la princesse qui allait parler.

En effet, celle-ci s'avança vers sa nièce, et lui dit d'une voix lente et mesurée, appuyant sur chacune de ses paroles : « Un mot encore, mademoiselle... un dernier mot devant ces messieurs. Répondez : malgré les charges terribles qui pèsent sur vous, êtes-vous toujours décidée à méconnaître mes volontés formelles? — Oui, madame. — Malgré le scandaleux éclat qui vient d'avoir lieu, vous prétendez toujours vous soustraire à mon autorité? — Oui, madame. — Ainsi, vous refusez positivement de vous soumettre à la vie décente et sévère que je veux vous imposer? — Je vous ai dit tantôt, madame, que je quitterais cette demeure pour vivre seule et à ma guise. — Est-ce votre dernier mot? — C'est mon dernier mot. — Réfléchissez... ceci est bien grave... prenez garde! — Je vous ai dit, madame, mon dernier mot... je ne le dis jamais deux fois... — Messieurs...

vous l'entendez, » reprit la princesse, « j'ai fait tout au monde et en vain pour arriver à une conciliation ; mademoiselle n'aura donc qu'à s'en prendre à elle-même des mesures auxquelles une aussi audacieuse révolte me force de recourir. — Soit, madame, » dit Adrienne. Puis s'adressant à M. Baleinier, elle lui dit vivement : « Venez... venez, mon cher docteur, je meurs d'impatience, partons vite... chaque minute perdue peut coûter des larmes bien amères à une honnête famille. » Et Adrienne sortit précipitamment du salon avec le médecin.

Un des gens de la princesse fit avancer la voiture de M. Baleinier ; aidée par lui, Adrienne y monta sans s'apercevoir qu'il disait quelques mots tout bas au valet de pied qui avait ouvert la portière. Lorsque le docteur fut assis à côté de mademoiselle de Cardoville, le domestique ferma la voiture. Au bout d'une seconde, il dit à haute voix au cocher : « A l'hôtel du ministre, par la petite entrée ! » Les chevaux partirent rapidement.





CHAPITRE XLIV.

Un faux ami.

—

La nuit était venue, sombre et froide. Le ciel, pur jusqu'au coucher du soleil, se voilait de plus en plus de nuées grises, livides; le vent, soufflant avec force, soulevait çà et là par tourbillons une neige épaisse qui commençait à tomber. Les lanternes ne jetaient qu'une clarté douteuse dans l'intérieur de la voiture du docteur Baleinier, où il était seul avec Adrienne de Cardoville.

La charmante figure d'Adrienne, encadrée dans son petit chapeau de castor gris, faiblement éclairée par la lueur des lanternes, se dessinait blanche et pure sur le fond sombre de l'étoffe dont était garni l'intérieur de la voiture, alors embaumée de ce parfum doux et suave, on dirait presque voluptueux, qui émane toujours des vêtements des femmes d'une exquise recherche; la pose de la jeune fille, assise auprès du docteur, était remplie de grâce; sa taille élégante et svelte, emprisonnée dans sa robe montante de drap bleu, imprimait sa souple ondulation au moelleux dossier où elle

s'appuyait ; ses petits pieds, croisés l'un sur l'autre et un peu allongés, reposaient sur une épaisse peau d'ours servant de tapis ; de sa main gauche éblouissante et nue elle tenait son mouchoir magnifiquement brodé, dont, au grand étonnement de M. Baleinier, elle essuya ses yeux humides de larmes.

Oui, car cette jeune fille subissait alors la réaction des scènes pénibles auxquelles elle venait d'assister à l'hôtel de Saint-Dizier ; à l'exaltation fébrile, nerveuse, qui l'avait jusqu'alors soutenue, succédait chez elle un abattement douloureux, car Adrienne, si résolue dans son indépendance, si fière dans son dédain, si implacable dans son ironie, si audacieuse dans sa révolte contre une injuste oppression, était d'une sensibilité profonde qu'elle dissimulait toujours devant sa tante et devant son entourage.

Malgré son assurance, rien n'était moins viril, moins *virago* que mademoiselle de Cardoville ; elle était essentiellement *femme ;* mais aussi comme femme elle savait prendre un grand empire sur elle-même dès que la moindre marque de faiblesse de sa part pouvait réjouir ou enorgueillir ses ennemis.

La voiture roulait depuis quelques minutes ; Adrienne, essuyant silencieusement ses larmes au grand étonnement du docteur, n'avait pas encore prononcé une parole. « Comment... ma chère mademoiselle Adrienne, » dit M. Baleinier véritablement surpris de l'émotion de la jeune fille, « comment !... vous tout à l'heure encore si courageuse... vous pleurez ? — Oui, » répondit Adrienne d'une voix altérée, « je pleure... devant vous... un ami... mais devant ma tante... oh ! jamais. — Pourtant... dans ce long entretien... vos épigrammes... — Eh ! mon Dieu... croyez-vous donc que ce n'est pas malgré moi que je me résigne à briller dans cette guerre de sarcasmes ?... Rien ne me déplaît autant que ces sortes de luttes d'ironie amère où me réduit la nécessité de me défendre contre cette femme et ses amis... Vous parlez de mon courage... il ne consistait pas, je vous l'assure, à faire montre d'un esprit méchant... mais à contenir, à cacher tout ce que je souffrais en m'entendant traiter si grossièrement... devant des gens que je hais, que je méprise... moi qui, après tout, ne leur ai jamais fait de mal, moi qui ne demande qu'à vivre seule, libre, tranquille, et à voir des gens heureux autour de moi. — Que voulez-vous ? on envie et votre bonheur et celui que les autres vous doivent... — Et c'est ma tante ! » s'écria Adrienne avec indignation, « ma tante, dont la vie n'a été qu'un long scandale, qui m'accuse d'une manière si révoltante ! comme si elle ne me connaissait pas assez fière, assez loyale pour ne faire qu'un choix dont je puisse m'honorer hautement... Mon Dieu, quand j'aimerai, je le dirai, je m'en glorifierai, car l'amour comme je le comprends est ce qu'il y a de plus magnifique au monde... »

Puis Adrienne reprit avec un redoublement d'amertume : « A quoi donc servent l'honneur et la franchise, s'ils ne vous mettent pas même à l'abri de soupçons encore plus stupides qu'odieux ? » Ce disant, mademoiselle de Cardoville porta de nouveau son mouchoir à ses yeux. « — Voyons, ma chère mademoiselle Adrienne, » dit M. Baleinier d'une voix onctueuse et

pénétrée, « calmez-vous... tout ceci est passé... vous avez en moi un ami dévoué... » Et cet homme, en disant ces mots, rougit malgré son astuce diabolique. « — Je le sais, vous êtes mon ami, » dit Adrienne, « je n'oublierai jamais que vous vous êtes exposé aujourd'hui aux ressentiments de ma tante en prenant mon parti, car je n'ignore pas qu'elle est puissante... oh ! bien puissante pour le mal... — Quant à cela..., » dit le docteur en affectant une profonde indifférence, « nous autres médecins... nous sommes à l'abri de bien des rancunes... — Ah ! mon cher M. Baleinier, c'est que madame de Saint-Dizier et ses amis ne pardonnent guère ! » (Et la jeune fille frissonna.) « Il a fallu mon invincible aversion, mon horreur innée de tout ce qui est lâche, perfide et méchant, pour m'amener à rompre si ouvertement avec elle... Mais il s'agirait... que vous dirai-je?... de la mort... que je n'hésiterais pas... et pourtant, » ajouta-t-elle avec un de ces gracieux sourires qui donnaient tant de charmes à sa ravissante physionomie, « j'aime bien la vie... et si j'ai un reproche à me faire... c'est de l'aimer trop brillante, trop belle... trop harmonieuse;... mais vous le savez, je me résigne à mes défauts... — Allons, allons, je suis plus tranquille, » dit le docteur gaiement, « vous souriez... c'est bon signe... — Souvent, c'est le plus sage... et pourtant... le devrais-je, après les menaces que ma tante vient de me faire? Pourtant, que peut-elle? quelle était la signification de cette espèce de conseil de famille? Sérieusement, a-t-elle pu croire que l'avis d'un M. d'Aigrigny, d'un M. Tripeaud pût m'influencer?... Et puis, elle a parlé de mesures rigoureuses... Quelles mesures peut-elle prendre?... le savez-vous?... — Je crois, entre nous, que la princesse a voulu seulement vous effrayer... et qu'elle compte agir sur vous par persuasion... Elle a l'inconvénient de se croire une mère de l'Église et elle rêve votre conversion, » dit malicieusement le docteur qui alors voulait surtout rassurer à tout prix Adrienne; « mais ne pensons plus à cela... il faut que vos beaux yeux brillent de leur éclat pour séduire, pour fasciner le ministre que nous allons voir... — Vous avez raison, mon cher docteur... on devrait toujours fuir le chagrin, car un de ses moindres désagréments est de vous faire oublier les chagrins des autres;... mais voyez, j'use de votre bonne obligeance sans vous dire ce que j'attends de vous... — Nous avons heureusement le temps de causer, car notre homme d'État demeure fort loin de chez vous. — En deux mots, voici ce dont il s'agit, » reprit Adrienne; « je vous ai dit les raisons que j'avais de m'intéresser à ce digne ouvrier; ce matin, il est venu tout désolé m'avouer qu'il se trouvait compromis pour des chants qu'il avait faits (car il est poëte), qu'il était menacé d'être arrêté, qu'il était innocent; mais que si on le mettait en prison, sa famille, qu'il soutient seul, mourrait de faim; il venait donc me supplier de fournir une caution, afin qu'on le laisse libre d'aller travailler; j'ai promis, en pensant à votre intimité avec le ministre; mais on était déjà sur les traces de ce pauvre garçon; j'ai eu l'idée de le faire cacher chez moi, et vous savez de quelle manière ma tante a interprété cette action. Maintenant, dites-moi, grâce à votre recommandation, croyez-vous que le ministre m'accordera ce que nous allons lui demander, la liberté de cet artisan sous caution? — Mais sans contredit... cela ne doit pas faire l'ombre

de difficulté, surtout lorsque vous lui aurez exposé les faits avec cette éloquence du cœur que vous possédez si bien... — Savez-vous pourquoi, mon cher M. Baleinier, j'ai pris cette résolution, peut-être étrange, de vous prier de me conduire, moi jeune fille, chez ce ministre? — Mais... pour recommander d'une manière plus pressante encore votre protégé. — Oui... et aussi pour couper court par une démarche éclatante aux calomnies que ma tante ne va pas manquer de répandre... et qu'elle a déjà, vous l'avez vu, fait insérer au procès-verbal de ce commissaire de police... J'ai donc préféré m'adresser franchement, hautement, à un homme placé dans une position éminente... Je lui dirai ce qui est, et il me croira, parce que la vérité a un accent auquel on ne se trompe pas. — Tout ceci, ma chère mademoiselle Adrienne, est sagement, parfaitement raisonné. Vous ferez, comme on dit, d'une pierre deux coups... ou plutôt vous retirerez d'une bonne action deux actes de justice;... vous détruirez d'avance de dangereuses calomnies, et vous ferez rendre la liberté à un digne garçon. — Allons! » dit en riant Adrienne, « voici ma gaieté qui revient... grâce à cette heureuse perspective. — Mon Dieu, dans la vie, » reprit philosophiquement le docteur, « tout dépend du point de vue. »

Adrienne était d'une ignorance si complète en matière de gouvernement constitutionnel et d'attributions administratives, elle avait une foi si aveugle dans le docteur, qu'elle ne douta pas un instant de ce que ce dernier lui disait. Aussi reprit-elle avec joie: « Quel bonheur! ainsi je pourrai, en allant chercher ensuite les filles du maréchal Simon, rassurer la pauvre mère de l'ouvrier qui est peut-être à cette heure dans de cruelles angoisses en ne voyant pas rentrer son fils! — Oui, vous aurez ce plaisir, » dit M. Baleinier en souriant, « car nous allons solliciter, intriguer de telle sorte qu'il faudra bien que la bonne mère apprenne par vous la mise en liberté de ce brave garçon, avant de savoir qu'il avait été arrêté. — Que de bonté, que d'obligeance de votre part! » dit Adrienne. « En vérité, s'il ne s'agissait pas de motifs aussi graves, j'aurais honte de vous faire perdre un temps si précieux, mon cher M. Baleinier;... mais je connais votre cœur... — Vous prouver mon profond dévouement, mon sincère attachement, je n'ai pas d'autre désir, » dit le docteur en aspirant une prise de tabac.

Mais en même temps il jeta de côté un coup d'œil inquiet par la portière, car la voiture traversait alors la place de l'Odéon, et malgré les rafales d'une neige épaisse, on voyait la façade du théâtre illuminée; or Adrienne, qui en ce moment même tournait la tête de ce côté, pouvait s'étonner du singulier chemin qu'on lui faisait prendre. Afin d'attirer son attention par une habile diversion, le docteur s'écria tout à coup: « Ah! grand Dieu... et moi qui oubliais... — Qu'avez-vous donc, M. Baleinier? » dit Adrienne en se retournant vivement vers lui. « — J'oubliais une chose très-importante à la réussite de notre sollicitation. — Qu'est-ce donc?... » demanda la jeune fille inquiète. M. Baleinier sourit avec malice. « — Tous les hommes, » dit-il, « ont leurs faiblesses, et un ministre en a beaucoup plus qu'un autre: celui que nous allons solliciter a l'inconvénient de tenir ridiculement à son titre, et sa première impression serait fâcheuse... si vous ne le saluiez pas

d'un *Monsieur le ministre* bien accentué. — Qu'à cela ne tienne... mon cher M. Baleinier, » dit Adrienne en souriant à son tour, « j'irai même jusqu'à l'Excellence, qui est aussi, je crois, un des titres adoptés. — Non pas maintenant... mais raison de plus, et si vous pouviez même laisser échapper un ou deux *monseigneur*, notre affaire serait emportée d'emblée. — Soyez tranquille, puisqu'il y a des *bourgeois-ministres* comme il y a des *bourgeois-gentilshommes*, je me souviendrai de M. Jourdain, et je rassasierai la gloutonne vanité de votre homme d'État. — Je vous l'abandonne, et il sera entre bonnes mains, » reprit le médecin en voyant avec joie la voiture alors engagée dans les rues sombres qui conduisent de la place de l'Odéon au quartier du Panthéon; mais, dans cette circonstance, je n'ai pas le courage de reprocher à mon ami le ministre d'être orgueilleux, puisque son orgueil peut nous venir en aide.— Cette petite ruse est d'ailleurs assez innocente, » ajouta mademoiselle de Cardoville, « et je n'ai aucun scrupule d'y avoir recours, je vous l'avoue... » Puis se penchant vers la portière, elle dit : « Mon Dieu, que ces rues sont noires et tristes!... quel vent! quelle neige!... dans quel quartier sommes-nous donc?... — Comment! habitante ingrate et dénaturée... vous ne reconnaissez pas à cette absence de boutiques votre cher quartier, le faubourg Saint-Germain? — Je croyais que nous l'avions quitté depuis longtemps. — Moi aussi, » dit le médecin en se penchant à la portière comme pour reconnaître le lieu où il se trouvait, « mais nous y sommes encore!... Mon malheureux cocher, aveuglé par la neige qui lui fouette la figure, se sera tout à l'heure trompé; mais nous voici en bon chemin... oui... je m'y reconnais, nous sommes dans la rue Saint-Guillaume, rue qui n'est pas gaie, par parenthèse; du reste dans dix minutes nous arriverons à l'entrée particulière du ministre, car les intimes comme moi jouissent du privilége d'échapper aux honneurs de la grande porte. »

Mademoiselle de Cardoville, comme les personnes qui sortent ordinairement en voiture, connaissait si peu certaines rues de Paris et les habitudes ministérielles, qu'elle ne douta pas un moment de ce que lui affirmait M. Baleinier, en qui elle avait d'ailleurs la confiance la plus extrême.

Depuis le départ de l'hôtel Saint-Dizier, le docteur avait sur les lèvres une question qu'il hésitait pourtant à poser, craignant de se compromettre aux yeux d'Adrienne. Lorsque celle-ci avait parlé d'intérêts très-importants dont on lui aurait caché l'existence, le docteur, très-fin, très-habile observateur, avait parfaitement remarqué l'embarras et les angoisses de la princesse et de M. d'Aigrigny. Il ne douta pas que le complot dirigé contre Adrienne (complot qu'il servait aveuglément par soumission aux volontés de l'*ordre*) ne fût relatif à ces intérêts qu'on lui avait cachés et que par cela même il brûlait de connaître; car, ainsi que chaque membre de la ténébreuse congrégation dont il faisait partie, ayant forcément l'habitude de la délation, il sentait nécessairement se développer en lui les vices odieux inhérents à tout état de *complicité*, à savoir, l'envie, la défiance et une curiosité jalouse.

On comprendra que le docteur Baleinier, quoique parfaitement résolu de servir les projets de M. d'Aigrigny, était fort avide de savoir ce qu'on lui

avait dissimulé ; aussi, surmontant ses hésitations, trouvant l'occasion opportune et surtout pressante, il dit à Adrienne, après un moment de silence : « Je vais peut-être vous faire une demande très-indiscrète. En tous cas, si vous la trouvez telle... n'y répondez pas... — Continuez... je vous en prie. — Tantôt... quelques minutes avant que l'on vînt annoncer à madame votre tante l'arrivée du commissaire de police, vous avez, ce me semble, parlé de grands intérêts qu'on vous aurait cachés jusqu'ici...— Oui, sans doute... — Ces mots, » reprit M. Baleinier en accentuant lentement ses paroles, « ces mots ont paru faire une vive impression sur la princesse... — Une impression si vive, » dit Adrienne, « que certains soupçons que j'avais se sont changés en certitude. — Je n'ai pas besoin de vous dire, ma charmante amie, » reprit M. Baleinier d'un ton patelin, « que si je rappelle cette circonstance, c'est pour vous offrir mes services dans le cas où ils pourraient vous être bons à quelque chose;... sinon... si vous voyez l'ombre d'un inconvénient à m'en apprendre davantage... supposez que je n'ai rien dit. »

Adrienne devint sérieuse, pensive, et après un silence de quelques instants, elle répondit à M. Baleinier : « Il est à ce sujet des choses que j'ignore... d'autres que je puis vous apprendre... d'autres enfin que je dois vous taire;... vous êtes si bon aujourd'hui, que je suis heureuse de vous donner une nouvelle marque de confiance.— Alors, je ne veux rien savoir, » dit le docteur d'un air contrit et pénétré, « car j'aurais l'air d'accepter une sorte de récompense... tandis que je suis mille fois payé par le plaisir même que j'éprouve à vous servir. — Écoutez..., » dit Adrienne sans paraître s'occuper des scrupules délicats de M. Baleinier, « j'ai de puissantes raisons de croire qu'un immense héritage doit être, dans un temps plus ou moins prochain, partagé entre les membres de ma famille... que je ne connais pas tous... car, après la révocation de l'édit de Nantes, ceux dont elle descend se sont dispersés dans les pays étrangers, et ont subi des fortunes bien diverses. — Vraiment? » s'écria le docteur on ne peut plus intéressé. « Cet héritage où est-il? de qui vient-il? entre les mains de qui est-il? — Je l'ignore... — Et comment faire valoir vos droits? — Je le saurai bientôt.— Et qui vous en instruira? — Je ne puis vous le dire. — Et qui vous a appris que cet héritage existait? — Je ne puis non plus vous le dire..., » reprit Adrienne d'un ton mélancolique et doux qui contrasta avec la vivacité habituelle de son entretien. « C'est un secret... un secret étrange... et lors de ces moments d'exaltation dans lesquels vous m'avez quelquefois surprise... je songeais à des circonstances extraordinaires qui se rapportent à ce secret... oui... et alors de bien grandes, de bien magnifiques pensées s'éveillaient en moi... »

Puis Adrienne se tut, profondément absorbée dans ses souvenirs. M. Baleinier n'essaya pas de l'en distraire. D'abord mademoiselle de Cardoville ne s'apercevait pas de la direction que suivait la voiture; puis, le docteur n'était pas fâché de réfléchir à ce qu'il venait d'apprendre; avec sa perspicacité habituelle, il pressentit vaguement qu'il s'agissait pour l'abbé d'Aigrigny d'une affaire d'héritage; il se promit d'en faire immédiatement le sujet d'un rapport secret. De deux choses l'une : ou M. d'Aigrigny agissait dans cette

circonstance d'après les instructions de *l'ordre*, ou il agissait selon son inspiration personnelle ; dans le premier cas, le rapport secret du docteur, à qui de droit, constatait un fait ; dans le second, il en révélait un autre.

Pendant quelque temps mademoiselle de Cardoville et M. Baleinier gardèrent donc un profond silence, qui n'était même plus interrompu par le bruit des roues de la voiture roulant alors sur une épaisse couche de neige, car les rues devenaient de plus en plus désertes. Malgré sa perfide habileté, malgré son audace, malgré l'aveuglement de sa dupe, le docteur n'était pas absolument rassuré sur le résultat de sa machination ; le moment critique approchait, et le moindre soupçon, maladroitement éveillé chez Adrienne, pouvait ruiner les projets du docteur.

Adrienne, déjà fatiguée des émotions de cette pénible journée, tressaillait de temps à autre, car le froid devenait de plus en plus pénétrant, et dans sa précipitation à accompagner M. Baleinier, elle avait oublié de prendre un châle ou un manteau. Depuis quelque temps la voiture longeait un grand mur très-élevé, qui, à travers la neige, se dessinait en blanc sur un ciel complétement noir. Le silence était profond et morne. La voiture s'arrêta. Le valet de pied alla heurter à une grande porte cochère d'une façon particulière ; d'abord il frappa deux coups précipités, puis un autre séparé par un assez long intervalle. Adrienne ne remarqua pas cette circonstance, car les coups avaient été peu bruyants, et d'ailleurs le docteur avait aussitôt pris la parole afin de couvrir par sa voix le bruit de cette espèce de signal.

« Enfin, nous voici arrivés, » avait-il dit gaiement à Adrienne : « soyez bien séduisante, c'est-à-dire soyez vous-même. — Soyez tranquille, je ferai de mon mieux, » dit en souriant Adrienne. Puis elle ajouta, frissonnant malgré elle : « Quel froid noir !... Je vous avoue, mon bon M. Baleinier, qu'après avoir été chercher mes pauvres petites parentes chez la mère de notre brave ouvrier, je retrouverai ce soir avec un vif plaisir mon joli salon bien chaud et bien brillamment éclairé, car vous savez mon aversion pour le froid et pour l'obscurité. — C'est tout simple, » dit galamment le docteur ; « les plus charmantes fleurs ne s'épanouissent qu'à la lumière et à la chaleur. »

Pendant que le médecin et mademoiselle de Cardoville échangeaient ces paroles, une lourde porte cochère avait crié sur ses gonds et la voiture était entrée dans la cour. Le docteur descendit le premier pour offrir son bras à Adrienne.





CHAPITRE XLV.

Le cabinet du ministre

La voiture était arrêtée devant un petit perron couvert de neige et exhaussé de quelques marches, qui conduisait à un vestibule éclairé par une lampe. Adrienne, pour gravir les marches un peu glissantes, s'appuya sur le bras du docteur. « Mon Dieu ! comme vous tremblez !... » lui dit celui-ci. « — Oui..., » dit la jeune fille en frissonnant, « je ressens un froid mortel. Dans ma précipitation, je suis sortie sans châle... Mais comme cette maison a l'air triste ! » ajouta-t-elle en montant le perron. — C'est ce qu'on appelle le petit hôtel du ministère, le *sanctum sanctorum*, où notre homme d'État se retire loin du bruit des profanes, » dit M. Baleinier en souriant. « Donnez-vous la peine d'entrer. » Et il poussa la porte d'un assez grand vestibule complétement désert.

« On a bien raison de dire, » reprit M. Baleinier, cachant une assez vive émotion sous une apparence de gaieté, « maison de ministre... maison de parvenu... pas un valet de pied (pas un garçon de bureau, devrais-je dire) à l'antichambre... Mais heureusement, » ajouta-t-il en ouvrant la porte d'une pièce qui communiquait au vestibule,

« Nourri dans le sérail, j'en connais les détours. »

Mademoiselle de Cardoville fut introduite dans un salon tendu de papier vert, à dessins veloutés, et modestement meublé de chaises et de fauteuils d'acajou recouverts en velours d'Utrecht jaune ; le parquet brillait, soigneusement ciré ; une lampe circulaire, qui ne donnait au plus que le tiers de sa clarté, était suspendue beaucoup plus haut qu'on ne les suspend ordinairement.

Trouvant cette demeure singulièrement modeste pour l'habitation d'un ministre, Adrienne, quoiqu'elle n'eût aucun soupçon, ne put s'empêcher de faire un mouvement de surprise, et s'arrêta une minute sur le seuil de la porte. M. Baleinier, qui lui donnait le bras, devina la cause de son étonnement et lui dit en souriant : « Ce logis vous semble bien mesquin pour une Excellence, n'est-ce pas? Mais si vous saviez ce que c'est que l'économie constitutionnelle!... Du reste, vous allez voir un *monseigneur* qui a l'air aussi... mesquin que son mobilier... Mais veuillez m'attendre une seconde... je vais prévenir le ministre et vous annoncer à lui... Je reviens dans l'instant. »

Et dégageant doucement son bras de celui d'Adrienne, qui se serrait involontairement contre lui, le médecin alla ouvrir une petite porte latérale par laquelle il s'esquiva. Adrienne de Cardoville resta seule.

La jeune fille, bien qu'elle ne pût s'expliquer la cause de cette impression, trouva sinistre cette grande chambre froide, nue, aux croisées sans rideaux ; puis peu à peu remarquant dans son ameublement plusieurs singularités qu'elle n'avait pas d'abord aperçues, elle se sentit saisie d'une inquiétude indéfinissable... Ainsi, s'étant approchée du foyer éteint, elle vit avec surprise qu'il était fermé par un treillis de fer qui condamnait complétement l'ouverture de la cheminée, et que les pincettes et la pelle étaient attachées par des chaînettes de fer. Déjà assez étonnée de cette bizarrerie, elle voulut, par un mouvement machinal, attirer à elle un fauteuil placé près de la boiserie... Ce fauteuil resta immobile... Adrienne s'aperçut alors que le dossier de ce meuble était, comme celui des autres siéges, attaché à l'un des panneaux par deux petites pattes de fer. Ne pouvant s'empêcher de sourire, elle se dit : « Aurait-on assez peu de confiance dans l'homme d'État chez qui je suis, pour attacher les meubles aux murailles? »

Adrienne avait, pour ainsi dire, fait cette plaisanterie un peu forcée afin de lutter contre sa pénible préoccupation, qui augmentait de plus en plus, car le silence le plus profond, le plus morne, régnait dans cette demeure, où rien ne révélait le mouvement, l'activité qui entoure ordinairement un grand centre d'affaires. Seulement, de temps à autre, la jeune fille entendait les violentes rafales du vent qui soufflait au dehors. Plus d'un quart d'heure s'était passé, M. Baleinier ne revenait pas. Dans son impatience inquiète, Adrienne voulut appeler quelqu'un afin de s'informer de M. Baleinier et du ministre; elle leva les yeux pour chercher un cordon de sonnette aux côtés de la glace; elle n'en vit pas; mais elle s'aperçut que ce qu'elle avait pris jusqu'alors pour une glace, grâce à la demi-obscurité de cette pièce, était une grande feuille de fer-blanc très-luisant. En s'approchant plus près, elle heurta un flambeau de bronze... ce flambeau était, comme la pendule, scellé au marbre de la cheminée.

Dans certaines dispositions d'esprit, les circonstances les plus insignifiantes prennent souvent des proportions effrayantes; ainsi ce flambeau immobile, ces meubles attachés à la boiserie, cette glace remplacée par une feuille de fer-blanc, ce profond silence, l'absence de plus en plus prolongée de M. Baleinier, impressionnèrent si vivement Adrienne, qu'elle commença de ressentir une sourde frayeur. Telle était pourtant sa confiance absolue dans le médecin, qu'elle en vint à se reprocher son effroi, se disant qu'après tout, ce qui le causait n'avait aucune importance réelle, et qu'il était déraisonnable de se préoccuper de si peu de chose. Quant à l'absence de M. Baleinier, elle se prolongeait sans doute parce qu'il attendait que les occupations du ministre le laissassent libre de recevoir.

Néanmoins, quoiqu'elle tâchât de se rassurer ainsi, la jeune fille, dominee par sa frayeur, se permit ce qu'elle n'aurait jamais osé sans cette occurrence, elle s'approcha peu à peu de la petite porte par laquelle avait disparu le médecin, et prêta l'oreille. Elle suspendit sa respiration, écouta... et n'entendit rien... Tout à coup un bruit sourd et pesant, comme celui d'un corps qui tombe, retentit au-dessus de sa tête;... il lui sembla même entendre un gémissement étouffé. Levant vivement les yeux, elle vit tomber quelques parcelles de peinture écaillée, détachées sans doute par l'ébranlement du plancher supérieur. Ne pouvant résister davantage à son effroi, Adrienne courut à la porte par laquelle elle était entrée avec le docteur, afin d'appeler quelqu'un. A sa grande surprise, elle trouva cette porte fermée en dehors. Pourtant depuis son arrivée elle n'avait entendu aucun bruit de clef dans la serrure, qui du reste était extérieure.

De plus en plus effrayée, la jeune fille se précipita vers la petite porte par laquelle avait disparu le médecin et auprès de laquelle elle venait d'écouter... Cette porte était aussi extérieurement fermée... Voulant cependant encore lutter contre la terreur qui la gagnait invinciblement, Adrienne appela à son aide la fermeté de son caractère, et voulut, comme on dit vulgairement, se raisonner. « Je me serai trompée, » dit-elle; « je n'aurai entendu qu'une chute; le gémissement n'existe que dans mon imagination;... il y a mille raisons pour que ce soit quelque chose, et non pas quelqu'un qui soit tombé... Mais ces portes fermées... peut-être on ignore que je suis ici; on aura cru qu'il n'y avait personne dans cette chambre. » Et disant ces mots, Adrienne regarda autour d'elle avec anxiété; puis elle ajouta d'une voix ferme : « Pas de faiblesse, il ne s'agit pas de chercher à m'étourdir sur ma situation... et de vouloir me tromper moi-même; il faut au contraire la voir bien en face. Évidemment je ne suis pas ici chez un ministre;... mille raisons me le prouvent maintenant... M. Baleinier m'a donc trompée... Mais alors dans quel but? Pourquoi m'a-t-il amenée ici? et où suis-je? » Ces deux questions semblèrent à Adrienne aussi insolubles l'une que l'autre; seulement il lui resta démontré qu'elle était victime de la perfidie de M. Baleinier.

Pour cette âme loyale, généreuse, cette certitude était si horrible qu'elle voulut encore essayer de la repousser en songeant à la confiante amitié qu'elle avait toujours témoignée à cet homme; aussi Adrienne se dit avec amertume : « Voilà comme la faiblesse, comme la peur vous conduisent

souvent à des suppositions injustes, odieuses; oui, car il n'est permis de croire à une tromperie si infernale qu'à la dernière extrémité... et lorsqu'on y est forcé par l'évidence; appelons quelqu'un, c'est le seul moyen de m'éclairer complétement. » Puis se souvenant qu'il n'y avait pas de sonnette, elle dit : « Il n'importe, frappons, on viendra sans doute. » Et de son petit poing délicat, Adrienne heurta plusieurs fois à la porte. Au bruit sourd et mat que rendit cette porte, on la devinait fort épaisse. Rien ne répondit à la jeune fille. Elle courut à l'autre porte. Même appel de sa part, même silence profond... interrompu çà et là au dehors par les mugissements du vent.

« Je ne suis pas plus peureuse qu'une autre, » dit Adrienne en tressaillant; « je ne sais si c'est le froid mortel qu'il fait ici... mais je frissonne malgré moi; je tâche bien de me défendre de toute faiblesse, cependant il me semble que tout le monde trouverait comme moi ce qui se passe ici... étrange... effrayant. »

Tout à coup, des cris, ou plutôt des hurlements sauvages, affreux, éclatèrent avec furie dans la pièce située au-dessus de celle où elle se trouvait, et peu de temps après, une sorte de piétinement sourd, violent, saccadé, ébranla le plafond, comme si plusieurs personnes se fussent livrées à une lutte énergique. Dans son saisissement, Adrienne poussa un grand cri d'effroi, devint pâle comme une morte, resta un moment immobile de stupeur, puis s'élança à l'une des fenêtres fermées par des volets, et l'ouvrit brusquement. Une violente rafale de vent mêlée de neige fondue fouetta le visage d'Adrienne, s'engouffra dans le salon, et, après avoir fait vaciller et flamboyer la lumière fumeuse de la lampe, l'éteignit... Ainsi plongée dans une profonde obscurité, les mains crispées aux barreaux dont la fenêtre était garnie, mademoiselle de Cardoville, cédant enfin à sa frayeur si longtemps contenue, allait appeler au secours, lorsqu'un spectacle inattendu la rendit muette de terreur pendant quelques minutes.

Un corps de logis parallèle à celui où elle se trouvait, s'élevait à peu de distance. Au milieu des noires ténèbres qui remplissaient l'espace, une large fenêtre rayonnait, éclairée... A travers ses vitres sans rideaux. Adrienne aperçut une figure blanche, hâve, décharnée, traînant après soi une sorte de linceul, et qui sans cesse passait et repassait précipitamment devant la croisée, mouvement à la fois brusque et continu. Le regard attaché sur cette fenêtre qui brillait dans l'ombre, Adrienne resta comme fascinée par cette lugubre vision; puis ce spectacle portant sa terreur à son comble, elle appela au secours de toutes ses forces, sans quitter les barreaux de la fenêtre où elle se tenait cramponnée.

Au bout de quelques secondes, et pendant qu'elle appelait ainsi à son aide, deux grandes femmes entrèrent silencieusement dans le salon où se trouvait mademoiselle de Cardoville, qui, toujours cramponnée à la fenêtre, ne put les apercevoir. Ces deux femmes, âgées de quarante à cinquante ans, robustes, viriles, étaient négligemment et sordidement vêtues, comme des chambrières de basse condition; par-dessus leurs habits, elles portaient de grands tabliers de toile bleue qui, montant jusqu'au cou, où ils s'échancraient, tombaient jusqu'à leurs pieds. L'une, tenant une lampe, avait une

large face rouge et luisante, un gros nez bourgeonné, de petits yeux verts et des cheveux couleur de filasse ébouriffés sous son bonnet, d'un blanc sale. L'autre, jaune, sèche, osseuse, portait un bonnet de deuil qui encadrait étroitement sa maigre figure, terreuse, parcheminée, marquée de petite vérole, et durement accentuée par deux gros sourcils noirs; quelques longs poils gris ombrageaient sa lèvre supérieure. Cette femme tenait à la main, à demi déployé, une sorte de vêtement de forme étrange en épaisse toile grise.

Toutes deux étaient donc silencieusement entrées par la petite porte au moment où Adrienne, dans son épouvante, s'attachait au grillage de la fenêtre en criant : « Au secours !... » D'un signe ces femmes se montrèrent la jeune fille, et, pendant que l'une posait la lampe sur la cheminée, l'autre (celle qui portait le bonnet de deuil), s'approchant de la croisée, appuya sa grande main osseuse sur l'épaule de mademoiselle de Cardoville. Se retournant brusquement, celle-ci poussa un nouveau cri d'effroi à la vue de cette sinistre figure.

Ce premier mouvement de stupeur passé, Adrienne se rassura presque; si repoussante que fût cette femme, c'était du moins quelqu'un à qui elle pouvait parler; elle s'écria donc vivement d'une voix altérée : « Où est M. Baleinier? » Les deux femmes se regardèrent, échangèrent un signe d'intelligence et ne répondirent pas. « Je vous demande, madame, » reprit Adrienne, « où est M. Baleinier qui m'a amenée ici... je veux le voir à l'instant... — Il est parti, » dit la grosse femme. « — Parti!... » s'écria Adrienne, « parti sans moi !... Mais qu'est-ce que cela signifie? mon Dieu !... » Puis, après un moment de réflexion, elle reprit : « Allez me chercher une voiture... » Les deux femmes se regardèrent en haussant les épaules.

« Je vous prie, madame, » reprit Adrienne d'une voix contenue, « de m'aller chercher une voiture, puisque M. Baleinier est parti sans moi; je veux sortir d'ici. — Allons, allons, madame, » dit la grande femme (on l'appelait *la Thomas*), n'ayant pas l'air d'entendre ce que disait Adrienne, « voilà l'heure... il faut venir vous coucher. — Me coucher ! » s'écria mademoiselle de Cardoville avec épouvante. « Mais, mon Dieu ! c'est à en devenir folle... » Puis, s'adressant aux deux femmes : « Quelle est cette maison? où suis-je? répondez. — Vous êtes dans une maison, » dit la Thomas d'une voix rude, « où il ne faut pas crier par la fenêtre, comme tout à l'heure. — Et où il ne faut pas non plus éteindre les lampes, comme vous venez de le faire... sans ça, » reprit l'autre femme appelée Gervaise, « nous nous fâcherons... »

Adrienne, ne trouvant pas une parole, frissonnant d'épouvante, regardait tour à tour ces horribles femmes avec stupeur; sa raison s'épuisait en vain à comprendre ce qui se passait. Tout à coup elle crut avoir deviné et s'écria : « Je le vois, il y a ici une méprise... je ne me l'explique pas... mais enfin, il y a une méprise... vous me prenez pour une autre... Savez-vous qui je suis? Je me nomme Adrienne de Cardoville... entendez-vous?... Adrienne de Cardoville!... Ainsi, vous le voyez... je suis libre de sortir d'ici; personne au monde n'a le droit de me retenir de force... Ainsi, je vous l'ordonne, allez à l'instant me chercher une voiture... S'il n'y en a pas dans

ce quartier, donnez-moi quelqu'un qui m'accompagne et me conduise chez moi, rue de Babylone, à l'hôtel Saint-Dizier. Je récompenserai généreusement cette personne, et vous aussi... — Ah çà, aurons-nous bientôt fini? » dit la Thomas, « à quoi bon nous dire tout ça? — Prenez garde, » reprit Adrienne, qui voulait avoir recours à tous les moyens; « si vous me retenicz de force ici... ce serait bien grave... vous ne savez pas à quoi vous vous exposeriez!... — Voulez-vous venir vous coucher, oui ou non? » dit la Gervaise d'un air impatient et dur. « — Écoutez, madame, » reprit précipitamment Adrienne, « laissez-moi sortir... et je vous donne à chacune deux mille francs... N'est-ce pas assez? je vous en donne dix... vingt... ce que vous voudrez... je suis riche... mais que je sorte... mon Dieu!... que je sorte... je ne veux pas rester... j'ai peur ici, moi! » s'écria la malheureuse jeune fille avec un accent déchirant. « — Vingt mille francs... comme c'est ça! dis donc, la Thomas! — Laisse donc tranquille, Gervaise, c'est toujours leur même chanson à toutes... — Eh bien! puisque raisons, prières, menaces sont vaines, » dit Adrienne puisant une grande énergie dans sa position désespérée, « je vous déclare que je veux sortir, moi... et à l'instant... nous allons voir si on a l'audace d'employer la force contre moi!... » Et Adrienne fit résolùment un pas vers la porte.

Mais à ce moment, les cris sauvages et rauques qui avaient précédé le bruit de lutte dont Adrienne avait été si effrayée, retentirent de nouveau; mais cette fois, ces hurlements affreux ne furent accompagnés d'aucun piétinement. « Oh! quels cris! » dit Adrienne en s'arrêtant. Et, dans sa frayeur, elle se rapprocha des deux femmes. « Ces cris... les entendez-vous?... Mais qu'est-ce donc que cette maison, mon Dieu, où l'on entend cela? Et puis là-bas! » ajouta-t-elle presque avec égarement en montrant l'autre corps de logis, dont une fenêtre brillait éclairée dans l'obscurité, fenêtre devant laquelle la figure blanche passait et repassait toujours. « Là-bas! voyez-vous?... Qu'est-ce que cela?... — Eh bien! cela, » dit la Thomas, « c'est des personnes qui, comme vous, n'ont pas été sages... — Que dites-vous? » s'écria mademoiselle de Cardoville en joignant les mains avec terreur. « Mais... mon Dieu! qu'est-ce donc que cette maison? Qu'est-ce qu'on leur fait donc?... — On leur fait ce qu'on vous fera si vous êtes méchante et si vous refusez de venir vous coucher, » reprit la Gervaise. « — On leur met... ça, » dit la Thomas en montrant l'objet qu'elle tenait sous son bras, « oui, on leur met *la camisole*... — Ah! » fit Adrienne en cachant son visage dans ses mains avec terreur. Une révélation terrible venait de l'éclairer... Enfin, elle comprenait tout...

Après les vives émotions de la journée, ce dernier coup devait avoir une réaction terrible: la jeune fille se sentit défaillir; ses mains retombèrent, son visage devint d'une effrayante pâleur, tout son corps trembla, et elle eut à peine la force de dire d'une voix éteinte en tombant à genoux, et désignant la camisole d'un regard terrifié: « Oh! non... par pitié, pas cela... grâce!... madame... Je ferai... ce... que... vous voudrez... » Puis les forces lui manquant, elle s'affaissa sur elle-même, et, sans ces femmes, qui coururent à elle et la reçurent évanouie dans leurs bras, elle retombait sur le parquet.

« Un évanouissement, ça n'est pas dangereux..., » dit la Thomas, « portons-la sur son lit... nous la déshabillerons pour la coucher, et ça ne sera rien. — Transporte-la, toi, » dit la Gervaise. « Moi, je vais prendre la lampe. » Et la Thomas, grande et robuste, souleva mademoiselle de Cardoville comme elle eût soulevé un enfant endormi, l'emporta dans ses bras et suivit sa compagne dans la chambre par laquelle M. Baleinier avait disparu.

Cette chambre, d'une propreté parfaite, était d'une nudité glaciale : un papier verdâtre couvrait les murs; un petit lit de fer très-bas, à chevet formant tablette, se dressait à l'un des angles; un poêle, placé dans la cheminée, était entouré d'un grillage de fer qui en défendait l'approche; une table attachée au mur, une chaise placée devant cette table et aussi fixée au parquet, une commode d'acajou et un fauteuil de paille composaient ce triste mobilier; la croisée, sans rideaux, était intérieurement garnie d'un grillage de fer destiné à empêcher le bris des carreaux. C'est dans ce sombre réduit, qui offrait un si pénible contraste avec son ravissant petit palais de la rue de Babylone, qu'Adrienne fut apportée par la Thomas, qui, aidée de Gervaise, assit sur le lit mademoiselle de Cardoville inanimée. La lampe fut placée sur la tablette du chevet. Pendant que l'une des gardiennes la soutenait, l'autre dégrafait et ôtait la robe de drap de la jeune fille; celle-ci penchait languissamment sa tête sur sa poitrine. Quoique évanouie, deux grosses larmes coulaient lentement de ses grands yeux fermés, dont les longs cils noirs faisaient ombre sur ses joues d'une pâleur transparente... Son cou et son sein d'ivoire étaient inondés des flots de soie dorée de sa magnifique chevelure, dénouée lors de sa chute...

Lorsque, délaçant le corset de satin, moins doux, moins frais, moins blanc que ce corps virginal et charmant qui, souple et svelte, s'arrondissait sous la dentelle et la batiste, comme une statue d'albâtre légèrement rosée, l'horrible mégère toucha de ses grosses mains rouges, calleuses et gercées, les épaules et les bras nus de la jeune fille... celle-ci, sans revenir complétement à elle, tressaillit involontairement à ce contact rude et brutal. « A-t-elle des petits pieds! » dit la gardienne qui, s'étant ensuite agenouillée, déchaussait Adrienne; « ils tiendraient tous les deux dans le creux de ma main. » En effet, un petit pied vermeil et satiné comme un pied d'enfant, et çà et là veiné d'azur, fut bientôt mis à nu, ainsi qu'une jambe à chevilles et à genou roses, d'un contour aussi fin, aussi pur que celui de la Diane antique. « — Et ses cheveux, sont-ils longs! » dit la Thomas, « sont-ils longs et doux!... elle pourrait marcher dessus... ça serait pourtant dommage de les couper pour lui mettre de la glace sur le crâne. » Et ce disant, la Thomas tordit comme elle le put cette magnifique chevelure derrière la tête d'Adrienne. Hélas! ce n'était plus la légère et blanche main de Georgette, de Florine ou d'Hébé, qui coiffaient leur belle maîtresse avec tant d'amour et d'orgueil! Aussi, en sentant de nouveau le rude contact des mains de la gardienne, le même tressaillement nerveux dont la jeune fille avait été déjà saisie, se renouvela, mais plus fréquent et plus fort.

Fut-ce pour ainsi dire une sorte de répulsion instinctive, magnétiquement perçue pendant son évanouissement? fut-ce le froid de la nuit?... bientôt Adrienne frissonna de nouveau, et peu à peu revint à elle... Il est impossible



La Thomas.


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

de peindre son épouvante, son horreur, son indignation chastement courroucée, lorsque écartant de ses deux mains les nombreuses boucles de cheveux qui couvraient son visage baigné de larmes, elle se vit, en reprenant tout à fait ses esprits, elle se vit demi-nue entre ces deux affreuses mégères. Adrienne poussa d'abord un cri de honte, de pudeur et d'effroi; puis afin d'échapper aux regards de ces deux femmes, par un mouvement plus rapide que la pensée, elle renversa brusquement la lampe qui était placée sur la tablette du chevet de son lit et qui s'éteignit en se brisant sur le parquet. Alors, au milieu des ténèbres, la malheureuse enfant, s'enveloppant dans ses couvertures, éclata en sanglots déchirants...

Les gardiennes s'expliquèrent le cri et la violente action d'Adrienne en les attribuant à un accès de folie furieuse. « Ah! vous recommencez à éteindre et à briser les lampes... il paraît que c'est là votre idée à vous? » s'écria la Thomas courroucée en marchant à tâtons dans l'obscurité; « bon... je vous ai avertie... vous allez avoir cette nuit la camisole comme la folle de là-haut. — C'est ça, » dit l'autre, « tiens-la bien, la Thomas, je vais aller chercher de la lumière... à nous deux nous en viendrons à bout.—Dépêche-toi... car avec son petit air doucereux... il paraît qu'elle est tout bonnement furieuse... et qu'il faudra passer la nuit à côté d'elle... »

. . . .

Triste et douloureux contraste! Le matin, Adrienne s'était levée libre, souriante, heureuse, au milieu de toutes les merveilles du luxe et des arts, entourée des soins délicats et empressés des trois charmantes jeunes filles qui la servaient;... dans sa généreuse et folle humeur, elle avait ménagé à un jeune prince indien, son parent, une surprise d'une magnificence splendide et féerique; elle avait pris la plus noble résolution au sujet des deux orphelines ramenées par Dagobert... Dans son entretien avec madame de Saint-Dizier... elle s'était montrée tour à tour fière et sensible, mélancolique et gaie, ironique et grave... loyale et courageuse... Enfin si elle était venue dans cette maison maudite, ç'avait été pour demander la grâce d'un honnête et laborieux artisan... Et le soir... mademoiselle de Cardoville, livrée par une trahison infâme aux mains grossières de deux ignobles gardiennes de folles, sentait ses membres délicats durement emprisonnés dans cet abominable vêtement des fous, appelé *la camisole*.

. . . .

Mademoiselle de Cardoville passa une nuit horrible, en compagnie des deux mégères. Le lendemain matin, à neuf heures, quelle fut la stupeur de la jeune fille lorsqu'elle vit entrer dans sa chambre le docteur Baleinier, toujours souriant, toujours bienveillant, toujours paterne! « Eh bien! mon enfant, » lui dit-il d'une voix affectueuse et douce, « comment avons-nous passé la nuit? »





CHAPITRE XLVI.

La visite.

Les gardiennes de mademoiselle de Cardoville, cédant à ses prières et surtout à ses promesses d'être *sage*, ne lui avaient laissé la camisole qu'une partie de la nuit; au jour, elle s'était levée et habillée seule sans qu'on l'en eût empêchée.

Adrienne se tenait assise sur le bord de son lit; sa pâleur effrayante, la profonde altération de ses traits, ses yeux brillant du sombre feu de la fièvre, les tressaillements convulsifs qui l'agitaient de temps à autre, montraient déjà les funestes conséquences de cette nuit terrible sur cette organisation impressionnable et nerveuse. A la vue du docteur Baleinier, qui, d'un signe, fit sortir Gervaise et la Thomas, mademoiselle de Cardoville resta pétrifiée. Elle éprouvait une sorte de vertige en songeant à l'audace de cet homme;... il osait se représenter devant elle!... Mais lorsque le médecin répéta de sa voix doucereuse et d'un ton pénétré d'affectueux intérêt : « Eh bien! ma pauvre enfant... comment avons-nous passé la nuit?... » Adrienne porta vivement ses mains à son front brûlant comme pour se demander si elle veillait ou si elle rêvait. Puis, regardant le médecin, ses lèvres



La Gervaise


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

s'entr'ouvrirent;... mais elles tremblèrent si fort, qu'il lui fut impossible d'articuler un mot. La colère, l'indignation, le mépris, et surtout ce ressentiment si atrocement douloureux que cause aux cœurs généreux la confiance lâchement trahie, bouleversaient tellement Adrienne, qu'interdite, oppressée, elle ne put, malgré elle, rompre le silence.

« Allons!... allons! je vois ce que c'est, » dit le docteur en secouant tristement la tête; « vous m'en voulez beaucoup... n'est-ce pas? Eh mon Dieu!... je m'y attendais, ma chère enfant... » Ces mots, prononcés avec une hypocrite effronterie, firent bondir Adrienne; elle se leva; ses joues pâles s'enflammèrent, son grand œil noir étincela, elle redressa fièrement son beau visage, sa lèvre supérieure se releva légèrement par un sourire d'une dédaigneuse amertume; puis, silencieuse et courroucée, la jeune fille passa devant M. Baleinier, toujours assis, et se dirigea vers la porte d'un pas rapide et assuré. Cette porte, à laquelle on remarquait un petit guichet, était fermée extérieurement.

Adrienne se retourna vers le docteur, lui montra la porte d'un geste impérieux et lui dit : « Ouvrez-moi cette porte! — Voyons, ma chère mademoiselle Adrienne, » dit le médecin, « calmez-vous... causons en bons amis... car, vous le savez... je suis votre ami. . » Et il aspira lentement une prise de tabac. « — Ainsi... monsieur, » dit Adrienne d'une voix tremblante de colère, « je ne sortirai pas d'ici encore aujourd'hui?—Hélas! non... avec des exaltations pareilles... Si vous saviez comme vous avez le visage enflammé... les yeux ardents!... votre pouls doit avoir quatre-vingts pulsations à la minute;... je vous en conjure, ma chère enfant, n'aggravez pas votre état par cette fâcheuse agitation... » Après avoir regardé fixement le docteur, Adrienne revint d'un pas lent se rasseoir au bord de son lit.

« A la bonne heure, » reprit M. Baleinier, « soyez raisonnable... et je vous le dis encore, causons en bons amis. --Vous avez raison, monsieur, » répondit Adrienne d'une voix brève, contenue et d'un ton parfaitement calme, « causons en amis... Vous voulez me faire passer pour folle... n'est-ce pas? — Je veux, ma chère enfant, qu'un jour vous ayez pour moi autant de reconnaissance que vous avez aujourd'hui d'aversion... et cette aversion, je l'avais prévue; mais si pénibles que soient certains devoirs, il faut se résigner à les accomplir, » dit M. Baleinier en soupirant, et d'un ton si naturellement convaincu, qu'Adrienne ne put d'abord retenir un mouvement de surprise... Puis un rire amer effleurant ses lèvres : « — Ah!... décidément... tout ceci est pour mon bien?... — Franchement, ma chère demoiselle... ai-je jamais eu d'autre but que celui de vous être utile? — Je ne sais, monsieur, si votre impudence n'est pas encore plus odieuse que votre lâche trahison!... — Une trahison! » dit M. Baleinier en haussant les épaules d'un air peiné, « une trahison!... mais réfléchissez donc, ma pauvre enfant... croyez-vous que si je n'agissais pas loyalement, consciencieusement dans votre intérêt, je reviendrais ce matin affronter votre indignation, à laquelle je devais m'attendre?... Je suis le médecin en chef de cette maison de santé qui m'appartient;... mais... j'ai ici deux de mes élèves, médecins comme moi, qui me suppléent... je pouvais donc les charger de vous donner leurs soins... mais, non... je n'ai pas voulu cela... je connais

votre caractère, votre nature, vos antécédents... et même abstraction faite de l'intérêt que je vous porte... mieux que personne, je puis vous traiter convenablement. »

Adrienne avait écouté M. Baleinier sans l'interrompre; elle le regarda fixement, et lui dit : « Monsieur... combien vous paye-t-on... pour me faire passer pour folle?... — Mademoiselle!... » s'écria M. Baleinier, blessé malgré lui. « — Je suis riche... vous le savez, » reprit Adrienne avec un dédain écrasant, « je double la somme... qu'on vous donne... Allons, monsieur, au nom de... l'amitié, comme vous dites... accordez-moi du moins la faveur d'enchérir. — Vos gardiennes, dans leur rapport de cette nuit, m'ont instruit que vous leur aviez fait la même proposition, » dit M. Baleinier en reprenant tout son sang-froid. « — Pardon... monsieur... je leur avais offert ce que l'on peut offrir à de pauvres femmes sans éducation, que le malheur force d'accepter le pénible emploi qu'elles occupent... Mais vous, monsieur, un homme du monde, un homme de grand savoir... un homme de beaucoup d'esprit... c'est différent; cela se paye beaucoup plus cher; il y a de la trahison à tout prix... Ainsi, ne basez pas votre refus... sur la modicité de mes offres à ces malheureuses... Voyons, combien vous faut-il? — Vos gardiennes, dans leur rapport de cette nuit, m'ont aussi parlé de menaces, » reprit M. Baleinier toujours très-froidement; « n'en avez-vous pas à m'adresser également? Tenez, ma pauvre enfant, croyez-moi, épuisons tout de suite les tentatives de corruption et les menaces de vengeance... Nous retomberons ensuite dans le vrai de la situation. — Ah! mes menaces seront vaines! » s'écria mademoiselle de Cardoville en laissant enfin éclater son emportement, jusqu'alors contenu. « Ah! vous croyez, monsieur, qu'à ma sortie d'ici, car cette séquestration aura un terme, je ne dirai pas à haute voix votre indigne trahison! Ah! vous croyez que je ne dénoncerai pas au mépris, à l'horreur de tous, votre infâme complicité avec madame de Saint-Dizier!... Ah! vous croyez que je tairai les affreux traitements que j'ai subis! Mais si folle que je sois, je sais qu'il y a des lois, monsieur, et je leur demanderai réparation éclatante pour moi, houte, flétrissure et châtiment pour vous et pour les vôtres!... Car, entre nous... voyez-vous, ce sera désormais une haine... une guerre à mort... et je mettrai à la soutenir tout ce que j'ai de forces, d'intelligence et de... — Permettez-moi de vous interrompre, ma chère mademoiselle Adrienne, » dit le docteur toujours parfaitement calme et affectueux; « rien ne serait plus nuisible à votre guérison que de folles espérances; elles vous entretiendraient dans un état d'exaltation déplorable; il faut donc nettement poser les faits, afin que vous envisagiez clairement votre position. 1° Il est impossible que vous sortiez d'ici; 2° vous ne pouvez avoir aucune communication avec le dehors; 3° il n'entre dans cette maison que des gens dont je suis parfaitement sûr; 4° je suis complétement à l'abri de vos menaces et de votre vengeance, et cela parce que toutes les circonstances, tous les droits sont en ma faveur. — Tous les droits! m'enfermer ici... — On ne s'y serait pas déterminé sans une foule de motifs plus graves les uns que les autres. — Ah! il y a des motifs?... — Beaucoup, malheureusement. — Et on me les fera connaître, peut-être? — Hélas! ils ne sont que trop réels, et si un jour vous vous

adressiez à la justice, ainsi que vous m'en menaciez tout à l'heure, eh! mon Dieu, à notre grand regret, nous serions obligés de rappeler : l'excentricité plus que bizarre de votre manière de vivre; votre manie de costumer vos femmes; vos dépenses exagérées; l'histoire du prince indien, à qui vous offrez une hospitalité royale; votre résolution inouïe, à dix-huit ans, de vouloir vivre seule comme un garçon; l'aventure de l'homme trouvé caché dans votre chambre à coucher;... enfin l'on exhiberait le procès-verbal de votre interrogatoire d'hier, qui a été fidèlement recueilli par une personne chargée de ce soin. — Comment... hier!... » s'écria Adrienne avec autant d'indignation que de surprise... « — Mon Dieu, oui, afin d'être un jour en règle, si vous méconnaissiez l'intérêt que nous vous portons, nous avons fait sténographier vos réponses par un homme qui se tenait dans une pièce voisine derrière une portière... et vraiment, lorsque, l'esprit plus reposé, vous relirez un jour de sang-froid cet interrogatoire... vous ne vous étonnerez plus de la résolution qu'on a été forcé de prendre... — Poursuivez, monsieur, » dit Adrienne avec mépris. « — Les faits que je viens de vous citer étant donc avérés et reconnus, vous devez comprendre, ma chère mademoiselle Adrienne, que la responsabilité de ceux qui vous aiment est parfaitement à couvert; ils ont dû chercher à guérir ce dérangement d'esprit, qui ne se manifeste encore, il est vrai, que par de fâcheuses manies, mais qui compromettrait gravement votre avenir s'il se développait davantage... Or, à mon avis, on peut en espérer la cure radicale, grâce à un traitement à la fois moral et physique... dont la première condition est de vous éloigner d'un bizarre entourage qui exalte si dangereusement votre imagination, tandis que vivant ici dans la retraite, le calme bienfaisant d'une vie simple et solitaire... mes soins empressés, et, je puis le dire, paternels, vous amèneront peu à peu à une guérison complète... — Ainsi, monsieur, » dit Adrienne avec un rire amer, « l'amour d'une noble indépendance, la générosité, le culte du beau, l'aversion de ce qui est odieux et lâche, telles sont les maladies dont vous devez me guérir; je crains d'être incurable, car il y a bien longtemps que ma tante a essayé cette honnête guérison. — Soit, nous ne réussirons peut-être pas, mais au moins nous tenterons; vous le voyez donc bien... il y a une masse de faits assez graves pour motiver notre détermination, qui a été prise en conseil de famille : ce qui me met complétement à l'abri de vos menaces... car c'était là que j'en voulais revenir; un homme de mon âge, de ma considération, n'agit jamais légèrement dans de telles circonstances; vous comprendrez donc maintenant ce que je vous disais tout à l'heure : en un mot, n'espérez pas sortir d'ici avant votre complète guérison, et persuadez-vous bien que je suis et que je serai toujours à l'abri de vos menaces... Ceci bien établi... parlons de votre état actuel avec tout l'intérêt que vous m'inspirez. — Je trouve, monsieur... que si je suis folle vous me parlez bien raisonnablement. — Vous, folle!... grâce à Dieu... ma pauvre enfant... vous ne l'êtes pas encore .. et j'espère bien que, par mes soins, vous ne le serez jamais... Aussi, pour vous empêcher de le devenir, il faut s'y prendre à temps... et, croyez-moi, il est plus que temps... Vous me regardez d'un air tout surpris... tout étrange... Voyons... quel intérêt puis-je avoir à vous parler ainsi? Est-ce la haine de

votre tante que je favorise? Mais dans quel but? Que peut-elle pour ou contre moi? Je ne pense d'elle à cette heure ni plus ni moins de bien qu'hier. Est-ce que je vous tiens à vous-même un langage nouveau?... Ne vous ai-je pas hier plusieurs fois parlé de l'exaltation dangereuse de votre esprit, de vos manies bizarres? J'ai agi de ruse pour vous amener ici... Eh, sans doute! j'ai saisi avec empressement l'occasion que vous m'offriez vous-même... c'est encore vrai, pauvre chère enfant... car jamais vous ne seriez venue ici volontairement; un jour ou l'autre... il eût fallu trouver un prétexte pour vous y amener... et, ma foi, je vous l'avoue... je me suis dit : « Son intérêt avant tout... Fais ce que dois... avienne que pourra... »

A mesure que M. Baleinier parlait, la physionomie d'Adrienne, jusqu'alors alternativement empreinte d'indignation et de dédain, prenait une singulière expression d'angoisse et d'horreur... En entendant cet homme s'exprimer d'une manière en apparence si naturelle et si sincère, si convaincue et, pour ainsi dire, si juste et si raisonnable, elle se sentait plus épouvantée que jamais... Une atroce trahison revêtue de telles formes l'effrayait cent fois plus que la haine franchement avouée de madame de Saint-Dizier... Elle trouvait enfin cette audacieuse hypocrisie si monstrueuse, qu'elle la croyait presque impossible. Adrienne avait si peu l'art de cacher ses ressentiments, que le médecin, habile et profond physionomiste, s'aperçut de l'impression qu'il produisait.

« Allons, » se dit-il, « c'est un pas immense;... au dédain et à la colère a succédé la frayeur... Le doute n'est pas loin... je ne sortirai pas d'ici sans qu'elle m'ait dit affectueusement : « Revenez bientôt, mon bon M. Baleinier. » Le médecin reprit donc d'une voix triste et émue qui semblait partir du plus profond de son cœur : « — Je le vois... vous vous défiez toujours de moi... ce que je vous dis n'est que mensonge, fourbe, hypocrisie, haine, n'est-ce pas?... Vous haïr... moi... et pourquoi? mon Dieu! que m'avez-vous fait? ou plutôt... vous accepterez peut-être cette raison comme plus déterminante pour un homme de ma sorte, » ajouta M. Baleinier avec amertume, « ou plutôt quel intérêt ai-je à vous haïr? Comment... vous... vous qui n'êtes dans l'état où vous vous trouvez que par suite de l'exagération des plus généreux instincts... vous qui n'avez pour ainsi dire que la maladie de vos qualités... vous pouvez froidement, résolûment, accuser un honnête homme qui ne vous a donné jusqu'ici que des preuves d'affection... l'accuser du crime le plus lâche, le plus noir, le plus abominable dont un homme puisse se souiller!... Oui, je dis crime... parce que l'atroce trahison dont vous m'accusez ne mériterait pas d'autre nom. Tenez, ma pauvre enfant... c'est mal... bien mal, et je vois qu'un esprit indépendant peut montrer autant d'injustice et d'intolérance que les esprits les plus étroits. Cela ne m'irrite pas... non... mais cela me fait souffrir... oui, je vous l'assure, bien souffrir. » Et le docteur passa la main sur ses yeux humides.

Il faut renoncer à rendre l'accent, le regard, la physionomie, le geste de M. Baleinier en s'exprimant ainsi. L'avocat le plus habile et le plus exercé, le plus grand comédien du monde n'aurait pas mieux joué cette scène que le docteur... et encore non, personne ne l'eût jouée aussi bien... car M. Baleinier, emporté malgré lui par la situation, était à demi convaincu

de ce qu'il disait. En un mot il sentait toute l'horreur de sa perfidie; mais il savait aussi qu'Adrienne ne pourrait y croire ; car il est des combinaisons si horribles que les âmes loyales et pures ne peuvent jamais les accepter comme possibles ; si malgré soi un esprit élevé plonge du regard dans l'abîme du mal, au delà d'une certaine profondeur il est pris de vertige, et ne distingue plus rien. Et puis enfin les hommes les plus pervers ont un jour, une heure, un moment où ce que Dieu a mis de bon au cœur de toute créature se révèle malgré eux. Adrienne était trop intéressante, elle se trouvait dans une position trop cruelle pour que le docteur ne ressentît pas au fond du cœur quelque pitié pour cette infortunée ; l'obligation où il était depuis longtemps de paraître lui témoigner de la sympathie, la charmante confiance que la jeune fille avait en lui, étaient devenues pour cet homme de douces et chères habitudes.... mais sympathie et habitudes devaient céder devant une implacable nécessité... Ainsi le marquis d'Aigrigny idolâtrait sa mère ; mourante, elle l'appelait... et il était parti malgré ce dernier vœu d'une mère à l'agonie... Après un tel exemple, comment M. Baleinier n'eût-il pas sacrifié Adrienne? Les membres de l'ordre dont il faisait partie étaient à lui... mais il était à eux peut-être plus encore qu'ils n'étaient à lui, car une longue complicité dans le mal crée des liens indissolubles et terribles.

Au moment où M. Baleinier finissait de parler si chaleureusement à mademoiselle de Cardoville, la planche qui fermait extérieurement le guichet de la porte glissa doucement dans sa rainure, et deux yeux regardèrent attentivement dans la chambre. M. Baleinier ne s'en aperçut pas.

Adrienne ne pouvait détacher son regard de celui du docteur qui semblait la fasciner ; muette, accablée, saisie d'une vague terreur, incapable de pénétrer dans les profondeurs ténébreuses de l'âme de cet homme, émue malgré elle par la sincérité moitié feinte, moitié vraie, de son accent touchant et douloureux... la jeune fille eut un moment de doute. Pour la première fois il lui vint à l'esprit que M. Baleinier commettait une erreur affreuse... mais que peut-être il la commettait de bonne foi... D'ailleurs, les angoisses de la nuit, les dangers de sa position, son agitation fébrile, tout concourait à jeter le trouble et l'indécision dans l'esprit de la jeune fille ; elle contemplait le médecin avec une surprise croissante ; puis faisant un violent effort sur elle-même pour ne pas céder à une faiblesse dont elle entrevoyait vaguement les conséquences effrayantes, elle s'écria : « Non... non, monsieur... je ne veux pas... je ne puis vous croire... vous avez trop de savoir, trop d'expérience pour commettre une pareille erreur... — Une erreur !... » dit M. Baleinier d'un ton grave et triste, « une erreur !... laissez-moi vous parler au nom de ce savoir, de cette expérience que vous m'accordez ; écoutez-moi quelques instants, ma chère enfant... et ensuite... je n'en appellerai... qu'à vous-même !... — A moi-même !... » reprit la jeune fille stupéfaite, « vous voulez me persuader que... » Puis s'interrompant, elle ajouta en riant d'un rire convulsif : « Il ne manquerait, en effet, à votre triomphe, que de m'amener à avouer que je suis folle... que ma place est ici... que je vous dois...—De la reconnaissance... oui, vous m'en devez, ainsi que je vous l'ai dit au commencement de cet entretien... Écou-

tez-moi donc ; mes paroles seront cruelles ; car il est des blessures que l'on ne guérit qu'avec le fer et le feu. Je vous en conjure, ma chère enfant... réfléchissez... jetez un regard impartial sur votre vie passée... Écoutez-vous penser... et vous aurez peur... Souvenez-vous de ces moments d'exaltation étrange, pendant lesquels, disiez-vous, vous n'apparteniez plus à la terre... et puis surtout je vous en conjure pendant qu'il en est temps encore, à cette heure où votre esprit a conservé assez de lucidité pour comparer... comparez votre vie à celle des autres jeunes filles de votre âge. En est-il une seule qui vive comme vous vivez? qui pense comme vous pensez? à moins de vous croire si souverainement supérieure aux autres femmes, que vous puissiez faire accepter, au nom de cette supériorité, une vie et des habitudes uniques dans le monde... — Je n'ai jamais eu ce stupide orgueil... monsieur, vous le savez bien..., » dit Adrienne en regardant le docteur avec un effroi croissant. « — Alors, ma pauvre enfant, à quoi attribuer votre manière de vivre si étrange, si inexplicable? Pourrez-vous jamais vous persuader à vous-même qu'elle est sensée? Ah! mon enfant, prenez garde... vous en êtes encore à des originalités charmantes... à des excentricités poétiques... à des rêveries douces et vagues ;... mais la pente est irrésistible, fatale... Prenez garde!... prenez garde!... la partie saine, gracieuse et spirituelle de votre intelligence ayant encore le dessus... imprime encore son cachet à vos étrangetés... Mais vous ne savez pas, voyez-vous... avec quelle violence effrayante la partie insensée se développe et étouffe l'autre... à un moment donné. Alors, ce ne sont plus des bizarreries gracieuses comme les vôtres... ce sont des insanités ridicules, sordides, hideuses. — Ah !... j'ai peur..., » dit la malheureuse enfant en passant ses mains tremblantes sur son front brûlant. « — Alors..., » continua M. Baleinier d'une voix altérée, « alors les dernières lueurs de l'intelligence s'éteignent ; alors... la folie... il faut bien prononcer ce mot épouvantable... la folie prend le dessus et tantôt éclate en transports furieux, sauvages. — Comme la femme... de là-haut..., » murmura Adrienne. Et le regard brûlant, fixe, elle leva lentement son doigt vers le plafond. « — Tantôt, » reprit le médecin, effrayé lui-même de l'effroyable conséquence de ses paroles, mais cédant à l'inexorable fatalité de sa situation, « tantôt la folie est stupide, brutale ; l'infortunée créature qui en est atteinte ne conserve plus rien d'humain que la forme... elle n'a plus que les instincts des animaux ;... comme eux... elle mange avec voracité, et puis comme eux elle va et vient dans la cellule où l'on est obligé de la renfermer... C'est là toute sa vie... toute... — Comme la femme... de là-bas... » Et Adrienne, le regard de plus en plus égaré, étendit lentement son bras vers la fenêtre du bâtiment que l'on voyait par la croisée de sa chambre. « — Eh bien! oui !... » s'écria M. Baleinier, « comme vous, malheureuse enfant... ces femmes étaient jeunes, belles, spirituelles ; mais, comme vous, hélas ! elles avaient en elles ce germe fatal de l'insanité, qui, n'ayant pas été détruit à temps... a grandi... grandi... et pour toujours étouffé leur intelligence... — Oh ! grâce!... » s'écria mademoiselle de Cardoville, la tête bouleversée par la terreur, « grâce !... ne me dites pas ces choses-là... Encore une fois... j'ai peur... tenez... emmenez-moi d'ici... je vous dis de m'emmener d'ici, » s'é-

cria-t-elle avec un accent déchirant, « car je finirais, comme vous dites... par y devenir folle... »

Puis, se débattant contre les terribles angoisses qui venaient l'assaillir malgré elle, Adrienne reprit : « Non, oh! non... ne l'espérez pas! je ne deviendrai pas folle, j'ai toute ma raison, moi; est-ce que je suis assez aveugle pour croire ce que vous me dites là?... Sans doute, je ne vis comme personne, je ne pense comme personne, je suis choquée de choses qui ne choquent personne, mais qu'est-ce que cela prouve? Que je ne ressemble pas aux autres... Ai-je mauvais cœur? Suis-je envieuse, égoïste? Mes idées sont bizarres, je l'avoue, mon Dieu! je l'avoue; mais enfin, M. Baleinier, vous le savez bien, vous... leur but est généreux, élevé... » Et la voix d'Adrienne devint émue, suppliante; ses larmes coulèrent abondamment. « De ma vie je n'ai fait une action méchante; si j'ai eu des torts, c'est à force de générosité; parce qu'on voudrait voir tout le monde trop heureux autour de soi, on est pas folle pourtant... et puis, on sent bien soi-même si l'on est folle, et je ne le suis pas, moi... Et encore... maintenant est-ce que je sais, moi?... vous me dites des choses si effrayantes de ces deux femmes de cette nuit... vous devez savoir cela mieux que moi;... mais alors, » ajouta mademoiselle de Cardoville avec un accent de désespoir déchirant, « il doit y avoir quelque chose à faire; pourquoi, si vous m'aimez, avoir attendu si longtemps aussi? Vous ne pouviez pas avoir pitié de moi plus tôt? Et ce qui est affreux... c'est que je ne sais pas seulement si je dois vous croire;...car c'est peut-être un piége... Mais non... non... vous pleurez... c'est que c'est vrai, alors... puisque vous pleurez..., » ajouta-t-elle en regardant M. Baleinier qui, en effet, malgré son cynisme et sa dureté, ne pouvait retenir ses larmes à la vue de ces tortures sans nom. « Vous pleurez sur moi... c'est donc vrai... mais, mon Dieu! alors, il y a quelque chose à faire, n'est-ce pas?... Oh! je ferai tout ce que vous voudrez... oh! tout... pour ne pas être comme ces femmes... comme ces femmes de cette nuit; et s'il était trop tard? oh! non... il n'est pas trop tard... n'est-ce pas, mon bon M. Baleinier?... Oh! maintenant, je vous demande pardon de ce que je vous ai dit quand vous êtes entré... C'est qu'alors, vous concevez... moi, je ne savais pas... »

A ces paroles brèves, entrecoupées de sanglots et prononcées avec une sorte d'égarement fiévreux, succédèrent quelques minutes de silence pendant lesquelles le médecin profondément ému essuya ses larmes. Ses forces étaient à bout. Adrienne avait caché sa figure dans ses mains; tout à coup elle redressa la tête; ses traits étaient plus calmes, quoique agités par un tremblement nerveux.

« M. Baleinier, » dit-elle avec une dignité touchante, « je ne sais pas ce que je vous ai dit tout à l'heure; la crainte me faisait délirer, je crois; je viens de me recueillir. Écoutez-moi : je suis en votre pouvoir, je le sais; rien ne peut m'en arracher... je le sais; êtes-vous pour moi un ennemi implacable?... êtes-vous un ami? je l'ignore; craignez-vous réellement, ainsi que vous me l'assurez, que ce qui n'est chez moi que bizarrerie à cette heure ne devienne de la folie plus tard? ou bien êtes-vous complice d'une machination infernale?... vous seul savez cela... Malgré mon courage, moi,

je me déclare vaincue. Quoi que ce soit qu'on veuille de moi... vous entendez?... quoi que ce soit... j'y souscris d'avance... j'en donne ma parole, et elle est loyale, vous le savez... Vous n'aurez donc plus aucun intérêt à me retenir ici... Si, au contraire, vous croyez sincèrement ma raison en danger, et, je vous l'avoue, vous avez éveillé dans mon esprit des doutes vagues, mais effrayants... alors, dites-le-moi, je vous croirai... je suis seule, à votre merci, sans amis, sans conseil... Eh bien! je me confie aveuglément à vous... Est-ce mon sauveur ou mon bourreau que j'implore?... je ne sais pas... mais je lui dis :... « Voilà mon avenir... voilà ma « vie... prenez... je n'ai plus la force de vous la disputer... »

Ces touchantes paroles d'une résignation navrante, d'une confiance désespérée, portèrent le dernier coup aux indécisions de M. Baleinier. Déjà cruellement ému de cette scène, sans réfléchir aux conséquences de ce qu'il allait faire, il voulut du moins rassurer Adrienne sur les terribles et injustes craintes qu'il avait su éveiller en elle. Les sentiments de repentir et de bienveillance qui animaient M. Baleinier se lisaient sur sa physionomie. Ils s'y lisaient trop...

Au moment où il s'approchait de mademoiselle de Cardoville pour lui prendre la main, une petite voix tranchante et aiguë se fit entendre derrière le guichet et prononça ces seuls mots : « M. Baleinier... — Rodin!... » murmura le docteur effrayé, « il m'épiait! — Qui vous appelle?... » demanda la jeune fille à M. Baleinier. « — Quelqu'un à qui j'ai donné rendez-vous ici, ce matin... pour aller dans le couvent de Sainte-Marie, qui est ici proche, » dit le docteur avec accablement. « — Maintenant, qu'avez-vous à me répondre? » dit Adrienne avec une angoisse mortelle.

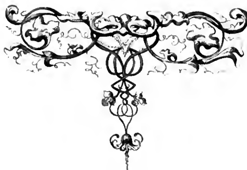
Après un moment de silence solennel, pendant lequel il tourna la tête vers le guichet, le docteur dit d'une voix profondément émue : « Je suis... ce que j'ai toujours été... un ami... incapable de vous tromper. » Adrienne devint d'une pâleur mortelle. Puis elle tendit la main à M. Baleinier, lui disant d'une voix qu'elle tâchait de rendre calme : « — Merci... j'aurai du courage... Et ce sera-t-il bien long? — Un mois peut-être... la solitude... la réflexion, un régime approprié, mes soins dévoués... Rassurez-vous;.. tout ce qui sera compatible avec votre état... vous sera permis; on aura pour vous toutes sortes d'égards... Si cette chambre vous déplait, on vous en donnera une autre... — Non... celle-ci ou une autre... peu importe, » répondit Adrienne avec un accablement morne et profond. « — Allons! courage!... rien n'est désespéré... —Peut-être vous me flattez, » dit Adrienne avec un sourire sinistre. Puis elle ajouta : « A bientôt donc... mon cher M. Baleinier! mon seul espoir est en vous maintenant. » Et sa tête se pencha sur sa poitrine, ses mains retombèrent sur ses genoux, et elle resta assise au bord de son lit, pâle, immobile... écrasée...

« Folle, » dit-elle lorsque M. Baleinier eut disparu, « peut-être folle!... »

. . . .

Nous nous sommes etendu à dessein sur cet épisode, beaucoup moins *romanesque* que l'on ne pourrait le penser... Plus d'une fois des intérêts, des vengeances, des machinations perfides ont abusé de l'imprudente facilité

avec laquelle on reçoit, de la main de leurs familles ou de leurs amis, des *pensionnaires* dans quelques maisons de santé particulières destinées aux aliénés. Nous dirons plus tard notre pensée au sujet de la création d'une sorte d'inspection ressortissant de l'autorité ou de la magistrature civile, qui aurait pour but de surveiller périodiquement les établissements destinés à recevoir les aliénés... et d'autres établissements non moins importants, et encore plus en dehors de toute surveillance... dont nous parlerons bientôt.





CHAPITRE XLVII.

Pressentiments.

Pendant que les faits précédents se passaient dans la maison de santé du docteur Baleinier, d'autres scènes avaient lieu environ à la même heure, rue Brise-Miche, chez Françoise Baudoin.

Sept heures du matin venaient de sonner à l'église de Saint-Merry, le jour était bas et sombre, le givre et le grésil petillaient aux fenêtres de la triste chambre de la femme de Dagobert. Ignorant encore l'arrestation de son fils, Françoise l'avait attendu la veille toute la soirée, et ensuite une partie de la nuit, au milieu d'inquiétudes navrantes ; puis, cédant enfin à la fatigue, au sommeil, vers les trois heures du matin elle s'était jetée sur un matelas à côté du lit de Rose et de Blanche.

Dès le jour (il venait de paraître), Françoise se leva pour monter dans la mansarde d'Agricol, espérant, bien faiblement, il est vrai, qu'il serait rentré depuis quelques heures. Rose et Blanche venaient de se lever et de s'habiller. Elles se trouvaient seules dans cette chambre triste et froide. Rabat-Joie, que Dagobert avait laissé à Paris, était étendu près du poêle

refroidi, et, son long museau entre ses deux pattes de devant, il ne quittait pas de l'œil les deux sœurs. Celles-ci, ayant peu dormi la nuit, s'étaient aperçues de l'agitation et des angoisses de la femme de Dagobert. Elles l'avaient vue tantôt marcher en se parlant à elle-même, tantôt prêter l'oreille au moindre bruit qui venait de l'escalier, et parfois s'agenouiller devant le crucifix placé à l'une des extrémités de la chambre.

Les orphelines ne se doutaient pas qu'en priant avec ferveur pour son fils, l'excellente femme priait aussi pour elles; car l'état de leur âme l'épouvantait. La veille, après le départ précipité de Dagobert pour Chartres, Françoise, ayant assisté au lever de Rose et de Blanche, les avait engagées à dire leur prière du matin; elles lui répondirent naïvement qu'elles n'en savaient aucune, et qu'elles ne priaient jamais autrement qu'en invoquant leur mère qui était dans le ciel. Lorsque Françoise, émue d'une douloureuse surprise, leur parla de catéchisme, de confirmation, de communion, les deux sœurs ouvrirent de grands yeux étonnés, ne comprenant rien à ce langage. Selon sa foi candide, la femme de Dagobert, épouvantée de l'ignorance des deux jeunes filles en matière de religion, crut leur âme dans un péril d'autant plus grave, d'autant plus menaçant, que leur ayant demandé si elles avaient au moins reçu le baptême (et elle leur expliqua la signification de ce sacrement), les orphelines lui répondirent qu'elles ne le croyaient pas, car il ne se trouvait ni église ni prêtre dans le hameau où elles étaient nées pendant l'exil de leur mère en Sibérie. En se mettant au point de vue de Françoise, on comprendra ses terribles angoisses; car, à ses yeux, ces jeunes filles qu'elle aimait déjà tendrement, tant elles avaient de charme et de douceur, étaient, pour ainsi dire, de pauvres idolâtres, innocemment vouées à la damnation éternelle; aussi, n'ayant pu retenir ses larmes ni cacher sa frayeur, elle les avait serrées dans ses bras, en leur promettant de s'occuper au plus tôt de leur salut, et en se désolant de ce que Dagobert n'eût pas songé à les faire baptiser en route. Or, il faut l'avouer, cette idée n'était nullement venue à l'ex-grenadier à cheval.

Quittant la veille Rose et Blanche pour se rendre aux offices du dimanche, Françoise n'avait pas osé les emmener avec elle, leur complète ignorance des choses saintes rendant leur présence à l'église sinon scandaleuse, du moins inutile; mais Françoise, dans ses ferventes prières, implora ardemment la miséricorde céleste pour les orphelines qui ne savaient pas leur âme dans une position si désespérée. Rose et Blanche restaient donc seules dans la chambre en l'absence de la femme de Dagobert; elles étaient toujours vêtues de deuil; leurs charmantes figures semblaient encore plus pensives que tristes; quoiqu'elles fussent accoutumées à une vie bien malheureuse, dès leur arrivée dans la rue Brise-Miche elles s'étaient senties frappées du pénible contraste qui existait entre la pauvre demeure qu'elles venaient habiter, et les merveilles que leur jeune imagination s'était figurées en songeant à Paris, cette ville d'or de leurs rêves. Bientôt cet étonnement si concevable fit place à des pensées d'une gravité singulière pour leur âge; la contemplation de cette pauvreté digne et laborieuse fit profondément réfléchir les orphelines, non plus en enfants, mais en jeunes filles; admirablement servies par leur esprit juste et sympathique au bien,

par leur noble cœur, par leur caractère à la fois délicat et courageux, elles avaient depuis vingt-quatre heures beaucoup observé, beaucoup médité.

« Ma sœur, » dit Rose à Blanche lorsque Françoise eut quitté la chambre, « la pauvre femme de Dagobert est bien inquiète. As-tu remarqué, cette nuit... son agitation? Comme elle pleurait! comme elle priait! — J'étais émue comme toi de son chagrin, ma sœur, et je me demandais ce qui pouvait le causer... — Je crains de le deviner. Oui, peut-être est-ce nous qui sommes la cause de ses inquiétudes. — Pourquoi, ma sœur? parce que nous ne savons pas de prières, et que nous ignorons si nous avons été baptisées? — Cela a paru lui faire une grande peine, il est vrai; j'en ai été bien touchée, parce que cela prouve qu'elle nous aime tendrement... Mais je n'ai pas compris comment nous courions des dangers terribles, ainsi qu'elle disait... — Ni moi non plus, ma sœur. Nous tâchons de ne rien faire qui puisse déplaire à notre mère qui nous voit et nous entend...; nous aimons ceux qui nous aiment, nous ne haïssons personne, nous nous résignons à tout ce qui nous arrive... quel mal peut-on nous reprocher? — Aucun; mais, vois-tu, ma sœur, nous pourrions en faire involontairement... — Nous? — Oui... et c'est pour cela que je te disais : Je crains que nous ne soyons cause des inquiétudes de la femme de Dagobert. — Comment donc cela? — Écoute, ma sœur... hier, madame Françoise a voulu travailler à ces sacs de grosse toile... que voilà sur la table... — Oui... et au bout d'une demi-heure... elle nous a dit bien tristement qu'elle ne pouvait pas continuer... qu'elle n'y voyait plus clair... que ses yeux étaient perdus... — Ainsi, elle ne peut plus travailler pour gagner sa vie... — Non, c'est son fils... M. Agricol, qui la soutient... il a l'air si bon, si gai, si franc, et si heureux de se dévouer pour sa mère... Ah! c'est bien le digne frère de notre ange Gabriel!... — Tu vas voir pourquoi je te parle du travail de M. Agricol... Notre bon vieux Dagobert nous a dit qu'en arrivant ici il ne lui restait plus que quelques pièces de monnaie. — C'est vrai... — Il est, ainsi que sa femme, hors d'état de gagner sa vie; un pauvre vieux soldat comme lui, que ferait-il? — Tu as raison, il ne sait que nous aimer et nous soigner comme ses enfants. — Il faut donc que ce soit encore M. Agricol qui soutienne son père... car Gabriel est un pauvre prêtre qui, ne possédant rien, ne peut rien pour ceux qui l'ont élevé... ainsi tu vois, c'est M. Agricol qui, seul, fait vivre toute la famille. — Sans doute... il s'agit de sa mère... de son père... c'est son devoir, et il le fait de bon cœur... — Oui, ma sœur... mais à nous, il ne nous doit rien... — Que dis-tu, Rose? — Il va donc être aussi obligé de travailler pour nous, puisque nous n'avons rien au monde. — Je n'avais pas songé à cela... C'est juste. — Vois-tu, ma sœur, notre père a beau être duc et maréchal de France, comme dit Dagobert... nous avons beau pouvoir espérer bien des choses de cette médaille; tant que notre père ne sera pas ici, tant que nos espérances ne seront pas réalisées, nous serons toujours de pauvres orphelines, obligées d'être à charge à cette brave famille à qui nous devons tant, et qui après tout est si gênée... que... — Pourquoi t'interromps-tu, ma sœur? — Ce que je vais te dire ferait rire d'autres personnes, mais toi, tu comprendras : hier, la femme de Dago-

bert, en voyant manger ce pauvre Rabat-Joie, a dit tristement : « Hélas ! « mon Dieu, il mange comme une personne... « La manière dont elle a dit cela m'a donné envie de pleurer; juge s'ils sont pauvres... et pourtant, nous venons encore augmenter leur gêne... » Et les deux sœurs se regardèrent tristement, tandis que Rabat-Joie faisait mine de ne pas entendre ce qu'on disait de sa voracité. « — Ma sœur, je te comprends..., » dit Rose après un moment de silence. « Eh bien ! il ne faut être à charge à personne... Nous sommes jeunes, nous avons bon courage. En attendant que notre position se décide, regardons-nous comme des filles d'ouvriers... Après tout, notre grand-père n'est-il pas artisan lui-même ? Trouvons donc de l'ouvrage et gagnons notre vie... Gagner sa vie... Comme on doit être fière... heureuse !...— Bonne petite sœur ! » dit Blanche en embrassant Rose. « quel bonheur !... tu m'as prévenue... embrasse-moi ! — Comment ?—Ton projet... c'était aussi le mien... Oui, hier en entendant la femme de Dagobert s'écrier si tristement que sa vue était perdue... j'ai regardé tes bons grands yeux qui m'ont fait penser aux miens, et je me suis dit : « Mais il me « semble que si la pauvre femme de notre vieux Dagobert a perdu la vue... « mesdemoiselles Rose et Blanche Simon y voient très-clair... ce qui est une « compensation, » ajouta Blanche en souriant. « — Et après tout, mesdemoiselles Simon ne sont pas assez maladroites, » reprit Rose en souriant à son « tour, pour ne pouvoir coudre de gros sacs de toile grise qui leur écorcheront peut-être un peu les doigts ; mais c'est égal. — Tu le vois, nous pensions à deux comme toujours ; seulement je voulais te ménager une surprise et attendre que nous fussions seules pour te dire mon idée. — Oui, mais il y a quelque chose qui me tourmente. — Qu'est-ce donc ? — D'abord Dagobert et sa femme ne manqueront pas de nous dire : « Mesdemoiselles, vous « n'êtes pas faites pour cela, coudre de gros vilains sacs de toile ? Fi donc !... « les filles d'un maréchal de France ! » et puis, si nous insistons : « Eh bien ! » nous dira-t-on, « il n'y a pas d'ouvrage à vous donner... si vous en voulez... « cherchez-en... mesdemoiselles. » Et alors ! qui sera bien embarrassé ! mesdemoiselles Simon ; car où trouverons-nous de l'ouvrage ? — Le fait est que quand Dagobert s'est mis quelque chose dans la tête... — Oh ! après ça... en le câlinant bien... — Oui, pour certaines choses... mais pour d'autres, il est intraitable. C'est comme si en route nous avions voulu l'empêcher de se donner tant de peine pour nous... — Ma sœur, une idée, « s'écria Rose. « une excellente idée ! — Voyons, dis vite... — Tu sais bien cette jeune ouvrière qu'on appelle la Mayeux, et qui paraît si serviable, si persévérante. — Oh ! oui, et puis timide, discrète; on dirait qu'elle a toujours peur de gêner, même en vous regardant. Tiens, hier, elle ne s'apercevait pas que je la voyais ; elle te contemplait d'un air si bon, si doux, elle semblait si heureuse que les larmes me sont venues aux yeux tant je me suis sentie attendrie... — Eh bien! il faudra demander à la Mayeux comment elle fait pour trouver à s'occuper, car certainement elle vit de son travail.— Tu as raison, elle nous le dira, et quand nous le saurons, Dagobert aura beau nous gronder, vouloir faire le fier pour nous, nous serons aussi entêtées que lui. — C'est cela, ayons du caractère ; prouvons-lui que nous avons, comme il le dit lui-même, du sang de soldat dans les veines. « — Tu

« prétends que nous serons peut-être riches un jour, mon bon Dagobert ?... » lui dirons-nous, « eh bien !... tant mieux ; nous nous rappellerons ce temps-« ci avec plus de plaisir encore. » Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas, Rose? La première fois que nous nous trouverons seules avec la Mayeux, il faudra lui faire notre confidence et lui demander des renseignements ; elle est si bonne personne, qu'elle ne nous refusera pas. — Aussi quand notre père reviendra, il nous saura gré, j'en suis sûre, de notre courage. — Et il nous applaudira d'avoir voulu nous suffire à nous-mêmes, comme si nous étions seules au monde. »

A ces mots de sa sœur, Rose tressaillit. Un nuage de tristesse, presque d'effroi, passa sur sa charmante figure, et elle s'écria : « Mon Dieu ! ma sœur, quelle horrible pensée !... — Qu'as-tu donc? tu me fais peur... — Au moment où tu disais que notre père nous saurait gré de nous suffire à nous-mêmes, comme si nous étions seules au monde... une affreuse idée m'est venue... je ne sais pourquoi... et puis... tiens, sens comme mon cœur bat, on dirait qu'il va nous arriver un malheur. — C'est vrai, ton pauvre cœur bat d'une force... Mais à quoi as-tu donc pensé? tu m'effrayes. — Quand nous avons été prisonnières, au moins on ne nous a pas séparées; et puis enfin, la prison, c'était un asile... — Oui, bien triste, quoique partagé avec toi... — Mais si, en arrivant ici, un hasard... un malheur... nous avait séparées de Dagobert; si nous nous étions trouvées... seules... abandonnées sans ressources dans cette grande ville? — Ah ! ma sœur... ne dis pas cela... tu as raison. C'est terrible... Que devenir? mon Dieu ! »

A cette cruelle pensée, les deux jeunes filles restèrent un moment silencieuses et accablées. Leurs jolies figures, jusqu'alors animées d'une noble espérance, pâlirent et s'attristèrent. Après un assez long silence, Rose releva la tête : ses yeux étaient humides de larmes. « Mon Dieu ! » dit-elle d'une voix tremblante, « pourquoi donc cette pensée nous attriste-t-elle autant, ma sœur ?... J'ai le cœur navré comme si ce malheur devait nous arriver un jour... — Je ressens, comme toi... une grande frayeur... Hélas !... toutes deux perdues dans cette ville immense... Qu'est-ce que nous ferions? — Tiens... Blanche... n'ayons pas de ces idées-là... Ne sommes-nous pas ici chez Dagobert... au milieu de bien bonnes gens?... — Vois-tu, ma sœur, » reprit Rose d'un air pensif, « c'est peut-être un bien... que cette pensée nous soit venue. — Pourquoi donc? — Maintenant, nous trouverons ce pauvre logis d'autant meilleur, que nous y serons à l'abri de toutes ces craintes... Et lorsque, grâce à notre travail, nous serons sûres de n'être à charge à personne... que nous manquera-t-il en attendant l'arrivée de notre père? — Il ne nous manquera rien... tu as raison... mais enfin pourquoi cette pensée nous est-elle venue? pourquoi nous accable-t-elle si douloureusement? — Oui, enfin... pourquoi? Après tout, ne sommes-nous pas ici au milieu d'amis qui nous aiment? Comment supposer que nous soyons jamais abandonnées seules dans Paris? Il est impossible qu'un tel malheur nous arrive... n'est-ce pas, ma sœur? — Impossible !... » dit Rose en tressaillant; « et si, la veille du jour où nous sommes arrivées dans ce village d'Allemagne où ce pauvre Jovial a été tué, on nous eût dit : « De-« main vous serez prisonnières... » nous aurions dit comme aujourd'hui :

« C'est impossible. Est-ce que Dagobert n'est pas là pour nous protéger? « qu'avons-nous à craindre?... » Et ponrtant... souviens-toi, ma sœur, deux jours après, nous étions en prison à Leipzig... — Oh ! ne dis pas cela, ma sœur... cela fait peur. » Et, par un mouvement sympathique, les orphelines se prirent par la main et se serrèrent l'une contre l'autre en regardant autour d'elles avec un effroi involontaire.

L'émotion qu'elles éprouvaient était en effet profonde, étrange, inexplicable... et pourtant vaguement menaçante, comme ces noirs pressentiments qui vous épouvantent malgré vous... comme ces funestes prévisions qui jettent souvent un éclair sinistre sur les profondeurs mystérieuses de l'avenir. Divinations bizarres, incompréhensibles, quelquefois aussitôt oubliées qu'éprouvées, mais qui plus tard, lorsque les événements viennent les justifier, vous apparaissent alors, par le souvenir, dans toute leur effrayante fatalité.

. . . .

Les filles du maréchal Simon étaient encore plongées daus l'aecès de tristesse qne ces pensées singulières avaient éveillées en elles, lorsque la femme de Dagobert, redescendant de ehez son fils, entra dans la ehambre, les traits douloureusement altérés.





CHAPITRE XLVIII.

La lettre

Lorsque Françoise rentra dans la chambre, sa physionomie était si profondément altérée, que Rose ne put s'empêcher de s'écrier : « Mon Dieu ! madame... qu'avez-vous? — Hélas ! mes chères demoiselles, je ne puis vous le cacher plus longtemps... » (et Françoise fondit en larmes) « depuis hier, je ne vis pas... j'attendais mon fils pour souper, comme à l'ordinaire... il n'est pas venu. Je n'ai pas voulu vous laisser voir combien cela me chagrinait déjà... je l'attendais de minute en minute... car depuis dix ans, il n'est jamais monté se coucher sans venir m'embrasser... J'ai passé une partie de la nuit là, près de la porte, à écouter si j'entendais son pas... Je n'ai rien entendu... Enfin, à trois heures du matin, je me suis jetée sur un matelas... Je viens d'aller voir si, comme je l'espérais, il est vrai faiblement, mon fils n'était pas rentré au matin... — Eh bien! madame?... — Il n'est pas revenu !... » dit la pauvre mère en essuyant ses yeux. Rose et Blanche se regardèrent avec émotion; une même pensée les préoccupait; si Agricol ne revenait pas, comment vivrait cette famille? ne deviendraient-elles pas alors une charge doublement pénible dans cette circonstance?

« Mais peut-être, madame, » dit Blanche, « M. Agricol sera-t-il resté à travailler trop tard pour avoir pu revenir hier soir. — Oh ! non, non, il serait rentré au milieu de la nuit, sachant les inquiétudes qu'il me causerait... Hélas !... il lui sera arrivé un malheur... peut-être blessé à sa forge ; il est si ardent, si courageux au travail !... ah ! mon pauvre fils !... Et comme si déjà je ne ressentais pas assez d'angoisses à son sujet, me voici maintenant tourmentée pour cette pauvre jeune ouvrière qui demeure là-haut. — Comment donc, madame ? — En sortant de chez mon fils, je suis entrée chez elle pour lui conter mon chagrin, car elle est presque une fille pour moi... je ne l'ai pas trouvée... dans le petit cabinet qu'elle occupe ; le jour commençait à peine ; son lit n'était pas seulement défait... Où est-elle allée sitôt, elle qui ne sort jamais ?... »

Rose et Blanche se regardèrent avec une nouvelle inquiétude, car elles comptaient beaucoup sur la Mayeux pour les aider dans la résolution qu'elles venaient de prendre. Heureusement, elles furent, ainsi que Françoise, presque à l'instant rassurées, car, après deux coups frappés discrètement à la porte, on entendit la voix de la Mayeux. « Peut-on entrer, madame Françoise ? » Par un mouvement spontané, Rose et Blanche coururent à la porte et l'ouvrirent à la jeune fille. Le givre et la neige tombaient incessamment depuis la veille ; aussi la robe d'indienne de la jeune ouvrière, son petit châle de cotonnade, et son bonnet de tulle noir qui, découvrant ses deux épais bandeaux de cheveux châtains, encadrait son pâle et intéressant visage, étaient trempés d'eau ; le froid avait rendu livides ses mains blanches et maigres ; on voyait seulement à l'éclat de ses yeux bleus, ordinairement doux et timides, que cette pauvre créature, si frêle et si craintive, avait puisé dans la gravité des circonstances une énergie extraordinaire.

« Mon Dieu... d'où viens-tu, ma bonne Mayeux ? » lui dit Françoise ; « tout à l'heure, en allant voir si mon fils était rentré... j'ai ouvert ta porte et j'ai été tout étonnée... de ne pas te trouver ;... tu es donc sortie de bien bonne heure ? — Je vous apporte des nouvelles d'Agricol... — De mon fils ! » s'écria Françoise en tremblant ; « que lui est-il arrivé ? tu l'as vu ? tu lui as parlé ? où est-il ? — Je ne l'ai pas vu... mais je sais où il est. » Puis, s'apercevant que Françoise pâlissait, la Mayeux ajouta : « Rassurez-vous... il se porte bien, il ne court aucun danger. — Soyez béni ! mon Dieu !... vous ne vous lassez pas d'avoir pitié d'une pauvre pécheresse... Avant-hier vous m'avez rendu mon mari ; aujourd'hui, après une nuit si cruelle, vous me rassurez sur la vie de mon pauvre enfant ! » En disant ces mots, Françoise s'était jetée à genoux sur le carreau en se signant pieusement.

Pendant le moment de silence causé par le mouvement dévotieux de Françoise, Rose et Blanche s'approchèrent de la Mayeux et lui dirent tout bas avec une expression de touchant intérêt : « Comme vous êtes mouillée !... vous devez avoir bien froid... Prenez garde, si vous alliez être malade ! — Nous n'avons pas osé faire songer madame Françoise à allumer le poêle... maintenant nous allons le lui dire. »

Aussi surprise que pénétrée de la bienveillance que lui témoignaient les filles du maréchal Simon, la Mayeux, plus sensible que toute autre à la

moindre preuve de bonté, leur répondit avec un regard d'ineffable reconnaissance : « Je vous remercie de vos bonnes intentions, mesdemoiselles. Rassurez-vous; je suis habituée au froid, et je suis d'ailleurs si inquiète que je ne le sens pas. — Et mon fils? » dit Françoise en se relevant, après être restée quelques moments agenouillée, « pourquoi a-t-il passé la nuit dehors? Tu savais donc où le trouver, ma bonne Mayeux?... Va-t-il venir bientôt?... pourquoi tarde-t-il? — Madame Françoise, je vous assure qu'Agricol se porte bien; mais, je dois vous dire que d'ici à quelque temps... — Eh bien?... — Voyons, madame, du courage. — Ah! mon Dieu!... je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... Qu'est-il donc arrivé?... pourquoi ne le verrai-je pas? — Hélas! madame... il est arrêté. — Arrêté! » s'écrièrent Rose et Blanche avec effroi. « — Que votre volonté soit faite en toute chose, mon Dieu! » dit Françoise, « mais c'est un bien grand malheur... Arrêté... lui... si bon... si honnête... Et pourquoi l'arrêter?... il faut donc qu'il y ait une méprise? — Avant-hier, » reprit la Mayeux, « j'ai reçu une lettre anonyme; on m'avertissait qu'Agricol pouvait être arrêté d'un moment à l'autre, à cause de son *Chant des Travailleurs;* nous sommes convenus avec lui qu'il irait chez cette demoiselle si riche de la rue de Babylone, qui lui avait offert ses services; Agricol devait lui demander d'être sa caution pour l'empêcher d'aller en prison. Hier matin, il est parti pour aller chez cette demoiselle. — Tu savais tout cela, et tu ne m'as rien dit... ni lui non plus!... pourquoi me l'avoir caché? — Afin de ne pas vous inquiéter pour rien, madame Françoise, car, comptant sur la générosité de cette demoiselle, j'attendais à chaque instant Agricol. Hier au soir, ne le voyant pas venir, je me suis dit : « Peut-être les formalités à remplir pour la caution le retiennent longtemps... » Mais le temps passait, il ne paraissait pas... J'ai ainsi veillé toute cette nuit pour l'attendre. — C'est vrai, ma bonne Mayeux, tu ne t'es pas couchée?... — J'étais trop inquiète;... aussi ce matin, avant le jour, ne pouvant surmonter mes craintes, je suis sortie. J'avais retenu l'adresse de cette demoiselle, rue de Babylone... J'y ai couru. — Oh! bien! bien! » dit Françoise avec anxiété, « tu as eu raison. Cette demoiselle avait pourtant l'air bien bon, bien généreux, d'après ce que me disait mon fils...» La Mayeux secoua tristement la tête; une larme brilla dans ses yeux, et elle continua : « — Quand je suis arrivée rue de Babylone, il faisait encore nuit; j'ai attendu qu'il fît grand jour. — Pauvre enfant... toi si peureuse, si chétive, » dit Françoise profondément touchée; « aller si loin, et par ce temps affreux, encore... Ah! tu es bien une vraie fille pour moi... — Agricol n'est-il pas aussi un frère pour moi? » dit doucement la Mayeux en rougissant légèrement.

Puis elle reprit : « Lorsqu'il a fait grand jour, je me suis hasardée à sonner à la porte du petit pavillon; une charmante jeune fille, mais dont la figure était pâle et triste, est venue m'ouvrir... « Mademoiselle, je viens au « nom d'une malheureuse mère au désespoir, » lui ai-je dit tout de suite pour l'intéresser, car j'étais si pauvrement vêtue que je craignais d'être renvoyée comme une mendiante; mais voyant au contraire la jeune fille m'écouter avec bonté, je lui ai demandé si la veille un jeune ouvrier n'était pas venu prier sa maîtresse de lui rendre un grand service. « Hélas! oui...,»

m'a répondu cette jeune fille, « ma maîtresse allait s'occuper de ce qu'il « désirait, mais apprenant qu'on le cherchait pour l'arrêter, elle l'a fait se « cacher; malheureusement sa retraite a été découverte, et hier soir, à « quatre heures, il a été arrêté... et conduit en prison... » Quoique les orphelines ne prissent pas part à ce triste entretien, on lisait sur leurs figures attristées, dans leurs regards inquiets, combien elles souffraient des chagrins de la femme de Dagobert.

« Mais cette demoiselle?... » s'écria Françoise, « tu aurais dû tâcher de la voir, ma bonne Mayeux, et la supplier de ne pas abandonner mon fils;... elle est si riche... qu'elle doit être puissante;... sa protection peut nous sauver d'un affreux malheur! — Hélas! » dit la Mayeux avec une douloureuse amertume, « il faut renoncer à ce dernier espoir. — Pourquoi... puisque cette demoiselle est si bonne? » dit Françoise; « elle aura pitié, quand elle saura que mon fils est le seul soutien de toute une famille... et que la prison pour lui... c'est plus affreux que pour un autre, parce que c'est pour nous la dernière misère... — Cette demoiselle..., » reprit la Mayeux, « à ce que m'a appris la jeune fille en pleurant... cette demoiselle a été conduite hier soir dans une maison de santé;... il paraît... qu'elle est folle... — Folle... ah! c'est horrible... pour elle... et pour nous aussi, hélas!... car maintenant qu'il n'y a plus rien à espérer, qu'allons-nous devenir... sans mon fils? Mon Dieu!... mon Dieu... » Et la malheureuse femme cacha sa figure entre ses mains.

A l'accablante exclamation de Françoise, il se fit un profond silence. Rose et Blanche échangèrent un regard désolé qui exprimait leur profond chagrin, car elles s'apercevaient que leur présence augmentait de plus en plus les terribles embarras de cette famille. La Mayeux, brisée de fatigue, en proie à tant d'émotions douloureuses, frissonnant sous ses vêtements mouillés, s'assit avec abattement sur une chaise en réfléchissant à la position désespérée de cette famille.

Cette position était bien cruelle en effet... Et lors des temps de troubles politiques ou des agitations causées dans les classes laborieuses par un chômage forcé ou par l'injuste réduction des salaires que leur impose impunément la puissante coalition des capitalistes, bien souvent des familles entières d'artisans sont, grâce à la détention préventive, dans une position aussi déplorable que celle de la famille de Dagobert par l'arrestation d'Agricol, arrestation due d'ailleurs aux manœuvres de Rodin et des siens, ainsi qu'on le verra plus tard.

Et à propos de la détention préventive, qui atteint souvent des ouvriers honnêtes, laborieux, presque toujours poussés à la fâcheuse extrémité des coalitions par l'*inorganisation* du travail et par l'*insuffisance des salaires*, il est, selon nous, pénible de voir la loi, qui doit être égale pour tous, refuser à ceux-ci ce qu'elle accorde à ceux-là... parce que ceux-là peuvent disposer d'une certaine somme d'argent.

Dans plusieurs circonstances, l'homme riche, moyennant *caution*, peut échapper aux ennuis, aux inconvénients d'une incarcération préventive; il consigne une somme d'argent; il donne sa parole de se représenter à un jour fixé, et il retourne à ses plaisirs, à ses occupations ou aux douces joies

de la famille... Rien de mieux : tout accusé est présumé innocent; on ne saurait trop se pénétrer de cette indulgente maxime. Tant mieux pour le riche, puisqu'il peut user du bénéfice de la loi. Mais le pauvre?... Non-seulement il n'a pas de caution à fournir, car il n'a d'autre capital que son labeur quotidien, mais c'est surtout pour lui, pauvre, que les rigueurs d'une incarcération préventive sont funestes, sont terribles... Pour l'homme riche, la prison... c'est le manque d'aises et de bien-être... c'est l'ennui, c'est le chagrin d'être séparé des siens... Certes cela mérite intérêt, toutes peines sont pitoyables, et les larmes du riche séparé de ses enfants sont aussi amères que les larmes du pauvre éloigné de sa famille... Mais l'absence du riche ne condamne les siens ni au jeûne, ni au froid, ni à ces maladies incurables causées par l'épuisement et par la misère... Au contraire... pour l'artisan... la prison, c'est la détresse, c'est le dénûment, c'est quelquefois la mort des siens... Ne possédant rien, il est incapable de fournir une caution, on l'emprisonne... Mais s'il a, comme cela se rencontre fréquemment, un père ou une mère infirme, une femme malade ou des enfants au berceau? Que deviendra cette famille infortunée? Elle pouvait à peine vivre au jour le jour du salaire de cet homme, salaire presque toujours insuffisant, et voici que tout à coup cet unique soutien vient à manquer pendant trois ou quatre mois. Que fera cette famille? A qui avoir recours? Que deviendront ces vieillards infirmes, ces femmes valétudinaires, ces petits enfants, hors d'état de pouvoir gagner leur pain quotidien? S'il y a, par hasard, un peu de linge et quelques vêtements à la maison, on portera le tout au mont-de-piété; avec cette ressource on vivra peut-être une semaine... mais ensuite? Et si l'hiver vient ajouter ses rigueurs à cette effrayante et inévitable misère? Alors l'artisan prisonnier verra par la pensée, pendant ses longues nuits d'insomnie, ceux qui lui sont chers, hâves, décharnés, épuisés de besoin, couchés presque nus sur une paille sordide, et cherchant, en se pressant les uns contre les autres, à réchauffer leurs membres glacés... Puis, si l'artisan sort acquitté, c'est la ruine, c'est le deuil qu'il trouve au retour dans sa pauvre demeure. Et puis enfin, après un chômage si long, ses relations de travail sont rompues; que de jours perdus pour retrouver de l'ouvrage! et un jour sans labeur, c'est un jour sans pain... Répétons-le, si la loi n'offrait pas, dans certaines circonstances, à ceux qui sont riches, le bénéfice de *la caution*, on ne pourrait que gémir sur des malheurs privés et inévitables; mais puisque la loi consent à mettre provisoirement en liberté ceux qui possèdent une certaine somme d'argent, pourquoi prive-t-elle de cet avantage ceux-là surtout pour qui la liberté est indispensable, puisque la liberté, c'est pour eux la vie, l'existence de leur famille?

A ce déplorable état de choses, est-il un remède? Nous le croyons. Le *minimum* de la caution exigée par la loi est de CINQ CENTS FRANCS. Or, cinq cents francs représentent en terme moyen SIX MOIS de travail d'un ouvrier laborieux. Qu'il ait une femme et deux enfants (et c'est aussi le terme moyen de ses charges), il est évident qu'il lui est matériellement impossible d'avoir jamais économisé une pareille somme. Ainsi, exiger de lui cinq cents francs pour lui accorder la liberté de soutenir sa famille, c'est le mettre

virtuellement hors du bénéfice de la loi, lui qui, plus que personne, aurait le droit d'en jouir, de par les conséquences désastreuses que sa détention préventive entraîne pour les siens. Ne serait-il pas équitable, humain, et d'un noble, d'un salutaire exemple, d'accepter, dans tous les cas où la caution est admise (et lorsque la probité de l'accusé serait honorablement constatée), d'accepter *les garanties morales* de ceux à qui leur pauvreté ne permet pas d'offrir de *garanties matérielles*, et qui n'ont d'autre capital que leur travail et leur probité, *d'accepter leur foi d'honnêtes gens* de se présenter au jour du jugement? Ne serait-il pas moral et grand, surtout dans ces temps-ci, de rehausser ainsi la valeur de la promesse jurée, et d'élever assez l'homme à ses propres yeux pour que son serment soit regardé comme garantie suffisante? Méconnaîtra-t-on assez la dignité de l'homme pour crier à l'utopie, à l'impossibilité? Nous demanderons si l'on a vu beaucoup de prisonniers de guerre sur parole se parjurer, et si ces soldats et ces officiers n'étaient pas presque tous des enfants du peuple. Sans exagérer nullement la vertu du serment chez les classes laborieuses, probes et pauvres, nous sommes certain que l'engagement pris par l'accusé de comparaître au jour du jugement serait toujours exécuté, non-seulement avec fidélité, avec loyauté, mais encore avec une profonde reconnaissance, puisque sa famille n'aurait pas souffert de son absence, grâce à l'indulgence de la loi.

Il est d'ailleurs un fait dont la France doit s'enorgueillir : c'est que généralement sa magistrature, aussi misérablement rétribuée que l'armée, est savante, intègre, humaine et indépendante; elle a conscience de son utile et imposant sacerdoce; plus que tout autre corps, elle peut et elle sait charitablement apprécier les maux et les douleurs immenses des classes laborieuses de la société, avec lesquelles elle est si souvent en contact [1]. On ne saurait donc accorder trop de latitude aux magistrats dans l'appréciation des cas où la *caution morale*, la seule que puisse donner l'honnête homme nécessiteux, serait admise. Enfin, si ceux qui font les lois et ceux qui gouvernent avaient du peuple une opinion assez outrageante pour repousser avec un injurieux dédain les idées que nous émettons, ne pourrait-on pas au moins demander que le *minimum de la caution fût tellement abaissé, qu'il devînt abordable à ceux qui ont tant besoin d'échapper aux stériles rigueurs d'une détention préventive?* Ne pourrait-on prendre pour dernière limite le salaire moyen d'un artisan pendant un mois? soit *quatre-vingts francs*. Ce serait encore exorbitant; mais enfin, les amis aidant, le mont-de-piété aidant, quelques avances aidant, *quatre-vingts francs* se trouveraient, rarement il est vrai, mais du moins quelquefois, et ce serait toujours plusieurs familles arrachées à d'affreuses misères.

Cela dit, passons et revenons à la famille de Dagobert qui, par suite de la détention préventive d'Agricol, se trouvait dans une position si désespérée.

. . . .

[1] Nous avons cité, dans une autre œuvre, et nous nous rappellerons toujours avec autant de respect que de profonde sympathie, le beau livre de M. Prosper Tarbé, procureur du roi. *Travail et Salaire* est un des ouvrages les plus solides, les plus hautement pensés que l'amour éclairé de l'humanité ait jamais inspirés à un cœur généreux, à une intelligence élevée et à un esprit positif et pratique.

Les angoisses de la femme de Dagobert augmentaient en raison de ses réflexions ; car, en comptant les filles du général Simon, on voit que quatre personnes se trouvaient absolument sans ressources ; mais, il faut l'avouer, l'excellente mère pensait moins à elle qu'au chagrin que devait éprouver son fils en songeant à la déplorable position où elle se trouvait.

A ce moment, on frappa à la porte. « Qui est là ? » dit Françoise. « — C'est moi, madame Françoise... moi... le père Lorrain. — Entrez, » dit la femme de Dagobert. Le teinturier, qui remplissait les fonctions de portier, parut à la porte de la chambre... Au lieu d'avoir les bras et les mains d'un vert-pomme éblouissant, il les avait ce jour-là d'un violet magnifique.

« Madame Françoise, » dit le père Lorrain, « c'est une lettre que le *donneux* d'eau bénite de Saint-Merry vient d'apporter de la part de M. l'abbé Dubois, en recommandant de vous la monter tout de suite;... il a dit que c'était très-pressé... — Une lettre de mon confesseur ? » dit Françoise étonnée. Puis la prenant, elle ajouta : « Merci, père Lorrain. — Vous n'avez besoin de rien, madame Françoise? — Non, père Lorrain. — Serviteur à la compagnie. » Et le teinturier sortit.

« La Mayeux, veux-tu me lire cette lettre? » dit Françoise assez inquiète de cette missive. « — Oui, madame. » Et la jeune fille lut ce qui suit :

« Ma chère madame Baudoin.

« J'ai l'habitude de vous entendre les mardis et les samedis, mais je ne serai libre ni demain ni samedi ; venez donc ce matin, le plus tôt possible, à moins que vous ne préfériez rester une semaine sans approcher du tribunal de la pénitence. »

« Une semaine... juste ciel !... » s'écria la femme de Dagobert ; « hélas ! je ne sens que trop le besoin de m'en approcher aujourd'hui même dans le trouble et le chagrin où je suis. » Puis s'adressant aux orphelines : « Le bon Dieu a entendu les prières que je lui ai faites pour vous, mes chères demoiselles... puisque aujourd'hui même je vais pouvoir consulter un digne et saint homme sur les grands dangers que vous courez sans le savoir... pauvres chères âmes, si innocentes et pourtant si coupables, quoiqu'il n'y ait pas de votre faute !... Ah ! le Seigneur m'est témoin que mon cœur saigne pour vous autant que pour mon fils... »

Rose et Blanche se regardèrent interdites, car elles ne comprenaient pas les craintes que l'état de leur âme inspirait à la femme de Dagobert. Celle-ci reprit, en s'adressant à la jeune ouvrière : « Ma bonne Mayeux, il faut que tu me rendes encore un service. — Parlez, madame Françoise. — Mon mari a emporté pour son voyage à Chartres la paye de la semaine d'Agricol. C'est tout ce qu'il y avait d'argent à la maison ; je suis sûre que mon pauvre enfant n'a pas un sou sur lui... et en prison il a peut-être besoin de quelque chose... Tu vas prendre ma timbale et mon couvert d'argent... les deux paires de draps qui restent, et mon châle de bourre de soie, qu'Agricol m'a donné pour ma fête ; tu porteras le tout au mont-de-piété... Je tâcherai de savoir dans quelle prison est mon fils... et je lui enverrai la moitié de la



Le père Lorrain.


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

petite somme que tu rapporteras... et le reste... nous servira... en attendant mon mari... Mais quand il reviendra... comment ferons-nous?... Quel coup pour lui!.., et avec ce coup... la misère... puisque mon fils est en prison... et que mes yeux sont perdus... Seigneur, mon Dieu...,» s'écria la malheureuse mère avec une expression d'impatiente et amère douleur, « pourquoi m'accabler ainsi?... J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu pour mériter votre pitié... sinon pour moi, du moins pour les miens. » Puis, se reprochant bientôt cette exclamation, elle reprit : « Non, non, mon Dieu! je dois accepter tout ce que vous m'envoyez. Pardonnez-moi cette plainte, et ne punissez que moi seule. — Courage, madame Françoise, » dit la Mayeux. « Agricol est innocent : il ne peut rester longtemps en prison. — Mais j'y songe, » reprit la femme de Dagobert, « d'aller au mont-de-piété, cela va te faire perdre bien du temps, ma pauvre Mayeux. — Je reprendrai cela sur ma nuit... madame Françoise; est-ce que je pourrais dormir en vous sachant si tourmentée? Le travail me distraira. — Mais tu dépenseras de la lumière... — Soyez tranquille, madame Françoise, je suis un peu en avance, » dit la pauvre fille, qui mentait. « — Embrasse-moi, du moins, » dit la femme de Dagobert, les yeux humides, « car tu es ce qu'il y a de meilleur au monde. » Et Françoise sortit en hâte. Rose et Blanche restèrent seules avec la Mayeux; enfin était arrivé pour elles le moment qu'elles attendaient avec tant d'impatience.

La femme de Dagobert arriva bientôt à l'église Saint-Merry, où l'attendait son confesseur.





CHAPITRE XLIX.

Le confessionnal.

Rien de plus triste que l'aspect de la paroisse de Saint-Merry par ce jour d'hiver bas et neigeux. Un moment Françoise fut arrêtée sous le porche par un lugubre spectacle. Pendant qu'un prêtre murmurait quelques paroles à voix basse, deux ou trois chantres crottés, en surplis sales, psalmodiaient les prières des morts d'un air distrait et maussade autour d'un pauvre cercueil de sapin, qu'un vieillard et un enfant misérablement vêtus accompagnaient seuls en sanglotant. M. le suisse et M. le bedeau, fort contrariés d'être dérangés pour un enterrement si piteux, avaient dédaigné de revêtir leur livrée, et attendaient en bâillant d'impatience la fin de cette cérémonie, si indifférente pour la fabrique ; enfin, quelques gouttes d'eau sainte tombèrent sur le cercueil, le prêtre remit le goupillon au bedeau et se retira.

Alors il se passa une de ces scènes honteuses, conséquences forcées d'un trafic ignoble et sacrilége, une de ces indignes scènes si fréquentes lorsqu'il s'agit de l'enterrement du pauvre qui ne peut payer ni cierges, ni

grand'messe, ni violons, car il y a maintenant des violons pour les morts [1]. Le vieillard tendit sa main au bedeau pour recevoir de lui le goupillon. « Tenez... et faites vite, » dit l'homme de sacristie en soufflant dans ses doigts. L'émotion du vieillard était profonde, sa faiblesse extrême; il resta un moment immobile, tenant le goupillon serré dans sa main tremblante. Dans cette bière était sa fille... la mère de l'enfant en haillons qui pleurait à côté de lui... Le cœur de cet homme se brisait à la pensée de ce dernier adieu... Il restait sans mouvement... des sanglots convulsifs soulevaient sa poitrine. « Ah çà ! dépêchez-vous donc, » dit brutalement le bedeau; « est-ce que vous croyez que nous allons coucher ici [2]? » Le vieillard se dépêcha. Il fit le signe de la croix sur le cercueil, et, se baissant, il allait placer le goupillon dans la main de son petit-fils, lorsque le sacristain, trouvant que la chose avait suffisamment duré, ôta l'aspergeoir des mains de l'enfant, et fit signe aux hommes du corbillard d'enlever prestement la bière : ce qui fut fait.

« Était-il lambin, ce vieux ! » dit tout bas le suisse au bedeau en regagnant la sacristie; « c'est à peine si nous aurons le temps de déjeuner et de nous habiller pour l'enterrement *ficelé* de ce matin;... à la bonne heure, voilà un mort qui en vaut la peine... En avant la hallebarde !... — Et les épaulettes de colonel, pour donner dans l'œil à la loueuse de chaises, scélérat? » dit le bedeau d'un air narquois. « — Que veux-tu, Catillard ! on est bel homme, et ça se voit, » répondit le suisse d'un air triomphant; « je ne peux pas non plus éborgner les femmes, pour leur tranquillité. » Et les deux hommes entrèrent dans la sacristie.

La vue de l'enterrement avait encore augmenté la tristesse de Françoise. Lorsqu'elle entra dans l'église, sept ou huit personnes, disséminées sur des chaises, étaient seules dans cet édifice humide et glacial. L'un des *donneux* d'eau bénite, vieux drôle à la figure rubiconde, joyeuse et avinée, voyant Françoise s'approcher du bénitier, lui dit à voix basse : « M. l'abbé Dubois n'est pas encore entré *en boîte,* dépêchez-vous, vous aurez l'étrenne de sa barbe... »

Françoise, peinée de cette plaisanterie, remercia l'irrévérencieux sacristain, se signa dévotement, fit quelques pas dans l'église, et se mit à genoux sur la dalle pour faire sa prière, qu'elle faisait toujours avant d'approcher du tribunal de la pénitence. Cette prière dite, elle se dirigea vers un renfoncement obscur, où se trouvait noyé dans l'ombre un confessionnal de chêne, dont la porte, à claire-voie, était intérieurement garnie d'un rideau noir. Les deux places de droite et de gauche se trouvaient vacantes; Françoise s'agenouilla du côté droit et resta quelque temps plongée dans les réflexions les plus amères.

Au bout de quelques minutes, un prêtre de haute taille et à cheveux gris, d'une physionomie grave et sévère, portant une longue soutane noire, s'avança lentement du fond de l'un des bas côtés de l'église. Un vieux petit homme voûté, mal vêtu, s'appuyant sur un parapluie, l'accompagnait, lui parlant quelquefois bas à l'oreille; alors le prêtre s'arrêtait pour l'écouter

[1] A Saint-Thomas-d'Aquin. — [2] Historique.

avec une profonde et respectueuse déférence. Lorsqu'ils furent auprès du confessionnal, le vieux petit homme, y ayant aperçu Françoise agenouillée, regarda le prêtre d'un air interrogatif. « C'est elle..., » dit ce dernier. « — Ainsi, dans deux ou trois heures, on attendra les deux jeunes filles au convent de Sainte-Marie... J'y compte, » dit le vieux petit homme. « — Je l'espère pour leur salut, » répondit gravement le prêtre en s'inclinant. Il entra dans le confessionnal. Le vieux petit homme quitta l'église. Ce vieux petit homme était Rodin; c'est en sortant de Saint-Merry qu'il s'était rendu dans la maison de santé, afin de s'assurer que le docteur Baleinier exécutait fidèlement ses instructions à l'égard d'Adrienne de Cardoville.

Françoise était toujours agenouillée dans l'intérieur du confessionnal; une des chatières latérales s'ouvrit, et une voix parla. Cette voix était celle du prêtre qui, depuis vingt ans, confessait la femme de Dagobert, et avait sur elle une influence irrésistible et toute-puissante. « Vous avez reçu ma lettre? » dit la voix. « — Oui, mon père. — C'est bien... je vous écoute... — Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché, » dit Françoise. La voix prononça la formule de la bénédiction. La femme de Dagobert y répondit *amen*, comme il convient, dit son *Confiteor* jusqu'à : *C'est ma faute*, rendit compte de la façon dont elle avait accompli sa dernière pénitence et en vint à l'énumération des nouveaux péchés commis depuis l'absolution reçue. Car cette excellente femme, ce glorieux martyr du travail et de l'amour maternel, croyait toujours pécher; sa conscience était incessamment bourrelée par la crainte d'avoir commis on ne sait quelles incompréhensibles peccadilles. Cette douce et courageuse créature qui, après une vie entière de dévouement, aurait dû se reposer dans le calme et dans la sérénité de son âme, se regardait comme une grande pécheresse, et vivait dans une angoisse incessante, car elle doutait fort de son salut.

« Mon père, » dit Françoise d'une voix émue, « je m'accuse de n'avoir pas fait ma prière du soir avant-hier... Mon mari, dont j'étais séparé depuis bien des années, est arrivé... Alors le trouble, le saisissement, la joie de son retour... m'ont fait commettre ce grand péché dont je m'accuse. — Ensuite? » dit la voix avec un accent sévère qui inquiéta Françoise. « — Mon père... je m'accuse d'être retombée dans le même péché hier soir... J'étais dans une mortelle inquiétude... mon fils ne rentrait pas... je l'attendais de minute... en minute... l'heure a passé dans ces inquiétudes... — Ensuite? » dit la voix. « — Mon père... je m'accuse d'avoir menti toute cette semaine à mon fils en lui disant qu'écoutant ses reproches sur la faiblesse de ma santé, j'avais bu un peu de vin à mon repas... J'ai préféré le lui laisser; il en a plus besoin que moi... il travaille tant! — Continuez, » dit la voix. « — Mon père... je m'accuse d'avoir ce matin manqué un moment de résignation en apprenant que mon pauvre fils était arrêté;... au lieu de subir avec respect et reconnaissance la nouvelle épreuve que le Seigneur... m'envoyait... hélas! je me suis révoltée dans ma douleur... et je m'en accuse. — Mauvaise semaine. » dit la voix de plus en plus sévère, « mauvaise semaine!... toujours vous avez mis la créature avant le Seigneur... Enfin... poursuivez. — Hélas! mon père, » dit Françoise avec accablement, « je le sais, je suis une grande pécheresse... et je crains d'être sur la voie de péchés bien plus graves. —

Parlez. — Mon mari a ramené du fond de la Sibérie deux jeunes orphelines... filles de M. le maréchal Simon... Hier matin, je les ai engagées à faire leurs prières, et j'ai appris par elles avec autant de frayeur que de désolation qu'elles ne connaissaient aucun des mystères de la foi, quoiqu'elles soient âgées de quinze ans ; elles n'ont jamais approché d'aucun sacrement, et elles n'ont pas même reçu le baptême, mon père... pas même le baptême !... — Mais ce sont donc des idolâtres? » s'écria la voix avec un accent de surprise courroucée. « — C'est ce qui me désole, mon père, car moi et mon mari, remplaçant les parents de ces jeunes orphelines, nous serions coupables des péchés qu'elles pourraient commettre, n'est-ce pas, mon père? — Certainement... puisque vous remplacez ceux qui doivent veiller sur leur âme; le pasteur répond de ses brebis, » dit la voix. — « Aussi, mon père, dans le cas où elles seraient en péché mortel, moi et mon mari nous serions en péché mortel ! — Oui, » dit la voix ; « vous remplacez leur père et leur mère, et le père et la mère sont coupables de tous les péchés que commettent leurs enfants, lorsque ceux-ci pèchent parce qu'ils n'ont pas reçu une éducation chrétienne. — Hélas ! mon père... que dois-je faire? Je m'adresse à vous comme à Dieu... Chaque jour, chaque heure que ces pauvres jeunes filles passent dans l'idolâtrie peut avancer leur damnation éternelle, n'est-ce pas, mon père?... » dit Françoise d'une voix profondément émue. « — Oui..., » répondit la voix, « et cette terrible responsabilité pèse maintenant sur vous et sur votre mari ; vous avez charge d'âmes... — Hélas ! mon Dieu... prenez pitié de moi, » dit Françoise en pleurant. « — Il ne faut pas vous désoler ainsi, » reprit la voix d'un ton plus doux ; « heureusement pour ces infortunées, elles vous ont rencontrée dans leur route... Elles auront en vous et en votre mari de bons et saints exemples... car votre mari, autrefois impie, pratique maintenant ses devoirs religieux, je suppose? — Il faut prier pour lui, mon père..., » dit tristement Françoise ; « la grâce ne l'a pas encore touché... C'est comme mon pauvre enfant... qu'elle n'a pas encore touché non plus... Ah ! mon père, » dit Françoise en essuyant ses larmes, « ces pensées-là sont ma plus lourde croix. — Ainsi, ni votre mari, ni votre fils... ne *pratiquent*..., » dit la voix avec réflexion, « ceci est très-grave... très-grave... L'éducation religieuse de ces deux malheureuses jeunes filles est tout entière à faire... Elles auront chez vous à chaque instant sous les yeux de déplorables exemples... Prenez garde... je vous l'ai dit... Vous avez charge d'âmes... Votre responsabilité est immense... — Mon Dieu ! mon père... c'est ce qui me désole... je ne sais comment faire. Venez à mon secours, donnez-moi vos conseils ; depuis vingt ans votre voix est pour moi la voix du Seigneur. — Eh bien ! il faut vous entendre avec votre mari et mettre ces infortunées dans une maison religieuse... où on les instruira. — Nous sommes trop pauvres, mon père, pour payer leur pension, et malheureusement encore mon fils vient d'être mis en prison pour des chants qu'il a faits. — Voilà où mène... l'impiété..., » dit sévèrement la voix ; « voyez Gabriel... il a suivi mes conseils... et à cette heure... il est le modèle de toutes les vertus chrétiennes... — Mon fils Agricol a aussi bien des qualités, mon père... il est si bon, si dévoué... — Sans religion, » dit la voix avec un redoublement de sévérité, « ce que vous appelez des qualités sont

do vaines apparences ; au moindre souffle du démon elles disparaissent... car le démon demeure au fond de toute âme sans religion. — Ah ! mon pauvre fils ! » dit Françoise en pleurant, « je prie pourtant bien chaque jour pour que la foi l'éclaire... — Jo vous l'ai toujours dit..., » reprit la voix, « vous avez été trop faible pour lui ; à cette heure Dieu vous en punit ; il fallait vous séparer de ce fils irréligieux, ne pas consacrer son impiété en l'aimant commo vous faites. Quand on a un membre gangrené, a dit l'Écriture, on se le retranche... — Hélas ! mon père... vous le savez, c'est la seule fois que je vous ai désobéi... je n'ai jamais pu me résoudre à me séparer de mon fils... — Aussi... votre salut est-il incertain ; mais Dieu est miséricordieux... Ne retombez pas dans la même faute au sujet de ces deux jeunes filles que la Providence vous a envoyées pour que vous les sauviez de l'éternelle damnation ; qu'elles n'y soient pas du moins plongées par votre coupable indifférence. — Ah ! mon père... j'ai bien pleuré, bien prié sur elles... — Cela ne suffit pas... ces malheureuses ne doivent avoir aucune notion du bien et du mal. Leur âme doit être un abîme de scandale et d'impuretés... élevées par une mère impie et par un soldat sans foi. — Quant à cela, mon père, » dit naïvement Françoise, « rassurez-vous, elles sont douces comme des anges, et mon mari, qui ne les a pas quittées depuis leur naissance, dit qu'il n'y a pas de meilleurs cœurs. — Votre mari a été, pendant toute sa vie, en péché mortel, « dit durement la voix ; « il n'a pas caractère pour juger de l'état des âmes, et, je vous le répète, puisque vous remplacez les parents de ces infortunées, ce n'est pas demain, c'est aujourd'hui, à l'heure même, qu'il faut travailler à leur salut, sinon vous encourrez une responsabilité terrible. — Mon Dieu, cela est vrai, je le sais bien, mon père... et cette crainte m'est au moins aussi affreuse que la douleur de savoir mon fils arrêté... Mais, que faire ?... Instruire ces jeunes filles chez nous, je ne le pourrais pas : je n'ai pas la science... je n'ai que la foi... et puis mon pauvre mari, dans son aveuglement, plaisante sur ces saintes choses, que mon fils respecte en ma présence par égard pour moi... Encore une fois, mon père... je vous en conjure, venez à mon secours... que faire ? conseillez-moi. — On ne peut pourtant pas abandonner à une effroyable perdition ces deux jeunes âmes, » dit la voix après un moment de silence ; « il n'y a pas deux moyens de salut... il n'y en a qu'un seul... les placer dans une maison religieuse, où elles ne soient entourées que de saints et pieux exemples. — Ah ! mon père, si nous n'étions pas si pauvres, ou si du moins je pouvais encore travailler, je tâcherais de gagner de quoi payer leur pension, de faire comme j'ai fait pour Gabriel... Malheureusement, ma vue est complètement perdue ; mais j'y pense, mon père... vous connaissez tant d'âmes charitables... si vous pouviez les intéresser en faveur de ces deux pauvres orphelines. — Mais leur père, où est-il ? — Il était dans l'Inde ; mon mari m'a dit qu'il doit arriver en France prochainement... mais rien n'est certain... et puis encore une chose, mon père, le cœur me saignerait de voir ces pauvres enfants partager notre misère... et elle va être bien grande ;... car nous ne vivons que du travail de mon fils. — Ces jeunes filles n'ont donc aucun parent ici ? » dit la voix. « — Je ne le crois pas, mon père. — Et c'est leur mère qui les a confiées à votre mari pour les amener en France ? — Oui,

mon père, et il a été obligé de partir hier pour Chartres pour une affaire très-pressée, m'a-t-il dit. » (On se rappelle que Dagobert n'avait pas jugé à propos d'instruire sa femme des espérances que les filles du maréchal Simon devaient fonder sur la médaille, et qu'elles-mêmes avaient reçu du soldat l'expresse recommandation de n'en pas parler même à Françoise.) « — Ainsi, » reprit la voix après quelques moments de silence, « votre mari n'est pas à Paris? — Non, mon père... il reviendra sans doute ce soir, ou demain matin... — Écoutez, » dit la voix après une nouvelle pause, « chaque minute perdue pour le salut de ces deux jeunes filles est un nouveau pas qu'elles font dans une voie de perdition... D'un moment à l'autre, la main de Dieu peut s'appesantir sur elles, car lui seul sait l'heure de notre mort; et mourant dans l'état où elles sont, elles seraient damnées peut-être pour l'éternité; dès aujourd'hui même, il faut donc ouvrir leurs yeux à la lumière divine... et les mettre dans une maison religieuse... Tel est votre devoir, tel serait votre désir? — Oh! oui... mon père!... mais malheureusement je suis trop pauvre, je vous l'ai dit. — Je le sais, ce n'est ni le zèle ni la foi qui vous manquent; mais fussiez-vous capable de diriger ces jeunes filles, les exemples impies de votre mari, de votre fils, détruiraient quotidiennement votre ouvrage... d'autres doivent donc faire pour ces orphelines, au nom de la charité chrétienne, ce que vous ne pouvez faire... vous qui répondez d'elles... devant Dieu. — Ah! mon père... si grâce à vous cette bonne œuvre s'accomplissait, quelle serait ma reconnaissance! — Cela n'est pas impossible;... je connais la supérieure d'un couvent où les jeunes filles seraient instruites comme elles doivent l'être;... le prix de leur pension serait diminué en faveur de leur pauvreté; mais si minime qu'elle soit, il faudrait la payer... Il y a aussi un trousseau à fournir... Cela, pour vous, serait encore trop cher. — Hélas! oui... mon père. — En prenant un peu sur mon fonds d'aumônes, en m'adressant à certaines personnes généreuses, je pourrais compléter la somme nécessaire... et faire ainsi recevoir les jeunes filles au couvent. — Ah! mon père... vous êtes mon sauveur... et celui de ces enfants... — Je le désire... mais dans l'intérêt même de leur salut, et pour que ces mesures soient efficaces, je dois mettre plusieurs conditions à l'appui que je vous offre. — Ah! dites-les, mon père, elles sont acceptées d'avance. Vos commandements sont tout pour moi. — D'abord elles seront conduites ce matin même au couvent par ma gouvernante... à qui vous les amènerez tout à l'heure. — Ah! mon père... c'est impossible! » s'écria Françoise. « — Impossible? et pourquoi? — En l'absence de mon mari... — Eh bien? — Je n'ose prendre une détermination pareille... sans le consulter. — Non-seulement il ne faut pas le consulter, mais il faut que ceci soit fait pendant son absence... — Comment, mon père, je ne pourrais pas attendre son retour? — Pour deux raisons, » reprit sévèrement la voix, « il faut vous en garder : d'abord parce que, dans son impiété endurcie, il voudrait certainement s'opposer à votre sage et pieuse résolution; puis il est indispensable que les jeunes filles rompent toute relation avec votre mari, et, pour cela, il faut qu'il ignore le lieu de leur retraite. — Mais, mon père, » dit Françoise en proie à une hésitation et à un embarras cruel, « c'est à mon mari que l'on a confié ces enfants; et disposer d'elles sans son aveu...

c'est... » La voix interrompit Françoise. « — Pouvez-vous, oui ou non, instruire ces jeunes filles chez vous? — Non, mon père, je ne le peux pas. — Sont-elles, oui ou non, exposées à rester dans l'impénitence finale en demeurant chez vous? — Oui, mon père, elles y sont exposées. — Êtes-vous, oui ou non, responsable des péchés mortels qu'elles peuvent commettre, puisque vous remplacez leurs parents? — Hélas! oui, mon père, j'en suis responsable devant Dieu. — Est-ce, oui ou non, dans l'intérêt de leur salut éternel que je vous enjoins de les mettre au couvent aujourd'hui même? — C'est pour leur salut, mon père. — Eh bien! maintenant choisissez... — Je vous en supplie, mon père, dites moi si j'ai le droit de disposer d'elles sans l'aveu de mon mari. — Le droit! mais il ne s'agit pas seulement de droit; il s'agit pour vous d'un devoir sacré. Ce serait, n'est-ce pas, votre devoir d'arracher ces infortunées du milieu d'un incendie malgré la défense de votre mari ou en son absence? Eh bien! ce n'est pas d'un incendie qui ne brûle que le corps que vous devez les arracher... c'est d'un incendie où leur âme brûlerait pour l'éternité. — Excusez-moi, je vous en supplie, si j'insiste, mon père, » dit la pauvre femme dont l'indécision et les angoisses augmentaient à chaque minute, « éclairez-moi dans mes doutes... puis-je agir ainsi après avoir juré obéissance à mon mari? — Obéissance pour le bien... oui;... pour le mal, jamais! et vous convenez vous-même que grâce à lui le salut de ces orphelines serait compromis, impossible peut-être. — Mais, mon père, » dit Françoise en tremblant, « lorsqu'il va être de retour, mon mari me demandera où sont ces enfants?... Il me faudra donc lui mentir? — Le silence n'est pas un mensonge; vous lui direz que vous ne pouvez répondre à sa question. — Mon mari... est le meilleur des hommes; mais une telle réponse le mettra hors de lui... il a été soldat... et sa colère sera terrible... mon père, » dit Françoise en frémissant à cette pensée. « — Et sa colère serait cent fois plus terrible encore, que vous devriez la braver, vous glorifier de la subir pour une si sainte cause! » s'écria la voix avec indignation. « Croyez-vous donc que l'on fasse si facilement son salut sur cette terre?... Et depuis quand le pécheur qui veut sincèrement servir le Seigneur songe-t-il aux pierres et aux épines où il peut se meurtrir et se déchirer? — Pardon, mon père... pardon, » dit Françoise avec une résignation accablante. « Permettez-moi encore une question, une seule! Hélas! si vous ne me guidez... qui me guidera? — Parlez. — Lorsque M. le maréchal Simon arrivera, il demandera ses enfants à mon mari... Que pourra-t-il répondre, à son tour, à leur père, lui? — Lorsque M. le maréchal Simon arrivera, vous me le ferez savoir à l'instant, et alors... j'aviserai; car les droits d'un père ne sont sacrés qu'autant qu'il en use pour le salut de ses enfants. Avant le père, au-dessus du père, il y a le Seigneur que l'on doit d'abord servir. Ainsi, réfléchissez bien. En acceptant ce que je vous propose, ces jeunes filles sont sauvées, elles ne vous sont pas à charge, elles ne partagent pas votre misère, elles sont élevées dans une sainte maison, selon que doivent l'être, après tout, les filles d'un maréchal de France. De sorte que lorsque leur père arrivera à Paris, S'IL EST DIGNE DE LES REVOIR... au lieu de trouver en elles de pauvres idolâtres, à demi sauvages, il trouvera deux jeunes filles pieuses, instruites, modestes, bien élevées, qui,

étant agréables à Dieu, pourront invoquer sa miséricorde pour leur père, qui en a grand besoin, car c'est un homme de violences, de guerre et de batailles. Maintenant, décidez. Voulez-vous, au péril de votre âme, sacrifier l'avenir de ces jeunes filles dans ce monde et dans l'autre, à la crainte impie de la colère de votre mari ? »

Quoique rude et entaché d'intolérance, le langage du confesseur de Françoise était (à son point de vue à lui) raisonnable et juste, parce que ce prêtre honnête et sincère était convaincu de ce qu'il disait; aveugle instrument de Rodin, ignorant dans quel but on le faisait agir, il croyait fermement, en forçant, pour ainsi dire, Françoise à mettre ces jeunes filles au couvent, remplir un pieux devoir. Tel était, tel est d'ailleurs un des plus merveilleux ressorts de l'*ordre* auquel appartenait Rodin; c'est d'avoir pour complices des gens honnêtes et sincères qui ignorent les machinations dont ils sont pourtant les acteurs les plus importants.

Françoise, habituée depuis longtemps à subir l'influence de son confesseur, ne trouva rien à répondre à ses dernières paroles. Elle se résigna donc; mais elle frissonna d'épouvante en songeant à la colère désespérée qu'éprouverait Dagobert en ne retrouvant plus chez lui les enfants qu'une mère mourante lui avait confiés. Or, selon son confesseur, plus cette colère et ces emportements paraissaient redoutables à Françoise, plus elle devait mettre de pieuse humilité à s'y exposer.

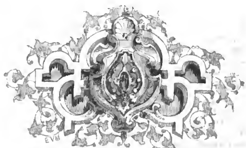
Elle répondit à son confesseur : « Que la volonté de Dieu soit faite, mon père, et quoi qu'il puisse m'arriver... je remplirai mon devoir de chrétienne... ainsi que vous me l'ordonnez. — Et le Seigneur vous saura gré de ce que vous aurez peut-être à souffrir pour accomplir ce devoir méritant... Vous prenez donc, devant Dieu, l'engagement de ne répondre à aucune des questions de votre mari, lorsqu'il vous demandera où sont les filles de M. le maréchal Simon? — Oui, mon père, je vous le promets, » dit Françoise en tressaillant. « — Et vous garderez le même silence envers M. le maréchal Simon, dans le cas où il reviendrait, et où ses filles ne me paraîtraient pas encore assez solidement établies dans la bonne voie pour lui être rendues? — Oui, mon père..., » dit Françoise d'une voix de plus en plus faible. « — Vous viendrez me rendre compte d'ailleurs de la scène qui se sera passée entre votre mari et vous, lors de son retour. — Oui, mon père; quand faudra-t-il conduire les orphelines chez vous, mon père? — Dans une heure, je vais rentrer écrire à la supérieure; je laisserai la lettre à ma gouvernante; c'est une personne sûre; elle conduira elle-même les jeunes filles au couvent. »

. . . .

Après avoir écouté les exhortations de son confesseur sur sa confession, et reçu l'absolution de ses nouveaux péchés, moyennant pénitence, la femme de Dagobert sortit du confessionnal. L'église n'était plus déserte; une foule immense s'y pressait, attirée par la pompe de l'enterrement dont le suisse avait parlé au bedeau deux heures auparavant. C'est avec la plus grande peine que Françoise put arriver jusqu'à la porte de l'église, somptueusement tendue. Quel contraste avec l'humble convoi du pauvre qui s'était le matin si timidement présenté sous le porche! Le nombreux clergé de la paroisse.

au grand complet, s'avançait alors majestueusement pour recevoir le cercueil drapé de velours ; la moire et la soie des chapes et des étoles noires, leurs splendides broderies d'argent étincelaient à la lueur de mille cierges. Le suisse se prélassait dans son éblouissante livrée à épaulettes ; le bedeau, portant allégrement son bâton de baleine, lui faisait vis-à-vis d'un air magistral ; la voix des chantres en surplis frais et blancs tonnait en éclats formidables ; les ronflements des serpents ébranlaient les vitres ; on lisait enfin sur la figure de tous ceux qui devaient prendre part à la curée de ce riche mort, de cet excellent mort, de ce mort *de première classe*, une satisfaction à la fois jubilante et contenue, qui semblait encore augmentée par l'attitude et par la physionomie des deux héritiers, grands gaillards robustes au teint fleuri, qui, sans enfreindre les lois de cette modestie charmante qui est la pudeur de la félicité, semblaient se complaire, se bercer, se dorloter dans leur lugubre et symbolique manteau de deuil.

Malgré sa candeur et sa foi naïve, la femme de Dagobert fut douloureusement frappée de cette différence révoltante entre l'accueil fait au cercueil du riche et l'accueil fait au cercueil du pauvre à la porte de la maison de Dieu ; car si l'égalité est réelle, c'est devant la mort et l'éternité. Ces deux sinistres spectacles augmentaient encore la tristesse de Françoise qui, parvenant à grand'peine à quitter l'église, se hâta de revenir rue Brise-Miche, afin d'y prendre les orphelines et de les conduire auprès de la gouvernante de son confesseur, qui devait les mener au couvent de Sainte-Marie, situé, on le sait, tout auprès de la maison de santé du docteur Baleinier, où était renfermée Adrienne de Cardoville.





CHAPITRE L.

Monsieur et Rabat-Joie.

La femme de Dagobert, sortant de l'église, arrivait à l'entrée de la rue Brise-Miche, lorsqu'elle fut accostée par le *donneux* d'eau bénite; il accourait essoufflé la prier de revenir tout de suite à Saint-Merry, l'abbé Dubois ayant à lui dire, à l'instant même, quelque chose de très-important.

Au moment où Françoise retournait sur ses pas, un fiacre s'arrêtait à la porte de la maison qu'elle habitait. Le cocher quitta son siége et vint ouvrir la portière. « Cocher, » lui dit une assez grosse femme vêtue de noir, assise dans cette voiture, et qui tenait un carlin sur ses genoux, « demandez si c'est là que demeure madame Françoise Baudoin... — Oui, ma bourgeoise, » dit le cocher. On a sans doute reconnu madame Grivois, première femme de chambre de madame la princesse de Saint-Dizier, accompagnée de *Monsieur*, qui exerçait sur sa maîtresse une véritable tyrannie.

Le teinturier, auquel on a déjà vu remplir les fonctions de portier, interrogé par le cocher sur la demeure de Françoise, sortit de son officine, et vint galamment à la portière pour répondre à madame Grivois qu'en effet

Françoise Baudoin demeurait dans la maison, mais qu'elle n'était pas rentrée. Le père Lorrain avait alors les bras, les mains et une partie de la figure d'un jaune d'or superbe. La vue de ce personnage couleur d'ocre émut et irrita singulièrement Monsieur, car au moment où le teinturier portait sa main sur le rebord de la portière, le carlin poussa des jappements affreux et le mordit au poignet. « Ah! grand Dieu! » s'écria madame Grivois avec angoisse pendant que le père Lorrain retirait vivement sa main, « pourvu qu'il n'y ait rien de vénéneux dans la teinture que vous avez sur la main... mon chien est si délicat... » Et elle essuya soigneusement le museau camus de Monsieur, çà et là tacheté de jaune. Le père Lorrain, très-peu satisfait des excuses qu'il s'attendait à recevoir de madame Grivois à propos des mauvais procédés du carlin, lui dit en contenant à peine sa colère : « — Madame, si vous n'apparteniez pas au sexe, ce qui fait que je vous respecte dans la personne de ce vilain animal, j'aurais eu le plaisir de le prendre par la queue, et d'en faire à la minute un chien jaune-orange en le trempant dans ma chaudière de teinture qui est sur le fourneau. — Teindre mon chien en jaune!... » s'écria madame Grivois qui, fort courroucée, descendit du fiacre en serrant tendrement Monsieur contre sa poitrine, et toisant le père Lorrain d'un regard irrité. « — Mais, madame, je vous ai dit que madame Françoise n'était pas rentrée, » dit le teinturier en voyant la maîtresse du carlin se diriger vers le sombre escalier. « — C'est bon, je l'attendrai, » dit sèchement madame Grivois. « A quel étage demeure-t-elle? — Au quatrième, » dit le père Lorrain en rentrant brusquement dans sa boutique. Et il se dit à lui-même, souriant complaisamment à cette idée scélérate : « J'espère que le grand chien du père Dagobert sera de mauvaise humeur, et qu'il fera faire *en avant-deux* par la peau du cou à ce gueux de carlin! »

Madame Grivois monta péniblement le rude escalier, s'arrêtant à chaque palier pour reprendre haleine, et regardant autour d'elle avec un profond dégoût. Enfin elle atteignit le quatrième étage, s'arrêta un instant à la porte de l'humble chambre où se trouvaient alors les deux sœurs et la Mayeux. La jeune ouvrière s'occupait à rassembler les différents objets qu'elle devait porter au mont-de-piété. Rose et Blanche semblaient bien heureuses et un peu rassurées sur l'avenir; elles avaient appris de la Mayeux qu'elles pourraient, en travaillant beaucoup, puisqu'elles savaient coudre, gagner à elles deux huit francs par semaine, petite somme qui serait du moins une ressource pour la famille.

La présence de madame Grivois chez Françoise Baudoin était motivée par une nouvelle détermination de l'abbé d'Aigrigny et de la princesse de Saint-Dizier; ils avaient trouvé plus prudent d'envoyer madame Grivois, sur laquelle ils comptaient aveuglément, chercher les jeunes filles chez Françoise, celle-ci venant d'être prévenue par son confesseur que ce n'était pas à sa gouvernante, mais à une dame qui se présenterait avec un mot de lui, que les jeunes filles devaient être confiées pour être conduites dans une maison religieuse.

Après avoir frappé, la femme de confiance de la princesse de Saint-Dizier entra et demanda Françoise Baudoin. « Elle n'y est pas, madame, » dit timidement la Mayeux, assez étonnée de cette visite, et baissant les yeux devant

le regard de cette femme. « — Alors je vais l'attendre, car j'ai à lui parler de choses très-importantes, » répondit madame Grivois en examinant avec autant de curiosité que d'attention la figure des deux orphelines, qui, très interdites, baissèrent aussi les yeux. Ce disant, madame Grivois s'assit, non sans quelque répugnance, sur le vieux fauteuil de la femme de Dagobert; croyant alors pouvoir laisser Monsieur en liberté, elle le déposa précieusement sur le carreau. Mais aussitôt une sorte de grondement sourd, profond, caverneux, retentit derrière le fauteuil, fit bondir madame Grivois et pousser un jappement d'effroi au carlin, qui, frissonnant dans son embonpoint, se réfugia auprès de sa maîtresse avec tous les symptômes d'une frayeur courroucée. « Comment! est-ce qu'il y a un chien ici?... » s'écria madame Grivois en se baissant précipitamment pour reprendre Monsieur. Rabat-Joie, comme s'il eût voulu répondre lui-même à cette question, se leva lentement de derrière le fauteuil où il était couché, et apparut tout à coup bâillant et se détirant. A la vue de ce robuste animal, et des deux rangs de formidables crocs acérés qu'il semblait complaisamment étaler en ouvrant sa large gueule, madame Grivois ne put s'empêcher de jeter un cri d'effroi; le hargneux carlin avait d'abord tremblé de tous ses membres en se trouvant en face de Rabat-Joie; mais une fois en sûreté sur les genoux de sa maîtresse, il commença de grogner insolemment et de jeter sur le chien de Sibérie les regards les plus provoquants; mais le digne compagnon de feu Jovial répondit dédaigneusement par un nouveau bâillement; après quoi, flairant avec une sorte d'inquiétude les vêtements de madame Grivois, il tourna le dos à Monsieur, et alla s'étendre aux pieds de Rose et de Blanche, dont il ne détourna plus ses grands yeux intelligents, comme s'il eût pressenti qu'un danger les menaçait. « Faites sortir ce chien d'ici, » dit impérieusement madame Grivois, « il effarouche le mien et pourrait lui faire du mal. — Soyez tranquille, madame, » répondit Rose en souriant, « Rabat-Joie n'est pas méchant quand on ne l'attaque pas. — Il n'importe! » s'écria madame Grivois; « un malheur est bientôt arrivé. Rien qu'à voir cet énorme chien avec sa tête de loup.., et ses dents effroyables, on tremble du mal qu'il peut faire... Je vous dis de le faire sortir. » Madame Grivois avait prononcé ces derniers mots d'un ton irrité dont le diapason sonna mal aux oreilles de Rabat-Joie; il grogna en montrant les dents et en tournant la tête du côté de cette femme inconnue pour lui. « Taisez-vous, Rabat-Joie, » dit sévèrement Blanche.

Un nouveau personnage, entrant dans la chambre, mit un terme à cette position, assez embarrassante pour les jeunes filles. Cet homme était un commissionnaire; il tenait une lettre à la main. « Que voulez-vous, monsieur? » lui demanda la Mayeux. « — C'est une lettre très-pressée d'un digne homme, le mari de la bourgeoise d'ici; le teinturier d'en bas m'a dit de monter quoiqu'elle n'y soit pas. — Une lettre de Dagobert! » s'écrièrent Rose et Blanche avec une vive expression de plaisir et de joie; « il est donc de retour? et où est-il? — Je ne sais pas si ce brave homme s'appelle Dagobert, » dit le commissionnaire; « mais c'est un vieux troupier décoré, à moustaches grises; il est à deux pas d'ici, au bureau des voitures de Chartres. — C'est bien lui!... » s'écria Blanche. « Donnez la lettre... »

Le commissionnaire la donna et la jeune fille l'ouvrit en toute hâte.

Madame Grivois était foudroyée; elle savait qu'on avait éloigné Dagobert afin de pouvoir faire agir sûrement l'abbé Dubois sur Françoise : tout avait réussi; celle-ci consentait à confier les deux jeunes filles à des mains religieuses, et au même instant le soldat arrivait, lui que l'on devait croire absent de Paris pour deux ou trois jours; ainsi son brusque retour ruinait cette laborieuse machination au moment même où il ne restait qu'à en recueillir les fruits.

« Ah! mon Dieu!... » dit Rose après avoir lu la lettre, « quel malheur!... — Quoi donc, ma sœur? » s'écria Blanche. « — Hier, à moitié chemin de Chartres, Dagobert s'est aperçu qu'il avait perdu sa bourse. Il n'a pu continuer son voyage; il a pris à crédit une place pour revenir, et il demande à sa femme de lui envoyer de l'argent au bureau de la diligence où il attend. — C'est ça, » dit le commissionnaire, « car le digne homme m'a dit : « Dépêche-toi, mon garçon, car, tel que tu me vois, je suis ici en gage. » — Et rien!... rien... à la maison, » dit Blanche. « Mon Dieu! comment donc faire? » A ces mots madame Grivois eut un moment d'espoir, bientôt déçu par la Mayeux qui reprit tout à coup, en montrant le paquet qu'elle arrangeait : « — Tranquillisez-vous, mesdemoiselles... voici une ressource... le bureau du mont-de-piété où je vais porter ceci n'est pas loin... je toucherai l'argent et j'irai le donner tout de suite à M. Dagobert; dans une demi-heure au plus tard, il sera ici! — Ah! ma chère Mayeux, vous avez raison, » dit Rose; « que vous êtes bonne! vous songez à tout... — Tenez, » reprit Blanche, « l'adresse est sur la lettre du commissionnaire, prenez-la. — Merci, mademoiselle, » répondit la Mayeux. Puis elle dit au commissionnaire : « Retournez auprès de la personne qui vous envoie, et dites-lui que je serai tout à l'heure au bureau de la voiture. — Infernale bossue! » pensait madame Grivois avec une colère concentrée, « elle pense à tout; sans elle on échappait au retour inattendu de ce maudit homme... Comment faire maintenant?... ces jeunes filles ne voudront pas me suivre avant l'arrivée de la femme du soldat;... leur proposer de les emmener auparavant, serait m'exposer à un refus et tout compromettre. Encore une fois, mon Dieu, comment faire? — Ne soyez pas inquiète, mademoiselle, » dit le commissionnaire en sortant, « je vais rassurer ce digne homme et le prévenir qu'il ne restera pas longtemps en plan dans le bureau. »

Pendant que la Mayeux s'occupait de nouer son paquet et d'y mettre la timbale et le couvert d'argent, madame Grivois réfléchissait profondément. Tout à coup elle tressaillit. Sa physionomie, depuis quelques instants sombre, inquiète et irritée, s'éclaircit soudainement; elle se leva, tenant toujours Monsieur sous son bras, et dit aux jeunes filles : « Puisque madame Françoise ne revient pas, je vais faire une visite tout près d'ici, je serai de retour à l'instant; veuillez l'en prévenir. » Ce disant, madame Grivois sortit quelques minutes avant la Mayeux.





CHAPITRE LI.

Les apparences.

Après avoir encore rassuré les deux orphelines, la Mayeux descendit à son tour, non sans peine, car elle était montée chez elle, afin d'ajouter au paquet, déjà lourd, une couverture de laine, la seule qu'elle possédât et qui la garantissait un peu du froid dans son taudis glacé. La veille, accablée d'angoisses sur le sort d'Agricol, la jeune fille n'avait pu travailler; les tourments de l'attente, de l'espoir et de l'inquiétude l'en avaient empêchée; sa journée allait encore être perdue, et pourtant, il fallait vivre. Les chagrins accablants qui brisent chez le pauvre jusqu'à la faculté du travail sont doublement terribles; ils paralysent ses forces, et, avec ce chômage imposé par la douleur, arrivent le dénûment, la détresse. Mais la Mayeux, ce type complet et touchant du *devoir évangélique,* avait encore à se dévouer, à être utile, et elle en trouvait la force. Les créatures les plus frêles, les plus chétives, sont parfois douées d'une vigueur d'âme extraordinaire; on dirait que chez ces organisations physiquement infirmes et débiles, l'esprit domine assez le corps pour lui imprimer une énergie factice. Ainsi la Mayeux, depuis vingt-quatre heures, n'avait ni mangé ni dormi; elle avait souffert du froid pendant une nuit glacée. Le matin, elle avait enduré de violentes fatigues en traversant Paris deux fois par la pluie et par la neige, pour aller rue de Babylone, et pourtant ses forces n'étaient pas à bout, tant la puissance du cœur est immense.

La Mayeux venait d'arriver au coin de la rue Saint-Merry. Depuis le récent complot de la rue des Prouvaires, on avait mis en observation dans ce quartier populeux un plus grand nombre d'agents de police et de sergents de ville que l'on n'en met ordinairement. La jeune ouvrière, bien qu'elle courbât sous le poids de son paquet, courait presque en longeant le trottoir; au moment où elle passait auprès d'un sergent de ville, deux pièces de cinq francs tombèrent derrière elle jetées sur ses pas par une grosse femme vêtue de noir qui la suivait. Aussitôt cette grosse femme fit remarquer au sergent de ville les deux pièces d'argent qui venaient de tomber, et lui dit vivement quelques mots en lui désignant la Mayeux. Puis cette femme disparut à grands pas du côté de la rue Brise-Miche. Le sergent de ville, frappé de ce que madame Grivois venait de lui dire (car c'était elle), ramassa l'argent, et, courant après la Mayeux, lui cria : « Eh! dites donc... là-bas... arrêtez... arrêtez... la femme!... » A ces cris plusieurs personnes se retournèrent brusquement; dans ces quartiers un noyau de cinq ou six personnes attroupées s'augmente en une seconde et devient bientôt un rassemblement considérable. Ignorant que les injonctions du sergent de ville lui fussent adressées, la Mayeux hâtait le pas, ne songeant qu'à arriver le plus tôt possible au mont-de-piété, et tâchant de se glisser entre les passants sans heurter personne, tant elle redoutait les railleries brutales ou cruelles que son infirmité provoquait si souvent. Tout à coup, elle entendit plusieurs personnes courir derrière elle, et au même instant, une main s'appuya rudement sur son épaule. C'était le sergent de ville, suivi d'un agent de police, qui accourait au bruit. La Mayeux, aussi surprise qu'effrayée, se retourna. Elle se trouvait déjà au milieu d'un rassemblement, surtout composé de cette hideuse populace oisive et déguenillée, mauvaise et effrontée, abrutie par l'ignorance, par la misère, et qui bat incessamment le pavé des rues. Dans cette tourbe, on ne rencontre presque jamais d'artisans, car les ouvriers laborieux sont à leur atelier ou à leurs travaux. « Ah çà! tu n'entends donc pas?... tu fais comme le chien de Jean de Nivelle, » dit l'agent de police en prenant la Mayeux si rudement par le bras qu'elle laissa tomber son paquet à ses pieds.

Lorsque la malheureuse enfant, jetant avec crainte les yeux autour d'elle, se vit le point de mire de tous ces regards insolents, moqueurs ou méchants, lorsqu'elle vit le cynisme ou la grossièreté grimacer sur toutes ces figures ignobles, crapuleuses, elle frémit de tous ses membres et devint d'une pâleur effrayante. L'agent de police lui parlait sans doute grossièrement; mais comment parler autrement à une pauvre fille contrefaite, pâle, effarée, aux traits altérés par la frayeur et par le chagrin, à une créature vêtue plus que misérablement, qui porte en hiver une mauvaise robe de toile souillée de boue, trempée de neige fondue, car l'ouvrière était allée bien loin et avait marché bien longtemps?... aussi l'agent de police reprit-il sévèrement, toujours de par cette loi suprême des apparences, qui fait que la pauvreté est toujours suspectée : « Un instant... la fille, il paraît que tu es bien pressée, puisque tu laisses tomber ton argent sans le ramasser?... Elle l'avait donc caché dans sa bosse, son argent? » dit d'une

voix enrouée un marchand d'allumettes chimiques, type hideux et repoussant de la dépravation précoce. Cette plaisanterie fut accueillie par des rires, des cris et des huées qui portèrent au comble le trouble, la terreur de la Mayeux; à peine put-elle répondre d'une voix faible à l'agent de police qui lui présentait les deux pièces d'argent que le sergent de ville lui avait remises : « — Mais, monsieur... cet argent n'est pas à moi. — Vous mentez, » reprit le sergent de ville en s'approchant, « une dame respectable l'a vu tomber de votre poche... — Monsieur... je vous assure que non..., » répondit la Mayeux toute tremblante. « — Je vous dis que vous mentez, » reprit le sergent, « même que cette dame, frappée de votre air criminel et effarouché, m'a dit en vous montrant : « Regardez donc « cette petite bossue qui se sauve avec un gros paquet, et qui laisse tom- « ber de l'argent sans se retourner pour le ramasser... ce n'est pas natu- « rel. » — Sergent, » reprit de sa voix enrouée le marchand d'allumettes chimiques, « sergent, défiez-vous... tâtez-y donc sa bosse, c'est là son magasin... Je suis sûr qu'elle y cache encore des bottes, des manteaux, un parapluie et des pendules... Je viens d'entendre sonner l'heure dans son dos, à c'te bombée. » Nouveaux rires, nouvelles huées, nouveaux cris, car cette horrible populace est presque toujours d'une impitoyable férocité pour ce qui souffre et implore. Le rassemblement augmentait de plus en plus : c'étaient des cris rauques, des sifflets perçants, des plaisanteries de carrefour. « — Laissez donc voir, c'est gratis. — Ne poussez donc pas, j'ai payé ma place. — Faites-la donc monter sur quelque chose, la femme... qu'on la voie. — C'est vrai, on m'écrase les pieds; je n'aurai pas fait mes frais. — Montrez-la donc! ou rendez l'argent du monde. — J'en veux... — Donnez-nous-en de la *renflée!* — Qu'on la voie à mort! » Qu'on se figure cette malheureuse créature d'un esprit si délicat, d'un cœur si bon, d'une âme si élevée, d'un caractère si timide et si craintif... obligée d'entendre ces grossièretés et ces hurlements... seule au milieu de cette foule, dans l'étroit espace où elle se tenait avec l'agent de police et le sergent de ville.

Et pourtant la jeune ouvrière ne comprenait pas encore de quelle horrible accusation elle était victime. Elle l'apprit bientôt, car l'agent de police, saisissant le paquet qu'elle avait ramassé, et qu'elle tenait entre ses deux mains tremblantes, lui dit rudement : « Qu'est-ce que tu as là dedans?... — Monsieur... c'est... je vais... je... » Et, dans son épouvante, l'infortunée balbutiait, ne pouvant trouver une parole. « — Voilà tout ce que tu as à répondre?» dit l'agent; «il n'y a pas gras... Voyons, dépêche-toi... ouvre-lui le ventre, à ton paquet! » Et ce disant, l'agent de police, aidé du sergent de ville, arracha le paquet, l'entr'ouvrit, et dit, à mesure qu'il énumérait les objets qu'il renfermait : « Diable! des draps... un couvert... une timbale d'argent... un châle... une couverture de laine... merci... le coup n'était pas mauvais. Tu es mise comme une chiffonnière et tu as de l'argenterie... Excusez du peu! — Ces objets-là ne vous appartiennent pas, » dit le sergent de ville. « — Non... monsieur.... » répondit la Mayeux qui sentait ses forces l'abandonner, « mais je... — Ah! mauvaise bossue, tu voles plus gros que toi! — J'ai volé!... » s'écria la Mayeux en joignant les

mains avec horreur, car elle comprenait tout alors. « Moi... voler!... — La garde!... Voilà la garde!... » crièrent plusieurs personnes. « — Ohé! les pousse-cailloux! — Les tourlourous! — Les mangeurs de Bédouins! — Place au 43e dromadaire! — Régiment où on se fait des bosses à mort! » Au milieu de ces cris, de ces quolibets, deux soldats et un caporal s'avançaient à grand'peine; on voyait seulement, au milieu de cette foule hideuse et compacte, luire les baïonnettes et les canons des fusils. Un officieux était allé prévenir le commandant du poste voisin de ce rassemblement considérable qui obstruait la voie publique. « — Allons, voilà la garde, marche au poste, » dit l'agent de police en prenant la Mayeux par le bras. « — Monsieur, » dit la pauvre enfant d'une voix étouffée par les sanglots, en joignant les mains avec terreur et en tombant à genoux sur le trottoir, « monsieur, grâce! Laissez-moi vous dire... vous expliquer... — Tu t'expliqueras au poste... marche. — Mais, monsieur... je n'ai pas volé..., » s'écria la Mayeux avec un accent déchirant, « ayez pitié de moi; devant toute cette foule... m'emmener comme une voleuse... Oh! grâce! grâce! — Je te dis que tu t'expliqueras au poste. La rue est encombrée... marcheras-tu? Voyons. » Et prenant la malheureuse par les deux mains, il la remit pour ainsi dire sur pied.

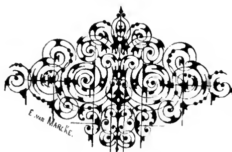
A cet instant le caporal et ses deux soldats, étant parvenus à traverser le rassemblement, s'approchèrent du sergent de ville. « Caporal, » dit ce dernier, « conduisez cette fille au poste... je suis agent de police. — Oh! messieurs... grâce!... » dit la Mayeux en pleurant à chaudes larmes et en joignant les mains, « ne m'emmenez pas avant de m'avoir laissée vous expliquer... Je n'ai pas volé, mon Dieu! je n'ai pas volé... je vais vous dire... c'est pour rendre service à quelqu'un... laissez-moi vous dire... — Je vous dis que vous vous expliquerez au poste; si vous ne voulez pas marcher, on va vous traîner, » dit le sergent de ville.

Il faut renoncer à peindre cette scène à la fois ignoble et terrible... Faible, abattue, épouvantée, la malheureuse jeune fille fut entraînée par les soldats; à chaque pas ses jambes fléchissaient; il fallut que le sergent et l'agent de police lui donnassent le bras pour la soutenir... et elle accepta machinalement cet appui. Alors les vociférations, les huées, éclatèrent avec une nouvelle furie. Marchant défaillante entre ces deux hommes, l'infortunée semblait gravir son calvaire jusqu'au bout. Sous ce ciel brumeux, au milieu de cette rue fangeuse encadrée dans de grandes maisons noires, cette populace hideuse et fourmillante rappelait les plus sauvages élucubrations de Callot ou de Goya; des enfants en haillons, des femmes avinées, des hommes à figure sinistre et flétrie, se poussaient, se heurtaient, se battaient, s'écrasaient pour suivre en hurlant et en sifflant cette victime déjà presque inanimée... cette victime d'une détestable méprise... D'une méprise! en vérité, l'on frémit en songeant que de pareilles arrestations, suites de déplorables erreurs, peuvent se renouveler souvent sans d'autres raisons que le soupçon qu'inspire l'apparence de la misère, ou sans d'autre cause qu'un renseignement inexact... Nous nous souviendrons toujours de cette jeune fille qui, arrêtée à tort comme coupable d'un honteux trafic, trouva le moyen d'échapper aux gens qui la

conduisaient, monta dans une maison, et, égarée par le désespoir, se précipita par une fenêtre et se brisa la tête sur le pavé...

. . . .

Après l'abominable dénonciation dont la Mayeux était victime, madame Grivois était retournée précipitamment rue Brise-Miche. Elle monta en hâte les quatre étages... ouvrit la porte de la chambre de Françoise... Que vit-elle?... Dagobert auprès de sa femme et des deux orphelines...





CHAPITRE LII.

Le couvent.

Expliquons en deux mots la présence de Dagobert. Sa physionomie était empreinte de tant de loyauté militaire, que le directeur du bureau de diligence se fût contenté de sa parole de revenir payer le prix de sa place; mais le soldat avait obstinément voulu rester *en gage* comme il le disait, jusqu'à ce que sa femme eût répondu à sa lettre; aussi, au retour du commissionnaire, qui annonça qu'on allait apporter l'argent nécessaire, Dagobert, croyant sa délicatesse à couvert, se hâta de courir chez lui.

On comprend donc la stupeur de madame Grivois lorsqu'en entrant dans la chambre elle vit Dagobert (qu'elle reconnut facilement au portrait qu'on lui en avait fait) auprès de sa femme et des orphelines. L'anxiété de Françoise à l'aspect de madame Grivois ne fut pas moins profonde. Rose et Blanche avaient parlé à la femme de Dagobert d'une dame venue en son absence pour une affaire très-importante; d'ailleurs, instruite par son confesseur, Françoise ne pouvait douter que cette femme ne fût la personne chargée de conduire Rose et Blanche dans une maison religieuse.

Son angoisse était terrible; bien décidée à suivre les conseils de l'abbé Dubois, elle craignait qu'un mot de madame Grivois ne mît Dagobert sur la voie; alors tout espoir était perdu; alors les orphelines restaient dans cet état d'ignorance et de péché mortel dont elle se croyait responsable.

Dagobert, qui tenait entre ses mains les mains de Rose et de Blanche, se leva dès que la femme de confiance de madame de Saint-Dizier entra, et sembla interroger Françoise du regard. Le moment était critique, décisif; mais madame Grivois avait profité des exemples de la princesse de Saint-Dizier; aussi, prenant résolûment son parti, mettant à profit la précipitation avec laquelle elle avait monté les quatre étages après son odieuse dénonciation contre la Mayeux, et l'émotion que lui causait la vue si inattendue de Dagobert donnant à ses traits une vive expression d'inquiétude et de chagrin, elle s'écria d'une voix altérée après un moment de silence qu'elle parut employer à calmer son agitation et à rassembler ses esprits : « Ah! madame... je viens d'être témoin d'un grand malheur... excusez mon trouble... mais en vérité... je suis si cruellement émue... — Qu'y a-t-il, mon Dieu? » dit Françoise d'une voix tremblante, redoutant toujours quelque indiscrétion de madame Grivois. « — J'étais venue tout à l'heure, » reprit celle-ci, « pour vous parler d'une chose importante;... pendant que je vous attendais, une jeune ouvrière contrefaite a réuni divers objets dans un paquet... — Oui... sans doute, » dit Françoise, « c'est la Mayeux... une excellente et digne créature... — Je m'en doutais bien, madame; voici ce qui est arrivé : voyant que vous ne rentriez pas, je me décide à faire une course dans le voisinage... je descends... j'arrive rue Saint-Merry... ah! madame... — Eh bien? » dit Dagobert, « qu'y a-t-il? — J'aperçois un rassemblement... je m'informe... on me dit qu'un sergent de ville venait d'arrêter une jeune fille comme voleuse, parce qu'on l'avait surprise emportant un paquet composé de différents objets qui ne paraissaient pas devoir lui appartenir... Je m'approche... que vois-je?... la jeune ouvrière qu'un instant auparavant je venais de rencontrer ici... — Ah! la pauvre enfant! » s'écria Françoise en pâlissant et en joignant les mains avec effroi, « quel malheur! — Explique-toi donc, » dit Dagobert à sa femme, « quel était ce paquet? — Eh bien! mon ami, il faut te l'avouer : me trouvant un peu à court... j'avais prié cette pauvre Mayeux de porter tout de suite au mont-de-piété différents objets dont nous n'avions pas besoin... — Et on a cru qu'elle les avait volés! » s'écria Dagobert, « elle!... la plus honnête fille du monde; c'est affreux... Mais, madame, vous auriez dû intervenir... dire que vous la connaissiez. — C'est ce que j'ai tâché de faire, monsieur; malheureusement je n'ai pas été écoutée... La foule augmentait à chaque instant; la garde est arrivée, et on l'a emmenée... — Elle est capable d'en mourir, sensible et timide comme elle l'est, » s'écria Françoise. « — Ah! mon Dieu!... cette bonne Mayeux... elle si douce et si prévenante! » dit Blanche en tournant vers sa sœur des yeux humides de larmes. « — Ne pouvant rien pour elle, » reprit madame Grivois, « je me suis hâtée d'accourir ici vous faire part de cette erreur... qui, du reste, peut se réparer;... il s'agit seulement d'aller, le plus tôt possible, réclamer cette jeune fille. »

A ces mots, Dagobert prit vivement son chapeau, et s'adressant à madame Grivois d'un ton brusque : « Mordieu ! madame, vous auriez dû commencer par nous dire cela... Où est cette pauvre enfant? Le savez-vous? — Je l'ignore, monsieur; mais il reste encore dans la rue tant de monde, tant d'agitation, que si vous avez la complaisance de descendre tout de suite vous informer... vous pourrez savoir... — Que diable parlez-vous de complaisance, madame ?... mais c'est mon devoir. Pauvre enfant, » dit Dagobert, « arrêtée comme voleuse... c'est horrible... Je vais aller chez le commissaire de police du quartier ou au corps de garde, et il faudra bien que je la retrouve, qu'on me la rende et que je la ramène ici. » Ce disant. Dagobert sortit précipitamment. Françoise, rassurée sur le sort de la Mayeux, remercia le Seigneur d'avoir, grâce à cette circonstance, éloigné son mari dont la présence en ce moment était pour elle un si terrible embarras.

Madame Grivois avait déposé Monsieur dans le fiacre avant de remonter, car les moments étaient précieux; lançant un regard significatif à Françoise en lui remettant la lettre de l'abbé Dubois, elle lui dit en appuyant sur chaque mot avec intention : « Vous verrez dans cette lettre, madame, quel était le but de ma visite que je n'ai pu encore vous expliquer, et dont je me félicite, du reste, puisqu'il me met en rapport avec ces deux charmantes demoiselles. » Rose et Blanche se regardèrent toutes surprises.

Françoise prit la lettre en tremblant; il fallut les pressantes et surtout les menaçantes injonctions de son confesseur pour vaincre les derniers scrupules de la pauvre femme, car elle frémissait en songeant au terrible courroux de Dagobert; seulement, dans sa candeur, elle ne savait comment s'y prendre pour annoncer aux jeunes filles qu'elles devaient suivre cette dame. Madame Grivois devina son embarras, lui fit signe de se rassurer, et dit à Rose, pendant que Françoise lisait la lettre de son confesseur: « Combien votre parente va être heureuse de vous voir, ma chère demoiselle ! — Notre parente, madame? » dit Rose de plus en plus étonnée. « — Mais certainement ; elle a su votre arrivée ici; mais comme elle est encore souffrante d'une assez longue maladie, elle n'a pu venir elle-même aujourd'hui et m'a chargée de venir vous prendre pour vous conduire auprès d'elle... Malheureusement, » ajouta madame Grivois à un mouvement des deux sœurs, « ainsi qu'elle le dit dans sa lettre à madame Françoise, vous ne pourrez la voir que bien peu de temps, et dans une heure vous serez de retour ici; mais demain ou après, elle sera en état de sortir et de venir s'entendre avec madame et son mari, afin de vous emmener chez elle... car elle serait désolée que vous fussiez à charge à des personnes qui ont été si bonnes pour vous. »

Ces derniers mots de madame Grivois firent une excellente impression sur les deux sœurs; ils dissipèrent leur crainte d'être désormais l'occasion d'une gêne cruelle pour la famille de Dagobert. S'il s'était agi de quitter tout à fait la maison de la rue Brise-Miche sans l'assentiment de leur ami, elles auraient sans doute hésité; mais madame Grivois parlait seulement d'une visite d'une heure. Elles ne conçurent donc aucun soupçon, et Rose dit à Françoise : « Nous pouvons aller voir notre parente sans attendre le retour de Dagobert pour l'en prévenir, n'est-ce pas, madame? — Sans doute, » dit Françoise

d'une voix faible, « puisque vous serez de retour ici tout à l'heure.—Maintenant, madame, je prierai ces chères demoiselles de vouloir bien m'accompagner le plus tôt possible, car je voudrais les ramener ici avant midi. — Nous sommes prêtes, madame, » dit Rose. « — Eh bien! mesdemoiselles, embrassez votre seconde mère, et venez, » dit madame Grivois qui contenait à peine son inquiétnde, tremblant que Dagobert n'arrivât d'un moment à l'autre. Rose et Blanche embrassèrent Françoise qui, serrant entre ses bras les deux charmantes et innocentes créatures qu'elle livrait, eut peine à retenir ses larmes, quoiqu'elle eût la conviction profonde d'agir pour leur salut. « Allons. mesdemoiselles, » dit madame Grivois d'une voix affable, «dépêchons-nous; pardonnez mon impatience, mais c'est au nom de votre parente que je vous parle. » Les deux sœurs, après avoir tendrement embrassé la femme de Dagobert, quittèrent la chambre, et, se tenant par la main, descendirent l'escalier derrière madame Grivois, suivies à leur insu par Rabat-Joie qui marchait discrètement sur leurs pas, car, en l'absence de Dagobert, l'intelligent animal ne les quittait jamais. Pour plus de précaution, sans doute, la femme de confiance de madame de Saint-Dizier avait ordonné à son fiacre d'aller l'attendre à peu de distance de la rue Brise-Miche, sur la petite place du Cloître.

En quelques secondes, les orphelines et leur conductrice atteignirent la voiture. « Ah! bourgeoise, » dit le cocher en ouvrant la portière, « sans vous commander, vous avez un gredin de chien qui n'est pas caressant tous les jours; depuis que vous l'avez mis dans ma voiture, il crie comme un brûlé, et il a l'air de vouloir tout dévorer. » En effet, Monsieur, qui détestait la solitude, poussait des gémissements déplorables. « — Taisez-vous, Monsieur, me voici, » dit madame Grivois. Puis, s'adressant aux deux sœurs: « Donnez-vous la peine de monter, mesdemoiselles. » Rose et Blanche montèrent.

Madame Grivois, avant d'entrer dans la voiture, donnait tout bas au cocher l'adresse du couvent de Sainte-Marie, en ajoutant d'autres instructions, lorsque tout à coup le carlin, qui avait déjà grogné d'un air hargneux lorsque les deux sœurs avaient pris place dans la voiture, se mit à japper avec furie... La cause de cette colère était simple; Rabat-Joie, jusqu'alors inaperçu, venait de s'élancer d'un bond dans le fiacre. Le carlin, exaspéré de cette audace, oubliant sa prudence habituelle, emporté par la colère et par la méchanceté, sauta au museau de Rabat-Joie et le mordit si cruellement, que de son côté le brave chien de Sibérie, exaspéré par la douleur, se jeta sur Monsieur, le prit à la gorge, et en deux coups de sa gueule puissante l'étrangla net... ainsi qu'il apparut à un gémissement étouffé du carlin déjà à demi suffoqué par l'embonpoint. Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, car c'est à peine si Rose et Blanche effrayées avaient eu le temps de s'écrier par deux fois: « Ici, Rabat-Joie! — Ah! grand Dieu! » dit madame Grivois en se retournant au bruit, « encore ce monstre de chien... Il va blesser Monsieur... Mesdemoiselles, renvoyez-le... faites-le descendre... il est impossible de l'emmener... » Ignorant à quel point Rabat-Joie était criminel, car Monsieur gisait inanimé sous une banquette, les jeunes filles, sentant d'ailleurs

qu'il n'était pas convenable de se faire accompagner de ce chien, lui dirent, en le poussant légèrement du pied, et d'un ton fâché : « Descendez, Rabat-Joie... allez-vous-en... » Le fidèle animal hésita d'abord à obéir. Triste et suppliant, il regardait les orphelines d'un air de doux reproche, comme pour les blâmer de renvoyer leur seul défenseur. Mais à un nouvel ordre sévèrement donné par Blanche, Rabat-Joie descendit, la queue basse, du fiacre, sentant peut-être d'ailleurs qu'il s'était montré quelque peu *cassant* à l'endroit de Monsieur.

Madame Grivois, très-empressée de quitter le quartier, monta précipitamment dans la voiture ; le cocher referma la portière, grimpa sur son siége ; le fiacre partit rapidement, pendant que madame Grivois baissait prudemment les stores, de peur d'une rencontre avec Dagobert. Ces indispensables précautions prises, elle put songer à Monsieur qu'elle aimait tendrement, de cette affection profonde, exagérée, que les gens d'un méchant naturel ont quelquefois pour les animaux, car on dirait qu'ils concentrent et épanchent sur eux toute l'affection qu'ils devraient avoir pour autrui ; en un mot, madame Grivois s'était passionnément attachée à ce chien hargneux, lâche et méchant, peut-être à cause d'une secrète affinité pour ces défauts ; cet attachement durait depuis six ans et semblait augmenter à mesure que l'âge de Monsieur avançait. Nous insistons sur une chose en apparence puérile, parce que souvent les plus petites causes ont des effets désastreux, parce qu'enfin nous désirons faire comprendre au lecteur quels devaient être le désespoir, la fureur, l'exaspération de cette femme en apprenant la mort de son chien ; désespoir, fureur, exaspération dont les orphelines pouvaient ressentir les effets cruels.

Le fiacre roulait rapidement depuis quelques secondes, lorsque madame Grivois, qui s'était placée sur le devant de la voiture, appela Monsieur. Monsieur avait d'excellentes raisons pour ne pas répondre. « Eh bien ! vilain boudeur..., » dit gracieusement madame Grivois. « Vous me battez froid ;... ce n'est pas ma faute si ce grand vilain chien est entré dans la voiture, n'est-ce pas, mesdemoiselles?... Voyons... venez ici baiser votre maîtresse tout de suite, et faisons la paix... mauvaise tête ! » Même silence obstiné de la part de Monsieur. Rose et Blanche commencèrent de se regarder avec inquiétude, elles connaissaient les manières un peu brutales de Rabat-Joie, mais elles étaient loin pourtant de se douter de la chose. Madame Grivois, plus surprise qu'inquiète de la persistance du carlin à méconnaître ses affectueux appels, se baissa afin de le prendre sous la banquette où elle le croyait sournoisement tapi ; elle sentit une patte qu'elle tira assez impatiemment à soi en disant d'un ton moitié plaisant, moitié fâché : « Allons, bon sujet... vous allez donner à ces chères demoiselles une jolie idée de votre odieux caractère... » Ce disant, elle prit le carlin, fort étonnée de la nonchalante *morbidezza* de ses mouvements ; mais quel fut son effroi lorsque, l'ayant mis sur ses genoux, elle le vit sans mouvement ! « Une apoplexie ! » s'écria-t-elle, « le malheureux mangeait trop... j'en étais sûre. » Puis se retournant avec vivacité : « Cocher, arrêtez... arrêtez ! » s'écria madame Grivois sans songer que le cocher ne pouvait l'entendre ; puis soulevant la tête de Monsieur, croyant qu'il n'était qu'*évanoui*, elle aperçut

avec horreur la trace saignante de cinq à six profonds coups de crocs qui ne pouvaient lui laisser aucun doute sur la cause de la fin déplorable du carlin. Son premier mouvement fut tout à la douleur, au désespoir. « Mort !... » s'écria-t-elle, « mort !... il est déjà froid... mort !... ah ! mon Dieu !... » Et cette femme pleura.

Les larmes des méchants sont sinistres ;... pour qu'un méchant pleure, il faut qu'il souffre beaucoup... et chez lui la réaction de la souffrance, au lieu de détendre, d'amollir l'âme, l'enflamme d'un dangereux courroux... Aussi, après avoir cédé à ce pénible attendrissement, la maîtresse de Monsieur se sentit transportée de colère et de haine... oui, de haine... et de haine violente, contre les jeunes filles, cause involontaire de la mort de son chien ; sa physionomie dure trahit d'ailleurs si franchement ses ressentiments, que Blanche et Rose furent effrayées de l'expression de sa figure empourprée par la colère, lorsqu'elle s'écria d'une voix altérée en leur jetant un regard furieux : « C'est votre chien qui l'a tué, pourtant... — Pardon, madame... ne nous en voulez pas ! » s'écria Rose. « — C'est votre chien qui le premier a mordu Rabat-Joie, » reprit Blanche d'une voix plaintive. L'expression d'effroi qui se lisait sur les traits des orphelines rappela madame Grivois à elle-même. Elle comprit les funestes conséquences que pouvait avoir son imprudente colère ; dans l'intérêt même de sa vengeance, elle devait se contraindre, afin de n'inspirer aucune défiance aux filles du maréchal Simon ; ne voulant donc pas paraître revenir sur sa première impression par une transition trop brusque, elle continua pendant quelques minutes de jeter sur les jeunes filles des regards irrités ; puis, peu à peu, son courroux sembla s'affaiblir et faire place à une douleur amère ; enfin madame Grivois, cachant sa figure dans ses mains, fit entendre un long soupir et parut pleurer beaucoup.

« Pauvre dame ! » dit tout bas Rose à Blanche, « elle pleure, elle aimait sans doute son chien autant que nous aimons Rabat-Joie... — Hélas ! oui, » dit Blanche, « nous avons bien pleuré aussi quand notre vieux Jovial est mort... » Madame Grivois releva la tête au bout de quelques minutes, essuya définitivement ses yeux et dit d'une voix émue, presque affectueuse : « — Excusez-moi, mesdemoiselles... je n'ai pu retenir un premier mouvement de vivacité ou plutôt de violent chagrin... car j'étais tendrement attachée à ce pauvre chien... qui depuis six ans ne m'a pas quittée. — Nous regrettons ce malheur, madame, » reprit Rose ; « tout notre chagrin, c'est qu'il ne soit pas réparable... — Je disais tout à l'heure à ma sœur que nous étions d'autant plus affligées pour vous que nous avions un vieux cheval qui nous a amenées de Sibérie et que nous avons aussi bien pleuré. — Enfin, mes chères demoiselles... n'y pensons plus... c'est ma faute... je n'aurais pas dû l'emmener... Mais il était si triste loin de moi... Vous concevez ces faiblesses-là... quand on a bon cœur, on a bon cœur pour les bêtes comme pour les gens... Aussi c'est à votre sensibilité que je m'adresse pour être pardonnée de ma vivacité. — Mais nous n'y pensons plus, madame... tout notre chagrin est de vous voir si désolée. — Cela passera, mes chères demoiselles... cela passera, et l'aspect de la joie que votre parente éprouvera en vous voyant m'aidera à me consoler : elle va être si heureuse !

vous êtes si charmantes!... et puis cette singularité de vous ressembler autant entre vous, semble encore ajouter à l'intérêt que vous inspirez. — Vous nous jugez avec trop d'indulgence, madame. — Non, certainement... et je suis sûre que vous vous ressemblez autant de caractère que de figure. — C'est tout simple, madame, » dit Rose, « depuis notre naissance nous ne nous sommes jamais quittées d'une minute, ni pendant le jour, ni pendant la nuit... Comment notre caractère ne serait-il pas pareil? — Vraiment! mes chères demoiselles... vous ne vous êtes jamais quittées d'une minute? — Jamais, madame. » Et les deux sœurs, se serrant la main, échangèrent un ineffable sourire. « — Alors, mon Dieu, combien vous seriez malheureuses et à plaindre si vous étiez séparées l'une de l'autre! — Oh! c'est impossible, madame, » dit Blanche en souriant. « — Comment! impossible? — Qui aurait le cœur de nous séparer? — Sans doute, chères demoiselles; il faudrait avoir bien de la méchanceté. — Oh! madame, » reprit Blanche en souriant à son tour, « même des gens très-méchants... ne pourraient pas nous séparer. — Tant mieux, mes chères demoiselles; mais pourquoi? — Parce que cela nous ferait trop de chagrin. — Cela nous ferait mourir... — Pauvres petites!... — Il y a trois mois on nous a emprisonnées. Eh bien! quand il nous a vues, le gouverneur de la prison, qui avait pourtant l'air très-dur, a dit: « Ce serait vouloir la mort de ces enfants que de les séparer... » Aussi nous sommes restées ensemble et nous nous sommes trouvées aussi heureuses qu'on peut l'être en prison. — Cela fait l'éloge de votre excellent cœur, et aussi des personnes qui ont compris tout le bonheur que vous aviez d'être réunies. »

La voiture s'arrêta. On entendit le cocher crier: « La porte, s'il vous plait! — Ah! nous voici arrivées chez votre chère parente, » dit madame Grivois.

Les deux battants d'une porte s'ouvrirent, et le fiacre roula bientôt sur le sable d'une cour. Madame Grivois ayant levé un des stores, on vit une vaste cour coupée dans sa largeur par une haute muraille, au milieu de laquelle était une sorte de porche formant avant-corps et soutenu par des colonnes de plâtre. Sous ce porche était une petite porte. Au delà du mur, en voyait le faîte et le fronton d'un très-grand bâtiment construit en pierres de taille; comparée à la maison de la rue Brise-Miche, cette demeure semblait un palais; aussi Blanche dit à madame Grivois, avec une expression de naïve admiration: « Mon Dieu! madame, quelle belle habitation! — Ce n'est rien, vous allez voir l'intérieur... c'est bien autre chose! » répondit madame Grivois.

Le cocher ouvrit la portière; quelle fut la colère de madame Grivois et la surprise des deux jeunes filles... à la vue de Rabat-Joie qui avait intelligemment suivi la voiture, et qui, les oreilles droites, la queue frétillante, semblait, le malheureux, avoir oublié ses crimes et s'attendre à être loué de son intelligente fidélité. « Comment! » s'écria madame Grivois, dont toutes les douleurs se renouvelèrent, « cet abominable chien a suivi la voiture?— Fameux chien tout de même, bourgeoise! » répondit le cocher, « il n'a pas quitté mes chevaux d'un pas... faut qu'il ait été dressé à cela... c'est une crâne bête, à qui deux hommes ne feraient pas peur... Quel



Mme Crivois


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

poitrail ! » La maîtresse de feu Monsieur, irritée des éloges peu opportuns que le cocher prodiguait à Rabat-Joie, dit aux orphelines : « Je vais vous faire conduire chez votre parente, attendez un instant dans le fiacre. »

Madame Grivois alla d'un pas rapide vers le petit porche et y sonna. Une femme vêtue d'un costume religieux y parut, et s'inclina respectueusement devant madame Grivois qui lui dit ces seuls mots : « Voici les deux jeunes filles; les ordres de M. l'abbé d'Aigrigny et de la princesse sont qu'elles soient à l'instant et désormais séparées l'une de l'autre et mises en cellule... sévère... vous entendez, ma sœur, en *cellule sévère* et au régime des *impénitentes*. — Je vais en prévenir notre mère, et ce sera fait, » dit la religieuse en s'inclinant. « — Voulez-vous venir, mes chères demoiselles ? » reprit madame Grivois aux deux jeunes filles qui avaient à la dérobée fait quelques caresses à Rabat-Joie, tant elles étaient touchées de son instinct, « on va vous conduire auprès de madame votre parente, et je reviendrai vous prendre dans une demi-heure. Cocher, retenez bien le chien. »

Rose et Blanche qui, en descendant de voiture, s'étaient occupées de Rabat-Joie, n'avaient pas remarqué la sœur tourière qui s'était du reste à demi effacée derrière la petite porte. Aussi les deux sœurs ne s'aperçurent-elles que leur prétendue introductrice était vêtue en religieuse, que lorsque celle-ci, les prenant par la main, leur fit franchir le seuil de la porte, qui, un instant après, se referma sur elles.

Lorsque madame Grivois eut vu les orphelines renfermées dans le couvent, elle dit au cocher de sortir de la cour et d'aller l'attendre à la porte extérieure. Le cocher obéit. Rabat-Joie, qui avait vu Rose et Blanche entrer par la petite porte du porche, y courut. Madame Grivois dit alors au portier de l'enceinte extérieure, grand homme robuste : « Il y a dix francs pour vous, Nicolas, si vous assommez devant moi ce gros chien... qui est là... accroupi sous le porche. » Nicolas hocha la tête en contemplant la carrure et la taille de Rabat-Joie, et répondit : « — Diable! madame, assommer un chien de cette taille... ça n'est déjà pas si commode. — Je vous donne vingt francs, là... mais tuez-le... là... devant moi... — Il faudrait un fusil... Je n'ai qu'un merlin de fer... — Cela suffira... d'un coup... vous l'abattrez... — Enfin, madame... je vas toujours essayer... mais j'en doute... » Et Nicolas alla chercher sa masse de fer. « — Oh ! si j'avais la force!... » dit madame Grivois.

Le portier revint avec son arme et s'approcha traîtreusement et à pas lents de Rabat-Joie, qui se tenait toujours sous le porche. « Viens, mon garçon... viens... ici, mon bon chien..., » dit Nicolas en frappant sur sa cuisse de la main gauche, et tenant de sa main droite le merlin caché derrière lui. Rabat-Joie se leva, examina attentivement Nicolas, puis devinant sans doute à sa démarche que le portier méditait quelque méchant dessein, d'un bond il s'éloigna... tourna l'ennemi, vit clairement ce dont il s'agissait et se tint à distance. « Il a éventé la mèche, » dit Nicolas, « le gueux se défie... il ne se laissera pas approcher... c'est fini... — Tenez... vous n'êtes qu'un maladroit ! » dit madame Grivois furieuse, et elle jeta cinq francs à Nicolas ; « mais au moins chassez-le d'ici... — Ce sera plus facile que de le tuer, cela, madame. » En effet, Rabat-Joie, poursuivi et

reconnaissant probablement l'inutilité d'une lutte ouverte, quitta la cour et gagna la rue; mais, une fois là, se sentant pour ainsi dire sur un terrain neutre, malgré les menaces de Nicolas, il ne s'éloigna de la porte qu'autant qu'il le fallait pour être à l'abri du merlin. Aussi, lorsque madame Grivois, pâle de rage, remonta dans son fiacre, où se trouvaient les restes inanimés de Monsieur, elle vit avec autant de dépit que de colère Rabat-Joie couché à quelques pas de la porte extérieure, que Nicolas venait de refermer, voyant l'inutilité de ses poursuites. Le chien de Sibérie, sûr de retrouver le chemin de la rue Brise-Miche, avec cette intelligence particulière à sa race, attendait les orphelines. Les deux sœurs se trouvaient ainsi recluses dans le couvent de Sainte-Marie, qui, nous l'avons dit, touchait presque à la maison de santé où était enfermée Adrienne de Cardoville.

. . . .

Nous conduirons maintenant le lecteur chez la femme de Dagobert; elle attendait avec une cruelle anxiété le retour de son mari qui allait lui demander compte de la disparition des filles du maréchal Simon.





CHAPITRE LIII.

L'influence d'un confesseur.

A peine les orphelines eurent-elles quitté la femme de Dagobert, que celle-ci, s'agenouillant, s'était mise à prier avec ferveur ; ses larmes, longtemps contenues, coulèrent abondamment ; malgré sa conviction sincère d'avoir accompli un religieux devoir en livrant les jeunes filles, elle attendait avec une crainte extrême le retour de son mari. Quoique aveuglée par son zèle pieux, elle ne se dissimulait pas que Dagobert aurait de légitimes sujets de plainte et de colère ; et puis enfin, la pauvre mère devait encore, dans cette circonstance déjà si fâcheuse, lui apprendre l'arrestation d'Agricol, qu'il ignorait. A chaque bruit de pas dans l'escalier, Françoise prêtait l'oreille en tressaillant ; puis elle se remettait à prier avec ferveur, suppliant le Seigneur de lui donner la force de supporter cette nouvelle et rude épreuve. Enfin, elle entendit marcher sur le palier ; ne doutant pas cette fois que ce ne fût Dagobert, elle s'assit précipitamment, essuya ses yeux à la hâte, et, pour se donner une contenance, prit sur ses genoux un sac de grosse toile grise qu'elle eut l'air de coudre, car ses mains vénérables tremblaient si fort, qu'elle pouvait à peine tenir son aiguille.

Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit. Dagobert parut. La rude figure du soldat était sévère et triste ; en entrant il jeta violemment son chapeau sur la table, ne s'apercevant pas, tout d'abord, de la disparition

des orphelines, tant il était péniblement préoccupé. « Pauvre enfant... c'est affreux! » s'écria-t-il. « — Tu as vu la Mayeux?... tu l'as réclamée. » dit vivement Françoise oubliant un moment ses craintes. « — Oui, je l'ai vue, mais dans quel état! c'était à fendre le cœur; je l'ai réclamée, et vivement, je t'en réponds; mais on m'a dit : « Il faut, avant, que le com- « missaire aille chez vous pour... » Puis Dagobert, jetant un regard surpris dans la chambre, s'interrompit et dit à sa femme : « Tiens... où sont donc les enfants?... »

Françoise se sentit saisie d'un frisson glacé. Elle dit d'une voix faible : « Mon ami... je... » Elle ne put achever. « — Rose et Blanche? où sont-elles? réponds-moi donc... Rabat-Joie n'est pas là non plus. — Ne te fâche pas... — Allons, » dit brusquement Dagobert, « tu les auras laissées sortir avec une voisine; pourquoi ne les avoir pas accompagnées toi-même, ou priées de m'attendre si elles voulaient se promener un peu?... ce que je comprends du reste... cette chambre est si triste!... mais je suis étonné qu'elles soient parties avant de savoir des nouvelles de cette bonne Mayeux, car elles ont des cœurs d'anges... Mais... comme tu es pâle! » ajouta le soldat en regardant Françoise de plus près. « Qu'est-ce que tu as donc, ma pauvre femme?... est-ce que tu souffres? » Et Dagobert prit affectueusement la main de Françoise.

Celle-ci, douloureusement émue de ces paroles prononcées avec une touchante bonté, courba la tête et baisa en pleurant la main de son mari. Le soldat, de plus en plus inquiet en sentant les larmes brûlantes couler sur sa main, s'écria : « Tu pleures... tu ne me réponds pas... mais dis-moi donc ce qui te chagrine, ma pauvre femme... Est-ce parce que je t'ai parlé un peu fort en te demandant pourquoi tu avais laissé ces chères enfants sortir avec une voisine? Dame!.... que veux-tu!... leur mère me les a confiées en mourant... tu comprends... c'est sacré... cela... Aussi je suis toujours pour elles comme une vraie poule pour ses poussins, » ajouta-t-il en riant pour égayer Françoise. « — Et tu as raison de les aimer... — Voyons, calme-toi, tu me connais : avec ma grosse voix, je suis bonhomme au fond;... puisque tu es bien sûre de cette voisine, il n'y a que demi-mal... mais désormais, vois-tu, ma bonne Françoise, ne fais jamais rien à cet égard sans me consulter... Ces enfants t'ont donc demandé à aller se promener un peu avec Rabat-Joie?... — Non... mon ami... je... — Comment! non?... Quelle est donc cette voisine à qui tu les as confiées?... où les a-t-elle menées? à quelle heure les ramènera-t-elle? — Je... ne sais pas..., » murmura Françoise d'une voix éteinte. « — Tu ne sais pas! » s'écria Dagobert irrité. Puis se contenant, il reprit d'un ton de reproche amical : « Tu ne sais pas... tu ne pouvais pas lui fixer une heure, ou mieux ne t'en rapporter qu'à toi... et ne les confier à personne?... Il faut que ces enfants t'aient bien instamment demandé de s'aller promener! Elles savaient que j'allais rentrer d'un moment à l'autre, comment ne m'ont-elles pas attendu, hein! Françoise?... Je te demande pourquoi elles ne m'ont pas attendu! Mais réponds moi donc... mordieu! tu ferais damner un saint!... » s'écria Dagobert en frappant du pied, « réponds-moi donc... »

Le courage de Françoise était à bout; ces interrogations pressantes,

réitérées, qui devaient aboutir à la découverte de la vérité, lui faisaient endurer mille tortures lentes et poignantes. Elle préféra en finir tout d'un coup; elle se décida donc à supporter le poids de la colère de son mari en victime humble et résignée, mais opiniâtrément fidèle à la promesse qu'elle avait jurée devant Dieu à son confesseur. N'ayant pas la force de se lever, elle baissa la tête, et laissant tomber ses bras de chaque côté de sa chaise, elle dit à son mari d'une voix accablée : « Fais de moi ce que tu voudras... mais ne me demande plus ce que sont devenues ces enfants... je ne pourrais pas te répondre... »

La foudre serait tombée aux pieds du soldat qu'il n'eût pas reçu une commotion plus violente, plus profonde; il devint pâle; son front chauve se couvrit d'une sueur froide; le regard fixe, hébété, il resta pendant quelques secondes immobile, muet, pétrifié. Puis sortant comme en sursaut de cette torpeur éphémère, par un mouvement d'une énergie terrible, il prit sa femme par les deux épaules, et, l'enlevant aussi facilement qu'il eût enlevé une plume, il la planta debout devant lui, et alors, penché vers elle, il s'écria avec un accent à la fois effrayant et désespéré : « Les enfants!... — Grâce!... grâce!... » dit Françoise d'une voix éteinte. « — Où sont les enfants?... » répéta Dagobert en secouant entre ses mains puissantes ce pauvre corps frêle, débile, et il ajouta d'une voix tonnante : « Répondras-tu?... Ces enfants! — Tue-moi... ou pardonne-moi... car je ne peux pas te répondre..., » répondit l'infortunée avec cette opiniâtreté à la fois inflexible et douce des caractères timides, lorsqu'ils sont convaincus d'agir selon le bien. « — Malheureuse!... » s'écria le soldat. Et fou de colère, de douleur, de désespoir, il souleva sa femme comme s'il eût voulu la lancer et la briser sur le carreau... Mais cet excellent homme était trop brave pour commettre une lâche cruauté. Après cet élan de fureur involontaire, il laissa Françoise... Anéantie, elle tomba sur ses deux genoux, joignit les mains, et, au faible mouvement de ses lèvres, on vit qu'elle priait...

Dagobert eut alors un moment d'étourdissement, de vertige; sa pensée lui échappait; tout ce qui lui arrivait était si soudain, si incompréhensible, qu'il lui fallut quelques minutes pour se remettre, pour bien se convaincre que sa femme, cet ange de bonté dont la vie n'était qu'une suite d'adorables dévouements, sa femme qui savait ce qu'étaient pour lui les filles du maréchal Simon, venait de lui dire : « Ne m'interroge pas sur leur sort, je ne « peux te répondre. » L'esprit le plus ferme, le plus fort, eût vacillé devant ce fait, inexplicable, renversant. Le soldat, reprenant un peu de calme et envisageant les choses avec plus de sang-froid, fit ce raisonnement sensé : « Ma femme peut seule m'expliquer ce mystère inconcevable... Je ne veux ni la battre ni la tuer...; employons donc tous les moyens possibles pour la faire parler, et surtout tâchons de me contenir. »

Dagobert prit une chaise, en montra une autre à sa femme, toujours agenouillée, et lui dit : « Assieds-toi... » Obéissante et abattue, Françoise s'assit. « Écoute-moi, ma femme. » reprit Dagobert d'une voix brève, saccadée et pour ainsi dire accentuée par des soubresauts involontaires, qui trahissaient sa violente impatience à peine contenue; « tu le comprends...

cela ne peut se passer ainsi... tu le sais... je n'userai jamais de violence envers toi... Tout à l'heure... j'ai cédé à un premier mouvement... j'en suis fâché... je ne recommencerai pas... sois-en sûre... Mais enfin... il faut que je sache où sont ces enfants ;... leur mère me les a confiées... et je ne les ai pas amenées du fond de la Sibérie ici... pour que tu viennes me dire aujourd'hui : « Ne m'interroge pas... je ne peux pas te dire ce que j'en ai « fait!... » Ce ne sont pas des raisons... Suppose que le maréchal Simon arrive tout à l'heure, et qu'il me dise : « Dagobert, mes enfants! » Que veux-tu que je lui réponde?... Voyons... je suis calme... tu le vois bien... je suis calme... mets-toi à ma place... encore une fois, que veux-tu que je lui réponde, au maréchal?... hein!... mais dis donc!... parle donc!... — Hélas!... mon ami... — Il ne s'agit pas d'hélas! » dit le soldat en essuyant son front dont les veines étaient gonflées et tendues à se rompre, « que veux-tu que je réponde au maréchal? — Accuse-moi auprès de lui... je supporterai tout... je dirai tout...— Que diras-tu?— Que tu m'avais confié deux jeunes filles, que tu es sorti, qu'à ton retour, ne les ayant pas retrouvées, tu m'as interrogée, et que je t'ai répondu que je ne pouvais pas te dire ce qu'elles étaient devenues. — Ah!... et le maréchal se contentera de ces raisons-là?... » dit Dagobert en serrant convulsivement les poings sur les genoux. « — Malheureusement, je ne pourrai pas lui en donner d'autres... ni à lui ni à toi;... non... quand la mort serait là, je ne le pourrais pas... » Dagobert bondit sur sa chaise en entendant cette réponse, faite avec une résignation désespérante. Sa patience était à bout; ne voulant cependant pas céder à de nouveaux emportements ou à des menaces dont il sentait l'impuissance, il se leva brusquement, ouvrit une des fenêtres, et exposa au froid et à l'air son front brûlant; un peu calmé, il fit quelques pas dans la chambre et revint s'asseoir auprès de sa femme. Celle-ci, les yeux baignés de pleurs, attachait son regard sur le Christ, pensant qu'à elle aussi on avait imposé une lourde croix. Dagobert reprit : « A la manière dont tu m'as parlé, j'ai vu tout de suite qu'il n'était arrivé aucun accident qui compromette la santé de ces enfants. — Non... oh!... non... grâce à Dieu, elles se portent bien... c'est tout ce que je te puis dire... — Sont-elles sorties seules? — Je ne puis rien te dire. — Quelqu'un les a-t-il emmenées? — Hélas! mon ami, à quoi bon m'interroger? je ne peux pas répondre. — Reviendront-elles ici? — Je ne sais pas... » Dagobert se leva brusquement; de nouveau la patience était sur le point de lui échapper.

Après quelques pas dans la chambre, il revint s'asseoir. « Mais enfin, » dit-il à sa femme, « tu n'as aucun intérêt, toi, à me cacher ce que sont devenues ces enfants; pourquoi refuser de m'en instruire? — Parce que je ne peux faire autrement. — Je crois que si... lorsque tu sauras une chose que tu m'obliges à te dire. Écoute-moi bien, » ajouta Dagobert d'une voix émue. « Si ces enfants ne me sont pas rendues la veille du 13 *février*, et tu vois que le temps presse... tu me mets envers les filles du maréchal Simon dans la position d'un homme qui les aurait volées, dépouillées, entends-tu bien? dépouillées! » dit le soldat d'une voix profondément altérée. Puis, avec un accent de désolation qui brisa le cœur de Françoise, il ajouta : « Et j'avais pourtant fait tout ce qu'un honnête homme peut faire... pour amener

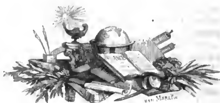
ces pauvres enfants ici ;... tu ne sais pas, toi, ce que j'ai eu à endurer en route... mes soins, mes inquiétudes... car enfin... moi soldat, chargé de deux jeunes filles... ce n'est qu'à force de cœur, de dévouement, que j'ai pu m'en tirer... et lorsque, pour ma récompense, je croyais pouvoir dire à leur père : « Voici vos enfants... » Le soldat s'interrompit... A la violence de ses premiers emportements, succédait un attendrissement douloureux ; il pleura.

A la vue des larmes qui coulaient lentement sur la moustache grise de Dagobert, Françoise sentit un moment sa résolution défaillir ; mais songeant au serment qu'elle avait fait à son confesseur, et se disant qu'après tout il s'agissait du salut éternel des orphelines, elle s'accusa mentalement de cette tentation mauvaise, que l'abbé Dubois lui reprocherait sévèrement. Elle reprit donc d'une voix craintive : « Comment peut-on t'accuser d'avoir dépouillé ces enfants, ainsi que tu disais ?—Apprends donc, » reprit Dagobert en passant la main sur ses yeux, « que si ces jeunes filles ont bravé tant de fatigues et de traverses pour venir ici du fond de la Sibérie, c'est qu'il s'agit pour elles de grands intérêts, d'une fortune immense peut-être... et que si elles ne se présentent pas le 13 février... ici... à Paris, rue Saint-François... tout est perdu... et cela par ma faute... car je suis responsable de ce que tu as fait. — Le 13 février... rue Saint-François, » dit Françoise en regardant son mari avec surprise ; « comme Gabriel... — Que dis-tu... de Gabriel ? — Quand je l'ai recueilli... le pauvre petit abandonné, il portait au cou une médaille... de bronze... — Une médaille de bronze ! » s'écria le soldat frappé de stupeur, « avec ces mots : *A Paris, vous serez, le 13 février* 1832, *rue Saint-François*. — Oui... Comment sais-tu ?... — Gabriel aussi ! » dit le soldat en se parlant à lui-même. Puis il ajouta vivement : « Et Gabriel sait-il que tu as trouvé cette médaille sur lui ? — Je lui en ai parlé dans le temps ; il avait aussi dans sa poche, quand je l'ai recueilli, un portefeuille rempli de papiers écrits en langue étrangère ; je les ai remis à M. l'abbé Dubois, mon confesseur, pour qu'il pût les examiner. Il m'a dit plus tard que ces papiers étaient de peu d'importance ; quelque temps après, quand une personne bien charitable, nommée M. Rodin, s'est chargée de l'éducation de Gabriel, et de le faire entrer au séminaire, M. l'abbé Dubois a remis ces papiers et cette médaille à M. Rodin ; depuis je n'en ai plus entendu parler. »

Lorsque Françoise avait parlé de son confesseur, un éclair soudain avait frappé l'esprit du soldat, quoiqu'il fût loin de se douter des machinations depuis longtemps ourdies autour de Gabriel et des orphelines ; il pressentit vaguement que sa femme devait obéir à quelque secrète influence de confessionnal, influence dont il ne comprenait, il est vrai, ni le but ni la portée, mais qui lui expliquait du moins en partie l'inconcevable opiniâtreté de Françoise à se taire au sujet des orphelines. Après un moment de réflexion, il se leva et dit sévèrement à sa femme en la regardant fixement : « Il y a du prêtre... dans tout ceci. — Que veux-tu dire, mon ami ?... — Tu n'as aucun intérêt à me cacher les enfants ; tu es la meilleure des femmes ; tu vois ce que je souffre ; si tu agissais de toi-même, tu aurais pitié de moi... — Mon ami... — Je te dis que tout ça sent le confessionnal ! » reprit Dago-

bert. « Tu sacrifies moi et ces enfants à ton confesseur; mais prends bien garde... je saurai où il demeure... et, mille tonnerres!... j'irai lui demander qui de lui ou de moi est le maître dans mon ménage; et s'il se tait..., » ajouta le soldat avec une expression menaçante, « je saurai bien le forcer de parler... — Grand Dieu! » s'écria Françoise, joignant les mains avec épouvante en entendant ces paroles sacriléges. « un prêtre!... songes-y... un prêtre! — Un prêtre qui jette la discorde, la trahison et le malheur dans mon ménage n'est qu'un misérable comme un autre... à qui j'ai le droit de demander compte du mal qu'il fait à moi et aux miens... Ainsi, dis-moi à l'instant où sont les enfants... ou sinon je t'avertis que c'est à ton confesseur que je vais aller le demander. Il se trame ici quelque indignité dont tu es complice sans le savoir, malheureuse femme;... du reste... j'aime mieux avoir à m'en prendre à un autre qu'à toi. — Mon ami, » dit Françoise d'une voix douce et ferme, « tu t'abuses si tu crois par la violence imposer à un homme vénérable qui, depuis vingt ans, s'est chargé de mon salut; c'est un vieillard respectable. — Il n'y a pas d'âge qui tienne... — Grand Dieu!... où vas-tu? Tu es effrayant! — Je vais à ton église... tu dois y être connue... Je demanderai ton confesseur, et nous verrons. — Mon ami... je t'en supplie, » s'écria Françoise avec épouvante en se jetant au-devant de Dagobert qui se dirigeait vers la porte; « songe à quoi tu t'exposes... Mon Dieu!... outrager un prêtre... Mais tu ne sais donc pas que c'est un *cas réservé!* »

Ces derniers mots étaient ce que dans sa candeur la femme de Dagobert croyait pouvoir lui dire de plus redoutable; mais le soldat, sans tenir compte de ces paroles, se dégagea des étreintes de sa femme, et il allait sortir tête nue, tant était violente son exaspération, lorsque la porte s'ouvrit. C'était le commissaire de police, suivi de la Mayeux et de l'agent de police portant le paquet saisi sur la jeune fille. « Le commissaire? » dit Dagobert en le reconnaissant à son écharpe, « ah! tant mieux, il ne pouvait venir plus à propos. »





CHAPITRE LIV.

L'interrogatoire.

« Madame Françoise Baudoin? » demanda le magistrat. « — C'est moi... monsieur, » dit Françoise. Puis apercevant la Mayeux qui, pâle, tremblante, n'osait pas avancer, elle lui tendit les bras. « Ah! ma pauvre enfant!... » s'écria-t-elle en pleurant, « pardon... pardon... c'est encore pour nous que tu as souffert cette humiliation. »

Après que la femme de Dagobert eut tendrement embrassé la jeune ouvrière, celle-ci, se retournant vers le commissaire, lui dit avec une expression de dignité triste et touchante : « Vous le voyez... monsieur... je n'avais pas volé... — Ainsi, madame, » dit le magistrat en s'adressant à Françoise, « la timbale d'argent... le châle... les draps... contenus dans ce paquet? — M'appartenaient, monsieur... c'était pour me rendre service que cette chère enfant... la meilleure, la plus honnête des créatures, avait bien voulu se charger de porter ces objets au mont-de-piété... — Monsieur, » dit sévèrement le magistrat à l'agent de police, « vous avez commis une déplorable erreur... j'en rendrai compte... et je demanderai que vous soyez puni; sortez! » Puis s'adressant à la Mayeux d'un air véritablement peiné : « Je ne puis malheureusement, mademoiselle, que vous exprimer des regrets

bien sincères de ce qui s'est passé... croyez que je compatis à tout ce que cette méprise a eu de cruel pour vous... — Je le crois... monsieur, » dit la Mayeux, « et je vous en remercie. » Et elle s'assit avec accablement, car, après tant de secousses, son courage et ses forces étaient épuisés.

Le magistrat allait se retirer, lorsque Dagobert, qui avait depuis quelques instants paru profondément réfléchir, lui dit d'une voix ferme : « M. le commissaire... veuillez m'entendre... j'ai une déposition à vous faire. — Parlez, monsieur... — Ce que je vais vous dire est très-important, monsieur; c'est devant vous, magistrat, que je fais cette déclaration... afin que vous en preniez acte. — Et c'est comme magistrat que je vous écoute, monsieur. — Je suis arrivé ici depuis deux jours, j'amenais de Russie deux jeunes filles qui m'avaient été confiées par leur mère... femme de M. le maréchal Simon... — De M. le maréchal duc de Ligny? » dit le commissaire très-surpris. « — Oui, monsieur... Hier... je les ai laissées ici... j'étais obligé de partir pour une affaire très-pressante... Ce matin, pendant mon absence, elles ont disparu... et je suis certain de connaître l'homme qui les a fait disparaître. — Mon ami!... » s'écria Françoise effrayée. « — Monsieur, » dit le magistrat, « votre déclaration est de la plus haute gravité... Disparition de personnes... Séquestration, peut-être... Mais êtes-vous bien sûr? —Ces jeunes filles étaient ici... il y a une heure... Je vous répète, monsieur, que, pendant mon absence... on les a enlevées.—Je ne voudrais pas douter de la sincérité de votre déclaration, monsieur... Pourtant, un enlèvement si brusque... s'explique difficilement... D'ailleurs, qui vous dit que ces jeunes filles ne reviendront pas? Enfin, qui soupçonnez-vous? Un mot seulement avant de déposer votre accusation. Rappelez-vous que c'est le magistrat qui vous entend... En sortant d'ici, il se peut que la justice soit saisie de cette affaire. — C'est ce que je veux, monsieur... Je suis responsable de ces jeunes filles devant leur père; il doit arriver d'un moment à l'autre, et je tiens à me justifier. — Je comprends, monsieur, toutes ces raisons; mais encore une fois, prenez garde de vous laisser égarer par des soupçons peut-être mal fondés... Une fois votre dénonciation faite... il se peut que je sois obligé d'agir préventivement, immédiatement, contre la personne que vous accusez... Or, si vous étiez coupable d'une erreur... les suites en seraient fort graves pour vous... et, sans aller plus loin..., » dit le magistrat avec émotion en désignant la Mayeux, » vous voyez quelles sont les conséquences d'une fausse accusation. — Mon ami... tu entends, » s'écria Françoise, de plus en plus effrayée de la résolution de Dagobert à l'endroit de l'abbé Dubois, « je t'en supplie... ne dis pas un mot de plus. » Mais le soldat, en réfléchissant, s'était convaincu que la seule influence du confesseur de Françoise avait pu la déterminer à agir ou à se taire; aussi reprit-il avec assurance : « J'accuse le confesseur de ma femme d'être l'auteur ou le complice de l'enlèvement des filles du maréchal Simon. » Françoise poussa un douloureux gémissement et cacha sa figure dans ses mains, pendant que la Mayeux, qui s'était rapprochée d'elle, tâchait de la consoler.

Le magistrat avait écouté la déposition de Dagobert avec un étonnement profond; il lui dit sévèrement : » Mais, monsieur... n'accusez-vous pas injustement un homme revêtu d'un caractère on ne peut plus respecta-

ble... un prêtre?... Monsieur... il s'agit d'un prêtre... je vous avais prévenu... vous auriez dû réfléchir... Tout ceci... devient de plus en plus grave;... à votre âge... une légèreté serait impardonnable... — Eh mordieu! monsieur, » dit Dagobert avec impatience. « à mon âge on a le sens commun; voici les faits : Ma femme est la meilleure, la plus honorable des créatures... Parlez-en dans le quartier, on vous le dira;... mais elle est dévote; mais depuis vingt ans elle ne voit que par les yeux de son confesseur... Elle adore son fils, elle m'aime beaucoup aussi; mais au-dessus de son fils et de moi... il y a toujours le confesseur. — Monsieur, » dit le commissaire, « ces détails... intimes... — Sont indispensables... vous allez le voir... Je sors il y a une heure, pour aller réclamer cette pauvre Mayeux;... en rentrant, les jeunes filles avaient disparu; je demande à ma femme, à qui je les avais laissées, où elles sont;... elle tombe à genoux en sanglotant et me dit : « Fais de moi ce que tu voudras;... mais ne me demande pas ce « que sont devenues les enfants;... je ne peux pas te répondre. » — Serait-il vrai?... madame... » s'écria le commissaire en regardant Françoise avec une grande surprise. « — Emportement, menaces, prières, rien n'a fait, » reprit Dagobert; « à tout elle m'a répondu, avec sa douceur de sainte : « Je ne peux rien dire... » Eh bien! moi, monsieur, voici ce que je soutiens : ma femme n'a aucun intérêt à la disparition de ces enfants; elle est sous la domination entière de son confesseur; elle a agi par son ordre, et elle n'est que l'instrument; il est le seul coupable. »

A mesure que Dagobert parlait, la physionomie du commissaire devenait de plus en plus attentive en regardant Françoise, qui, soutenue par la Mayeux, pleurait amèrement. Après avoir un instant réfléchi, le magistrat fit un pas vers la femme de Dagobert et lui dit : « Madame... vous avez entendu ce que vient de déclarer votre mari? — Oui, monsieur. — Qu'avez-vous à dire pour vous justifier?... — Mais, monsieur, » s'écria Dagobert, « ce n'est pas ma femme que j'accuse... Je n'entends pas cela... c'est son confesseur. — Monsieur... vous vous êtes adressé au magistrat;... c'est donc au magistrat à agir comme il croit devoir agir pour découvrir la vérité... Encore une fois, madame, » reprit-il en s'adressant à Françoise, « qu'avez-vous à dire pour vous justifier? — Hélas! rien, monsieur. — Est-il vrai que votre mari ait en partant laissé ces jeunes filles sous votre surveillance? — Oui, monsieur. — Est-il vrai qu'à son retour il ne les ait pas retrouvées ici? — Oui, monsieur. — Est-il vrai que, lorsqu'il vous a demandé où elles étaient, vous lui avez dit que vous ne pouviez rien lui apprendre à ce sujet? » Et le commissaire semblait attendre la réponse de Françoise avec une sorte de curiosité inquiète. « — Oui... monsieur, » dit-elle simplement et naïvement, « j'ai répondu cela à mon mari. » Le magistrat fit un mouvement de surprise presque pénible. « — Comment! madame... à toutes les prières, à toutes les instances de votre mari... vous n'avez pu répondre autre chose? Comment! vous avez refusé de lui donner aucun renseignement? Mais cela n'est ni probable ni possible. — Cela est pourtant la vérité, monsieur. — Mais enfin, madame, que sont devenues ces jeunes filles qu'on vous a confiées?... — Je ne puis rien dire là-dessus... monsieur... Si je n'ai pas répondu à mon pauvre mari... c'est que je ne

répondrai à personne... — Eh bien ! monsieur, » reprit Dagobert, « avais-je tort ? Une honnête et excellente femme comme elle, toujours pleine de raison, de bon sens, de dévouement, parler ainsi... est-ce naturel ? Je vous répéte, monsieur, que c'est une affaire de confesseur... Agissons contre lui vivement et promptement ;... nous saurons tout... et mes pauvres enfants me seront rendues. »

Le commissaire dit à Françoise, sans pouvoir réprimer une certaine émotion : « Madame... je vais vous parler bien sévèrement ; mon devoir m'y oblige... Tout ceci se complique d'une manière si grave, que je vais de ce pas instruire la justice de ces faits ; vous reconnaissez que ces jeunes filles vous ont été confiées, et vous ne pouvez les représenter... Maintenant, écoutez-moi bien :... si vous refusiez de donner aucun éclaircissement à leur sujet... c'est vous seule... qui seriez accusée de leur disparition... et je serais, à mon grand regret, obligé de vous arrêter... — Moi ! » s'écria Françoise avec terreur. « — Elle ! » s'écria Dagobert, « jamais... Encore une fois, c'est son confesseur et non pas elle que j'accuse... Ma pauvre femme... l'arrêter ! » Et il courut à elle, comme s'il eût voulu la protéger. « — Monsieur... il est trop tard, » dit le commissaire; « vous m'avez déposé votre plainte sur l'enlèvement de deux jeunes filles. D'après les déclarations mêmes de votre femme, elle est jusqu'ici la seule compromise. Je dois la conduire auprès de M. le procureur du roi, qui, du reste, avisera. — Et moi, monsieur, je vous dis que ma femme ne sortira pas d'ici ! » s'écria Dagobert d'un ton menaçant. « — Monsieur, » dit froidement le commissaire, je « comprends votre chagrin; mais, dans l'intérêt même de la vérité, je vous en conjure... ne vous opposez pas à une mesure qu'il vous serait, dans dix minutes, matériellement impossible d'empêcher. » Ces mots, dits avec calme, rappelérent le soldat à lui-même. « — Mais enfin, monsieur, » s'écria-t-il, « ce n'est pas ma femme que j'accuse... — Laisse, mon ami, ne t'occupe pas de moi, » dit la femme martyre avec une angélique résignation, « le Seigneur veut encore m'éprouver rudement ; je suis son indigne servante ;... je dois accepter ses volontés avec reconnaissance ; que l'on m'arrête si l'on veut ;... je ne dirai pas plus en prison que je n'ai dit ici au sujet de ces pauvres enfants... — Mais, monsieur... vous voyez bien que ma femme n'a pas la tête à elle..., » s'écria Dagobert ; « vous ne pouvez pas l'arrêter... — Il n'y a aucune charge, aucune preuve, aucun indice contre l'autre personne que vous accusez, et que son caractère même défend. Laissez-moi emmener madame... Peut-être, après un premier interrogatoire, vous sera-t-elle rendue... Je regrette, monsieur, » ajouta le commissaire d'un ton pénétré, « d'avoir une telle mission à remplir... dans un moment où l'arrestation de votre fils... doit vous... — Hein !... » s'écria Dagobert en regardant sa femme et la Mayeux avec stupeur, « que dit-il ?... mon fils... — Quoi !... vous ignoriez...? Ah ! monsieur... pardon, mille fois, » dit le magistrat douloureusement ému, « il m'est cruel... de vous faire une telle révélation. — Mon fils ! » répéta Dagobert en portant ses deux mains à son front, « mon fils... arrêté ! — Pour délit politique... peu grave du reste, » dit le commissaire. « — Ah ! c'est trop... tout m'accable à la fois..., » dit le soldat en tombant anéanti sur une chaise et cachant sa figure dans ses mains.

. . . .

Après des adieux déchirants au milieu desquels Françoise resta, malgré ses terreurs, fidèle au serment qu'elle avait fait à l'abbé Dubois, Dagobert, qui avait refusé d'aller déposer contre sa femme, était accoudé sur une table ; épuisé par tant d'émotions, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Hier... j'avais auprès de moi... ma femme... mon fils... mes deux pauvres orphelines... et maintenant... seul... seul ! » Au moment où il prononçait ces mots d'un ton déchirant, une voix douce et triste se fit entendre derrière lui, et dit timidement : « — M. Dagobert... je suis là... si vous le permettez, je vous servirai, je resterai près de vous... » C'était la Mayeux !





SEPTIÈME PARTIE
LA REINE BACCHANAL.

CHAPITRE LV.

La mascarade

Le lendemain du jour où la femme de Dagobert avait été conduite par le commissaire de police auprès du juge d'instruction, une scène bruyante et animée se passait sur la place du Châtelet, en face d'une maison dont le premier étage et le rez-de-chaussée étaient alors occupés par les vastes salons d'un traiteur à l'enseigne du *Veau qui Tette*.

La nuit du jeudi gras venait de finir. Une assez grande quantité de masques grotesquement et pauvrement accoutrés sortait des bals de cabarets situés dans le quartier de l'Hôtel de ville, et traversait en chantant la place du Châtelet ; mais en voyant accourir par le quai une seconde troupe de gens déguisés, les premiers masques s'arrêtèrent pour attendre les nouveaux en poussant des cris de joie, dans l'espoir d'une de ces luttes de paroles graveleuses et de lazzi poissards qui ont illustré Vadé.

Cette foule, plus ou moins avinée, bientôt augmentée de beaucoup de gens que leur état obligeait à circuler dans Paris de très-grand matin, cette foule s'était tout à coup concentrée dans l'un des angles de la place, de sorte qu'une jeune fille pâle et contrefaite qui la traversait en ce moment fut enveloppée de toutes parts. Cette jeune fille était la Mayeux ; levée avec le jour, elle allait chercher plusieurs pièces de lingerie chez la personne qui l'employait. On conçoit les craintes de la pauvre ouvrière, lorsque, involontairement engagée au milieu de cette foule joyeuse, elle se rappela la cruelle scène de la veille ; mais malgré tous ses efforts, hélas! bien chétifs, elle ne put faire un pas, car la troupe de masques qui arrivait s'étant ruée sur les premiers venus, une partie de ceux-ci s'écarta, d'autres refluèrent en avant, et la Mayeux, se trouvant parmi ces derniers, fut pour ainsi dire portée par ce flot de peuple et jetée parmi les groupes les plus rapprochés de la maison du traiteur. Les nouveaux masques étaient beaucoup mieux costumés que les autres ; ils appartenaient à cette classe turbulente et gaie qui fréquente habituellement la Chaumière, le Prado, le Colisée et autres réunions dansantes plus ou moins échevelées, composées généralement d'étudiants, de demoiselles de boutique, de commis marchands, de grisettes, etc.

Cette troupe, tout en ripostant aux plaisanteries des autres masques, semblait attendre avec une grande impatience l'arrivée d'une personne singulièrement désirée. Les paroles suivantes échangées entre pierrots et pierrettes, débardeurs et débardeuses, Turcs et sultanes, ou autres couples assortis, donneront une idée de l'importance des personnages si ardemment désirés. « Leur repas est commandé pour sept heures du matin. Leurs voitures devraient être déjà arrivées. — Oui... mais la *reine Bacchanal* aura voulu conduire la dernière *course* du Prado. — Si j'avais su cela... je serais resté pour la voir, ma reine adorée. — Gobinet, si vous l'appelez encore votre reine adorée, je vous égratigne ; en attendant je vous pince!... — Céleste! finis donc... tu me fais des noirs sur le satin naturel dont maman m'a orné en naissant. — Pourquoi appelez-vous cette Bacchanal votre reine adorée?... qu'est-ce que je vous suis donc, moi? — Tu es mon adorée, mais pas ma reine... car comme il n'y a qu'une lune dans les nuits de la nature, il n'y a qu'une Bacchanal dans les nuits du Prado. — Oh! que c'est joli... gros rien du tout. allez! — Gobinet a raison, elle était superbe, cette nuit, la reine! — Et en train! — Jamais je ne l'ai vue plus gaie. — Et quel costume... étourdissant! — Renversant! — Ébouriffant! — Pulvérisant! — Fulminant! — Il n'y a qu'elle pour en inventer de pareils. — Et quelle danse! — Oh oui! Voilà qui est à la fois déchaîné, ondulé et serpenté. Il n'y a pas une bayadère pareille sous la calotte des cieux! — Gobinet, rendez-moi tout de suite mon châle... vous me l'avez déjà assez abîmé en vous en faisant une ceinture autour de votre gros corps ; je n'ai pas besoin de périr mes effets pour de gros êtres qui appellent les autres femmes des bayadères. — Voyons, Céleste, calme ta fureur... je suis déguisé en Turc ; en parlant de bayadères, je reste dans mon rôle ou à peu près. — Ta Céleste est comme les autres, va, Gobinet, elle est jalouse de la reine Bacchanal. — Jalouse! moi? Ah! par exemple... Si je voulais être aussi

effrontée qu'elle, on parlerait de moi tout autant... Après tout, qu'est-ce qui fait sa réputation? C'est qu'elle a un sobriquet. — Quant à cela, tu n'as rien à lui envier... puisqu'on t'appelle Céleste! — Vous savez bien, Gobinet, que Céleste est mon nom... — Oui, mais il a l'air d'un sobriquet quand on te regarde. — Gobinet, je mettrai encore ça sur votre mémoire... — Et Oscar t'aidera à faire l'addition... n'est-ce pas? — Certainement, et vous verrez le total... Je poserai l'un... et je retiendrai l'autre... et l'autre, ça ne sera pas vous. — Céleste, vous me faites de la peine... je voulais vous dire que votre nom angélique est en bisbille avec votre ravissante petite mine bien autrement lutine que celle de la reine Bacchanal. — C'est ça; maintenant, câlinez-moi, scélérat. — Je te jure sur la tête abhorrée de mon propriétaire que si tu voulais tu aurais autant d'aplomb que la reine Bacchanal, ce qui n'est pas peu dire! — Le fait est que, pour avoir de l'aplomb, la Bacchanal en a... et un fier. — Sans compter qu'elle fascine les municipaux. — Et qu'elle magnétise les sergents de ville. — Ils ont beau vouloir se fâcher... elle finit toujours par les faire rire... — Et ils l'appellent tous *Ma reine*. — Cette nuit encore... elle a charmé un municipal, une vraie rosière, ou plutôt un vrai *rosier* dont la pudeur s'était gendarmée (*gendarmée!* avant les glorieuses, ça aurait été un joli mot). Je disais donc que la pudeur d'un municipal s'était gendarmée pendant que la reine dansait son fameux pas de la *tulipe orageuse*. — Quelle contredanse! *Couche-tout-Nu* et la *reine Bacchanal* ayant pour vis-à-vis *Rose-Pompon* et *Nini-Moulin!* — Et tous quatre frétillant des tulipes de plus en plus orageuses. — A propos, est-ce que c'est vrai ce qu'on dit de Nini-Moulin? — Quoi donc? — Que c'est un homme de lettres qui fait des brochures sur la religion? — Oui, c'est vrai; je l'ai vu souvent chez mon patron, où il se fournit. Mauvais payeur... mais farceur... — Et il fait le dévot? — Je crois bien, quand il le faut; alors, c'est M. Dumoulin gros comme le bras; il roule des yeux, marche le cou de travers et les pieds en dedans... mais une fois qu'il a fait sa parade, il s'évapore dans les bals cancans qu'il idolâtre, et où les femmes l'ont surnommé Nini-Moulin; joignez à ce signalement qu'il boit comme un poisson, et vous connaîtrez le gaillard. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire dans les journaux religieux; aussi les cagots, qu'il met encore plus souvent dedans qu'il ne s'y met lui-même, ne jurent que par lui. Faut voir ses articles ou ses brochures (seulement les voir... pas les lire), on y parle à chaque page du diable et de ses cornes... des fritures désolantes qui attendent les impies et les révolutionnaires... de l'autorité des évêques, du pouvoir du pape... Est-ce que je sais, moi?... Soiffard de Nini-Moulin... va!... Il leur en donne pour leur argent... — Le fait est qu'il est soiffard et crânement chicard... Quels avant-deux il bombardait avec la petite Rose-Pompon dans la contredanse de la tulipe orageuse! — Et quelle bonne tête il avait avec son casque romain et ses bottes à revers!... — Rose-Pompon danse joliment bien aussi; c'est poétiquement tortillé. — Et idéalement cancané! — Oui, mais la reine Bacchanal est à six mille pieds au-dessus du niveau du *cancan* ordinaire... J'en reviens toujours à son pas de cette nuit, la tulipe orageuse. — C'était à l'adorer. — A la vénérer... — C'est-à-dire que si j'étais père de famille, je lui confierais l'édu-

cation de mes fils! — C'est à propos de ce pas-là que le municipal s'est fâché, d'un ton de rosière gendarmée. — Le fait est que le pas était un peu roide. — Roide et roidissime, aussi le municipal s'approche d'elle et lui dit : « — Ah çà! voyons, ma reine... est-ce que c'est pour tout de bon, ce « pas-là? — Mais non! guerrier pudique, » répond la reine, « je l'essaye « seulement une fois tous les soirs afin de le bien danser dans ma vieil- « lesse... c'est un vœu que j'ai fait pour que vous deveniez brigadier... » — Quelle drôle de fille! — Moi je ne comprends pas que ça dure toujours avec Couche-tout-Nu. — Parce qu'il a été ouvrier? — Quelle bêtise!... Ça nous irait bien à nous autres étudiants ou garçons de magasin de faire les fiers!... Non, je m'étonne de la fidélité de la reine... — Le fait est que voilà trois ou quatre bons mois. — Elle en est folle et il en est bête. — Ça doit leur faire une drôle de conversation. — Quelquefois je me demande où diable Couche-tout-Nu prend l'argent qu'il dépense... Il paraît que c'est lui qui a payé les frais de cette nuit, trois voitures à quatre chevaux et le réveille-matin pour vingt personnes à dix francs par tête. — On dit qu'il a hérité... Aussi Nini-Moulin, qui flaire les festins et les bamboches, a fait connaissance avec lui cette nuit... sans compter qu'il doit avoir des vues malhonnêtes sur la reine Bacchanal. — Lui! ah bien oui! il est trop laid; les femmes aiment à l'avoir pour danseur... parce qu'il fait pouffer de rire la galerie; mais voilà tout. La petite Rose-Pompon, qui est si gentille, l'a pris comme chaperon peu compromettant en l'absence de son étudiant. — Ah!... les voitures! voilà les voitures! » cria la foule tout d'une voix.

La Mayeux, forcée de rester auprès des masques, n'avait pas perdu un mot de cet entretien pénible pour elle, car il s'agissait de sa sœur, qu'elle ne voyait plus depuis longtemps; non que la reine Bacchanal eût mauvais cœur; mais le tableau de la profonde misère de la Mayeux, misère qu'elle avait partagée, mais qu'elle n'avait pas eu la force de supporter bien longtemps, causait à cette joyeuse fille des accès de tristesse amère; elle ne s'y exposait plus, ayant en vain voulu faire accepter à sa sœur des secours que celle-ci avait toujours refusés, sachant que leur source ne pouvait être honorable.

« Les voitures!... les voitures! » cria de nouveau la foule en se portant en avant avec enthousiasme, de sorte que la Mayeux, sans le vouloir, se trouva portée au premier rang parmi les gens empressés de voir défiler cette mascarade.

C'était en effet un curieux spectacle. Un homme à cheval, déguisé en postillon, veste bleue brodée d'argent, queue énorme, d'où s'échappaient des flots de poudre, chapeau orné de rubans immenses, précédait la première voiture, en faisant claquer son fouet, et criant à tue-tête : « Place! place à la reine Bacchanal et à sa cour!... » Dans un landau découvert, traîné par quatre chevaux étiques, montés par deux vieux postillons vêtus en diables, s'élevait une véritable pyramide d'hommes et de femmes, assis, debout, perchés, tous dans les costumes les plus fous, les plus grotesques, les plus excentriques : c'était un incroyable fouillis de couleurs éclatantes, de fleurs, de rubans, d'oripeaux et de paillettes. De ce monceau de formes

et d'accoutrements bizarres sortaient des têtes grotesques ou gracieuses, laides ou jolies, mais toutes animées par l'exeltation fébrile d'une folle ivresse, mais toutes tournées avec une expression d'admiration fanatique vers la seconde voiture où la reine Bacchanal trônait en souveraine, pendant qu'on la saluait de ces cris répétés par la foule : « Vive la reine Bacchanal ! »

Cette seconde voiture, landau découvert comme la première, ne contenait que les quatre coryphées du fameux pas de la tulipe orageuse, Nini-Moulin, Rose-Pompon, Couche-tout-Nu et la reine Bacchanal.

Dumoulin, cet écrivain religieux, qui voulait disputer madame de la Sainte-Colombe à l'influence des amis de M. Rodin, son patron, Dumoulin, surnommé Nini-Moulin, debout sur les coussins de devant, eût offert un magnifique sujet d'étude à Callot ou à Gavarni, Gavarni cet éminent artiste qui joint à la verve mordante et à la merveilleuse fantaisie de l'illustre caricaturiste, la grâce, la poésie et la profondeur d'Hogarth. Nini-Moulin, âgé de trente-cinq ans environ, portait très en arrière de la tête un casque romain en papier d'argent; un plumeau à manche de bois rouge surmonté d'une volumineuse touffe de plumes noires, était planté sur le côté de cette coiffure dont il rompait agréablement les lignes peut-être trop classiques. Sous ce casque s'épanouissait la face la plus rubiconde, la plus réjouissante, qui ait jamais été empourprée par les esprits subtils d'un vin généreux. Un nez très-saillant, mais dont la forme primitive se dissimulait modestement sous une luxurlante efflorescence de bourgeons irisés de rouge et de violet, accentuait très-drôlatiquement cette figure absolument imberbe, à laquelle une large bouche à lèvres épaisses et évasées en rebord donnait une expression de jovialité surprenante, qui rayonnait dans ses gros yeux gris à fleur de tête. En voyant ce joyeux bonhomme à panse de Silène, on se demandait comment il n'avait pas cent fois noyé dans le vin ce fiel, cette bile, ce venin dont dégouttaient ses pamphlets contre les ennemis de l'ultramontanisme, et comment ses croyances catholiques pouvaient surnager au milieu de ses débordements bachiques et chorégraphiques. Cette question eût paru insoluble si l'on n'eût réfléchi que les comédiens chargés des rôles les plus noirs, les plus odieux, sont souvent, au demeurant, les meilleurs fils du monde. Le froid étant assez vif, Nini-Moulin portait un carrick entr'ouvert qui laissait voir sa cuirasse à écailles de poisson et son maillot couleur de chair, tranché brusquement au-dessous du mollet par le revers jaune de ses bottes. Penché en avant de la voiture, il poussait des cris de sauvage entrecoupés de ces mots : « Vive la reine Bacchanal ! » Après quoi il faisait grincer et évoluer rapidement une énorme crécelle qu'il tenait à la main.

Couche-tout-Nu, debout à côté de Nini-Moulin, faisait flotter un étendard de soie blanche où étaient écrits ces mots : *Amour et joie à la reine Bacchanal !* Couche-tout-Nu avait vingt-cinq ans environ. Sa figure, intelligente et gaie, encadrée d'un collier de favoris châtains, amaigrie par les veilles et par les excès, exprimait un singulier mélange d'insouciance, de hardiesse, de nonchaloir et de moquerie ; mais aucune passion basse ou méchante n'y avait encore laissé sa fatale empreinte. C'était le type parfait



Nini-Moulin


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

du *Parisien*, dans le sens que l'on donne à cette appellation, soit à l'armée, soit en province, soit à bord des bâtiments de guerre ou de commerce. Ce n'est pas un compliment, et pourtant c'est bien loin d'être une injure; c'est une épithète qui tient à la fois du blâme, de l'admiration et de la crainte; car si, dans cette acception, le Parisien est souvent paresseux et insoumis, il est habile à l'œuvre, résolu dans le danger, et toujours terriblement railleur et goguenard. Couche-tout-Nu était costumé, comme on le dit vulgairement, en *fort* : veste de velours noir à boutons d'argent, gilet écarlate, pantalon à larges raies bleues, châle façon cachemire pour ceinture, à longs bouts flottants, chapeau couvert de fleurs et de rubans. Ce déguisement seyait à merveille à sa tournure dégagée.

Au fond de la voiture, debout sur les coussins, se tenaient Rose-Pompon et la reine Bacchanal. Rose-Pompon, ex-frangeuse de dix-sept ans, avait la plus gentille et la plus drôle de petite mine que l'on pût voir; elle était coquettement vêtue d'un costume de débardeur; sa perruque poudrée à blanc, sur laquelle était crânement posé de côté un bonnet de police orange et vert galonné d'argent, rendait encore plus vif l'éclat de ses yeux noirs et l'incarnat de ses joues potelées; elle portait au cou une cravate orange comme sa ceinture flottante; sa veste juste, ainsi que son étroit gilet en velours vert clair, garni de tresses d'argent, mettaient dans toute sa valeur une taille charmante dont la souplesse devait se prêter merveilleusement aux évolutions du pas de la tulipe orageuse. Enfin son large pantalon, de même étoffe et de même couleur que la veste, était suffisamment indiscret.

La reine Bacchanal s'appuyait d'une main sur l'épaule de Rose-Pompon qu'elle dominait de toute la tête. La sœur de la Mayeux présidait véritablement en souveraine à cette folle ivresse, que sa seule présence semblait inspirer, tant son entrain, sa bruyante animation avaient d'influence sur son entourage. C'était une grande fille de vingt ans environ, leste et bien tournée, aux traits réguliers, à l'air joyeux et tapageur; ainsi que sa sœur, elle avait de magnifiques cheveux châtains et de grands yeux bleus; mais, au lieu d'être doux et timides comme ceux de la jeune ouvrière, ils brillaient d'une infatigable ardeur pour le plaisir. Telle était l'énergie de cette organisation vivace, que malgré plusieurs nuits et plusieurs jours passés en fêtes continuelles, son teint était aussi pur, sa joue aussi rose, son épaule aussi fraîche, que si elle fût sortie le matin même de quelque paisible retraite. Son déguisement, quoique bizarre et d'un caractère singulièrement saltimbanque, lui seyait pourtant à merveille. Il se composait d'une sorte de corsage juste en drap d'or et à longue taille, garni de grosses bouffettes de rubans incarnats qui flottaient sur ses bras nus, et d'une courte jupe aussi en velours incarnat, ornée de passequilles et de paillettes d'or, laquelle jupe ne descendait qu'à moitié d'une jambe à la fois fine et robuste, chaussée de bas de soie blancs et de brodequins rouges à talons de cuivre. Jamais danseuse espagnole n'a eu taille plus hardiment cambrée, plus élastique et, pour ainsi dire, plus frétillante que cette singulière fille, qui semblait possédée du démon de la danse et du mouvement, car presque à chaque instant un gracieux petit balancement de la tête, accompagné d'une

légère ondulation des épaules et des hanches, semblait suivre la cadence d'un orchestre invisible, dont elle marquait la mesure du bout de son pied droit, posé sur le rebord de la portière, de la façon la plus provoquante, car la reine Bacchanal se tenait debout et fièrement campée sur les coussins de la voiture. Une sorte de diadème doré, emblème de sa bruyante royauté, orné de grelots retentissants, ceignait son front ; ses cheveux, nattés en deux grosses tresses, s'arrondissaient autour de ses joues vermeilles et allaient se tordre derrière sa tête ; sa main gauche reposait sur l'épaule de la petite Rose-Pompon, et de sa main droite elle tenait un énorme bouquet dont elle saluait la foule en riant aux éclats. Il serait difficile de rendre ce tableau si bruyant, si animé, si fou, complété par une troisième voiture, remplie, comme la première, d'une pyramide de masques grotesques et extravagants.

Parmi cette foule réjouie, une seule personne contemplait cette scène avec une tristesse profonde ; c'était la Mayeux, toujours maintenue au premier rang des spectateurs, malgré ses efforts pour sortir de la foule. Séparée de sa sœur depuis bien longtemps, elle la revoyait pour la première fois dans toute la pompe de son singulier triomphe, au milieu des cris de joie, des bravos de ses compagnons de plaisir. Pourtant les yeux de la jeune ouvrière se voilèrent de larmes : quoique la reine Bacchanal parût partager l'étourdissante gaieté de ceux qui l'entouraient, quoique sa figure fût radieuse, quoiqu'elle parût jouir de tout l'éclat d'un luxe passager, elle la plaignit sincèrement... elle... pauvre malheureuse, presque vêtue de haillons, qui venait au point du jour chercher du travail pour la journée et pour la nuit... La Mayeux avait oublié la foule pour contempler sa sœur qu'elle aimait tendrement... d'autant plus tendrement, qu'elle la croyait à plaindre... Les yeux fixés sur cette joyeuse et belle fille, sa pâle et douce figure exprimait une pitié touchante, un intérêt profond et douloureux...

Tout à coup, le brillant et gai coup d'œil que la reine Bacchanal promenait sur la foule rencontra le triste et humide regard de la Mayeux... « Ma sœur ! » s'écria Céphyse. (Nous l'avons dit, c'était le nom de la reine Bacchanal.) « Ma sœur !... » Et leste comme une danseuse, d'un saut la reine Bacchanal abandonna son trône ambulant, heureusement alors immobile, et se trouva devant la Mayeux, qu'elle embrassa avec effusion. Tout ceci s'était passé si rapidement, que les compagnons de la reine Bacchanal, encore stupéfaits de la hardiesse de son saut périlleux, ne savaient à quoi l'attribuer ; les masques qui entouraient la Mayeux s'écartèrent frappés de surprise, et la Mayeux, tout au bonheur d'embrasser sa sœur à qui elle rendait ses caresses, ne songea pas au singulier contraste qui devait bientôt exciter l'étonnement et l'hilarité de la foule. Céphyse y songea la première, et, voulant épargner une humiliation à sa sœur, elle se retourna vers la voiture et dit : « Rose-Pompon, jette-moi mon manteau... Et vous, Nini-Moulin, ouvrez vite la portière. » La reine Bacchanal reçut le manteau. Elle en enveloppa prestement la Mayeux, avant que celle-ci, stupéfaite, eût pu faire un mouvement ; la prenant par la main, elle lui dit : « Viens... viens... — Moi !... » s'écria la Mayeux avec effroi, « tu n'y penses pas !... — Il faut

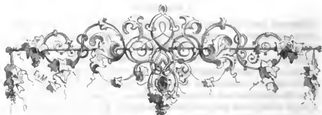


La reine Bacchanal



absolument que je te parle... je demanderai un cabinet... où nous serons seules... Dépêche-toi... bonne petite sœur... devant tout ce monde... ne résiste pas... viens... » La crainte de se donner en spectacle décida la Mayeux, qui d'ailleurs tout étourdie de l'aventure, tremblante, effrayée, suivit presque machinalement sa sœur, qui l'entraîna dans la voiture, dont la portière venait d'être ouverte par Nini-Moulin. Le manteau de la reine Bacchanal cachant les pauvres vêtements et l'infirmité de la Mayeux, la foule n'eut pas à rire, et s'étonna seulement de cette rencontre pendant que les voitures arrivaient à la porte du traiteur de la place du Châtelet.





CHAPITRE LVI.

Les contrastes.

Quelques minutes après la rencontre de la Mayeux et de la reine Bacchanal, les deux sœurs étaient réunies dans un cabinet de la maison du traiteur. « Que je t'embrasse encore, » dit Céphyse à la jeune ouvrière; « au moins maintenant nous sommes seules... tu n'as plus peur?... » Au mouvement que fit la reine Bacchanal pour serrer la Mayeux dans ses bras, le manteau qui l'enveloppait tomba. A la vue de ses misérables vêtements qu'elle avait à peine eu le temps de remarquer sur la place du Châtelet, au milieu de la foule, Céphyse joignit les mains et ne put retenir une exclamation de douloureuse surprise. Puis, s'approchant de sa sœur pour la contempler de plus près, elle prit entre ses mains potelées les mains maigres et glacées de la Mayeux, et examina pendant quelques minutes avec un chagrin croissant cette malheureuse créature souffrante, pâle, amaigrie par les privations et par les veilles, à peine vêtue d'une mauvaise robe de toile usée, rapiécée... « Ah! ma sœur! te revoir ainsi!... » Et ne pouvant prononcer un mot de plus, la reine Bacchanal se jeta au cou de la Mayeux en fondant en larmes; et au milieu de ses sanglots, elle ajouta : « Pardon!... pardon!... — Qu'as-tu, ma bonne Céphyse? » dit la jeune ouvrière profondément émue, et se dégageant doucement des étreintes de sa sœur; « tu me demandes pardon... et de quoi? — De quoi? » reprit Céphyse en relevant son visage inondé de larmes et pourpre de confusion, « n'est-il pas honteux à moi d'être vêtue de ces oripeaux, de dépenser tant d'argent en

folies... lorsque tu es ainsi vêtue, lorsque tu manques de tout... lorsque tu meurs peut-être de misère et de besoin? car je n'ai jamais vu ta pauvre figure si pâle, si fatiguée... — Rassure-toi, bonne sœur... je ne me porte pas mal... j'ai un peu veillé cette nuit... voilà pourquoi je suis pâle... mais... je t'en prie, ne pleure pas... tu me désoles... » La reine Bacchanal venait d'arriver radieuse au milieu d'une foule enivrée, et c'était la Mayeux qui la consolait.

Un incident vint encore rendre ce contraste plus frappant. On entendit tout à coup des cris joyeux dans la salle voisine, et ces mots retentirent, prononcés avec enthousiasme : « Vive la reine Bacchanal!... vive la reine Bacchanal!... » La Mayeux tressaillit, et ses yeux se remplirent de larmes en voyant sa sœur qui, le visage caché dans ses mains, semblait écrasée de honte. « — Céphyse, » lui dit-elle, « je t'en supplie... ne t'afflige pas ainsi... tu me ferais regretter le bonheur de cette rencontre. et j'en suis si heureuse!... il y a si longtemps que je ne t'ai vue... mais qu'as-tu? dis-le-moi... — Tu me méprises peut-être... et tu as raison, » dit la reine Bacchanal en essuyant ses yeux. « — Te mépriser!... moi, mon Dieu... et pourquoi? — Parce que je mène la vie que je mène... au lieu d'avoir comme toi le courage de supporter la misère... »

La douleur de Céphyse était si navrante, que la Mayeux, toujours indulgente et bonne, voulut avant tout consoler sa sœur, la relever un peu à ses propres yeux, et lui dit tendrement : « En la supportant bravement pendant une année, ainsi que tu l'as fait, ma bonne Céphyse, tu as eu plus de mérite et de courage que je n'en aurai, moi, à la supporter toute ma vie. — Ah! ma sœur... ne dis pas cela. — Voyons, franchement..., » reprit la Mayeux, « à quelles tentations une créature comme moi est-elle exposée? Est-ce que naturellement je ne recherche pas l'isolement et la solitude autant que tu recherches la vie bruyante et le plaisir? Quels besoins ai-je, chétive comme je le suis? Bien peu me suffit... — Et ce peu... tu ne l'as pas toujours?... — Non... mais il est des privations que moi, débile et maladive, je puis pourtant endurer mieux que toi;... ainsi, la faim me cause une sorte d'engourdissement... qui se termine par une grande faiblesse... Toi... robuste et vivace... la faim t'exaspère... te donne le délire!... Hélas! tu t'en souviens?... combien de fois je t'ai vue en proie à ces crises douloureuses... lorsque dans notre triste mansarde... ensuite d'un chômage de travail... nous ne pouvions même pas gagner nos quatre francs par semaine, et que nous n'avions rien... absolument rien à manger... car notre fierté nous empêchait de nous adresser aux voisins!... — Cette fierté-là, au moins tu l'as conservée, toi! — Et toi aussi... n'as-tu pas lutté autant qu'il est donné à une créature humaine de lutter?... Mais les forces ont un terme... je te connais bien, Céphyse... c'est surtout devant la faim que tu as cédé... devant la faim et devant cette pénible obligation d'un travail acharné, qui ne te donnait pas même de quoi subvenir aux plus indispensables besoins... — Mais toi... ces privations, tu les endurais, tu les endures encore. — Est-ce que tu peux me comparer à toi? Tiens, » dit la Mayeux en prenant sa sœur par la main et la conduisant devant une glace posée au-dessus d'un canapé. « regarde-toi... crois-tu que Dieu, en te faisant si

belle, en te donant d'un sang vif et ardent, d'un caractère joyeux, remuant, expansif, amoureux du plaisir, a voulu que ta jeunesse se passât au fond d'une mansarde glacée, sans jamais voir le soleil, clouée sur ta chaise, vêtue de haillons, et travaillant sans cesse et saus espoir? Non, car Dieu nous a donné d'autres besoins que ceux de boire et de manger. Même dans notre humble condition, la beauté n'a-t-elle pas besoin d'un peu de parure? La jeunesse n'a-t-elle pas besoin de mouvement, de plaisir et de gaieté? Tous les âges n'ont-ils pas besoin de distractions et de repos? Tu aurais gagné un salaire suffisant pour manger à ta faim, pour avoir un jour ou deux d'amusement par semaine, après un travail quotidien de douze ou quinze heures, pour te procurer la modeste et fraîche toilette que réclame si impérieusement ton charmant visage, tu n'aurais rien demandé de plus, j'en suis certaine, tu me l'as dit cent fois; tu as donc cédé à une nécessité irrésistible, parce que tes besoins sont plus grands que les miens. — C'est vrai..., » répondit la reine Bacchanal d'un air pensif, « si j'avais seulement trouvé à gagner quarante sous par jour... ma vie aurait été tout autre... car dans les commencements... vois-tu, ma sœur, j'étais cruellement humiliée de vivre aux dépens de quelqu'un... — Aussi... as-tu été invinciblement entraînée, ma bonne Céphyse; sans cela je te blâmerais au lieu de te plaindre... Tu n'as pas choisi ta destinée, tu l'as subie... comme je subis la mienne... — Pauvre sœur, » dit Céphyse en embrassant tendrement la Mayeux, « toi si malheureuse, tu m'encourages, tu me consoles.., et ce serait à moi de te plaindre... — Rassure-toi...,» dit la Mayeux, « Dieu est juste et bon : s'il m'a refusé bien des avantages, il m'a donné mes joies comme il t'a donné les tiennes. — Tes joies? — Oui, et de grandes;... sans elles... la vie me serait trop lourde... je n'aurais pas le courage de la supporter, —Je te comprends, » dit Céphyse avec émotion, « tu trouves encore moyen de te dévouer pour les autres, et cela adoucit tes chagrins. — Je fais du moins tout mon possible pour cela, quoique je puisse bien peu; mais aussi quand je réussis, » ajouta la Mayeux en souriant doucement, « je suis heureuse et fière comme une pauvre petite fourmi qui, après bien des peines, a apporté un gros brin de paille au nid commun... Mais ne parlons plus de moi... — Si... parlons-en, je t'en prie, et au risque de te fâcher, » reprit timidement la reine Bacchanal, « je vais te faire encore une proposition que tu as déjà repoussée... Jacques [1] a, je crois, encore de l'argent... nous le dépensons en folies... donnant çà et là à de pauvres gens quand l'occasion se rencontre... Je t'en supplie, laisse-moi venir à ton aide... je le vois à ta pauvre figure, tu as beau vouloir me le cacher, tu t'épuises à force de travail. — Merci, ma chère Céphyse... je connais ton bon cœur; mais je n'ai besoin de rien... Le peu que je gagne me suffit. — Tu me refuses..., » dit tristement la reine Bacchanal, « parce que tu sais que mes droits sur cet argent ne sont pas honorables... Soit... Je comprends ton scrupule... Mais, du moins, accepte un service de Jacques;... il a été ouvrier comme nous... Entre camarades... on s'aide... Je t'en supplie, accepte... ou je croirai que tu me

[1] Nous rappellerons au lecteur que Couche-tout-Nu se nommait Jacques Rennepont, et faisait partie de la descendance de la sœur du Juif Errant.

dédaignes... — Et moi, je croirai que tu me méprises si tu insistes, ma bonne Céphyse, » dit la Mayeux d'un ton à la fois si ferme et si doux, que la reine Bacchanal vit que toute persistance serait inutile. Elle baissa tristement la tête, et une larme roula de nouveau dans ses yeux. « Mon refus t'afflige, » dit la Mayeux en lui prenant la main; « j'en suis désolée; mais réfléchis... et tu me comprendras... — Tu as raison, » dit la reine Bacchanal avec amertume après un moment de silence, « tu ne peux pas accepter... de secours de mon amant... c'était t'outrager que de te le proposer... Il y a des positions si humiliantes, qu'elles souillent jusqu'au bien qu'on voudrait faire. — Céphyse... je n'ai pas voulu te blesser... tu le sais bien. — Oh! va, crois-moi, » reprit la reine Bacchanal, « si étourdie, si gaie que je suis, j'ai quelquefois... des moments de réflexion... même au milieu de mes joies les plus folles... et ces moments-là sont rares, heureusement. — Et à quoi penses-tu, alors? — Je pense que la vie que je mène... n'est guère honnête; alors je veux demander à Jacques une petite somme d'argent, seulement de quoi assurer ma vie pendant un an; alors je fais le projet d'aller te rejoindre et de me remettre peu à peu à travailler. — Eh bien!... cette idée est bonne... pourquoi ne la suis-tu pas? — Parce qu'au moment d'exécuter ce projet, je m'interroge sincèrement, et le courage me manque; je le sens, jamais je ne pourrai reprendre l'habitude du travail, et renoncer à cette vie, tantôt riche comme aujourd'hui, tantôt précaire... mais au moins libre, oisive, joyeuse, insouciante, et toujours mille fois préférable à celle que je mènerais en gagnant quatre francs par semaine. Jamais, d'ailleurs, l'intérêt ne m'a guidée; plusieurs fois j'ai refusé de quitter un amant qui n'avait pas grand'chose pour quelqu'un de riche que je n'aimais pas; jamais je n'ai rien demandé pour moi. Jacques a peut-être dépensé dix mille francs depuis trois ou quatre mois, et nous n'avons que deux mauvaises chambres à peine meublées, car nous vivons toujours dehors comme des oiseaux; heureusement quand je l'ai aimé, il ne possédait rien du tout; j'avais vendu pour cent francs quelques bijoux qu'on m'avait donnés, et mis cette somme à la loterie; comme les fous ont toujours du bonheur, j'ai gagné quatre mille francs. Jacques était aussi gai, aussi fou, aussi en train que moi, nous nous sommes dit: « Nous nous aimons bien; tant que l'argent durera, « nous irons; quand nous n'en aurons plus, de deux choses l'une: ou nous « serons las l'un de l'autre, et alors nous nous dirons adieu; ou bien nous « nous aimerons encore; alors, pour rester ensemble, nous essayerons de « nous remettre au travail; si nous ne le pouvons pas, et que nous tenions « toujours à ne pas nous séparer... un boisseau de charbon fera notre affaire. » — Grand Dieu! » s'écria la Mayeux en pâlissant. « — Rassure-toi donc... nous n'avons pas à en venir là... il nous restait encore quelque chose, lorsqu'un agent d'affaires, qui m'avait fait la cour, mais qui était si laid que ça m'empêchait de voir qu'il était riche, sachant que je vivais avec Jacques, m'a engagée à... Mais pourquoi t'ennuyer de ces détails?... En deux mots, on a prêté de l'argent à Jacques sur quelque chose comme des droits assez douteux, dit-on, qu'il avait à une succession... C'est avec cet argent-là que nous nous amusons;... tant qu'il y en aura... ça ira... — Mais, ma bonne Céphyse, au lieu de dépenser si follement cet argent, pour-

quoi ne pas le placer... et te marier avec Jacques... puisque tu l'aimes? — Oh! d'abord, vois-tu, » répondit en riant la reine Bacchanal, dont le caractère insouciant et gai reprenait le dessus, « placer de l'argent, ça ne vous procure aucun agrément... on a pour tout amusement à regarder un petit morceau de papier qu'on vous donne en échange de ces belles petites pièces d'or avec lesquelles on a mille plaisirs... Quant à me marier, certainement j'aime Jacques comme je n'ai jamais aimé personne; pourtant il me semble que si j'étais mariée avec lui, tout notre bonheur s'en irait, car enfin, comme mon amant, il n'a rien à me dire du passé; mais comme mon mari, il me le reprocherait tôt ou tard, et si ma conduite mérite des reproches, j'aime mieux me les adresser moi-même, j'y mettrai des formes. — A la bonne heure, folle que tu es... mais cet argent ne durera pas toujours... après... comment ferez-vous? — Après... ah bah! Après... c'est dans la lune... demain me paraît toujours devoir arriver dans cent ans;... s'il fallait se dire qu'on mourra un jour... ça ne serait pas la peine de vivre... »

L'entretien de Céphyse et de la Mayeux fut de nouveau interrompu par un tapage effroyable que dominait le bruit aigu et perçant de la crécelle de Nini-Moulin; puis à ce tumulte succéda un chœur de cris inhumains au milieu duquel on distinguait ces mots qui firent trembler les vitres : « La reine Bacchanal! la reine Bacchanal! » La Mayeux tressaillit à ce bruit soudain. « — C'est encore ma cour qui s'impatiente, » lui dit Céphyse en riant cette fois. « — Mon Dieu! » s'écria la Mayeux avec effroi, « si on allait venir te chercher ici?... — Non, non, rassure-toi... — Mais si... entends-tu ces pas?... on marche dans le corridor... on approche... Oh! je t'en conjure, ma sœur, fais que je puisse m'en aller seule... sans être vue de tout ce monde. »

Au moment où la porte s'ouvrait, Céphyse y courut. Elle vit dans le corridor une députation à la tête de laquelle marchaient Nini-Moulin, armé de sa formidable crécelle, Rose-Pompon et Couche-tout-Nu. « La reine Bacchanal! ou je m'empoisonne avec un verre d'eau! » cria Nini-Moulin. « — La reine Bacchanal! ou j'affiche mes bans à la mairie avec Nini-Moulin! » cria la petite Rose-Pompon d'un air déterminé. « — La reine Bacchanal! ou sa cour s'insurge et vient l'enlever! » dit une autre voix. « — Oui, oui, enlevons-la, » répéta un chœur formidable. « — Jacques... entre seul, » dit la reine Bacchanal malgré ces sommations pressantes. Puis s'adressant à sa cour d'un ton majestueux : « Dans dix minutes je suis à vous, et alors tempête infernale! — Vive la reine Bacchanal! » cria Dumoulin en agitant sa crécelle et en se retirant, suivi de la députation, pendant que Couche-tout-Nu entrait seul dans le cabinet.

« Jacques, c'est ma bonne sœur. » lui dit Céphyse. « — Enchanté de vous voir, mademoiselle, » dit Jacques cordialement, « et doublement enchanté, car vous allez me donner des nouvelles du camarade Agricol... Depuis que je joue au millionnaire, nous ne nous voyons plus... mais je l'aime toujours comme un bon et brave compagnon... Vous demeurez dans sa maison... Comment va-t-il? — Hélas! monsieur... il est arrivé bien des malheurs à lui et à sa famille... il est en prison. — En prison! » s'écria Cé-



Couche-tout-Nu



physe. « — Agricol!... en prison!... lui! et pourquoi? » dit Couche-tout-Nu. « — Pour un délit politique qui n'a rien de grave. On avait espéré le faire mettre en liberté sous caution... — Sans doute... pour cinq cents francs, je connais ça..., » dit Couche-tout-Nu. « — Malheureusement cela a été impossible; la personne sur laquelle on comptait... » La reine Bacchanal interrompit la Mayeux, en disant à Couche-tout-Nu : « — Jacques... tu entends... Agricol... en prison, pour cinq cents francs. — Pardieu! je t'entends et je te comprends, tu n'as pas besoin de me faire de signes... Pauvre garçon, et il fait vivre sa mère? — Hélas! oui, monsieur, et c'est d'autant plus pénible que son père est arrivé de Russie, et que sa mère... — Tenez, mademoiselle, » dit Couche-tout-Nu en interrompant encore la Mayeux et lui donnant une bourse, « prenez... tout est payé d'avance ici. voila le restant de mon sac; il y a là dedans vingt-cinq ou trente napoléons; je ne peux pas mieux les finir qu'en m'en servant pour un camarade dans la peine. Donnez-les au père d'Agricol; il fera les démarches nécessaires, et demain Agricol sera à sa forge... où j'aime mieux qu'il soit que moi. — Jacques, embrasse-moi tout de suite, » dit la reine Bacchanal. « — Tout de suite, et encore, et toujours, » dit Jacques en embrassant joyeusement la reine.

La Mayeux hésita un moment; mais songeant qu'après tout cette somme, qui allait être follement dissipée, pouvait rendre la vie et l'espoir à la famille d'Agricol, songeant enfin que ces cinq cents francs remis plus tard à Jacques lui seraient peut-être alors d'une utile ressource, la jeune fille accepta, et, les yeux humides, dit en prenant la bourse : « M. Jacques, j'accepte... vous êtes généreux et bon; le père d'Agricol aura du moins aujourd'hui cette consolation à de bien cruels chagrins... merci, oh! merci. — Il n'y a pas besoin de me remercier, mademoiselle... on a de l'argent, c'est pour les autres comme pour soi... » Les cris recommencèrent plus furieux que jamais, et la crécelle de Nini-Moulin grinça d'une façon déplorable.

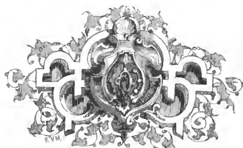
« Céphyse... ils vont tout briser là dedans si tu ne viens pas, et maintenant je n'ai plus de quoi payer la casse, » dit Couche-tout-Nu. « Pardon, mademoiselle..., » ajouta-t-il en riant, « mais, vous le voyez, la royauté a ses devoirs... » Céphyse, émue, tendit les bras à la Mayeux, qui s'y jeta en pleurant de douces larmes. « — Et maintenant, » dit-elle à sa sœur, « quand te reverrai-je? — Bientôt... quoique rien ne me fasse plus de peine que de te voir dans une misère que tu ne veux pas me permettre de soulager... — Tu viendras? tu me le promets? — C'est moi qui vous le promets pour elle, » dit Jacques, « nous irons vous voir, vous et votre voisin Agricol. — Allons... retourne à ta fête, Céphyse... amuse-toi de bon cœur... tu le peux... car M. Jacques va rendre une famille bien heureuse... »

Ce disant, et après que Couche-tout-Nu se fut assuré qu'elle pouvait descendre sans être vue de ses joyeux et bruyants compagnons, la Mayeux descendit furtivement, bien empressée de porter au moins une bonne nouvelle à Dagobert, mais voulant auparavant se rendre rue de Babylone, au pavillon naguère occupé par Adrienne de Cardoville. On saura plus tard la cause de la détermination de la Mayeux.

Au moment où la jeune fille sortait de chez le traiteur, trois hommes bourgeoisement et confortablement vêtus parlaient bas et paraissaient se consulter en regardant la maison du traiteur. Bientôt un quatrième homme descendit précipitamment l'escalier du traiteur. « Eh bien? » dirent les trois autres avec anxiété. « — Il est là... — Tu en es sûr? — Est-ce qu'il y a deux Couche-tout-Nu sur la terre? » répondit l'autre; « je viens de le voir; il est déguisé en fort;... ils sont attablés pour trois heures au moins. — Alors... Attendez-moi là, vous autres... dissimulez-vous le plus possible... Je vas chercher le chef de file, et l'affaire est dans le sac. » Et, disant ces mots, l'un des hommes disparut en courant dans une rue qui aboutissait sur la place.

. . . .

A ce moment, la reine Bacchanal entrait dans la salle du banquet, accompagnée de Couche-tout-Nu, et fut saluée par les acclamations les plus frénétiques. « Maintenant, » s'écria Céphyse avec une sorte d'entraînement fébrile, et comme si elle eût cherché à s'étourdir, « maintenant, mes amis, tempêtes, ouragans, bouleversements, déchaînements et autres tremblements... » Puis, tendant son verre à Nini-Moulin, elle dit : « A boire ! — Vive la reine ! » cria-t-on tout d'une voix.





CHAPITRE LVII.

Le réveille-matin.

La reine Bacchanal, ayant en face d'elle Couche-tout-Nu et Rose-Pompon, Nini-Moulin à sa droite, présidait au repas, dit *réveille-matin*, généreusement offert par Jacques à ses compagnons de plaisir. Ces jeunes gens et ces jeunes filles semblaient avoir oublié les fatigues d'un bal commencé à onze heures du soir et terminé à six heures du matin ; tous ces couples, aussi joyeux qu'amoureux et infatigables, riaient, mangeaient, buvaient avec une ardeur juvénile et pantagruélique ; aussi pendant la première partie du repas, on *causa* peu, on n'entendit que le bruit du choc des verres et des assiettes. La physionomie de la reine Bacchanal était moins joyeuse, mais beaucoup plus animée que de coutume ; ses joues colorées, ses yeux brillants, annonçaient une surexcitation fébrile ; elle voulait s'étourdir à tout prix ; son entretien avec sa sœur lui revenait quelquefois à l'esprit ; elle tâchait d'échapper à ces tristes souvenirs. Jacques regardait Céphyse de temps à autre avec une adoration passionnée ; car, grâce à la singulière

conformité de caractère, d'esprit, de goûts qui existait entre lui et la reine Bacchanal, leur liaison avait des racines beaucoup plus profondes et plus solides que n'en ont d'ordinaire ces attachements éphémères basés sur le plaisir. Céphyse et Jacques ignoraient même toute la puissance d'un amour jusqu'alors environné de joies et de fêtes que nul événement sinistre n'avait encore contrarié. La petite Rose-Pompon, *veuve* depuis quelques jours d'un étudiant qui, afin de pouvoir terminer dignement son carnaval, était retourné dans sa province pour soutirer quelque argent à sa famille sous un de ces fabuleux prétextes dont la tradition se conserve et se cultive soigneusement dans les écoles de droit et de médecine, Rose-Pompon, par un exemple de fidélité rare, et ne voulant pas se compromettre, avait choisi pour chaperon l'inoffensif Nini-Moulin. Ce dernier, débarrassé de son casque, montrait une tête chauve entourée d'une bordure de cheveux noirs et crépus assez longs derrière la nuque. Par un phénomène bachique très-remarquable, à mesure que l'ivresse le gagnait, une sorte de zone empourprée comme sa face épanouie gagnait peu à peu son front et envahissait la blancheur luisante de son crâne.

Rose-Pompon, connaissant la signification de ce symptôme, le fit remarquer à la *société*, et s'écria en riant aux éclats : « Nini-Moulin, prends garde! la marée du vin monte drôlement! — Quand il en aura par-dessus la tête... il sera noyé! » ajouta la reine Bacchanal. « — Oh! reine! ne cherchez pas à me distraire... je médite..., » répondit Dumoulin qui commençait à être ivre, et qui tenait à la main, en guise de coupe antique, un bol à punch rempli de vin, car il méprisait les verres ordinaires qu'il appelait dédaigneusement, en raison de leur médiocre capacité, des *gorgettes*. « — Il médite..., » reprit Rose-Pompon, « Nini-Moulin médite, attention... — Il médite... il est donc malade! — Qu'est-ce qu'il médite? un pas chicard? — Une pose anacréontique et défendue? — Oui, je médite, » reprit gravement Dumoulin, « je médite sur le vin en général et en particulier... le vin, dont le divin Bossuet» (Dumoulin avait l'énorme inconvénient de citer Bossuet lorsqu'il était ivre), « le vin, dont le divin Bossuet, qui était connaisseur, a dit : « *Dans le vin est le courage, la force, la joie, l'ivresse spirituelle* [1]... (quand on a de l'esprit, bien entendu), » ajouta Nini-Moulin en manière de parenthèse. « — Alors j'adore ton Bossuet, » dit Rose-Pompon. « — Quant à ma méditation particulière, elle porte sur la question de savoir si le vin des noces de Cana était rouge ou blanc... tantôt j'interroge le vin blanc, tantôt le rouge... tantôt tous les deux à la fois. — C'est aller au fond de la question, » dit Couche-tout-Nu. « — Et surtout au fond des bouteilles, » dit la reine Bacchanal. « — Comme vous le dites, ô Majesté... et j'ai déjà fait, à force d'expériences et de recherches, une grande découverte, à savoir : que si le vin des noces de Cana était rouge... — Il n'était pas blanc, » dit judicieusement Rose-Pompon. « — Et si j'arrivais à la conviction qu'il n'était ni blanc ni rouge? » demanda Dumoulin d'un air magistral. « — C'est que vous seriez gris, mon gros, » répondit Couche-tout-Nu. « — L'époux de la reine dit vrai... Voilà ce qui arrive lorsqu'on

[1] Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, VIe jour. l. IV.

est trop altéré de science; mais c'est égal, d'études en études, sur cette question à laquelle j'ai voué ma vie, j'atteindrai la fin de ma respectable carrière, en donnant à ma soif une couleur suffisamment historique... théo...lo...gique et ar...chéo...lo...gique. » Il faut renoncer à peindre la réjouissante grimace et le non moins réjouissant accent avec lequel Dumoulin prononça et scanda ces derniers mots, qui provoquèrent une hilarité prolongée. « Archéologipe..., » dit Rose-Pompon, « qu'est-ce que c'est que ça? Ça a-t-il une queue? Ça va-t-il sur l'eau? — Laisse donc, » reprit la reine Bacchanal, « ce sont des mots de savant ou d'escamoteur, c'est comme les tournures en crinoline... ça bouffe... et voilà tout... J'aime mieux boire... versez, Nini-Moulin... du champagne. Rose-Pompon, à la santé de ton Philémon... à son retour... — Buvons plutôt au succès de la carotte de longueur qu'il espère tirer à son embêtante et pingre famille pour finir son carnaval, » dit Rose-Pompon; « heureusement son plan de carotte n'est pas mauvais... — Rose-Pompon! » s'écria Nini-Moulin, « si vous avez commis ce calembour avec ou sans intention, venez m'embrasser... ma fille. — Merci!... et mon époux, qu'est-ce qu'il dirait? — Rose-Pompon... je peux vous rassurer... Saint Paul... entendez-vous, l'apôtre saint Paul?... — Eh bien! après... bon apôtre? — Saint Paul a dit formellement : « *Que* « *ceux qui sont mariés doivent vivre comme s'ils n'avaient pas de femme...* » — Qu'est-ce que ça me fait, à moi?... ça regarde Philémon. — Oui, » reprit Nini-Moulin, « mais le divin Bossuet, tout gobichonneur et chafriolant ce jour-là, ajoute, en citant saint Paul : « *Et, par conséquent, les femmes* « *mariées doivent vivre comme n'ayant pas de mari...* [1]. » Il ne me reste plus qu'à vous tendre d'autant plus les bras, ô Rose-Pompon! que Philémon n'est pas même votre époux... — Je ne dis pas; mais vous êtes trop laid!... — C'est une raison... alors je bois à la santé du plan de Philémon!... Faisons nos vœux pour qu'il lui produise une carotte monstre!... — A la bonne heure, » dit Rose-Pompon, « à la santé de cet intéressant légume, si nécessaire à l'existence des étudiants. — Et autres carottivores! » ajouta Dumoulin. Ce toast rempli d'à-propos fut accueilli par d'unanimes acclamations. « Avec la permission de Sa Majesté et de sa cour, » reprit Dumoulin, « je propose un toast à la réussite d'une chose qui m'intéresse et qui a quelque ressemblance analogique avec la carotte de Philémon... J'ai dans l'idée que ce toast me portera bonheur. — Voyons la chose... — Eh bien! à la santé de mon mariage, » dit Dumoulin en se levant. Ces mots provoquèrent une explosion de cris, d'éclats de rire, de trépignements formidables. Nini-Moulin criait, trépignait, riait plus fort que les autres, ouvrant une bouche énorme, et ajoutant à ce tintamarre assourdissant le bruit aigu de sa crécelle qu'il reprit sous sa chaise où il l'avait déposée. Lorsque cet ouragan fut un peu calmé, la reine Bacchanal se leva et dit : « Je bois à la santé de la future madame Nini-Mouline. — O reine, vos procédés me touchent si sensiblement, que je vous laisse lire au fond de mon cœur le nom de mon épouse future, » s'écria Dumoulin; « elle se nomme madame veuve Honorée-Modeste-Messaline-Angèle de la Sainte-

[1] *Traité de la concupiscence*, t. IV.

Colombe... — Bravo... bravo... — Elle a soixante ans, et plus de mille livres de rente qu'elle n'a de poils à sa moustache grise et de rides au visage; son embonpoint est si imposant, qu'une de ses robes pourrait servir de tente à l'honorable société; aussi j'espère vous présenter ma future épouse le mardi gras en costume de bergère qui vient de dévorer son troupeau; on voulait la convertir, moi je me charge de la divertir, elle aimera mieux ça; il faut donc que vous m'aidiez à la plonger dans les bouleversements les plus bachiques et les plus cancaniques. — Nous la plongerons dans tout ce que vous voudrez. — C'est le cancan en cheveux blancs, » chantonna Rose-Pompon sur un air connu. « — Ça imposera aux sergents de ville. — On leur dira : « Respectez-la... votre mère aura peut-être un jour son âge.»

Tout à coup la reine Bacchanal se leva. Sa physionomie avait une singulière expression de joie amère et sardonique; d'une main elle tenait son verre plein. « On dit que le choléra approche avec ses bottes de sept lieues..., » s'écria-t-elle. « Je bois au choléra! » Et elle but. Malgré la gaieté générale, ces mots firent une impression sinistre; une sorte de frisson électrique parcourut l'assemblée; presque tous les visages devinrent tout à coup sérieux. « — Ah! Céphyse!... » dit Jacques d'un ton de reproche. « — Au choléra!... » reprit intrépidement la reine Bacchanal, « qu'il épargne ceux qui ont envie de vivre... et qu'il fasse mourir ensemble ceux qui ne veulent pas se quitter... » Jacques et Céphyse échangèrent rapidement un regard, qui échappa à leurs joyeux compagnons, et pendant quelque temps la reine Bacchanal resta muette et pensive. « — Ah! comme ça... c'est différent, » reprit Rose-Pompon d'un air crâne. « Au choléra!... afin qu'il n'y ait plus que de bons enfants sur la terre... » Malgré cette variante, l'impression était toujours sourdement pénible. Dumoulin voulut couper court à ce triste sujet d'entretien, et s'écria : « — Au diable les morts! vivent les vivants! Et à propos de vivants et de bons vivants, je demanderai à porter une santé chère à notre joyeuse reine, la santé de notre amphitryon; malheureusement, j'ignore son respectable nom, puisque j'ai seulement l'avantage de le connaître depuis cette nuit; il m'excusera donc si je me borne à porter la santé de Couche-tout-Nu, nom qui n'effarouche en rien ma pudeur, car Adam ne se couchait jamais autrement. Va donc pour Couche-tout-Nu. — Merci, mon gros, » dit gaiement Jacques; « si j'oubliais votre nom, moi, je vous appellerais *Qui-veut-Boire*, et je suis bien sûr que vous répondriez : Présent! — Présent... présentissime, » dit Dumoulin en faisant le salut militaire d'une main et tendant son bol de l'autre. « — Du reste, quand on a trinqué ensemble, » reprit cordialement Couche-tout-Nu, « il faut se connaître à fond... Je me nomme Jacques Rennepont. — Rennepont! » s'écria Dumoulin en paraissant frappé de ce nom, malgré sa demi-ivresse, « vous vous appelez Rennepont? — Tout ce qu'il y a de plus Rennepont... Ça vous étonne? — C'est qu'il y a une ancienne famille de ce nom... les comtes de Rennepont. — Ah bah! vraiment! » dit Couche-tout-Nu en riant. « — Les comtes de Rennepont, qui sont aussi ducs de Cardoville, » ajouta Dumoulin. « — Ah çà! voyons, mon gros, est-ce que je vous fais l'effet de devoir le jour à une pareille famille... moi, ouvrier en goguettes et en gogaille? — Vous!... ouvrier? Ah çà, mais nous tombons



Rose-Pompon


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

dans les Mille et une Nuits! » s'écria Dumoulin, de plus en plus surpris; « vous nous payez un repas de Balthazar avec accompagnement de voitures à quatre chevaux, et vous êtes ouvrier?... Dites-moi vite votre métier... j'en suis, et j'abandonne la vigne du Seigneur où je provigne tant bien que mal. — Ah çà! n'allez pas croire, dites donc, que je suis ouvrier en billets de banque ou en monnaie *trompe-l'œil!* » dit Jacques en riant. « — Ah! camarade... une telle supposition... — Est pardonnable à voir le train que je mène... Mais je vas vous rassurer... Je dépense un héritage. — Vous mangez et vous buvez un oncle sans doute? » dit gracieusement Dumoulin. « — Ma foi... je n'en sais rien... — Comment? vous ignorez l'espèce de ce que vous mangez? — Figurez-vous d'abord que mon père était chiffonnier... — Ah! diable!... » dit Dumoulin assez décontenancé quoiqu'il fût généralement peu scrupuleux sur le choix de ses compagnons de bouteille; mais, son premier étonnement passé, il reprit avec une aménité charmante: « Mais il y a des chiffonniers... du plus haut mérite... — Pardieu! vous croyez rire..., » dit Jacques, « et pourtant vous avez raison; mon père était un homme d'un fameux mérite, allez! il parlait grec et latin comme un vrai savant, et il me disait toujours que pour les mathématiques il n'avait pas son pareil... sans compter qu'il avait beaucoup voyagé... — Mais alors, » reprit Dumoulin que la surprise dégrisait, « vous pourriez bien être de la famille des comtes de Rennepont. — Dans ce cas-là, » dit Rose-Pompon en riant, « votre père *chiffonnait* en amateur, et pour l'honneur. — Non! non! misère de Dieu! c'était bien pour vivre, » reprit Jacques; « mais dans sa jeunesse il avait été à son aise... à ce qu'il paraît, ou plutôt à ce qu'il ne paraissait plus; dans son malheur, il s'était adressé à un parent riche qu'il avait; mais le parent riche lui avait dit « Merci! » Alors il a voulu utiliser son grec, son latin et ses mathématiques. Impossible. Il paraît qu'alors Paris grouillait de savants. Alors, plutôt que de crever de faim... il a cherché son pain au bout de son crochet, et il l'y a, ma foi, trouvé, car j'en ai mangé pendant deux ans lorsque je suis venu vivre avec lui après la mort d'une tante avec qui j'étais à la campagne. — Votre respectable père était alors une manière de philosophe, » dit Dumoulin; « mais à moins qu'il n'ait trouvé un héritage au coin d'une borne .. je ne vois pas trop venir l'héritage dont vous parlez. — Attendez donc la fin de la chanson. A l'âge de douze ans je suis entré apprenti dans la fabrique de M. Tripeaud; deux ans après, mon père est mort d'accident, me laissant le mobilier de notre grenier: une paillasse, une chaise et une table, de plus; dans une mauvaise boîte à eau de Cologne, des papiers, à ce qu'il paraît, écrits en anglais, et une médaille de bronze qui, avec sa chaîne, pouvait bien valoir dix sous... Il ne m'avait jamais parlé de ces papiers. Ne sachant pas à quoi ils étaient bons, je les avais laissés au fond d'une vieille malle au lieu de les brûler; bien m'en a pris, car, sur ces papiers-là, on m'a prêté de l'argent. — Quel coup du ciel! » dit Dumoulin. « Ah çà! mais on savait donc que vous les aviez? — Oui, un de ces hommes qui sont à la piste des vieilles créances est venu trouver Céphyse, qui m'en a parlé; après avoir lu les papiers, l'homme m'a dit que l'affaire était douteuse, mais qu'il me prêterait dessus dix mille francs, si je voulais... Dix mille francs!... c'était un

trésor... j'ai accepté tout de suite... — Mais vous auriez dû penser que ces créances devaient avoir une assez grande valeur... — Ma foi, non... puisque mon père, qui devait en savoir la valeur, n'en avait pas tiré parti... et puis, dix mille francs, en beaux et bons écus... qui vous tombent on ne sait d'où... ça se prend toujours, et tout de suite... et j'ai pris... Seulement, l'agent d'affaires m'a fait signer une lettre de change de... de garantie... oui, c'est ça, de garantie. — Vous l'avez signée? — Qu'est-ce que ça me faisait?... c'était une pure formalité, m'a dit l'homme d'affaires; et il disait vrai, puisqu'elle est échue il y a une quinzaine de jours et que je n'en ai pas entendu parler... Il me reste encore un millier de francs chez l'agent d'affaires, que j'ai pris pour caissier... vu qu'il avait la caisse... Et voilà, mon gros, comment je ribote à mort du matin au soir, depuis mes dix mille francs, joyeux comme un pinson d'avoir quitté mon gueux de bourgeois, M. Tripeaud. » En prononçant ce nom, la physionomie de Jacques, jusqu'alors joyeuse, s'assombrit tout à coup. Céphyse, qui n'était plus sous l'impression pénible qui l'avait un moment absorbée, regarda Jacques avec inquiétude, car elle savait à quel point le nom de M. Tripeaud l'irritait. « M. Tripeaud, » reprit Couche-tout-Nu, « en voilà un qui rendrait les bons méchants, et les méchants pires... On dit bon cavalier... bon cheval; on devrait dire bon maître, bon ouvrier... misère de Dieu! Quand je pense à cet homme-là!... » Et Couche-tout-Nu frappa violemment du poing sur la table. « — Voyons, Jacques, pense à autre chose, » dit la reine Bacchanal; « Rose-Pompon... fais-le donc rire... — Je n'en ai plus envie, de rire, » répondit Jacques d'un ton brusque et encore animé par l'exaltation du vin, « c'est plus fort que moi; quand je pense à cet homme-là... je m'exaspère! fallait l'entendre!... « Gredins d'ouvriers... canailles d'ouvriers! *ils crient « qu'ils n'ont pas de pain dans le ventre,* » disait M. Tripeaud, « *eh bien! on leur « y mettra des baïonnettes...* [1] ça les calmera... » Et les enfants... dans sa fabrique... fallait les voir... pauvres petits... travaillant aussi longtemps que des hommes... s'exténuant et crevant à la douzaine... Mais bah! après tout, ceux-là morts, il en venait toujours bien d'autres... Ce n'est pas comme des chevaux qu'on ne peut remplacer qu'en payant. — Allons, décidément, vous n'aimez pas votre ancien patron, » dit Dumoulin de plus en plus surpris de l'air sombre et soucieux de son amphitryon, et regrettant que la conversation eût pris ce tour sérieux; aussi dit-il quelques mots à l'oreille de la reine Bacchanal, qui lui répondit par un signe d'intelligence. « — Non... je n'aime pas M. Tripeaud, » reprit Couche-tout-Nu, « je le hais, savez-vous pourquoi? c'est que c'est de sa faute autant que de la mienne si je suis devenu un bambocheur; je ne dis pas ça pour me vanter, mais c'est vrai... Étant gamin et apprenti chez lui, j'étais tout cœur, tout ardeur, et si enragé pour l'ouvrage, que j'ôtais ma chemise pour travailler; c'est même à propos de ça qu'on m'a baptisé Couche-tout-Nu... Eh bien! j'avais beau me tuer, m'éreinter... jamais un mot pour m'encourager; j'arrivais le premier à l'atelier, j'en sortais le dernier... rien; on ne s'en apercevait seulement pas... Un jour je suis blessé sur la mécanique... on

[1] Ce mot atroce a été dit lors des malheureux événements de Lyon.

me porte à l'hôpital... j'en sors... tout faible encore ; c'est égal, je reprends mon travail... je ne me rebutais pas ;... les autres, qui savaient de quoi il en retournait, et qui connaissaient le patron, avaient beau me dire : « Est-il « serin de s'échiner ainsi, ce petit-là !... qu'est-ce qu'il en retirera ?... Mais « fais donc ton ouvrage tout juste, imbécile, il n'en sera ni plus ni moins. » C'est égal, j'allais toujours; enfin un jour, un vieux brave homme, qu'on appelait le père Arsène (il travaillait depuis longtemps dans la maison, et c'était un modèle de bonne conduite); un jour donc le père Arsène est mis à la porte, parce que ses forces diminuaient trop. C'était pour lui le coup de la mort ; il avait une femme infirme, et à son âge, faible comme il était, il ne pouvait se placer ailleurs... Quand le chef d'atelier lui apprend son renvoi, le pauvre bonhomme ne pouvait pas le croire ; il se met à pleurer de désespoir. En ce moment, M. Tripeaud passe... le père Arsène le supplie à mains jointes de le garder à moitié prix. « Ah çà ! » lui dit M. Tripeaud en levant les épaules, « est-ce que tu crois que je vais faire de ma « fabrique une maison d'invalides ? Tu ne peux plus travailler, va-t'en. « — Mais j'ai travaillé pendant quarante ans de ma vie, qu'est-ce que vous « voulez que je devienne? mon Dieu! » disait le pauvre père Arsène. « — Est-ce que ça me regarde, moi ? » lui répond M. Tripeaud. Et, s'adressant à son commis : « Faites le décompte de sa semaine et qu'il « file. » Le père Arsène a filé ; oui... il a filé... mais le soir, lui et sa vieille femme se sont asphyxiés. Or, voyez-vous, j'étais gamin ; mais l'histoire du père Arsène m'a appris une chose, c'est qu'on avait beau se crever de travail, ça ne profitait jamais qu'aux bourgeois, qu'ils ne vous en savaient seulement pas gré, et qu'on n'avait en perspective pour ses vieux jours que le coin d'une borne pour y crever. Alors tout mon beau feu s'est éteint, je me suis dit : « Qu'est-ce qu'il m'en reviendra de faire plus que je ne dois ? « Est-ce que, quand mon travail rapporte des monceaux d'or à M. Tripeaud, « j'en ai seulement un atome? » Aussi, comme je n'avais aucun avantage d'amour-propre ou d'intérêt à travailler, j'ai pris le travail en dégoût, j'ai fait tout juste ce qu'il fallait pour gagner ma paye ; je suis devenu flâneur, paresseux, bambocheur, et je me disais : « Quand ça m'ennuiera par trop de « travailler, je ferai comme le père Arsène et sa femme... »

Pendant que Jacques se laissait emporter malgré lui à ces pensées amères, les autres convives, avertis par la pantomime expressive de Dumoulin et de la reine Bacchanal, s'étaient tacitement concertés ; aussi, à un signe de la reine Bacchanal qui sauta sur la table, renversant du pied les bouteilles et les verres, tous se levèrent en criant avec accompagnement de la crécelle de Nini-Moulin : « La tulipe orageuse !... on demande le quadrille de la tulipe orageuse ! » A ces cris joyeux, qui éclatèrent comme une bombe, Jacques tressaillit ; puis, après avoir regardé ses convives avec étonnement, il passa la main sur son front comme pour chasser les idées pénibles qui le dominaient, et cria : « Vous avez raison. En avant deux, et vive la joie... ! »

En un moment la table, enlevée par des bras vigoureux, fut reléguée à l'extrémité de la grande salle du banquet, les spectateurs s'entassèrent sur les chaises, sur des banquettes, sur le rebord des fenêtres, et, chantant en chœur l'air si connu des *Étudiants*, remplacèrent l'orchestre, afin d'accom-

pagner la contredanse formée par Couche-tout-Nu, la reine Bacchanal, Nini-Moulin et Rose-Pompon. Dumoulin, confiant sa crécelle à un des convives, reprit son exorbitant casque romain à plumeau; il avait mis bas son carrick au commencement du festin; il apparaissait donc dans toute la splendeur de son déguisement. Sa cuirasse à écailles se terminait congrûment par une jaquette de plumes semblable à celle que portent les sauvages de l'escorte du bœuf gras. Nini-Moulin avait le ventre gros et les jambes grêles, aussi ses tibias flottaient à l'aventure dans l'évasement de ses larges bottes à revers. La petite Rose-Pompon, son bonnet de police de travers, les deux mains dans les poches de son pantalon, le buste un peu penché en avant et ondulant de droite à gauche sur ses hanches, fit en avant deux avec Nini-Moulin; celui-ci, ramassé sur lui-même, s'avançait par soubresauts, la jambe gauche repliée, la jambe droite lancée en avant, la pointe du pied en l'air et le talon glissant sur le plancher; de plus il frappait sa nuque de sa main gauche, tandis que, par un mouvement simultané, il étendait vivement son bras droit comme s'il eût voulu *jeter de la poudre aux yeux* de ses vis-à-vis.

Ce départ eut le plus grand succès, on l'applaudissait bruyamment, quoiqu'il ne fût que l'innocent prélude du pas de la tulipe orageuse, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit; un des garçons, ayant un instant cherché Couche-tout-Nu des yeux, courut à lui et lui dit quelques mots à l'oreille. « Moi! » s'écria Jacques en riant aux éclats, « quelle farce! » Le garçon ayant ajouté quelques mots, la figure de Couche-tout-Nu exprima tout à coup une assez vive inquiétude, et il répondit au garçon : « A la bonne heure!... j'y vais. » Et il fit quelques pas vers la porte. « — Qu'est-ce qu'il y a donc, Jacques? » demanda la reine Bacchanal, assez surprise. « — Je reviens tout de suite... quelqu'un va me remplacer; dansez toujours, » dit Couche-tout-Nu. Et il sortit précipitamment. « — C'est quelque chose qui n'aura pas été porté sur la carte, » dit Dumoulin, « il va revenir. — C'est cela..., » dit Céphyse, « maintenant le cavalier seul, » dit-elle au remplaçant de Jacques. Et la contredanse continua.

Nini-Moulin venait de prendre Rose-Pompon de la main droite et la reine Bacchanal de la main gauche, afin de balancer entre elles deux, figure dans laquelle il était étourdissant de bouffonnerie, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, et le garçon que Jacques avait suivi s'approcha vivement de Céphyse d'un air consterné, et lui parla à l'oreille, ainsi qu'il avait parlé à Couche-tout-Nu. La reine Bacchanal devint pâle, poussa un cri perçant, se précipita vers la porte et sortit en courant sans prononcer une parole, laissant ses convives stupéfaits.





CHAPITRE LVIII.

Les adieux

La reine Bacchanal, suivant le garçon du traiteur, arriva au bas de l'escalier. Un fiacre était à la porte. Dans ce fiacre elle vit Couche-tout-Nu avec un des hommes qui, deux heures auparavant, stationnaient sur la place du Châtelet.

A l'arrivée de Céphyse, l'homme descendit et dit à Jacques en tirant sa montre : « Je vous donne un quart d'heure... c'est tout ce que je peux faire pour vous, mon brave garçon ;... après cela... en route... N'essayez pas de nous échapper, nous veillerons aux portières tant que le fiacre restera là. »

D'un bond, Céphyse fut dans la voiture. Trop émue pour avoir parlé jusque-là, elle s'écria, en s'asseyant à côté de Jacques, et en remarquant sa pâleur : « Qu'y a-t-il ? Que te veut-on ? — On m'arrête pour dettes,... » dit Jacques d'une voix sombre. « — Toi ? » s'écria Céphyse avec un cri déchirant. « — Oui, pour cette lettre de change de garantie que l'agent d'affaires m'a

fait signer... et il disait que c'était seulement une formalité... Brigand! — Mais, mon Dieu, tu as de l'argent chez lui... qu'il prenne toujours cela en à-compte. — Il ne me reste pas un sou; il m'a fait dire par les recors qu'il ne me donnerait pas les derniers mille francs, puisque je n'avais pas payé la lettre de change... — Alors, courons chez lui le prier, le supplier de te laisser en liberté; c'est lui qui est venu te proposer de te prêter cet argent; je le sais bien, puisque c'est à moi qu'il s'est d'abord adressé. Il aura pitié. — De la pitié... un agent d'affaires?... allons donc!... — Ainsi rien... plus rien!... » s'écria Céphyse en joignant les mains avec angoisse. Puis elle reprit : « Mais il doit y avoir quelque chose à faire... Il t'avait promis... — Ses promesses, tu vois comme il les tient, » reprit Jacques avec amertume; « j'ai signé sans savoir seulement ce que je signais; l'échéance est passée, il est en règle... Il ne me servirait de rien de résister, on vient de m'expliquer tout cela... — Mais on ne peut te retenir longtemps en prison! c'est impossible. — Cinq ans... si je ne paye pas... Et comme je ne pourrai jamais payer, mon affaire est sûre. — Ah! quel malheur! quel malheur! Et ne pouvoir rien! » dit Céphyse en cachant sa tête entre ses mains. « — Écoute, Céphyse, » reprit Jacques d'une voix douloureusement émue, « depuis que je suis là je ne pense qu'à une chose... à ce que tu vas devenir. — Ne t'inquiète pas de moi... — Que je ne m'inquiète pas de toi! mais tu es folle... Comment feras-tu? Le mobilier de nos deux chambres ne vaut pas deux cents francs. Nous dépensions si follement que nous n'avons pas seulement payé notre loyer. Nous devons trois termes... il ne faut donc pas compter sur la vente de nos meubles... je te laisse sans un sou... Au moins moi, en prison, on me nourrit... mais toi... comment vivras-tu? — A quoi bon se chagriner d'avance? — Je te demande comment tu vivras demain, » s'écria Jacques. « — Je vendrai mon costume, quelques effets, je t'enverrai la moitié de l'argent, je garderai le reste; ça me fera quelques jours. — Et après? après? — Après?... Dame... alors... je ne sais pas, moi, mon Dieu, que veux-tu que je te dise?... après, je verrai... — Écoute, Céphyse, » reprit Jacques avec une amertume navrante, « c'est maintenant... que je vois comme je t'aime... j'ai le cœur serré comme dans un étau en pensant que je vas te quitter... ça me donne le frisson de ne pas savoir ce que tu deviendras... » Puis. passant la main sur son front, Jacques ajouta : « Vois-tu... ce qui nous a perdus, c'est de nous dire toujours : « Demain n'arrivera pas; » et tu le vois, demain arrive. Une fois que je ne serai plus près de toi, une fois que tu auras dépensé le dernier sou de ces hardes que tu vas vendre... incapable de travailler comme tu l'es maintenant... que feras-tu?... veux-tu que je te le dise, moi... ce que tu feras? tu m'oublieras et... » Puis, comme s'il eût reculé devant sa pensée, Jacques s'écria avec rage et désespoir : « Misère de Dieu! si cela devait arriver, je me briserais la tête sur un pavé! »

Céphyse devina la réticence de Jacques; elle lui dit vivement en se jetant à son cou : « Moi? un autre amant... jamais! car je suis comme toi. maintenant je vois combien je t'aime. — Mais pour vivre?... ma pauvre Céphyse! pour vivre? — Eh bien!... j'aurai du courage, j'irai habiter avec ma sœur comme autrefois... je travaillerai avec elle; ça me donnera toujours du pain... Je ne sortirai que pour aller te voir... D'ici à quelques

jours, l'homme d'affaires, en réfléchissant, pensera que tu ne peux pas lui payer dix mille francs, et il te fera mettre en liberté; j'aurai repris l'habitude du travail... tu verras... tu verras!... tu reprendras aussi cette habitude; nous vivrons pauvres, mais tranquilles... Après tout, nous nous serons au moins bien amusés pendant six mois... tandis que tant d'autres n'ont de leur vie connu le plaisir; crois-moi, mon bon Jacques, ce que je te dis est vrai... cette leçon me profitera. Si tu m'aimes, n'aie pas la moindre inquiétude; je te dis que j'aimerais cent fois mieux mourir que d'avoir un autre amant. — Embrasse-moi... , » dit Jacques les yeux humides, « je te crois... je te crois... tu me redonnes du courage... et pour maintenant et pour plus tard ;... tu as raison, il faut tâcher de nous remettre au travail, ou sinon... le boisseau de charbon du père Arsène... car vois-tu, » ajouta Jacques d'une voix basse et en frémissant, « depuis six mois... j'étais comme ivre; maintenant je me dégrise... et je vois où nous allions... Une fois à bout de ressources, je serais peut-être devenu un voleur, et toi... une... — Oh! Jacques, tu me fais peur, ne dis pas cela, » s'écria Céphyse en interrompant Couche-tout-Nu, « je te le jure, je retournerai chez ma sœur, je travaillerai... j'aurai du courage... »

La reine Bacchanal en ce moment était très-sincère; elle voulait résolûment tenir sa parole ; son cœur n'était pas encore complétement perverti; la misère, le besoin avaient été pour elle, comme pour tant d'autres, la cause et même l'excuse de son égarement; jusqu'alors elle avait du moins toujours suivi l'attrait de son cœur, sans aucune arrière-pensée basse et vénale; la cruelle position où elle voyait Jacques exaltait encore son amour; elle se croyait assez sûre d'elle-même pour lui jurer d'aller reprendre auprès de la Mayeux cette vie de labeur aride et incessant, cette vie de douloureuses privations qu'il lui avait été déjà impossible de supporter, et qui devait lui être bien plus pénible encore depuis qu'elle s'était habituée à une vie oisive et dissipée. Néanmoins les assurances qu'elle venait de donner à Jacques calmèrent un peu le chagrin et les inquiétudes de cet homme; il avait assez d'intelligence et de cœur pour s'apercevoir que la pente fatale où il s'était jusqu'alors laissé aveuglément entraîner, le conduisait lui et Céphyse droit à l'infamie.

Un des recors ayant frappé à la portière dit à Jacques : « Mon garçon, il ne vous reste que cinq minutes, dépêchez-vous. — Allons, ma fille... du courage, » dit Jacques. « — Sois tranquille... j'en aurai... tu peux y compter... — Tu ne vas pas remonter là-haut? — Non, oh, non !... » dit Céphyse. « Cette fête, je l'ai en horreur maintenant. — Tout est payé d'avance... je vais faire dire à un garçon de prévenir qu'on ne nous attende pas, » reprit Jacques. « Ils vont être bien étonnés, mais c'est égal... — Si tu pouvais seulement m'accompagner... jusqu'à chez nous, » dit Céphyse, « cet homme le permettrait peut-être, car enfin tu ne peux pas aller à Sainte-Pélagie habillé comme ça. — C'est vrai, il ne te refusera pas de m'accompagner; mais comme il sera avec nous dans la voiture, nous ne pourrons plus rien nous dire devant lui... Aussi... laisse-moi pour la première fois de ma vie te parler raison... Souviens-toi bien de ce que je te dis, ma bonne Céphyse... ça peut d'ailleurs s'adresser à moi comme à toi, » reprit Jacques d'un ton

grave et pénétré, « reprends aujourd'hui l'habitude du travail... Il a beau être pénible, ingrat, c'est égal... n'hésite pas, car tu oublierais bientôt l'effet de cette leçon; comme tu dis, plus tard il ne serait plus temps, et alors tu finirais comme tant d'autres pauvres malheureuses... tu m'entends... — Je t'entends..., » dit Céphyse en rougissant; « mais j'aimerais mieux cent fois la mort qu'une telle vie... — Et tu aurais raison ;... car dans ce cas-là, vois-tu, » ajouta Jacques d'une voix sourde et concentrée, « je t'y aiderais... à mourir. — J'y compte bien, Jacques..., » répondit Céphyse en embrassant son amant avec exaltation. Puis elle ajouta tristement : « Vois-tu, c'était comme un pressentiment, lorsque tout à l'heure je me suis sentie toute chagrine, sans savoir pourquoi, au milieu de notre gaicté... et que je buvais au choléra... pour qu'il nous fasse mourir ensemble... — Eh bien !... qui sait s'il ne viendra pas, le choléra? » reprit Jacques d'un air sombre, « ça nous épargnerait le charbon, nous n'aurons seulement peut-être pas de quoi en acheter... — Je ne peux te dire qu'une chose, Jacques, c'est que pour vivre et pour mourir ensemble tu me trouveras toujours. — Allons, essuie tes yeux, » reprit-il avec une profonde émotion. « Ne faisons pas d'enfantillages devant ces hommes. »

. . . .

Quelques minutes après, le fiacre se dirigeait vers le logis de Jacques où il devait changer de vêtements avant de se rendre à la prison pour dettes.

. . . .

Répétons-le, à propos de la sœur de la Mayeux (il est des choses qu'on ne saurait trop redire), l'une des plus funestes conséquences de l'*inorganisation* du travail est l'insuffisance des salaires. L'insuffisance du salaire force inévitablement le plus grand nombre des jeunes filles ainsi mal rétribuées à chercher le moyen de vivre en formant des liaisons qui les dépravent. Tantôt elles reçoivent une modique somme de leur amant, qui, jointe au produit de leur labeur, aide à leur existence. Tantôt, comme la sœur de la Mayeux, elles abandonnent complétement le travail et font vie commune avec l'homme qu'elles choisissent, lorsque celui-ci peut suffire à cette dépense; alors, et durant ce temps de plaisir et de fainéantise, la lèpre incurable de l'oisiveté envahit à tout jamais ces malheureuses. Ceci est la première phase de la dégradation que la coupable insouciance de la société impose à un nombre immense d'ouvrières, nées pourtant avec des instincts de pudeur, de droiture et d'honnêteté. Au bout d'un certain temps, leur amant les délaisse, quelquefois lorsqu'elles sont mères. D'autres fois, une folle prodigalité conduit l'imprévoyant en prison; alors la jeune fille se trouve seule, abandonnée, sans moyens d'existence. Celles qui ont conservé du cœur et de l'énergie se remettent au travail... le nombre en est bien rare. Les autres... poussées par la misère, par l'habitude d'une vie facile et oisive, tombent alors jusqu'aux derniers degrés de l'abjection. Et il faut encore plus les plaindre que les blâmer de cette abjection, car la cause première et virtuelle de leur chute était *l'insuffisante rémunération de leur travail*, ou *le chômage* [1].

[1] Nous lisons dans un excellent mémoire, rempli de vues pratiques, et dicté par un esprit

Une autre déplorable conséquence de l'*inorganisation* du travail, est pour les hommes, en outre de l'insuffisance du salaire, le profond dégoût qu'ils apportent presque toujours dans la tâche qui leur est imposée. Cela se conçoit. Sait-on leur rendre le travail attrayant, soit par la variété des occupations, soit par des récompenses honorifiques, soit par des soins, soit par une rémunération proportionnée aux bénéfices que leur main-d'œuvre procure, soit enfin par l'espérance d'une retraite assurée après de longues années de labeur? Non, le pays ne s'inquiète ni ne se soucie de leurs besoins ou de leurs droits. Et pourtant il y a, pour ne citer qu'une industrie, des mécaniciens et des ouvriers dans les usines qui, exposés à l'explosion de la vapeur et au contact de formidables engrenages, courent chaque jour de plus grands dangers que les soldats n'en courent à la guerre, deploient un savoir pratique rare, rendent à l'industrie, et conséquemment au pays, d'incontestables services pendant une longue et honorable carrière, à moins qu'ils ne périssent par l'explosion d'une chaudière ou qu'ils n'aient quelque membre broyé entre les dents de fer d'une machine. Dans ce dernier cas, le travailleur reçoit-il au moins une récompense égale à celle que reçoit le soldat pour prix de son courage, louable, sans doute, mais stérile : une place dans une maison d'invalides? Non... Qu'importe au pays? et si le maître du travailleur est ingrat, le mutilé, incapable de service, meurt de faim dans quelque coin. Enfin, dans ces fêtes pompeuses de l'industrie, convoque-t-on jamais quelques-uns de ces habiles travailleurs qui seuls ont tissé ces admirables étoffes, forgé et damasquiné ces armes éclatantes, ciselé ces coupes d'or et d'argent, sculpté ces meubles d'ébène et d'ivoire, monté ces éblouissantes pierreries avec un art exquis? Non... Retirés au fond de leur mansarde, au milieu d'une famille misérable et affamée, ils vivent à peine d'un mince salaire, ceux-là qui, cependant, on l'avouera, ont au moins concouru *pour moitié* à doter le pays de ces merveilles qui font sa richesse, sa gloire et son orgueil.

Un ministre du commerce qui aurait la moindre intelligence de ses hautes fonctions et de ses DEVOIRS, ne demanderait-il pas que chaque fabrique exposante *choisit par une élection à plusieurs degrés un certain nombre de candidats des plus méritants, parmi lesquels le fabricant désignerait celui qui lui semblerait le plus digne de représenter* LA CLASSE OUVRIÈRE *dans ces grandes solennités industrielles?* Ne serait-il pas d'un noble et encourageant exemple de voir alors le maître proposer aux récompenses ou aux distinctions publiques l'ouvrier député par ses pairs comme l'un des plus honnêtes, des plus laborieux, des plus intelligents de sa profession? Alors une désespérante injustice disparaîtrait, alors les vertus du travailleur seraient stimulées par un but généreux, élevé; alors *il aurait intérêt à bien faire.*

Sans doute le fabricant, en raison de l'intelligence qu'il déploie, des

charitable et élevé (*Ligue nationale contre la misère des travailleurs, ou Mémoire explicatif d'une pétition à présenter à la chambre des députés, par J. Terson.* Paulin, éditeur), nous lisons ces lignes malheureusement trop vraies : « Nous ne parlons pas des ouvrières placées dans la même alternative. Ce que nous aurions à dire serait trop pénible à entendre... Nous ferons seulement remarquer que c'est aux époques des plus longs chômages que les missionnaires de la prostitution recrutent leurs prosélytes parmi les plus belles filles du peuple. »

capitaux qu'il aventure, des établissements qu'il fonde et du bien qu'il fait quelquefois, a un droit légitime aux distinctions dont on le comble; mais pourquoi le travailleur est-il impitoyablement exclu de ces récompenses dont l'action est si puissante sur les masses? Les généraux et les officiers sont-ils donc les seuls que l'on récompense dans une armée? Après avoir justement rémunéré les chefs de cette puissante et féconde armée de l'industrie, pourquoi ne jamais songer aux soldats? Pourquoi n'y a-t-il jamais pour eux de signe de rémunération éclatante? quelque consolante et bienveillante parole d'une lèvre auguste? pourquoi ne voit-on pas enfin, en France, *un seul ouvrier décoré* pour prix de sa main-d'œuvre, de son courage industriel et de sa longue et laborieuse carrière? Cette croix et la modeste pension qui l'accompagne seraient pourtant pour lui une double récompense justement méritée; mais non, pour l'humble travail, pour le travail nourricier, il n'y a qu'oubli, injustice, indifférence et dédain!

Aussi de cet abandon public, souvent aggravé par l'égoïsme et par la dureté de maîtres ingrats, naît pour les travailleurs une condition déplorable : les uns, malgré un labeur incessant, vivent de privations, et meurent avant l'âge, presque toujours en maudissant une société qui les délaisse; d'autres cherchent l'éphémère oubli de leurs maux dans une ivresse meurtrière; un grand nombre enfin, n'ayant aucun intérêt, aucun avantage, aucune incitation morale ou matérielle, à faire plus ou à faire mieux, se bornent à faire rigoureusement ce qu'il faut pour gagner leur salaire. Rien ne les attache à leur travail, parce que rien à leurs yeux ne rehausse, n'honore, ne glorifie le travail... Rien ne les défend contre les séductions de l'oisiveté, et s'ils trouvent par hasard les moyens de vivre quelque temps dans la paresse, peu à peu ils cèdent à ces habitudes de fainéantise, de débauche; et quelquefois les plus mauvaises passions flétrissent à jamais des natures originairement saines, honnêtes, remplies de bon vouloir, faute d'une tutelle protectrice et équitable, qui ait soutenu, encouragé, récompensé leurs premières tendances, honnêtes et laborieuses.

. . . .

Nous suivrons maintenant la Mayeux qui, après s'être présentée pour chercher de l'ouvrage chez la personne qui l'employait ordinairement, s'était rendue rue de Babylone, au pavillon occupé par Adrienne de Cardoville.



FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.





